

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI**  
**UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE**  
**ÉCOLE DOCTORALE V : CONCEPTS ET LANGAGES**

**LES « SINGES DE RABELAIS » :**  
**TRANSFICTIONNALITÉ ET POSTÉRITÉ LITTÉRAIRE**  
**DE L'ŒUVRE RABELAISIIENNE (1532-1619)**

Thèse présentée  
dans le cadre du programme de doctorat en lettres  
en vue de l'obtention du grade de docteur de l'Université Paris-Sorbonne  
et de philosophiæ doctor de l'Université du Québec à Rimouski

PAR  
© CHRISTINE ARSENAULT

**Juillet 2015**



**Composition du jury :**

**M<sup>me</sup> Roxanne ROY, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski**

**M. Claude LA CHARITÉ, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski**

**M<sup>me</sup> Mireille HUCHON, co-directrice de recherche, Université Paris-Sorbonne**

**M<sup>me</sup> Diane DESROSIERS, examinatrice externe, Université McGill**

**M<sup>me</sup> Marie-Claire THOMINE, examinatrice externe, Université Paris-Sorbonne**

**M. Luc VAILLANCOURT, examinateur externe, Université du Québec à Chicoutimi**

Dépôt initial le 30 mars 2015

Dépôt final le 7 juillet 2015



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



## ***REMERCIEMENTS***

Cette recherche doit sa réalisation à plusieurs personnes. Des remerciements chaleureux sont d'abord adressés à mon directeur, Claude La Charité, pour sa patience infinie, ses nombreuses lectures et relectures attentives, et son soutien tout au long de mes études universitaires. Mes remerciements les plus sincères vont également à Mireille Huchon pour son accueil bienveillant à Paris et ses précieuses corrections et suggestions. Je tiens également à témoigner ma gratitude aux membres de l'équipe de recherche de l'Atelier XVI<sup>e</sup> siècle de Paris-Sorbonne pour leur hospitalité, leur écoute et leurs commentaires ; à Diane Desrosiers pour ses invitations à partager mes résultats et pour les nouvelles pistes de recherche proposées, ainsi qu'aux membres du Centre Joseph-Charles Taché pour les pistes de réflexion qui ont émergé de nos échanges stimulants.

Le soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de la Fondation de l'Université du Québec à Rimouski et de l'Association des femmes d'affaires, professionnelles et de carrière de la grande région de Rimouski a permis de mener à bien ce projet dans les meilleures conditions d'études et de travail possibles. Je remercie également chacun des professeurs qui m'a appuyée dans mes démarches administratives – ou autres.

Un merci spécial aux membres de ma famille et à mes proches qui m'ont soutenue tout au long de ce projet : Linda, Alain et Francine, Rachel et Charles-Frédéric et, bien sûr, Joëlle. Votre présence constante et vos encouragements ont grandement contribué à l'achèvement de cette thèse.





## *AVANT-PROPOS*

C'est lors de nos recherches de maîtrise que nous avons pris conscience d'un phénomène intéressant dans la chaîne de réception des écrits de Rabelais : les imitateurs de ce dernier, en plus d'être très nombreux, proposent, dans leurs œuvres respectives, une variété de lectures et d'interprétations différentes de la chronique rabelaisienne – et parfois d'un seul et même texte. Ces singes se voient généralement critiqués ou dénigrés en raison de leur pauvre mérite littéraire ou intellectuel, souventefois effectivement inférieur à celui du maître. Pourtant, ces imitateurs, qui sont d'abord et avant tout des lecteurs de Rabelais, et leurs textes, qui proposent parfois une interprétation inusitée des aventures des protagonistes rabelaisiens, représentent autant de jalons de sa réception tout au long du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et cela, dans les genres littéraires les plus variés, signe de l'importante postérité et de l'impact considérable de Rabelais sur l'ensemble de la production littéraire de son époque. Si bon nombre de ces ouvrages ont été étudiés de manière ponctuelle et isolée, peu de chercheurs semblent s'être intéressés aux relations intertextuelles qui les unissent entre eux. Il nous est donc apparu important de replacer les textes des singes de Rabelais dans leur contexte socio-historique de production et de les mettre en regard les uns des autres, afin de prendre la pleine mesure de leur signification dans la chaîne de réception du maître. Cette thèse est l'accomplissement de ce passionnant travail d'analyse qui aurait, n'eût été des contraintes spatiales et temporelles imposées par le doctorat, pu s'étendre pratiquement à l'ensemble de la production littéraire du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, voire des siècles suivants.



## *RÉSUMÉ*

Cette thèse de doctorat cherche à compléter l'histoire de la réception de François Rabelais entre 1532 et 1619 à partir du regard qu'ont posé ses singes sur son œuvre. Ce phénomène d'imitation, compris dans un sens large, englobe un corpus de 37 ouvrages entretenant avec la chronique pantagruéline des relations intertextuelles de nature variée, qu'il s'agisse de se placer sous l'égide de Rabelais, de pasticher explicitement un de ses genres littéraires, ou encore de lui faire un nombre d'emprunts variable mais suffisant pour établir un lien clair avec ses écrits. L'objectif de cette thèse est de mettre en lumière les complexes interrelations qui unissent les textes de Rabelais et ceux de ses singes, et d'ainsi rendre compte de la diversité des déclinaisons simiesques, ou tendances imitatives, dont témoigne ce corpus pararabelaisien. Cette recherche permet de mieux cerner le sens et les implications de ces emprunts, ainsi que leur impact sur la chaîne de réception rabelaisienne. Pour parvenir à ces fins, elle se fonde sur l'approche méthodologique de la nouvelle histoire littéraire, développée par Hans Robert Jauss, et s'appuie sur les travaux de Gérard Genette et de Richard Saint-Gelais concernant la transtextualité et la transfictionnalité. Une démarche d'érudition sur le XVI<sup>e</sup> siècle nous a permis de déterminer ce qu'est le style et quelles sont les attentes du public lecteur à cette époque, et de mieux comprendre les enjeux rhétoriques et idéologiques de l'ensemble de ces textes.

Une analyse individuelle de chacun d'entre eux a d'abord permis de dégager les paramètres internes de l'imitation, qu'elle soit située sur le plan de l'onomastique, des mots et des expressions, des éléments grammaticaux, de la structure diégétique ou encore du traitement des thèmes. Cette thèse, qui ne se veut toutefois pas un catalogue exhaustif de ces emprunts, tente de prendre en considération leur nature et de cerner quels éléments semblent avoir le plus marqué le lectorat et l'imaginaire collectif de l'époque, afin de comprendre la façon dont les contemporains de Rabelais lisent son œuvre, perçoivent sa manière caractéristique et ses idées. La mise en perspective de notre corpus, bien que lacunaire, a permis de mettre en lumière la dynamique transfictionnelle qui unit l'œuvre rabelaisienne à certains de ses singes, ainsi que les nombreuses relations intertextuelles, souvent polyphoniques, qui lient entre eux bon nombre de ces imitateurs.

Notre analyse a permis de dégager trois grandes catégories d'imitateurs, qui correspondent aux différents chapitres de la thèse. Un premier groupe d'auteurs, les « singes facétieux », partage la caractéristique d'entretenir la relation d'imitation la plus explicite avec l'œuvre de Rabelais, que ce soit par le recours au pastiche d'un des genres littéraires caractéristiques de sa production, ou par le biais de la continuation des aventures de ses protagonistes. Un deuxième ensemble de textes, ceux des « singes bonimenteurs », présente des relations d'émulation de moindre envergure, mais suffisamment nombreuses

pour qu'il soit facile d'établir un lien avec la chronique pantagruéline, qu'il s'agisse de l'imitation d'un passage spécifique, d'un nombre considérable d'emprunts onomastiques ou stylistiques, ou encore de mises en scènes éditoriales posthumes visant à placer sous son patronage un ouvrage apocryphe. Finalement, certains « singes chicaneurs » ont choisi de faire de l'œuvre fictionnelle de Rabelais une autorité narrative, que ce soit dans le domaine de la Querelle des femmes, dans celui de la science, ou encore dans le contexte des conflits religieux et politiques qui déchiraient alors l'Europe.

Divers phénomènes sont ressortis de cette analyse, à commencer par l'exceptionnelle polyphonie de l'œuvre rabelaisienne et parabelaisienne : non seulement Rabelais imite-t-il lui-même ses imitateurs, mais nombre de ces derniers semblent s'être lus entre eux, à la lumière de l'œuvre du maître. Certaines de leurs interprétations sont également contradictoires – qu'elles soient misogynes ou gynophiles, ou encore catholiques et réformés –, ce qui témoigne d'une ambivalence significative dans la compréhension de la chronique pantagruéline, qui se trouve par ailleurs imitée tant dans un but purement ludique qu'à des fins polémiques et érudites. Ces ouvrages sont donc autant de jalons de la réception de Rabelais qui permettent de mieux comprendre comment son œuvre est lue et comprise à son époque, à travers le regard de ses singes.

*Mots clés* : littérature française, Renaissance, singes, imitation, continuation, transfictionnalité, réception, Rabelais, Pantagruel.

## *ABSTRACT*

This doctoral thesis attempts to complete the history of the reception of the work of François Rabelais between 1532 and 1619 through the eyes of his “apes”. This phenomenon of imitation, understood in a broad sense, includes a corpus of 37 works that display intertextual relations of various natures with the Pantagruelian chronicle, whether they place themselves under the aegis of Rabelais, explicitly pastiche one of his genres, or borrow a variable but sufficient number of elements. This thesis aims to shed light on the complex interrelations uniting Rabelais’s texts with those of his imitators, and therefore to account for the diversity of forms and tendencies of imitation found in the parabelaisian corpus. This research serves to identify the implications of these imitations and their impact on the Rabelaisian chain of reception. To achieve this, it uses both the methodological approach of the new literary history, as proposed by Hans Robert Jauss, and the works of Gérard Genette and Richard Saint-Gelais on transtextuality and transfictionality. A scholarly approach of the sixteenth century enabled us to define style and readers expectations, and to better understand the rhetorical and ideological issues at stake.

An individual analysis of each text helped define the internal parameters of imitation, whether located on an onomastic or thematic level, or in the imitation of words, expressions, grammatical elements or even diegetic structures. The thesis, which by no means seeks to offer an exhaustive catalog of imitated elements, takes into account the nature of these elements to better understand which of them seem to have been noticed and appreciated by readers, in order to determine how Rabelais’s manner, books and ideas were then read and understood. A perspective on our whole corpus, although incomplete, highlighted the transfictional dynamics at work between Rabelais’s writings and some of his imitators’, as well as the many intertextual and often polyphonic relations uniting a great number of them.

Our analysis educed three categories of imitators, corresponding to the chapters of the thesis. The first group, named « *singes facétieux* », share the most explicit relation of imitation with Rabelais’s writings. They either pastiche a literary genre characteristic of his works, or they continue the adventures of his protagonists. A second lot of texts, written by the « *singes bonimenteurs* », emulates Rabelais in a way that is less important yet sufficient to establish clear connection with the Pantagruelian chronicle. Those last texts either imitate a specific episode or a certain number of onomastic or stylistic elements, or they falsely present themselves as authentic even though they clearly are apocryphal. Finally, the « *singes chicaneurs* » use Rabelais’s writings as a narrative authority in the Women’s Quarrel, in the field of science, or in the religious and political conflicts that shook the European Renaissance.

This research shed light on various interesting phenomena, including the Rabelaisian and parabelaisian polyphony: not only does Rabelais imitate his own imitators, but many of them also seem to have read each other in the light of their master. Their interpretations of his works are sometimes contradictory, being misogynistic or gynophilistic, or even both catholic and protestant. It bespeaks of the ambivalent nature of Rabelais's ideas and the difficulties of comprehension they cause. His writings are also imitated in a very playful manner as well as in a polemic and learned way. The works of Rabelais's imitators each are markers of his reception that help appreciate the way his books were read and understood in his time.

*Keywords* : French literature, Renaissance, apes, imitation, continuation, transfictionality, reception, Rabelais, Pantagruel.

## *TABLE DES MATIÈRES*

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	<b>VII</b>
<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>IX</b>
<b>RÉSUMÉ</b> .....	<b>XI</b>
<b>ABSTRACT</b> .....	<b>XIII</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>XV</b>
<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE</b> .....	<b>1</b>
<b>CHAPITRE 1 SINGES FACÉTIEUX : PASTICHES DES GENRES ÉTABLIS</b> .....	<b>17</b>
<b>1.1 REPRISÉS GÉNÉRIQUES</b> .....	<b>25</b>
<b>1.1.1 BATAILLES ÉPIQUES ET ROMANS DE CHEVALERIE</b> .....	<b>27</b>
<b>1.1.2 RABELAIS ET SES « SINGES ASTROPHILES »</b> .....	<b>61</b>
<b>1.2 RÉCITS DE NAVIGATION ET SONGE : DE QUELQUES EXPANSIONS         TRANSFICTIONNELLES</b> .....	<b>86</b>
<b>1.2.1 L'ENTÊTANT SILENCE RABELAISIEEN EN EXPANSION (1534-1535 à 1546)</b> .....	<b>88</b>
<b>1.2.2 RABELAIS IMITATEUR OU LE SINGE QUI APPREND À FAIRE LA GRIMACE</b> .....	<b>105</b>
<b>1.2.3 EXPANSIONS POSTHUMES</b> .....	<b>118</b>
<b>CHAPITRE 2 SINGES BONIMENTEURS : MARCHANDS DE FOIRE AU     STYLE RABELAISIEEN</b> .....	<b>137</b>
<b>2.1 ORALITÉ ET JOYEUSÉTÉS À SAVEUR RABELAISIEENNE</b> .....	<b>140</b>
<b>2.1.1 PARODIE LÉGISLATIVE</b> .....	<b>146</b>

2.1.2	DICIONNAIRE FACÉTIEUX .....	155
2.1.3	CONTES ET DEVIS EN HOMMAGE À MAÎTRE FRANÇOIS .....	165
2.2	PANTAGRUEL, VÉRITABLE RÉCLAME DE LIBRAIRIE.....	213
2.2.1	MISES EN SCÈNE ÉDITORIALES AUTOUR DU <i>CINQUIESME LIVRE</i> : LES « PSEUDO-RABELAIS » .....	217
2.2.2	PANTAGRUEL CHEZ LE GRAVEUR.....	230
<b>CHAPITRE 3 SINGES CHICANEURS : DÉCLINAISONS DE L'AUTORITÉ</b>		
	NARRATIVE RABELAISIIENNE .....	247
3.1	DE QUELQUES VICISSITUDES DE LA QUERELLE DES FEMMES .....	254
3.1.1	RONDIBILIS OU LA DÉFORMATION MISOGYNE DU <i>TIERS LIVRE</i> .....	258
3.2	REDÉCOUVERTE DE L'ANTIQUITÉ ET RENAISSANCE EFFERVESCENTE.....	297
3.2.1	RABELAIS L'ÉRUDIT, FIGURE D'AUTORITÉ SCIENTIFIQUE.....	298
3.3	POUVOIR POLITIQUE ET CONFLITS RELIGIEUX : LES ENJEUX D'UN SIÈCLE.....	313
3.3.1	RABELAIS, DE MOINE À HÉRÉTIQUE (1532-1553).....	317
3.3.2	RABELAIS, POLÉMISTE POSTHUME (1553-1589) .....	342
3.3.3	RABELAIS À LA COUR D'HENRI IV (1589-1610).....	350
3.3.4	RABELAIS EMBRIGADÉ AU SERVICE DES CATHOLIQUES (1610-1619).....	365
CONCLUSION GÉNÉRALE .....		387
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....		401
INDEX.....		437







## INTRODUCTION GÉNÉRALE

Quoi qu'on puisse en penser, on ne connaît pas le XVI<sup>e</sup> siècle si l'on n'a pas lu ces petits maîtres qu'a éclipsés la gloire de Rabelais et que le XVII<sup>e</sup> siècle avait ensevelis dans un dédaigneux oubli.

Jean Assézat, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Œuvres facétieuses de Noël du Fail, seigneur de la Herrisaye, gentilhomme breton*, p. xx.

Cette thèse de doctorat étudie la question de la réception de Rabelais à travers le regard de ses singes depuis la parution de *Pantagruel*<sup>1</sup>, en 1532, et jusqu'en 1619. Son titre s'inspire d'une lettre d'Étienne Pasquier à Pierre de Ronsard, datée de 1555 et intitulée « Que le commun de la France se rend fort aisément Singe des autres<sup>2</sup> », qui prend à partie les imitateurs de Rabelais. De plus, il s'inspire d'une réflexion amorcée au cours de nos travaux de maîtrise : *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*<sup>3</sup>, en particulier à la suite de la lecture des *Grandes et recreatives prognostications*<sup>4</sup> (1610) d'Astrophile Le Roupieux, et de deux

---

<sup>1</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, 1801 pages.

<sup>2</sup> Étienne Pasquier, *Les lettres d'Estienne Pasquier conseiller et advo-vocat [sic] general du roy en la chambre des Comptes de Paris*, Paris, Abel L'angelier, 1586, 330 pages.

<sup>3</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, mémoire déposé à l'Université du Québec à Rimouski, 2011, 131 pages.

<sup>4</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470. Selon les Promenades et beuwettes du Soleil, par les douze Cabarets du Zodiaque, et envisagement des conjonctions copulatives des Planettes. Par Maistre Astrophile le Roupieux, Intendant des affaires de Saturne, grand Eschanson de Jupiter, Premier Escuyer du Dieu Mars, Maistre Charetier du Soleil, Premier Valet de la garde-robbe de Cyris, porte-Caducee de Mercure, Garde des seaux de la Lune, et tres-grand Contemplateur des Ephemerides Bourabachales. Dediée à Jean Potage*, [s.l., s.n., s.d.], 32 pages.

textes intitulés la *Prognostication des prognostications*, respectivement composés par Bonaventure Des Périers<sup>5</sup> (1537) et par un auteur publiant sous le pseudonyme de Caresme Prenant<sup>6</sup> (1612). Ces ouvrages proposent trois manières distinctes d'imiter la *Pantagruéline Prognostication*<sup>7</sup> (1532), satire rabelaisienne de la pronostication annuelle, et témoignent ainsi de trois lectures différentes d'un même écrit de Rabelais. Il nous est donc apparu évident qu'il existe certaines tendances dans le type d'imitation dont Rabelais fut l'objet au fil des années et que ces tendances sont autant de jalons dans la chaîne de réception de ses œuvres.

## PROBLÉMATIQUE

La réception de Rabelais fluctue de façon considérable au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Antoine Leroy, au IV<sup>e</sup> livre de ses *Rabelæcina Elogia*, témoigne de la complexité de cette réception lorsqu'il répertorie environ 200 auteurs « qui ont tour à tour exalté ou blâmé sa personne et ses écrits<sup>8</sup> ». Or, la lettre de Pasquier à Ronsard illustre un phénomène important : au-delà de la critique, favorable ou défavorable, qu'elle reçoit, l'œuvre de Rabelais est l'objet, de son vivant et dans les décennies suivant son décès, de nombreuses imitations, presque systématiquement discréditées et tournées en dérision par les critiques de l'époque ou des siècles ultérieurs. Cette réception négative pourrait s'expliquer par la lecture de Quintilien, pour qui la copie est nécessairement inférieure à son modèle<sup>9</sup>, d'autant plus qu'à la Renaissance, s'il demeure bien vu d'imiter le

<sup>5</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », texte présenté par Trevor Peach, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, 1990, t. LII, vol. 1, p. 109-121.

<sup>6</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, [s.l., s.n., 1612], 18 pages.

<sup>7</sup> François Rabelais, *Pantagruéline prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, textes établis par Michael A. Screech et al., Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, 179 pages.

<sup>8</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930, p. 125.

<sup>9</sup> Quintilien, cité par Terence Cave, *Cornucopia : figures de l'abondance au XVI<sup>e</sup> siècle*, trad. Ginette Morel, Paris, Macula, 1997, p. 65. Texte original : « quidquid alterni simile est, necesse est minus sit eo ».

style des Anciens, il est impensable de prendre pour modèle un moderne comme Rabelais. Nombre de ces auteurs voient également leurs qualités d'écrivain mises en cause : « imitant Rabelais, Des Autels a forcé la dose, sans doute parce qu'il n'avait pas autant de génie<sup>10</sup> ». Cette critique de François Rigolot à l'égard de la *Mythistoire barragouyne*<sup>11</sup> (ca 1550) constitue peut-être un élément de réponse quant aux raisons pour lesquelles la postérité dénigre les imitateurs, bien qu'il semble pertinent de creuser la question par delà l'éventuel manque de talent des imitateurs.

Ainsi, pour Pasquier, la France est caractérisée par ses singes, que l'on pourrait définir comme ceux « qui copie[nt] les gestes les paroles, les actions, le style de quelqu'un, qui singe[nt] quelqu'un<sup>12</sup> ». Selon le *Trésor de la Langue Française*, ce terme est un synonyme d'« imitateur » teinté d'une connotation négative de servilité. Nous incluons parmi les singes de Rabelais les auteurs dont les écrits ont la particularité d'entretenir des relations transtextuelles de nature imitative avec l'œuvre du maître ou, en d'autres mots, de « singer » sa manière. Nous entendons ici le terme de « singe » dans un sens large, qui englobe les auteurs qui se placent sous l'égide de Rabelais, pastichent explicitement un genre littéraire propre à sa production, ou lui font un nombre variable d'emprunts significatifs permettant d'établir un lien clair avec son œuvre, qu'il s'agisse de noms de personnages, de passages complets, de procédés stylistiques ou rhétoriques caractéristiques, *etc.* Nous excluons toutefois de cette définition les écrits qui relèvent du commentaire métatextuel.

Le corpus des imitateurs de Rabelais est considérable et englobe, selon Lazare Sainéan, « la presque totalité des écrivains insignes du XVI<sup>e</sup> siècle et un grand nombre des auteurs des âges postérieurs<sup>13</sup> ». Notre objectif n'étant pas de proposer un panorama

<sup>10</sup> François Rigolot, *Les langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1996, p. 58.

<sup>11</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], fac-similé de l'édition Rouen (1578), Nicolas Lescuyer, notes par Marcel Françon, Cambridge, Schoenhof's Foreign Books, 1962, 95 pages.

<sup>12</sup> « Singe », *Trésor de la Langue Française informatisé* [en ligne], Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/singe>, 2012 (page consultée le 1<sup>er</sup> mars 2015).

<sup>13</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 125.

complet de tous les auteurs imitant la manière rabelaisienne ni, par ailleurs, de proposer un catalogue exhaustif des emprunts qui sont faits à Rabelais, nous avons néanmoins cherché à englober le plus grand nombre possible de textes relevant des genres littéraires les plus variés, afin de mettre en lumière la diversité des relations intertextuelles et des déclinaisons simiesques, ou tendances imitatives, du corpus pararabelaisien que présentent ces auteurs, et de souligner la valeur de leurs œuvres dans la production littéraire pararabelaisienne de l'époque. Cette thèse s'intéresse à un ensemble de 37 textes de tout acabit, faisant partie d'une littérature pararabelaisienne. Partant du postulat que ses imitateurs sont d'abord et avant tout des lecteurs de son œuvre, notre objectif est de mettre en lumière les interrelations qui unissent les textes de Rabelais à ceux de ses singes en étudiant leurs écrits comme participant de l'histoire de la réception de Rabelais entre 1532 et 1619, ce qui n'a jamais été fait jusqu'à présent sur un large corpus, afin de comprendre le sens et les implications de ces emprunts, leur signification au moment de l'écriture du texte, ainsi que leur impact sur la chaîne de réception rabelaisienne.

L'originalité de cette recherche tient au fait qu'elle cherche à compléter l'histoire de la réception des écrits rabelaisiens en englobant à la fois l'œuvre de Rabelais proprement dite et l'imitation de celle-ci par ses contemporains, démarche qui participe de l'interprétation du corpus rabelaisien et qui cherche à éclairer la façon dont il était lu et compris à l'époque. Elle tient également compte de l'implication de Rabelais dans sa propre chaîne de réception, alors qu'il prend visiblement plaisir à être imité et s'inscrit lui-même dans une relation de transfictionnalité avec certains de ses singes, les autorisant à continuer l'univers littéraire qu'il a inauguré avec *Pantagruel* et *Gargantua* (1534) et poursuivant à son tour cet univers, avec les apports des imitateurs, dans ses écrits ultérieurs. Son œuvre ainsi que celle de ses imitateurs s'inscrit dans une pluralité intertextuelle des voix, une polyphonie où l'on retrouve à la fois les échos de la légende folklorique, les péripéties des géants rabelaisiens et les apports des imitateurs et continuateurs. Étonnamment, les textes des imitateurs de Rabelais n'ont que très rarement été mis en regard les uns des autres ou en parallèle avec la production rabelaisienne et avec sa réception.

Le corpus à l'étude compte 37 ouvrages de différentes natures, allant du recueil de contes et nouvelles au traité scientifique, en passant par le dictionnaire facétieux, le roman de chevalerie, la pronostication joyeuse et le pamphlet réformé ou catholique, *etc.* Ces textes sont composés dans les décennies suivant la parution des œuvres de fiction narrative de Rabelais, c'est-à-dire entre 1532, date première de publication de *Pantagruel*, et 1619, date de parution du *Rabelais réformé par les ministres* du père François Garasse, par 21 auteurs identifiés, dont trois publient sous pseudonyme et dont la véritable identité demeure, à ce jour, inconnue. De plus, 12 œuvres sont publiées de façon anonyme, dont les quatre *Grandes chroniques*<sup>14</sup> (1532-1534), étudiées par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, et un ouvrage, la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*<sup>15</sup> (1593), est une entreprise collective. Le choix de la date de parution du traité de Garasse comme *terminus ad quem* du corpus tient au fait que le XVII<sup>e</sup> siècle marque un tournant majeur dans la réception des écrits rabelaisiens. Pour Marcel de Grève, ces derniers deviennent la propriété des salons littéraires, et le « Rabelais qu'on rencontre dans ces milieux mondains et précieux est dépourvu de sa substantifique moelle. C'est un auteur auquel on fait appel lorsqu'on est à l'affût de plaisirs osés<sup>16</sup> », paré d'une étiquette gauloise et libertine. Cette appréhension du texte de Rabelais, motivée par l'évolution des mœurs et par les changements sociaux et culturels, révèle un mode de pensée différent de celui du XVI<sup>e</sup> siècle et une production culturelle dans laquelle ses écrits sont perçus comme archaïques et ne sont plus compris de la même façon qu'au cours des décennies précédentes. Les œuvres postérieures à ce « tournant » ne seront donc pas prises en compte dans la présente thèse.

Les textes sont étudiés, le cas échéant, dans leurs éditions critiques contemporaines, lorsqu'elles existent et, à défaut, dans leurs versions originales, consultées dans les

---

<sup>14</sup> *Les Chroniques Gargantuines*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Moderne, 2000, 304 pages.

<sup>15</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, édition critique de Martial Martin, Paris, Honoré Champion, 2007, 750 pages.

<sup>16</sup> Marcel de Grève et Jean Céard, *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 72.

bibliothèques parisiennes et en particulier à la Bibliothèque nationale de France, ainsi que dans les versions sous forme de fac-similés disponibles en ligne.

## ÉTAT DE LA RECHERCHE

L'un des premiers chercheurs à s'être penché sur la question des imitateurs de Rabelais est Lazare Sainéan. Dans *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*<sup>17</sup>, il se concentre spécifiquement sur les lecteurs et imitateurs de Rabelais et propose un classement de ces derniers en diverses catégories, qui font l'objet des sections du volume : « Conteurs et Essayistes, Écrivains facétieux et satiriques, Poètes et Dramaturges, Historiens et Moralistes, Pamphlétaires et Polémistes, Libertins et Erudits, Epistoliers, *etc.*<sup>18</sup> », en plus de distinguer des types d'emprunts qui ont été faits à l'œuvre rabelaisienne, allant du simple calque matériel à la citation appropriée par l'imitateur, attribuée ou non à Rabelais. L'ouvrage se veut un répertoire très large de tous les textes qui mentionnent le maître, ce qui constitue à la fois un grand intérêt et une faiblesse. Nécessairement, Sainéan n'aborde que très brièvement chacune des œuvres et ne s'interroge pas sur les implications ou le sens de l'imitation, ni sur la réception de Rabelais dont elles témoignent. Pour lui, « aucun de ces pastiches ne mérite l'attention du rabelaisant. Ce sont généralement des parodies insipides et indignes de leur modèle<sup>19</sup> ».

De plus, la classification par type d'auteur qu'il propose est pertinente, mais incomplète, car elle pose la question du type d'individu qu'est l'imitateur, mais ne fait pas mention de la façon dont Rabelais était reçu et n'est pas pensée en fonction de l'économie de l'œuvre rabelaisienne. Les trois pronostications joyeuses mentionnées en avant-propos sont un bon exemple du problème que pose une telle classification : il s'agit de trois

---

<sup>17</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, 322 pages.

<sup>18</sup> Lazare Sainéan, *ibid.*, p. 125.

<sup>19</sup> Lazare Sainéan, *ibid.*, p. 24-25.



pastiches génériques de la *Pantagruéline Prognostication* qui revendiquent explicitement une filiation rabelaisienne et qui présentent une intertextualité forte avec le même texte, mais avec des résultats très distincts : la *Prognostication des prognostications* de Bonaventure Des Périers se veut une dénonciation à caractère évangélique de la notion de prédestination, alors que les *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux sont une œuvre de divertissement, pleine de lapalissades et d'évidences grivoises, et que la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant est une mise en scène ludique de la question du mariage par le recours au genre de la pronostication joyeuse. Ces trois textes, pourtant similaires sur le plan générique, témoignent donc de trois lectures différentes d'une même œuvre de Rabelais. De ces trois pronostiqueurs, Lazare Sainéan ne mentionne que Des Périers, pour rappeler brièvement que « la *Prognostication des Prognostications* [...] est une imitation de la *Pantagruéline Prognostication*<sup>20</sup> ».

De son côté, Marcel de Grève, dans l'*Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*<sup>21</sup> et dans *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>22</sup>, fait le même constat à propos des compilations de Sainéan et de Jacques Boulenger, c'est-à-dire qu'elles « sont appréciables, certes, mais elles ne pouvaient suffire, car elles négligeaient l'essentiel : Rabelais lui-même et son œuvre tels qu'ils réapparaissent et se renouvellent à travers ses lecteurs, imitateurs et interprètes. Ce qui, précisément, a été notre but<sup>23</sup>. » Et malgré cette intention, l'œuvre de Marcel de Grève demeure lacunaire, car elle porte plus attention à la chaîne de réception métatextuelle, c'est-à-dire celle que l'on retrouve dans les commentaires autour de Rabelais, qu'au corpus présentant une intertextualité ou une transfictionnalité pararabelaisienne à proprement parler. Il aborde la question des imitateurs de Rabelais et dresse une liste composée d'au plus une dizaine de titres, sans toutefois se questionner sur la façon dont ces œuvres orientent ou modifient la perception de Rabelais. Il ne s'attarde véritablement, par ailleurs, qu'à deux d'entre eux, soit le *Livre des*

<sup>20</sup> Lazare Sainéan, *ibid.*, p. 133.

<sup>21</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1961, 311 pages.

<sup>22</sup> Marcel de Grève et Jean Céard, *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, 303 pages.

<sup>23</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 9.

*marchans*<sup>24</sup> (1533) d'Antoine Marcourt et les *Propos rustiques*<sup>25</sup> (1547) de Noël Du Fail. Du premier, il dit qu'il « constitue le seul témoignage qui nous soit parvenu sur l'accueil réservé au *Pantagruel* de 1532 dans les milieux gagnés aux nouvelles doctrines religieuses<sup>26</sup> », bien que Marcourt supprime, en 1534, toute allusion aux héros rabelaisiens. Par ailleurs, selon lui, les *Propos rustiques* sont « les porte-parole de ces milieux humanistes et de leur appréciation de l'œuvre rabelaisienne<sup>27</sup> ». À ces deux commentaires s'ajoute une remarque très générale énonçant que les imitateurs « ne retiennent habituellement de Rabelais que le côté bouffon ou gaulois<sup>28</sup> », élément qui vient clore les allusions de Marcel de Grève aux singes de Rabelais. Malgré sa prise en compte très circonscrite du corpus pararabelaisien, cet ouvrage demeure fondamental et indispensable pour bien situer les imitateurs dans la chaîne de réception des œuvres de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle.

Le *Rabelais*<sup>29</sup> de Mireille Huchon, probablement l'un des ouvrages les plus complets et essentiels à la présente recherche, aborde l'influence des œuvres de différents imitateurs sur les ouvrages rabelaisiens, dont le *Songe de Pantagruel*<sup>30</sup> (1542) de François Habert, qui a inspiré Rabelais et « atteste les profondes implications évangéliques du pantagruélisme<sup>31</sup> », et le *Disciple de Pantagruel*<sup>32</sup> (1538), « variation sur l'*Histoire véritable* de Lucien<sup>33</sup> », qui a servi de base aux navigations du *Quart livre* (1548 ; 1552).

---

<sup>24</sup> Antoine Marcourt, *Le livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, 44 pages.

<sup>25</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], texte établi d'après l'édition de 1549, édition avec introduction, notes et glossaire établis par Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1994, 187 pages.

<sup>26</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 21.

<sup>27</sup> Marcel de Grève, *ibid.*, p. 62.

<sup>28</sup> Marcel de Grève, *ibid.*, p. 113.

<sup>29</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2011, 429 pages.

<sup>30</sup> François Habert, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], Paris, Adam Saulnier, dans John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.

<sup>31</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 289.

<sup>32</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

<sup>33</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 257.

Elle s'intéresse aussi à la façon dont étaient comprises les œuvres de Rabelais par ses imitateurs, dont André Misogyne dans sa *Louenge des femmes*<sup>34</sup> (1551), inspirée de la déclaration paradoxale de Rondibilis contre les femmes dans le chapitre XXXII du *Tiers livre* (1546), et s'attarde aux singuliers *Songes drolatiques de Pantagruel*<sup>35</sup> (1565), qui se présentent comme des brouillons dessinés par Rabelais lui-même et exhumés par un familier, bien qu'il soit plus probable qu'il s'agisse d'un anonyme profitant « de la mode des ouvrages posthumes rabelaisiens et de l'utilisation du nom de Rabelais pour la propagande religieuse<sup>36</sup> ».

Outre ces travaux, quelques articles traitent également la question des imitateurs de Rabelais, dont « Quelques aspects de la littérature pararabelaisienne d'avant 1562 » de John Lewis, qui répartit en trois groupes un corpus de textes « reliés d'une façon ou d'une autre à ses *Chroniques*<sup>37</sup> » : ceux qui précèdent les écrits de Rabelais (les mêmes répertoriés par Demerson dans ses *Chroniques gargantuines*), ceux qui suivent la publication de *Pantagruel* et « s'inspirent de son succès immédiat<sup>38</sup> » et ceux qui ont influencé Rabelais dans l'écriture de ses *Tiers* et *Quart livre*. Il fait état de la popularité des contes et légendes folkloriques gigantaux et signale comment Rabelais, avec *Pantagruel*, s'en inspire autant qu'il s'en distingue, créant des personnages homonymes mais beaucoup plus complexes. Il permet également de comprendre comment le long silence de Rabelais à la suite de la publication de *Gargantua* a pu motiver les imitateurs à profiter du renom de l'auteur et à poursuivre ses chroniques, qu'il avait alors laissées en suspens.

Il existe, en plus de ces ouvrages, une série de travaux s'intéressant de manière spécifique à l'un ou l'autre des imitateurs de Rabelais. En plus d'offrir des renseignements indispensables sur les textes en question, l'analyse de certains d'entre eux a inspiré notre

---

<sup>34</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon* [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, 54 pages.

<sup>35</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

<sup>36</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 368.

<sup>37</sup> John Lewis, « Quelques aspects de la littérature para-rabelaisienne d'avant 1562 », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1988, t. XXI, p. 357.

<sup>38</sup> John Lewis, *ibid.*, p. 357.

méthodologie, qui sera détaillée ultérieurement. C'est le cas de l'article de Jean Larmat, paru dans le même numéro des *Études rabelaisiennes*, qui détaille les « Variations sur des motifs rabelaisiens chez Noël du Fail<sup>39</sup> » et se porte à la défense de ce dernier contre l'injure que lui a faite Pasquier dans sa lettre à Ronsard. Pour Larmat, Du Fail « n'écrit pas un *Rabelais travesti*, servile et indigne, [mais] signe ses emprunts<sup>40</sup> », ici qualifiés de « variations », parmi lesquels se trouvent notamment la bonne chère, le vin, les gaillardises et gauloiseries, la misogynie et le cocuage. Il étudie ces thèmes avec minutie et compare leur usage chez Rabelais et Du Fail afin de souligner les différences entre les deux auteurs.

Claude La Charité, dans son article « *Le livre des marchans* dans la bibliothèque de Saint-Victor », s'intéresse à l'intertextualité entre *Pantagruel* et l'ouvrage d'Antoine Marcourt, avant comme après la suppression de nombreuses allusions au texte rabelaisien en 1534, alors que le *Pantagruel* venait d'être dénoncé par la Sorbonne. Le chercheur propose une étude de « l'intertextualité explicite et implicite, de l'onomastique, de la critique de la justice et du latin, de la prédilection pour les noms de métiers et les invectives<sup>41</sup> » et entend rectifier certaines lacunes de l'étude de Gabrielle Berthoud, pour qui les allusions à *Pantagruel* chez Marcourt ont été totalement supprimées lors des remaniements de 1534. Claude La Charité s'attarde aux nombreuses références implicites qui demeurent chez Marcourt, et replace également la parution de l'ouvrage dans le contexte de la Réforme et de l'Affaire des placards, dont Marcourt était à l'origine, tout en tentant d'éclairer la complexe question des motifs poussant l'auteur à imiter Rabelais, mais à renier cette filiation dès l'année suivante.

À ces deux articles s'ajoutent les éditions critiques et les travaux connexes dont plusieurs des œuvres de notre corpus ont fait ou feront l'objet. Outre celles déjà mentionnées en notes infrapaginales, soulignons les contributions de Marie-Claire

---

<sup>39</sup> Jean Larmat, « Variations sur des motifs rabelaisiens chez Noël du Fail », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, ouvr. cité, p. 365 à 377.

<sup>40</sup> Jean Larmat, *ibid.*, p. 365.

<sup>41</sup> Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », dans Diane Desrosiers-Bonin et William Kemp (sous la dir. de), *Littératures*, Montréal, 2007, n° 24/2 (actes du colloque *Les Imprimés réformés de Pierre de Vingle (Neuchâtel, 1533-1535)*), p. 14.

Bichard-Thomine au sujet de Noël Du Fail<sup>42</sup> et Bonaventure Des Périers<sup>43</sup> – en collaboration avec Véronique Montagne ; de Gaël Milin, qui propose une édition critique des *Baliverneries d'Eutrapel*<sup>44</sup> (1548) ; de Krystyna Kasprzyk, qui fait de même pour les *Nouvelles recreations et joyeux devis*<sup>45</sup> (1558) de Bonaventure Des Périers ; de Charles-Antoine Chamay pour les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*<sup>46</sup> (1560) ; de Richard A. Carr pour le traité *De la bonté et mauvaistié des femmes*<sup>47</sup> (1562) de Jean de Marconville ; de Christophe Clavel pour *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*<sup>48</sup> (ca 1542), ainsi que d'Hélène Moreau et André Tournon dans le cas du *Moyen de parvenir*<sup>49</sup> (1616) de François Brouard, dit Béroalde de Verville. Mentionnons également les contributions à venir de Geneviève Gross, qui fera bientôt paraître une édition critique du *Livre des marchans*<sup>50</sup> d'Antoine Marcourt ; de Claude La Charité, Romain Menini et Pauline Lourdel, qui préparent une édition critique de la *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* de Guillaume Des Autels ; de Romain Menini et Olivier Pédeflous, qui travaillent à une édition critique de l'anonyme *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus* (1534) ; de Marie-Claire Bichard-Thomine, qui éditera les *Contes et discours d'Eutrapel* (1585) de Noël Du Fail, et

---

<sup>42</sup> Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, Paris, Honoré Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 2001, 627 pages.

<sup>43</sup> Véronique Montagne et Marie-Claire Thomine-Bichard, *Bonaventure Des Périers, conteur facétieux - Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « XVI<sup>e</sup> siècle français », 2008, 192 pages.

<sup>44</sup> Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, édition critique de Gaël Milin, avec une préface de Charles Foulon, Paris, Klincksieck, 1970, 97 pages.

<sup>45</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, 377 pages.

<sup>46</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, 222 pages.

<sup>47</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages.

<sup>48</sup> Christophe Clavel, *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel. Un opuscule chimérique dans la bataille des arts entre non-sens et signification*, thèse de doctorat soutenue le 15 décembre 2008, Université Paris IV-Sorbonne, 760 pages.

<sup>49</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, édition par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 2 t.

<sup>50</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des Marchans d'Antoine Marcourt : une satire anticléricale au service de la Réforme*, édition critique du texte (1533-1544), introduction et notes par Geneviève Gross, Paris, Champion, à paraître.

de Marie-Christine Pioffet, dont l'édition du *Nouveau Pamurge* (1613) de Guillaume Reboul paraîtra aux Classiques Garnier.

L'ensemble de ces travaux est indispensable dans l'analyse individuelle des textes de notre corpus et offre des informations fondamentales quant à la relation qui unit chacun d'eux à l'œuvre rabelaisienne. Avec l'aide de cet appareil critique, nous analyserons les nombreux échanges fictionnels et intertextuels entre nos auteurs, à travers lesquels se profile une lecture polyphonique qui semble perdurer tout au long du siècle et jusqu'au début du siècle suivant, et creuserons les relations d'imitation entre Rabelais et ses singes, parfois réciproques, ainsi que les relations d'emprunt entre imitateurs.

## MÉTHODOLOGIE

La méthodologie de base qui sous-tend cette recherche est la nouvelle histoire littéraire, approchée sous l'angle des travaux d'Hans Robert Jauss et de l'école de Constance. La théorie de la réception de Jauss énonce qu'un texte n'a pas de sens dans l'absolu et que son interprétation fluctue au fil des siècles : « L'œuvre littéraire n'est pas un objet existant en soi et qui présenterait en tout temps à tout observateur la même apparence [...]. Elle est plutôt faite [...] pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle<sup>51</sup>. » Pour comprendre le sens d'un écrit à une période historique donnée, surtout lorsque celle-ci est aussi éloignée que la Renaissance, il est nécessaire de reconstruire l'horizon d'attente du lecteur de l'époque, car « même au moment où elle paraît, une œuvre littéraire ne se présente pas comme une nouveauté absolue surgissant dans un désert d'information [...], son public est prédisposé à un certain mode de réception<sup>52</sup> ». Pour comprendre ce dernier, une étape importante consiste à élaborer une démarche d'érudition sur le XVI<sup>e</sup> siècle visant à déterminer ce qu'est le style et quelles sont les attentes du public lecteur à cette époque. Cette partie de la recherche sera effectuée grâce à des ouvrages tels que ceux de Marcel de

<sup>51</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, p. 47.

<sup>52</sup> Hans Robert Jauss, *ibid.*, p. 50.

Grève, *Rabelais* de Mireille Huchon, les études de Guy Demerson sur notre auteur ainsi que sur les origines médiévales des *Grandes chroniques*, *Cornucopia* de Terence Cave, *Excentricité et humanisme*<sup>53</sup> de Patricia Eichel-Lojkine et *Les recueils de lieux communs. Apprendre à penser à la Renaissance*<sup>54</sup> d'Ann Moss, pour ne nommer que ceux-là. Chacun de ces ouvrages renferme de précieux outils pour aborder le contexte socio-historique de la Renaissance et sera mis à profit.

Pour l'analyse des caractéristiques des textes, la démarche employée se fonde sur les travaux de plusieurs chercheurs, dont ceux présentés dans l'état de la recherche. L'identification des éléments grammaticaux propres à Rabelais serait impossible sans le *Rabelais grammairien* de Mireille Huchon ; le relevé des mots et expressions qui lui sont empruntés et la recherche des similitudes dans la structure des textes s'inspire de la démarche de Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis dans leur édition critique des *Propos rustiques* ; la façon de répertorier les thèmes communs et les différences dans leur utilisation s'inspire de la méthode de Jean Larmat dans son article à propos de Noël Du Fail ; l'analyse des éléments d'intertextualité explicite et implicite, du traitement des thèmes communs et de l'onomastique s'inspire des travaux de Claude La Charité au sujet d'Antoine Marcourt ; la distinction entre les textes pré-rabelaisiens, ceux qui profitent du succès immédiat de Rabelais et ceux qui l'inspirent doit énormément à John Lewis, et la distinction entre les types d'imitateurs et les types d'emprunts s'inspire de l'ouvrage de Lazare Sainéan.

Cette thèse tente de prendre en considération la nature de ces emprunts, tout en interrogeant la façon dont les contemporains de Rabelais lisent son œuvre, perçoivent sa manière caractéristique et ses idées. Nous chercherons à comprendre quels sont les éléments qui semblent avoir le plus marqué le lectorat et l'imaginaire collectif de l'époque, qu'il s'agisse d'un ouvrage entier, par exemple *Pantagruel* et *Gargantua* servant de

---

<sup>53</sup> Patricia Eichel-Lojkine, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2002, 347 pages.

<sup>54</sup> Ann Moss, *Les recueils de lieux communs. Apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, 547 pages.

canevas au *Rabelais ressuscité*<sup>55</sup> (1611) de Nicolas de Horry ; d'un passage spécifique, comme c'est le cas lorsque le discours de Rondibilis dans le *Tiers livre* (ch. XXXII) inspire toute une série de singes misogynes et gynophiles ; d'une mise en situation ou d'un protagoniste donné, par exemple Panurge qui intervient comme devisant dans la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*<sup>56</sup> (1614), ou encore d'expressions ou d'éléments stylistiques, *etc.* Toujours en analysant la dynamique de l'emprunt à l'intérieur de chacun des textes, nous dégagerons les raisons qui ont pu motiver les diverses imitations de sa chronique, ainsi que la façon dont s'articulent ces emprunts, qu'il s'agisse de se placer sous son égide à des fins laudatives ou ludiques, par exemple dans les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*<sup>57</sup> (1578) de Claude Odde de Triors ; d'évoquer ses personnages dans un but publicitaire, comme le fait l'auteur des *Songes drolatiques de Pantagruel*, ou encore d'évoquer son autorité, que ce soit dans le domaine scientifique, par exemple dans les *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*<sup>58</sup> (1578) de Laurent Joubert, dans le domaine religieux chez Antoine Marcourt, ou à propos de la question du statut de la femme, chez André Misogyne. D'une part, une analyse individuelle de tous ces textes permettra de faire ressortir les éléments jugés les plus marquants par le public de l'époque, puisqu'ils sont repris par les imitateurs. D'autre part, la mise en perspective de ces publications, considérées comme un ensemble, bien que lacunaire, permettra d'éclairer la chaîne de réception des ouvrages de Rabelais et la dynamique transfictionnelle qu'il instaure avec certains de ses imitateurs. Les relations entre ces textes seront étudiées à l'aide des travaux de Gérard Genette sur la transtextualité, théorisée dans *Palimpsestes*<sup>59</sup>, mais également à la lumière des théories novatrices de Richard Saint-Gelais

---

<sup>55</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, texte présenté et annoté par Neil Goodley, Exeter, University of Exeter, 1976, 49 pages.

<sup>56</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, présenté et annoté par Édouard Fournier, Paris, P. Jannet, 1857, t. 8, p. 279-302.

<sup>57</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, annotées et augmentées d'un glossaire par le Dr. Jean-Baptiste Noulet, Toulouse, Privant, 1892, 83 pages.

<sup>58</sup> Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, texte revu et présenté par Madeleine Tiollais, Paris ; Montréal, l'Harmattan, 1997, 2 t.

<sup>59</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, 467 pages.



sur la transfictionnalité, développées dans *Fictions transfuges*<sup>60</sup>, qui viennent compléter et enrichir les travaux de Genette en expliquant le phénomène particulier de la migration de données diégétiques entre deux ou plusieurs textes.

L'emploi de ces outils méthodologiques devrait permettre de trouver, dans chacun des textes étudiés, l'ensemble des éléments nécessaires pour mieux comprendre leur littéarité et dégager la place et l'impact de chacun d'entre eux dans la chaîne de réception des écrits de Rabelais, à savoir si ceux-ci déplacent l'horizon d'attente des lecteurs, s'ils modifient leur perception de Rabelais ou si, au contraire, ils participent à la cristallisation d'une représentation convenue de l'auteur. Ces réponses permettront d'éclairer la postérité littéraire de Rabelais au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle à travers le regard des « singes de Rabelais ».

## PLAN DE LA THÈSE

Cette thèse de doctorat compte trois chapitres, qui correspondent à trois catégories d'imitateurs. Dans un premier temps, il sera question des « singes facétieux », c'est-à-dire d'un groupe d'auteurs dont les ouvrages entretiennent la relation d'imitation la plus directe avec l'œuvre de Rabelais. Ce corpus se subdivise en deux sous-catégories : les textes qui se caractérisent par le pastiche explicite des genres littéraires propres à la production rabelaisienne, qu'il s'agisse du roman de chevalerie parodique ou de la pronostication joyeuse, et ceux qui proposent une expansion transfictionnelle de son univers narratif, c'est-à-dire une continuation des aventures de ses protagonistes, hors des limites de la trame diégétique originelle.

Un second chapitre s'intéressera aux « singes bonimenteurs » de Rabelais, qui entretiennent avec son œuvre des relations intertextuelles moins prononcées, mais qui

---

<sup>60</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011, 608 pages.

constituent néanmoins des imitations dans la mesure où leurs écrits font un nombre assez important d'emprunts à son style ou à son univers fictionnel. Il s'agira d'étudier, dans un premier temps, les auteurs dont les textes ne reproduisent pas ses genres littéraires et ne continuent pas sa chronique, mais se revendiquent de son univers narratif ou de sa personne à des fins laudatives ou publicitaires, et, dans un second temps, les œuvres qui constituent des mises en scène éditoriales posthumes.

Un troisième et dernier chapitre étudiera la question des « singes chicaneurs », qui se servent du renom de Rabelais en tant qu'autorité narrative et imitent ses écrits dans un but argumentatif. Ces ouvrages nous ont semblé s'inscrire dans trois catégories bien définies : il s'agit 1) de publications, autant misogynes que gynophiles, parues dans le cadre de la Querelle des femmes ; 2) de traités scientifiques sérieux ; et 3) de pamphlets – réformés et catholiques – composés dans le contexte des conflits religieux et politiques qui déchirent le XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle.

## CHAPITRE 1

### SINGES FACÉTIEUX : PASTICHES DES GENRES ÉTABLIS

[U]ne œuvre de cette espèce, une œuvre dont l'obscurité ou l'ambiguïté est un moyen d'expression, a une vie : ce n'est pas seulement un objet, une pensée ou une vision figée. Et cette œuvre vit, non seulement en elle-même, mais à travers ses lecteurs qui la découvrent et la renouvellent à chaque instant. Elle s'incruste dans l'histoire et évolue avec celle-ci.

Marcel de Grève, *L'interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 9.

L'année 1532 marque l'arrivée, dans le paysage littéraire francophone de la Renaissance, d'une série de personnages plus grands que nature, tant par leurs caractéristiques physiques que par leur érudition et leur comique débridé, et qui influenceront les écrivains non seulement des années, mais également des générations et des siècles à venir : Pantagruel, Gargantua et leurs acolytes, immortalisés par la plume de l'énigmatique maître Alcofrybas Nasier. Non seulement ce sympathique narrateur donne-t-il un nouveau souffle au petit diable du *Magnifique Mystère des Actes des Apostres*, composé entre 1473 et 1478, et au géant rattaché à la légende arthurienne, mais il donne également, bien involontairement, naissance à toute une série de singes, terme employé par Étienne Pasquier en 1555 pour désigner et dénoncer les imitateurs de Rabelais qui, selon Lazare Sainéan, incluent pratiquement tous les grands écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930, p. 125.

Ce premier chapitre a pour objectif l'étude d'une série de 13 textes, composés par les auteurs faisant partie de la catégorie d'imitateurs des singes facétieux, incluant les quatre *Grandes chroniques*<sup>2</sup> (1532-1534) éditées par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, et qui font partie du corpus de 37 ouvrages retenus dans la présente thèse. Ces premiers textes se divisent en deux sous-catégories : ceux qui ont pour caractéristique l'émulation explicite des genres littéraires dans lesquels Rabelais s'est illustré, et ceux qui témoignent d'une volonté marquée et revendiquée d'expansion transfictionnelle de son univers narratif.

La transfictionnalité est un concept théorisé par Richard Saint-Gelais dans *Fictions transfuges* et qui désigne un cas particulier d'intertextualité, soit « le phénomène par lequel au moins deux textes, du même auteur ou non, se rapportent conjointement à une même fiction, que ce soit par reprise de personnages, prolongement d'une intrigue préalable ou partage d'univers fictionnel<sup>3</sup> », c'est-à-dire la migration de données diégétiques entre deux ouvrages, par le fait d'un continuateur allographe, distinct du premier auteur, et parfois à l'insu de ce dernier. L'expansion transfictionnelle consiste donc dans l'écriture d'une extension ou d'une continuation de la fiction sur le plan temporel ou diégétique et qui n'était pas planifiée dans l'ouvrage original. On peut également retrouver, dans cette pratique, des cas d'émancipation transfictionnelle qui surviennent lorsqu'un personnage, par exemple Panurge, continue de vivre des aventures hors des limites du cadre narratif de *Pantagruel* (1532) et de *Gargantua* (1534), c'est-à-dire hors des écrits mêmes de l'auteur

---

<sup>2</sup> *Grande et merveilleuse vie du tres-puissant et redoubté roy de Gargantua* [1533] ; *Le Vroy Gargantua notablement omelye* [s.d.] ; *Les Croniques admirables du puissant Roy Gargantua ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nommee Badebec de laquelle il eut ung filz nomme Pantagruel lequel fut roy des Dipsodes et des Amanrottes. Et comment il mist a fin ung grant gean nomme Gallimassue* [1534] ; *Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merveilleux faictz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres* [1532], dans *Les Chroniques Gargantuines*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Moderne, 2000, 304 pages.

<sup>3</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011, p. 7.

premier, comme c'est le cas dans le *Disciple de Pantagruel*<sup>4</sup> (1538), texte composé par un auteur anonyme qui décide d'offrir aux lecteurs de l'époque une suite aux deux textes d'Alcofrybas alors connus.

Ces deux ouvrages constituent ce qu'on pourrait qualifier de « première manière rabelaisienne ». Il s'agit des *Horribles et espoventables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dipsodes filz du grant geant Gargantua* et de *La vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel*, parus respectivement en 1532 et vers 1534 sous le pseudonyme anagrammatique d'Alcobrybas Nasier. Dès la première œuvre, Rabelais s'inscrit dans la vogue des *Grandes chroniques gargantuines*, une série de romans de chevalerie parodiques composés par des compilateurs qui choisissent chacun les épisodes et les péripéties qui leur conviennent, et dont il subsiste aujourd'hui, selon les travaux de Marcel Françon<sup>5</sup>, huit variantes connues. Les différentes éditions de ces textes sont minutieusement décrites par Michael A. Screech et Stephen Rawles dans *A New Rabelais Bibliography*<sup>6</sup>. Rabelais choisit de se rallier à cette tendance, prenant soin de revendiquer la filiation de son œuvre avec les chroniques déjà parues en mentionnant, dès le titre de *Pantagruel*, le nom de Gargantua, géant déjà populaire qu'il fait père de son personnage principal. Il prend également soin de mentionner cette tradition dans le prologue de *Pantagruel*, précisant qu'« il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys, qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans<sup>7</sup> ». Là où il se distingue d'emblée, c'est en faisant du protagoniste central de son récit non pas le notoire Gargantua, mais Pantagruel, le fils qu'il

---

<sup>4</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

<sup>5</sup> *Le Vray Gargantua réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale*, édition par Marcel Françon, Paris, Nizet, 1949, p. 21. Françon donne les titres suivants : *Les Grandes et inestimables cronicques : du grant et enorme geant Gargantua* [s.l., 1532] ; *Le grand roy de Gargantua* [s.l.n.d.] ; *Les cronicques du grant roy Gargantua* [Lyon, 1533] ; *Les cronicques du roy Gargantua* [s.l.n.d., exemplaire de Montpellier] ; *Les cronicques du roy Gargantua* [s.l.n.d., exemplaire de Besançon] ; *La Grande et merueilleuse vie du trespuissant et redoubté Roy Gargantua* [s.l., 1533] ; *Le Vroy Gargantua* [s.l., 1533] ; *Les Croniques admirables du puissant Roy Gargantua* [s.l., 1534].

<sup>6</sup> Stephen Rawles et Michael A. Screech, *A New Rabelais Bibliography. Editions of Rabelais before 1626*, en collaboration avec Sally Burch North et Anne Reeve, incluant des travaux préliminaires par Gwyneth Wilkie, Genève, Droz, 1987, p. 573-612.

<sup>7</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes [1532-1564]*, édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 215.

lui a imaginé. Il s'assure ainsi une place dans l'horizon d'attente préétabli des *Grandes chroniques*, tout en annonçant sa différence. Ce faisant, il pose les premiers jalons d'une complexe relation transfictionnelle qui perdurera sur plus d'un siècle et que Genette<sup>8</sup> et Saint-Gelais envisagent comme une continuation parricide, où Rabelais ajouterait son *Pantagruel* « aux anonymes *Grandes et Inestimables Chroniques du grand et énorme géant Gargantua* avant de proposer, avec son propre *Gargantua*, un *prequel* destiné à se substituer aux *Chroniques* initiales, du coup évincées<sup>9</sup> ».

Or, dès leur parution, *Pantagruel* et *Gargantua* sont accueillis par les compilateurs des *Grandes chroniques*, qui leur empruntent certains passages et personnages, et dont certaines éditions suggèrent l'implication de Rabelais lui-même. Il y a, entre Rabelais et les auteurs de ces textes, une série d'échanges transfictionnels fort intéressants, surtout dans la mesure où ils ne se limitent pas aux *Grandes chroniques* ni ne les évincent, malgré l'impression qu'ont eue Genette et Richard Saint-Gelais. Quelques auteurs, dont Guillaume Des Autels vers 1550 et Nicolas de Horry, aussi tardivement qu'en 1611, donneront à lire des textes reprenant presque exactement la structure diégétique employée par Rabelais et les auteurs des *Grandes chroniques*, en plus de faire référence, parfois de façon explicite, à ces dernières. La traduction d'un texte d'Eliseo Calenzio, parue sous le titre *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*<sup>10</sup> (1534), suggère également, par les caractéristiques de sa langue, la participation de Rabelais à son édition française, en plus de présenter de nombreux rapprochements dans la trame narrative et avec le type de descriptions de batailles que l'on retrouve dans le genre du roman de chevalerie.

Les échanges transfictionnels entre Rabelais, ses imitateurs et les autres textes qui participent de l'univers narratif parabelaisien ne se limitent pas non plus au genre du roman de chevalerie et ses parodies. Trois textes s'inscrivent à la fois dans une relation d'échanges transfictionnels et de reprise générique d'un autre genre dans lequel Rabelais

<sup>8</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 270-271 ; 274.

<sup>9</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, ouvr. cité, p. 326.

<sup>10</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], notice de Paul Lacroix, Genève, J. Gay et fils, 1867, 119 pages.

s'est distingué, puis dont il s'est démarqué : la pronostication joyeuse. Il s'agit des deux *Prognostications des pronostications*, écrites respectivement par Bonaventure Des Périers<sup>11</sup> (1537) et par un auteur s'affublant du pseudonyme de Caresme Prenant<sup>12</sup> (1612), ainsi que des *Grandes et recreatives prognostications*<sup>13</sup> (1610) d'Astrophile Le Roupieux. Il existe plusieurs attestations de ce genre littéraire, qui parodie la prédiction astrologique sérieuse, entre la fin du XV<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais ces trois textes ont la particularité de se revendiquer explicitement de l'univers narratif rabelaisien et du style de la *Pantagruéline Prognostication* (1532).

L'expansion transfictionnelle, qui consiste, dans les termes de Richard Saint-Gelais, « à proposer une expansion d'une fiction préalable, à travers une transfixion qui la prolonge sur le plan temporel ou, plus largement, diégétique<sup>14</sup> », est particulièrement incitative pour les imitateurs avides de reconnaissance littéraire, surtout dans un cas comme celui de l'œuvre de Rabelais, qui a connu un immense succès de façon quasi instantanée, suivi d'une longue période de silence. En effet, après la parution de *Gargantua*, en 1534 ou début 1535, il ne propose aucune nouvelle fiction narrative jusqu'à la publication de son *Tiers livre* (1546), environ onze ans plus tard. Au cours de cette décennie, il se contente de donner quelques rééditions de ses deux premiers ouvrages, et cela, malgré la fin du *Pantagruel*, qui promettait

---

<sup>11</sup> « Bonaventure Des Périers, *La pronostication des pronostications* (1537), Texte et notes », texte présenté par Trevor Peach, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1990, t. LII, vol. 1, p. 109-121.

<sup>12</sup> Caresme Prenant, *La pronostication des pronostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, [s.l., s.n.], 1612, 18 pages.

<sup>13</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470. Selon les Promenades et beuvettes du Soleil, par les douze Cabarets du Zodiaque, et envisagement des conjonctions copulatives des Planettes. Par Maistre Astrophile le Roupieux, Intendant des affaires de Saturne, grand Eschanson de Jupiter, Premier Escuyer du Dieu Mars, Maistre Charetier du Soleil, Premier Valet de la garde-robbe de Cyris, porte-Caducee de Mercure, Garde des seaux de la Lune, et tres-grand Contemplateur des Ephemerides Bourabachales. Dediée à Jean Potage*, Rouen, David Ferrand, [1610?], 32 pages.

<sup>14</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, ouvr. cité, p. 71.

la reste de l'histoire à ces foires de Francfort prochainement venantes, et là vous verrez comment Panurge fut marié, et cocqu dés le premier moys de ses nopces, et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la maniere de la trouver et d'en user. Et comment il passa les mons Caspies, comment il naviga par la mer Athlantique et deffit les Caniballes, et conquesta les isles de Perlas. Comment il espousa la fille du roy de Inde nommé Presthan. Comment il combatit contre les diables, et fist brusler cinq chambres d'enfer, et mist à sac la grande chambre noire, et getta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz à Lucifer, et une corne au cul, et comment il visita les regions de la lune, pour sçavoir si à la verité la Lune n'estoit entiere : mais que les femmes en avoient troys quartiers en la teste. Et mille aultres petites joyeusetez toutes veritables<sup>15</sup>.

Pourtant, même *Gargantua*, paru deux ans plus tard, ne tient pas ces extravagantes promesses. Il reprend la même structure diégétique que *Pantagruel* mais propose, plutôt qu'une suite à ce dernier, un *prequel* qui ne contient aucune allusion aux notions de navigation ou de mariage, et encore moins de voyage sur la lune. Le silence de Rabelais donnera l'occasion rêvée à quelques auteurs de profiter de son renom pour tenter de remplir le programme narratif qu'il avait proposé et répondre aux attentes du lectorat. C'est le cas de l'anonyme *Disciple de Pantagruel*, dont le titre a varié au fil des éditions successives, depuis le *Voyage que fist Panurge, disciple de Pantagruel aux Isles incongneues et estranges*, à la *Navigacion du compaignon à la Bouteille* (1547), jusqu'à *Bringuenarilles Cousin Germain de fesse Pinte* (1548). Il s'agit d'une expansion transfictionnelle on ne peut plus explicite de l'univers narratif engagé par Rabelais dans les écrits de sa première manière, dont il intègre à son tour des éléments à sa deuxième manière fictionnelle, plus spécifiquement dans le *Quart livre* (1548 ; 1552) et dans les brouillons qui furent arrangés et publiés de façon posthume en tant que *Cinquiesme livre* (1564).

Au cours de la même période de silence de Rabelais, on retrouve une autre expansion transfictionnelle, cette fois-ci dans un genre littéraire que Rabelais n'a jamais exploité ultérieurement. Il s'agit du *Songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire*

---

<sup>15</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 336.



*Anthoine de Bourg*<sup>16</sup> (1542) de François Habert, une allégorie pastorale présentée sous la forme du récit de trois songes qu'aurait faits Pantagruel. Dans ceux-ci, son père Gargantua vient le conseiller, suivi de Panurge qui lui apparaît pour raconter ses mésaventures avec les Turcs. Encore une fois, l'échange transfictionnel se fait à double sens puisque Rabelais, quatre ans plus tard, dans son *Tiers livre*, va lui-même reprendre des éléments à Habert.

C'est là une des caractéristiques fort étonnantes de ce qu'il serait possible de qualifier de « deuxième manière » de Rabelais : il délaisse complètement le genre du roman de chevalerie et s'essaie à de nouveaux genres en s'inspirant d'éléments empruntés de ses imitateurs. Son *Tiers livre* est un dialogue philosophique sur le mariage, thème qu'il promettait, à la fin de *Pantagruel*, d'aborder dans un ouvrage ultérieur. Cette question occupe une place centrale dans le *Songe de Pantagruel* d'Habert et connaît une grande fortune littéraire puisque l'opinion de l'un des personnages du *Tiers livre*, Rondibilis, sera reprise par quatre imitateurs entre 1551 et 1588, dans le cadre de la Querelle des femmes. Le thème du mariage sert également de prétexte à la quête annoncée au chapitre XLVII du *Tiers livre*, qui vise à « visiter l'Oracle de la Dive Bouteille<sup>17</sup> » et qui conduit à la publication du *Quart livre*, dont la structure diégétique est directement inspirée de celle du *Disciple de Pantagruel*.

Le choix du récit de navigation allégorique ne relève donc pas d'une décision spontanée de Rabelais, mais est plutôt motivé par la présence d'une suite à sa propre œuvre, le *Disciple de Pantagruel*, précurseur de la manière rabelaisienne du *Quart livre* et lui-même inspiré par la conclusion du *Pantagruel*. Toujours dans le genre littéraire du récit de navigation allégorique, deux autres textes s'inspirant de cette « manière rabelaisienne » marquent l'histoire des imitations de Rabelais. Il s'agit, dans le premier cas, du *Cinquiesme*

---

<sup>16</sup> François Habert, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], dans John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.

<sup>17</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 494.

livre et de sa première version, l'*Isle Sonante*<sup>18</sup> (1562), vif brûlot anti-papiste dont la question de l'authenticité a longuement été débattue et dont il appert, selon les travaux de Mireille Huchon<sup>19</sup>, qu'il s'agit d'une œuvre partiellement authentique, dans la mesure où elle est composée, pour reprendre les termes de Claude La Charité, de brouillons « véritables de Rabelais, mais dont la mise en livre est, pourrait-on dire, un produit dérivé, commis par des éditeurs âpres au gain<sup>20</sup> » qui auraient arrangé les épisodes disparates de façon à mettre un terme à la navigation rabelaisienne. Il s'agit donc d'un cas limite d'imitation, puisque les éditeurs ont créé une œuvre « à la manière de Rabelais », prolongeant l'univers narratif des récits précédents et réutilisant la même structure diégétique que le *Quart livre*, à partir d'éléments composés par l'auteur mais non destinés à cette fin. Le *Cinquiesme livre* présente également un grand intérêt sur le plan de la réception et des échanges transfictionnels entre les diverses œuvres rabelaisiennes et pararabelaisiennes du corpus, dans la mesure où il contient des emprunts au *Disciple de Pantagruel*, qui établissait déjà une relation de double échange avec les écrits de la première manière rabelaisienne et le *Quart livre*.

Le troisième et dernier cas d'expansion transfictionnelle correspondant au genre littéraire du récit de navigation allégorique, survient, de la même façon que le *Rabelais ressuscité* de Nicolas de Horry, comme une attestation tardive de pastiche générique dans le corpus pararabelaisien. Il s'agit du *Nouveau Panurge*<sup>21</sup>, attribué au pamphlétaire catholique Guillaume Reboul et paru en 1613, deux ans après sa mort. Ce texte prolonge les aventures de Panurge et ses comparses, en particulier celles des *Quart* et *Cinquiesme livre*, qui

<sup>18</sup> « L'Isle Sonante par M. François Rabelays, qui n'a point encore été imprimée ni mise en lumière : en laquelle est continuée la navigation faite par Pantagruel, Panurge et ses officiers », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 842-873.

<sup>19</sup> Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1981, t. XVI, 534 pages.

<sup>20</sup> Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », dans Diane Desrosiers-Bonin et William Kemp (sous la dir. de), *Littératures*, Montréal, 2007, n° 24/2 (actes du colloque *Les Imprimés réformés de Pierre de Vingle (Neuchâtel, 1533-1535)*), p. 14.

<sup>21</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire ; son rajeunissement en icelle, et le voyage que fit son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble Une exacte observation des merveilles par luy veuës : tant en l'un que l'autre monde*, La Rochelle, Michel Gaillard, ca 1615, 291 pages.

employaient le récit de navigation allégorique à des fins critiques contre la Rome papale et le pouvoir temporel de l'Église. Chez Reboul, comme nous le verrons, cette fonction s'avère tout autre.

Le présent chapitre propose l'étude de cet ensemble de 13 textes, classés en deux sous-catégories : d'une part, les reprises génériques, à savoir les textes qui reprennent la structure diégétique d'un genre dans lequel Rabelais s'est illustré, comme c'est le cas des romans de chevalerie parodiques et des pronostications joyeuses et, d'autre part, les expansions transfictionnelles qui prolongent son œuvre, dont participent les récits de navigation allégoriques et la continuation onirique d'Habert, mises en regard de la double relation transfictionnelle que Rabelais instaure avec certains d'entre eux dans sa deuxième manière littéraire.

## 1.1 REPRISES GÉNÉRIQUES

Les deux genres littéraires que Rabelais choisit pour les écrits de sa première manière donnent lieu à des pastiches, c'est-à-dire à des imitations sous forme de reprises génériques, qui emploient la même structure diégétique. Il s'agit du roman de chevalerie parodique, propre à *Pantagruel* et à *Gargantua*, et de la pronostication joyeuse, genre dont relève la *Pantagruéline Prognostication*.

Rabelais n'est l'instigateur d'aucun de ces deux genres littéraires. Le roman de chevalerie participe de la longue tradition médiévale de la légende arthurienne, dont relèvent les *Grandes chroniques*, récits gigantesques où l'on retrouve les premières attestations du personnage de Gargantua. Comme le souligne notamment Lazare Sainéan, ces textes connaissent une grande popularité et semblent répondre aux goûts du lectorat du début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est possible, bien qu'aucun document ne vienne attester cette

théorie, qu'ils constituent des traces écrites d'une « la littérature orale [..., alors] d'une abondance singulière sur les géants et particulièrement sur Gargantua[, ...] sur le compte [duquel circulaient] de nombreuses traditions isolées [..., dont] un ensemble légendaire sur la vie du géant, sur ses origines et ses prouesses<sup>22</sup> », ou encore qu'ils soient le fait de clercs à l'affût des débats contemporains entourant la question de l'historiographie et « intégrant plaisamment au cycle arthurien un géant appelé ensuite à un destin national<sup>23</sup> ». C'est de cette tradition qu'émergent les textes de Rabelais, à l'origine de ce que Pascale Mounier qualifie de « roman humaniste », genre sans frontières fixes qui se caractérise par sa volonté d'échapper à « la pratique de la répétition, de la création de cycles et de la compilation<sup>24</sup> ».

La pronostication joyeuse, pour sa part, est un genre parodique qui vise à tourner en dérision la prédiction astrologique sérieuse, inauguré en 1476 par le Grand Rhétoriqueur français Jean Molinet (1434-1507) avec le texte *L'Aultre pronostication*, qui en constitue la première attestation, toutes langues européennes confondues. Il existe, entre la fin du Moyen Âge et la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, toute une tradition de pronostications joyeuses s'inspirant de la manière de Molinet et qui peuvent être composées sur le mode ludique ou critique, dont font état les travaux de Jelle Koopmans<sup>25</sup> et Paul Verhuyck<sup>26</sup> (1997), Franck Manuel<sup>27</sup> (2006), et Christine Arsenault<sup>28</sup> (2011). L'intérêt des trois textes étudiés dans le présent corpus tient au fait que, plutôt que de s'inspirer de l'héritage

<sup>22</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, Paris, Boccard, 1922-1923, t. 1, p. 239.

<sup>23</sup> Mireille Huchon, « Appendices : Les chroniques de Gargantua. Les Grandes et inestimables cronicques. Le Vroy Gargantua. Notice », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1171.

<sup>24</sup> Pascale Mounier, *Le roman humaniste, un genre novateur français, 1532-1564*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2007, p. 13.

<sup>25</sup> Jelle Koopmans, « Rabelais et la tradition de la pronostication », *Éditer et traduire Rabelais à travers les âges*, études réunies par Paul J. Smith, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 35-65.

<sup>26</sup> Jean Molinet, *Les Pronostication joyeuses*, édition critique par Jelle Koopmans et Paul Verhuyck, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998, 256 pages ; Jelle Koopmans et Paul Verhuyck, « Jean Molinet et ses Pronostications joyeuses », *Les lettres romanes*, Louvain-la-Neuve, 1997, n<sup>o</sup> spécial, p. 117-136.

<sup>27</sup> Franck Manuel, *L'âne-astrologue. Les pronostications joyeuses en Europe (1476-1623)*, thèse de doctorat soutenue le 9 décembre 2006, Université Toulouse II, 320 pages.

<sup>28</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, mémoire déposé à l'Université du Québec à Rimouski, 2011, 131 pages.

molinien, ils témoignent d'une influence et d'une réception à la fois de la *Pantagruéline Prognostication* et de l'ensemble de l'œuvre narrative de Rabelais.

### 1.1.1 Batailles épiques et romans de chevalerie

Parmi le corpus de 37 textes pararabelaisiens retenus, six relèvent du genre du roman de chevalerie et un septième présente suffisamment de similitudes avec ce genre pour pouvoir être inclus dans la même catégorie de relation transtextuelle et d'emprunts faits à Rabelais.

Le premier ensemble étudié est constitué de quatre textes, soit les *Grandes chroniques* étudiées par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière dans *Les Chroniques Gargantuines*. Il s'agit d'une série de compilations anonymes publiées à Lyon, dont les diverses constituantes, tel les péripéties, les épisodes et les noms des personnages, sont puisées à un même vaste répertoire et varient d'un texte et d'une édition à l'autre. Il s'agit des *Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faitz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres*, parues en 1532 ; la *Grande et merueilleuse vie du tres-puissant et redoubté roy de Gargantua*, datée de 1533 ; le *Vroy Gargantua notablement omelye*, non daté mais dont la parution remontrait à 1533 et dont les particularités orthographiques suggèrent l'implication de Rabelais, et les *Croniques admirables du puissant Roy Gargantua ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nommee Badebec de laquelle il eut ung filz nomme Pantagruel lequel fut roy des Dipsodes et des Amarottes. Et comment il mist a fin ung grant gean nomme Gallimassue*, de 1534. Outre l'édition critique de Demerson et Lauvergnat-Gagnière, les textes des *Grandes et inestimables croniques* et du *Vroy Gargantua* ont fait l'objet d'une publication commentée dans l'édition des *Œuvres complètes*<sup>29</sup> de Rabelais par Mireille Huchon (1994)

---

<sup>29</sup> « Les Grandes et inestimables cronicques » ; « Le Vroy Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 154-207.

dans la collection de la Bibliothèque de la Pléiade, et Marcel Françon<sup>30</sup> a également donné une édition critique du *Vray Gargantua*, en 1949.

Le texte suivant est une micro-épopée burlesque parue en français en 1534 chez François Juste, à Lyon, sous le titre de la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère*. Il s'agit en fait d'une traduction française infidèle du *De bello ranarum et murium libri III*, de l'auteur italien Eliseo Calenzio, qui a fait l'objet de plusieurs éditions à Strasbourg, Bâle et Anvers entre 1503 et 1545, et qui constitue elle-même une adaptation latine de la *Batrachomyomachie*, texte daté du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et parfois attribué à Homère, qui parodie le genre du poème épique. Son traducteur français n'est pas connu, mais les travaux de Romain Menini apportent de nombreux arguments en faveur de « la participation de Rabelais à la publication du volume<sup>31</sup> », sinon à titre de traducteur, au moins à celui de correcteur des épreuves, imposant plusieurs signes auxiliaires propres à son système orthographique des années 1530. Il n'existe actuellement de ce texte que la réédition du XIX<sup>e</sup> siècle de l'édition de 1559 commentée par Paul Lacroix<sup>32</sup> (1867), mais l'article de Menini annonce la parution prochaine, aux Classiques Garnier, d'une édition critique préparée en collaboration avec Olivier Pédeflous.

La *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* est un roman de chevalerie parodique composé par le poète Guillaume Des Autels (1529-1581) aux alentours de 1550 à Lyon, alors qu'il était dans la jeune vingtaine. Cet auteur était particulièrement actif dans la sphère intellectuelle et idéologique de la mi-XVI<sup>e</sup> siècle, s'opposant, par exemple, aux réformes orthographiques proposées par Louis Meigret et publiant trois recueils de poésie imprimés à Lyon entre 1550 et 1553. Il n'existe aucun exemplaire connu de l'édition originale de la *Mythistoire barragouyne*, mais trois éditions, parues en 1572 et 1574 chez Jean Dieppi à Lyon et en 1578 chez Nicolas l'Escuyer à Rouen, ont été retrouvées à ce jour.

<sup>30</sup> *Le Vray Gargantua réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale*, ouvr. cité, 144 pages.

<sup>31</sup> Romain Menini, « Écrit sous cape », *Le Magazine Littéraire*, 2011, n° 511, p. 78.

<sup>32</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais [1559]*, ouvr. cité, 119 pages.

Le texte n'a pas encore fait l'objet d'une édition critique, outre le fac-similé de l'édition de 1558 annoté par Marcel Françon<sup>33</sup> (1962).

Le dernier texte dont il sera question dans cette section est un surprenant roman de chevalerie parodique tardif, le *Rabelais ressuscité. Recitant les faits et comportements admirables, du très-valeureux Grangosier, Roy de Place vuide*, publié en 1611 à la fois à Paris chez Antoine du Brueil et à Rouen chez Jean Petit. Le texte connaît deux rééditions chez l'imprimeur parisien en 1614 et 1615. L'auteur du texte, qui publie sous le pseudonyme de Thibaut le Nattier, neveu de Thenot du Coing dans les *Propos rustiques*<sup>34</sup> (1547) de Noël Du Fail, est Nicolas de Horry, dont on ne sait pratiquement rien. Il existe deux éditions annotées de ce texte, publiées en 1867 par Philomneste Junior<sup>35</sup>, pseudonyme de Pierre Gustave Brunet (1805-1896), et en 1976 par Neil Goodley<sup>36</sup>.

### 1.1.1.1 Origine et fortune du grand Gargantua

On sait, grâce aux travaux de chercheurs tels Guy Demerson, Christiane Lauvergnat-Gagnière et Jean Plattard, pour ne citer que ceux-là, que les deux premiers écrits de Rabelais, *Pantagruel* et *Gargantua*, sont directement inspirés des *Grandes chroniques gargantuines*, romans de chevalerie parodiques s'inscrivant dans l'univers de la légende arthurienne, hérité du Moyen Âge. Pour Roland Antonioli<sup>37</sup>, la place de ces

---

<sup>33</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon [ca 1550]*, fac-similé de l'édition Rouen (1578), Nicolas Lescuyer, notes par Marcel Françon, Cambridge, Schoenhof's Foreign Books, 1962, 95 pages.

<sup>34</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], texte établi d'après l'édition de 1549, édition avec introduction, notes et glossaire établis par Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1994, p. 91.

<sup>35</sup> Nicolas de Horry [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grangosier, roy de Place-vuide* [1611], nouvelle édition annotée par Philomneste junior, Genève, Gay et fils, 1867, 105 pages.

<sup>36</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, texte présenté et annoté par Neil Goodley, Exeter, University of Exeter, 1976, 49 pages.

<sup>37</sup> Roland Antonioli, « La matière de Bretagne dans le *Pantagruel* », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1988, t. XXI, p. 77-86.

réminiscences dans l'œuvre de Rabelais a trop longtemps été négligée, ce qui explique la rareté des études sur le sujet avant les années 1980. Comme l'indique John Lewis, ces chroniques rappellent « à leurs lecteurs la longue tradition arthurienne, et contribuent au renouveau de cette tradition. Mais à cet égard, il ne faut pas oublier la forte intention comique ou parodique de ces compilations<sup>38</sup>. » Le succès considérable des chroniques gargantuines témoigne d'une volonté d'adapter et de rééditer « la plupart des chansons de geste lues jusque-là ainsi que plusieurs romans bretons et quelques recueils narratifs<sup>39</sup> », marques d'une forme de panthéon à la « gloire de l'idéologie féodale<sup>40</sup> ». Du cycle de la Table Ronde, la plupart des grandes chroniques connues récupèrent la localisation géographique du récit en Bretagne et reprennent le schéma narratif suivant, identifié par Marcel Françon : le héros est un fils adoptif de Morgain, il est conduit à la cour du roi Arthur et prend part à des combats singuliers et collectifs dont il sort victorieux<sup>41</sup>.

Les quatre textes étudiés par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, parus approximativement dans les mêmes années que les premiers livres de Rabelais, soit entre 1532 et 1534, constituent un ensemble particulièrement intéressant puisqu'ils sont la source des personnages et récits rabelaisiens, mais ils témoignent également d'une influence réciproque, perceptible dès la parution du *Vroy Gargantua notablement omelye*, vers 1533. Publiés à Lyon, ces textes sont une série de compilations, jeux de clercs anonymes à saveur folklorique, qui adaptent l'actualité politique immédiate du règne d'Henri VIII d'Angleterre au genre du roman de chevalerie de façon burlesque et comique. La structure originelle en serait celle des *Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua* de 1532, qui se retrouve dans toutes les chroniques à quelques variantes près. Certaines proposent l'ajout ou le retrait de quelques éléments, comme le *Vroy Gargantua notablement omelye*, qui raconte les amours de Merlin avec la comtesse d'York ainsi que le voyage de Gargantua vers les nues ; et les *Croniques admirables du*

<sup>38</sup> John Lewis, « Introduction », *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 20.

<sup>39</sup> Pascale Mounier, *Le roman humaniste, un genre novateur français, 1532-1564*, ouvr. cité, p. 15.

<sup>40</sup> Maurice Lever, *Roman français au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1981, cité par Pascale Mounier, *Le roman humaniste, un genre novateur français, 1532-1564*, ouvr. cité, p. 15.

<sup>41</sup> Marcel Françon, « Introduction », *Le Vray Gargantua réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale*, ouvr. cité, p. 22-23.



*puissant Roy Gargantua* de 1534, qui intègrent l'épisode de Gallimassue contre Gargantua, emprunt à Rabelais dont il sera question dans les prochains paragraphes.

La complexe relation d'emprunts et d'expansions transfictionnels qui unit les *Grandes chroniques* à l'œuvre de Rabelais ne tire pas son origine de cette dernière, comme c'est le cas avec la plupart des imitateurs pararabelaisiens, mais bien des *Grandes chroniques* elles-mêmes. Leur horizon d'attente était, entre 1532 et 1534, déjà bien défini et elles jouissaient d'un succès important pour l'époque. À l'instar des récits de Rabelais dans les années qui suivront, elles connaissent « leur cortège d'imitateurs et de compilateurs qui, bien loin de recueillir des contes populaires, créèrent à leur guise de nouveaux épisodes extravagants<sup>42</sup> ».

Rabelais inscrit *a priori* son premier ouvrage dans l'horizon d'attente préexistant du genre littéraire des *Grandes chroniques*. Il leur emprunte la structure diégétique, les personnages et plusieurs péripéties qui composent ses premiers ouvrages, en les bonifiant et les adaptant à sa manière caractéristique. Il déplace donc volontairement l'horizon d'attente du lectorat en donnant une dimension beaucoup plus érudite à son œuvre et en proposant de nouvelles péripéties. Pour Jean Plattard, Rabelais se montre affranchi de la tradition sur plusieurs plans :

d'abord par une imagination particulièrement heureuse dans le choix des détails concrets qui donnent la vie à un portrait et ensuite par une prédilection pour les formes oratoires : dialogues et monologues. Enfin, il en use librement avec la matière qu'il emprunte à ses prédécesseurs ; il développe à son gré au cours du récit tous les éléments qui lui paraissent comiques sans viser uniquement, soit à tenir notre curiosité suspendue jusqu'au dénouement, soit à bien aiguïser le trait final<sup>43</sup>.

---

<sup>42</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2011, p. 141.

<sup>43</sup> Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, Paris, Honoré Champion, 1910, p. 336.

Il annonce d'emblée, par le choix même du titre et du personnage central de son premier écrit, son originalité : plutôt que de publier, à son tour, une compilation portant sur le géant Gargantua, comme les autres *Grandes chroniques*, il choisit d'en faire l'expansion transfictionnelle par le biais de l'histoire inédite de son fils, « le géant Pantagruel [...] un nouveau personnage, transformé par Rabelais du petit diable du *Mystère des Apôtres*<sup>44</sup> », alors relativement peu connu dans le répertoire théâtral, mais surtout sans aucun lien avec le populaire géant des chroniques. Si Gargantua apparaît bel et bien dans *Pantagruel* de Rabelais, c'est de manière épisodique et, comme le souligne René Pomeau, éloignée « de ses origines quand il en fait un humaniste délicat conseillant son fils sur ses études<sup>45</sup> ». Mais le personnage de Gargantua n'est pas le seul élément que Rabelais emprunte de façon détournée aux *Grandes chroniques*. Sans en faire la liste complète, notons entre autres la suppression complète des références au monde arthurien et à l'origine magique des géants, qu'il remplace par une lignée généalogique d'inspiration biblique et mythologique remontant à Chalbroth<sup>46</sup> ; l'inclusion d'une érudition et d'une éducation humaniste, dont l'apogée est sans conteste la lettre de Gargantua à son fils (*Pantagruel*, ch. VIII) ; la variante onomastique de Galemelle, qui devient Gargamelle, *etc.* Soulignons que Rabelais ne semble pas s'inspirer d'un texte précis, mais bien de l'ensemble constitué par les *Grandes chroniques*. Comme le mentionne Françon, Rabelais, dans le prologue de son *Pantagruel*, a pris le soin d'attirer « l'attention sur le succès des *Grandes chroniques*, et il a déclaré son intention d'utiliser la légende de Gargantua. Il n'a pas indiqué qu'il s'inspirait d'une rédaction particulière<sup>47</sup> ». Il prend donc pour point de départ une tradition déjà bien connue, ce dont il fait état, et y inscrit son *Pantagruel*.

Toutefois, la parution de ce premier opus de Maître Alcofrybas aura un impact sur l'univers fictionnel des *Grandes chroniques*, qui vont intégrer ce récit gigantesque novateur et lui emprunter quelques épisodes, en particulier dans les deux textes les plus tardifs du

<sup>44</sup> John Lewis, « Quelques aspects de la littérature para-rabelaisienne d'avant 1562 », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, ouvr. cité, p. 363.

<sup>45</sup> René Pomeau, « Rabelais et le folklore », *Studi Francesi*, Turin, 1963, n° 7, p. 222.

<sup>46</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes [1532-1564]*, ouvr. cité, p. 219.

<sup>47</sup> Marcel Françon, « Sur la genèse de *Pantagruel* », *PMLA*, New York, Modern Language Association of America, 1947, vol. LXII, p. 52.

corpus, le *Vroy Gargantua notablement omelye* et les *Croniques admirables du puissant Roy Gargantua*.

Lorsqu'il est retrouvé en 1834, le *Vroy Gargantua* est d'abord confondu avec le *Gargantua* de Rabelais, avant d'être attribué à ce dernier, attribution qui persistera jusqu'aux travaux d'Henri Gaidoz (1868) et de Jean Plattard (1909), qui sont les premiers à suggérer qu'il n'en est pas l'auteur. Paru vers 1533, ce texte effectue une série de déplacements dans la trame narrative qui le rapprochent de *Pantagruel*. C'est notamment à partir de cette variante que Gargantua devient un personnage de la noblesse et qu'il se met à boire du vin plutôt que du cidre. Ce sont toutefois certaines des caractéristiques de la composition qui retiennent l'attention, notamment l'emploi de métaphores, inusité dans le genre, et la conscience d'une mise en scène de la fiction narrative, dont fait preuve le narrateur. Comme l'affirme Mireille Huchon,

[l]'auteur du *Vroy Gargantua* qui revendique hautement le patronage des romans médiévaux a conscience, lui, de faire œuvre de fiction, pratiquant la diversité, maniant l'accumulation, la métaphore, ornant ainsi son texte des couleurs de la rhétorique que ses contemporains pouvaient trouver détaillées chez Fabri. Les particularités du roman rabelaisien sont là à l'œuvre. À remarquer que la seule édition connue offre, malgré sa piètre réalisation technique, les caractéristiques du système orthographique de Rabelais, on est en droit de se demander si l'auteur de ce remaniement ne serait pas Rabelais lui-même<sup>48</sup>.

Au-delà des figures de rhétorique employées, Mireille Huchon démontre que « Rabelais en fut l'éditeur, [qu']il en écrivit au moins la table des matières et en amplifia le

---

<sup>48</sup> Mireille Huchon, « Introduction », *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 98-99.

texte en une seconde version, *Le Vroy Gargantua*<sup>49</sup> », dont la structure linguistique et le système orthographique suggèrent également son intervention.

Les *Croniques admirables* présentent elles aussi de nombreuses caractéristiques rabelaisiennes. Étudié par Guy Demerson, ce texte, paru en 1534, soit la même année que la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus* – à l'édition de laquelle Rabelais a probablement également participé –, est caractérisé par une volonté d'unifier la matière des *Grandes chroniques*. Comme le signalent respectivement Marcel Françon et Mireille Huchon, les *Croniques admirables* « sont les plus longues et les plus complètes de celles que nous connaissons. Elles contiennent à peu près tous les passages et tous les épisodes des autres livrets, ainsi que trois chapitres de *Pantagruel*<sup>50</sup> » :

[le] compilateur des *Admirables* [...] manifeste quelques tendances par lesquelles il prétend unifier la matière [: t]exte des *Inestimables*, de la *Grande et merveilleuse vie*, du *Pantagruel*, épisodes en commun avec le *Vroy Gargantua*, il leur applique tous le même traitement qui est d'amplification par l'explicitation, l'addition d'intensifs, de doublets, de relations logiques<sup>51</sup>.

Le compilateur de ce texte intègre aux aventures habituelles des géants traditionnels deux éléments, entre autres, qui marquent l'intronisation définitive du premier roman parodique de Rabelais dans la trame narrative des *Grandes chroniques* : la séquence des chapitres XIX à XXI<sup>52</sup>, intitulés respectivement : « De la nativité de Pantagruel filz de Gargantua », « Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme la belle Badebec » et

<sup>49</sup> Mireille Huchon, « Introduction », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. xxii.

<sup>50</sup> Marcel Françon, « Introduction », *Le Vray Gargantua réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale*, ouvr. cité, p. 34.

<sup>51</sup> Mireille Huchon, « Introduction », *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 95.

<sup>52</sup> « Les Croniques admirables du puissant Roy Gargantua ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nommee Badebec de laquelle il eut ung filz nomme Pantagruel lequel fut roy des Dipsodes et des Amanrottes. Et comment il mist a fin ung grant gean nomme Gallimassue » [1534], *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 225-230.

« Des meurs et condicions de Pantagruel durant son enfance », qui correspondent exactement aux chapitres II à V<sup>53</sup> du premier opus rabelaisien et qui constituent la première attestation du personnage de Pantagruel dans l'univers des *Grandes chroniques*. On y retrouve également l'histoire de Gallimassue, nom de la massue donnée par Rabelais à Loup-Garou, elle-même inspirée de la massue offerte par Merlin au Gargantua des *Grandes chroniques*, et qui devient, à partir du chapitre XXXIII<sup>54</sup> des *Croniques admirables*, un géant, rival de Gargantua, que l'on retrouvera, dans l'édition de 1544 de l'anonyme *Disciple de Pantagruel*, parue sous le titre de *Bringuenarilles Cousin Germain de fesse Pinte*.

Ces deux textes, qui s'adaptent au style de Rabelais, témoignent d'un déplacement progressif de l'horizon d'attente en fonction des amendements du maître à la fiction littéraire des *Grandes chroniques*. Il y a tout lieu de penser que, si Rabelais singe la manière des premières *Grandes chroniques*, le *Vroy Gargantua* et les *Croniques admirables* singent, à leur tour et probablement avec son aide, la manière de *Pantagruel*.

Nombre de lecteurs, dans les premières années suivant la parution de ce dernier, n'y percevront que le côté bouffon et divertissant propre aux chroniques traditionnelles et, selon Marcel de Grève, « on ne trouve nulle part, avant 1534, trace d'une allusion à un sens profond et caché dans le premier livre de Rabelais. Parmi les esprits sérieux du temps, parmi les amis humanistes de Rabelais, personne ne signale la valeur ou l'utilité du livre. C'est pour eux une œuvre futile, et ils la méprisent<sup>55</sup> ». Le succès des *Grandes chroniques* joue assurément un rôle dans cette première réception des œuvres rabelaisiennes, puisque le lectorat initial de Rabelais se voit prédisposé, par son horizon d'attente fondé sur les *Grandes chroniques*, à lire un texte facile d'approche et d'un comique léger. Ces lecteurs ont dû, par conséquent, être pris au dépourvu par le niveau de difficulté du récit, malgré son

<sup>53</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 222-232.

<sup>54</sup> *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 262.

<sup>55</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1961, p. 22.

affiliation annoncée aux chroniques. Il faudra quelques années et la parution de *Gargantua* pour que l'on recherche un plus haut sens dans les écrits de l'énigmatique Alcofrybas.

Vers 1534-1535, ce dernier effectue un nouveau déplacement dans l'horizon d'attente des *Grandes chroniques* et de *Pantagruel*. Plutôt que de donner une suite à son premier ouvrage, Rabelais choisit, pour son second, d'écrire un *prequel* : l'histoire de Gargantua, géant et père de son personnage principal, mais surtout personnage propre à la tradition des *Grandes chroniques*. Ce faisant, il en propose une réécriture ou, selon la terminologie de Richard Saint-Gelais, une version transfictionnelle, c'est-à-dire une substitution d'original, qui survient, par exemple, « lorsqu'un récit modifie sensiblement le cours de l'histoire tel qu'il était établi jusque-là<sup>56</sup> ». Or, c'est exactement ce que fait Rabelais : après avoir emprunté le schéma des *Grandes chroniques* pour se distinguer avec l'histoire d'un nouveau personnage, il réécrit les aventures traditionnelles et déjà bien connues du géant *Gargantua* à sa façon, bien ancrée dans l'univers fictionnel qu'il a imposé avec son premier récit.

L'horizon d'attente propre aux *Grandes chroniques*, source d'inspiration des mythologies pantagruéliques, ne disparaît pas pour autant complètement. Certaines réimpressions connues de ces chroniques datent de la fin des années 1540 et leur influence sur la chaîne de réception des écrits rabelaisiens est incontestable. Elles constituent le terreau fertile duquel émergent les premières œuvres de Rabelais, et dont l'écho polyphonique se fait entendre non seulement vers 1550 dans la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels, mais également aussi tardivement qu'en 1611, lorsque Nicolas de Horry décide, à son tour, de donner à lire un roman de chevalerie parodique inspiré de la structure diégétique de l'ensemble des textes de ce genre, associés aux écrits de la première manière rabelaisienne, le *Rabelais ressuscité*.

---

<sup>56</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, ouvr. cité, p. 139-140.

### 1.1.1.2 *Rodilardus et Croacus* : une bataille épique orthographiquement rabelaisienne

La *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*, dont Paul Lacroix mentionne, dans le titre de son édition de 1867, qu'elle est une « traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais<sup>57</sup> », est une micro-épopée burlesque, genre mineur latin qui correspond à une parodie de poème épique à la manière de l'*Illiade*, dont la source remonte à la *Batrachomyomachie* du pseudo-Homère. Cette attribution est toutefois contestée, notamment par Genette, qui pense « qu'elle ne peut remonter au-delà du VI<sup>e</sup> siècle avant [J.-C.], et que sa forme actuelle porte les traces d'une réfection opérée à l'époque alexandrine<sup>58</sup> ». La *Batrachomyomachie* est elle-même adaptée en latin par Eliseo Calenzio (1450-1503) en 1503 sous le titre de *De bello ranarum et murium*, puis réécrite en français par un artisan anonyme, en 1534, qui l'« adapte et amplifie considérablement – en ajoutant des épisodes totalement nouveaux<sup>59</sup> ». Elle est composée de 26 chapitres répartis sur trois livres qui suivent la structure diégétique du poème épique : Museolardus, fils de Rodilardus, roi des Rats, profane l'étang sacré des Grenouilles, dont le roi est Croacus, et est mis à mort. L'affaire découverte, le roi des Rats, après un douloureux deuil, déclare la guerre aux Grenouilles, qui se défendent, aidées de leurs alliés et observées par les dieux. S'ensuit la description des prouesses et exploits guerriers sur le champ de bataille, puis de l'intervention divine qui sauve finalement Croacus et son armée. Il s'agit d'un récit allégorique de bataille, mettant en scène comme protagonistes des animaux, Rats et Grenouilles, anthropomorphisés au point que le narrateur en oublie parfois leur nature

---

<sup>57</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, 119 pages.

<sup>58</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, ouvr. cité, p. 147.

<sup>59</sup> Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Dans l'atelier de François Juste : Rabelais passeur de la *Batrachomyomachie* (1534) », *Passeurs de textes II. Gens du livre et gens de lettres à la Renaissance*, C. Bénévent, I. Diu et C. Lastraioli (sous la dir. de), Turnhout, Brepols, 2014, p. 100.

animale, comme lorsqu'il mentionne le fait que les Rats font « la chasse pour sustanter [leur] humaine vie<sup>60</sup> ».

Même si ce texte ne constitue pas un cas d'expansion transfictionnelle et ne participe pas du genre du roman de chevalerie, il bénéficie ici d'un traitement particulier puisqu'il comporte plusieurs éléments qui permettent d'associer la réception des deux genres dont, sur le plan diégétique, le fait que la trame narrative soit partiellement similaire et contienne le récit d'exploits guerriers, lui conférant une parenté archi-textuelle avec la production rabelaisienne. Son genre littéraire correspond à celui de l'épisode de la guerre picrocholine de *Gargantua* (ch. XXV à LI), qui constitue elle-même une micro-épopée burlesque. Cette dernière transforme en une grande guerre allégorique un conflit entre voisins, situé sur le territoire restreint qui entoure la maison familiale de Rabelais. Romain Menini et Olivier Pédeflous détectent par ailleurs une manière rabelaisienne dans la prose française de la *Bataille fantastique*, et plus spécifiquement dans l'épître au lecteur, qui possède « plus d'un trait commun avec les liminaires du *Pantagruel* et du *Cinquiesme livre* ("avant-texte" du prologue du *Tiers livre*)<sup>61</sup> », dont le plus frappant est sans conteste le « patronage doxographique d'une autorité antique<sup>62</sup> ». Cette épître place d'entrée de jeu le texte sous l'égide du « divin poete Homere<sup>63</sup> », de la même manière que les prologues de *Gargantua* et du *Tiers livre* évoquent respectivement Socrate et Diogène.

Les corrections de la langue et le système orthographique correspondent également à « un avant-goût de la réédition de *Pantagruel* et de l'édition originale de *Gargantua* (début 1535)<sup>64</sup> », dont se rapprochait déjà l'édition de 1533 de l'anonyme *Vroy Gargantua*, en plus d'être similaire « en tout point à [la répartition des signes auxiliaires] que Mireille

---

<sup>60</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. 36.

<sup>61</sup> Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Dans l'atelier de François Juste : Rabelais passeur de la *Batrachomyomachie* (1534) », art. cité, p. 112.

<sup>62</sup> Romain Menini et Olivier Pédeflous, *ibid.*, p. 108.

<sup>63</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. 3.

<sup>64</sup> Romain Menini, « Écrit sous cape », art. cité, p. 79.



Huchon a repéré[e] dans les éditions de Marot parues chez Juste, en 1534<sup>65</sup> ». Finalement, le fait que l'imprimeur du texte, François Juste, soit également celui des deux premiers ouvrages de Rabelais et vende la *Bataille fantastique* en même temps que les écrits du maître témoigne d'une popularité et d'une réception analogues. En effet, si le lecteur de l'époque n'a pas nécessairement conscience du lien unissant Rabelais à l'édition de la *Bataille fantastique*, il est néanmoins probable qu'il ait lu les deux ouvrages à la suggestion de François Juste lui-même, agissant à la fois à titre d'imprimeur et de libraire, à l'affût des habitudes et des préférences de sa clientèle.

La *Bataille fantastique* survient dans le paysage littéraire français après la publication de *Pantagruel* et immédiatement avant celle de *Gargantua*, soit au même moment que la vague de popularité des *Grandes chroniques*, dont la parution s'étend d'environ 1532 à 1534. Elle semble ainsi répondre au même goût du public pour les récits de combats épiques, appréciation dont témoignent ses nombreuses rééditions. À supposer que Rabelais en soit véritablement l'éditeur, il est possible que, « dans son premier voyage à Rome, [il ait] eu entre les mains un exemplaire des œuvres de Calenzio<sup>66</sup> », comme le suggère Lacroix, et qu'il ait décidé de l'adapter en français à sa manière, mais sans lui donner l'aspect érudit et la portée critique caractéristiques de son œuvre.

Le seul autre écrit étudié qui reprend, au cours des mêmes années, l'univers rabelaisien, est le *Livre des marchans*<sup>67</sup> (1533) d'Antoine Marcourt, un pamphlet évangélique qui ne s'inscrit nullement dans le même horizon d'attente et qui témoigne d'une réception de Rabelais tout autre que celle de l'univers fantastique, guerrier et burlesque des *Grandes chroniques* et de la *Bataille fantastique*. Ainsi, dès les premières

---

<sup>65</sup> Romain Menini et Olivier Pédeflous, « Dans l'atelier de François Juste : Rabelais passeur de la *Batrachomyomachie* (1534) », art. cité, p. 106-107.

<sup>66</sup> Paul Lacroix, « Notice bibliographique sur la *Bataille fantastique de Rodilardus et de Croacus* », *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. xii.

<sup>67</sup> Antoine Marcourt, *Le livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, 44 pages.

années, l'œuvre de Rabelais fait déjà l'objet de deux lectures distinctes de la part de ses imitateurs : d'une part, celle d'un Rabelais relevant d'un univers fantastique, dont le but principal est de faire rire et de divertir, et qui met parfois en scène l'actualité politique immédiate de façon allégorique. C'est le cas des *Grandes chroniques*, qui conditionnent l'horizon d'attente préalable de la première manière rabelaisienne, et de la *Bataille fantastique*, qui s'y inscrit de façon contextuelle. D'autre part, *Pantagruel* est lu de façon érudite et polémique par Marcourt, qui sera abordé au chapitre 3 avec les autres auteurs pararabelaisiens qui appréhendent l'œuvre de Rabelais de la même façon. Ces jalons de la réception de *Pantagruel*, entre 1532 et la fin de 1534 ou le début de 1535, infirment ou, à tout le moins, nuancent les travaux de Marcel de Grève, selon lesquels l'œuvre du maître « n'avait pas été prise au sérieux par les lecteurs avertis, humanistes et poètes, ni même par les amis du Chinonais<sup>68</sup> ».

L'un des grands intérêts de la *Bataille fantastique* réside, comme le démontrent les travaux de Romain Menini, dans le fait que Rabelais a vraisemblablement participé à l'édition française du texte, qu'il réalise au moment même où il s'apprête à faire paraître *Gargantua* et la réédition de *Pantagruel*, liant de près ces trois ouvrages. Rabelais impose sans conteste les caractéristiques orthographiques de son système linguistique à la *Bataille fantastique*, ce qui permet de l'imaginer dans l'atelier de Juste, « surveillant les impressions et corrigeant les épreuves<sup>69</sup> », même si, comme Romain Menini, nous doutons que le maître se soit contenté du simple rôle de correcteur.

Les similitudes entre les trois textes dépassent effectivement le simple, quoique très significatif, système orthographique. Selon Lacroix, « [o]n citerait cinquante mots, tels que le verbe *esbanoyer*, qui sont de Rabelais et qui ne peuvent se rencontrer dans les

---

<sup>68</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 15.

<sup>69</sup> Romain Menini, « Écrit sous cape », art. cité, p. 79.

*Fantastiques batailles* par un pur effet du hasard<sup>70</sup> ». De plus, de nombreux épisodes de la trame narrative, signalés par Romain Menini, possèdent des ressemblances flagrantes dans l'emploi des thèmes et le traitement des événements. Pensons notamment à l'envoi d'un ambassadeur pour annoncer la guerre aux opposants, rôle rempli d'une part par Ciceret, que le roi Rodilardus « enchargea denoncer guerre mortelle au roy grenoille, Croacus<sup>71</sup> » dans la *Bataille fantastique* (livre II, ch. I), et d'autre part par Ulrich Gallet, envoyé devers Picrochole dans *Gargantua* (ch. XXX) pour « luy remonstrer ce que par eux avoit esté decreté<sup>72</sup> ». Il en va de même du « deuil de Rodilardus [qui] fait penser à celui du mari de Badebec<sup>73</sup> », sans oublier l'enjeu central de la trame narrative de chacun des romans : la guerre entre deux royaumes, que ce soit celui de Pantagruel contre Anarche, celui de Gargantua contre Picrochole ou celui de Rodilardus contre Croacus.

Il y a, d'une certaine façon, lieu de parler de singerie pararabelaisienne dans le cas de la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*, même si le texte ne constitue ni une expansion transfictionnelle, ni tout à fait une reprise générique – sinon du genre de la micro-épopée burlesque que l'on retrouve également dans l'épisode de la guerre picrocholine – et qu'il ne possède ni l'érudition, ni l'humour, ni encore le style littéraire développé de *Pantagruel* et de *Gargantua*. Il ne témoigne pas moins d'une intertextualité avec la chronique pantagruéline, qu'il serait par ailleurs possible d'attribuer à Rabelais lui-même, inscrivant des éléments et des caractéristiques de son œuvre à même la traduction de la *Bataille fantastique*, si l'on accepte l'hypothèse, annoncée par Lacroix<sup>74</sup> et étayée par Romain Menini, qu'il en soit le responsable. Il est donc probable qu'un nombre

---

<sup>70</sup> Paul Lacroix, « Notice bibliographique sur la *Bataille fantastique de Rodilardus et de Croacus* », *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. x.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>72</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 85.

<sup>73</sup> Romain Menini, « Écrit sous cape », art. cité, p. 79.

<sup>74</sup> En 1867, Lacroix écrivait : « Nous ne voyons que Rabelais qui ait pu *translater* ainsi en français le poème homérique d'Elisius Calentius. » Voir Paul Lacroix, « Notice bibliographique sur la *Bataille fantastique de Rodilardus et de Croacus* », *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. viii.

restreint de lecteurs ait eu conscience du rapprochement entre la *Bataille fantastique* et les deux ouvrages d'Alcofrybas qui lui sont contemporains, mais qu'un nombre plus grand encore de lecteurs ait apprécié ces écrits sans nécessairement relever les liens intertextuels qui les unissent.

La *Bataille fantastique* est également intéressante sur le plan de l'influence mutuelle dont elle témoigne avec les écrits de la première manière rabelaisienne. Non seulement les récits de guerre de Rodilardus et Croacus contiennent des éléments rabelaisiens, mais Rabelais lui-même fait allusion, à trois occasions dans ses chroniques, au nom du roi des Rats : dans *Gargantua* (ch. III), lorsqu'il évoque ceux qui « en ont chaffourré leur robidilardique loy<sup>75</sup> », et dans le dernier chapitre *Quart livre* (ch. LXVII), intitulé « Comment Panurge par male paour se conchia, et du grand chat Rodilardus pensoit que feust un Diablateau<sup>76</sup> », où Panurge se trouve « esmeu, transif, tremblant, hors de propous, conchié, et esgratigné des gryphes du celebre chat Rodilardus<sup>77</sup> ». Dans ces deux passages, Rabelais fait subir un glissement narratif au personnage de Rodilardus, qui devient un chat plutôt qu'un rat. Bien que ces mentions soient très brèves, qu'elles ne réactivent en rien la trame narrative de la *Bataille fantastique* et n'aient pratiquement aucun impact sur l'œuvre de Rabelais, elles attestent, à tout le moins, sa présence dans la mémoire rabelaisienne et peut-être également dans l'imaginaire collectif associé à son œuvre.

Ce texte constitue un jalon intéressant de la réception de Rabelais par ses imitateurs dans la mesure où il a connu une bonne postérité, comme en témoignent les sept rééditions connues, et où il manifeste le même phénomène d'interaction à double sens que les *Grandes chroniques* avec l'œuvre rabelaisienne. Il a également la particularité, toujours comme les *Grandes chroniques*, de suggérer une implication de Rabelais lui-même dans l'édition de sa version française. Il ne constitue donc pas à proprement parler un écrit de singe et se situe légèrement à l'écart du reste du corpus, même s'il semble approprié de le placer dans le même horizon d'attente que les *Grandes chroniques* et les deux premiers

<sup>75</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 15.

<sup>76</sup> François Rabelais, « Quart livre », *ibid.*, p. 697.

<sup>77</sup> François Rabelais, « Quart livre », *ibid.*, p. 700.

écrits de Rabelais. Il ne semble toutefois pas faire directement partie de l'ensemble cohérent constitué par les autres textes, dans la mesure où aucun des imitateurs successifs de Rabelais ne sera tenté de le reprendre. Malgré sa grande popularité, la *Bataille fantastique* sera, outre le clin d'œil que lui adresse Rabelais dans son *Quart livre*, progressivement oubliée, au point que, quand « on ne l'a pas confondu[e] avec la *Batrachomyomachie* d'Homère, les critiques l'ont laissé[e] de côté, comme peu digne d'attirer l'attention<sup>78</sup> ».

### 1.1.1.3 Des Autels et sa *Mythistoire* structurellement gargantuine

Les 17 chapitres qui composent la *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* de Guillaume Des Autels relatent, en suivant presque intégralement la structure diégétique du roman de chevalerie parodique à la manière des *Grandes chroniques* et des écrits de la première manière rabelaisienne, l'histoire de deux protagonistes, Fanfreluche et Gaudichon, « une hypostase du sexe féminin avec une hypostase du sexe masculin<sup>79</sup> ». Parue sous le pseudonyme en forme d'énigme d'« abcdefghiklmnopqrstvxyz », suivi de l'avertissement : « Notez que pour sçavoir et trouver le nom de l'Auther, il faut oster les lettres superflues, et faire servir les autres autant de fois qu'il sera besoin<sup>80</sup> », cette *Mythistoire* ne relève pas du même univers narratif que celui Rabelais et des *Grandes chroniques*, c'est-à-dire qu'elle ne fait mention ni des mêmes personnages, ni des mêmes référents géographiques, et elle présente la particularité de partager la trame narrative classique du roman de chevalerie entre deux protagonistes. La première partie conserve une nouveauté rabelaisienne, celle du récit de la généalogie et de l'origine des personnages, qui

<sup>78</sup> Paul Lacroix, « Notice bibliographique sur la *Bataille fantastique de Rodilardus et de Croacus* », *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], ouvr. cité, p. vii.

<sup>79</sup> Michèle Clément, « *La Mythistoire Barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* ou comment inventer une "prose poétique" », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2005, t. LXVII, vol. 3, p. 565.

<sup>80</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, f. A, r<sup>o</sup>.

était absente des *Grandes chroniques*, puisque ces dernières donnaient à Gargantua une origine magique. Des Autels y raconte l'enfance et la jeune éducation du héros, et traite, phénomène surprenant, du personnage féminin de Fanfreluche, tandis que le passage s'attardant aux études supérieures appartient au personnage masculin, Gaudichon. Finalement, la partie terminant généralement les romans de chevalerie de ce type, celle des exploits guerriers du héros, est complètement évacuée par l'auteur, au profit d'une visite dans un château situé au sommet du mont Hélicon. Dans la mythologie grecque, il s'agit de l'une des retraites des Muses qui se présentent à Gaudichon « habillées en femmes impudiques<sup>81</sup> ». Calliopée, Muse de l'éloquence et de la poésie épique, lui montre les grands poètes grecs, latins et italiens, avant de déplorer le fait que les « François [...] apprennent encores à escrire, et à sçavoir p, a. que fait : les plus obscurs d'entre eux valent illustrer les plus clairs, aussi tost qu'ils sçavent faire un quatorzain rymé ou non rymé (ce leur est tout un) ils devancent les mieux courans à leur avis<sup>82</sup> ». Ce passage s'inscrit tout à fait dans l'esprit de la Pléiade qui cherche, depuis la *Défense et illustration de la langue française* (1549) de Joachim Du Bellay, à enrichir la langue française, notamment par l'imitation des Anciens et des Italiens. Des Autels, qui ne partageait pas les vues de Du Bellay au sujet de la doctrine de l'enrichissement lexical par l'imitation, figure néanmoins lui-même au rang de ces poètes pétrarquistes – il voue une grande amitié à Ronsard –, dont il propose ici une moquerie paradoxale.

Au moment de la première publication de la *Mythistoire barragouyne*, à supposer que celle-ci date de 1550, presque 20 ans se sont écoulés depuis la mise en vente des deux premiers *opera* de Rabelais, tout au plus cinq ans depuis la parution du *Tiers livre* et à peine deux ans depuis la version incomplète du *Quart livre*. Durant la longue période de dix ans qui sépare la publication de *Gargantua* de celle du *Tiers livre*, plusieurs auteurs ont

---

<sup>81</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 65.

<sup>82</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 68.

donné des imitations et suites de divers genres littéraires aux œuvres du maître<sup>83</sup>, ce qui témoigne de l'importante influence de ce dernier sur la littérature et l'imaginaire de son temps – dont, précisément, *Des Autels* semble avoir voulu se distinguer en suivant la structure diégétique canonique de *Pantagruel* et de *Gargantua*, mais en inscrivant la diégèse de son roman dans un univers narratif entièrement distinct et de sa propre création, ce qui fait de sa *Mythistoire barragouyne* une reprise générique de ces mêmes récits et, dans une moindre mesure, des *Grandes chroniques*, mais non un cas d'expansion transfictionnelle, puisqu'elle ne prolonge pas la chronique pantagruéline.

Il s'inscrit ainsi légèrement en marge de l'horizon d'attente du lectorat de l'époque – par son univers narratif propre – mais profite tout de même de la grande fortune qu'ont eue les écrits de la première manière rabelaisienne – grâce à son emploi du genre littéraire qui a fait la popularité de Rabelais : le roman de chevalerie parodique. Il s'agit d'une parution originale puisqu'aucun autre imitateur n'a, au moment où son texte paraît, fait de même, ni ne refera de même avant 60 ans. Il prend tout de même soin de se placer sous l'égide de l'auteur de renom en allant puiser à même son œuvre les deux termes qui caractérisent son titre : Fanfreluche, tiré du titre du chapitre II de *Gargantua*, les « Fanfreluches antidotées trouvées en un monument antique<sup>84</sup> », et Barragouyn, tiré de l'épisode de la rencontre entre Pantagruel et Panurge dans *Pantagruel* (ch. IX) où, devant Panurge s'exprimant en langue germanique, Pantagruel lui répond qu'il « n'enten[d] poinct ce barragouin<sup>85</sup> », c'est-à-dire ce langage barbare et inintelligible. Rabelais est, selon

---

<sup>83</sup> Au cours de cette période, on retrouve notamment la pronostication joyeuse de Des Périers (1537), le récit de navigation anonyme et paru sous plusieurs titres et connu surtout comme le *Disciple de Pantagruel* (1538) et le *Songe de Pantagruel* (1542) de François Habert. En plus de ces textes, Noël Du Fail, dans ses recueils de nouvelles de 1547 et 1548, et l'éditeur posthume du *Catalogue des malheureux* (1549) de Laurent Desmoulins s'inspireront de la manière et de l'univers fictionnel rabelaisiens dans des écrits ne participant pas de genres littéraires exploités par Rabelais. Voir la bibliographie pour les références complètes de ces ouvrages.

<sup>84</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 11.

<sup>85</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 247.

Michèle Clément, « un des premiers à écrire [ce] mot dans *Pantagruel* et à lui donner le sens toujours usité au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>86</sup> ».

Le nom de ses protagonistes est donc non seulement choisi « à la manière de » Rabelais, mais est puisé directement à même son univers narratif, sans oublier que Des Autels laisse le soin à un narrateur nommé Songe-creux, qui n'est pas sans rappeler Alcofrybas Nasier, de relater l'histoire d'amour de Fanfreluche « avec son amy Gaudichon [...] apres que vous serez las de lire les Rabelairies de Pantagruel<sup>87</sup> ». Ainsi, même s'il ne reprend pas à proprement parler le même univers narratif, Des Autels ne s'empêche pas de faire de nombreux renvois et allusions à l'œuvre du maître, par exemple dans son énumération, elle-même toute rabelaisienne, des façons de boire, qu'il s'agisse de « mettre le nez au voirre, ou à la teterelle, ou à humer le vin comme une soupe, ou à lapper comme un chien et en lappant avaler deux ou trois pintes de vin<sup>88</sup> », et dont l'une se fait « en un chalumeau de l'herbe, que le Calloyer des isles Hieres appelle bien nouvellement Pantagruelion<sup>89</sup> », mention on ne peut plus explicite de l'herbe qu'on charge à « grand foison [...] tant verde et crude, que conficte et præparée<sup>90</sup> » dans la nef du *Tiers livre* (ch. XLIX à LII). En plus de l'énumération, il utilise de nombreux procédés rabelaisiens, dont l'annonce d'une suite de « quatorze livres<sup>91</sup> » racontant les aventures de ses personnages, contrat qui, tout comme chez Rabelais, ne sera jamais rempli, sans oublier la

<sup>86</sup> Michèle Clément, « *La Mythistoire Barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* ou comment inventer une “prose poétique” », art. cité, p. 563.

<sup>87</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, f. A4, r<sup>o</sup>.

<sup>88</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 11.

<sup>89</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 11-12. Notons que le nom du Calloyer sera également mentionné dans les *Ordonnances generalles d'Amour* d'Étienne Pasquier, « Envoyees au Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres », et dans la *Louenge des femmes* d'André Misogyne, qui évoque « deux cens cinquante sortes, nombrees par le Calloier des ISLES Hieres » (p. 8), en référence au blason du fou que font Panurge et Pantagruel dans le *Tiers livre* (ch. XXXVIII). Le Pantagruélien, pour sa part, est à rapprocher de la drogue du *Catholicon* décrite au tout début de la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*. À ce propos, voir le chapitre 3, p. 342 ; 354. Voir la bibliographie pour les références complètes de ces ouvrages.

<sup>90</sup> François Rabelais, « *Tiers livre* », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 501.

<sup>91</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, p. 96.



mention « A. F. R.<sup>92</sup> », qui suit immédiatement le sizain latin *Ad lectores*, souvent interprété comme une dédicace « À François Rabelais ».

Plus qu'un simple écrit de divertissement malgré son humour mordant et à caractère souvent licencieux, la *Mythistoire barragouyne* présente une bonne érudition, comme le confirme Saulnier, qui la qualifie « d'œuvre d'un esprit éclairé, intelligent. Peut-être trop intelligent, au sens critique du terme[, qui a] lu Rabelais [...] mais chez qui les procédés étouffent le rire, ceux qu'il invente comme les autres<sup>93</sup> ». Le texte rejoint plusieurs préoccupations politiques, sociales et culturelles partagées par Rabelais et certains de ses imitateurs, dont la dénonciation de la corruption du droit et de l'historiographie stipendiée, façon d'écrire l'histoire influencée par la volonté de gain financier où les « historiens cherchent avant tout leur gloire personnelle, en même temps que celle des princes, dont ils rédigent les panégyriques<sup>94</sup> », quitte à inclure dans leurs récits autant des faits véritables, participant de l'*historia*, que des éléments imaginaires, embellis ou forgés, relevant de la *fabula*. La critique de cette pratique fait écho aux réflexions de Lucien dans ses ouvrages *La Manière d'écrire l'histoire* et *L'Histoire véritable* (II<sup>e</sup> siècle), « souvent associés comme dans un diptyque où *L'Histoire véritable* propose le contre-exemple de *La Manière d'écrire l'histoire*<sup>95</sup> ». De la même façon, le narrateur Songe-creux énonce d'entrée de jeu, dans le proème, que « [c]eluy qui se veult mesler d'escrire une histoire, doit sur tout avoir devant les yeux, qu'il n'escrive rien qui ne soit vray, car c'est la seule chose qui le fait nommer Historien : autrement c'est un seducteur, digne de non moindre punition qu'un faux

<sup>92</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. A2 r<sup>o</sup>.

<sup>93</sup> Verdun-Léon Saulnier, cité par Marcel Françon, « Notes », dans Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. xxi.

<sup>94</sup> Valérie Nicaise-Oudart, « Rabelais et le masque de l'historiographe dans *Pantagruel* et *Gargantua* », *L'écriture de l'histoire (Europe et monde arabe) : actes du colloque « L'écriture de l'histoire : entre historiographie et littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 129.

<sup>95</sup> Claude La Charité, « La *Mitistoire barragouyne* (ca 1550) comme satire historiographique : de la dénonciation de l'historiographie stipendiée à l'invention d'une historiographie humaniste », dans Bernd Renner (sous la dir. de), *La satire dans tous ses états. Le « mélange satyricque » à la Renaissance française*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », 2009, p. 147.

tesmoing<sup>96</sup> ». Malgré tout, comme le souligne Claude La Charité, le narrateur va « d'emblée tomber dans des travers comparables à ceux qu'il dénonçait chez ses prédécesseurs<sup>97</sup> », comme l'annonçait d'ailleurs l'intitulé générique de l'ouvrage, combinaison de *mythe* et d'*histoire*. Il aborde également la question de l'éducation, traitée avec le même esprit humaniste qui caractérise le programme de Gargantua à Pantagruel (*Pantagruel*, ch. VIII), qui intime à son fils d'apprendre, notamment, la langue

Hebraicque pour les saintes letres [... ; de savoir d]u droit civil [...] par cueur les beaulx textes, et me les confere avecques philosophie [...]. Puis songneusement revisite les livres des medecins Grecz, Arabes, et Latins, sans contemner les Thalmudistes, et Cabalistes, et par frequentes anatomies acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aulture monde, qui est l'homme<sup>98</sup>.

Dans une lettre de facture similaire envoyée à son fils Gaudichon, Happebran lui conseille d'étudier l'une des trois disciplines que sont la « Theologie pour la religion, qui appartient à l'Ame, Medecine, pour la santé qui appartient au corps. Le droit pour la societé humaine qui appartient à l'ame, au corps, et aux biens exterieurs de fortune<sup>99</sup>. »

Tout juste un an avant le début d'une série de parutions pararabelaisiennes<sup>100</sup> réutilisant la controversée argumentation de Rondibilis contre la femme (*Tiers livre*,

<sup>96</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, f. A2, v<sup>o</sup>.

<sup>97</sup> Claude La Charité, « La *Mitistoire barragouyne* (ca 1550) comme satire historiographique : de la dénonciation de l'historiographie stipendiée à l'invention d'une historiographie humaniste », art. cité, p. 148.

<sup>98</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 244-245.

<sup>99</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, p. 47-48.

<sup>100</sup> Il s'agit de quatre textes, parus entre 1551 et 1588 : André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon* [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, 54 pages ; François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], introduction par Michael A. Screech, New York, Johnson ; Paris ; La Haye, 1970, 260 pages ; Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes* [1562], édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages ; et Nicolas de Cholières,

ch. XXXII) et surtout dans l'optique où la *Mythistoire barragouyne* imite les écrits d'un auteur qui n'a jamais accordé rien de plus que des rôles secondaires et épisodiques aux personnages féminins dans ses œuvres<sup>101</sup>, le texte de Des Autels ressort particulièrement du lot en raison de la place primordiale qu'il accorde au personnage féminin de Fanfreluche, qui fait l'objet de près de la moitié de l'ouvrage, soit huit des 17 chapitres qui le composent, même si ledit personnage n'est pas sans subir les stéréotypes et autres traits misogynes communs à l'époque. C'est le cas, par exemple, dans le passage où il est question de l'appétit sexuel de Bietrix, la mère de Fanfreluche, « qui culetoit desja à double quarrillon en l'aage de sept ans<sup>102</sup> » ; qui sait boire de nombreuses façons :

en une paille, ou en une gaine de cousteaux, ou en des mitaines, ou en un flacon, ou en une bouteille, ou en une tasse, ou en une escuelle de bois, ou en une d'estain, ou en une saliere, ou en une fiole, ou en un chandelier, et en autres mille petits instrumens. comme un entonnoir, un cuillier, un moustardier, une casse, un tranchoir de bois, un bassin, une lampe, un cornet d'escritoire<sup>103</sup>,

et qui maîtrise un lot vertigineux d'injures contre son mari :

abateur de poux, abbé de maulxgouver, affecté, aliborun, amoureux de Bretagne, ange de Greve, apporte barbet, arracheur de dents, avaleur de merde, baboüin, babillard, badaut, badin, bredin [...], baisecul, conquinclabaud, couillon gris, caresm'entrant, dos d'asne, dasticot, ennemi de noblesse, happe-lopin, heretique, lutherien, lanternier, Martin l'asne, marchemerde<sup>104</sup>,

---

*La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe. Avec les Meslanges poétiques du sieur de Cholières* [1588], notice de Paul Lacroix, Bruxelles, A. Mertens et fils, 1864, 186 pages. À ce propos, voir le chapitre 3, p. 258-296.

<sup>101</sup> À ce propos, voir Barbara C. Bowen, « Women in Rabelais's Chronicles », *Le Verger – bouquet 1*, 2012, p. 1-6 ; et Diane Desrosiers, « Rabelais et la nature féminine », *Actes des conférences du cycle « Rabelais et la nature », organisé durant l'année 1994 par Francis Métivier*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1996, t. XXXI, p. 32-47.

<sup>102</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, p. 6.

<sup>103</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 12.

<sup>104</sup> Guillaume Des Autels, *ibid.*, p. 22-23.

énumérations qui ne sont pas sans rappeler le procédé stylistique de l'accumulation synonymique cher à Rabelais, notamment dans l'épisode des occupations de Gargantua dans son enfance, qui « baisloit souvent au mousches, et couroit volentiers après les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire. Il pissoit sus ses souliers, il chyoit en sa chemise, il se mouschoyt à ses manches, il mourvoit dedans sa soupe<sup>105</sup>. »

Loin d'être passée inaperçue dans la chaîne de réception des écrits pararabelaisiens, la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels a fait l'objet de plusieurs rééditions et est dénoncée, aussi tôt qu'en 1555, par Étienne Pasquier dans sa lettre à Pierre de Ronsard contre la tendance des Français à singer les autres, et nommément Rabelais. Pasquier déclare la mémoire du livret de Des Autels perdue, ce qui n'est ni tout à fait exact – puisqu'on le lit encore aujourd'hui –, ni tout à fait faux, puisque Colletet, dans sa *Vie de des Autelz*<sup>106</sup>, « ne mentionne pas ce pastiche rabelaisien<sup>107</sup> ». De façon quelque peu ironique, l'exemplaire de 1574<sup>108</sup> du texte s'est trouvé relié, sans doute par un possesseur ultérieur, avec une édition de la même année des *Ordonnances generalles d'Amour*<sup>109</sup> de l'auteur même qui le dénonçait vingt ans plus tôt, ainsi qu'avec la *Navigacion du compaignon à la Bouteille*, variante du *Disciple de Pantagruel*, continuation des écrits de la première manière rabelaisienne datée de 1576, ce qui témoigne d'une lecture en parallèle de ces trois singeries. L'ouvrage a, somme toute, marqué suffisamment l'imaginaire et l'horizon d'attente rabelaisiens pour être récupéré par deux auteurs pararabelaisiens, dont Théodore de Bèze, qui évoque « Fanfreluche et sa Baudichon<sup>110</sup> » dans ses *Satyres*

<sup>105</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 33-34.

<sup>106</sup> Guillaume Colletet, « Guillaume des Autelz », *Revue de la Renaissance*, Paris, 1906, t. VII, p. 193-223.

<sup>107</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 23.

<sup>108</sup> Cet exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote RES-Y2-2719.

<sup>109</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour. Envoyees au Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres, pour faire estroitement garder par les vassaux dudict Seigneur, en la Jurisdiction de la Pierre au laict, et autres lieux de l'obeissance dudict Seigneur*, Anvers, Pierre Urbert, 1574, 20 pages.

<sup>110</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, p. 59.

*chrestiennes de la cuisine papale* (1560) et Nicolas de Horry, qui l’imite de façon explicite dans son *Rabelais ressuscité* de 1611.

#### 1.1.1.4 Nicolas de Horry, chevalier rabelaisien tardif

Le *Rabelais ressuscité* de Nicolas de Horry est un petit volume composé de 23 chapitres qui suivent à la lettre la structure diégétique du roman de chevalerie parodique à la manière de Rabelais, mais également des *Grandes chroniques* et de la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels, c’est-à-dire le récit de la naissance et de l’enfance du géant, son éducation et sa vie à Paris, puis son retour au royaume et ses prouesses guerrières – ces dernières étant absentes de la *Mythistoire barragouyne*. À la différence de celle-ci, le texte de Horry s’inscrit dans le même univers narratif que Rabelais, ce qui en fait sans conteste une expansion transfictionnelle. S’inspirant de la façon de procéder de Rabelais entre la parution de *Pantagruel* et de *Gargantua*, lorsque, deux ans après la publication du premier, il avait fait paraître non pas la suite de son récit, mais un *prequel*, un récit gigantesque antérieur à la trame narrative de *Pantagruel* et racontant l’histoire de son père, Horry propose, avec son *Rabelais ressuscité*, un anté-*Gargantua*, c’est-à-dire l’histoire du père de ce dernier, Grangosier. S’il ne constitue pas un chef-d’œuvre littéraire, cet ouvrage possède néanmoins de nombreux intérêts sur le plan de l’étude de la réception de l’œuvre de Rabelais, dont il revendique, dès la page de titre, la filiation dans un quatrain programmatique adressé au lecteur :

Après que Rabelais fust mort,  
Curieux a voulu revivre,  
Afin de faire voir ce livre  
Qui resveille le chat qui dort<sup>111</sup>.

---

<sup>111</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 1.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme le démontre Marcel de Grève, l'horizon d'attente du lectorat des récits rabelaisiens a changé et son œuvre est récupérée par les salons mondains, où elle se voit dépourvue de sa substantifique moelle et est évoquée essentiellement en contexte grivois<sup>112</sup>. La représentation que l'on se fait de l'auteur n'est donc pas du tout la même que 50 ou 80 ans auparavant. Depuis les épitaphes de Ronsard et Tahureau, en 1554, Rabelais est souvent dépeint et perçu à l'image de ses personnages, en goinfre et en bon buveur. Son œuvre, pour une certaine partie du lectorat, perd graduellement sa connotation hérétique et subversive au profit d'une lecture bouffonne et grossière, de plus en plus libertine, même si cette tendance n'est pas systématique. Son nom prend surtout une grande valeur publicitaire et on voit affluer des ouvrages d'horizons les plus divers, qui revendiquent sa paternité ou se placent sous l'égide de ses personnages. C'est exactement ce que fait Horry : il refait du Rabelais originel, celui de la première manière rabelaisienne, mais il en dépouille le contenu de son plus haut sens pour n'en conserver que le côté ludique, grotesque et carnavalesque, celui d'un Grangosier goinfre qui, « à cause de sa grande voracité [avait] tout mangé et dévoré les biens et habitans du païs<sup>113</sup> ». De plus, le personnage de Horry est un inculte qui passe son temps à boire et étudie à l'Université de Peudestude où, chacun étant

tenu pour monstrier qu'il sçavoit sa leçon par cœur, [il s'arrange pour] exhiber et monstrier appertement son livre fermé, de sorte que [l'évaluateur,] voyant le livre de Grangosier fermé, ne pensant qu'il en eust un autre ouvert sous son manteau, croyait indubitablement qu'il sceust bien sa leçon<sup>114</sup>.

En d'autres termes, il triche et n'apprend, finalement, rien. Ce passage est bien loin de celui des études de Gargantua, qui commencent auprès de deux Sorbonnistes – le

<sup>112</sup> À ce propos, voir l'introduction générale, p. 5.

<sup>113</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>114</sup> Nicolas de Horry, *ibid.*, p. 17-18.

« grand docteur sophiste nommé Thubal Holoferne<sup>115</sup> » et un « aultre vieux tousseux, nommé maistre Jobelin Bridé<sup>116</sup> », personnages satiriques qui dénoncent l'éducation scolastique et « souligne[nt] la longueur d'un temps consacré à une éducation totalement improductive<sup>117</sup> » –, et se termine par la rencontre du jeune géant avec Eudemon, qui l'impressionne tant par son éloquence que Gargantua se met à « plorer comme une vache<sup>118</sup> », avant d'être mis sous la tutelle de son pédagogue, Ponocrates, dont le nom est forgé des termes grecs « labour » et « force<sup>119</sup> ».

Pourquoi donc vouloir, comme se le demande Neil Goodley, « ressusciter le maître quelque 60 ans après sa mort et dans une situation politique et religieuse bien différente<sup>120</sup> » ? Le texte de Horry se distingue de celui des autres imitateurs de son temps et semble avoir une compréhension bien particulière de la chronique rabelaisienne. En effet, dans les années précédant sa rédaction, les œuvres de Rabelais ont été utilisées et jugées selon tous les goûts et courants de pensée, autant à cause de leur côté subversif que de leur humour licencieux, mais le *Rabelais ressuscité* ne témoigne aucunement de ces réceptions. De plus, comme le signale Neil Goodley, « là où Horry suit de près les deux premiers livres de Rabelais, les “imitateurs” contemporains s'attachent aux voyages allégoriques et hermétiques du *Quart Livre* et du *Cinquiesme Livre*. Le simple conte de géant a disparu<sup>121</sup> », du moins jusque-là.

Il s'agit d'une exception notable parmi les imitateurs du maître, car on ne trouve que très peu d'expansions transfictionnelles ou de reprises génériques pararabelaisiennes entre la période féconde du *Disciple de Pantagruel*, du *Songe de Pantagruel* d'Habert et de la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels, entre 1538 et 1550, alors que Rabelais était

<sup>115</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 43.

<sup>116</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 43.

<sup>117</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1100.

<sup>118</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 45.

<sup>119</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1104.

<sup>120</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xvii.

<sup>121</sup> Neil Goodley, *ibid.*, p. xxxv.

toujours vivant, et les années 1610 où, soudainement, il semble y avoir un regain d'intérêt pour les genres rabelaisiens. On retrouve, dans le corpus à l'étude, entre 1610 et 1613, quatre textes reprenant un genre littéraire utilisé par Rabelais et se revendiquant explicitement de son univers narratif et de son renom : les pronostications joyeuses d'Astrophile Le Roupieux et de Caresme Prenant, le récit de navigation de Guillaume Reboul et le texte de Horry, seul du lot à reprendre la structure diégétique et les thèmes du roman de chevalerie de façon aussi tardive.

Dès le titre, le récit de Horry annonce son affiliation à l'esthétique des romans de chevalerie parodiques, et plus spécifiquement à celle des *Grandes chroniques*, de la même façon que Rabelais avec les titres *Pantagruel* et *Gargantua*<sup>122</sup>, lorsqu'il qualifie d'admirables les « faicts et comportements » du géant et qu'il choisit l'épithète « tres-valeureux » pour désigner son héros. Il s'exerce également au même type d'humour que les *Grandes chroniques*, sans la grande « érudition médicale de Rabelais, ainsi que l'humour ou les débats plus philosophiques qui en résultent, [et qui] font défaut chez Horry<sup>123</sup> ». Il est toutefois peut-être possible d'y voir, comme le suggèrent Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, Neil Goodley ainsi que Pierre Gustave Brunet, un « pamphlet contre Henri IV<sup>124</sup> », adaptant l'actualité politique immédiate à la manière des *Grandes chroniques*, de façon grossière et dans un genre folklorique depuis longtemps désuet. Paru dans l'année suivant la mort du souverain, le texte dépeint « assez clairement l'histoire allégorique de ce *bon roi*, pour qu'on ne puisse la méconnaître<sup>125</sup> », présentant notamment ses sujets « réduits en extrême famine, [qui] prindrent résolution d'assembler tous les païs circonvoisins afin d'aller mettre à mort Grangosier<sup>126</sup> ». Ce passage n'est pas

<sup>122</sup> Ces ouvrages, rappelons-le, portent les titres complets de : *Horribles et espoventables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel Roy des Dipsodes filz du grant geant Gargantua* (1532) et : *La vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel* (1535).

<sup>123</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xxiv.

<sup>124</sup> Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, *Bibliographie des écrivains français. Rabelais*, Rome ; Paris, Memini, 2010, vol. 32, p. 660.

<sup>125</sup> Philomneste Junior, « Avertissement de l'éditeur », dans Nicolas de Horry [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place-voidé*, [1611], ouvr. cité, p. viii.

<sup>126</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 8.



sans rappeler les *Paraboles de Cicquot*<sup>127</sup> (1593), parues en pleines guerres de religion, et la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*<sup>128</sup> (1614), qui paraît trois ans après le *Rabelais ressuscité*. Ces deux opuscules critiquent amèrement les nombreux affrontements entre ligueurs et réformés qui secouaient alors le pays, détruisant les terres et affamant le peuple. Le premier visait spécifiquement Henri IV, roi controversé pour ses opinions religieuses changeantes et que les sermons des curés ligueurs décrivaient comme n'échappant « à la mort que grâce au Diable, dont il était l'instrument<sup>129</sup> ». Le second était un appel à l'arrêt des hostilités autant entre Français et Espagnols que, dans une moindre mesure, entre catholiques et protestants, composé sous Louis XIII.

Outre la structure diégétique qu'il partage à la fois avec les *Grandes chroniques*, Rabelais et Des Autels, Horry emprunte de nombreux éléments au maître, dont les thèmes du vin et de la nourriture, pratiquement omniprésents, et la tendance aux jeux de mots et à l'énumération, que l'on retrouve notamment dans l'extrait suivant :

enjoint à tous escureurs de retraicts, pallefreniers, charcutiers, crocheteurs, vendeuses d'herbes, arracheurs de dents, fourbisseurs, savetiers, triperes rotisseurs, crieurs de poudre pour faire mourir les rats et les souris, vendeurs de grez, chauderonniers, maquignons et revendeurs de chevaux bleuds, venderesses des harens en vie, crieurs d'allumettes<sup>130</sup>.

---

<sup>127</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, Paris, [s.n.], 1593, 64 pages.

<sup>128</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, présenté et annoté par Édouard Fournier, Paris, P. Jannet, 1857, t. 8, p. 279-302.

<sup>129</sup> Jean-Marie Constant, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996, p. 387.

<sup>130</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 20.

Ce passage rappelle la mort d'Epistémon et son séjour aux enfers (*Pantagruel*, ch. XXX), suite auquel le protagoniste, revenu à la vie, énumère une longue liste de petits métiers pratiqués par les grands de ce monde après leur trépas :

Trajan estoit pescheur de Grenoilles.  
Antonin lacquays.  
Commode gayetier.  
Pertinax eschalleur de noys.  
Luculle grillotier<sup>131</sup>.

Bien qu'ils ne surviennent, chez Horry, que dans une liste de gens devant aller « porter au dict Seigneur Grangosier, tel respect<sup>132</sup> », ces métiers dérisoires servent souvent de lexique à l'invective au XVI<sup>e</sup> siècle, dont les cibles les plus fréquentes sont « curés et moines, Rome et pape, messe et eucharistie – ou les plus singulières – moyenneurs et temporisateurs, princes et peuples<sup>133</sup> ».

Quand le nom de ses personnages n'est pas emprunté directement à l'univers narratif du maître ou à celui de Des Autels, auquel il reprend Happebran, Horry s'inspire de la manière rabelaisienne pour inventer de nouveaux noms à l'onomastique essentiellement grivoise et scatologique, dont ceux des parents de Grangosier, Trousseviande, « Roy [au païs de Veautuerie,] fort riche et bien experimenté au faict et gouvernement des machoires<sup>134</sup> », et Blanchefesse, fille du roi de Malangeance. Il partage, avec Rabelais et Des Autels, l'imaginaire d'une famille de géants issus d'une longue lignée, par opposition aux géants créés par Merlin dans les *Grandes chroniques*. L'épisode de l'éducation est également important, mais n'a pas la même signification que chez Rabelais et Des Autels,

<sup>131</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 323.

<sup>132</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 20.

<sup>133</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 277.

<sup>134</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 5.

chez qui le géant finit par parachever ses études. Ici, Grangosier est envoyé à Paris à l'Université de Peudestude, comme Gargantua chez les Sorbonnistes, et il finit par devenir Docteur « en la tres-renommee faculté d'ignorance<sup>135</sup> ». Pour Oulmont, le Grangosier de Horry est « un goinfre, mais ce n'est que cela. Ce goinfre doit s'instruire, comme doit s'instruire Pantagruel, ce goinfre veut voler Notre-Dame, comme l'autre vole les cloches<sup>136</sup> », mais il ne s'élève jamais au-delà de ce statut. Le rapport au deuil de Trousseviande, père de Grangosier, au moment de l'accouchement de la reine sa femme, diffère considérablement de celui que l'on retrouve chez Rabelais, que ce soit dans *Pantagruel* (ch. III), alors que Gargantua ne sait s'il doit pleurer la mort de sa femme ou se réjouir de la naissance de son fils, ou encore dans l'attitude du Grangousier rabelaisien, qui offre des paroles rassurantes à sa femme : « Si ce pendent vous survenoit quelque mal, je me tiendray prés, huschant en paulme je me rendray à vous<sup>137</sup>. » Chez Horry, la réaction de Trousseviande devant sa femme qui accouche non « sans grande peine et danger de mort<sup>138</sup> » est de lui faire « preparer un tombeau, ne se souciant plus gueres d'elle, puis qu'il avoit un si beau fils<sup>139</sup> ». L'endeuillé de Horry est, comme ses autres personnages, dépourvu de morale et de profondeur. Ces éléments, qui correspondent à une lecture somme toute superficielle de l'œuvre de Rabelais, sont très souvent encore retenus aujourd'hui.

Sur le plan narratif, le texte de Horry comporte également plusieurs différences par rapport à celui de Rabelais, comme si l'auteur avait voulu se distinguer ou qu'il avait négligé des éléments. C'est le cas, par exemple, de toute la personnalité de Grangosier et de l'épisode de son trépas, auquel Gargantua ne fait qu'une brève allusion dans sa lettre à son fils (*Pantagruel*, ch. VIII) en termes éloquents : « feu mon pere de bonne memoire Grand Gousier est adonné tout son estude, à ce que je proffitasse en toute perfection de sçavoir

<sup>135</sup> Nicolas de Horry, *ibid.*, p. 18.

<sup>136</sup> Charles Oulmont, « Le "Rabelais ressuscité" (1611) », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Honoré Champion, 1908, t. VI, p. 199.

<sup>137</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 21.

<sup>138</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 6.

<sup>139</sup> Nicolas de Horry, *ibid.*, p. 6.

politique<sup>140</sup> ». Chez Horry, l'épisode de la mort de Grangosier subit un déplacement narratif notable : ayant déjà consommé cinq mille muids de vin en une demi-heure, le géant prend avec ses sujets le pari « de boire encores luy seul les quatre mil neuf cens muids de vin qui restoient, et d'avaller à une seulle fois six bœufs tous vifs sans se faire mal<sup>141</sup> », ce qui tourne au drame quand les bœufs « estans ainsi tous vifs dedans son ventre, [et] pensans estre en une prairie couroient deça et dela, et tant firent qu'avec leurs cornes ils luy creverent les trippes et boyeaux, dont il en mourust soudainement avec grande douleur<sup>142</sup> ». Si cette fin est loin d'être aussi noble que celle de son homonyme rabelaisien, elle est tout à fait à la hauteur des caractéristiques qui lui sont attribuées par Horry et n'est pas sans rappeler celle de Bringuenarilles qui, dans le *Quart livre* (ch. XVII), décède après avoir avalé tous les moulins à vent et tous les chaudrons du pays, puis avoir mangé « un coing de beurre frays à la gueule d'un four chauld<sup>143</sup> ». L'auteur effectue de nombreux autres déplacements narratifs, par exemple lorsqu'il est question du nom de certains protagonistes déjà présents dans l'univers fictionnel rabelaisien, notamment le père de Grangosier, dont le nom de « Vitdegrain<sup>144</sup> » est énuméré dans la généalogie du chapitre I de *Pantagruel*, et est remplacé par Trousseviande chez Horry. La femme de Grangousier et mère de Gargantua, la « Gargamelle fille du roy des Parpaillos<sup>145</sup> » de Rabelais, subit le même type de glissement onomastique et se voit remplacée par la « tres venimeuse dame Robinette de Chastrepoules, Duchesse de Mottecreuse, fille du tres-renommé et tres vaillant Prince au combat des dents Hapebran<sup>146</sup> », Roy de Placevuide.

Ce statut nouveau de la femme de Grangosier chez Horry n'est pas dépourvu d'intérêt, puisqu'il relève, comme plusieurs autres éléments du *Rabelais ressuscité*, de l'imaginaire de la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels, effectuant ainsi, selon les termes de Saint-Gelais, un croisement transfictionnel avec l'œuvre de Rabelais,

<sup>140</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 243.

<sup>141</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 42.

<sup>142</sup> Nicolas de Horry, *ibid.*, p. 42.

<sup>143</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 581.

<sup>144</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 221.

<sup>145</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 14-15.

<sup>146</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 27.

phénomène qui survient lorsque le texte offre « la particularité de se rattacher à deux (ou plusieurs) fictions que le lecteur avait jusque-là toutes les raisons de considérer comme indépendantes, et qui se voient ainsi conjointes dans un texte subséquent<sup>147</sup> ». En effet, si la femme de Grangosier, tiré de l'univers narratif rabelaisien, est la fille d'Happebran, de la *Mythistoire barragouyne*, cela fait d'elle la sœur de Gaudichon, qui en est le personnage principal et qui, à l'instar du Grangosier de Horry, passe par l'Université de Peudestude<sup>148</sup>. Grangosier vient d'ailleurs personnellement en aide à Happebran, Roy de Placevuide, attaqué par les Francstaupins, avant de lui succéder à la tête du Royaume<sup>149</sup>, ce qui fait en sorte que les univers narratifs de Rabelais et Des Autels, *a priori* sans lien entre eux, se côtoient dans la même œuvre de fiction et contribuent à unifier ce qui était disjoint.

Il existe, encore une fois, une série de différences entre l'ouvrage de Horry, où il n'est nulle part question d'un fils d'Happebran nommé Gaudichon, et celui de Des Autels, qui n'attribue pas de statut royal à Happebran. Malgré tout, pour Neil Goodley, non seulement les liens entre la *Mythistoire barragouyne* et Rabelais sont dignes de mention, mais la

dette de Horry envers la *Mythistoire* [...] est encore plus remarquable. Presque tous les éléments qui unissent le *Rabelais Ressuscité* à l'œuvre de Rabelais, se trouvent déjà dans la *Mythistoire*, ce qui pourrait faire croire que c'est à cette œuvre plutôt qu'à l'œuvre du maître que remonte l'inspiration « rabelaisienne » de Horry<sup>150</sup>.

Nous sommes plutôt d'avis que le principal intérêt du texte de Horry tient au fait qu'il témoigne d'une lecture et d'une réception des textes de la première manière rabelaisienne presque 80 ans après leur rédaction et près de 50 ans après la mort de l'auteur,

<sup>147</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, ouvr. cité, p. 187.

<sup>148</sup> Chez Horry, « Peudestude » est mentionnée au chapitre IX du *Rabelais ressuscité* (p. 12) ; chez Des Autels, « Peu d'estude » est le lieu de la disputation publique du chapitre XV de la *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* (p. 75).

<sup>149</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 26-41.

<sup>150</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *ibid.*, p. xxx.

mais surtout d'une lecture faite en parallèle avec d'autres textes du corpus parabelaisien datant de tout aussi longtemps : les *Grandes chroniques*, parues au début des années 1530, et la *Mythistoire barragouyne*, publiée dans les années entourant le décès de Rabelais par Guillaume Des Autels, lui même décédé en 1581. Il y a, au cœur de l'univers narratif reconstitué par Horry, une rencontre de ces univers fictionnels distincts. Ce phénomène témoigne d'un élément majeur dans la réception de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle, car il permet d'avancer l'hypothèse selon laquelle les imitateurs de Rabelais se lisaient entre eux et considéraient l'ensemble narratif formé par les œuvres de Rabelais et celles de ses autres singes comme un tout cohérent, présentant des interactions et des échanges. N'oublions pas, détail non négligeable, que notre auteur avait fait paraître son *Rabelais ressuscité* sous le pseudonyme de « Thibaut le Nattier clerc du lieu de Bargès en Bassigny<sup>151</sup> », nom en partie emprunté au conte de « Thenot du Coin, oncle de Thibaud le Nattier et cousin germain de Pierre Muguet<sup>152</sup> » de Noël Du Fail. Par ailleurs, il est également possible d'envisager, dans la mention de « Humevent, grand Archiduc des chevaliers de l'ordre des Conards dudict Royaume<sup>153</sup> », une allusion aux *Triomphes de l'abbaye des Conards*<sup>154</sup> de Rouen, ville où la seconde édition de l'œuvre a été imprimée en 1611.

On pourrait donc parler d'une polyphonie du roman rabelaisien et parabelaisien, où se retrouve l'écho des voix de Rabelais et celles de ses imitateurs, réactualisées dans chacun des textes d'une façon non systématique et dans des proportions différentes d'une occurrence à l'autre, mais dont le *Rabelais ressuscité* est assurément un excellent exemple. Sur le plan de la réception, le texte, tout comme son auteur, dont presque rien n'est connu, sont rapidement tombés dans l'oubli malgré cette tentative de « ressusciter » Rabelais et Grangosier, comme en témoignent l'absence de mention ou de commentaire critique et les quatre éditions – celle de 1611 à Rouen, et les éditions parisiennes de 1611, 1614 et 1615 – dont il a fait l'objet.

---

<sup>151</sup> Nicolas de Horry [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place-voidé* [1611], ouvr. cité, p. 1.

<sup>152</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 91.

<sup>153</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>154</sup> *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1874, 119 pages.

### 1.1.2 Rabelais et ses « singes astrophiles »

Le genre de la pronostication joyeuse est inauguré, jusqu'à preuve du contraire, en 1476 par le Grand Rhétoriqueur français Jean Molinet. Il s'inscrit dans un contexte de tension entre l'astrologie scientifique, également dite naturelle – ou *astrologia doctrinalis* –, qui vise, notamment, à aider les médecins dans le traitement de leurs patients en fondant leurs prédictions sur des déductions logiques découlant de l'observation de phénomènes naturels, et l'*astrologia judiciorum stellarum*, soit l'astrologie judiciaire, qui prétend pouvoir prédire le destin individuel des hommes en se fondant sur l'influence astrale. Bien que ces deux types d'astrologie se retrouvent parfois indifféremment dans un même texte, la pronostication joyeuse tend à se moquer plus spécifiquement des gens crédules qui croient les astrologues charlatans et l'astrologie judiciaire, d'autant plus que celle-ci est en conflit avec les Écritures, car elle « prétend, explicitement ou non, que la volonté de l'homme est soumise à une nécessité régie par les astres, et qui [nie] en fait le libre arbitre<sup>155</sup> », s'opposant ainsi à la Divine providence.

Ce nouveau genre littéraire connaît un énorme succès et on retrouve rapidement, dans la plupart des langues européennes, d'amusantes satires de la pronostication annuelle, dont Jelle Koopmans et Paul Verhuyck dénombrent, en langue vernaculaire française seulement, 46 occurrences connues<sup>156</sup>. Il s'agit, encore une fois, d'une tendance littéraire dont Rabelais n'est pas l'instigateur, mais dans laquelle il s'inscrit et se distingue avec sa *Pantagrueline pronostication certaine, véritable et infallible pour Lan mil.D.XXXIII*.<sup>157</sup>, très différente des pronostications de Molinet, autant sur le plan du fond que sur celui de la forme<sup>158</sup>. Sur les huit textes de ce dernier, sept se caractérisent par leur brièveté et leur utilisation de cryptogrammes codés et hermétiques, relevant du genre de l'énigme. C'est le cas de la toute

<sup>155</sup> Jean Céard, *La nature et les prodiges*, Genève, Droz, 1996, p. 150.

<sup>156</sup> Jelle Koopmans et Paul Verhuyck, « Préface », dans Jean Molinet, *Les Pronostication joyeuses*, ouvr. cité, p. 7-14.

<sup>157</sup> François Rabelais, *Pantagrueline pronostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, textes établis par Michael A. Screech et al., Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, 179 pages.

<sup>158</sup> À ce propos, voir Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, ouvr. cité, 131 pages.

première pronostication joyeuse connue, l'*Aultre pronostication* (1476), qui prédit l'arrivée apocalyptique d'« un treshorrible et cruel dragon enflammé<sup>159</sup> », métaphore filée d'une chaude journée d'été ensoleillée. Dans la foulée des textes de Molinet, deux tendances se distingueront dans le genre littéraire : celle, humoristique, où les pronostiqueurs veulent faire rire leur public en réutilisant une série d'évidences, de lapalissades et de *topoi* comiques, métaphores de l'acte sexuel et autres plaisanteries grivoises, et celle, satirique, où les pronostiqueurs tendent à critiquer et dénoncer l'astrologie divinatrice et ses prédictions astrologiques sérieuses. C'est le cas, par exemple, de *La grand et vraye Pronostication generale pour tous climatz et nations, nouvellement translattée d'arabien en langue françoise, et jadis subtilement calculée sur le temps passé, present et advenir, par le grand Haly Habenragel*<sup>160</sup>, attribuée « de façon moqueuse à [...] Abû l-Hasan'Alî ibn Abî l-Rijâl [dit Habenragel], un astrologue arabe de la fin du X<sup>e</sup> et du début du XI<sup>e</sup> siècles<sup>161</sup> » et datée de 1530. Ce texte, qui n'a rien de rabelaisien, possède un fort caractère critique et s'attaque aux hypocrites, profiteurs, avarés, lâches, vaniteux et autres ignorants, et il constitue un témoignage de l'existence de cette tendance avant la *Pantagruéline Prognostication*.

En tant que docteur en médecine, titre qu'il obtient officiellement en 1537, Rabelais entretient un rapport ambivalent à l'astrologie, qu'il pratique pour soigner ses patients. D'un côté, il est l'auteur d'almanachs sérieux<sup>162</sup>, calculés rigoureusement sur les *Tabulæ*

<sup>159</sup> Jean Molinet, « Aultre pronostication », *Les Pronostications joyeuses*, ouvr. cité, p. 79.

<sup>160</sup> « La grand et vraye Pronostication generale pour tous climatz et nations, nouvellement translattée d'arabien en langue françoise, et jadis subtilement calculée sur le temps passé, present et advenir, par le grand Haly Habenragel » [Callicuth, cheux le seignour de Senegua, à l'enseigne dalz Canibales, 1530], dans *Recueil de poésies françoises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Morales, facétieuses, historiques*, réunies et annotées par M. Anatole de Montaiglon, Paris, P. Jannet, 1857, t. VI, p. 5-46.

<sup>161</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 51.

<sup>162</sup> Les almanachs connus de Rabelais sont : l'*Almanach pour l'an 1533* ; l'*Almanach pour 1535* ; l'*Almanach pour l'an .M.D.xli.* ; parues sous le pseudonyme de Seraphino Calbarsy : *La grand pronostication pour l'an mille cinq cens quarante et ung* et *La grande et vraye Pronostication nouvelle pour l'an Mil. CCCC.Cxliiii.* À ce propos, voir François Rabelais, *Pantagruéline prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité ; François



*astronomicæ* du mathématicien allemand Johannes Stoeffler (1542-1531), professeur d'astronomie à Tubingue, et, de l'autre, il compose et réédite scrupuleusement sa *Pantagruéline Prognostication*, qui dénonce les « infiniz abus [...] perpetrez à cause d'ung tas de Prognostication de Lovain – faictes à l'ombre d'ung verre de vin<sup>163</sup> », ainsi que la crédulité et la curiosité des gens qui, s'ils sont « promptz à demander des nouvelles, autant sont ilz faciles à croyre ce que leur est annoncé<sup>164</sup> ».

La *Pantagruéline Prognostication* est une prédiction parodique en prose comprenant sept chapitres, parue pour la première fois à Lyon en 1532 et dont les éditions successives suivent celle de *Pantagruel*. Au fil de ces rééditions, l'ouvrage subit quelques modifications significatives, dont l'ajout, en 1535, de quatre chapitres regroupés sous le titre : « Des quatre saisons de l'année », et le glissement progressif de son titre original qui, à la manière des pronostications sérieuses, arborait au départ la mention de l'année sur laquelle portait la prédiction, « soit *M.D. xxxv.* en 1535, *M.D. xxxvii* en 1537 et *M.D. xxxviii* en 1538<sup>165</sup> », jusqu'à devenir, en 1542, « pour l'an perpetuel ». L'une des principales caractéristiques du texte par rapport à l'ensemble des autres pronostications joyeuses est, comme le souligne Nicolas Le Cadet<sup>166</sup>, la mise en scène d'un univers fictif dont le lecteur a conscience et auquel Rabelais multiplie volontairement les références, que ce soit par le choix de son titre, qui renvoie explicitement à *Pantagruel*, par celui de leur narrateur commun, Alcofribas Nasier, ou encore par le fait que sa prédiction s'applique en Utopie et

---

Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 923-957 ; ainsi que l'article de Michael A. Screech, « Seraphino Calbarsy ('Phrançoys Rabelais'). La Grant Pronostication nouvelle pour Lan Mille cinq cens quarante et ung », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1980, t. XV, p. 179-209.

Voir également les articles de Verdun-Léon Saulnier, « Rabelais, patron des pronostiqueurs (une pronostication retrouvée) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1964, vol. XVI, p. 124-138 ; et Lucien Scheler, « François Rabelais pronostiqueur et son succès jusqu'en 1769 », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1956, vol. 18, p. 384-391, à propos de la *Pronostication perpétuelle composée et practiquée par les experts anciens, et modernes Astrologues, et Médecins*, qui comporterait des fragments composés par Rabelais, présenté parmi les auteurs à la fois sous son vrai nom et sous le pseudonyme de Calbarsi.

<sup>163</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 4.

<sup>164</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 5.

<sup>165</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 98.

<sup>166</sup> Nicolas Le Cadet, « Les rééditions de la *Pantagruéline Prognostication* et le tissage énonciatif chez Rabelais », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 2008, vol. 46, n° 437, p. 115-136.

Dipsodie, pays fictifs de son récit gigantal – dont le premier est emprunté à Thomas More. Ces choix narratifs rendent toute association avec un univers réel problématique et indiquent un large déplacement volontaire de l’horizon d’attente du lectorat. Rabelais combine également les deux tendances de la pronostication joyeuse, celle du rire, avec des lapalissades et évidences comiques tels que : « Vieillesse sera incurable ceste année à cause des années passées<sup>167</sup> », et celle de la dénonciation de l’astrologie judiciaire et de sa tendance au fatalisme astral, lorsqu’il insiste sur l’incompétence des « folz astrologues de Lovain, de Nurnberg, de Tubinge et de Lyon<sup>168</sup> » et sur la faillibilité de leurs prédictions, qu’il tourne en dérision en indiquant que la sienne « par adventure adviendra, par adventure n’advindra pas<sup>169</sup> ». Ce type d’astrologie était également dénoncé au chapitre VIII de *Pantagruel* alors que, dans la fameuse lettre à son fils, Gargantua invite ce dernier à apprendre « tous les canons [d’Astronomie, mais à délaissier] l’Astrologie divinatrice, et l’art de Lullius [c’est-à-dire l’art de brouiller “ingéneusement les mots [...] en soutenant l’un et l’autre parti<sup>170</sup>,”] comme abuz et vanitez<sup>171</sup> ». La *Pantagruéline Prognostication* accorde une place de première importance à Dieu, gouverneur du monde, dont seule la volonté, placée au-delà des limites du savoir humain, est responsable du destin des hommes. Ainsi, les astrologues peuvent à loisir tenter de percer le mystère de l’avenir, « sy autrement [que prédit] arrive, portant ne faudra renier Dieu<sup>172</sup> ». C’est grâce à ce texte que certains auteurs choisiront d’imiter sa manière plutôt que celle des textes de Molinet, fondateur du genre.

Le corpus de cette thèse compte trois attestations de ce phénomène, qui reprennent la *Pantagruéline Prognostication* de manière différente, pour des raisons et avec des résultats

---

<sup>167</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l’an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 11.

<sup>168</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 7.

<sup>169</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 6.

<sup>170</sup> Mireille Huchon, « Pantagruel. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1271.

<sup>171</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 244.

<sup>172</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l’an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 25.

distincts, témoignant ainsi de trois types de réception d'un même texte, mais également d'une lecture croisée avec le reste de l'œuvre narrative de Rabelais.

La première est *La Prognostication des prognostications, non seulement pour ceste presente annee M.D.XXXVII. Mais aussi des aultres a venir, voir de toutes celles qui sont passees*, composée par Bonaventure Des Périers (1501 ?-1544), auteur et humaniste français alors dans la mi-trentaine, sous le pseudonyme de « Maistre Sarcomoros, natif de Tartarie, et Secretaire du tresillustre et trespuissant Roy de Cathai, serf de Vertus<sup>173</sup> », et publiée en 1537 à Paris chez Jehan Morin. Des Périers, conseiller et secrétaire de Marguerite de Navarre, est surtout connu pour son subversif livret intitulé *Cymbalum mundi* (1537), paru chez le même éditeur, et pour le recueil plaisant des *Nouvelles recreations et joyeux devis*<sup>174</sup> (1558), publié à Lyon. Sa prognostication, qui se veut une « virulente critique contre la sottise des gens qui croient trouver un sens dans l'astrologie judiciaire [et une] attaque directe contre ce type d'astrologie, qui profane les secrets de Dieu<sup>175</sup> », est la première à se revendiquer explicitement de l'univers rabelaisien et à imiter spécifiquement la *Pantagruéline Prognostication* de 1532. Le texte a connu quelques rééditions, dont celle de 1544 dans un *Recueil des œuvres de feu Bonaventure des Périers*, publié à Lyon par Jean de Tournes avec une préface d'Antoine Du Moulin, et celle de 1841 de Paul Lacroix, où elle était adjointe au *Cymbalum Mundi et autres œuvres*, et dont elle sera retirée dans les rééditions subséquentes. En 1990, Trevor Peach<sup>176</sup> propose une édition moderne annotée de la version de 1537 et du prologue de 1544.

Plus de 70 ans plus tard, au cours de la décennie 1610, deux autres textes, parus sous pseudonyme, reprennent également la *Pantagruéline Prognostication*. Il s'agit, dans un premier temps, des *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année*

<sup>173</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 114.

<sup>174</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, 377 pages.

<sup>175</sup> Christine Arsenault, *La prognostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 52.

<sup>176</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 109-121.

08145000470. *Selon les Promenades et beuvettes du Soleil, par les douze Cabarets du Zodiaque, et envisagement des conjonctions copulatives des Planettes*, publiées vers 1610 à Rouen, chez David Ferrand, « sans doute la tête de liste des libraires “facétieux” de Rouen, à cette époque<sup>177</sup> », sous le nom plaisant d’Astrophile Le Roupieux, porteur du titre allégorique

[d’]Intendant des affaires de Saturne, grand Eschanson de Jupiter, Premier Escuyer du Dieu Mars, Maistre Charetier du Soleil, Premier Valet de la garde-robe de Cyris, porte-Caducee de Mercure, Garde des seaux de la Lune, et tres-grand Contemplateur des Ephemerides Bourabachales<sup>178</sup>.

Cet intitulé comique reprend celui d’un maître de navigation que Panurge blâme, dans le *Quart livre* (ch. XVIII), pour la malheureuse tempête dont leur nef est victime : « Voyez à la calamite de vostre boussole de grace maistre Astrophile dont nous vient ce fortunat<sup>179</sup> ». On rencontre également ce composé « chez Brantôme [bien qu’il soit, par] ailleurs inconnu au grec classique<sup>180</sup> ». Le terme de « Roupieux », pour sa part, « désigne le “nez qui s’allonge comme à ceux qui ont la roupie [qui pend au nez]” et suggère qu’il s’agit d’un pseudonyme visant à faire rire<sup>181</sup> ». Mercier dénombre, entre 1610 et 1620, cinq éditions de ce texte qui semble avoir connu « un succès remarquable, et sera réédité à Paris et à Troyes<sup>182</sup> ». Il n’en existe aucune édition critique récente.

<sup>177</sup> Alain Mercier, *La littérature facétieuse : sous Louis XIII 1610-1643*, Genève, Droz, 1991, p. 19.

<sup>178</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 1.

<sup>179</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 583.

<sup>180</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, ouvr. cité, p. 487.

<sup>181</sup> Auguste Charles Joseph Vitu, *Le jargon du XV<sup>e</sup> siècle, étude philologique : onze ballades en jargon attribuées à François Villon, dont cinq ballades inédites, publiées pour la première fois d’après le manuscrit de la Bibliothèque royale de Stockholm, précédées d’un discours préliminaire sur l’organisation des gueux et l’origine du jargon, et suivies d’un vocabulaire analytique du jargon*, Paris, G. Charpentier et cie., 1884, p. 489, cité par Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d’un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 52.

<sup>182</sup> Alain Mercier, *La littérature facétieuse : sous Louis XIII 1610-1643*, ouvr. cité, p. 19.

Finalement, deux ans après, en 1612, paraît une nouvelle *Prognostication des prognostications* [...], ensemble la chanson des Biberons, publiée sous le pseudonyme facétieux de Caresme Prenant « docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus<sup>183</sup> », qui fait référence aux trois jours gras précédant le mercredi des Cendres, premier jour « du carême, durant lesquels ont lieu de nombreuses réjouissances, dont le mardi gras, ainsi qu’aux gens masqués courant les rues lors de ces fêtes<sup>184</sup> ». Son lieu de publication et le nombre de ses rééditions ne sont pas connus et, comme pour la pronostication d’Astrophile Le Roupieux, il n’en existe pas d’édition critique récente.

### 1.1.2.1 Des Périers et la critique évangélique de l’astrologie judiciaire

La *Prognostication des prognostications* de Bonaventure Des Périers, parue sous le pseudonyme de Maistre Sarcomoros, est un texte bref qui compte, dans son édition de 1537, douze pages en décasyllabes à rimes plates, sans chapitre ni division, si ce n’est des retraits en début de certains vers. Elle ne contient aucune structure diégétique ni trame narrative, et se veut une longue et dense critique du « Monde mondain, trop mondainement monde / Monde aveuglé, monde sot, monde immunde<sup>185</sup> », dont l’auteur déplore vertement la curiosité et l’intérêt maladif pour les nouvelles fausses et malveillantes, et la foi aveugle qu’il accorde aux mensonges et autres abus des pronosticateurs – syntagmes combinés dans le mot-valise à saveur rabelaisienne « Progno)d’abus(stications<sup>186</sup> ». Dans l’édition de 1544 par Antoine Du Moulin, année où l’auteur s’est enlevé la vie, le titre en est changé pour *Prognostication des prognostications pour tous temps, à jamais, sur toutes autres véritable*.

---

<sup>183</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, ouvr. cité, p. 1.

<sup>184</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d’un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 53.

<sup>185</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 115.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 118.

*Laquelle desoeuvre l'impudence des prognostiqueurs* – intitulé qui lui retire toute connotation parodique et ludique au profit d'un aspect sérieux, voire austère.

Paru cinq ans après la première édition de la *Pantagruéline Prognostication* et de *Pantagruel*, ce texte témoigne d'une affiliation idéologique avec Rabelais, que Des Périers aurait « personnellement connu [...] pendant leur séjour commun à Lyon, en 1536<sup>187</sup> », année précédant la parution de sa propre pronostication. Il s'inscrit dans la lignée de *La grand et vraye Pronostication generale pour tous climatz et nations*, faussement attribuée à l'astrologue arabe Habenragel, qui n'empruntait rien à Rabelais mais qui reprenait elle aussi le genre littéraire de la pronostication joyeuse de Jean Molinet avec une visée critique contre l'astrologie judiciaire et la prédestination, en déplaçant ainsi l'horizon d'attente. En remplaçant le comique léger par un ton satirique et incisif, la *Prognostication des prognostications* se distingue de celle de Rabelais ainsi que de celle du pseudo-Habenragel et se situe en marge de l'horizon d'attente traditionnel du genre, où l'on retrouve normalement un répertoire de lapalissades et de jeux de mots grivois destinés à amuser.

Des Périers partage néanmoins avec Rabelais sa panoplie d'objections contre l'astrologie judiciaire et s'attaque à la crédibilité des astrologues qu'il qualifie, à la manière de son maître, de

Prognosticateurs [qui]  
Ne sont sinon folz, mocqueurs, et menteurs,  
Chasseurs, preneurs, vendeurs de fariboles,  
Et [dont le] faict n'est que vaines parolles<sup>188</sup>.

Son sous-titre originel de pronostication « non seulement pour ceste presente annee M.D.XXXVII. Mais aussi des aultres a venir, voir de toutes celles qui sont passees<sup>189</sup> » met

<sup>187</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 132.

<sup>188</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 119.

l'accent sur l'absurdité de la prédiction, particulièrement perpétuelle, à laquelle l'auteur reproche d'emblée le principal défaut de mentir :

Et si tu veulx de cecy des tesmoings,  
 Tu en auras dix mille pour le moins,  
 Qui te diront, mon Almanach est faulx :  
 J'y ay trouvé plus de cinq cens defaulx :  
 Mon Almanach (dira l'ung) ne vault rien :  
 Ce dira l'autre, aussi ne faict le mien.  
 Plusieurs diront ainsi pareillement,  
 Le mien qui a façon pareille, ment<sup>190</sup>.

Ce passage est à rapprocher de l'introduction de la *Pantagruéline prognostication*, où Rabelais dénonce qu'il « n'est pas legier peché de mentir ainsi à son escient, et ensemble abuser le povre monde qui est curieulx de sçavoir choses nouvelles<sup>191</sup> ». Des Périers décrit l'appétit de ce même pauvre monde comme si grand et

[...] tant glout, que tu t'apprestes  
 A les manger [les nouvelles], avant qu'elles ne soient prestes.  
 Mais il t'ennuye que trop tard tu demeures,  
 Si ne les as plus tost crues que meures :  
 Et maintesfois (soient grosses ou menues)  
 Gripper les veulx ains qu'elles soient venues :  
 Mais tu en es si dangereux riffleur,  
 Que tu les quiers manger encor en fleur,  
 Et (comme on dict en ung commun proverbe)  
 Manger les veulx, comme ton blé en herbe<sup>192</sup>.

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>191</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 4.

<sup>192</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 117.

Cette expression, déjà fort répandue, se retrouvera, neuf ans plus tard, sous la plume de Rabelais, chez qui Panurge, dans le *Tiers livre* (ch. II), « mangeoit son bled en herbe<sup>193</sup> ».

Là où la *Prognostication des prognostications* rejoint au plus près la *Pantagruéline Prognostication* – et, par ailleurs, les almanachs rabelaisiens –, c'est dans sa virulente critique des astrologues judiciaires en tant que profanateur des secrets divins :

Il est bien vray que Prognosticateurs  
 Semblent avoir esté expilateurs,  
 Ou crocheteurs, par leur art gent et net,  
 Du hault tresor, et divin cabinet,  
 Et avoir veu tout ce que Dieu nous cache,  
 Secrettement, voire sans qu'il le sache,  
 Et avoir leu en ses sacrez registres  
 La fin des Roys, des Papes, et Belistres,  
 Prins les fuseaux et toutes les menées  
 Des sœurs qu'on dict Fatales destinées,  
 Et desrobé avec leurs Lunaisons  
 De l'avenir les temps, et les saisons,  
 Et avoir prins tout en leur sphere entiere,  
 Comme tous ratz dedans une ratiere.  
 Dont puis apres de plumes bien delivres  
 Ilz nous en font, et composent des livres  
 En prophanant du hault Dieu les secretz,  
 Ou babillant leurs songes indiscretz<sup>194</sup>.

Cette dénonciation, tout évangélique, de la profanation des secrets de Dieu, qui va à l'encontre des Écritures et contrevient à la providence divine, se retrouve dans la *Pantagruéline Prognostication* (ch. I), qui intime au lecteur de ne croire

<sup>193</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 357.

<sup>194</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 118.



que ceste année il y ayt aultre gouverneur de l'universel monde que Dieu le createur, lequel par sa divine parolle tout regist et modere, par laquelle sont toutes choses en leur nature, propriété et condition, et sans la maintenance et gouvernement duquel toutes choses seroient en ung moment reduictes à neant, comme de neant elles ont esté par luy produictes en leur estre. [...] Doncques le gouverneur de ceste année et toutes aultres, selon nostre veridicque resolution, sera Dieu tout puissant<sup>195</sup>.

Si Rabelais insiste, dans ce passage, sur le rôle de Dieu dans le fonctionnement du monde, d'une manière rendue ludique par le recours à l'évidence, il en est autrement dans l'« Almanach pour 1533 », où il condamne nommément la vanité de l'astrologie judiciaire car celle-ci prétend avoir accès aux

secrets du conseil estroit du Roy eternel, qui tout ce qui est, et qui se fait, modere à son franc arbitre et bon plaisir. Lequel vaut mieux taire et les adorer en silence [...]. Dont en tout cas il nous convient humilier, et le prier (ainsy que nous a enseigné Jesus Christ nostre Seigneur), que soit fait non ce que nous souhaitons et demandons, mais ce que luy plaist et qu'il a estably devant que les cieus fussent formez [...]. Remettans le par-dessus à ce qu'en est escrit és Ephemerides eternelles, lesquelles n'est licite à homme mortel traiter ou congnoistre<sup>196</sup>.

Des Périers rejoint Rabelais sur ce point lorsqu'il énonce

qu'il n'est licite  
A nous scavoir les temps, et les momentz  
Que Dieu a mis hors de noz entendementz,

---

<sup>195</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>196</sup> François Rabelais, « Almanach pour l'an 1533, calculé sur le Meridional de la noble cité de Lyon, et sur le climat du royaume de France », *ibid.*, p. 41-42.

Hors de noz sens, et nostre cognoissance,  
Et reservez à sa seule puissance<sup>197</sup>.

Les deux auteurs partagent ainsi une forte conviction évangélique, dont l'œuvre de Rabelais tout entière est empreinte. Cet évangélisme est également présent dans la *Pantagruéline Prognostication*, imitée par Des Périers autant sur le plan générique que thématique. Ce dernier conseille à son lecteur de s'en remettre à la forme la plus certaine de prédication :

[Que] Jésus Christ en ce lieu,  
Qui est assis à la dextre de Dieu  
[...] te soit pour horoscope unique,  
Dont tu prendras tout certain prognostique  
Pour l'avenir : car luy est verité<sup>198</sup>.

Il est possible que Rabelais, à son tour, se soit inspiré de quelques éléments de la pronostication de Des Périers dans les rééditions ultérieures de sa *Pantagruéline Prognostication* qui, jusqu'en 1538, portait dans son intitulé la mention de son année de parution, à laquelle la prédiction s'applique normalement dans le genre des pronostications sérieuses, par exemple « pour l'an M.D.xxxv. » en 1535. En 1542, cette mention devient « pour l'an perpetuel<sup>199</sup> », ce qui témoigne de la volonté de Rabelais de souligner l'absurdité de la prédiction perpétuelle de la même manière que Des Périers, qui tournait déjà en dérision ce type de pronostication dans son propre titre de 1537, où il prétendait prédire autant l'avenir que le passé. Il venait ainsi redoubler le sarcasme de l'intitulé, qui relègue la prédiction du futur au rang d'évidence, au même titre que le serait la prédiction

<sup>197</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 121.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>199</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. xxxiii.

du passé. Ce passage n'est pas non plus sans rappeler les « hypophètes » du *Quart livre*, qui, selon la « Briefve declaration », « parlent des choses du passé : comme les Prophetes parlent des choses futures<sup>200</sup> ». Cette proximité pourrait suggérer que Rabelais a peut-être eu connaissance du texte de Des Périers ou atteste, à tout le moins, d'une même dépréciation des prétentions et vanités de l'astrologie judiciaire.

La pronostication joyeuse de Des Périers demeure intéressante dans la chaîne de réception de Rabelais par ses imitateurs, car elle témoigne d'une lecture de la *Pantagruéline Prognostication* en contexte de débat sur la question de la prédestination et du fatalisme astral de l'astrologie divinatrice, en conflit avec la toute-puissance de la volonté divine. Des Périers choisit de ne retenir du genre littéraire de la pronostication joyeuse que sa forme et s'inspire de la visée critique de Rabelais en lui empruntant son argumentation, délaissant l'aspect comique de ces écrits au profit d'une approche beaucoup plus sérieuse. Malheureusement, le texte, bien que réédité à quelques reprises, est souvent négligé ou oublié dans les parutions subséquentes des œuvres complètes de l'auteur<sup>201</sup> ; il ne fait l'objet que de très peu de commentaires critiques et ne sera jamais repris par les singes ultérieurs de Rabelais.

Il est intéressant de noter que l'édition de 1537 de la *Prognostication des prognostications* est suivie d'une brève et amusante *Response à l'abbé des Conards de Rouen*, parfois attribuée à Des Périers lui-même. Cet opuscule renvoie à la longue tradition carnavalesque de la Confrérie des Conards de Rouen, qui célèbre, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, les jours gras par des processions de chars allégoriques et autres lectures publiques dans les rues de la ville, et dont le récit des fêtes a été mis par écrit en 1541, sous le titre des

---

<sup>200</sup> François Rabelais, « Briefve declaration d'aulcunes dictions plus obscures contenües on quatriesme livre des faicts et dictis heroïques de Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 710.

<sup>201</sup> À propos des rares rééditions du texte, voir Trevor Peach, « Notes et documents », dans « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 110.

*Triumphes de l'abbaye des Conards*<sup>202</sup>. Ces deux textes n'ont aucun lien entre eux au plan générique ou thématique, l'un défendant la gloire et la volonté de Dieu contre l'astrologie divinatrice et l'autre offrant une mise en scène bouffonne et carnavalesque du pouvoir temporel remplie d'allusions au cocuage, mais ils témoignent de deux lectures et appropriations différentes de l'œuvre de Rabelais, – l'une austère et l'autre, ludique – et leur association dans un même ouvrage laisse penser qu'ils étaient lus en parallèle l'un de l'autre.

Plus de 70 ans plus tard, deux autres textes, soit les *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux et la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant, qui n'a en commun avec le texte homonyme de Des Périers que son titre, réutiliseront également le genre de la pronostication joyeuse, inspiré de Rabelais. Aucun d'eux ne le fera toutefois avec une visée critique ni une plume aussi acerbe que celle de Des Périers, témoignant ainsi de réceptions entièrement distinctes d'une même œuvre.

### **1.1.2.2 Les *Grandes et recreatives prognostications* « rabelistes » d'Astrophile Le Roupieux**

C'est chez David Ferrand à Rouen, ville de la confrérie des Conards et de leur abbaye facétieuse, que paraît, en 1610, le premier de deux textes qui s'inscrivent, environ 80 ans après la première publication de la *Pantagruéline Prognostication* de Rabelais et près de 60 ans après sa mort, dans le genre littéraire de la pronostication joyeuse en se revendiquant explicitement de son univers fictionnel.

Le premier de ceux-ci, dédié à Jean Potage, porte le titre de *Grandes et recreatives prognostications pour ceste presente année 08145000470* et son auteur n'est connu que sous le pseudonyme plaisant d'Astrophile Le Roupieux ou, littéralement, « amateur

---

<sup>202</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, 119 pages.

d'étoiles ayant la morve au nez ». Le texte compte 32 pages moquant les difficultés que posent l'interprétation et la compréhension des prédictions astrologiques sérieuses et autres almanachs. Il est rempli de jeux de mots grivois, de lapalissades, d'évidences et de métaphores à caractère sexuel, s'agençant parfaitement avec son sous-titre : « Selon [l']envisagement des conjonctions copulatives des Planettes<sup>203</sup> ». Il est composé d'un prologue, puis divisé en quatre parties représentant les saisons de l'année, elles-mêmes sous-divisées en fonction des mois respectifs que chacune comprend, schéma canonique d'une bonne partie des prédictions astrologiques sérieuses. Les quatre sections principales correspondant aux saisons se retrouvent également chez Rabelais à partir de l'édition augmentée de 1535, qui propose elle aussi une série de lapalissades sur chacune d'entre elles, du genre : « En Hyver selon mon petit entendement ne seront saiges ceulx qui vendront leurs pellices, et forrures pour achapter du bois<sup>204</sup> ». Ce type de division n'est toutefois pas une caractéristique exclusivement rabelaisienne puisqu'elle se retrouve chez de nombreux autres pronostiqueurs sérieux et joyeux.

De la *Pantagruéline Prognostication*, Astrophile Le Roupieux emprunte le genre, sans en reprendre intégralement la structure, ainsi que quelques passages très précis, dont celui sur les maladies de l'année :

Et y aura grand nombre de malades, les aveugles ne veront goutte, les sourds oyront bien peu, les muets seront sans parole, les galeux ne seront sans affaires, les goutteux ne pourront courir, les riches auront dequoy mieux payer que les pauvres, les sains se porteront mieux que les malades, la vieillesse sera incurable à cause des années passées<sup>205</sup>.

---

<sup>203</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 3.

<sup>204</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 27.

<sup>205</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 17.

Cet extrait est tiré presque *verbatim* de la *Pantagruéline Prognostication* (ch. III) :

Ceste année les aveugles ne verront que bien peu, les sourdiz oyront assez mal : les muetz ne parleront guieres : les riches se porteront un peu mieulx que les pauvres, et les sains mieulx que les malades. [...] Vieillesse sera incurable ceste année à cause des années passées<sup>206</sup>,

et témoigne du succès de la pronostication parodique rabelaisienne sur la longue durée.

L'auteur des *Grandes et recreatives prognostications* ne limite toutefois pas son imitation à ce bref texte du maître, qu'il dépasse en allant puiser à même le reste de sa production littéraire. Il reprend à Rabelais la conclusion du dizain ouvrant *Gargantua* : « Mieulx est de ris que de larmes escripre. / Pource que le rire est le propre de l'homme<sup>207</sup> ». Chez Astrophile Le Roupieux, cette caractéristique déterminante du genre humain est placée en opposition à la peur et aux larmes, dans un passage ludique et scatologique où le personnage de Rudensoupe se cache sous la chemise de sa grande Jeanne pour fuir la guerre et « m[eur]t de peur en chiant<sup>208</sup> » lorsque qu'il méprend un pet de cette dernière pour le son des armes :

voyez que nostre vie est peu de chose, puis qu'il ne faut qu'un pet pour nous faire mourir, et ne vous estonnez pas si la peur qui est une subite retraction des esprits de la circonference au centre, fit mourir Rudensoupe, puis que le ris qui est le propre de l'homme, en despit d'Heraclite le pleurart fit mourir ces grands rieurs

<sup>206</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 11.

<sup>207</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 3.

<sup>208</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 22.

Xeuze, et Philomene le premier regardant la mine d'une vieille ridée qu'il avoit portraicte, l'autre un Asne qui mangeoit des figes<sup>209</sup>.

Ces deux morts sont décrites par Rabelais dans le *Quart livre* (ch. XVII), où « Zeusis le painctre, [...] subitement mourut à force de rire, considerant le minoys et portraict d'une vieille par luy representée en paincture<sup>210</sup> », et où

[p]lus de Philomenes, auquel son varlet pour l'entrée de dipner ayant apresté des figes nouvelles, pendent le temps qu'il alla au vin, un asne couillart esguaré estoit entré on logis, et les figes apposées mangeoit religieusement. Philomenes survenent, dist au varlet qui estoit de retour. « Raison veult, puy qu'à ce devot asne as les figes abandonné, que pour boire tu luy produise de ce bon vin que tu as apporté. » Ces parolles dictes entra en si excessive guayeté d'esprit, et s'eclata de rire tant enormement, continement, que l'exercice de la Ratelle luy tollut toute respiration, et subitement mourut<sup>211</sup>.

Dans le même passage, Astrophile Le Roupieux rappelle que, toujours dans le *Quart livre*, sur l'île de Ruach, « meurent les hommes en pedent, les femmes en vesnent. Ainsi leur sort l'ame par le cul<sup>212</sup> », c'est-à-dire qu'on meurt en pétant.

L'auteur évoque également bon nombre d'éléments rabelaisiens, par exemple dans l'extrait suivant, toujours lié à l'épisode du malheureux Rudensoupe : « Sur le tombeau donc de Rud'ensoupe estoit l'effigie de Panurge quand il se coucha, tenant par la queuë le Maistre Chat Rodilardus, et au bas estoit cét epitaphe, composé en Toscan, par le comique et facecieux *Frater Bargadus de Bragmardo*<sup>213</sup> ». Il s'agit ici d'une déformation du nom de Janotus de Bragmardo, le sophiste de l'épisode des cloches de Notre-Dame-de-Paris dans

<sup>209</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 22.

<sup>210</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 580.

<sup>211</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 580.

<sup>212</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 639.

<sup>213</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 21.

*Gargantua* (ch. XVIII à XX), et d'une allusion directe à la bataille de Panurge contre le « celebre chat Rodilardus[, dont Panurge sort] esmeu, transif, tremblant, hors de propous, conchié, et esgratigné [de ses] gryphes<sup>214</sup> ». Rabelais empruntait lui-même, rappelons-le, ce personnage à la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus* et le transformait en chat. L'utilisation en tant que tel qu'en fait l'auteur des *Grandes et recreatives prognostications* laisse penser que le roi des Rats de la *Bataille fantastique* était peut-être, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, oublié. En plus de ces éléments, la pronostication d'Astrophile Le Roupieux est truffée d'emprunts à la chronique pantagruéline, qu'il s'agisse des « Seigneur de Humevesne et d'avalle pet [qui] seront de nopces pour les pets botuillans et vesses chaudes<sup>215</sup> », tirés de *Pantagruel* (ch. X à XIII) ; de « Crequelardon<sup>216</sup> [et] Pantagruel [qui] s'amusoient à faire brochettes en Caresme<sup>217</sup> », ou de Jobelin Bridé, précepteur du jeune géant dans *Gargantua* (ch. XIII), qui devient un des « Bergers Romaniaques qui portent pour pennetiere un fourniment, et pour musette un flacon bachanal<sup>218</sup> ». Ces protagonistes, tous popularisés par l'univers narratif du maître, se voient dépouillés de la personnalité et des caractéristiques de leurs homonymes rabelaisiens « pour ne devenir que de simples prétextes à l'évocation d'un auteur reconnu et à la revendication d'un humour qui se rapproche parfois de son style<sup>219</sup> ».

Non content d'emprunter à la fiction narrative du maître, Astrophile Le Roupieux choisit également de mentionner le nom de Rabelais à trois occasions et de manière à peine détournée et cela, à même l'univers fictionnel de sa pronostication. Cette pratique se retrouve également, à la même époque, dans le *Moyen de parvenir*<sup>220</sup> (1616) de Béroalde de

<sup>214</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 700.

<sup>215</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], p. 25-26.

<sup>216</sup> Ce nom se retrouve également chez Guillaume Des Autels, où la reine Gilon de Croquelardie est ennemie du peuple de Happebran, les barragouinois. Voir Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, 95 pages.

<sup>217</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 27.

<sup>218</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 28.

<sup>219</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, ouvr. cité, p. 67.

<sup>220</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, édition par Hélène Moreau et André



Verville, qui fait participer Rabelais à titre de devisant de son cacophonique banquet. Dans une longue énumération de style rabelaisien, notre pronosticateur joyeux dresse une liste de personnages qui regrettent la mort « du fessu et rebondy Mardy gras [...] le jour des Cendres sur les cinq heures 59. minutes du matin<sup>221</sup> », parmi lesquels se trouvent « Frippelippes, Patelins, Rabelistes, Croquans, Vulespiegles, [et] Gaudisseurs<sup>222</sup> ». Le comparant à un forgeron cocu, il évoque à nouveau le « Sieur Rabelin, grand Docteur és droicts coüilloniques [qui], se sentant encornulaillé ainsi que ce sot de forgeron, composa des vers, qu'on doit dire particulièrement à tous ces confreres<sup>223</sup> ». Puis, dans l'énumération d'une série de morts merveilleuses qui n'est pas sans rappeler la liste des morts de rire du *Quart livre* (ch. XVII), mentionnée précédemment, il répertorie celle de « Bringuenarilles [qui], si nous croyons le Docteur Rablais, mourut en la gueulle d'un four chaud par le conseil des Medecins<sup>224</sup> », passage qui renvoie directement à celui où Rabelais met fin à l'existence du géant avaleur de moulins à vents<sup>225</sup> du *Disciple de Pantagruel*.

La *Pantagruéline Prognostication*, comme l'ensemble de l'œuvre de Rabelais, revêt un double aspect critique et humoristique. La prognostication joyeuse rabelaisienne fait en effet de nombreuses allusions au bas corporel et à ses fonctions naturelles, prédisant par exemple que « le ventre ira devant ; le cul se assoyra le premier<sup>226</sup> », ou encore que « tel cuydera vessir qui baudement fiantera<sup>227</sup> ». Ce type d'humour scatologique se retrouve dans l'ensemble du texte d'Astrophile Le Roupieux, qui pronostique que « beaucoup couveront qui n'éclorront que des pets cendriers, les culs fourrez seront exempts de la toux, les

---

Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 2 t.

<sup>221</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], p. 4.

<sup>222</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 4.

<sup>223</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 14.

<sup>224</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 22.

<sup>225</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 578-581.

<sup>226</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye prognostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>227</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 26.

bourses geleront plus fort que les brayettes<sup>228</sup> ». Outre ce caractère carnavalesque, il y a, chez Astrophile Le Roupieux, une forte volonté de faire « à la manière de » Rabelais, qui est perceptible, notamment, dans l'emploi de thèmes communs, de jeux de mots, de figures de style proprement rabelaisiens, ainsi que dans l'emploi de deux des caractéristiques les plus marquantes de l'œuvre de Rabelais, c'est-à-dire ses néologismes à rallonge, qu' Astrophile Le Roupieux imite en offrant une série de créations originales : « briborions demanifestibulicrochetez, force landus de griguniguenurpendambrimbalees, et force veluës engibreniquilletolletees<sup>229</sup> », et sa propension à utiliser de longues énumérations, que l'on retrouve dans l'extrait suivant :

Avalleurs de vin sans corde, bailleurs d'argent en rente, faiseurs d'enfans sous aages, batteurs de pavé, Estallons de Salle, vendeurs de casifles, Embrocheurs de chair vive, Persecuteurs de fesses et autres gens à la conscience, qui tuent le monstre de melancolie à coups de verre<sup>230</sup>.

Ce passage évoque, tout comme ce sera le cas chez Horry, dont le texte paraît un an après la pronostication d' Astrophile Le Roupieux, la liste des métiers pratiqués par les grands de ce monde, qu' Epistémon croise aux enfers (*Pantagruel*, ch. XXX), et qui participent du lexique de l'invective au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>231</sup>.

Astrophile Le Roupieux affiche donc une forte volonté de reproduire, avec ses *Grandes et recreatives prognostications*, moqueries plaisantes de l'astrologie judiciaire, le genre de la *Pantagruéline Prognostication* et de rendre hommage au maître, en allant jusqu'à le nommer de façon à peine voilée. Il tente de réactiver l'horizon d'attente de la

---

<sup>228</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 7.

<sup>229</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 15.

<sup>230</sup> Astrophile Le Roupieux, *ibid.*, p. 4.

<sup>231</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 56 ; et le chapitre 3, p. 325.

*Pantagruéline Prognostication* dans le genre, toujours d'actualité, de la pronostication joyeuse mais, ce faisant, il déplace cet horizon en évacuant la dimension critique du texte rabelaisien.

Les *Grandes et recreatives prognostications* se distinguent également d'un autre ouvrage, qui imitait déjà, plus de 70 ans auparavant, la *Pantagruéline Prognostication* : celui de Bonaventure Des Périers. À la différence de ce dernier, le ton d'Astrophile Le Roupieux n'est aucunement polémique et dénonciateur, et son texte ne critique pas l'astrologie divinatrice. Il semble n'avoir pour fonction que de faire rire son lecteur, du rire bien gras de l'amateur de grossièretés scatologiques, propre également au texte de Nicolas de Horry, qui paraît l'année suivante. Comme ce dernier, les *Grandes et recreatives prognostications* n'ont aucune prétention intellectuelle ni érudite, à la différence des œuvres de Rabelais, et cela, malgré les nombreuses mentions qu'il en fait. Il témoigne donc d'une réception de ce dernier tout autre que celle de Des Périers : une lecture qui fait fi de l'érudition et de la visée critique de la *Pantagruéline Prognostication* autant que des autres livres de Rabelais, que l'auteur semble néanmoins connaître.

Les *Grandes et recreatives prognostications* s'inscrivent dans deux horizons d'attente distincts : d'une part, celui du genre littéraire des pronostications joyeuses, puisqu'elles reconduisent la visée uniquement comique déjà exploitée par d'autres pronostiqueurs joyeux et, d'autre part, celui de la vogue des reprises génériques de Rabelais qui émerge en 1610<sup>232</sup>. Le texte d'Astrophile Le Roupieux a peut-être motivé la parution, en 1612, d'une seconde pronostication joyeuse à la manière de Rabelais composée, cette fois-ci, par un auteur utilisant l'amusant et carnavalesque pseudonyme de Caresme Prenant.

---

<sup>232</sup> Alors que les imitations de Rabelais n'ont jamais cessé d'affluer depuis la publication de *Pantagruel* et de *Gargantua*, rappelons-le, on ne retrouve, à proprement parler, aucun pastiche ou reprise générique entre 1537, année de parution de la *Prognostication des prognostications* de Des Périers, et les années 1610 à 1613, à l'exception de la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels qui, vers 1550, propose un roman de chevalerie parodique à la façon de la première manière rabelaisienne. Au cours des quatre années 1610 à 1613 seulement, paraissent soudainement quatre textes inspirés de genres littéraires propres à l'ensemble de la production rabelaisienne : les deux pronostications joyeuses à l'étude (1610 et 1612), le roman de chevalerie de Horry (1611) et le récit de navigation de Reboul (1613), tous conçus « à la manière de » Rabelais. À ce propos, voir le présent chapitre, p. 54.

### 1.1.2.3 Le dilemme *Tiers livresque* de Caresme Prenant

Caresme Prenant est un nom très commun dans l'univers des pronostications joyeuses et de la littérature carnavalesque en général. Rabelais lui-même le mentionne à quelques reprises dans son œuvre, par exemple lorsqu'il en fait un monstre ichtyophage qui règne sur l'île de Tapinois et qui est anatomisé par Xenomanes dans le *Quart livre* (ch. XXX), mais également dans sa *Pantagruéline Prognostication*, lorsqu'il annonce que « Quaresmeprenant guaignera son procès ; l'une partie du monde se desguisera pour tromper l'aultre<sup>233</sup> », allusion métaphorique au carnaval.

En 1612, exactement 80 ans après la première parution de la *Pantagruéline Prognostication* et deux ans après celle des très rabelaisiennes *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux, un auteur décide, à son tour, de composer une pronostication joyeuse directement inspirée de l'univers fictionnel rabelaisien et intitulée, à l'instar du texte de Bonaventure Des Périers, *La Prognostication des prognostications*. Son lieu de publication et le nombre de ses éditions ne sont pas connus. Il s'agit d'un bref texte de treize pages, divisé en paragraphes mais ne comportant aucun chapitre, et mettant en scène un débat juridique sur la question du mariage adressé aux « Garçons à marier<sup>234</sup> ». Il raconte l'anecdote d'un homme cherchant à savoir s'il doit épouser une fille riche ayant des enfants ou une autre, encore vierge mais pauvre et malicieuse, et établit une amusante typologie de « cinq sortes de cornards marquez diversement<sup>235</sup> ». Ce texte se revendique du genre littéraire de la pronostication joyeuse, mais n'en présente pas les caractéristiques de façon aussi définie que les *Grandes et recreatives prognostications*, qui reprenaient le schéma canonique des divisions en saisons et en mois. Il offre toutefois des allusions et des métaphores sur fond de thème astrologique, propre à ce genre littéraire dont, par exemple,

<sup>233</sup> François Rabelais, *Pantagruéline Prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, ouvr. cité, p. 10.

<sup>234</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, ouvr. cité, p. 3.

<sup>235</sup> Caresme Prenant, *ibid.*, p. 5.

le nom d'un de ses personnages, « *Cornichon* substitué de capricorne<sup>236</sup> ». Les cornes de ce signe zodiacal font référence au thème, omniprésent dans le texte, du cocuage, autrement dit le fait de porter les cornes, auxquelles le terme de « cornichon » renvoie également de façon analogique.

À la *Pantagruéline Prognostication*, le texte de Caresme Prenant emprunte son genre littéraire, mais sans en reprendre de passage complet et sans en nommer l'auteur, comme c'était le cas chez Astrophile Le Roupieux. Il le combine toutefois avec de nombreuses allusions explicites au reste de son œuvre, à commencer par la mise en scène de la question du mariage, enjeu central du *Tiers livre*, où Panurge cherche à savoir, avec l'aide de consultants, s'il doit ou non se marier, car il a peur d'être battu, volé ou fait cocu. Le procédé de Caresme Prenant est le même : le narrateur demande l'avis de divers conseillers afin de savoir laquelle de deux demoiselles un garçon devrait épouser. L'une de ces autorités se nomme « Braquetæ Juris[, personnage qui] soutient que le prétendu amoureux doit plustost espouser la pauvre avec ses quintes, que la riche avec la coquille de son voyage<sup>237</sup> ». Le nom de ce protagoniste correspond, à quelques variantes orthographiques près, au « Bregueta iuris<sup>238</sup> » de l'inventaire satirique de la librairie de saint Victor (*Pantagruel*, ch. VII), et n'est pas sans rappeler l'éloge des braguettes du *Tiers livre* (ch. VIII), où Panurge « desista porter le hault de ses chausses<sup>239</sup> ». Le nom du second conseiller du dilemme de Caresme Prenant est justement « *Garguesque*, docteur en esguillettes et conservateur du domaine des haults de chausses [qui] soutiendra par vives raisons que ce prétendu amoureux doit plustost espouser cette riche, belle et courtoise damoiselle nonobstant la maladresse cy-dessus alleguée<sup>240</sup> », et dont le nom est forgé à partir de celui du géant Gargantua, dont l'évocation renvoie à l'imaginaire rabelaisien. De

<sup>236</sup> Caresme Prenant, *ibid.*, p. 11.

<sup>237</sup> Caresme Prenant, *ibid.*, p. 7.

<sup>238</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 236.

<sup>239</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *ibid.*, p. 372.

<sup>240</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, ouvr. cité, p. 7.

plus, le passage suivant : « Au surplus le seul sergent *Or'ça* fera tous les exploits l'année prochaine, et *Or'la* sera supprimé<sup>241</sup> » fait allusion au personnage de Grippe-minaud, qui ne cesse de répéter « Orça, orça, orça<sup>242</sup> » et qui propose une énigme à Panurge et ses comparses en échange de la vie sauve dans le *Cinquiesme livre* (ch. XII). L'emploi de ces noms témoigne d'une intertextualité recherchée par Caresme Prenant, sinon avec l'ensemble de l'œuvre de Rabelais, du moins avec le *Tiers* et le *Cinquiesme livre*.

On retrouve également l'esprit stylistique rabelaisien à travers les nombreux jeux de mots et autres métaphores grivoises et grotesques qui parsèment le texte, dont l'extrait suivant : « comme les huïstres trop maniées souvent s'ouvrent d'elles-mêmes, ainsi font les filles<sup>243</sup> » ne constitue qu'un exemple parmi d'autres. Comme de nombreux imitateurs, Caresme Prenant exploite également la liste énumérative de style rabelaisien, par exemple dans le passage : « comme femme luxurieuse, galeuse, causeuse, malicieuse, et peteuse<sup>244</sup> », homéotéleute en *-euse* qui n'est pas sans faire penser à l'énumération allitérative « gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret<sup>245</sup> » de *Gargantua* (ch. I).

Ainsi, de la même façon et pour les mêmes raisons qu'Astrophile Le Roupieux, Caresme Prenant imite le genre de la *Pantagruéline Prognostication* tout en rajoutant des allusions au reste de l'œuvre de Rabelais, dont le nom est alors reconnu depuis longtemps comme une excellente « réclame de librairie<sup>246</sup> ». L'évocation de son univers fictionnel amplifie donc l'effet comique recherché par l'imitateur. De façon tardive, ce texte s'inscrit dans l'horizon d'attente des pronostications joyeuses d'une manière similaire à celle des *Grandes et recreatives prognostications*, dont il partage les caractéristiques, c'est-à-dire de ne pas prendre part au débat sur la volonté divine contre le fatalisme astral de l'astrologie divinatrice et d'évacuer la dimension critique contre l'astrologie judiciaire propre à la

<sup>241</sup> Caresme Prenant, *ibid.*, p. 12.

<sup>242</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 753.

<sup>243</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>244</sup> Caresme Prenant, *ibid.*, p. 4.

<sup>245</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 10.

<sup>246</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 20.

*Prognostication des prognostications* de Bonaventure Des Périers et à la *Pantagruéline Prognostication*. Le texte de Caresme Prenant conserve uniquement l'aspect ludique de cette dernière, combiné avec celui des moqueries anti-féministes du *Tiers livre*. Ce faisant, il se présente comme une nouveauté dans la chaîne de réception de Rabelais dans la mesure où il modifie légèrement l'horizon d'attente des pronostications joyeuses en le combinant avec l'horizon d'attente réactivé du troisième opuscule rabelaisien, qui donnait à lire, en marge du contexte de la Querelle des femmes, une amusante satire du mariage, des vices des femmes et des risques encourus par les hommes.

Les deux pronostications parues en 1610 et 1612 suggèrent que la *Pantagruéline Prognostication* a eu une grande influence sur le genre littéraire de la pronostication joyeuse et qu'elle était associée de très près avec le reste de l'œuvre littéraire de Rabelais, comme c'est le cas chez Caresme Prenant, qui offre une lecture parallèle du *Tiers livre* et de la *Pantagruéline Prognostication*. Elle a assurément joui d'un succès suffisant pour que la mention de son auteur devienne un argument publicitaire de taille pour d'éventuels singes astrophiles, même aussi tardifs.

La postérité de la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant – du moins sous ce titre – est mal connue et l'absence presque totale de commentaire critique à son sujet témoigne du peu d'attention qui lui est accordée, même en lien avec la question de la réception de Rabelais. Elle se retrouve toutefois *verbatim*, sous le titre « Discours Facecieux », dans le recueil des pièces facétieuses diverses intitulé *Les Fantaisies de Bruscombille* (1612), pseudonyme du comédien bourguignon Jean Gracieux. Si le recueil a fait l'objet de plusieurs rééditions au XVII<sup>e</sup> siècle, la pièce ne semble pas pour autant faire l'objet d'une réception propre, ni en lien avec Caresme Prenant, ni en regard de la réception de la chronique pantagruéline dont elle témoigne. Elle demeure un bon exemple de la postérité de Rabelais qui aura su, à travers le temps, inspirer de nombreux singes dans l'imitation de sa manière et des styles littéraires qu'il a lui-même affectionnés.

Ainsi, deux des genres littéraires employés par Rabelais ont fait l'objet de reprises génériques : d'une part, le roman de chevalerie parodique, duquel participent les *Grandes chroniques* ainsi que les romans de Des Autels et de Horry – ce dernier se veut à la fois une reprise générique et une expansion transfictionnelle sous la forme du *prequel* –, sans oublier la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*, micro-épopée burlesque qui présente une parenté archi-textuelle suffisante pour constituer une reprise générique partielle. D'autre part, le genre de la pronostication joyeuse propre à la *Pantagruéline Prognostication* est également repris à Rabelais, plus spécifiquement dans les *Prognostication des prognostications* respectives de Des Périers et de Caresme Prenant, ainsi que dans les *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux, trois reprises génériques qui combinent, chacune à leur manière, les idées et le style de Rabelais. La section qui suit étudie une série de textes qui présentent des cas d'expansion transfictionnelle, c'est-à-dire qu'ils affichent une volonté claire de donner une suite ou une continuation à son univers narratif.

## 1.2 RÉCITS DE NAVIGATION ET SONGE : DE QUELQUES EXPANSIONS TRANSFICITIONNELLES

Si l'ensemble des 37 textes étudiés dans la présente thèse propose des marques d'intertextualité avec l'œuvre rabelaisienne, certains d'entre eux s'inscrivent dans un cas de transtextualité bien précis, concept théorisé par Richard Saint-Gelais et préalablement défini en début de chapitre<sup>247</sup>. Il s'agit de relations transfictionnelles, caractérisées par le partage ou le prolongement d'un univers fictionnel et la migration de données diégétiques d'un texte à un autre, qu'il soit d'un même auteur ou non, et plus spécifiquement d'expansions transfictionnelles, c'est-à-dire de continuations. Contrairement aux précédents, ces textes ne constituent pas nécessairement des reprises génériques de genres littéraires propres à la production rabelaisienne.

<sup>247</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 18-19.



Dans le corpus parabelaisien à l'étude, deux textes en particulier se distinguent car, profitant d'une période de silence de la part de Rabelais entre 1534-1535 et 1546, ils correspondent exactement à cette pratique : le *Songe de Pantagruel* de François Habert et l'anonyme *Disciple de Pantagruel*. Ce dernier, en plus d'inspirer la structure narrative du *Quart livre*, donne lieu à une série d'expansions transfictionnelles correspondant au même genre littéraire : le récit de navigation allégorique. Il s'agit de deux transfictions relevant de genres que Rabelais lui-même n'a jamais exploités dans sa première manière.

Le *Disciple de Pantagruel*, dans un premier temps, s'inscrit dans l'horizon d'attente du récit de navigation, dont la mythologique *Odyssée* (VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) d'Homère est sans conteste le texte emblématique. Ce genre était très en vogue au XVI<sup>e</sup> siècle en raison de la recherche d'une voie menant « vers Cathay, le pays du “fabuleux métal”<sup>248</sup> », de la découverte de l'Amérique qui en découle, et des voyages d'exploration et de colonisation vers le nouveau continent. Les relations de périple maritimes, imaginaires comme réels, faisaient alors l'objet de nombreuses éditions et correspondaient aux goûts du lectorat, qui offrit toutefois un accueil mitigé au *Bref recit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 par le capitaine Jacques Cartier aux iles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres* (1545). Le *Disciple de Pantagruel* est le premier à exploiter l'imaginaire rabelaisien dans le genre du récit de navigation allégorique et constitue une expansion transfictionnelle de son œuvre. Rabelais effectue lui-même une reprise générique et une version transfictionnelle du *Disciple de Pantagruel* lors de l'écriture de son *Quart livre*, qui sera ensuite continué de façon posthume par un éditeur ayant eu accès à ses brouillons, dans l'*Isle Sonante* et le *Cinquiesme livre* puis, des années plus tard, par Guillaume Reboul.

Dans un second temps, François Habert propose, en 1542, une sorte de « continuation onirique » à *Pantagruel* et à *Gargantua* sous la forme du récit de trois rêves. Ce texte relève du genre littéraire antique du songe, qui connaît une grande popularité au XVI<sup>e</sup> siècle, et dont le *Songe de Scipion* (54 av. J.-C.) de Cicéron, commenté par Macrobie

---

<sup>248</sup> Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, ouvr. cité, p. 36.

(V<sup>e</sup> siècle), et le *Songe de Poliphile* (1467) de Francesco Colonna, en pleine Renaissance italienne, sont des exemples notables. Ce texte fait suite à la redécouverte, en 1538, de textes médicaux d'Hippocrate, Aristote et Platon, qui rétablissent l'intérêt envers les songes naturels, expliqués et mis en parallèle avec les songes vains et prophétiques par Roland Antonioli dans « Rabelais et les songes<sup>249</sup> ».

### 1.2.1 L'entêtant silence rabelaisien en expansion (1534-1535 à 1546)

Le point de départ de cette série d'expansions transfictionnelles et de toute la seconde manière rabelaisienne est la promesse d'une suite, faite à la fin de *Pantagruel*, que Rabelais n'a pas tenue lors de la publication de son *Gargantua* et qu'il laisse en suspens au cours d'une longue période de silence :

entre 1534-1535, date de la publication de *Gargantua*, et 1542, date de la dernière édition certainement revue de la *Prognostication*, Rabelais n'a pas publié d'œuvre inédite, et il faut attendre 1546 pour que paraisse la première version du *Tiers livre*. Mais, dans ce laps de temps qui sépare le premier élan créatif du second, Rabelais a retravaillé simultanément *Pantagruel*, la *Prognostication* et *Gargantua*<sup>250</sup>.

Au cours de cette période, Rabelais est peut-être contraint de fuir en Poitou, où il n'existe aucune trace de ses activités de février à août 1535, puis il revient à Lyon en 1536. Marcel de Grève attribue ce long silence à « la prudence dans laquelle Rabelais, comme les autres humanistes conquis aux nouvelles idées, est obligé de se retrancher<sup>251</sup> », d'autant

<sup>249</sup> Roland Antonioli, « Rabelais et les songes », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1978, vol. 30, p. 7-21.

<sup>250</sup> Nicolas Le Cadet, « Les rééditions de la *Pantagruéline Prognostication* et le tissage énonciatif chez Rabelais », art. cité, p. 134.

<sup>251</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. 37.

plus que son œuvre, à la suite de la parution de *Gargantua*, dans lequel il incite le lecteur à « rompre l'os, et sugcer la sustantificque mouelle<sup>252</sup> », avait commencé à attirer les soupçons de la Sorbonne.

Un auteur anonyme n'en profite pas moins pour tenter de satisfaire les attentes du lectorat et relever le pari narratif que Rabelais proposait à la fin de *Pantagruel* : celui de donner une suite aux aventures de ses géants, sous la forme d'un récit de navigation. Le résultat en est le *Disciple de Pantagruel. Le Voyage et Navigations que fist Panurge, disciple de Pantagruel aux Isles incongneues et estranges, et de plusieurs choses merueilleuses difficiles à croyre qu'il dict avoir veues, dont il faict Narration en ce present Volume, et plusieurs aultres joyeusetés pour inciter les Lecteurs et auditeurs à Rire*, paru en 1538 à Lyon chez Denis de Harsy et à Paris chez Denis Janot. Le texte a connu plus d'une vingtaine de rééditions au cours du XVI<sup>e</sup> siècle sous des titres divers et chez de nombreux éditeurs, dont Étienne Dolet (Lyon, 1542), Pierre de Tours (Lyon, 1543), Robert et Jehan Du Gord (Rouen, 1544), Nicolas Buffet (Paris, 1548) et Jean Josseran (Lyon), aussi tardivement qu'en 1595. Le *Disciple de Pantagruel* est aussi connu sous les titres suivants : *Les merueilleuses navigations de Panurge* (1542), la *Navigation du compaignon à la Bouteille* (1547) et *Bringuenarilles Cousin Germain de fesse Pinte* (1548). Il a fait l'objet d'une édition critique établie par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnières, parue chez Nizet en 1982.

Cet auteur est suivi, quatre ans plus tard, par François Habert (1510-1561), qui décide également de proposer une expansion transfictionnelle à *Pantagruel* et à *Gargantua*, mais dans un genre que Rabelais n'a ni suggéré dans les écrits de sa première manière, ni employé dans sa production littéraire ultérieure. Il s'agit du *Songe de Pantagruel avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancellier de France*, qui paraît à Paris chez Adam Saulnier en 1542, alors que l'auteur, qui est âgé d'environ 32 ans et publie sous le pseudonyme de Banny de Liesse, est connu surtout comme traducteur et très

---

<sup>252</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 7.

prolifère poète du roi sous François I<sup>er</sup> et Henri II. L'ouvrage a fait l'objet d'une publication non datée chez Claude Le Roy, à Rouen, ainsi que, plus récemment, d'une édition moderne, commentée par John Lewis chez Droz, dans la collection *Études rabelaisiennes*, en 1985.

### 1.2.1.1 Quand le *Disciple* est las d'attendre son maître...

Le *Disciple de Pantagruel*, dont la première parution connue remonte à 1538, est le fait d'un compilateur anonyme œuvrant à la manière des *Grandes chroniques*. Il compte 32 chapitres et son personnage principal et narrateur interne est, dans les premières éditions conservées, Panurge. Suivant la structure diégétique des récits de navigation allégoriques à la mode antique, il y raconte son départ en mer, accompagné de « cinq cens hommes de sorte, tous essorilliez gens de bien, et bannis<sup>253</sup> », et décrit ses escales sur des îles fantastiques, les merveilles que lui et ses *compaignons* y ont vues et les obstacles périlleux qu'ils ont dû affronter, puis leur retour sur la terre ferme. Ce texte, réimprimé au moins sept fois du vivant de Rabelais, paraît six ans après la parution de *Pantagruel*, auquel il fait suite, et tout au plus quatre ans après celle de *Gargantua*. Même s'il est inspiré de l'univers narratif de la première manière rabelaisienne, le *Disciple de Pantagruel* est surtout, comme l'indique Mireille Huchon,

une variation sur l'*Histoire véritable* de Lucien à qui est emprunté le pays des Lanternes ; le début est ainsi une plaisante réécriture de Lucien sur le mensonge. Il n'est fait aucune mention d'aventures concernant Gargantua ou Pantagruel ; la seule allusion est une comparaison de la grandeur de la jambe du géant Bringuenarilles par rapport à la taille des laquais de Gargantua et de Pantagruel dont les lecteurs ont lu les histoires. Ces aventures furent du goût de Rabelais,

---

<sup>253</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 5.

puisqu'il se servira ultérieurement de plusieurs des épisodes pour les navigations de ses héros<sup>254</sup>.

Ainsi, l'auteur du *Disciple de Pantagruel* élude les personnages de Pantagruel et Gargantua, bien qu'il prenne soin de les mentionner, en particulier dans son titre. Il ne reprend à proprement parler aux récits rabelaisiens que Panurge, lui-même dépourvu de ses principales caractéristiques, dont la plus marquante est probablement sa polyglossie. Lorsqu'il est présenté, dans *Pantagruel* (ch. IX), Panurge fait l'étalage d'une panoplie de langues auxquelles Pantagruel lui-même ne comprend rien, tandis que le narrateur-Panurge du *Disciple* envoie chercher en Basse-Bretagne « ung truchement qui sceust parler tous langaiges<sup>255</sup> », ne démontrant lui-même aucune aptitude particulière dans ce domaine.

Une hypothèse, formulée par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, veut que le texte du *Disciple de Pantagruel* participe d'une tradition folklorique déjà connue avant les écrits de la première manière rabelaisienne, mais dont les seules traces conservées porteraient la marque d'un choix « publicitaire qui le plaçait, comme les *Chroniques* rabelaisiennes, dans la zone d'attraction d'une littérature à succès<sup>256</sup> », par un glissement onomastique du nom de deux personnages, le narrateur et le géant, vers Panurge et Bringuenarilles. Ainsi, en 1544, ces personnages ne changeraient pas de noms pour se distinguer de la fiction rabelaisienne, mais plutôt pour reprendre les désignations sous lesquelles ils étaient auparavant connus, c'est-à-dire respectivement Bringuenarilles et Gallimassue. Dans la même ligne d'idées, il est possible que le nom de Fessepinthe, que l'on retrouve dans le titre de certaines éditions du *Disciple de Pantagruel* à partir de 1548, ait également appartenu à cette tradition folklorique pré-rabelaisienne. Par conséquent, son évocation, dans le prologue de *Gargantua*, parmi « *Gargantua, Pantagruel, Fessepinthe, La*

<sup>254</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 257.

<sup>255</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>256</sup> Guy Demerson, « Introduction », *ibid.*, p. xli.

*dignité des braguettes, Des poys au lard cum commento*<sup>257</sup> », ne serait ni de la « fantaisie<sup>258</sup> » de Rabelais, comme le suggère Plattard, ni une marque de l'influence du maître sur les rééditions du *Disciple*, mais plutôt la mention d'une tradition attestée, dont il ne subsisterait aujourd'hui aucune trace écrite.

Le décès de Bringuenarilles, qui a « toutes les paelles, paellons, chaldrons, coquasses, lichefretes, et marmites du pays avallé, en faulte de moulins à vent<sup>259</sup> » et qui s'étrangle en « mangeant un coing de beurre frays à la gueule d'un four chauld, par l'ordonnance des mediciens<sup>260</sup> » dans le *Quart livre* (ch. XVII), serait ainsi, selon l'hypothèse de Romain Menini, un acte d'autorité de la part de Rabelais, dont l'impact est si fort dans l'univers littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle qu'il réaffirmerait ses droits narratifs sur le personnage et en empêcherait ainsi tout retour. Pour le chercheur, « [f]aire mourir Bringuenarilles en 1548, c'était faire passer de vie à trépas le héros usurpateur de l'imitateur et mettre fin au règne de la navigation apocryphe. Rabelais reprenait ses droits<sup>261</sup> ».

Quoi qu'il en soit, la première édition connue du *Disciple de Pantagruel* effectue un déplacement de l'horizon d'attente du lectorat en choisissant pour protagoniste principal Panurge. Il s'agit à la fois d'un cas d'expansion transfictionnelle, puisque le texte se veut une continuation de *Pantagruel*, et d'émancipation transfictionnelle de ce personnage, auquel l'auteur anonyme fait vivre des aventures qui étaient certes annoncées, mais dont la rédaction n'était pas encore prévue par Rabelais. Il prend place dans l'horizon d'attente d'un public qui appréciait les romans de chevalerie et le personnage de Gargantua, et que Rabelais avait lui-même déplacé en choisissant de faire de Pantagruel son personnage principal. C'est dans cet horizon d'attente récemment déplacé que s'inscrit le *Disciple de Pantagruel*, six ans après la première apparition du récit de son maître rabelaisien, rapidement consacré dans le paysage littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>257</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 6.

<sup>258</sup> Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, ouvr. cité, p. 1.

<sup>259</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 578.

<sup>260</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 581.

<sup>261</sup> Romain Menini, *Rabelais altérateur. « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les Mondes de Rabelais », 2014, p. 304.

Le texte répond à l'attente créée par Rabelais lors de l'annonce faite à la fin de *Pantagruel* et déçue par la publication de *Gargantua*. Il se propose de suivre sensiblement le même objectif, celui de naviguer vers les « aultres mers de Inde la majeure<sup>262</sup> », là où Rabelais entendait marier Pantagruel à la fille du roi des Indes, mais sans suivre le reste du programme narratif fantaisiste décrit par la maître. Le *Disciple de Pantagruel* effectue ainsi une migration de l'univers narratif rabelaisien dans un nouvel horizon d'attente, celui des récits de navigation, popularisé par les voyages maritimes tentant de trouver un passage vers l'Inde et ayant mené à la découverte de l'Amérique. L'un des récits d'exploration du nouveau continent, le *Bref recit et succincte narration* de Jacques Cartier, paru en 1545, a d'ailleurs parfois été attribué à Rabelais, qui aurait également rencontré Jacques Cartier en personne, « comme le prétend une tradition locale consignée en 1628 par le chanoine malouin Doremet [...]»<sup>263</sup> ». Ces éléments, s'ils témoignent d'une affiliation de Rabelais aux récits de navigation dans l'imaginaire collectif reconduite par Abel Lefranc et Marius Barbeau, ont été démentis, notamment par Claude La Charité, qui affirme que « si Rabelais a jamais connu Cartier, ce fut par l'entremise de cet imprimé [le *Bref recit*]<sup>264</sup> », en plus de rappeler que le *Quart livre* constitue en fait une satire « de la tromperie du récit de voyage, dont le découvreur Jacques Cartier, dénoncé dans le *Cinquiesme livre* posthume comme l'élève d'Ouy-dire, constitue le représentant par excellence<sup>265</sup> ». Loin de témoigner d'une quelconque admiration ou dette envers Cartier, le récit de Rabelais l'accuse, au contraire, « de ne pas suivre le principe premier de l'écriture de l'histoire, à savoir l'exigence d'autopsie établie par Thucydide et qui consiste à ne relater que les faits dont on a été le témoin oculaire<sup>266</sup> », donc d'inventer et de mentir.

---

<sup>262</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>263</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, ouvr. cité, p. 104. Déjà, Sainéan admettait que cela était « peu probable ».

<sup>264</sup> Claude La Charité, « Jacques Cartier élève d'Ouy-dire dans le *Quart-livre* de Rabelais », *Méthode !* (Bandol), n° 20 (Agrégation de Lettres 2012), Vallongues, 2011, p. 83.

<sup>265</sup> Claude La Charité, *ibid.*, p. 79.

<sup>266</sup> Claude La Charité, *ibid.*, p. 85.

Si l'humour et l'érudition du *Disciple de Pantagruel*, objets de fréquentes critiques, ne sont certes pas aussi fins que ceux de Rabelais, et que « les deux navigations n'ont ni le même but moral, ni le même horizon de curiosités intellectuelles, ni les mêmes méthodes pour aborder et décrire les êtres qui se rencontrent en l'Océan<sup>267</sup> », l'ouvrage présente néanmoins une réflexion toute lucianesque sur les notions de vérité et de fiction narrative :

Pource que plusieurs hystorians et cosmographes ont descript en plusieurs Livres les grandes et admirables merveilles du monde, non pas sans mensonges, comme il est advis à plusieurs. Comme a faict  
 Pline en son Livre de la naturelle hystoire.  
 Solin en son Livre des choses memorables.  
 Strabo en son Livre de la situation du monde.  
 Lucian en son Livre des vrayes narrations.  
 Jean de Mandeville en son Livre des voyages.  
 Et plusieurs aultres assez grands menteurs<sup>268</sup>

que le narrateur n'ose pas nommer. Il prétend toutefois qu'« on congnoistra evidemment [qu'il est] le vray imitateur de verité<sup>269</sup> ». Il y a, dans ce passage, le témoignage d'une certaine érudition et d'une affinité idéologique avec Rabelais, et particulièrement avec le *Cinquiesme livre* (ch. XXX), où Ouy-dire enseigne l'art de témoigner sans avoir vu à ses élèves, parmi lesquels figurent : « Herodote, Pline, Solin, Berose, Philostrate, Mela, Strabo, et tant d'autres antiques<sup>270</sup> ». Pour cette raison, Sainéan y voit plus qu'une « “plate facétie”, mais une composition curieuse, intéressante même. Premier pastiche de la parodie lucianesque, il a eu la bonne fortune de fournir à Rabelais des traits, des thèmes et des récits<sup>271</sup>. » Sur les plans thématique et stylistique, on retrouve en abondance dans le *Disciple de Pantagruel* les thèmes du vin, des victuailles et du bas corporel, chers à

<sup>267</sup> Guy Demerson, « Introduction », *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. x.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>270</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 804.

<sup>271</sup> Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle : Le cinquiesme livre, Le moyen de parvenir, Les joyeux devis*, Paris, Boccard, 1927, p. 263.



Rabelais, en plus des classiques kyrielles, de quelques néologismes à rallonge et d'une onomastique correspondant à la fonction des personnages, comme c'est le cas avec les capitaines, dont « [celluy] des mytaines ce nomme Mitouart. Celluy des mouffles, se nomme Moufflart. Et celluy des botynes se faict appeler Boytart<sup>272</sup> », qui ont peut-être inspiré à Rabelais « Riflandouille [qui] rifloit Andouilles : Tailleboudin [qui] tailloit Boudins<sup>273</sup> ».

Au fil des éditions successives du *Disciple de Pantagruel*, de plus en plus d'éléments rabelaisiens sont ajoutés. L'édition de 1542, parue à Lyon chez Étienne Dolet, intègre le texte à la suite de *Pantagruel*, dont il modifie la ponctuation, avec une pagination continue, ce qui témoigne d'une volonté, de la part des éditeurs et imprimeurs, d'associer ces deux ouvrages<sup>274</sup>. L'édition de 1545, pour sa part, reprend *verbatim* deux chapitres du *Pantagruel* (ch. XXXII et XXXIII) de 1542 : « Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche » et « Comment Pantagruel feut malade, et la façon comment il guerit ». L'auteur-compileur du *Disciple* effectue un glissement onomastique et remplace simplement le nom du géant rabelaisien par Bringuenarilles, et la mention de « l'auteur » par « Falourdin<sup>275</sup> ».

Le *Disciple de Pantagruel* porte également des traces de la tradition littéraire des *Grandes chroniques*, à laquelle il emprunte le nom de Gallimassue ainsi que quelques épisodes : celui où Bringuenarilles succombe à ses coups à Château-Landon ; celui où Gallimassue parle à la belle Gribouille ; celui du voyage « au bout des nues ou sont les

<sup>272</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 60.

<sup>273</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 635.

<sup>274</sup> Rappelons qu'il existe un exemplaire *Disciple*, imprimé à Paris chez Claude Micard en 1576 sous le titre de la *Navigation du compaignon à la Bouteille* et conservé à la Bibliothèque nationale de France, qui s'est trouvé relié, à une date ultérieure inconnue, à un exemplaire de l'édition lyonnaise de Jean Dieppi de la *Mitistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* de Guillaume Des Autels et à une édition des *Ordonnances generalles d'Amour* d'Étienne Pasquier, toutes deux datées de 1574. Cet exemplaire atteste l'affiliation, dans l'imaginaire collectif, de ces trois singeries parabelaisiennes, qui étaient fort probablement lues en parallèles les unes des autres.

<sup>275</sup> *Bringuenarilles Cousin Germain de fesse Pinte*, Paris, Nicolas Buffet, 1548, f. Fiii, r<sup>o</sup>.

grans geans<sup>276</sup> », *etc.* Ces emprunts témoignent d'une lecture parallèle des récits de géants rabelaisiens et des chroniques gargantuines traditionnelles, entre lesquelles l'auteur ne propose pas de distinction ni d'indices d'une quelconque préférence. Ce phénomène suggère que l'œuvre de Rabelais était lue et comprise par une certaine partie du lectorat sensiblement de la même manière que les *Grandes chroniques*, et que le *Disciple de Pantagruel* vise précisément l'horizon d'attente de ces lecteurs, avides de prouesses gigantesques et d'humour grossier.

On retrouve une mention explicite du *Disciple de Pantagruel* dans le *Catalogue des malheureux*, réédition posthume d'un texte de Laurent Desmoulins, qui n'a pas pu connaître lui-même la chronique pantagruéline et son expansion transfictionnelle. Toutefois, un éditeur a repris le texte original et lui a ajouté de nombreux éléments rabelaisiens, qui seront étudiés ultérieurement<sup>277</sup>, en plus de remplacer le nom de Desmoulins par la mention pseudonymique : « Composé Nouvellement par le Disciple PANTAGRUEL<sup>278</sup> ».

Malgré ses emprunts à l'univers rabelaisien, le *Disciple de Pantagruel* se distingue de ses prédécesseurs par la nouveauté qu'il apporte sur le plan du genre littéraire, phénomène qui n'est pas passé inaperçu chez ses successeurs et lui a assuré une grande fortune, comme en témoignent la vingtaine de rééditions dont il a été l'objet, et dont cinq sont supposées perdues. En plus du *Quart livre* et des brouillons ayant servi à la création du *Cinquième livre*, un autre texte, paru 75 ans plus tard, s'inscrit directement dans l'horizon d'attente déplacé par l'auteur anonyme du *Disciple de Pantagruel* : le *Nouveau Panurge* de Guillaume Reboul. Le *Disciple de Pantagruel* s'affilie à l'univers polyphonique, alors en pleine constitution, des chroniques rabelaisiennes et de leurs singes, et ajoute sa voix haut et fort à cette polyphonie, où elle retentira, en harmonie avec celles de Rabelais et de ses singes, jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>276</sup> *Ibid.*, f. Fvii, r<sup>o</sup>.

<sup>277</sup> À ce propos, voir le chapitre 3, p. 336-342.

<sup>278</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, ouvr. cité, f. A, r<sup>o</sup>.

### 1.2.1.2 Le Pantagruel néphélibate de François Habert

Cinq ans après la publication du *Disciple de Pantagruel* et toujours au cours de la période de silence de Rabelais, paraît un second ouvrage inspiré de sa chronique, mais cette fois-ci dans un genre littéraire qui n'a jamais été suggéré ni exploité par Rabelais. Proposant une expansion transfictionnelle de *Pantagruel* et de *Gargantua*, respectivement dix et huit ans après leur première publication, le *Songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg* est une allégorie pastorale versifiée, composée de 684 décasyllabes rimés, écrite par le poète et traducteur François Habert et parue à Paris en 1542 chez Adam Saulnier.

Tout comme le *Disciple de Pantagruel*, le *Songe* d'Habert exploite le procédé de l'émancipation transfictionnelle du personnage, qu'il applique à plus d'un protagoniste. C'est le cas, par exemple, de Pantagruel qui, après un banquet, s'endort et fait trois rêves. Dans le premier, Gargantua, son père, vient le prévenir contre les dangers des biens de ce monde et le conseiller sur les métiers qu'il devrait envisager, et dont le meilleur est sans conteste celui de berger du Seigneur. Dans un second rêve, interlude comique entre deux songes au ton plus grave, Panurge vient raconter à son ami Pantagruel sa capture et ses mésaventures chez les Turcs, d'où il a réussi à s'échapper en trompant Mélusine, fille du sultan. Le troisième et dernier rêve met à nouveau en scène la figure paternelle et autoritaire de Gargantua, qui offre à son fils des conseils sur le mariage, et plus spécifiquement sur les types des femmes à éviter. Le genre littéraire dans lequel il s'inscrit est le songe, connu depuis l'Antiquité et répandu autant au Moyen Âge qu'à la Renaissance. Les attestations les plus connues en sont le *Songe de Poliphile* (1467) de l'italien Francesco Colonna et le *Songe de Scipion* (54 av. J.-C.) de Cicéron, dans lequel le personnage principal s'endort à la

suite d'un banquet et rêve de son père, et dont le *Songe de Pantagruel* « suit, à peu de choses près, le [...] développement narratif<sup>279</sup> », comme le souligne Diane Desrosiers.

Habert ne fait donc pas d'emprunt générique à Rabelais, mais propose une continuation transfictionnelle inattendue à ses récits alors même qu'il connaît un grand succès et que le public en redemande, comme en témoignent les nombreuses imitations et rééditions parues au cours de cette période. Il profite d'un horizon d'attente qui lui est tout à fait favorable et y adhère de manière stratégique et délibérée, plaçant le nom de Pantagruel bien en évidence dans le titre de son ouvrage et faisant revivre ce personnage, ainsi que Gargantua et Panurge. Habert procède toutefois d'une façon qui lui est propre, exploitant l'horizon d'attente, également très populaire, de la littérature onirique et faisant subir une série de déplacements narratifs, soulignés par John Lewis, aux personnages rabelaisiens, qui « diffèrent de ceux de Rabelais : ils sont statiques et il leur manque la profondeur philosophique et comique de leurs homonymes rabelaisiens<sup>280</sup> ». Notons, par exemple, le rôle passif qui est attribué à Pantagruel et la mention de la mort de Gargantua, dans le passage :

Advis me fut de veoir Gargantua  
 Mon pere mort, qui lors c'esvertua  
 De m'appeler de voix haulte qui tonne<sup>281</sup>,

événement qui ne survient jamais dans l'univers rabelaisien et que ni Rabelais ni ses imitateurs ne reprendront.

---

<sup>279</sup> Diane Desrosiers-Bonin, « Le *Songe de Scipion* et le commentaire de Macrobie à la Renaissance », *Le Songe à la Renaissance. Colloque international*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1990, p. 77.

<sup>280</sup> John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 123. Texte original : « appear [to be] unlike Rabelais's own characters : they are wooden and lack the comic philosophical depth of their namesakes ».

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 133.

Outre ces personnages, Habert emprunte à Rabelais le thème du mariage, dont il est probable qu'il ait tiré l'idée du programme narratif de la fin de *Pantagruel* qui, rappelons-le, suggérait que ce dernier épouserait « la fille du roy de Inde nommé Presthan<sup>282</sup> ». Plusieurs des thèmes qu'il exploite sont résolument rabelaisiens, comme la bonne chère et la critique des moines hypocrites, tout comme le type d'humour dont fait preuve le personnage de Panurge, par exemple dans le décasyllabe grivois : « Venez flacons, et mettez a bas culz<sup>283</sup> ».

L'un des emprunts les plus intéressants que fait Habert à *Pantagruel* est toutefois l'épisode de Panurge chez les Turcs, qu'il ne se contente pas d'imiter, mais dont il propose une réécriture ou, dans les termes de Richard Saint-Gelais, une version transfictionnelle. Chez Rabelais, Panurge raconte comment il « eschappa de la main des Turcs<sup>284</sup> » (*Pantagruel*, ch. XIII) qui l'avaient attaché à une broche et lardé dans le but de le faire rôtir et de le manger. Après avoir tenté en vain de les en dissuader, Panurge remarque que son bourreau s'est endormi, et raconte :

lors je prens avecques les dents un tyson par le bout où il n'estoit point bruslé, et vous le gette au gyron de mon routisseur, et un aultre je gette le mieulx que je peuz soubz un lict de camp, qui estoit auprès de la cheminée [...]. Incontinent le feu se print à la paille, et de la paille au lict. et du lict au solier<sup>285</sup>,

provoquant ainsi un incendie dans tout le village, qui permet à Panurge de se sauver. Il est, comble de malheur, poursuivi dans sa fuite par des chiens, auxquels il lance les lardons qui le recouvrent, pour faire diversion.

---

<sup>282</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 336.

<sup>283</sup> « François Habert, “Le songe de Pantagruel”, and Rabelais’s Chronicles », art. cité, p. 148.

<sup>284</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 262-267.

<sup>285</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 264.

Chez Habert, le même passage est repris aux lignes 477 à 590, mais il subit d'importants déplacements narratifs. Premièrement, Habert donne un motif à la capture de Panurge, qui voulut démontrer au *Souldan*

un art dont la subtilité,  
 semblait aux turcs de grande utilité :  
 car je scavoys les perles enfiller [...]  
 Mais tel bonté dont estois a mon aise,  
 Au long durer, leur ressembla mauvaïse.  
 Dont le souldan je veis se dépiter  
 En protestant Mahon, et Juppiter  
 Que j'estois trop d'enrichir curieulx.  
 Puis se monstra prompt et labourieux  
 De m'enfermer en estroicte prison  
 Pour me punir de telle mesprison<sup>286</sup>.

Ce passage transforme la captivité de Panurge qui était, chez Rabelais, simplement embroché pour être mangé, en un emprisonnement vindicatif de la part d'un sultan jaloux de ses connaissances érotiques. Chez Habert, ce n'est pas l'ingéniosité de Panurge qui lui sauve la vie, mais plutôt Mélusine, fille du sultan, dont le nom renvoie à l'imaginaire du roman de chevalerie arthurien<sup>287</sup> et dont le narrateur raconte :

[qu'elle] avoit de moy zelle  
 Et qui allait mon amour poursuyvant,  
 Me delivra celle nuict ensuyvant.  
 Je luy avoys aprins nostre language  
 Et denfiler perles le vray usage

<sup>286</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 146-147.

<sup>287</sup> Mélusine est mentionnée, notamment, dans « Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faictz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres » [1532], *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 113-150.

Qui la rendit de moy si amoureuse  
Que de ma vie elle fut curieuse<sup>288</sup>.

Mélusine libère donc Panurge de sa prison et lui offre un anneau en gage d'amour, qu'il vend à Paris contre deux mille écus qu'il prête à Cérès et Bacchus ou, en d'autres termes, qu'il dépense en ripaille et en vin. Dans les deux extraits cités ci-dessus se trouve la réutilisation d'une expression tirée de *Gargantua* (ch. XXXIII), alors que Spadassin s'adresse à Picrochole et lui suggère : « mais allons nous cacher au coing de la cheminée : et là passons avec les dames nostre vie et nostre temps, à enfiller des perles, ou à filler comme Sardanapalus<sup>289</sup> ». L'expression « filer des perles » pourrait être interprétée au sens, généralement admis et dépréciatif envers les femmes, de perdre son temps. Or, son association, chez Rabelais, avec l'ancien roi assyrien Sardanapale, « type du monarque débauché<sup>290</sup> », lui confère un double sens grivois que le *Songe de Pantagruel* retransmet à sa façon.

Au-delà des emprunts matériels, qui suggèrent une forte volonté de filiation avec l'œuvre rabelaisienne, la continuation d'Habert n'est pas totalement dépourvue de dessein qui lui est propre. L'auteur se sert de l'univers fictionnel rabelaisien « pour soutenir (entre autres) le droit du clergé à se marier<sup>291</sup> » et offrir une critique des mauvais bergers qui valorise l'Évangile et tente de prévenir les fidèles contre les dangers « de la fureur des grands loups ravissans<sup>292</sup> », objectif qui n'est pas sans rappeler celui d'Antoine Marcourt qui fait également, dans la première édition de son virulent pamphlet réformé *Le Livre des marchans*, appel à l'univers rabelaisien pour critiquer les « faulx prophetes qui au dehors semblent estre simples brebis et au dedens sont loupz ravissans, [dont] les brebis de

<sup>288</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 147.

<sup>289</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 95.

<sup>290</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1142.

<sup>291</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1992, p. 175.

<sup>292</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 139.

Jesuchrist se puissent garder<sup>293</sup> ». Habert décrit, dans un passage au ton tout aussi grave, la pauvreté spirituelle dans laquelle les prêtres hypocrites entraînent les brebis :

Mais par bergers, de ce temps où tu vis,  
Sont gouvernez troppeaulx d'ung aultre advis.  
Povres bergers en povrecté delaissent,  
De fain et soif mourir brebis ilz laissent,  
Et les font paistre en maulvais pasturage  
Où bien souvent de venimeulx herbage  
Une brebis qui aura peu gouster,  
Tout le troppeau commence de gaster<sup>294</sup>.

Dans la chaîne de réception des écrits rabelaisiens au XVI<sup>e</sup> siècle, Habert est le premier auteur à inscrire cette lecture du maître dans une œuvre de fiction narrative entièrement inspirée par la chronique pantagruéline, s'inscrivant dans le même univers diégétique et continuant les aventures de ses protagonistes. L'auteur offre également une critique des biens de ce monde :

Car les thresors mondains sont dangereux,  
Si les humains en sont trop amoureux.  
Et me sembloit, quand au monde j'estoye,  
Que possesseur si grand je ne doubtoye  
Aulcun danger, tant fut aigre, ou cuisant.  
Certes, croy moy, le thresor est nuisant  
Aux possesseurs pleins de desloyaulte,  
Qui sont sans foy, sans loy, et charité.  
Las j'en ay veu aux enfers martyrer,  
D'avoir voulu bien mondains preferer  
A ceulx. qui sont de plus grand efficace,  
Et, qui font veoir de Dieu vivant la face<sup>295</sup>.

<sup>293</sup> Antoine Marcourt, *Le livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ciiii, v<sup>o</sup>.

<sup>294</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 141.



Cette critique est exprimée d'une façon similaire à celle que l'on retrouve dans la *Prognostication des prognostications* de Bonaventure Des Périers, parue tout juste cinq ans auparavant, en 1537, et qui s'acharne sur le « Monde mondain, trop mondainement monde<sup>296</sup> » et sa tendance à la curiosité malsaine pour les ragots malveillants. Ces singes confirment qu'il y a bien une tendance de la réception à comprendre chez Rabelais un plus haut sens, une critique de certains dogmes religieux et de certains aspects de la vie sociale. Ce phénomène est réutilisé de plusieurs manières au fil du siècle, comme c'est le cas, notamment, dans les *Triumphes de l'abbaye des Conards* (1541), mise par écrit du récit des fêtes carnavalesques de Rouen parue l'année avant le *Songe de Pantagruel* d'Habert et relatant comment le nom et les œuvres de Rabelais sont utilisés en contexte de joyeuse moquerie tournant en dérision le pouvoir temporel de l'Église.

L'un des principaux intérêts du *Songe de Pantagruel* est qu'il propose une lecture parallèle de l'univers rabelaisien et d'un genre littéraire tout autre que celui du roman de chevalerie, propre à la première manière rabelaisienne, ce qui témoigne d'une culture et d'une érudition de la part de son auteur, ainsi que d'une affiliation idéologique avec le maître. Son style poétique travaillé démontre que le texte de Rabelais peut être recyclé à des fins élevées et sérieuses, et non pas seulement dans une intention bouffonne ou carnavalesque.

À l'instar du *Disciple de Pantagruel*, il entretient une relation d'échanges transfictionnels à double sens avec Rabelais, puisque celui-ci, même s'il n'intègre jamais le genre littéraire du songe à son œuvre narrative, va emprunter, quatre ans plus tard dans son *Tiers livre* (1546), plusieurs éléments à Habert, dont le plus important est assurément le thème du mariage, enjeu central du *Songe de Pantagruel*. Chez Rabelais, c'est ce thème qui motivera, à la fin du *Tiers livre*, l'annonce de la quête du mot de la Dive Bouteille, qui est

---

<sup>295</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>296</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », art. cité, p. 115.

au cœur du récit de navigation du *Quart livre* (même si la notion de mariage est, dans ce dernier, mise de côté au fil du texte), et constitue également le fil conducteur du *Cinquiesme livre*, suite de la navigation amorcée au *Quart livre* et présenté comme la fin par un ou des éditeurs à partir de brouillons laissés par Rabelais. Si le choix du genre littéraire du songe, qu'il tente d'imposer à l'univers rabelaisien, ne connaît aucune fortune parmi les singes de Rabelais, il n'en reste pas moins que le *Songe de Pantagruel* effectue un déplacement majeur de l'horizon d'attente du lectorat de la chronique pantagruéline et influence de façon fondamentale toute la production rabelaisienne qui lui fait suite, ainsi que les textes de nombreux imitateurs. Mentionnons, par exemple, André Misogyne, François de Billon, Nicolas de Cholières et Jean de Marconville, quatre singes qui s'inspirent du thème du mariage et reprennent l'argumentation « misogyne » de Rondibilis<sup>297</sup> dans le cadre de la Querelle des femmes, ainsi que la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant, qui parodie la prédiction astrologique sérieuse en mettant en scène un débat judiciaire cocasse sur la question du mariage<sup>298</sup>.

L'éditeur des *Songes drolatiques de Pantagruel*<sup>299</sup> (1565), recueil d'images sans lien direct avec le contenu narratif du texte d'Habert, laisse supposer, par le choix d'un titre très similaire à celui du *Songe de Pantagruel*, que ce dernier est toujours lu et apprécié plus d'une vingtaine d'années après sa parution et quatre ans après le décès de son auteur, malgré le nombre limité d'éditions qui en sont aujourd'hui connues. Le texte du *Songe* est également intéressant dans la mesure où il constitue une exception dans la production littéraire de François Habert, qui n'avait jusqu'alors jamais semblé s'intéresser à la Réforme. John Lewis en dit :

---

<sup>297</sup> Il s'agit de *La louenge des femmes* d'André Misogyne ; du *Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* de François de Billon ; *De la bonté et mauvaistié des femmes* de Jean de Marconville, et de la *Guerre des masles contre les femelles* de Nicolas de Cholières. Voir la page 48, note 100 pour les références complètes.

<sup>298</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 82-86.

<sup>299</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

sous plusieurs aspects, le *Songe de Pantagruel* est très différent de ses autres ouvrages ; il est unique car il s'inscrit dans le genre du songe ; c'est la seule de ses œuvres qui recycle les personnages, déjà très connus, de Gargantua, Pantagruel et Panurge ; il constitue un état embryonnaire de certains épisodes familiers du *Tiers livre* de Rabelais<sup>300</sup>.

Cette singularité dans la production d'Habert en fait une singerie intéressante en regard d'un parcours littéraire qui n'a, autrement, rien de rabelaisien. Continuation transfictionnelle imprégnée de l'imaginaire et de l'esprit critique du maître, le *Songe de Pantagruel* réactualise la portée idéologique des écrits de Rabelais sur la question de l'évangélisme. Il a assurément laissé sa marque dans l'univers polyphonique pararabelaisien, allant jusqu'à suggérer le fil conducteur de toute la seconde manière rabelaisienne, dont la caractéristique principale semble, justement, être sa tendance à la réutilisation de ses propres imitateurs.

### 1.2.2 Rabelais imitateur ou le singe qui apprend à faire la grimace

La seconde manière rabelaisienne comprend deux ouvrages : le *Tiers livre*, paru en 1546, après environ douze années de silence durant lesquelles Rabelais s'est contenté de donner des rééditions de ses précédents *opera*, et le *Quart livre*, qui a fait l'objet de deux éditions distinctes, l'une en 1548 et l'autre en 1552. L'une des principales caractéristiques de cette seconde manière est l'abandon du genre littéraire du roman de chevalerie parodique à la manière des *Grandes chroniques*, dont la structure diégétique avait inspiré *Pantagruel* et *Gargantua*. Toute cette deuxième production est également conditionnée par les textes des deux continuateurs dont il vient d'être question. Comme le souligne Mireille

---

<sup>300</sup> John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 103. Texte original : « in many respects the *Songe de Pantagruel* is very different from all his other work; it is unique in being cast as a dream; it is the only one of his works which uses the already well-known characters of Gargantua, Pantagruel and Panurge; it presents in embryonic form episodes later familiar from Rabelais's *Tiers Livre* ».

Huchon, « [à] son tour, Rabelais s'inspirera du *Songe de Pantagruel* pour son *Tiers livre* et du *Disciple de Pantagruel* pour le *Quart* et le *Cinquiesme livre*, réempruntant alors les emprunts faits à son œuvre dans un intéressant jeu de miroirs<sup>301</sup>. »

Ainsi, l'ambitieuse promesse que fait Rabelais à la fin de *Pantagruel* d'offrir une suite à son roman de chevalerie parodique, dans laquelle devaient se retrouver un récit de navigation et l'histoire du mariage et du cocuage de Panurge, a inspiré à la fois l'anonyme *Disciple de Pantagruel* et le *Songe* de François Habert. Ce sont respectivement la structure diégétique du genre littéraire employé par le premier et le thème central du second qui fourniront à Rabelais les matériaux dont il se servira pour élaborer ses *Tiers* et *Quart livre*, ainsi que les brouillons qui deviendront l'*Isle Sonante* et le *Cinquiesme livre*.

Le *Tiers livre des faits et dictz Heroïques du bon Pantagruel. Composé par M. Fran. Rabelais docteur en medecine. Reveu, et corrigé par l'Autheur, sus la censure antique*, paru en 1546 à Paris chez Christian Wechel, alors que Rabelais est vraisemblablement dans la soixantaine, a fait l'objet de nombreuses rééditions. L'auteur s'y présente comme le « Calloïer des Isles Hieres », surnom qui sera supprimé à partir de l'édition parisienne de Michel Fezandat, en 1552. Le texte reprend le thème du mariage de Panurge, dont il est dit à la fin de *Pantagruel* qu'il sera « marié, et cocqu dés le premier moys de ses nopces<sup>302</sup> », énoncé qui avait inspiré François Habert pour l'écriture de son *Songe de Pantagruel*. Le thème du gigantisme ainsi que le genre du roman de chevalerie y sont abandonnés, au profit d'un genre composé de dialogues philosophiques, sous la forme de consultations avec divers conseillers et autorités qui tenteront d'aider Panurge à résoudre son dilemme, à savoir s'il doit ou non se marier.

L'ouvrage est caractérisé par un style très travaillé et un système graphique soigneusement étudié, que l'auteur nomme la censure antique, aboutissement d'une

<sup>301</sup> Mireille Huchon, « Introduction », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. xvi.

<sup>302</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 336.

réflexion qui « tire parti des querelles des réformateurs pour se placer entre régression étymologique et fiction graphique<sup>303</sup> » et dont on retrace l'évolution au fil des différentes éditions de ses œuvres. Le *Tiers livre* est toutefois son écrit qui se positionne le plus ouvertement dans la réflexion sur l'orthographe qui marque les années 1530 à 1555 et qui oppose les tenants d'une orthographe traditionnelle, qui doit porter les traces de ses racines étymologiques – défendue notamment par Des Autels –, aux tenants d'une orthographe modernisée à tendance phonéticienne, rapprochée de la prononciation et théorisée surtout par Louis Meigret et Jacques Peletier du Mans. Ces systèmes et leurs évolutions sont étudiés par Nina Catach<sup>304</sup>, dont les travaux sont prolongés et combinés avec l'étude des marques que l'on en retrouve chez Rabelais par Mireille Huchon dans son *Rabelais grammairien*<sup>305</sup>. C'est à la toute fin du volume que Panurge, insatisfait des réponses qu'il obtient lors de ses consultations, décide de partir en quête du mot de la Dive Bouteille, amorçant les préparatifs d'un voyage en mer qui annonce un récit de navigation allégorique, à la manière du *Disciple de Pantagruel*.

Le *Quart livre des faicts et dictz Heroïques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais Docteur en médecine*, quatrième et dernier écrit de Rabelais, a, pour sa part, fait l'objet de deux parutions distinctes : une première, sortie des presses de Pierre de Tours en 1548, à Lyon, qui ne compte que 11 chapitres et est de toute évidence une édition hâtive et inachevée, et une seconde, imprimée avec le *Tiers livre* en 1552 à Paris, chez Michel Fezandat, qui compte 67 chapitres. Dans les deux cas, il s'agit de récits de navigation allégoriques, suivant la structure diégétique du *Disciple de Pantagruel*, où les protagonistes naviguent d'île en île et rencontrent divers personnages monstrueux ou étranges, affrontent une tempête et un monstre marin, etc. Le récit demeure toutefois inachevé, ne se terminant ni sur la découverte de la Dive Bouteille, ni sur le retour des

---

<sup>303</sup> Marie-Luce Demonet, « L'espace linguistique européen. La Renaissance », dans Frank Lestringant et Michel Zink (sous la dir. de), *Histoire de la France littéraire. Naissances, Renaissances. Moyen Âge – XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 120.

<sup>304</sup> Nina Catach, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance – Auteurs – imprimeurs – ateliers d'imprimerie*, Genève, Droz, coll. « Publications Romanes et Françaises », 1968, 498 pages.

<sup>305</sup> Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, ouvr. cité, 534 pages.

voyageurs sur la terre ferme. Le dénouement sera proposé, de façon posthume, par les éditeurs de l'*Isle Sonante* et du *Cinquiesme livre*, dont il sera question ultérieurement. Ces textes relèvent, pour Guy Demerson, de

la tradition médiévale des récits de voyageurs, qui décrivaient des îles de Félicité où les alouettes tombent toutes rôties, des nations aux mœurs cruelles ou raffinées, des contrées hantées d'animaux fabuleux [...] ; jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les explorateurs eux-mêmes croient à la réalité – accréditée par les encyclopédies et les cosmographies – des plus étranges merveilles<sup>306</sup>,

phénomène que Rabelais exploite comiquement, à l'exemple du *Disciple de Pantagruel*.

### 1.2.2.1 Un *Tiers livre* renchérissant sur le *Songe d'Habert*

Paru en 1546, le *Tiers livre*, semble répondre au *Songe de Pantagruel* de François Habert, expansion transfictionnelle publiée tout juste quatre ans auparavant. Le franc succès du *Disciple* et du *Songe de Pantagruel* a pu motiver Rabelais à se remettre à l'écriture et à reprendre ses droits sur l'univers narratif qu'il avait commencé à développer une dizaine d'années auparavant et que ses singes ne se sont pas gênés de prolonger. En accord avec l'absence de notion de droit d'auteur et de propriété intellectuelle de son temps, le maître ne se privera pas de puiser lui-même à pleines mains dans les textes de ses continuateurs. Son *Tiers livre* reprend plusieurs éléments du *Songe de Pantagruel*, à commencer par le thème du mariage, dont Habert avait fait, à partir d'une simple mention dans le programme narratif de la fin de *Pantagruel*, un enjeu central. Chez Habert, ce thème est prétexte à quelques facéties grivoises, mais surtout à une sérieuse session de conseils que Gargantua offre à Panurge par le biais de songes. Dans le *Tiers livre*, ces conseils sont

---

<sup>306</sup> Guy Demerson, *François Rabelais*, Paris, Fayard, 1991, p. 104-105.

prodigués sous la forme de consultations sollicitées par Panurge, qui aimerait se marier mais a peur d'être battu, volé ou fait cocu. Il rend donc visite à diverses autorités, dont, outre ses amis, la Sibylle de Panzoust, le sourd-muet Nazdecabre, le poète mourant Raminagrobis, le spécialiste de la divination Her Trippa, le théologien Hippothadée, le médecin Rondibilis, le légiste Bridoye et le philosophe Trouillogan. Insatisfait des réponses qu'il obtient, Panurge décide, ultimement, de consulter l'Oracle de la Dive Bouteille et amorce, avec ses *compaignons*, les préparatifs d'un long voyage en mer, dont le *Quart livre* est le récit. Ainsi, le *Tiers livre* n'est ni une expansion ni une version transfictionnelle du *Songe de Pantagruel*, mais il entretient avec lui une série de relations intertextuelles, dont l'emploi du songe, mais à une autre fin que celle mise en scène dans le texte d'Habert. Comme Antonioli le signale, les

héros rabelaisiens prennent rarement le temps de songer et encore moins celui de décrire leurs rêves. Ils ressemblent en cela aux géants des *Chroniques* qui sont des hommes d'action, et ne s'arrêtent guère pour dormir, si ce n'est pour trois mois et pour engloutir quelque berger<sup>307</sup>.

Il existe cependant une exception, lorsque Panurge, dans le *Tiers livre* (ch. XIII et XIII), rêve d'« une femme jeune, gualante, belle en perfection<sup>308</sup> », qui lui dessine des cornes sur le front avant d'être changée en chouette et lui en tambourin, puis voit ce rêve interprété par Pantagruel. Cet épisode se rapproche de « l'art d'interpréter les songes et d'en tirer des présages[, qui] est aussi vieux que le monde. C'est[, selon Lazare Sainéan,] une croyance universelle, commune à l'Antiquité et au Moyen Age, à l'Occident et à l'Orient<sup>309</sup> », comme en témoignent également les nombreuses autorités citées par Rabelais en début de chapitre. Chez Habert, la description du songe, axée sur les conseils prodigués par les personnages qui visitent le rêveur qui, ultimement, se réveille et laisse au lecteur le

<sup>307</sup> Roland Antonioli, « Rabelais et les songes », art. cité, p. 7.

<sup>308</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 393.

<sup>309</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 320.

soin de « juge[r] si c'est verité ou mensonge<sup>310</sup> », est plus proche du genre littéraire du songe que de l'interprétation divinatoire mise en scène par Rabelais.

Le *Tiers livre* est le premier ouvrage que Rabelais signe de son nom et où il admet officiellement avoir composé *Pantagruel* et *Gargantua*, qui étaient parus sous le pseudonyme anagrammatique d'Alcofrybas Nasier. Il s'agit du retour attendu du maître dans l'univers littéraire qu'il avait laissé de côté plus de dix ans auparavant. Il se réinscrit donc dans l'horizon d'attente qu'il avait lui-même conditionné avec sa première production littéraire et qu'il avait déçu en ne donnant pas à lire le récit de navigation promis, mais prend en compte la façon dont celui-ci a évolué et a été déplacé pendant sa période de silence, acceptant d'intégrer à sa trame narrative divers éléments de l'invention de ses singes. À leur exemple, il abandonne le genre du roman de chevalerie parodique et propose un genre nouveau dans sa production et dans celle de ses imitateurs : celui du roman construit sur le modèle du dialogue philosophique, qui allie sérieux et comédie, faisant du *Tiers livre* un « livre de savants et de savoirs, [où] Pantagruel n'a plus rien des attributs du petit diable originel et [où] ses dimensions gigantesques sont oubliées<sup>311</sup> ». En plus du thème du mariage, il s'inspire peut-être de quelques passages du *Songe de Pantagruel*, dont celui où Panurge préfère faire « ung prest à Ceres et Bacchus<sup>312</sup> » plutôt que conserver l'anneau qui lui a été offert par Mélusine, élément qui pourrait avoir inspiré l'épisode du *Tiers livre* (ch. II) où Panurge « mangeoit son bled en herbe<sup>313</sup> », c'est-à-dire qu'il dilapide « le revenu certain et incertain de sa Chastellenie pour troys ans [... non] en fondation de monasteres, erections de temples, bastimens et collieges et hospitaux, [... mais] en mille

<sup>310</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 151.

<sup>311</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 301-302.

<sup>312</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 147.

<sup>313</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 357.



petitz banquetz et festins joyeux<sup>314</sup> », ainsi que l'éloge des dettes (ch. III et IIII) qui y fait immédiatement suite et où « Panurge loue les debtors et emprunteurs<sup>315</sup> ».

La question du mariage, enjeu central inspiré du *Songe de Pantagruel*, connaît, comme il a déjà été mentionné, une grande postérité, particulièrement dans le cas de l'argumentation du médecin Rondibilis, dont le discours mérite à Rabelais d'être interprété comme un auteur misogyne et cela, même si « Rabelais l'antiféministe extrémiste n'a jamais existé<sup>316</sup> ». Ce thème n'est pas le seul élément du *Tiers livre* à avoir retenu l'attention des imitateurs. Comme le mentionne Tristan Vigliano, « en 1546, [Rabelais] signait le *Tiers Livre* de son nom, ajoutait “docteur en Medicine”, mais précisait “Calloïer des Isles Hieres”, s'imputant un titre fantaisiste, par lequel la fiction rejoignait immédiatement la réalité, brouillant les pistes<sup>317</sup> ». Or, cet intitulé fantaisiste, retiré en 1552, se retrouve chez trois des singes de notre corpus : Étienne Pasquier, Guillaume Des Autels et André Misogyne<sup>318</sup>. À celui-ci s'ajoutent la description du Pantagruélion<sup>319</sup> et l'anneau d'Hans Caruel<sup>320</sup>, qui ont à coup sûr marqué l'imaginaire parabelaisien et témoignent de la très bonne réception du *Tiers livre* parmi les imitateurs de Rabelais, ou du moins de certains morceaux choisis.

<sup>314</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 357.

<sup>315</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 360.

<sup>316</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, ouvr. cité, p. 168.

<sup>317</sup> Tristan Vigliano, « Le prologue du Quart Livre (1552) : une sagesse et ses complications », *Le Verger – Bouquet 1*, 2012, p. 4.

<sup>318</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon [ca 1550]*, ouvr. cité, p. 11-12, mentionne, dans une énumération de façons de se gargariser le gosier, une méthode qui consiste à boire « en un chalumeau de l'herbe, que le Calloyer des isles Hieres appelle bien nouvellement Pantagruélion ». Le terme reviendra sous la plume d'Étienne Pasquier et d'André Misogyne. À ce propos, voir le présent chapitre, p. 46.

<sup>319</sup> Le Pantagruélion est mentionné par Guillaume Des Autels (voir la note infrapaginale précédente), et s'apparente au *Catholicon* de la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, édition critique de Martial Martin, Paris, Honoré Champion, 2007, 750 pages.

<sup>320</sup> L'anneau d'Hans Caruel apparaît dans le traité médical sérieux de Laurent Joubert sur les *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*, alors qu'il est question du pucelage très difficile à garder et des moyens de vérifier si une femme est toujours pucelle, ainsi que dans une liste d'objets fantaisistes à vendre à la fin des *Triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, 119 pages. À ce propos, voir le chapitre 3, p. 310-312 ; 330.

Avec ce *Tiers livre*, Rabelais a donc essayé de reprendre ses droits sur son univers narratif et a tenté de se réinscrire dans l'horizon d'attente de ses ouvrages précédents, en intégrant les continuations de son œuvre parues depuis *Gargantua*. Le livre est très « bien accueilli ; on recense actuellement onze éditions données du vivant de Rabelais, dont trois dès la première année de publication. Cependant le *Tiers livre* avait été très vite frappé de censure, pour des motifs qui ne sont pas évidents<sup>321</sup> ». L'ouvrage déplace à nouveau l'horizon d'attente du lectorat rabelaisien en introduisant un nouveau genre littéraire dans la chronique pantagruéline. Toutefois, comme le suggère la réception du texte par ses imitateurs, il a essentiellement été interprété comme un répertoire de facéties anti-féministes et une satire misogyne, dont la figure de Rondibilis est élevée en parangon et récupérée par la polyphonie du texte pararabelaisien.

#### 1.2.2.2 Le *Quart livre*, version transfictionnelle du *Disciple de Pantagruel*

Le quatrième et dernier livre authentique de Rabelais est, tout comme son prédécesseur, le *Tiers livre*, un emprunt partiel de Rabelais à ses propres imitateurs, et plus spécifiquement au *Disciple de Pantagruel*, continuation transfictionnelle avec laquelle il entretient une relation de transfictionnalité à double sens. Avec son *Quart livre*, qui paraît pour la première fois en 1548 et pour la seconde en 1552, Rabelais ne propose pas une continuation des aventures amorcées par l'auteur anonyme du *Disciple de Pantagruel*, mais en offre plutôt, dans les termes de Saint-Gelais, une version transfictionnelle, forme de réécriture ou de substitution qui survient

lorsqu'un récit « retransverse » sous un nouvel angle une histoire déjà racontée, généralement par l'adoption de la perspective d'un (autre) personnage ; lorsqu'il soumet cette histoire (ou certains de ses épisodes) à une interprétation divergeant plus ou moins de celle qui se dégageait du récit initial ; enfin, et plus

---

<sup>321</sup> Guy Demerson, *François Rabelais*, ouvr. cité, p. 74.

radicalement, lorsqu'un récit modifie sensiblement le cours de l'histoire tel qu'il était établi jusque-là<sup>322</sup>.

Or, Rabelais témoigne exactement de ce dernier cas de figure lorsqu'il reprend la structure diégétique du *Disciple de Pantagruel* et qu'il poursuit lui-même les aventures de Pantagruel, Panurge et ses *compaignons*, non pas là où le *Disciple* les avait menées, mais en les réécrivant à partir du point zéro, le départ en mer, là où le *Tiers livre*, lui-même rédigé après la parution du *Disciple de Pantagruel*, s'était arrêté.

Ce déplacement narratif et cette volonté de réécriture n'empêchent pas Rabelais de faire de nombreux emprunts au *Disciple* dont, notamment, le géant Bringuenarilles, qu'il fait mourir d'une indigestion, et le passage de l'Île des Æolides, dont il s'inspire pour son île de Ruach, où les habitants ne « vivent que de vent<sup>323</sup> ». L'un des emprunts matériels les plus représentatifs est probablement celui de l'épisode des Andouilles et des Farouches, qui s'étend sur quatre chapitres du *Disciple de Pantagruel* :

Chapitre X : « De la mer des farouches où les gens sont veluz comme ratz, et de leur manière de faire » ;

Chapitre XI : « De la subtilité des farouches comme ilz se plongent dedans l'eau quant l'on tire de l'artillerie, et comme ilz sont difficiles à prendre » ;

Chapitre XII : « Comme en une isle il y a des gens que l'on nomme Andouilles de .xii. piedz de long, lesquelles arrachèrent le nez à aucuns des gens de Bringuenarilles » ;

Chapitre XIII : « Comme Panurge commanda que l'on recueillist desdictes andouilles qui avoient esté couppées pour mettre en son navire nourrir ses gens<sup>324</sup> ».

<sup>322</sup> Richard Saint-Gelais, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, ouvr. cité, p. 139-140.

<sup>323</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 638.

<sup>324</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 22-28.

Dans la version du *Disciple de Pantagruel*, les Farouches sont un peuple de « gens veluz comme ratz [...] qui habitent en cavernes au fons de la Mer<sup>325</sup> » et qui attaquent le bateau de Panurge, plongeant à la mer lorsque les artilleurs tentent de leur tirer dessus. Les Andouilles, pour leur part, sont les habitants des « isles de Tuquebaralideaulx<sup>326</sup> », qui sautent « en l'air comme mytaines<sup>327</sup> », arrachent le nez des gens puis se jettent dans un fleuve de moutarde forte, et dont Panurge et ses hommes cueillent celles qui sont mortes pour les faire « seicher, les unes à la fumée, les aultres au soleil<sup>328</sup> », afin de les manger. Ces chapitres sont repris et largement augmentés dans le *Quart livre* (ch. XXXV à XLII), qui propose une réécriture de l'épisode :

Chapitre XXXV : « Comment Pantagruel descend en l'isle Farouche, manoir antique des Andouilles » ;

Chapitre XXXVI : « Comment par les Andouilles farouches est dressée embuscade contre Pantagruel » ;

Chapitre XXXVII : « Comment Pantagruel manda querir les capitaines Riflandouille et Tailleboudin : avecques un notable discours sus les noms propres des lieux et des personnes » ;

Chapitre XXXVIII : « Comment Andouilles ne sont à mespriser entre les humains » ;

Chapitre XXXIX : « Comment frere Jan se rallie avecques les cuisiniers pour combattre les Andouilles » ;

Chapitre XL : « Comment par frere Jan est dressée la Truye et les preux cuisiniers dedans enclous » ;

Chapitre XLI : « Comment Pantagruel rompit les Andouilles aux genoux » ;

Chapitre XLII : « Comment Pantagruel parlemente avecques Niphleseth Royme des Andouilles<sup>329</sup> ».

---

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>329</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 620-637.

Chez Rabelais, la trame narrative de tout l'épisode est beaucoup plus étoffée et plusieurs éléments subissent un déplacement narratif, comme c'est le cas du peuple des Farouches du *Disciple*, nom qui devient celui de l'île où habitent les « petites Andouilles affaictées<sup>330</sup> », à qui il donne un « maling et antique ennemy<sup>331</sup> », Quaresmeprenant, et une reine nommée « Niphleseth », terme hébreu qui signifie « membre viril<sup>332</sup> ». S'ensuit une attaque des Andouilles contre Pantagruel et ses hommes, qu'elles prennent pour Quaresmeprenant, et à laquelle met fin l'apparition d'un « grand, gras, gros, gris pourceau [volant] ayant æsles longues et amples comme les æsles d'un moulin à vent<sup>333</sup> » qui jette de la moutarde au sol. Le nombre de personnages est donc considérablement augmenté, de même que la complexité de l'intrigue et de la description des batailles opposant les deux partis.

Outre les déplacements propres à l'épisode des Andouilles, la version rabelaisienne de la navigation de Panurge propose de nombreuses différences par rapport au *Disciple de Pantagruel* qui attestent une volonté de réécriture de ce dernier, à commencer par la notion de quête allégorique, cet « os que Rabelais donne à ronger aux humanistes<sup>334</sup> ». En effet, là où le *Disciple de Pantagruel* se contente d'énumérer une série de visites dans des îles extraordinaires où les protagonistes font la rencontre de monstres ou d'étranges et merveilleux personnages, la navigation du *Quart livre* comporte plus de profondeur et poursuit un objectif précis – la quête du mot de la Dive Bouteille –, afin de tenter de résoudre le dilemme de Panurge sur la question du mariage, annoncée à la fin du *Tiers livre* et qui lui sert de prétexte. Ce thème, tout comme le programme narratif proposé à la fin de *Pantagruel*, est toutefois laissé de côté au fil du *Quart livre* au profit notamment d'une visée critique à l'égard du pouvoir temporel de l'Église. Cette dimension est totalement absente du *Disciple de Pantagruel*, qui évacue également l'érudition de la première manière rabelaisienne. Cette attaque, dirigée contre la Rome papale, se perçoit

<sup>330</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 621.

<sup>331</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 621.

<sup>332</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1558.

<sup>333</sup> François Rabelais, « Quart livre », *ibid.*, p. 635.

<sup>334</sup> Patricia Eichel-Lojkine, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2002, p. 218.

particulièrement dans l'épisode allant de l'île des Papefigues, lieu de résidence de ceux qui font la figue au pape, c'est-à-dire des hérétiques, à celle des Papimanes (ch. XLV à LIIII), adorateurs du Dieu en terre, où les protagonistes rencontrent Homenaz et ses « uranopetes Decretales<sup>335</sup> », « ensemble de textes [...] affirmant le pouvoir temporel des papes et vivement critiqués par les juristes français<sup>336</sup> », dont l'évocation sert à Rabelais de mise en scène à la fois comique et critique.

La situation des explorations maritimes a beaucoup évolué, de façon défavorable dans l'opinion publique, entre les années 1530 et 1540, rendant le contexte de parution des deux textes très différent. Pour Alice Fiola Berry, « la décennie des années 1540 en est une de dévastation et de désillusions<sup>337</sup> » quant aux découvertes faites sur le nouveau continent. Comme l'explique Mireille Huchon, les lecteurs ne perçoivent plus de la même façon ces récits fantastiques :

L'histoire des voyages des héros de Rabelais s'inscrit pleinement dans ces temps d'illusions et de désillusions. À la fin de son *Pantagruel*, en 1532, Rabelais annonce le récit à venir de la navigation de Pantagruel par la mer Atlantique, de sa victoire contre les « Canibales » – petites Antilles du Sud – et de sa conquête des îles de Perlas, archipel sur la côte méridionale de l'isthme de Panama. Ce nouveau monde à conquérir est un monde qui regorge de richesses. [...] Mais, dans le *Tiers Livre* de 1546, la mappemonde que frère Jean lit dans la barbe de Panurge grise, blanche, tannée et noire, n'offre, curieusement, aucune référence au Nouveau Monde [...]. Les temps ont bien changé. Aux découvertes du Nouveau Monde, où Charles Quint s'est définitivement imposé, Rabelais va substituer, comme revanche de la royauté française, les navigations mythiques des Argonautes après la conquête de la Toison d'or, d'autant que, dans les diverses versions antiques, elles empruntent le territoire français. Les voyages de la nef des héros de Rabelais, tels qu'ils apparaissent dans le *Quart Livre* et le *Cinquiesme Livre*, jouent sur des

<sup>335</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 651.

<sup>336</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1564.

<sup>337</sup> Alice Fiola Berry, « “Les Mithologies Pantagrueliques” : Introduction to a Study of Rabelais's *Quart Livre* », *PMLA*, Baltimore, Modern Language Association, 1977, vol. 92, n° 3, p. 471. Texte original : « the forties were a decade of devastation and cruel disillusionment ».

parodies d'itinéraires de voyage réels auxquels se substituent les périples mythiques de l'Antiquité, avec le roi de France en chef des Argonautes<sup>338</sup>.

Les implications du *Quart livre* ne sont donc pas les mêmes que celles du *Disciple de Pantagruel*, qui donnait à lire un texte simple et divertissant, faisant probablement rêver un public prédisposé à entendre le récit de découvertes fabuleuses et étranges. Si la première version du *Quart livre* de 1548, qui ne comporte que 11 chapitres, ne contient aucune allusion au contexte religieux et se contente de divertir par « des exemples de comique et de farce sans complication<sup>339</sup> », il en est autrement de la version définitive de 1552, qui compte 67 chapitres. Parmi ceux-ci, on retrouve dix des 11 chapitres de la version initiale, réorganisés en 18, ainsi qu'un prologue entièrement réécrit. Cette seconde version paraît dans le contexte religieux de la crise gallicane des années 1550-1551 et de la guerre entre Henri II, qui défend les intérêts d'Ottavio Farnèse, à qui le duché de Parme a été retiré, et le pape Jules III, allié à Charles Quint. Rabelais prend position dans ce débat, faisant de son *Quart livre* de 1552 un brûlot anti-papiste, où la figure d'Homenaz sert de satire du pape Jules III. Comme le souligne Mireille Huchon, sa critique « de la Rome papale en ce milieu de siècle, tout comme vingt ans plus tôt ses pointes contre la Sorbonne, s'inscrivent dans la droite ligne de la politique royale<sup>340</sup> », ce qui en fait non pas le « libre penseur anticlérical » et affranchi que l'on a longtemps voulu voir en lui, mais un défenseur des intérêts et des idées du pouvoir, au fait de la situation politique de son pays.

Le *Quart livre* s'inscrit dans l'horizon d'attente du *Disciple de Pantagruel*, qui avait lui-même déplacé celui du lectorat de la chronique rabelaisienne en choisissant Panurge comme personnage central et en lui imposant le genre du récit de navigation, mais effectue un second déplacement de cet horizon d'attente en attribuant une portée critique à son récit de navigation, qui mélange les périodes historiques de l'Antiquité aux découvertes contemporaines. Sa forte dimension idéologique et critique en provoque la censure dès sa

<sup>338</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 63.

<sup>339</sup> Michael A. Screech, *Rabelais* [1979], trad. Marie-Anne de Kisch, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008, p. 389.

<sup>340</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 48.

parution, ce qui n'empêche pas le *Quart livre* de jouir de la protection royale et d'une postérité considérable<sup>341</sup>, puisque la structure diégétique en est reprise par les éditeurs du *Cinquiesme livre* ainsi que par Guillaume Reboul dans son *Nouveau Panurge*.

Il existe donc toujours, en 1552, entre Rabelais et ses nombreux imitateurs, une complexe relation de libres échanges narratifs transfictionnels et intertextuels. Le maître adhère directement aux grandes tendances de la production littéraire de son époque, empruntant au passage genres, thèmes et personnages déjà très connus, auxquels il ajoute tout un répertoire de facéties, de procédés stylistiques et d'éléments narratifs, dans un grand mouvement dialogique que continueront entre eux ses imitateurs même après son décès, qui survient en 1553.

### 1.2.3 Expansions posthumes

Un an après la parution du *Quart livre* de 1552, avant le 14 mars 1553, alors qu'il est vraisemblablement âgé d'environ 80 ans, Rabelais décède à Paris, rue des Jardins, puis est inhumé au cimetière Saint-Paul, ce qui met fin à sa longue et prospère carrière d'auteur, de philologue, de penseur et de médecin humaniste. Sa mort, loin de signer la fin des personnages qu'il a contribué à rendre célèbres, cristallise leur image aux yeux du lectorat et immortalise le nom de Rabelais dans l'univers littéraire de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans les décennies suivantes, on retrouve toutes sortes d'imitations et d'emprunts faits à son œuvre, que ce soit à des fins publicitaires, comme en témoignent les quelques parutions prétendument authentiques publiées autour de 1565 ainsi

---

<sup>341</sup> On retrouvera notamment, dans la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, une allusion aux tableaux fabuleux de l'île de Medamothi (*Quart livre*, ch. II), ainsi que de très nombreux emprunts ponctuels dans les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Théodore de Bèze. À ce propos, voir ch. 3, p. 344-350.



que la série de textes qui se placent sous son égide pour garantir leur succès<sup>342</sup>, ou argumentatives, dans les textes qui utilisent son renom pour étayer des thèses misogynes, scientifiques ou encore religieuses<sup>343</sup>.

Parmi ces écrits, deux se distinguent, car ils constituent des expansions transfictionnelles posthumes de l'univers littéraire de Rabelais, et plus spécifiquement du *Quart livre*. Tous deux s'inscrivent également dans un genre littéraire employé par Rabelais à l'imitation du *Disciple de Pantagruel* : le récit de navigation allégorique.

Le premier de ces textes est *l'Isle Sonante par M. François Rabelays, qui n'a point encore esté imprimée ne mise en lumiere : en laquelle est continuée la navigation faite par Pantagruel, Panurge et autres ses officiers* parue 1562 chez un éditeur inconnu et comptant 16 chapitres, qui constituent la première partie de ce qui sera plus tard connu sous le titre de *Cinquiesme livre des faicts et dictz heroïques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en medecine, Auquel est contenu la visitation de l'Oracle de la Dive Bacbuc, et le mot de la Bouteille : pour lequel avoir, est entrepris tout ce long voyage. Nouvellement mis en lumiere*. Cette seconde version du texte est parue en 1564 et compte 47 chapitres, présentés par Jean de Mayerne, dit Turquet, sous le pseudonyme anagrammatique de *Nature quite*. L'ouvrage<sup>344</sup> paraît une dizaine d'années après le décès de Rabelais et se présente comme un écrit authentiquement rabelaisien, ce que le lectorat de l'époque n'a aucune raison de mettre en doute, d'autant plus que l'auteur n'a jamais publié la conclusion de la quête maritime de la Dive Bouteille. Il s'agit toutefois d'un ensemble de brouillons véritablement de la main de Rabelais, mais qu'il n'avait jamais été prévu d'agencer ainsi dans l'esprit de l'auteur. Le *Cinquiesme livre* constitue, à ce titre, une mise

<sup>342</sup> À ce propos, voir le chapitre 2 : « Singes bonimenteurs : marchands de foire au style rabelaisien ».

<sup>343</sup> À ce propos, voir le chapitre 3 : « Singes chicaneurs : déclinaisons de l'autorité narrative rabelaisienne ».

<sup>344</sup> Par souci d'uniformité, nous choisissons de désigner les deux volumes sous l'intitulé du *Cinquiesme livre*.

en scène éditoriale construite à partir de feuillets authentiques<sup>345</sup> et un cas limite d'imitation par des éditeurs.

Un autre texte relève précisément de cet horizon d'attente du lectorat, mais 60 ans après la mort de Rabelais et près de 50 ans après la parution du *Cinquième livre*, dernier récit de navigation rabelaisien en date. Il s'agit du *Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire, son rajeunissement en icelle ; et le voyage que fist son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble une exacte observation des merveilles par luy veues, tant en ce monde, qu'en l'autre*, paru à La Rochelle chez Michel Gaillard en 1613, puis à Lyon en 1615 et 1616. Le texte est attribué de façon controversée au pamphlétaire catholique Guillaume Reboul, né à Nîmes en 1564 et exécuté pour diffamation contre la cour pontificale en 1611, soit deux ans avant sa publication. L'ouvrage n'a connu, à notre connaissance, que trois réimpressions entre 1613 et 1616, et fera prochainement l'objet d'une édition critique de Marie-Christine Pioffet, à paraître aux Classiques Garnier.

### 1.2.3.1 Récits de navigation pseudo-rabelaisiens : l'*Isle Sonante* et le *Cinquième livre*

Produit de mises en scène éditoriales de divers éditeurs rassemblant des brouillons de Rabelais destinés à la rédaction du *Tiers* et du *Quart livre*, le *Cinquième livre* est un ouvrage en partie authentique, dans la mesure où les chapitres qui le composent sont effectivement de la plume de l'auteur – à l'exception de celui des Apedeftes, « totalement étranger aux habitudes de Rabelais et manifestement apocryphe<sup>346</sup> », que l'on retrouve dans l'*Isle Sonante* –, même s'il n'était pas prévu qu'ils soient agencés de cette façon. Il comprend, selon Mireille Huchon, trois états distincts de brouillons, dont un premier,

<sup>345</sup> À ce propos, voir Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, ouvr. cité, 534 pages.

<sup>346</sup> Mireille Huchon, « Cinquième livre. Notice », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1601.

constitué de deux épisodes longs : l'Isle Sonante et les Chats-fourrez, et de deux épisodes courts, l'île des Ferrements et l'île de Cassade, auxquels il faut adjoindre l'épisode incomplet d'Outre et l'inauthentique épisode des Apedeftes. Il apparaît que ces épisodes ne sont pas dans un rapport de continuité et peuvent se lire indépendamment<sup>347</sup> ;

et un « second groupe de brouillons, connu seulement du manuscrit et du *Cinquiesme livre*, [qui] est constitué du prologue et de la fin de la navigation (à partir du chapitre XVII)<sup>348</sup> ».

Ce cas limite d'imitation par divers éditeurs reprend la structure diégétique du *Quart livre*, que Rabelais empruntait lui-même au *Disciple de Pantagruel*, et poursuit la navigation des protagonistes là où le maître s'était arrêté, la laissant inachevée. La quête de la Dive Bouteille, devenue celle de l'« Oracle de la Dive Bacbuc, et [du] mot de la Bouteille<sup>349</sup> », est continuée et revient sur l'objectif, que Rabelais avait laissé de côté, de résoudre le dilemme du mariage de Panurge. Le lecteur n'obtient finalement la réponse à cette question que dans l'édition achevée de 1564, sous la forme d'un déstabilisant « Trinch<sup>350</sup> ».

Ce *Cinquiesme livre* paraît à un moment de l'histoire de la réception de Rabelais où l'on retrouve de nombreuses attestations de mises en scènes éditoriales tentant de faire passer pour authentiques des écrits apocryphes ou encore, phénomène d'autant plus surprenant, des ouvrages de nature non littéraire, comme c'est le cas avec *Les Songes drolatiques de Pantagruel*, un recueil de gravures paru en 1565 chez Richard Breton, à Paris, et dont la paternité est faussement attribuée à Rabelais<sup>351</sup>. Le début des années 1560 témoigne d'une forte demande pour ce genre de textes pseudo-rabelaisiens, requête à

<sup>347</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1601.

<sup>348</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1603.

<sup>349</sup> « Cinquiesme livre », *ibid.*, p. 721.

<sup>350</sup> *Ibid.*, p. 833.

<sup>351</sup> Le titre complet de l'ouvrage précise qu'il s'agit de « plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais : et derniere œuvre d'iceluy, pour la recreation des bons esprits ».

laquelle l'éditeur du *Cinquiesme livre* tente de répondre. Il réussit apparemment puisque le texte sera longtemps considéré comme une conclusion authentique de la chronique pantagruéline.

Dans sa volonté de profiter du renom posthume de Rabelais, l'éditeur en question n'a pas négligé la part de critique propre aux écrits précédents du maître – qu'il aurait assurément pu élaguer des brouillons du maître, l'eût-il voulu. L'ouvrage contient une virulente attaque contre les gens de loi et de finance, personnifiés par Grippe-Minaud et ses « Chats fourrez [qui] vivent de corruption<sup>352</sup> », ainsi qu'une vive critique anti-cléricale et anti-papiste, qui vise ouvertement la Rome papale et le pouvoir temporel de l'Église, tout particulièrement présente dans l'épisode des oiseaux de l'Isle sonnante (ch. I à VI ; VIII), dont le ton est plus violent que celui des ouvrages parus du vivant de Rabelais. Les membres du clergé y sont tous allégoriquement décrits de façon grotesque comme des oiseaux vivant dans des cages surmontées d'une cloche, « grandes, riches, somptueuses, et faictes par merveilleuse architecture<sup>353</sup> », et sont nommés, de façon caricaturale, péjorative et satirique, « Clergaux, Monagaux, Prestregaux, Abbegaux, Evesgaux, Cardingaux, et Papegaut, qui est unique en son espece<sup>354</sup> » – lesquels ne font autre chose que manger, dormir et chanter quand bon leur semble. Dans son contexte de parution, l'ouvrage « apparaît comme un outil de propagande réformée<sup>355</sup> » se servant de la renommée de Rabelais pour diffuser des idées déjà propres au maître, qui cependant était plus gallican et évangélique que proprement réformé. Les extraits de ce vif « brûlot religieux<sup>356</sup> » serviront néanmoins d'arme au père François Garasse dans son *Rabelais réformé* (1619), violente attaque contre le pasteur Pierre Du Moulin, qu'il tente d'associer à un Rabelais hérétique qu'il décrit comme ayant vu à Rome

---

<sup>352</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 756.

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 731.

<sup>354</sup> *Ibid.*, p. 732.

<sup>355</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 364.

<sup>356</sup> Mireille Huchon, « Cinquiesme livre. Notice », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1596.

Des cardingaux, des chats fourrez,  
 Du papegaud, de ses sonettes,  
 Des moynegaux tous embourrez,  
 Et autres semblables sornettes<sup>357</sup>.

De la même façon que le *Quart livre*, le *Cinquième livre* emprunte de nombreux éléments au *Disciple de Pantagruel*, qui s'inscrivait déjà dans une double relation d'échanges transfictionnels avec les écrits de la première manière rabelaisienne. C'est le cas de l'épisode de l'île des Ferrements et de tout le passage de la rencontre et du banquet des Lanternes, qui compte trois chapitres dans le *Disciple de Pantagruel* :

Chapitre XIII : « Comme Panurge fist faire la monstre de ces gens pour scavoir s'il en avoit beaucoup perdu, et comme il arriva au pays des lanternes, et d'un festin ou banquet triumpant que fit la royne des lanternes » ;

Chapitre XV : « Comme après qu'il eurent soupé et faict grand chère, la Royne commanda lever les tables et comme la royne dansa une basse dance à quatre parties » ;

Chapitre XVI : « Comme l'on dancea ung bransle auquel une des damoyselles de la Royne fist ung sault merveilleux ; dont elle demoura pendue au hault de la salle et de plusieurs aultres dances<sup>358</sup> ».

Cet épisode du *Disciple de Pantagruel* raconte comment Panurge, après avoir constaté qu'il n'a perdu aucun homme dans l'affrontement contre les Andouilles, arrive en Lanternois, « qui est le pays auquel les lanternes habitent, duquel Lucian faict mention en son livre des vrayes narrations<sup>359</sup> », au moment où la reine y offre un grand banquet pour son anniversaire. S'ensuit une description détaillée des sortes de musique jouées, des

---

<sup>357</sup> François Garasse, *Le Rabelais reformé par les ministres. Et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour response aux bouffonneries inserées en son livre de la Vocation des Pasteurs*, Bruxelles, Christophe Girard, 1619, p. 11.

<sup>358</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 28-43.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 29.

parures des Lanternes selon leur rang, et des plats dégustés lors du banquet, puis, au chapitre suivant, d'une « basse dance à quatre parties<sup>360</sup> » à connotation érotique. Le tout est suivi d'une longue énumération de danses sous forme de liste, dont :

La gaillarde  
 La marquise  
 Si j'ay mon joly temps perdu  
 L'espine  
 C'est à grand tort  
 La frisque  
 Par trop je suis brunet<sup>361</sup>, *etc.*

Le *Cinquiesme livre* propose une réécriture de ce passage, abrégé en deux courts chapitres :

Chapitre XXXI : « Comment nous fut descouvert le païs de Lanternois » ;

Chapitre XXXII : « Comment nous descendismes au port des Lichnobiens, et entrasmes en Lanternois<sup>362</sup> »,

qui décrivent l'arrivée de Pantagruel et son équipage au port des Lychnobiens, « peuple vivans de lanternes<sup>363</sup> », avant d'entrer en Lanternois, où ils demandent à la reine « une lanterne pour [les] esclairer et conduire par le voyage qu[ils faisaient] vers l'oracle de la Bouteille<sup>364</sup> ». Ces deux éléments ne se retrouvent pas dans le *Disciple de Pantagruel* et constituent des ajouts de la part de Rabelais, qui adapte l'épisode des Lanternes pour servir

---

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>362</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 805-807.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 806.

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 806.

à son propre récit, conservant, par exemple, une brève description des parures des Lanternes mais supprimant de longs passages, dont celui de la danse « à quatre parties » mentionnée précédemment, ainsi que la description détaillée des nourritures servies au banquet. La liste des danses des dames Lanternes ne se retrouve pas non plus dans la version officielle du *Cinquesme livre*, mais il s'agit d'une omission de la part de l'éditeur puisqu'il en existe une copie dans les brouillons manuscrits retrouvés de Rabelais (ch. XXXII bis), bien que celle-ci ne suive pas exactement la liste du *Disciple de Pantagruel* et y introduise quelques ajouts et variantes<sup>365</sup>. Dans tous les cas, ces emprunts témoignent du fait que Rabelais avait lu attentivement le *Disciple de Pantagruel* et qu'il avait conservé, dans ses notes personnelles, une transcription d'épisodes entiers qu'il songeait peut-être à inclure dans d'éventuels ouvrages ultérieurs, bien qu'il les ait finalement laissés de côté.

Le *Cinquesme livre* connaît une bonne postérité parmi les singes de Rabelais, qui lui empruntent divers éléments, dont le « sergent *Or'ça*<sup>366</sup> », mentionné dans la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant et qui fait allusion au personnage de Grippe-minaud, et la mention : « Precieux verollez ne vous desbauchez plus<sup>367</sup> » des *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux, qui rappelle l'adresse au lecteur fréquente chez Rabelais, que l'on retrouve autant dans le prologue de *Gargantua*, adressé aux « Beuveurs tresillustres [... et aux] Verolez tresprecieux<sup>368</sup> », que dans celui du *Cinquesme livre*, s'adressant pratiquement au même lectorat de « Beuveurs infatigables, et [...] verollez tresprecieux<sup>369</sup> ». Dans une édition de 1565 parue à Lyon chez Jean Martin, l'ouvrage est associé à deux textes brefs dont les auteurs sont inconnus, mais dont il est

<sup>365</sup> À ce propos, voir l'édition critique de Guy Demerson et Christiane Lauvergnot-Gagnière, ainsi que le résumé des différences dressé par Mireille Huchon, « Cinquesme livre. Appendices. Chapitres absents. Notes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1696.

<sup>366</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, ouvr. cité, p. 12.

<sup>367</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470*. [...], ouvr. cité, p. 9.

<sup>368</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 5.

<sup>369</sup> « Cinquesme livre », *ibid.*, p. 723.

possible que l'un soit d'un admirateur et que l'autre constitue une réponse de Rabelais : l'*Epistre du lymosin de Pantagruel*<sup>370</sup>, imitation plaisante du passage de l'écolier limousin peut-être composée aux alentours de 1536, et *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*<sup>371</sup>, parodie du jargon scolastique qui pourrait dater de 1542<sup>372</sup>.

S'il n'est pas authentiquement rabelaisien tout du moins comme fin du voyage, le *Cinquiesme livre* témoigne néanmoins des idées du maître dans les années entourant la parution du *Tiers* et du *Quart livre* et des différentes lectures qui ont pu le marquer de son vivant, comme celle du *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna<sup>373</sup>, dont l'influence se fait sentir dans les descriptions techniques et architecturales du temple de la Dive Bacbuc, et, évidemment, celle du *Disciple de Pantagruel*, qu'il avait visiblement lu attentivement. Il s'agit, encore une fois, d'un exemple de la polyphonie dans laquelle s'inscrivent Rabelais et ses imitateurs, mais aussi de l'indéniable engouement posthume pour les écrits d'un auteur qui, en plus d'être mentionné et réutilisé dans les décennies suivant sa mort, voit à nouveau son œuvre faire l'objet d'une nouvelle continuation transfictionnelle au début des années 1610.

### 1.2.3.2 Reboul et la navigation catholique de Panurge

Un phénomène analogue au *Disciple de Pantagruel* ou au *Cinquiesme livre* survient dans le corpus pararabelaisien vers 1613, soit 60 ans après la mort de Rabelais, 75 ans après

---

<sup>370</sup> *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 913-917.

<sup>371</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 918-919.

<sup>372</sup> À ce propos, voir le chapitre 2, p. 224-230.

<sup>373</sup> À ce propos, voir Gilles Polizzi, « Thélème ou l'éloge du don : le texte rabelaisien à la lumière de l'«Hypnerotomachia Poliphili» », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1987, vol. 25, p. 39-59 ; ainsi que Francesco Colonna, *Le Songe de Poliphile*, édition critique sous la direction de Gilles Polizzi, Paris, Imprimerie Nationale, coll. « La Salamandre », 2004, 507 pages.



la parution du *Disciple de Pantagruel*, premier ouvrage à intégrer le genre du récit de navigation dans l'univers rabelaisien, et 50 ans après celle du *Cinquième livre*, dernier récit de navigation allégorique rabelaisien. Le texte du *Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire, son rajeunissement en icelle ; et le voyage que fist son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps* constitue, au même titre que les textes de Nicolas de Horry, de Caresme Prenant et d'Astrophile Le Roupieux, une attestation tardive de pastiche générique dans le corpus pararabelaisien<sup>374</sup>. Son auteur est inconnu, mais le texte est généralement attribué à Guillaume Reboul, pamphlétaire d'origine nîmoise converti au catholicisme en 1596. Cette attribution est toutefois contestée par Jacques Boulenger, qui souligne que Reboul « fut pendu le 25 septembre 1611. Cette date est certaine. Il est donc tout à fait impossible que le *Nouveau Panurge*, qui fait allusion à des événements de 1613, soit de lui<sup>375</sup> ». En l'absence de consensus sur la question, nous nous abstenons de trancher et utiliserons le nom de Reboul à titre d'auteur supposé, bien qu'il soit possible que le texte ne soit pas de son fait ou qu'il ait été remanié – ou mis à jour – par un extrapolateur posthume.

Le *Nouveau Panurge* est composé de 25 chapitres de bonne longueur, qui reprennent la structure diégétique des récits de navigation rabelaisiens et pararabelaisiens précédemment abordés. Il s'inscrit, comme le *Disciple de Pantagruel*, à même l'univers narratif développé par Rabelais. Cette expansion transfictionnelle tardive de Rabelais dans le genre littéraire du récit de navigation est intéressante sur le plan de la réception, car elle est nécessairement construite à partir d'une représentation posthume de l'auteur, dans la mesure où il est impossible que Reboul, s'il en est bien l'auteur, ait connu Rabelais de son vivant puisqu'il est né en 1564, onze ans après le décès du maître.

Il présente également le double intérêt de constituer le seul cas tardif de récit de navigation allégorique à la manière du *Disciple de Pantagruel*, du *Quart livre* et du *Cinquième livre*, et la seule attestation de reprise générique pararabelaisienne des années

<sup>374</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 53.

<sup>375</sup> Jacques Boulenger, « Le "Nouveau Panurge" », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Société des études rabelaisiennes, 1905, p. 430-431.

1610 à 1613 à aller au-delà de la réutilisation de l'imaginaire rabelaisien à des fins comiques ou publicitaires. Le *Nouveau Panurge* est en fait un traité de polémique religieuse catholique fortement hostile à la Réforme, qui prend directement part à l'actualité politique la plus immédiate de son temps. Son point de vue diffère considérablement de celui de Rabelais, allant même jusqu'à effectuer un renversement le plus total de l'anti-cléricalisme et de l'anti-papisme du *Quart* et du *Cinquiesme livre*. Reboul propose, pour sa part, une violente satire des huguenots du Dauphiné et une diatribe sans équivoque contre les réformés, comme en témoigne la description d'une chambre, au chapitre XIII,

ou personne n'entroit sans licence du Roy Pluton, de Proserpine, ou de quelqu'un des juges infernaux : parce que la dedans on y tient enfermé le thresor de l'heresie (ainsi appelle-on deux grands personnages qui sont là enfermez) [...]. Je ne les eusse jamais recongneus, si je n'eusse veu leurs noms escrits en un rouleau cernant les quatre faces du pillier, et ce en gros caractereres [*sic*], en ceste sorte, MARTIN LUTHER, JEAN CALVIN<sup>376</sup>.

L'auteur s'en prend spécifiquement à ces deux réformateurs, auxquels le narrateur à la première personne, nul autre que Panurge lui-même, fait subir un long interrogatoire mettant à mal le contenu de leurs doctrines, avant de les fustiger d'une longue tirade d'une violence inouïe :

Vous avez menti tous deux, dis-je alors tout en cholere contre ces heretiques, et par la teste, et par les pieds indifferemment ; Canailles que vous estes ; estre en la peyne que vous estes [...] et encores mentir impudemment comme vous faites, vendre la foy en un si faux poix, et meschantes mesure : voiller la verité d'un ombre ? trahir son Dieu, faire banqueroute à L'Eglise ; nourrir ainsi les pauvres Ames d'erres, pour les faire precipiter en ces abismes ; et vous sçavez bien que tout ce que vous dites, la foy que vous preschez, la loy que vous soustenez, l'Evangile que vous annoncez, que tout cela est faux : que ce n'est que mensonge,

---

<sup>376</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge [...]*, ouvr. cité, p. 119-121.

qu'erreurs, et heresies. Perdus, contentez vous d'estre perdus, et ne faites perdre les autres<sup>377</sup>.

Ce Panurge-narrateur du *Nouveau Panurge* n'a plus rien à voir avec le polyglotte rusé qu'était son homonyme rabelaisien. Guillaume Reboul témoigne d'une utilisation de l'imaginaire de Rabelais comme arme de propagande catholique au service du nouveau roi, Louis XIII, ainsi que d'une crainte de la montée du calvinisme, alors en pleine expansion dans les églises du sud-est de la France, dont les conséquences sont également critiquées, un an plus tard, dans l'anonyme *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*. Il ne s'agit toutefois pas d'un phénomène isolé parmi les singes de Rabelais : les *Paraboles de Cicquot*<sup>378</sup> détournent également, en 1593, le sens de la chronique pantagruéline pour se porter à la défense des catholiques.

Au-delà du genre littéraire et des personnages, Reboul fait un nombre incalculable d'emprunts de toutes natures à Rabelais, allant des thèmes comme la fête populaire et la bonne chère, à des mentions d'éléments narratifs spécifiques, dont les « feaux Camarades, et surtout à mes Dipsoides, et en Salmigondinois<sup>379</sup> », à qui s'adresse une épître liminaire signée par Panurge. La « pusse en l'aureille<sup>380</sup> » du Panurge rabelaisien se retrouve, pour sa part, dans le discours d'Hegemon, personnage inventé par Reboul, qui « promets qu[']il estoys encores endormy sur le rosty, quand [Alexandre] partit : ayant la puce à l'oreille gauche<sup>381</sup> ». On y retrouve également un certain nombre de procédés stylistiques typiquement rabelaisiens, allant du néologisme à l'onomatopée, comme dans l'extrait : « ba, be, bi, bo bous bous bous, je tremble, bous bous bous<sup>382</sup> », calqué sur les cris de peur

<sup>377</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 126-127.

<sup>378</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, 64 pages. À ce propos, voir le ch. 3, p. 359-365.

<sup>379</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge. [...]*, ouvr. cité, f. A2, r<sup>o</sup>.

<sup>380</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 371.

<sup>381</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge. [...]*, ouvr. cité, p. 10.

<sup>382</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 30.

de Panurge lors de la tempête du *Quart livre* : « Bou bou, bou bous bous. C'est fait de moy. [...] Bou bou bou, ou ou ou bou bou bous bous. Je naye. Je naye. Je meurs<sup>383</sup>. »

Reboul semble vouloir relever, le plus fidèlement possible, le pari narratif lancé par Rabelais à la fin de *Pantagruel*, où il promettait que ses personnages combattraient « contre les diables, [feraient] brusler cinq chambres d'enfer [...] et visiteraient] les regions de la lune<sup>384</sup> ». Les *compaignons* ne s'embarquent pour la navigation qu'après que Panurge ait déclaré : « [j']eus mis ordre, comme vous sçavez en toute ma chastellenie de Salmigoudin, et Dipsoin ; et que mes menus affaires furent conclu et rangez le tout en bon ordre<sup>385</sup> », passage qui rappelle que le même personnage, dans le *Tiers livre* (ch. II), avait dilapidé « le revenu certain et incertain de sa Chastellenie pour troys ans<sup>386</sup> ». De plus, on retrouve, lors de la tempête du *Nouveau Panurge*, une description d'un moment où « [tous] les Elements sembloient retourner à leur premier chaos, nostre vaisseau s'attachoit tantost aux cornes de la Lune, et puis soudain redescendoit jusques au fonds des abismes<sup>387</sup> », très proche de la promesse évoquée ci-avant. Le reste du récit comprend une descente au « royaume d'enfer<sup>388</sup> », dont le narrateur visite les sept villes, qui constituent des métaphores des sept péchés capitaux et qui rappellent la visite d'Epistemon en enfer, dans *Pantagruel* (ch. XXX).

En plus de ces emprunts matériels et thématiques, le *Nouveau Panurge* propose une double expansion transfictionnelle de la chronique rabelaisienne. D'une part, il s'agit d'une continuation des navigations de Panurge, qui retrouve ses *compaignons* Taumaste et Epistemon à la foire de Beaucaire, où il leur demande des nouvelles de Salmigondinois :

<sup>383</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 583.

<sup>384</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 336.

<sup>385</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge [...]*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>386</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 357.

<sup>387</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge [...]*, ouvr. cité, p. 17-18.

<sup>388</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 94.

Gymnaste qu'est-il devenu ? Esisthenes vit il encore ? ma grande amie Thelone, a elle bien eslevé ses enfans, le petit Carpalin, et le mignon Picrochole ? [...] Xenomanes a-il achevé de circuir la terre, travaille il encore à sa Cosmographie superuniverselle ? Rhysotome est-il d'accord avec Ægonome<sup>389</sup> ?,

puis s'embarque pour une navigation au port de Sigée. Le récit reprend, à quelques différences près, approximativement là où Rabelais et l'éditeur du *Cinquiesme livre* s'étaient arrêtés. Reboul propose l'expansion transfictionnelle d'éléments de la fiction rabelaisienne que Rabelais lui-même avait laissés en suspens de son vivant, dont la mort de Pantagruel, que Reboul est le premier à intégrer à sa trame narrative lorsqu'il fait déclarer à Taumaste : « Cor noir, si nostre bon Roy Pantagruel estoit en vie, je luy conseillerois d'y aller faire la guerre<sup>390</sup> ». Il propose également une version transfictionnelle de la rencontre avec Panurge, auquel il élabore un récit d'origine totalement absent de l'univers rabelaisien. Il fait raconter à son narrateur-Panurge :

j'avois esté comme Moyses en naissant, jeté sur les eaux à l'abandon, et [on] avoit trouvé en escrit dans le coffret ou l'on m'avoit enfermé, *son nom sera Panurge*. Et que ç'avoit esté Madamoyselle Gorge ouverte, sœur de Madame Badebec, femme de feu Sire, le Roy grand Gosier, et mere de mon bon prince et Roy Pantagruel, laquelle me rancontrant par hasard sur le bord de la mer à travers quelques joncs, m'avoit retiré, fait nourrir et eslever tout tel que vous me voyez<sup>391</sup>.

Il s'agit d'un déplacement narratif fort intéressant de la fiction rabelaisienne, où rien ne suggère que les personnages de Panurge et Pantagruel se connaissent préalablement à leur rencontre. Celle-ci survient dès *Pantagruel* (ch. IX), alors que ce dernier, « se pourmenant hors la ville vers l'abbaye saint Antoine devisant et philosophant avecques ses gens et aulcuns escoliers, rencontra un homme beau de stature et elegant en tous

<sup>389</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 4.

<sup>390</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 56.

<sup>391</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 33.

lineaments du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux<sup>392</sup> », venant par le chemin du pont Charanton et parlant une série de langues auxquelles Pantagruel et ses comparses ne comprennent rien. Il y a à coup sûr, chez Reboul, une volonté d'égaliser le maître et de pousser sa fiction narrative hors de ses limites, quitte à inventer de nouveaux éléments. Pour Boulenger, c'est un échec puisque l'auteur du *Nouveau Panurge* n'arrive pas à reproduire sa bonne humeur, et le « héros lui-même a perdu cette gaieté philosophique en même temps qu'ordurière qui l'avait rendu légendaire<sup>393</sup> » – ce qui ne lui enlève en rien son intérêt en tant que jalon de la réception des écrits rabelaisiens.

Le *Nouveau Panurge* fait également de nombreux emprunts au *Disciple de Pantagruel*, dont la mention des îles fortunées et celle de l'Isle Imaginaire. Chez Reboul, les habitants de cette dernière ont chassé leurs femmes, devenues les Amazones, et ont inventé « l'art r'ajeunitif », qui consiste à attendre que l'homme soit endormi. Ensuite, « avant que de le hacher, on luy ouvre la bouche, et luy met on un hameçon dedans, auquel on attache trois ou quatre grains de musc, et le faisant descendre jusques dans l'estomach<sup>394</sup> », puis on le laisse dans un tonneau rempli de Malvoysie pendant un mois. Cet épisode est une version transfictionnelle du chapitre XXVII du *Disciple de Pantagruel*, intitulé :

Des isles ou il n'y a point de femmes et comme quant les habitans du pays sont fort vieulx et ennuyez de vivre on les boute dedans un grand tonneau plain de malvaisie doulce comme seuce, et là meurent bien doucement et comme après qu'ilz sont mors l'on en refaict d'autres jeunes gens<sup>395</sup>.

<sup>392</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 246.

<sup>393</sup> Jacques Boulenger, « Le “Nouveau Panurge” », art. cité, p. 428-429.

<sup>394</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge [...]*, ouvr. cité, p. 64.

<sup>395</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 64.

Cette réécriture témoigne du fait que Reboul connaissait bien à la fois son Rabelais et son *Disciple*. Le *Nouveau Panurge* mentionne également de façon explicite le nom de Théodore de Bèze, non pas en tant qu'imitateur de Rabelais mais plutôt à titre d'hérétique, attaqué de façon violente et haineuse par Panurge-narrateur, qui décrit de cette façon le logis où il le reconnaît :

je les vis tous garnis de feu, ou charbons ardents, sur lesquels ces Ames paillardes paillardoyent, se veautrans, la dessus, mais non pas sans souffrir de grands tourments. Parmy tous, et ce entre les Sodomites, je recongneus Beze, lequel estoit couché sur son ventre, et sa Candide couchée à l'envers, en telle sorte qu'il tenoit le bout du nez à son comme a nom, duquel sortoit une flame de feu ensouffré parmy une espesse de fumée puante comme trante mille diables [...] Audibert estoit la debout tenant un gros bille de fer, rond et long, rouge de feu avec lequel il charmoit le boyau culaire de Beze<sup>396</sup>.

Un autre élément intéressant du texte de Reboul est qu'il témoigne d'une culture classique commune à Rabelais, comme le prouve son invention du personnage, tout rabelaisien, de Thyrepanoictes, qu'il place parmi les féaux de Panurge et qui a « crocheté la porte du thresor Lemnien<sup>397</sup> ». Il ne s'agit pas d'un nom que Rabelais emploie dans son œuvre narrative, mais plutôt d'un terme qui provient de son édition grecque des *Propos de table* de Plutarque de 1541, où il souligne précisément le passage : « Thyrepanoictes, comme qui diroit, crocheteur de portes<sup>398</sup> », ce qui tend à laisser croire Reboul a peut-être eu l'édition rabelaisienne en sa possession.

Qu'il soit ou non de Guillaume Reboul, le *Nouveau Panurge* n'est pas le fait d'un auteur sans talent et sans culture, comme le suppose souvent la critique au sujet des imitateurs de Rabelais, mais bien le fait d'un singe navigateur polémiste et cultivé, qui connaît très bien l'œuvre de Rabelais et témoigne d'une lecture polyphonique et parallèle

<sup>396</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge* [...], ouvr. cité, p. 118.

<sup>397</sup> Guillaume Reboul, *ibid.*, p. 4.

<sup>398</sup> À ce propos, voir Romain Menini, *Rabelais altérateur*. « *Gréciser en François* », ouvr. cité, p. 639.

d'autres textes du corpus parabelaisien. Il s'inscrit dans l'horizon d'attente des récits de navigation allégoriques, amorcé par le *Disciple de Pantagruel* en 1538 mais mis de côté par les imitateurs de Rabelais depuis le *Cinquiesme livre*, et utilise l'univers narratif rabelaisien d'une façon peu commune, celle de la propagande catholique et hostile à la Réforme. Le texte témoigne d'une connaissance de l'actualité immédiate et critique ouvertement la montée du calvinisme dans le sud-est de la France, à laquelle Reboul s'opposait farouchement de son vivant. Pourtant, la chronique de Rabelais, quand elle n'est pas imitée à des fins essentiellement publicitaires, tend à être interprétée comme une œuvre réformée, voire hérétique, comme le démontre son recyclage fréquent dans nombre de pamphlets protestants. Le fait qu'un auteur comme Reboul puisse, à son tour, s'approprier son autorité intellectuelle pour étayer sa propre argumentation catholique témoigne autant de l'impact de la figure de Rabelais dans l'imaginaire littéraire et les idées du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle que de la difficulté d'interprétation que pose son œuvre, dont l'ambivalence semble difficile à appréhender même pour les auteurs des générations suivant la sienne.

Cette étude des reprises génériques et des expansions transfictionnelles de l'œuvre de Rabelais, autant de son vivant qu'après sa mort, a permis de dégager les caractéristiques d'une partie fondamentale de sa réception par l'imitation. Elle permet de constater que les écrits de Rabelais ont un impact majeur sur la production littéraire de son temps, non seulement en vertu de leur potentiel ludique et publicitaire, mais également comme véhicules d'idées et de critiques, que celles-ci correspondent ou non au contenu réel de sa chronique. Nous avons également pu prendre la mesure de son influence sur l'évolution de certains genres littéraires, en particulier ceux des romans de chevalerie parodiques, des pronostications joyeuses et des récits de navigation allégoriques, dont il n'est, en aucun cas, l'instigateur, mais qui ont tous été marqués par sa contribution, que certains auteurs seront même tentés de prolonger en proposant leur propre suite aux aventures de ses protagonistes. Finalement, elle permet également d'entrevoir le phénomène, sur lequel nous reviendrons, de la lecture parallèle de l'œuvre du maître et de celle de ses imitateurs – voire



de ses imitateurs entre eux, phénomène intertextuel et polyphonique de première importance dans la chaîne de réception de Rabelais par l'imitation au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

En continuité avec cette étude, le prochain chapitre s'intéressera aux mises en scène éditoriales et aux emprunts faits au maître par des textes ne reprenant pas un genre littéraire que Rabelais a employé ni ne continuant l'univers fictionnel qu'il a développé, mais se contentant de le mentionner ou de l'évoquer, et cela, à des fins essentiellement publicitaires ou laudatives, dépourvues de visée argumentative ou idéologique.



**CHAPITRE 2**  
**SINGES BONIMENTEURS : MARCHANDS DE FOIRE AU STYLE**  
**RABELAISIEN**

L'espace urbain, au XVI<sup>e</sup> siècle, résonne de bruits, de cris et de signaux sonores. Les annonces publiques croisent les entretiens privés ; les bonimenteurs vantent leurs articles et rivalisent de virtuosité publicitaire. Une extraordinaire variété de tons et d'accents, d'idiomes locaux et de jargons spécialisés aiguise la sensibilité acoustique du tout-venant. Ce que les gens savent, ils l'ont entendu et l'associent à une sensation auditive ; toute l'information, ou presque, circule de la bouche à l'oreille.

Michel Jeanneret, « La littérature et la voix :  
attraits et mirages de l'oral au XVI<sup>e</sup> siècle »,  
*Histoire de la France littéraire. Naissances,  
Renaissances. Moyen Âge – XVI<sup>e</sup> siècle*, p. 212.

L'impact de Rabelais sur la production littéraire du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle est tel que l'on retrouve, chez pratiquement tous les grands auteurs de l'époque, des traces d'une lecture de son œuvre, allant de la maîtrise approfondie des caractéristiques et enjeux de sa chronique à une connaissance, parfois rudimentaire, de ses principaux personnages, de quelque épisode, ou encore de quelque procédé ou expression. Pour Neil Goodley, « [t]out lecteur du maître reproduirait facilement une cinquantaine de “bons mots” rabelaisiens, mais pour les introduire sans interrompre l'entrain du livre [...] il faudrait évidemment avoir bien apprécié son Rabelais<sup>1</sup> ». Il existe ainsi toute une série d'imitateurs dont les textes entretiennent des relations intertextuelles subtiles, voire implicites, avec l'œuvre du

---

<sup>1</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, texte présenté et annoté par Neil Goodley, Exeter, University of Exeter, 1976, p. viii.

maître, c'est-à-dire qu'ils y font allusion ou y empruntent des éléments narratifs ou stylistiques de façon ponctuelle, sans pour autant pasticher ses romans ou en reconduire la trame narrative. Il existe, de plus, un ensemble d'éditeurs ayant profité de son décès pour placer sous son patronage des ouvrages qui ne sont pas de sa plume, mais qui renvoient également, de manière plus ou moins importante, à son univers fictionnel.

Ce deuxième chapitre vise l'étude de dix publications, sur les 37 qui composent notre corpus, dont la caractéristique commune est d'imiter la manière rabelaisienne à des fins publicitaires ou ludiques. Ils participent de la catégorie des singes bonimenteurs, dans laquelle nous incluons, d'une part, les bonimenteurs « de bonne foi », dont les œuvres sont caractérisées par leur originalité et leur style habile intégrant au passage des éléments ponctuels empruntés à l'œuvre de Rabelais pour allécher le public. Ces emprunts, au sens large, semblent avoir contribué à la constitution d'une sorte de « fonds commun pararabelaisien », lui-même rapidement passé dans le fonds commun populaire où puisent les auteurs de tous horizons. Ils participent de divers genres littéraires auxquels Rabelais ne s'est jamais lui-même essayé, mais qui touchent tous, de près ou de loin, à la notion de la langue et de l'oralité. Deux des œuvres que nous avons retenues s'inscrivent dans les formes inusitées de l'ordonnance parodique et du dictionnaire facétieux, représentés respectivement par les *Ordonnances generalles d'Amour*<sup>2</sup> (1564) d'Étienne Pasquier et les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*<sup>3</sup> (1578) de Claude Odde de Triors. Ces deux textes partagent la caractéristique de pasticher un genre qui se veut normalement sérieux – à savoir, l'ordonnance législative et le dictionnaire – tout en s'inspirant, dans le premier cas, du passage de l'abbaye de Thélème de *Gargantua* (1534) (ch. LII à LVII) et, dans le second cas, de l'esprit de la « Briefve declaration » qui clôt le *Quart livre* (1548 ; 1552). À ces deux productions, s'ajoutent toute une série de recueils de contes, nouvelles et devis, dont nous avons tenté d'offrir un échantillon le plus diversifié possible – sans toutefois prétendre

---

<sup>2</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour. Envoyees au Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres, pour faire estroitement garder par les vassaux dudict Seigneur, en la Jurisdiction de la Pierre au laict, et autres lieux de l'obeissance dudict Seigneur*, Anvers, Pierre Urbert, 1574, 20 pages.

<sup>3</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, annotées et augmentées d'un glossaire par le Dr. Jean-Baptiste Noulet, Toulouse, Privant, 1892, 83 pages.

à l'exhaustivité<sup>4</sup>. Parmi les cinq que nous avons retenus, se trouvent les *Nouvelles recreations et joyeux devis*<sup>5</sup> de Bonaventure Des Périers, publiées de façon posthume en 1558 mais composées avant 1544, les trois recueils de Noël Du Fail : les *Propos rustiques*<sup>6</sup> (1547), les *Baliverneries d'Eutrapel*<sup>7</sup> (1548) et les *Contes et discours d'Eutrapel*<sup>8</sup> (1585), ainsi que l'insaisissable et polyphonique devis de François Brouard, dit Béroalde de Verville, le *Moyen de parvenir*<sup>9</sup> (1616), dont la forme n'est pas sans évoquer les « propos des bienyvres » de *Gargantua* (ch. V). Ces trois auteurs offrent, chacun à sa manière, une lecture – rudimentaire, polyphonique ou encore biographique – de l'œuvre de Rabelais.

D'autre part, nous incluons également parmi les textes des singes bonimenteurs certaines productions « artificieuses » qui se présentent comme prétendument authentiques et retrouvées de façon posthume, phénomène qui constitue une mise en scène éditoriale audacieuse de la part d'éditeurs baratineurs, peu scrupuleux et âpres au gain, qui ont rapidement pris la pleine mesure du potentiel publicitaire de la simple évocation du patronyme du maître et sont prêts à piller son œuvre, à faire flèche de tout bois. Comme le signale Neil Goodley, après sa mort et « [p]endant les décades [*sic pro* décennies] qui suivent, on s'en prend de moins en moins à [lui], en tant qu'individu, et en tant qu'homme vu à travers son œuvre. L'homme est mort, il ne reste que ses œuvres – fonds littéraire et moyen publicitaire<sup>10</sup> » utilisé, notamment, par les éditeurs du *Cinquiesme livre* (1562 ; 1565) – lui-même une mise en scène éditoriale qui rassemble des brouillons authentiques du maître agencés de façon à proposer un terme qu'il n'a jamais prévu aux

<sup>4</sup> Compte tenu qu'il serait possible d'inclure dans une telle catégorie la plupart des écrivains majeurs et mineurs du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, nous avons choisi de limiter notre corpus aux ouvrages étudiés dans la présente section, qui constituent, selon nous, un échantillon représentatif bien que non exhaustif.

<sup>5</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, 377 pages.

<sup>6</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], texte établi d'après l'édition de 1549, édition avec introduction, notes et glossaire établis par Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1994, 187 pages.

<sup>7</sup> Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, édition critique de Gaël Milin, avec une préface de Charles Foulon, Paris, Klincksieck, 1970, 97 pages.

<sup>8</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], avec une notice, des notes et un glossaire par Célestin Hippeau, Paris, Librairie des bibliophiles, 1875, 2 t.

<sup>9</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, édition par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 2 t.

<sup>10</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. vi.

aventures de ses protagonistes –, qui adjoignent à la dernière navigation de maître François, à partir de l'édition lyonnaise de 1565, deux brefs textes prétendument authentiques, *l'Epistre du lymosin de Pantagruel*<sup>11</sup> et *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*<sup>12</sup>, respectivement composées autour des années 1536 et 1542, mais jamais publiées de façon autonome. La même année paraissent les singuliers *Songes drolatiques de Pantagruel*<sup>13</sup> (1565), qui constituent un recueil de gravures carnavalesques et grotesques attribuées, de la même façon que les textes précédents, à Rabelais.

Le présent chapitre propose l'étude de ces 10 œuvres, divisées en deux sous-catégories : d'une part, les singes bonimenteurs « de bonne foi », qui empruntent des éléments ponctuels à Rabelais tout en s'illustrant par leur style personnel dans des genres littéraires étrangers à son œuvre et, d'autre part, les productions pseudo-rabelaisiennes artificieuses qui lui sont attribuées de façon posthume et controuvée.

## 2.1 ORALITÉ ET JOYEUSÉTÉS À SAVEUR RABELAISIENNE

Si certains des 37 textes étudiés dans la présente thèse entretiennent des relations intertextuelles très fortes avec l'œuvre de Rabelais, allant du pastiche à la continuation transfictionnelle, plusieurs d'entre eux s'éloignent de l'imitation au sens strict, puisqu'ils ne tentent pas de reproduire le style du maître ni d'en plagier les péripéties narratives. Ces écrits, qui se distinguent par leur originalité, entretiennent néanmoins avec le corpus rabelaisien une intertextualité, bien que plus limitée ou restreinte, voire souventfois

---

<sup>11</sup> *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 913-917.

<sup>12</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 918-919.

<sup>13</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

implicite, constituée d'allusions et d'emprunts narratifs ou stylistiques ponctuels, le plus souvent non revendiqués, ainsi que d'évocations de sa figure auctoriale.

Il est intéressant de constater que l'ensemble des ouvrages retenus, dont la publication s'échelonne de 1547 à 1616, s'inscrit, de près ou de loin, dans une réflexion sur la langue française et l'oralité. Ce questionnement représente l'un des enjeux intellectuels et culturels les plus importants de l'époque, qui constitue une période charnière de la défense, l'illustration et la codification des langues vernaculaires dans toute l'Europe. Ce mouvement d'affirmation des langues nationales mène, dans le contexte français, à l'ordonnance de Villers-Cotterêts, signée en août 1539 par François I<sup>er</sup>, qui impose le français comme langue officielle des affaires juridiques du royaume. Cette loi a pour contrepartie d'entraîner la dévalorisation des dialectes régionaux – dont le toulousain, patois occitan des *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* – qui, privés « de toute reconnaissance politique, administrative et sociale[, voient rapidement décroître leur prestige] au point d'être perçu[s] par les Méridionaux eux-mêmes comme une "sous-langue"<sup>14</sup> », ce qui leur méritera d'être à leur tour défendus.

L'oralité et la langue tiennent ainsi une place prédominante dans la « littérature narrative du XVI<sup>e</sup> siècle[, qui] est tout entière une littérature de parole<sup>15</sup> » héritée du Moyen Âge, où l'oralité trouvait sa pleine expression dans le genre « des chroniques, des chansons de geste, des romans, des poésies des troubadours ou trouvères [qui la plupart] étaient en vers et destinées à être lues à voix haute<sup>16</sup> ». Fruit d'une lente progression depuis le VI<sup>e</sup> siècle, la littérature silencieuse, qui « instaure un commerce avec l'écrit qui peut être plus libre, plus secret, tout intérieur<sup>17</sup> », prend de plus en plus de place dans les pratiques de lecture et « autorise, aussi, des utilisations différenciées du même livre, lu à haute voix,

<sup>14</sup> Jean-François Courouau, *Premiers combats pour la langue occitane. Manifestes linguistiques occitans XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Anglet ; Pau, Atlantica ; Institut Occitan, coll. « Occitanas », 2001, p. 9.

<sup>15</sup> Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, Paris, Honoré Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 2001, p. 221.

<sup>16</sup> Paul Saenger, « Lire aux dernières siècles du Moyen Âge », *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, sous la direction de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », p. 173.

<sup>17</sup> Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, « Introduction », *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, ouvr. cité, p. 34-35.

pour les autres ou avec d'autres, lorsque la sociabilité ou le rituel l'exigent, et lu en silence, pour soi-même, dans la retraite du cabinet, à la bibliothèque ou de l'oratoire<sup>18</sup> ».

La langue est l'un des intérêts centraux de l'œuvre rabelaisienne, dont le style complexe et hybride, qui entrelace « de multiples discours, jouant sur les registres, les langues, les modalités, interrogeant toutes les formes de langage<sup>19</sup> », est loin d'offrir une représentation réaliste et spontanée du parler de l'époque. Il témoigne au contraire d'un travail minutieux et d'un souci d'artificialité qui offre « une réflexion exceptionnelle sur le statut de la langue française et sur la création d'une prose littéraire<sup>20</sup> », tout en étant difficile d'accès pour le lecteur contemporain du maître qui,

pas plus que le lecteur moderne [...], n'était habitué aux mots déjà vieillis et aux provincialismes qui hérissent le texte ; il était encore moins accoutumé aux emprunts à l'italien, aux néologismes grecs et latins, termes souvent techniques dont bon nombre, depuis sont restés en français<sup>21</sup>.

Cette préoccupation du langage est loin d'être propre à l'œuvre de Rabelais : on voit rapidement émerger, chez de nombreux auteurs, des mises en scène de l'oralité et des situations d'énonciation, représentations écrites « de la diffusion orale [qui] se cristallise[nt] en une scène qui, à en juger par sa fréquence, captive les imaginations : un groupe d'amis passe le temps en bavardant et en racontant des histoires<sup>22</sup> » traitant de sujets variés et plaisants. Cette mise en scène, popularisée par le *Décameron* (ca 1351) de Boccace, se retrouve chez Noël Du Fail, qui fait intervenir des narrateurs-conteurs discutant

---

<sup>18</sup> Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, *ibid.*, p. 35.

<sup>19</sup> Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, ouvr. cité, p. 221.

<sup>20</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2011, p. 13.

<sup>21</sup> Mireille Huchon, « Introduction », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. x.

<sup>22</sup> Michel Jeanneret, « La littérature et la voix : attraits et mirages de l'oral au XVI<sup>e</sup> siècle », dans Frank Lestringant et Michel Zink (sous la dir. de), *Histoire de la France littéraire. Naissances, Renaissances. Moyen Âge – XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 214.



entre eux, et chez Béroalde de Verville, qui accorde une place prépondérante, dans son *Moyen de parvenir*, aux dialogues entre les nombreux devisants de son banquet polyphonique – et, d’une certaine façon, à nouveau chez Rabelais, qui fait intervenir un narrateur-bonimenteur qui vante les succès de librairie. Ce cadre semble avoir été, tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, un lieu de prédilection où multiplier les évocations des personnages rabelaisiens, de leurs péripéties et de leurs expressions les plus typiques.

Parmi les textes des imitateurs de Rabelais de cette section, les *Ordonnances generalles d’Amour* d’Étienne Pasquier, parues en 1564, constituent probablement l’ouvrage qui s’éloigne le plus de la réflexion sur la langue et l’oralité proprement dite. Il met en scène la forme législative de l’ordonnance royale, dont il détourne les codes de façon ludique. Sous l’Ancien Régime, l’ordonnance est un texte de loi promulgué par le pouvoir royal, qui se distingue de l’édit dans la mesure où ce dernier ne concerne qu’un seul sujet spécifique. L’ordonnance, par son caractère général, peut toucher autant aux domaines législatif et financier qu’aux questions religieuses ou linguistiques. C’est le cas, notamment, des *Ordonnances Royaulx Sur le faict de la Justice et abbreviation des proces par tout le Royaulme de France*, dites de Villers-Cotterêts (1539). Ce texte, composé de 192 articles de loi, impose la tenue de registres paroissiaux, régleme les procédures criminelles, limite le pouvoir ecclésiastique au domaine religieux et fait du français, plutôt que du latin, la langue officielle des affaires juridiques du royaume. Il ne s’agit que de l’un des nombreux jalons de l’évolution du pouvoir royal et de ses tentatives de réforme et d’unification des pratiques législatives et civiles, inégales d’une province à l’autre durant tout le Moyen Âge et la majeure partie de l’Ancien Régime.

Il existe de très nombreuses attestations de détournements littéraires de ce type de textes sérieux. Parfois qualifiés de « joyeux », c’est-à-dire de parodiques, les pastiches à la manière de celui de Pasquier sont attestés dès la fin du Moyen Âge et le début du XVI<sup>e</sup> siècle, alors que de nombreux auteurs, souvent anonymes, se plaisent à détourner des genres établis. C’est le cas, notamment, de Jean Molinet, fondateur du genre littéraire de la

pronostication joyeuse qui, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, s'exerçait aux « sermons joyeux, mandements joyeux et testaments joyeux [... , qui] existaient non seulement de son vivant, mais participaient d'une tradition déjà attestée avant lui<sup>23</sup> ». On retrouve, par ailleurs, quelques ordonnances parodiques brèves imbriquées dans les hybrides *Triumphes de l'abbaye des Conards* (1541), transcription des grandes fêtes carnavalesques de Rouen marquée par l'esprit rabelaisien.

Le genre du dictionnaire facétieux, dans lequel s'inscrivent les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* de Claude Odde de Triors, parues en 1578, constitue un détournement ludique du mouvement de codification de la langue vernaculaire, amorcé dans les années 1530, et des premiers dictionnaires qui en résultent. Cet ouvrage constitue l'une des attestations de dictionnaire parodique de l'époque, dont on retrouve également des traces dans *La Vie genereuse des Mercelots, Gueuz et Boesmiens* (1596) de Péchon de Ruby et dans *Le Jargon ou langage de l'Argot reformé, comme il est à present en usage parmi les bons pauvres* (ca 1629) d'Ollivier Chéreau, deux ouvrages fort appréciés du lectorat, qui mettent en scène des pièces diverses portant sur les mendiants et qui contiennent chacun un dictionnaire facétieux et fantaisiste de l'argot des pauvres. Il s'inscrit également, toujours de façon parodique, dans le contexte de la « "défense" de l'occitan [dont le toulousain est un dialecte] [... en réponse à la] situation de domination<sup>24</sup> » du français, qui marque particulièrement le sud-ouest de la France à partir des années 1550.

L'ensemble des autres textes étudiés dans cette section relève des genres, importés d'Italie et connaissant un essor formidable durant toute la Renaissance, des contes, nouvelles et devis, qui constituent « un des divertissemens habituels des soirées de la haute

---

<sup>23</sup> Christine Arsenault, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, mémoire déposé à l'Université du Québec à Rimouski, 2011, p. 20.

<sup>24</sup> Jean-François Courouau, *Premiers combats pour la langue occitane. Manifestes linguistiques occitans XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, ouvr. cité, p. 25.

société française<sup>25</sup> » et qui sont caractérisés par la pratique de la discussion et du dialogue, « lieux où la polyphonie trouve une manifestation paroxystique<sup>26</sup> ». Ces genres, qui héritent des fabliaux médiévaux, ne font l'objet d'aucune acception générique précise, « la terminologie de la Renaissance s'[avérant] incapable d'établir une catégorisation et une hiérarchisation des diverses formes de récits<sup>27</sup> ». Il est toutefois possible d'éclairer les notions de « nouvelle », récit court au cadre étroit, généralement en prose et conçu pour l'amusement du lecteur, et de « devis », qui vient du verbe « deviser », c'est-à-dire converser, et qui « désigne aussi bien l'entretien entre gentilshommes et dames policés, que les propos de table ou le babillage de vieux "rustiques"<sup>28</sup> ». La pratique du conte, de la nouvelle et du devis connaît, comme le relève Claude La Charité, une nette évolution au fil des décennies, depuis les recueils qui,

dans le sillage du *Décameron* et de *L'Heptameron*, semblent se caractériser par le développement et la complexité de l'histoire-cadre reliant les devis entre eux et instaurant une autre strate de fiction, dans laquelle se meuvent les devisants eux-mêmes, [jusqu'aux] recueils de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle [qui] prennent le contre-pied de cette tendance<sup>29</sup>

et deviennent un terrain propice à l'expérimentation littéraire, au mélange et à la bigarrure.

Héritier de Boccace, traduit en 1414 par Laurent de Premierfaict, et du Pogge, Noël Du Fail, à la suite de l'auteur anonyme des *Cent nouvelles nouvelles* (1462), lance en sol

---

<sup>25</sup> Paul Jacob, « Avertissement », dans Bonaventure Des Périers, *Les Contes ou les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis de Bonaventure des Periers, valet de chambre de la reine de Navarre, avec un choix des anciennes notes de Bernard de La Monnoye et de Saint-Hyacinthe*, revues et augmentées par Paul L. Jacob, et une notice littéraire par Charles Nodier, Paris, Charles Gosselin, 1843, p. 32.

<sup>26</sup> Pascale Mounier, *Le roman humaniste, un genre novateur français, 1532-1564*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2007, p. 360.

<sup>27</sup> Pascale Mounier, *ibid.*, p. 51.

<sup>28</sup> Nicolas Kies, « Pratiques du devis dans la littérature narrative du XVI<sup>e</sup> siècle. Le devis face au dialogue », *Panurge.org*, 2008, p. 2.

<sup>29</sup> Claude La Charité, « *Les Serées* de Guillaume Bouchet ou les saturnales polyphoniques », *Contes et discours bigarrés*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Cahiers V. L. Saulnier », 2011, p. 121-122.

français la mode des recueils de contes et nouvelles, dont « [o]n ne compte pas moins de vingt-six [attestations], – originaux ou traductions, – signés ou non, – d’auteurs français ou italiens, et dont plusieurs ont connu, pour l’époque, un nombre important d’éditions qui est la preuve de leur succès et du goût du public<sup>30</sup> ». On retrouve, dans les contes et devis du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, de si nombreuses traces des « bons mots » rabelaisiens que Sainéan affirme que, « [s]i l’on excepte l’*Heptaméron* (1559) de Marguerite de Navarre et le *Printemps* de son imitateur Jacques Yver, gentilhomme poitevin, tous les représentants du genre peuvent être rangés dans l’école rabelaisienne<sup>31</sup> ». Notre corpus se limitera donc aux *Nouvelles recreations et joyeux devis* de Bonaventure Des Périers, aux trois recueils de Noël Du Fail, à savoir les *Propos rustiques*, les *Baliverneries d’Eutrapel* et les *Contes et discours d’Eutrapel* et au *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, qui empruntent, chacun à leur manière, des éléments du corpus rabelaisien.

### 2.1.1 Parodie législative

De nombreux auteurs, au XVI<sup>e</sup> siècle, ont été tentés de moquer le jargon des juristes et la forme des textes juridiques, à commencer par Rabelais lui-même, qui aurait peut-être été initié au monde législatif par son père, « Antoine Rabelais [... ,] avocat au siège de Chinon, à l’époque où son fils François était moine à Fontenay-le-Comte<sup>32</sup> ». Malgré cette supposition de Jean Plattard, comme le souligne Claude La Charité, l’origine du savoir juridique de Rabelais demeure, à ce jour, obscure, et on ignore « s’il étudia le droit à

<sup>30</sup> Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVI<sup>e</sup> siècle*, textes présentés et annotés par Pierre Jourda, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. xxii.

<sup>31</sup> Lazare Sainéan, *L’influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930, p. 128.

<sup>32</sup> Jean Plattard, *L’œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, Paris, Honoré Champion, 1910, p. 95.

l'université<sup>33</sup> ». Il est toutefois admis qu'il possédait une connaissance profonde du droit romain, peut-être acquise « par le biais de ses propres études et de son association avec les avocats de Fontenay-le-Comte [et] le brillant cénacle présidé par l'érudit André Tiraqueau<sup>34</sup> », jurisconsulte. Son lien sérieux avec cet univers et sa valorisation de la philologie juridique ne l'ont pas empêché de pasticher, à de nombreux endroits dans ses œuvres, la langue alambiquée et absconse des juristes de tradition médiévale, dont il s'amuse à imiter les références dans des passages comme le suivant : « *forma dat esse rei. l. si is qui. ff. ad leg. falci. in c. cum dilecta extra de rescrip.*<sup>35</sup> » Il critique, de plus, certains aspects du métier juridique, dont la lenteur des procès, mise à mal dans l'épisode de Baisecul et Humevesne de *Pantagruel* (1532) (ch. X à XIII) et surtout dans le *Tiers livre* (1546) (ch. XXXIX à XLVIII), où Bridoye explique qu'il « temporize attendant la maturité du procès<sup>36</sup> », c'est-à-dire qu'il fait durer ce dernier jusqu'à ce que les deux partis n'aient plus d'argent. Ainsi, comme l'indique Mireille Huchon, le « “rire juridique” et les plaisanteries sur le droit sont une constante de l'œuvre de Rabelais, où il exhibe ses connaissances de légiste<sup>37</sup> » et tourne en dérision certains travers de ses collègues et des pratiques de l'époque, tout en valorisant l'érudition et la droiture morale<sup>38</sup>.

L'avocat « [i]ssu d'une famille bourgeoise<sup>39</sup> » parisienne Étienne Pasquier (1529-1615), utilise le même type d'humour lorsqu'il met en scène de façon ludique la forme de l'ordonnance législative dans ses *Ordonnances generalles d'Amour envoyées au*

<sup>33</sup> Claude La Charité, « François Rabelais (1483 ? – 1553 ?) », dans Bruno Méniel (sous la dir. de), *Écrivains juristes et juristes écrivains du Moyen Âge au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, à paraître, p. 1.

<sup>34</sup> Linton C. Stevens, « The Contribution of French Jurists to the Humanism of the Renaissance », *Studies in Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, Renaissance society of America, 1954, vol. 1, p. 92. Texte original : « Rabelais, although not a law-school graduate, acquired such a profound knowledge of Roman law from his own study and from his association with the lawyers of Fontenay-le-Comte [and] the brilliant *cénacle* presided over by the learned André Tiraqueau ».

<sup>35</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 482-483.

<sup>36</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 482.

<sup>37</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 86.

<sup>38</sup> À propos de l'érudition juridique et de la satire du droit et des gens de justice dans l'ensemble de l'œuvre de Rabelais, voir Claude La Charité, « François Rabelais (1483 ? – 1553 ?) », art. cité.

<sup>39</sup> Claude Sutto, « Estienne Pasquier et les libertés de l'Église gallicane », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique, 1969, vol. 23, n° 2, p. 256.

gr. *Baron de Myrelingues, chancelier des isles Hyères*, parues au Mans en 1564 chez Jérôme Olivier, alors que l'auteur est âgé de 35 ans. Il s'agit du même Pasquier qui, en 1555 dans une lettre à Pierre de Ronsard<sup>40</sup>, dénonçait Noël Du Fail et Guillaume Des Autels comme de vulgaires singes de Rabelais dont la mémoire s'est perdue. Ce bref texte constitue une exception dans le corpus des imitateurs pararabelaisiens car il s'inscrit dans un genre littéraire peu connu, sinon parmi les légistes et juristes de l'époque, et que Rabelais lui-même n'a jamais employé.

On ne connaît que très peu de détails de la vie de Pasquier, si ce n'est du fait qu'il assiste, dès l'âge de dix-sept ans, à des leçons de droit civil à Paris, qu'il est assermenté avocat en 1549 et qu'il reçoit ses lettres de noblesse en 1574<sup>41</sup>. Dans le domaine littéraire, il est surtout renommé pour ses poésies et ses monumentales *Recherches de la France*, dont le premier tome paraît en 1560. Ses *Ordonnances generalles d'Amour* ne figurent nulle part dans les éditions de ses œuvres complètes et n'ont jamais fait l'objet d'une édition critique, mais sont mentionnées par La Croix Du Maine dans sa *Bibliothèque françoise*<sup>42</sup> (1584). Elles auraient fait l'objet de plusieurs éditions, dont celle imprimée par Pierre Urbert à Anvers en 1574, et celle, parisienne et posthume, de Jean Sara, datée de 1618.

### 2.1.1.1 Les *Ordonnances generalles thélémiqes d'Étienne Pasquier*

Si les *Ordonnances generalles d'Amour* de Pasquier ne s'intéressent pas directement à la question de la langue et de l'oralité, elles ne constituent pas moins un détournement des codes d'une forme admise, celle de l'ordonnance législative, mise en scène de façon parodique dans une longue métaphore filée des relations charnelles entre l'homme et la

---

<sup>40</sup> Étienne Pasquier, « Que le commun de la France se rend fort aisément Singe des autres », *Les lettres d'Estienne Pasquier conseiller et advo-vocat [sic] general du roy en la chambre des Comptes de Paris*, Paris, Abel L'angelier, 1586, 330 pages.

<sup>41</sup> À ce propos, voir Paul Bouteiller, *Recherches sur la vie et la carrière d'Étienne Pasquier : historien et humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, I.S.I., 1989, 63 pages.

<sup>42</sup> François Grudé La Croix Du Maine, *Les bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de Du Verdier, sieur de Vauprivas*, Paris, S. Côme, Chez Saillant & Nyon, 1772, tome II, p. 35-36.

femme, dissimulée sous les thèmes des lois, de la guerre et de la chasse. Composées d'une épître liminaire, de cinquante articles de loi facétieux et d'une adjonction finale signée « Pousse motte<sup>43</sup> », les *Ordonnances generalles d'Amour* évoquent la nécessité de mettre par écrit les règles régissant « l'usage desdites coutumes [sexuelles, afin que les sujets puissent en] faire la verification par tourbes<sup>44</sup> » en cas de litige entre les parties. Prétextant, à la manière de l'abbaye de Thélème, vouloir constituer une république utopique « appelée le Convent de la charité, dont les supposts seront dits et nommez confreres<sup>45</sup> » et dont l'« intention generale est de bannir et exterminer le vice, le plus qu'il nous sera possible, d'entre nos subjects<sup>46</sup> », le texte s'ouvre sur des principes nobles d'égalité, de juste milieu, de compassion et d'unification, exempts de « l'une des premieres et principales corruptions de toute Republique [... :] l'oysiveté<sup>47</sup> ».

C'est à partir du bref article X, qui énonce que « [p]our l'abreviation des proces, nous oston tous contredits et reproches entre le mary et la femme<sup>48</sup> », que s'enchaînent les métaphores libres. L'article XII propose, par exemple, de régler les procès à huis clos, « par compromis et amiable composition : et à ce faire seront speciallement appelez les Vidames, ausquels nous commandons et tresrigoreusement enjoingnons n'aller mollement, ains roidement et rondement en besogne<sup>49</sup> », alors que l'article XIX supprime et annule « tous estats de Judicature, hors mis nostre Parlement [...] et au lieu des Comptes, Prevosts, Baillifs et Seneschaux, avons retenu les Vicomtes, Viguiers, Vidames. Erigeans en officiers nouveaux les Vibailifs et Viseneschaulx<sup>50</sup> ». Ces deux articles consistent en une liste allitérative de jeux de mots sur le terme « vit » – l'organe sexuel masculin –, qui n'est pas sans rappeler le juron « saint vit<sup>51</sup> », supprimé des éditions de *Gargantua* postérieures à

<sup>43</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour [...]*, ouvr. cité, p. 20, r<sup>o</sup>.

<sup>44</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 2, v<sup>o</sup>.

<sup>45</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 4, r<sup>o</sup>.

<sup>46</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 3, v<sup>o</sup>.

<sup>47</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 6, r<sup>o</sup>.

<sup>48</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 6, v<sup>o</sup>-7, r<sup>o</sup>.

<sup>49</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 7, r<sup>o</sup>-7, v<sup>o</sup>.

<sup>50</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 9, r<sup>o</sup>-9, v<sup>o</sup>.

<sup>51</sup> François Rabelais, « Gargantua. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1107.

1535, et qui est également évoqué de façon détournée par le biais de la métaphore des armes, dont le port avait été défendu, mais,

voyans que la plus part d'iceux s'aneantissoient, ce qui pourroit au long aller tomber, au grand detrimet et dommage de nostre Convent, advenant nouvelle guerre, sera à l'advenir permis à chacun de porter pistolets, batons de feu, pour gibier : et à fin qu'il n'y ait aucun mescontentement, et que les Dames et Damoiselles, ne se pleignent comme si par nous estoit octroyé plus de prerogative aux hommes qu'aux femmes, voulons qu'elles en portent le Rouet<sup>52</sup>.

L'édition originale de 1564, conservée à la Bibliothèque nationale de France, emploie le terme de « roit » – raide – plutôt que celui de « Rouet », rendant encore plus évidente la connotation érotique de la métaphore guerrière, qui trouve son apogée à l'article XXXIII :

Pource qu'il n'est en nostre puissance eslongner les guerres de nous lors qu'il plaira à Dieu nous les envoyer, voire que le plus du temps elles nous sont suscitées par nostre propre et particulier instinct, n'y ayant celuy de nous lequel n'ayt naturellement quelque inclinasion à conquerre, voire appetons amasser, ambitieusement affectionnez, d'autre part d'estre dictz vaillants combatans : voulons que és assaux et batteries des villes il n'y ait aucun de nos soldats qui y ait le bras engourdy, ains face ses approches hardiment, sans rien toutesfois alterer de la discipline militaire. Puis quand la breche sera nette et raisonnable, y entrent gayement et comme l'on dit de cul et de teste sans reboucher, comme s'exposants à un lict d'honneur. Et neantmoins à fin qu'ils soyent tousjours tenuz en haleine, Ordonnons que pendant qu'il pousseront leur fortune dans ladicte breche, l'artillerie jourra tousjours vigoureusement, vistement et vivement, jusques à ce que la ville soit totalement rendue. Auquel cas sera seulement sonnè la retraite<sup>53</sup>.

Ce passage propose de nouvelles équivoques sur « vit » et constitue une habile métaphore filée de l'inclinasion naturelle et instinctive de l'homme à la « conquête »

<sup>52</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour [...]*, ouvr. cité, p. 10, v<sup>o</sup>-11, r<sup>o</sup>.

<sup>53</sup> Étienne Pasquier, *ibid.*, p. 13, v<sup>o</sup>-14, r<sup>o</sup>.



sexuelle, qui exige, pour se mériter les honneurs et parvenir à faire succomber sa partenaire, que le « bras » – entendre le membre viril – ne lui engourdisse pas avant qu’il n’ait fini de pousser vigoureusement dans la « breche » féminine. Il est à rapprocher des nombreux jeux de mots de Rabelais sur l’organe masculin dans *Gargantua* (ch. XI), qui propose l’énumération suivante :

« ma petite dille », « ma pine », l’autre « ma branche de coural », l’autre « mon bondon, mon bouchon, mon vibrequin, mon possouer, ma teriere, ma pendilloche, mon rude esbat roidde et bas, mon dressouoir, ma petite andoille vermeille, ma petite couille bredouille [...] »<sup>54</sup>,

dans laquelle se trouve par ailleurs le terme « vibrequin », équivoque sur « vit » suivie, quelques lignes plus loin, par la mention, tout aussi équivoque, d’« un beau virollet<sup>55</sup> ».

11 ans après la mort de Rabelais et neuf ans après avoir condamné Du Fail et Des Autels, Pasquier démontre bel et bien qu’il a, lui aussi, « le culte de Rabelais [...] sent comme Rabelais, [...] pense comme Rabelais [et] écrit comme Rabelais<sup>56</sup> ». Au-delà du thème grivois et de leur parenté archi-textuelle avec l’épisode de Thélème, les *Ordonnances generalles d’Amour* se présentent d’emblée comme étant adressées au « Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres ». Le nom de ce destinataire facétieux constitue en soi une évocation intertextuelle explicite de deux éléments du *Tiers livre*, à savoir, d’une part, le « parlement Myrelinguoy en Myrelingues<sup>57</sup> », lieu que Rabelais mentionne à plusieurs reprises (ch. XXXVI et XXXVIII-XXXIX) et où se tient le

<sup>54</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 35.

<sup>55</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 35.

<sup>56</sup> Marcel de Grève, *L’Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1961, p. 137.

<sup>57</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 467.

procès auquel participe Bridoye, et, d'autre part, le « Calloïer des Isles Hieres<sup>58</sup> », titre fantaisiste dont le maître s'était paré dans l'édition originale du *Tiers livre* et qu'il supprime en 1552. Pasquier remplace toutefois le terme de « Calloïer », qui désigne un moine de profession, par celui de « Chancelier », dont le sens « d'officier garde des sceaux » est plus approprié au thème de son texte. Le reste des *Ordonnances generalles d'Amour* ne contient aucun autre emprunt explicite à l'univers fictionnel de Rabelais, mais présente une liste de jeux autorisés, dont les titres jouent bien entendu sur un double sens grivois :

le trou Madame, le jeu du billard, tous jeux de Dame sous le tablier, ausquels gardants les severitez, il sera joué à tous jeuz, mesmes à dame touchee dame jouee : ne sera joué à la renette sinon à qui faict l'un faict l'autre. Approuvons semblablement le jeu du fourby, et de cu-bas, aux cartes, excepté que des cartes Françaises nous oston les picques, trefles, et carreaux, retenants seulement les cœurs : et des cartes d'Italie les espees, bastous, et deniers, retenants seulement les coupes, et sera d'orenavant le jeu des cartes composé de cœurs, coupes, laz d'amours, et fleurs. Louons aussi grandement le jeu de paulme, auquel jouant à fleur de corde sçaura donner bas et roide dedans la belouse, tous lesquels jeuz nous ne rejettons, et autres de mesme marque, moyennant que le tout se face sans opinion d'avarice ou argent. Pour laquelle cause entre tous les jeuz deffendons notamment le jeu de la pille.<sup>59</sup>

Cette énumération constitue peut-être une imitation de celle, présentée sous forme de liste, des divertissements du jeune Gargantua (ch. XXII), qui valorise les jeux de cartes et dans laquelle sont également mentionnés la « pille<sup>60</sup> », le « fourby<sup>61</sup> », « qui fait l'un fait l'autre<sup>62</sup> », la « renette<sup>63</sup> », les « dames<sup>64</sup> » et le « croc madame<sup>65</sup> », dont le nom a pu

---

<sup>58</sup> François Rabelais, « Tiers livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1359. Rappelons que le titre de « Calloïer des Isles Hieres » est également mentionné par Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], fac-similé de l'édition Rouen (1578), Nicolas Lescuyer, notes par Marcel Françon, Cambridge, Schoenhof's Foreign Books, 1962, p. 11-12 ; et André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, p. 8.

<sup>59</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour* [...], ouvr. cité, p. 12, r<sup>o</sup>-12, v<sup>o</sup>

<sup>60</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 58.

<sup>61</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 58.

<sup>62</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 59.

inspirer le « trou Madame » de Pasquier. Il est toutefois également possible que ces attestations relèvent uniquement d'une connaissance commune d'un catalogue de noms de danses et non d'emprunts volontaires et calculés.

L'ensemble du texte des *Ordonnances generalles* ne constitue pas une imitation à proprement parler du règlement de l'abbaye de Thélème, mais s'inspire du concept de la constitution et de la réglementation d'une société utopique, dans un genre littéraire parodique novateur dans la production parabelaisienne. Les thèmes principaux exploités par Pasquier – ceux du mariage, du cocuage et des plaisirs charnels – ne sont pas sans rappeler les enjeux centraux du *Tiers livre*, et le type d'humour codé et licencieux qui caractérise ses *Ordonnances generalles* se rapproche de nombreux passages de la chronique rabelaisienne où abondent les équivoques grivoises, et dont la brève énigme proposée dans les propos des bienyvres : « Quelle difference est entre bouteille et flacon ? grande, car bouteille est fermée à bouchon, et flac con à viz<sup>66</sup> » – qui joue sur « vit » et « con », l'organe sexuel féminin –, ne constitue qu'un exemple parmi tant d'autres.

L'épisode de Thélème, dans *Gargantua* (ch. LII à LVII), s'étend sur six chapitres qui présentent les raisons de la construction de l'abbaye, puis en décrivent les propriétés architecturales, les préférences vestimentaires des habitants et leurs mœurs. Cette présentation formelle diffère grandement de celle du texte de Pasquier, qui se divise en 50 articles individuels, modelés sur les textes de lois ne s'inscrivant nullement dans l'univers fictionnel propre à la chronique pantagruéline et élaguant toute considération architecturale. Là où le texte de Pasquier se veut une allégorie ludique des ébats entre les hommes et les femmes, l'abbaye de Thélème, manifeste de l'humanisme, se distingue par la critique sérieuse des vertus monastiques, dont elle propose un renversement complet : « par ce que ordinairement les religieux faisoient troys veuz : sçavoir est de chasteté, pauvreté, et

---

<sup>63</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 59.

<sup>64</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 59.

<sup>65</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 60.

<sup>66</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 18.

obedience : fut constitué, que là honorablement on peult estre marié, que chascun feut riche, et vesquist en liberté<sup>67</sup> ». Rabelais y dénonce « [n]on pas la véritable chasteté, état parfaitement compatible avec le mariage, mais cette perversion monastique qui confond chasteté et célibat obligatoire<sup>68</sup> », et propose de fonder sa société utopique sur les bases d'une religion égalitaire centrée sur le libre arbitre, dont la seule « reigle n'estoit que ceste clause. *Fay ce que voudras*<sup>69</sup> ». Le Couvent de la charité des *Ordonnances generalles d'Amour* s'inspire donc, sur le plan conceptuel, de l'abbaye de Thélème dans la seule mesure où il propose un code législatif idéal permettant une société tout aussi idéale, voire utopique, mais il ne présente rien en commun avec cette dernière sur le plan idéologique ni critique, se contentant de reconduire la fonction ludique de l'œuvre rabelaisienne et d'en évoquer explicitement l'imaginaire pour allécher son public.

Même si elles paraissent tout juste deux ans après le traité *De la bonté et mauvaistié des femmes*<sup>70</sup> (1562) de Marconville et que leur thème a un caractère fondamentalement sexué, les *Ordonnances generalles d'Amour* évitent, à l'instar de Rabelais dans le *Tiers livre*, de s'inscrire dans le débat de la Querelle des femmes. Leur humour est certes grivois, mais Pasquier ne vise jamais à dénigrer la femme ou à en démontrer l'infériorité. Il demeure dans le domaine du ludique, interdisant par exemple « les injures verbales, [mais permettant] toutesfois aux marys, pour la primauté et puissance qu'ils ont dessus leurs femmes, de se pouvoir rire et gausser d'elles en toutes compagnies, à la charge que leurs femmes s'en pourront revenger en derriere<sup>71</sup> ».

---

<sup>67</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 139.

<sup>68</sup> Michael A. Screech, *Rabelais* [1979], trad. Marie-Anne de Kisch, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008, p. 252.

<sup>69</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 149.

<sup>70</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages.

<sup>71</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour [...]*, ouvr. cité, p. 8, v<sup>o</sup>-9, r<sup>o</sup>.

Les *Ordonnances generales d'Amour*, qui sont généralement exclues des œuvres complètes de Pasquier – bien qu'elles aient fait l'objet de plusieurs éditions<sup>72</sup> –, ne semblent avoir attiré l'attention d'aucun autre singe parabelaisien, parmi lesquels le genre de l'ordonnance parodique n'a pas connu une grande fortune. On retrouvait toutefois quelques « ordonnances Conardes publiez à Rouen, le xxii. jour de fevrier 1541<sup>73</sup> » dans les *Triumphes de l'abbaye des Conards*, présentées sous la forme d'une liste de règlements parodiques adressés aux différentes catégories de participants aux fêtes et qui autorisent, notamment, les Conards mariés dont la femme est enceinte à se satisfaire autre part :

Conard ayant femme en gesine  
Cependant pourra se pourvoir,  
S'il a besoing faisant devoir,  
Avec sa servante ou voisine<sup>74</sup>.

Les *Ordonnances generales d'Amour* s'inscrivent dans le même esprit de détournement de la forme des textes de loi que ce passage des *Triumphes de l'abbaye des Conards*, mais elles n'en imitent aucunement le contenu ni la forme.

### 2.1.2 Dictionnaire facétieux

Les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, parues sans nom d'auteur, d'imprimeur, ou de lieu – bien qu'elles fussent probablement imprimées à Toulouse –, sont

---

<sup>72</sup> L'édition de 1576 du texte s'est trouvé reliée, rappelons-le, à une époque inconnue et par un possesseur ultérieur, à une édition de 1574 de la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels et la *Navigation du compaignon à la Bouteille*, variante du *Disciple de Pantagruel* datée de 1576. La proximité des trois textes est très intéressante car elle témoigne d'une association de ces singes parabelaisiens suffisante pour justifier leur combinaison dans un même volume, et d'une lecture fort probablement parallèle des ouvrages. À ce propos, voir le chapitre 1, p. 50.

<sup>73</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1874, p. 20.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 23.

un ouvrage singulier, sans aucune trame narrative, qui s'inscrit dans le genre du dictionnaire facétieux et explique divers termes et locutions du dialecte toulousain de l'époque. Il a été composé par Claude Odde de Triors, dont on ne sait que très peu de choses, sinon qu'il est d'origine dauphinoise et qu'on le retrouve « à l'Université de Toulouse, où il devint un étudiant enthousiaste, voire un champion, de la langue et des coutumes de sa ville d'adoption<sup>75</sup> ». Dans ses *Joyeuses recherches*, il se met en scène comme un « [é]tranger et étudiant à Toulouse [...] frappé de l'usage général que l'on fait dans cette ville de l'idiome local<sup>76</sup> ». Au moment de la parution du texte, il était déjà connu pour sa traduction des distiques latins de Michel Verin (1577) et pour son *Bannissement des Ministres des Huguenots* (1575). Pratiquement oubliées par la postérité, tout comme son auteur, dont on perd toute trace après 1580, les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* ont été rééditées à Paris par Gustave Brunet chez Jannet et Techener, en 1847, ainsi que, plus récemment, à Toulouse par Jean-Baptiste Noulet chez Privant, en 1892.

### 2.1.2.1 Pour une codification rabelaisienne de la langue tolosaine

S'inscrivant de façon ludique dans le contexte de la codification des langues vernaculaires et de la défense des patois occitans, qui subissent une « marginalisation sociale [...] et sont] déconsidéré[s] aux yeux mêmes de ceux qui [les] parlent<sup>77</sup> » due à la « normalisation » de la langue française, les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* de Claude Odde de Triors se présentent sous la forme d'un dictionnaire facétieux, composé de 45 entrées répertoriant chacune un terme ou une expression tirée de la langue toulousaine,

---

<sup>75</sup> Robert A. Schneider, *Public Life in Toulouse, 1463-1789 : From Municipal Republic to Cosmopolitan City*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, p. 88. Texte original : « while studying at the university of Toulouse he became an enthusiastic student, even a champion, of the language and customs of his adopted city ».

<sup>76</sup> Jean-Baptiste Noulet, « Avertissement », dans Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. vii.

<sup>77</sup> Jean-François Courouau, *Premiers combats pour la langue occitane. Manifestes linguistiques occitans XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, ouvr. cité, p. 13.

« perçue comme un “dialecte” [en l’occurrence, occitan] par rapport au français<sup>78</sup> », et expliquées dans un mélange hybride de latin et de langue vernaculaire française :

ESCLATA.

« *Esclata* » *idem est quod crever, inde illud apud Tolosates : « esclato poulet ! » et tunc quand quelqu’un faict un pet, alias : « avalisques ? tu n’es pas des nostres<sup>79</sup> ».*

Ces entrées, à la fois érudites et parodiques, sont introduites par une épître liminaire dans laquelle l’auteur justifie son projet en se mettant en scène comme nouvellement arrivé à Toulouse et subjugué par le « langage barragouin<sup>80</sup> » qui y est parlé, qu’il définit et commente en le « surchargeant des gloses les plus fantaisistes, sans autre dessein que d’en rire le premier et de se complaire à croire que bien d’autres en riront après lui<sup>81</sup> ». Il y décrit une scène typique des recueils de nouvelles, dans laquelle nous voyons « entre les enfans des villageois, devisans familièrement entre eux quelque jour de feste, [...] soubz quelque arbre que se soit<sup>82</sup> », dont il rapporte les propos tel qu’il les a entendus, enchâssés de quelques commentaires :

Yeu que soun incaros ayci (dira un autre) me podi banta d’ave vist la mayre de l’augiollo et arrèire augiolo d’aquello crabo que veses aqui, petito barbo pèd fendut. Encaros tout aquo n’es re (*dira un morosophe estant assis sur son cul*

<sup>78</sup> Fausta Garavini, « Écriture critique et genre macaronique », *Bulletin de l’Association d’étude sur l’humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d’études sur l’humanisme, la réforme et la Renaissance, 1982, n° 15, p. 43.

<sup>79</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 27. Traduction : « Esclata », c’est-à-dire *crever*, par conséquent à Toulouse : « esclato poulet ! » et puis *quand quelqu’un faict un pet* : l’autre : « puisse-tu t’anéantir ? tu n’es pas des nostres ».

<sup>80</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 14. Il s’agit du terme que Pantagruel emploie pour qualifier l’une des langues – en l’occurrence germanique – incompréhensibles parlées par Panurge lors de leur première rencontre (*Pantagruel*, ch. IX).

<sup>81</sup> Jean-Baptiste Noulet, « Avertissement », dans Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. vii.

<sup>82</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 14.

*comme un signe*) al près d'aquo que yeu hè vist, car yeu hè vist le payre de l'augiol de la tanto de masio cousino germano del frayre de moun payre qu'èro moun ouncle et moun oncoon, et de la sor de ma mayre qu'èro ma tanto, nevoudo de la cousino del nevout de mon payrastre filhol de ma mayrino secoundo moulhè en secoundos nopços de Peyroutou Cagoraffe que se maridèc le propi jour qu'espouzèc dins la crambeto del loutgis, de la maysou, de l'oustal, de l'habitaciou de Ramounet l'asclayre<sup>83</sup>.

Ce passage, qui est constitué de la lapalissade : « se marier le jour de ces noces », propose une liste énumérative similaire à celle des liens ancestraux de Geoffroy de Lusignan, « grand pere du beau cousin de la seur aînée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere<sup>84</sup> » dans *Pantagruel* (1532) (ch. V), et mentionne l'épithète de morosophe « ou “saige-fol” [...] donnée à Triboulet [et qui] est un souvenir de Lucien<sup>85</sup> ». Pris au dépourvu par une langue si particulière, il lui semble donc

fort louable et conforme à raison, mettre la main à tel œuvre, œuvre (dis-je) autant bon, utile, et nécessaire, voire de consequence pour ceste noble Cité, et qui concerne son honneur autant que chose du monde, et cela à cause d'une tant brave, gentille, gaillarde, escarabillade, et despote jeunesse, *nec non* brusque comme le pet d'un dain<sup>86</sup>.

Cette épître, construite à l'image de l'ensemble de l'œuvre, associe la hauteur et la noblesse apparente du projet d'Odde de Triors, qui n'est pas sans érudition, à la grossièreté qui se dégage de la mention des fonctions du bas corporel, qui plus est, animal. Le texte, paru 25 ans après la mort de Rabelais, se clôt sur une série de trois pièces poétiques comprenant un sonnet composé par un auteur inconnu ayant pour patronyme Mommejan. Ce dernier témoigne de son respect pour la démarche auctoriale d'Odde de Triors, qui,

<sup>83</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 14-15.

<sup>84</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 230.

<sup>85</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, Paris, Boccard, 1922-1923, t. 1, p. 53.

<sup>86</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 5.



comme Rabelais, a su alterner, dans sa production littéraire, le sérieux d'ouvrages tels que le *Bannissement des Ministres des Huguenots* avec l'humour parodique et léger des *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* :

Les escrits animés d'un stile ingenieux,  
 Puissez de plus profond de l'onde Cabaline  
 De doubtés et d'erreurs eschaufent la poitrine  
 Du lecteur qui n'entend leurs poincts fallacieux.

Bien que, mon de Triors, le Dieu aux longs cheveux  
 Qui de sainte fureur les bons esprits affine  
 T'aist vestu du loyer d'immortelle doctrine  
 Qui entonne ton nom sous le vague des cieux.

Si veus tu quelquesfois thracer des facesties  
 Pour affranchir ton nom de l'oubly des furies  
 Apres avoir touché les poincts plus serieux.

Le Natif de Chinon oracle en medecine  
 Ainsi joyeux tramoit sa Pantagrueline  
 Apres avoir parlé des flegmes bilieux<sup>87</sup>.

Les similitudes entre Odde de Triors et Rabelais sont effectivement nombreuses, non seulement à cause de leur habilité commune à faire alterner et à allier érudition et humour débridé, mais également en raison des multiples références à la chronique pantagruéline qui affleurent dans les *Joyeuses recherches*. Ces dernières sont composées dans un esprit de codification facétieux proche des préoccupations linguistiques de la « Briefve declaration d'aulcunes dictiones plus obscures contenües on quatriesme livre des faicts et dictis heroïques de Pantagruel<sup>88</sup> », qui se présente, à la suite du *Quart livre*, comme un glossaire expliquant certains termes de façon parfois détournée ou codée et dont le lecteur doit posséder les clés érudites pour en comprendre le plus haut sens :

<sup>87</sup> F. Mommejan, « A l'auteur. Sonet », dans Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 69-70.

<sup>88</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 703.

*Si Dieu y eust pissé. C'est une maniere de parler vulgaire en Paris et par toute France entre les simples gens, qui estiment tous les lieux avoir eu particuliere benediction, es quelz nostre seigneur avoir faict excretion de urine, ou aultre excrement naturel, comme de la salive est escript Joannis 9<sup>89</sup>.*

De surcroît, les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* sont empreintes de ce qu'il serait possible de qualifier d'« esprit rabelaisien », perceptible dans la tendance aux néologismes, dans l'emprunt de termes typiques et dans certaines tournures de phrases. C'est le cas lorsqu'Odde de Triors mentionne ponctuellement « quelque'autre fanfrelucherie<sup>90</sup> », terme déjà emprunté par Guillaume Des Autels aux « Fanfreluches antidotées trouvées en un monument antique<sup>91</sup> » de *Gargantua* (ch. II), ainsi que lorsqu'il est question de

migrobologiser sur les mots de ce climat et pays et [de ne faire] semblablement *que scornifistibulier* les oreilles des uns, et des autres disant : Et que veut dire cecy ? et que veut dire cela ? et comment s'entend ce mot ? à mont, à val, barrabin, barrabas, de ça, de la, torche, lorgne, torne, gare, vire, pare<sup>92</sup>.

Cet extrait des *Joyeuses recherches* contient des références à l'épisode des paroles piquantes et sanglantes du *Quart livre* (ch. LVI) qui, en dégelant, émettent des « hin, hin, hin, hin, his, ticque, torche, lorgne, brededin, brededac, fr, fr, fr, fr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, tracc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrr<sup>93</sup> », expression que l'on retrouve également dans *Gargantua* (ch. XIX) et dans *Pantagruel* (ch. XXIX). Ce passage renvoie également aux questions typiques des instances narratives rabelaisiennes, notamment dans le prologue de *Gargantua*, où le narrateur se demande : « À quel propos, en voustre advis,

<sup>89</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 706.

<sup>90</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 38.

<sup>91</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 11.

<sup>92</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 6.

<sup>93</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 670.

tend ce prelude, et coup d'essay ?<sup>94</sup> » et « Qui le induict à ce faire ? Quel est l'espoir de son estude ?<sup>95</sup> ».

Bien plus qu'une simple « composition facétieuse dans laquelle il s'efforce souvent de pasticher Rabelais<sup>96</sup> », l'ouvrage d'Odde de Triors témoigne d'une véritable appréciation de toute l'œuvre du maître, dont il introduit de façon habile de nombreux éléments sans que cela n'interrompe sa cohérence ni sa fluidité, ce qui vaut à son style le qualificatif de « manière occitane filtrée par Maître François<sup>97</sup> ». C'est le cas lorsqu'il présente un lot de livres rares qui lui ont été offerts et qu'il porte à la connaissance de ses lecteurs, parmi lesquels se trouvent :

Les simples de Bartolle, les contracts de Gallien, un pet à quatre volumes, la cornemuse de Platon, l'Histoire tripartite de Caton, la Cosmographie d'Anthonius Arena, [...] *Præparationes evangelicas in Lucam*, par Jason, le descrotoir de tristesse, « l'Engragnyèro » de pauvreté, [...] un livre de la République des socisses et andoilles, comme nous avons en France un livre de la République de Boudin [...] en tant que saulcisses, andoilles, et boudins sunt *correlata* [...]. *Item de arte fredonandi libri tres, per eximium doctorem in eadem arte dominum, dominum, dominum, dominum, si bene memini*, ma foy je ne m'en souviens plus. Et comment il est disputé la dedans *utrum hoet, hoet, possit coherere cum liri lan lere lere hoet, hoet. In oedem subjecto, scilicet in rebeco aut in fanfognia et hoc quando facit eadem fanfognia sic gni, gni, gni, tin, tin, tin, aut quando sacabus, aut cornetus a boquino facit fananana, fana, na, na, na, na, na, na, na, na, cum reliquis quæ sequuntur et ibi glossa*, avec plusieurs braves et gentilles questions *in jure nostro* : Comme *utrum* donation de coups de baston du pere envers le fils, sans insinuation soit valable<sup>98</sup>.

<sup>94</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 6.

<sup>95</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 6.

<sup>96</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 152.

<sup>97</sup> Fausta Garavini, « Écriture critique et genre macaronique », art. cité, p. 43.

<sup>98</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 21-23. La mention d'un « livre de la République de Boudin » constitue un jeu de mots sur le nom de Jean Bodin, auteur des *Six Livres de la République* (1576).

Cette liste, bien qu'elle ne soit pas présentée formellement de la même manière, se veut une énumération de titres facétieux à « l'imitation du catalogue de la Bibliothèque de Saint-Victor<sup>99</sup> » de *Pantagruel* (ch. VII), dans laquelle se trouvent des ouvrages tels que :

*Les fariboles de droict.*  
*L'aguillon de vin.*  
*L'esperon de fromaige.*  
*Decrotatorium scholarium.*  
*Tartaretus de modo cacandi.*  
*Les fanfares de Rome.*  
*Bricot de differentiis soupparum*<sup>100</sup>.

La liste des *Joyeuses recherches* en reproduit par ailleurs tous les procédés : « juxtaposition burlesque et inattendue, nuances ironiques et invention de titres grotesques et évocateurs<sup>101</sup> » faisant alterner le latin macaronique et le français, attributions facétieuses à de grands érudits et présence de sujets nobles côtoyant d'autres sujets aussi bas que le pet et la défécation. Le passage fait toutefois intervenir des techniques propres à une, voire deux autres œuvres de Rabelais. Il s'agit, dans un premier temps, de *Gargantua*, et plus spécifiquement de l'épisode de Janotus de Bragmardo (ch. XVIII à XX) qui, de la même façon que le narrateur des *Joyeuses recherches*, émet diverses onomatopées bouffonnes et parle un latin approximatif, jouant, par exemple, sur le terme cloches : « *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando clochans clochatiuo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc. Ha, ha, ha*<sup>102</sup> », et dont les hésitations trouvent écho, chez Odde de Triors, dans le contresens « *si bene memimi* [si je me souviens bien], ma foy je ne m'en souviens plus ». La seconde œuvre, dont l'évocation – possible – serait implicite, pourrait être *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de*

<sup>99</sup> Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, *Bibliographie des écrivains français. Rabelais*, Rome ; Paris, Memini, 2010, vol. 32, p. 660.

<sup>100</sup> François Rabelais, « *Pantagruel* », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 237.

<sup>101</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. viii.

<sup>102</sup> François Rabelais, « *Gargantua* », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 52.

*Pantagruel*<sup>103</sup>, une liste de 11 questions métaphoriques retrouvée parmi les brouillons du maître et publiée pour la première fois dans l'édition de 1565 du *Cinquiesme livre*. Les nombreuses utilisations qu'Odde de Triors fait du terme latin « *utrum* », interrogatif qui signifie « est-ce que oui ou non... ? » et qui introduit les questions débattues dans les *Disputationes* scolastiques, ne sont pas sans rappeler les répétitions du même terme au début de chacune des questions de *La cresse*. S'il est impossible de savoir si Odde de Triors a pu avoir connaissance de l'opuscule rabelaisien, il n'en demeure pas moins que les deux textes présentent la particularité commune de tourner en dérision l'usage universitaire d'« *utrum* », caractéristique de la logique aristotélicienne.

Un second passage, qui fait lui aussi usage du même terme latin – de surcroît pour introduire une question –, renvoie à d'autres épisodes de l'œuvre de Rabelais. Il s'agit d'une entrée portant sur le terme « *Maleva* », défini comme ce qui se « fabrique seulement en choses bonnes, utiles et nécessaires pour la vie de l'homme et pour l'usage d'icelluy<sup>104</sup> », qui s'applique uniquement aux marchandises muables, et non aux biens immobiliers, comme les terres et les vignes. Abordant les diverses acceptions possibles du mot, le narrateur se pose la question suivante :

Mais, *questionis est utrum*, il sera bien dict « *maleva* » une femme ? Nous respondrons que non, bien que ce soit la chose la plus muable du monde [...]. Mais si on replique que la femme proprement n'est pas homme, ains plustot selon l'opinion de plusieurs philosophes, un animal imparfait<sup>105</sup>.

Ce passage, qui est truffé d'emprunts au jargon juridique à la manière de ceux qui décorent l'épisode de Bridoye, dans le *Tiers livre* (ch. XXXIX à XLIII), rejoint l'argumentation de Rondibilis (ch. XXXII), qui décrit justement la femme comme un

<sup>103</sup> *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 918-919.

<sup>104</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 29.

<sup>105</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 30-31.

animal raisonnable « tant muable, tant inconstant, et imperfect<sup>106</sup> ». Pour Noulet, c'est parce qu'il s'inspire « de Rabelais, qui a abusé de ce procédé, [que] Triors [...] fait souvent usage de citations abrégées de droit romain ou de renvois à des juristes<sup>107</sup> », dont « *Mela ait ff. eod. l. mercis*<sup>108</sup> » et « *l. hominis ff. eod. et per regulam Pellissonis*<sup>109</sup> », qui détourne ce procédé pour faire allusion à la *Rudimenta prima Latinæ grammaticæ* (1529) de Jean Pellisson. Cette évocation des propos de Rondibilis ne témoigne toutefois d'aucune affiliation avec la Querelle des femmes, dans le cadre de laquelle certains auteurs recycleront le même passage à des fins argumentatives<sup>110</sup>.

Il est aisé d'établir de nombreux parallèles entre les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* et l'œuvre de Rabelais, qu'Odde de Triors a manifestement lue dans son intégralité et qu'il maîtrise au point d'en combiner savamment, dans un même passage, des éléments tirés des divers livres. Il en connaît l'esprit à la fois railleur et érudit, et s'en sert volontiers comme d'un ornement littéraire, agrémentant ses « œuvres de souvenirs du maître sans aucune prétention religieuse ou politique<sup>111</sup> ». Bien que leur forme évoque celle de la « Briefve declaration », les *Joyeuses recherches* ne constituent pas une imitation au sens strict de la chronique rabelaisienne, mais elles entretiennent plutôt avec elle une relation d'intertextualité souvent implicite et disséminée, proche de la relation entre un père et un fils qui sert à Pétrarque de métaphore pour décrire l'imitation. Odde de Triors se contente effectivement d'emprunts narratifs et stylistiques ponctuels, parsemés çà et là dans son texte, dont le caractère parodique est indéniablement hérité du maître, mais dont l'originalité est incontestable. Il n'est guère étonnant qu'il se soit inspiré de l'œuvre de

<sup>106</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 453.

<sup>107</sup> Jean-Baptiste Noulet, « Avertissement », dans Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. ix.

<sup>108</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 31.

<sup>109</sup> Claude Odde de Triors, *ibid.*, p. 31.

<sup>110</sup> À ce propos, voir le chapitre 3, p. 254-296.

<sup>111</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xi.

Rabelais, « gigantesque dictionnaire de termes dialectaux<sup>112</sup> », pour l'écriture de son amusant et singulier dictionnaire parodique, lequel doit « occuper dans la littérature facétieuse du seizième siècle, une place peu éloignée des *Baliverneries d'Eutrapel*<sup>113</sup> » et des autres œuvres « rustiques » de Noël Du Fail et Bonaventure Des Périers, et témoigne d'une lecture de Rabelais qui accorde leur juste place à la dimension érudite et à l'aspect bouffon de son œuvre.

### 2.1.3 Contes et devis en hommage à Maître François

Les contes et devis, avec leurs variantes génériques comme la nouvelle, constituent probablement le genre littéraire le mieux représenté du XVI<sup>e</sup> siècle. Les limites de ces catégories étant indéfinies, il n'est pas étonnant que plusieurs chercheurs, dont Pierre Jourda<sup>114</sup>, aient été tentés de classer Rabelais parmi les conteurs et nouvellistes de son époque, d'autant plus que son œuvre s'intéresse de près à l'oralité et qu'à partir du *Tiers livre*, « [l]a forme de la chronique, adoptée pour les deux premiers ouvrages, est abandonnée, tout comme le thème du gigantisme, au profit d'un texte où dominant les paroles des personnages<sup>115</sup> ». Comme le souligne toutefois Francis Claude Valette, son œuvre, « qui relate les aventures de plusieurs personnages principaux, se rattache au roman plutôt qu'au recueil de contes<sup>116</sup> » et devis, caractérisé par une succession de brefs récits au cadre étroit et sans nécessairement de liens entre eux, ou encore par des échanges dialogués entre divers personnages. Il n'en demeure pas moins que l'impact de Rabelais sur

---

<sup>112</sup> Mireille Huchon, *Le français de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1988, p. 72.

<sup>113</sup> Gustave Brunet, « Avant-propos de l'éditeur », dans Claude Odde de Triors, *Joyeuses Recherches de la langue Tolosaine* [1578], Paris, Jannet ; Techener, 1847, p. 3.

<sup>114</sup> Jourda associe Rabelais au genre de la nouvelle et en fait le « prince des conteurs, qui porte à sa perfection l'art du récit ». À ce propos, voir Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, p. xxi.

<sup>115</sup> Mireille Huchon, « Notice. Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1342.

<sup>116</sup> Francis Claude Valette, *La tradition antiféministe dans la littérature française du Moyen Âge et sa continuation dans les contes du seizième siècle*, thèse de doctorat, Michigan, Ann Arbor, University of Illinois at Urbana-Champaign, 1966, p. 106.

l'ensemble de la littérature de son temps est énorme et que le genre des contes et devis s'en ressent de façon indéniable.

C'est le cas, dès les années 1535-1542 – dates supposées de composition du recueil –, dans les *Nouvelles recreations et joyeux devis de feu Bonaventure Des Périers. Valet de chambre de la Royne de Navarre*, parus pour la première fois à Lyon chez Granjon, en 1558, soit plus de dix ans après le suicide présumé de l'auteur (1501 ?-1544), qui nous a également donné le *Cymbalum mundi* (1537) et la *Prognostication des prognostications*<sup>117</sup> (1537). Les *Nouvelles recreations et joyeux devis* sont un recueil de 90 contes brefs et ludiques, sans lien entre eux, dont la version originale de Granjon a été augmentée, à partir de l'édition de 1568, de 39 nouveaux extraits allographes, empruntés à divers auteurs. L'ouvrage a fait l'objet de 21 éditions jusqu'en 1625, « ce qui témoigne d'une vogue considérable<sup>118</sup> », ainsi que d'une édition commentée par Charles Nodier à Paris, chez Gosselin, en 1843, et d'une édition critique de Krystyna Kasprzyk à Paris, à la Société des Textes Français Modernes, en 1980.

Le juriste et gentilhomme d'origine bretonne Noël Du Fail (1520 ?-1591), à propos duquel « nous ne savons toujours pas grand-chose<sup>119</sup> », est considéré comme l'un des premiers auteurs français à populariser le recueil de nouvelles en France. Issu d'une famille « de noblesse ancienne, moyenne, mais d'épée<sup>120</sup> » et licencié en droit vers 1548, il est connu pour son traité de jurisprudence, les *Memoires recueillis et extraicts de plus notables et solennels arrests du Parlement de Bretagne* (1579), mais surtout pour ses trois recueils de nouvelles, qui combinent à la fois conte et devis et où les échanges dialogués succèdent

<sup>117</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 67-74.

<sup>118</sup> Krystyna Kasprzyk, « Introduction », dans Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. xlix.

<sup>119</sup> Gabriel-André Pérouse, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 8.

<sup>120</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. xxii.



aux longs monologues menés par un unique personnage, qui prend la parole pour raconter quelque anecdote comique ou moralisante.

Le premier d'entre eux, les *Propos rustiques*, est paru pour la première fois à Lyon chez Jean de Tournes, en 1547, alors que Du Fail était âgé de 27 ans et écrivait sous le pseudonyme anagrammatique de Leon Ladulfy. Ils sont augmentés d'un tiers dès l'édition de 1548 et réédités huit fois du vivant de l'auteur, dont à Paris chez Groulleau en 1548 et 1554, ainsi que chez l'éditeur lyonnais original, en 1549. Remis à la mode à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle parce qu'ils entrent en résonance avec l'esprit patriotique et répondent à l'intérêt du public pour les récits de la « France profonde », les *Propos rustiques* ont alors connu une nouvelle vague considérable de popularité. Durant cette période, les œuvres complètes de Du Fail font l'objet de plusieurs éditions, dont celles de Jean-Marie Guichard à Paris chez Gosselin (1842) et celle de Jean Assézat, également à Paris, chez Daffis (1874). Les *Propos rustiques* sont toutefois l'objet d'une édition spécifique de La Borderie à Paris chez Alphonse Lemerre, en 1878, et d'une édition critique de Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis parue en 1994 à Genève, chez Droz.

Les *Baliverneries d'Eutrapel*, pour leur part, sont parues l'année suivante, en 1548, chez trois éditeurs différents : Estienne Groulleau, Pierre Trepperel et Nicolas Buffet. Ces parutions pourraient cependant être postérieures à l'édition non datée de Guillaume Nyverd, reprise en 1549 par Pierre de Tours, et dans laquelle « toutes les localisations géographiques sont bretonnes<sup>121</sup> » plutôt qu'angevines, déplacement qui serait peut-être dû à Jean Maugin et serait contraire à la volonté de Du Fail. Les *Baliverneries d'Eutrapel* ont connu une postérité un peu moins importante que les *Propos rustiques*, mais sont néanmoins rééditées plusieurs fois à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, non seulement parmi les œuvres complètes de Du Fail, mais également dans une édition jointe à celle des *Contes et discours d'Eutrapel* présentée par Ernest Courbet chez Lemerre, à Paris, en 1894, avant de faire l'objet d'une édition critique de Gaël Milin à Paris, chez Klincksieck, en 1970.

---

<sup>121</sup> Charles Foulon, « Préface », dans Noël Du Fail, *ibid.*, p. vii.

Finalement, les *Contes et discours d'Eutrapel*, dernier ouvrage de Du Fail, sont parus après 37 années de silence, soit en 1585 à Rennes chez Noël Glamet, alors que l'auteur est désormais dans la soixantaine et est atteint de la goutte. Il s'y présente de façon fallacieuse comme le « feu Seigneur de la Herissaye<sup>122</sup> », alors qu'il est vivant jusqu'en 1591. L'ouvrage a été édité près d'une dizaine de fois entre 1585 et 1603, notamment à de nombreuses reprises à Anvers, chez Jean Natoire, et a fait l'objet d'une publication, outre celles susmentionnées, par Célestin Hippeau à Paris, chez Librairie des bibliophiles, en 1875. Elle n'a fait l'objet d'aucune édition critique récente, lacune qui sera incessamment compensée par les travaux à paraître de Marie-Claire Bichard-Thomine.

Le dernier devis de notre corpus est le *Moyen de parvenir. Œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera ; avec démonstrations certaines et nécessaires, selon la rencontre des effets de vertu*, un ouvrage énigmatique et insaisissable paru en 1616 sans nom d'auteur, date, lieu, ni imprimeur. Il a été composé par l'humaniste parisien et chanoine de la cathédrale Saint Gatien de Tours, François Brouard, qui se dit lui-même Béroalde de Verville (1556-1629). Grand voyageur, ce polyvalent fils du théologien calviniste Mathieu Brouard a étudié en horlogerie en plus d'être « poète, chimiste, médecin, philosophe, grammairien, mathématicien<sup>123</sup> ». Il est également l'auteur d'une copieuse production littéraire où sont représentés

tous les genres : traités scientifiques et techniques, poésie didactique, philosophique ou lyrique, œuvres politiques ou morales, pièces de circonstance, romans d'aventures sentimentales préfigurant la littérature précieuse, romans à clefs, compilations savantes ou curieuses, d'un encyclopédisme hétéroclite<sup>124</sup>,

<sup>122</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 1.

<sup>123</sup> Bernard de La Monnoye, « Dissertation », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, Londres, [s.n.], 1781, t. 1, p. x.

<sup>124</sup> Michel Renaud, « Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais... La référence rabelaisienne dans le *Moyen de parvenir* », *Europe*, n° 757, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1992, p. 109.

dont les plus connus sont le *Voyage des Princes Fortunés* (1610), une adaptation de l'*Hypnerotomachia* (1499) de Colonna, et le *Moyen de parvenir*, « assurant à son auteur une douteuse renommée<sup>125</sup> ». Ce dernier ouvrage a connu une quarantaine de rééditions, en plus de deux éditions récentes, l'une proposée par Michel Renaud à Paris chez Gallimard, en 2006, et l'autre, critique, présentée par Hélène Moreau et André Tournon à Paris, chez Honoré Champion, en 2004.

L'ensemble de la production des contes, nouvelles et devis du XVI<sup>e</sup> siècle est caractérisé, notamment, par la très forte intertextualité entre leurs auteurs, perceptible d'un texte à l'autre. L'édition originale des *Nouvelles recreations et joyeux devis*, par exemple, a

successivement profité à Du Fail, pour ses *Contes d'Eutrapel*, et à Henri Estienne, pour son *Apologie pour Hérodote*, alors que celle-ci à son tour a servi plus tard de source pour les nouvelles ajoutées aux *Joyeux Devis*. Les *Contes d'Eutrapel* furent largement exploités par Bouchet pour ses *Serées*, d'où dérivent enfin nombre de contes élaborés dans le *Moyen de parvenir*<sup>126</sup>.

Cette dynamique polyphonique et intertextuelle rend fort intéressante l'étude des emprunts faits à Rabelais par les conteurs français de son temps jusqu'aux premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, car ces nombreux échanges contribuent, d'une part, à la cristallisation de certaines images et de certains termes tirés de la fiction rabelaisienne et, d'autre part, à l'émergence de nouvelles lectures de son œuvre.

---

<sup>125</sup> Michel Renaud, *ibid.*, p. 110.

<sup>126</sup> Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle* : Le cinquième livre, Le moyen de parvenir, Les joyeux devis, Paris, Boccard, 1927, p. 183.

### 2.1.3.1 Le grain de sel rabelaisien des *Nouvelles recreations et joyeux devis*

Les *Nouvelles recreations et joyeux devis* sont un recueil de 90 nouvelles – dans leur version originale – de longueur variant entre une et huit pages, essentiellement de langue française mais incorporant de courts extraits latins et dialectaux. Ces brefs textes, originaux ou issus du fonds traditionnel, ont été composés par Bonaventure Des Périers avant son suicide présumé en 1544, mais ont probablement été remaniés avant même leur première parution. L'édition de 1568 leur ajoute 39 contes apocryphes, considérés par Kasprzyk comme « du faux [Des Périers]<sup>127</sup> », qui font référence à de nombreux événements survenus après la mort de l'auteur et qui sont « empruntés [pour] la plupart, presque textuellement, à d'autres conteurs, tels que Henri Estienne, Noël du Fail, *etc.*<sup>128</sup> », auquel il est souvent comparé. À la différence de nombreux autres recueils de contes et nouvelles de son époque, les *Nouvelles recreations et joyeux devis* ne mettent pas en scène de récit-cadre réunissant des devisants. Il s'agit plutôt d'une suite de nouvelles brèves, sans lien entre elles et présentées sans introduction, fortement tributaires des formes orales et du dialogue entre les personnages, où alternent les « anecdotes burlesques, piquantes, grivoises souvent, dont beaucoup sont empruntées à la tradition italienne ou française<sup>129</sup> » et les véritables épisodes historiques de la vie quotidienne, situées

dans la nature, dans la rue, dans les boutiques, à l'intérieur des maisons, [où] toute une foule de gens divers se fréquente et s'exprime : paysans, artisans, commerçants, étudiants, ecclésiastiques, militaires, hommes et femmes, jeunes et vieux entretiennent des rapports professionnels, amicaux ou passionnels, de jour comme de nuit<sup>130</sup>.

<sup>127</sup> Krystyna Kasprzyk, « Introduction », dans Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. xx.

<sup>128</sup> Bonaventure Des Périers, *Les Contes ou les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis de Bonaventure des Périers, valet de chambre de la reine de Navarre, avec un choix des anciennes notes de Bernard de La Monnoye et de Saint-Hyacinthe*, ouvr. cité, p. 264, note 1.

<sup>129</sup> Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVIe siècle*, ouvr. cité, xxvii-xxviii.

<sup>130</sup> Bernard Leblanc, *Bonaventure des Périers*, Arnay-le-Duc, Éditions des Bruyères, 1986, p. 113.

Parus cinq ans après le décès de Rabelais et 14 ans après celui de Des Périers, les *Nouvelles recreations et joyeux devis* ont toutefois été composés du vivant du maître, peut-être même à la suite d'une rencontre entre les deux auteurs vers 1535 à Lyon<sup>131</sup> où, selon Francis Claude Valette, le

conteur a goûté le *Pantagruel* et le *Gargantua*. C'est donc [...] de 1535 à 1542 que doit se placer la composition des contes du *Joyeux devis* et nous croyons volontiers, sans toutefois pouvoir l'affirmer, qu'ils furent écrits durant les cinq années passées à la cour de Marguerite<sup>132</sup>.

Malgré les échanges personnels possibles entre Rabelais et Des Périers, ce dernier demeure, sur le plan du fond, « indépendant de Rabelais ; on ne trouve dans les *Joyeux devis* aucune analogie thématique, on relève tout au plus quelques similarités de style<sup>133</sup> » qui participent plus d'une influence ponctuelle que de l'imitation à proprement parler. Des Périers ne cherche nullement à inscrire ses contes dans l'univers narratif rabelaisien ni à reproduire des mises en scène propres au maître. Dans les termes de Neil Goodley, « on y discerne facilement des techniques rabelaisiennes, mais le vrai Rabelais n'y figure nulle part<sup>134</sup> ».

Bien que rarement explicites ou revendiquées, les réminiscences de « l'esprit rabelaisien » sur le plan stylistique demeurent nombreuses chez Des Périers, allant de l'emploi de procédés formels, dont l'énumération et le néologisme à rallonge, par exemple « [ilz] se mire à les rhabillecoustrer<sup>135</sup> », verbe fantaisiste dont la seule attestation connue se

---

<sup>131</sup> Adolphe Chenevière avance : « Ce serait donc vers 1535 que Des Periers et Rabelais se virent à Lyon », dans *Bonaventure des Periers : sa vie, ses poésies*, Genève, Slatkine Reprints, 1969, p. 49 ; alors que pour Lazare Sainéan, cette rencontre aurait eu lieu en 1536. À ce propos, voir Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 132.

<sup>132</sup> Francis Claude Valette, *La tradition antiféministe dans la littérature française du Moyen Âge et sa continuation dans les contes du seizième siècle*, ouvr. cité, p. 144.

<sup>133</sup> Francis Claude Valette, *ibid.*, p. 149.

<sup>134</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. viii.

<sup>135</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. 130.

trouve dans les *Nouvelles recreations et joyeux devis*. On retrouve également, dans ces derniers, le souvenir d'expressions typiques, comme : « Il s'en revont par le monde, chascun en sa chascuniere<sup>136</sup> », empruntée à *Pantagruel* (ch. XIV) : « Ainsi chascun s'en va à sa chascuniere<sup>137</sup> ». Un autre passage explique que ficher « de grosses espingles dedans les fesses pour le garder de dormir : [...] est la vraye recepte de faire devenir un homme parfait en la science de follie, Par becarre et par bemol<sup>138</sup> ». Des Périers emprunte, encore une fois, ce qualificatif à *Pantagruel*, où « le peuple de Paris est sot par nature, par bequare, et par bemol<sup>139</sup> » – expression qui se retrouvera également dans le *Tiers livre*, où Triboulet est fol « de b quarre et de b mol<sup>140</sup> ».

L'écriture de Des Périers est également caractérisée par de nombreux jeux sur la langue et par certains passages proposant une moquerie du latin ou encore du jargon juridique, comme dans l'extrait : « il estoit noté in l. nescio. ff. ubi et quando, per Bartolum, Baldum, Paulum, Salicetum, Jasonem, Felinum, et omnes tormentatores Juris<sup>141</sup> ». De plus, le conteur témoigne d'un intérêt pour les dialectes, notamment le gascon et le poitevin, dont on retrouve des exemples dans la péripétie de l'homme qui demande à son fils si c'est lui ou son frère qui est mort : « Micha mande moay loquau ol est qui est mort, de ton frere Glaume ou de toay : Car j'en seu en un gran emoy<sup>142</sup> ». Cette utilisation d'une langue dialectale n'est pas sans évoquer l'épisode de l'écolier limousin et l'intérêt pour le jargon qui motive les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* d'Odde de Triors – qui partage par ailleurs avec Des Périers ses pointes humoristiques caractéristiques visant les latinismes et le vocabulaire des juristes. On retrouve finalement, dans les *Nouvelles recreations et joyeux devis*, la mention de personnages associés à l'univers rabelaisien, dans le titre « Des troys folz, Caillette, Triboulet et Polite<sup>143</sup> ». Si ces trois protagonistes sont bien connus à titre de fous du roi, c'est d'abord dans *Pantagruel* (ch. XXX) que Caillette et Triboulet sont

<sup>136</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 69-70.

<sup>137</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 266.

<sup>138</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. 251.

<sup>139</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 236.

<sup>140</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *ibid.*, p. 470.

<sup>141</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. 201.

<sup>142</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 259.

<sup>143</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 19.

mentionnés ensemble pour la première fois, alors qu'Epistemon les voit aux enfers : « Jean le maire [...] appella Caillette et Triboulet, disant. “Messieurs les Cardinaulx despezchez leurs bulles”<sup>144</sup> », ce qui laisse penser que c'est peut-être en lisant Rabelais que Des Périers a eu l'idée de reconduire cette association. Des Périers aurait donc « connu et goûté les deux premiers livres parus entre 1533 et 1535<sup>145</sup> », avec lesquels ses écrits entretiennent une lointaine parenté, lorsqu'il leur emprunte une série d'éléments stylistiques ponctuels, dépourvus de leur sens originel et enchâssés dans une œuvre aussi originale qu'habile.

Il existe également un certain nombre de rapports entre les *Nouvelles recreations et joyeux devis* de 1558 et les *Tiers et Cinquiesme livre* de Rabelais, qui sont d'autant plus intéressants que ces deux derniers sont parus après la mort de Des Périers. Cet anachronisme permet d'étayer la thèse de l'intervention d'un remanieur lecteur de Rabelais et conscient de l'impact de l'évocation de ce dernier et cela, dès la première édition du recueil de Des Périers, ou encore d'envisager que Des Périers lui-même, grâce à son contact privilégié avec Rabelais, ait eu accès à ses manuscrits. Cette influence est particulièrement sensible dès la cinquième nouvelle, intitulée « De trois Seurs nouvelles espouses qui respondirent chacune un bon mot à leur mary la premiere nuict de leurs nopces<sup>146</sup> », dans laquelle l'une des trois sœurs en question répond avec verve à son mari :

lequel vous aymeriez mieux estre cocu en herbe, ou en gerbe : Et ne respondes pas trop tost, qu'il vault mieux l'avoir esté en herbe, et ne l'estre point en gerbe : car vous savez combien c'est chose rare et de grand contentement que d'espouser une pucelle. Et bien s'elle vous fait cocu apres : le plaisir vous demeure tousjours : je ne dis pas d'estre cocu : je dy de l'avoir despucelee. Et puis vous avez mille faveurs, mille avantages à cause d'elle. Pantagruel le dit bien<sup>147</sup>.

<sup>144</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 326.

<sup>145</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 133.

<sup>146</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. 31.

<sup>147</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 37-38.

Cette évocation explicite du géant rabelaisien est fort intéressante, puisqu'elle constitue probablement un ajout du remanieur, qui aura lu le *Tiers livre* (ch. XXVIII), dans lequel frère Jean expose à Panurge l'inévitabilité du cocuage et lui pose un dilemme similaire lorsqu'il lui demande s'il préfèrerait « estre jalous sans cause, que coqu sans congnoissance<sup>148</sup> ». Ce type d'anachronisme est également présent dans la nouvelle 58, « Du moine qui respondoit tout par Monossyllabes rymez<sup>149</sup> », où, comme l'indique l'intitulé, un moine répond aux questions d'un hôtelier par monosyllabes :

Quel habit portez vous ?  
 Fort.  
 Combien estes vous de moines ?  
 Trop.  
 Quel pain mangez vous ?  
 Bis.  
 Quel vin bevez vous ?  
 Gris.  
 Quelle chair mangez vous ?  
 Beuf.  
 Combien avez vous de novices ?  
 Neuf.  
 Que vous semble de ce vin ?  
 Bon.  
 Vous n'en bevez pas de tel :  
 Non.  
 Et que mangez vous les vendredys ?  
 Œufs.  
 Combien en avez vous chascun ?  
 Deux<sup>150</sup>.

Ce passage correspond exactement à la structure formelle du chapitre « Comment Panurge interroquant un frere Fredon n'eust response de luy, qu'en monosillabes<sup>151</sup> » du

<sup>148</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 442.

<sup>149</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. 214.

<sup>150</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 165.

<sup>151</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 792.



*Cinquième livre* (ch. XXVII), où la série de questions de Panurge, beaucoup plus longue, porte sur la nourriture des frères et les garces :

PAN. Que mangent-elles ? FR. pain.

PAN. Quel ? FR. bis.

PAN. Et quoy plus ? FR. char<sup>152</sup>, etc.

Les liens entre les *Nouvelles recreations et joyeux devis* et les dernières œuvres de Rabelais sont indéniables et comprennent un lot d'épisodes communs, d'expressions caractéristiques et de procédés linguistiques et stylistiques qui, pris « séparément pourrait à la rigueur s'expliquer par une coïncidence, mais[, pris ensemble,] forment un faisceau assez important pourqu'on [*sic*] y puisse soupçonner la main du remanieur qui avoue expressément avoir lu le [*Tiers livre*]<sup>153</sup> ». Quant à l'épisode du moine, Krystyna Kasprzyk envisage la possibilité de l'influence commune de textes tiers qui emploieraient la technique des réponses par monosyllabes rimées. Les cas antérieurs aux *Nouvelles recreations et joyeux devis* ne sont toutefois pas nombreux, et les seules attestations proposant des analogies thématiques avec le protagoniste moine et le sujet culinaire des interrogations de Des Périers et de Rabelais ont été composées après la parution du *Cinquième livre*, ce qui rend, d'une part, « difficile de choisir entre l'invention et la tradition orale dans le récit de [Des Périers]<sup>154</sup> » et pourrait supposer, d'autre part, une incidence de ce dernier sur la navigation posthume du maître, ou encore, à l'inverse, une influence des brouillons du *Cinquième livre*, sans doute composés du vivant de Des Périers, sur ce dernier.

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 794.

<sup>153</sup> Krystyna Kasprzyk, « Introduction », dans Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, ouvr. cité, p. xvii.

<sup>154</sup> Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. 216, note 2.

Malgré ce possible échange intertextuel à double sens, les nombreux emprunts de Des Périers à Rabelais et leur type d'humour souvent similaire, les *Nouvelles recreations et joyeux devis* demeurent fondamentalement distincts de la chronique pantagruéline sur les plans formel et diégétique, à commencer par leur caractéristique principale, soit l'absence de trame narrative continue qui sous-tend le récit. Ils font par ailleurs de nombreuses allusions à l'actualité immédiate, dont plusieurs semblent être le fait du remanieur, mais ne s'intéressent pas aux grands enjeux politiques, religieux et idéologiques qui ont animé la plume de Rabelais, sinon peut-être lorsque le texte propose une satire du clergé « [j]amais agressive ni caustique, parfois débonnaire, [qui] ridiculise gaîment les vices reprochés traditionnellement aux prêtres et religieux<sup>155</sup> », proche des idées du maître mais non de ses techniques satiriques.

Ni Des Périers ni son remanieur ne renvoient aux autres imitations de Rabelais, qu'il s'agisse du pourtant célèbre *Disciple de Pantagruel* (1538) ou du genre de la pronostication joyeuse, dont Des Périers donne lui-même une attestation avec sa *Prognostication des prognostications* de 1537, critique incisive contre l'astrologie judiciaire et la curiosité malsaine du public qui, contrairement aux *Nouvelles recreations et joyeux devis*, n'a absolument rien de comique ni de léger. La seule exception est celle des *Propos rustiques* de Noël Du Fail, auxquels l'interpolateur des *Nouvelles recreations et joyeux devis* de 1568 emprunte, dans une 102<sup>e</sup> nouvelle apocryphe, des passages pratiquement *verbatim* au chapitre : « La difference du coucher de ce temps et du passé, et du gouvernement de l'amour de Village<sup>156</sup> », ainsi qu'à un épisode inédit ajouté à la réimpression de 1554 sortie des presses de Groulleau : « Les propoz de la seconde journée, par Thibaud Monsieur et Fiacre Sire, nevez de Maistre Hugues<sup>157</sup> ». Ce passage ne comprend aucune référence à l'œuvre de Rabelais, mais témoigne d'une indéniable lecture des conteurs entre eux. Le recueil de Des Périers, grandement influencé par ses prédécesseurs, a par ailleurs à son tour inspiré nombre d'auteurs des générations suivantes, dont Béroalde de Verville, qui lui

<sup>155</sup> Krystyna Kasprzyk, « Introduction », dans Bonaventure Des Périers, *ibid.*, p. xxxvi.

<sup>156</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 79.

<sup>157</sup> Noël Du Fail, *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation de maistre Léon Ladulfi, Champenois, reveuz et ampliez par l'un de ses amys*, Paris, Estienne Groulleau, 1554, f. Hv, v<sup>o</sup>.

emprunte quelques expressions et épisodes, et Noël Du Fail, qui en reconduit à son tour certains éléments et qui, tout comme Des Périers, est « imbu de verve rabelaisienne [et a] recours au maître chez qui il trouve un moyen d'exprimer sa philosophie, mais sans vouloir lui attribuer des idées politico-religieuses <sup>158</sup> ».

Inscrits dans un horizon d'attente distinct de celui des autres ouvrages de Des Périers, soit la *Prognostication des prognostications* et le *Cymbalum mundi*, qui sont deux satires religieuses parues en 1537, les *Nouvelles recreations et joyeux devis* répondent au goût du temps pour les récits facétieux. Adressé à un lectorat friand autant du style bref de Boccace que de la raillerie comique de Rabelais, le texte a séduit le même public que les deux premiers recueils de Du Fail, les *Propos rustiques* et les *Baliverneries d'Eutrapel*, que Des Périers n'a pas pu connaître de son vivant. Les allusions à l'œuvre de Rabelais, qu'elles soient de Des Périers ou du remanieur de son texte, attestent la grande influence de son style, de ses techniques narratives et de ses thèmes autant sur la production polémique que sur la production ludique de Des Périers, ainsi que sur l'un des genres littéraires les plus appréciés du XVI<sup>e</sup> siècle, dont la dimension orale s'est rapidement trouvée associée à celle de la chronique pantagruéline, et cela, dès les années suivant la publication de *Gargantua*, entre 1535 et 1542.

Le recueil de Des Périers constitue l'un des premiers jalons de l'intégration de l'imaginaire rabelaisien dans le genre du conte et du devis, intégration qui ne relève pas de l'imitation au sens strict, mais plutôt d'une présence diffuse, détournée de sa portée et de son sens originels, et visant à allécher le public tout en conservant l'originalité du conteur. L'horizon d'attente de la chronique rabelaisienne se voit ainsi déplacé et intégré à celui de ce nouveau genre littéraire pour donner une sorte de Rabelais fantomatique et évanescent, réduit à quelques tournures de phrases amusantes et à l'évocation de quelques personnages emblématiques dépourvus de leur personnalité. Cette lecture sera reconduite au fil des nombreuses rééditions des *Nouvelles recreations et joyeux devis* et persistera chez la

---

<sup>158</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. vii.

majeure partie des conteurs de tout le XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme en témoigne l'œuvre d'un jeune contemporain de Rabelais et de Des Périers, Noël Du Fail.

### 2.1.3.2 Leon Ladulfi, singe de Rabelais

Vers la fin de la vingtaine, alors qu'il compose son premier recueil de contes, le juriste Noël Du Fail devient l'un des premiers auteurs à populariser ce genre littéraire d'inspiration italienne en langue vernaculaire française. En bon érudit, ses influences sont nombreuses et diverses, allant de « Rabelais, chez qui le conte ne se dégage pas nettement, [aux] humanistes en tête desquels il faut placer Érasme<sup>159</sup> ». Moins de dix ans après sa publication, son premier ouvrage est toutefois violemment condamné, avec celui de Des Autels, par Étienne Pasquier<sup>160</sup>, qui n'a selon toute vraisemblance « pas plus [...] démêlé [l'anagramme de Noël Du Fail, Léon Ladulfi], son camarade d'école à Toulouse, que la valeur de son œuvre<sup>161</sup> ». Du Fail et Des Autels sont toutefois loin d'être les premiers ou les seuls à imiter la manière rabelaisienne avant 1555, date de la composition de la lettre de Pasquier à Ronsard, ce qui porte à croire que leurs œuvres ont connu une diffusion et une réception similaires, malgré leur grande différence sur le plan formel et sur leur rapport à l'imitation de Rabelais<sup>162</sup>.

<sup>159</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, Paris, Honoré Champion, 1914, p. 434.

<sup>160</sup> Bien qu'il ne présente aucune similitude avec Étienne Pasquier, l'un des protagonistes des *Propos rustiques* se nomme Pasquier. Peut-être cette utilisation de son patronyme a-t-elle motivé la rancœur de l'épistolier ?

<sup>161</sup> Gustave Courbet, « Notice », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries et les contes d'Eutrapel*, texte original et glossaire avec notice par Ernest Courbet, Paris, Lemerre, 1894, vol. 1, p. ii.

Marie-Claire Bichard-Thomine relève l'injustice de mettre « sur le même plan le premier recueil de Noël Du Fail et l'ouvrage de Guillaume Des Autels, qui n'est en effet qu'un pastiche, déjà par le titre, de *Gargantua et Pantagruel*, [...] : l'œuvre a été rangée d'emblée dans la catégorie des œuvres facétieuses et son originalité aussitôt méconnue », en plus d'être éclipsée par la « nouveauté géniale des œuvres de Rabelais, véritable météore dans l'horizon littéraire de l'époque, [qui] pouvait certes ternir quelque peu celle, beaucoup plus modeste, des *Propos Rustiques* ». À ce propos, voir Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, ouvr. cité, p. 88.

<sup>162</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 43-51.

L'ensemble de l'œuvre fictionnelle de Du Fail est fort intéressante puisque, tout comme celle de Rabelais, elle est marquée par une longue période de silence et par une évolution stylistique nette. Dans les termes de Courbet, il

a eu cette fortune singulière d'être, au meilleur sens des mots, un précurseur et un tard venu. Précurseur, il a donné en 1547 et en 1548 ses *Propos rustiques* et ses *Baliverneries*, entre la publication du *Tiers* et du *Quart livre de Pantagruel*, dix ans avant la première édition des *Nouvelles* [l'*Heptaméron*] de la reine de Navarre et des *Joyeux devis* de Bonaventure [Des Périers]. Tard venu, il a fait paraître en 1585 ses *Contes et Discours d'Eutrapel*<sup>163</sup>,

près de quatre décennies après la parution de son recueil précédent, dans un contexte où « les choses ont changé [...] le conte proprement dit est à la mode<sup>164</sup> » et il revêt un aspect de plus en plus disparate et bigarré. Cette évolution du genre et de l'horizon d'attente du lectorat permet à Du Fail de passer d'un type de composition construit, « avec prologue, présentation des devisants, transitions entre les chapitres [...], situé] dans le style italien des recueils de nouvelles ou de contes<sup>165</sup> », à l'esthétique plus lâche, voire décousue, qui caractérise son dernier recueil, dans lequel il emprunte, à son tour, récits et épisodes à ses contemporains conteurs. Au-delà de leur évolution stylistique, les écrits fictionnels de Du Fail témoignent tous d'une lecture de la chronique rabelaisienne, qui « apparaît dans des plaisanteries, des expressions, des situations mêmes<sup>166</sup> », qui varie au fil de ses œuvres et qui pourrait en avoir déterminé certains thèmes ou motifs<sup>167</sup>.

<sup>163</sup> Gustave Courbet, « Notice », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries et les contes d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. i.

<sup>164</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 434.

<sup>165</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. xxx.

<sup>166</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xxii.

<sup>167</sup> À ce propos, voir Jean Larmat, « Variations sur des motifs rabelaisiens chez Noël du Fail », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1988, t. XXI, p. 365-372.

### 2.1.3.2.1 Les *Propos rustiques*

Le premier recueil de contes et nouvelles de Noël Du Fail, les *Propos rustiques*, paraît en 1547, alors que Rabelais vient de publier son *Tiers livre*. L'ouvrage est composé de 13 contes qui abordent des thèmes aussi divers que les femmes et le mariage, la corruption des mœurs cléricales et les guerres, et où les paroles sont « prêtées à des paysans au sujet de la vie au village, soi-disant enregistrées au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle par un jeune gentilhomme de Haute-Bretagne<sup>168</sup> ». Ils sont introduits par la mise en scène typique d'un narrateur à la première personne qui, se promenant « par les Villages prochains, comme cherchant compagnie<sup>169</sup> », trouve sur son chemin un regroupement de vieux sages, composé de quatre notables villageois devisant entre eux, et se rapproche « pour avec les autres estre plus attentif à leurs propos, qui [...] sembloient de grande grace, à raison qu'il n'y avoit fard, dissimulation, ne couleur de bien dire, fors une pure verité<sup>170</sup> ». L'effet de réalisme prétendument recherché par l'auteur est toutefois rapidement contredit par l'excellente maîtrise langagière des personnages et par la trame narrative, qui oublie « tous les paysans de condition médiocre ou misérable, tous les domestiques payés à l'année [...] ou à la journée [...], si nombreux pourtant à cette époque<sup>171</sup> », et met en scène exclusivement des paysans aisés ou appartenant à la noblesse rurale. Devant ces contes, loin des histoires factuelles de la vie dans un petit village rustique, il faut certainement, comme le souligne Marie-Claire Bichard-Thomine,

se munir d'infinies précautions si l'on recherche dans les écrits de Noël Du Fail un document exact sur la vie des paysans bretons du XVI<sup>e</sup> siècle, vie qu'il connaissait

---

<sup>168</sup> Gabriel-André Pérouse, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 7.

<sup>169</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 48.

<sup>170</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 48. Cette protestation de vérité correspond au *topos* exposé dans le prologue de *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, qui déclare « n'escire nouvelle, qui ne fust veritable histoire [...] de peur que la beauté de rhetoricque feist tort en quelque partie à la verité de l'histoire ». À ce propos, voir Marguerite de Navarre, *L'Heptaméron*, édition présentée et annotée par Nicole Cazauran, texte établi par Sylvie Lefèvre, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000, p. 65-66.

<sup>171</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. lxxiv.

bien pour la partager parfois – on sait que les gentilshommes campagnards de l'époque vivaient dans une certaine proximité avec les paysans de leurs domaines –, mais que son éloignement et sa culture littéraire ont pu le conduire à transfigurer pour l'embellir ou en grossir les traits<sup>172</sup>.

Quoi qu'il en soit, chacun des quatre devisants<sup>173</sup> de Du Fail y va de son histoire brève, interrompue ou commentée par les autres protagonistes, bien que souvent rapportée sous une forme qui se rapproche plus de celle du monologue que du dialogue. Leurs propos, passéistes et conservateurs, expriment une nostalgie marquée pour une époque révolue et un mépris flagrant pour les temps nouveaux.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, Du Fail partage avec la chronique pantagruéline un certain nombre d'éléments qui, sans être exclusifs à Rabelais, occupent une place significative dans son œuvre, dont un type d'humour anti-féministe qui, comme chez le maître, s'inscrit plus dans une tradition ludique que dans les débats entourant la Querelle des femmes. On retrouve notamment ce genre d'humour dans un passage où Lubin raconte comment Jouanne, la femme de Robin Chevet, critique vertement son mari constamment ivre :

- Je voudrais bien (dit lors Pasquier) que la femme de chez nous m'eust tant contesté : je croy que Martin baston troitteroit !

---

<sup>172</sup> Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, ouvr. cité, p. 28.

<sup>173</sup> Il s'agit d'Anselme, « l'un des riches de ce village, bon Laboureur et assez bon petit notaire pour le plat païs » ; de Pasquier, « l'un des grands gaudisseurs qui soit d'icy à la journée d'un cheval » ; de maître Huguet, « un Roger bon temps [... qui] tenoit l'escolle en ceste Paroisse ; mais changeant son premier mestier est devenu bon Vigneron », et de Lubin, « un autre gros riche Pitaut de ce village, assez bon vilain, et qui fait autant grand chere chez luy que petit vieillard du quartier ». Voir Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 49-50.

- Vous dites vray (respondit Lubin) : si, à chacune injure que me dit ma femme, je luy donnois un coup de baston, il y ha plus de dix neuf ans qu'il ne seroit nouvelle d'elle<sup>174</sup>.

Ce passage dépeint la femme comme une mégère qui mériterait d'être battue pour son insolence, mais le ton se veut, comme chez Rabelais, humoristique et réprobateur. L'auteur présente également son œuvre sous un pseudonyme anagrammatique, que l'on retrouve chez son narrateur « Léon Ladulfi, [*persona*] distincte de Noël Du Fail comme Alcofribas Nasier l'était de François Rabelais<sup>175</sup> ». Ce double de l'auteur se voit inclus à même le récit de l'un de ses personnages : « Je le pense bien (dit maistre Huguet), car bien savant fut, ainsi que m'affirma Handulphi, un jour que je le trouvay peschant à la ligne<sup>176</sup> ». D'une manière semblable, le double-narrateur de Rabelais apparaît dans *Gargantua* (ch. VIII) à titre de créateur des anneaux du jeune géant, qui furent « faict[s] par le capitaine Chappuys et Alcofribas son bon facteur<sup>177</sup> », ainsi que dans *Pantagruel* (ch. XXXII), lorsqu'il visite les villes situées dans la gorge du géant. Le procédé a donc pu inspirer Du Fail, dont les *Propos rustiques*, à l'instar des *Nouvelles recreations et joyeux devis* de Des Périers, ne constituent pas une imitation à proprement parler de la chronique pantagruéline, même si on y retrouve une foule de termes et d'expressions typiques. Ces réminiscences, qui semblent plus nombreuses chez Du Fail que chez Des Périers, concernent essentiellement les mêmes types d'emprunts ponctuels à l'« esprit rabelaisien » et « offrent le caractère général d'être très courts : ce sont des expressions ou des mots, plus rarement de petites phrases<sup>178</sup> ». Du Fail semble toutefois s'intéresser moins aux procédés stylistiques, tels que l'énumération et les néologismes à rallonge, qu'à l'onomastique rabelaisienne et à certaines locutions, qu'il détourne de leur contexte initial. Il emprunte certains noms de personnages à Rabelais, dont celui de « Jobelin Bridé », dépourvu de la fonction de précepteur qui était

<sup>174</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 61.

<sup>175</sup> Gabriel-André Pérouse, « Introduction », dans Noël Du Fail, *ibid.*, p. 23.

<sup>176</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 50.

<sup>177</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 27.

<sup>178</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 148.



la sienne dans *Gargantua* (ch. XIV) pour devenir un nom commun dans le passage suivant :

- Je veux (respondit maistre Huguet) qu'il laisse ces longues et facheuses harengues, qui (pour la verité) ne mouvent en rien la Dame : car il aura plus tost conquis ce qu'il pretend avec un mot bien couché et de bonne grace, joint un peu de ce que l'on met en la gibessiere, que par servir et faire le mignon long temps, qui est l'office d'un Jobelin bridé<sup>179</sup>.

À ces éléments s'ajoute une série de locutions et expressions typiquement rabelaisiennes, dont : « [il] estois contraint boire deux ou trois voltes (gracieux compulsoire)<sup>180</sup> » et « la fumée du vin commençoit emburelucoquer les parties du cerveau<sup>181</sup> », toutes deux imitées de *Gargantua* (ch. V et VI), et la lapalissade « [il] mourut l'an et jour qu'il trespasa<sup>182</sup> », empruntée *verbatim* à l'épithaphe de Badebec, tirée de *Pantagruel* (ch. III) :

Elle en mourut la noble Badebec  
 Du mal d'enfant, que tant me sembloit nice :  
 Car elle avoit visaige de rebec,  
 Corps d'espaignole, et ventre de Souyce.  
 Priez à dieu, qu'à elle soit propice,  
 Luy pardonnant s'en rien outrepassa :  
 Cy gist son corps lequel vesquit sans vice,  
 Et mourut l'an et jour que trespasa<sup>183</sup>.

<sup>179</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 87.

<sup>180</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 50.

<sup>181</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 59.

<sup>182</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 96.

<sup>183</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 226.

L'un des passages qui contient le plus de références au maître est sans doute celui de la bataille de gens de Flameaux contre les Vindelois, considérée par maints critiques comme une réécriture de la guerre picrocholine de *Gargantua* (ch. XXV à L). Du Fail y mentionne à plusieurs reprises « ceux du gué de Vede, amys communs et de tous deux prochains voysins<sup>184</sup> », sans toutefois établir de lien avec le château démoli à coups d'arbre dans *Gargantua* (ch. XXXVI), en plus d'employer l'expression « Et quoy ? Comment ? Toche ! Lorgne !<sup>185</sup> », chère à Rabelais<sup>186</sup>. Dans un passage où Anselme relate comment Mistoudin se venge des habitants de Vindelles, le narrateur raconte que ces derniers

[t]rouverent d'aventure, au delà du pastiz de Rollard, Mistoudin, du village de Flameaux, venant mener ses chevaux boire du gué de Vede ou de Bellouse car ce jour estoit venu de Laringues, où avait mené une charretée de fagots à Robin Turelure, et plus tost ne les eust sceu abbrever<sup>187</sup>.

Du Fail présente les villes de Laringues et, ailleurs dans les *Propos rustiques*, de « Pharingues<sup>188</sup> », comme des lieux empiriques, situés près d'emplacements réels comme Rollard et Bellouse, où ses protagonistes se rendent, ce qui les distingue des « deux grosses villes comme Rouen et Nantes riches et bien marchandes<sup>189</sup> » visitées par le narrateur de *Pantagruel* (ch. XXXII) dans un lieu improbable : la gorge du géant.

Noël Du Fail, comme Bonaventure Des Périers, parsème ainsi son œuvre de multiples références ponctuelles à Rabelais, le plus souvent détournées de leur sens originel. Comme le souligne Philippot, ces emprunts « sont là pour l'ornement ou comme un hommage rendu

<sup>184</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 108-109.

<sup>185</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 116.

<sup>186</sup> Cette expression sera également empruntée par Odde de Triors : « à mont, à val, barrabin, barrabas, de ça, de la, torche, lorgne, torne, gare, vire, pare ». Voir Claude Odde de Triors, *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, ouvr. cité, p. 6.

<sup>187</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 125.

<sup>188</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 68.

<sup>189</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 332.

au maître, et Du Fail eût pu s'en dispenser sans grand inconvénient<sup>190</sup> », c'est-à-dire qu'ils n'orientent en rien le contenu des *Propos rustiques*, et que Du Fail n'est aucunement le vulgaire épigone servile dépeint par Pasquier. Comme le signale Romain Weber, il faut toutefois relativiser la dette de ce « disciple qui fait honneur au maître<sup>191</sup> » et reconnaître que certains des thèmes relevés par Larmat participent parfois d'« un mode d'écriture et [d']un lexique communs à des générations d'écrivains<sup>192</sup> », dans lesquels autant Du Fail que Rabelais ont pu puiser à pleines mains. C'est notamment le cas du personnage de Tailleboudin, « filz de Thenot du Coin, qui devint bon et savant Gueux<sup>193</sup> » chez Du Fail et qui désigne l'un des capitaines des « gens de guerre qui estoient dedans les nauفز Brindiere [...] et Portoueriére<sup>194</sup> » du *Quart livre*. Ce nom n'est une création ni de Du Fail ni de Rabelais, mais plutôt de Jean d'Abondance, qui en fait l'« un des lieutenants dans [sa] pièce [...] *Le Testament de Carmentrant*<sup>195</sup> », vraisemblablement parue vers 1545 et composée avant 1540, date présumée du décès de l'auteur. Il en va de même pour l'évocation de « l'espée baise-mon-cul à deux mains<sup>196</sup> », dont la mention par Rabelais dans le *Quart livre* (ch. XLI) relève soit d'un emprunt à Du Fail, soit d'une tradition parodique moquant les noms dont les chevaliers médiévaux affublaient leur épée.

Quoi qu'il en soit, les *Propos rustiques* représentent, tout comme les *Nouvelles recreations et joyeux devis*, l'un des premiers jalons de l'intégration de l'imaginaire rabelaisien dans le genre du recueil de contes et devis, et contribuent à cristalliser l'usage de certains éléments de la chronique pantagruéline dont le sens, pris hors contexte, devient progressivement figé. Cette utilisation est reconduite, d'une manière quelque peu différente, dans les œuvres ultérieures de Du Fail qui, avec l'ensemble des recueils de contes de l'époque, forment une sorte de fonds commun ou de répertoire de péripéties, de

<sup>190</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 148.

<sup>191</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 130.

<sup>192</sup> Romain Weber, « Contribution à l'étude du lexique des *Propos rustiques* de Noël du Fail. L'obstacle des locutions », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2003, t. LXV, vol. 2, p. 254.

<sup>193</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 96.

<sup>194</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 624.

<sup>195</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1551.

<sup>196</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], ouvr. cité, p. 131.

récits et d'éléments stylistiques ou onomastiques où chaque conteur et nouvelliste sélectionne les composantes qui lui conviennent. Noël Du Fail est sans conteste l'un des auteurs les plus déterminants dans la mise en forme de l'horizon d'attente de ce genre littéraire et son succès est indéniable – quoi qu'en dise la lettre de Pasquier. À témoin, les nombreuses rééditions dont le recueil a été l'objet ainsi que les emprunts qui lui ont été faits par les conteurs qui lui succèdent, à commencer par l'interpolateur des *Nouvelles recreations et joyeux devis* de Des Périers, qui en retranscrit, dès l'édition de 1568, mot à mot deux passages complets<sup>197</sup> sans aucun lien avec la chronique pantagruéline, ce qui prouve que le texte n'était pas lue uniquement comme imitation de Rabelais, mais également comme une œuvre à part entière bien inscrite dans son genre littéraire. La mention que fait Nicolas de Horry de Thibaut le Nattier dans son *Rabelais ressuscité* de 1611 atteste, pour sa part, le fait que les *Propos rustiques* sont toujours lus au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>198</sup>, cette fois-ci, bel et bien à la lumière de l'œuvre du maître. Il s'agit, à ce jour, de l'un des textes des singes de Rabelais les plus connus et étudiés, comme en témoignent les nombreux travaux d'érudition à son sujet ainsi que l'édition critique de Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis, parue en 1994.

### 2.1.3.2.2 Les *Balivernerries d'Eutrapel*

La seconde œuvre de fiction de Noël Du Fail, les *Balivernerries d'Eutrapel*, paraît l'année suivant la publication des *Propos rustiques*, c'est-à-dire en 1548. Son titre évoque, deux fois plutôt qu'une, une absence de sérieux, que l'on retrouve autant dans le terme de « baliverne », qui désigne des propos futiles, que dans celui d'« Eutrapel », nom forgé sur le grec « eutrapélos », qui signifie « badin, plaisantin, enjoué, facétieux<sup>199</sup> ». Ce second recueil, beaucoup plus bref et au cadre plus relâché, se divise en cinq chapitres abordant divers sujets, dont les femmes et le cocuage, la musique, la lutte, les maisons paysannes de

<sup>197</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 176-177.

<sup>198</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 60.

<sup>199</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Balivernerries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. lxxvii.

l'époque et les harangues. L'œuvre mélange plusieurs genres, allant de la lettre à la description architecturale. Ces thématiques sont légèrement différentes de celles du recueil précédent et alternent, de la même manière, les nouvelles moralisantes et les contes ludiques, voire grivois, racontés sous une forme dialoguée qui « remplace de plus en plus le récit monologué<sup>200</sup> » par trois personnages tout à fait nouveaux : Eutrapel, Polygame et Lupolde. Comme le souligne Gaël Milin, ces trois protagonistes n'ont toutefois pas de personnalités distinctes : « Les sujets sont divers, mais le point de vue est unique. Lupolde, Polygame, Eutrapel, c'est désormais Noël du Fail en trois personnes<sup>201</sup> », qui proposent des réflexions dont « [l]'équivalent moderne serait une chronique journalistique dialoguée<sup>202</sup> ».

Tout comme les *Propos rustiques*, les *Baliverneries d'Eutrapel* s'inscrivent dans un univers narratif qui leur est propre et ne constituent pas une imitation à proprement parler de la chronique pantagruéline, mais partagent avec elle une série d'éléments communs. Les réminiscences du maître sont toutefois beaucoup moins nombreuses que dans le premier ouvrage de Du Fail : Philipot n'en relève tout au plus qu'une quinzaine. Gaël Milin met par ailleurs à l'épreuve cette liste et démontre que bon nombre des associations répertoriées par Philipot se trouvaient déjà chez d'autres auteurs bien connus à l'époque :

Ainsi l'expression « monsieur sans queue » (pp. 30-31 / *Gargantua*, XI) se retrouve dans Calvin : « Il dit donc le Christ, sans queue » (exemple cité par Huguet), dans un contexte qui élimine l'influence possible de Rabelais ! « Nous taschons aux choses deffendues » (p. 33) est à rapprocher de : « Nous entreprenons tousjours choses defendues et convoitons ce que nous est denié. » (*Gargantua*, LVII). Mais la phrase de Rabelais est une simple traduction d'Ovide (*Amours*, III, él. 4).

---

<sup>200</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xxxi.

<sup>201</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xxxiii.

<sup>202</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xxxi.

V. 17 « Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata. »

Ne peut-on supposer un emprunt direct à Ovide<sup>203</sup> ?

Certains autres passages ne présentent que des ressemblances lointaines ou discutables avec l'œuvre du maître :

Noël du Fail : « Ô les bonnes garses ! – *Voyla mon cas*, dist Eutrapel. » (p. 18), face à Rabelais : « Cent cinquante mille putains. *Voilà pour moy*, dist Panurge. » (*Pantagruel*, XXVI). Rapprochement un peu rapide [de la part de Philipot] peut-être : car « voila mon, ton, notre cas », pour « voila mon, ton, notre affaire, voila ce qu'il me (...) faut » est courant au XVI<sup>e</sup> siècle. Huguet en donne plusieurs exemples<sup>204</sup>.

Pour Gaël Milin – et nous abondons dans son sens –, seul un « petit nombre [de ces références] sont indubitables<sup>205</sup> ». C'est le cas de la mention d'un souvenir d'enfance d'Eutrapel, qui se rappelle des « guerres finées entre les Roys de Laringues, et Pharingues, et que commandement expres estoit aux souldartz, se retirer chacun avec sa chacune le plus tost et honnestement qu'il leur seroit possible<sup>206</sup> ». Il s'agit, comme dans les *Propos rustiques*, d'une mention des deux villes situées dans la gorge du géant éponyme de *Pantagruel* (ch. XXXII) – entre lesquelles il n'est par ailleurs jamais fait allusion, chez Rabelais, à une quelconque guerre –, dont le narrateur, contraire à celui des *Propos rustiques*, n'essaie pas ici de nous convaincre qu'elles sont situées en un lieu empirique – nous sommes, après tout, dans une balivernerie. L'expression « chacun avec sa chacune » rappelle par ailleurs vaguement le « chascun s'en va à sa chascuniere<sup>207</sup> » rencontré dans *Pantagruel* (ch. XIV). Du Fail fait également référence à Janotus de Bragmardo, le célèbre

<sup>203</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xcii.

<sup>204</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xciii.

<sup>205</sup> Gaël Milin, *ibid.*, p. xcii.

<sup>206</sup> Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. 45.

<sup>207</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 266.

sophiste de *Gargantua* (ch. XVIII à XX) qui s'est acquis « bien vite une réputation proverbiale<sup>208</sup> ». Dans ce passage, Lupolde raconte à ses comparses l'anecdote d'un maistre Jan qui,

ayant prins place eminente[,] commande aux assistans faire silence, touche seulement la corniere de son bonnet, avoir commancé d'une longue et proluxe harengue, et de peur de faillir au beau commencement du monde, avoir aussi par le menu deschiffré la légende dorée, ensemble la vie des peres, disant esclaircir les allegories qui se pouvoient trouver.

[« Il s'y trouve (disoit il) assez souvent. [»] De ce pas se mist à nous exposer les emolumens qui provenoient de grammaire, non content de ce, ha [à] merueilleuses demonstrations monstré les commoditez de la terre. Finalement se voyant hors de propos (combien qu'il n'y fust entré ne pres ne loing) nous donne à entendre par une galante description de lieu, la situation de Poictiers ou il s'estoit tenu quelque temps, et par addition, subtraction, et racine cube ha monstré combien c'est qu'il pouvoit bien tous les jours despendre et prenant congé de nous proposa son affaire qu'estoit de quelque vache ayant entré le froment de je ne sçay qui, concluant à tous interestz de cause d'apel. Voyla la plaisante histoire de nostre ferial estudiant qui mescongnoist le rateau, contrefaict son naturel<sup>209</sup>.

L'épisode est caractérisé par son incohérence et son débit incessant, où abondent les coq-à-l'âne dignes du procès de Baisecul et Humevesne de *Pantagruel* (ch. XI à XII) :

Mais à propos, passoit entre les deux tropicques six blans vers le zenith et maille par autant que les mons Rhiphées avoyent eu celle année grande sterilité de happelourdes, moyennant une sedition de ballivernes meue entre les Barragouyns et les Accoursiers pour la rebellion des Souyces qui s'estoyent assemblez jusque au nombre de son bies, pour aller à l'aguillanneuf, le premier trou de l'an, que l'on livre la soupe aux bœufz, et la clef du charbon aux filles, pour donner l'avoine aux chiens<sup>210</sup>.

<sup>208</sup> Noël Du Fail, *Les Balivernerics d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. 65, note 13.

<sup>209</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 63-64.

<sup>210</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 254.

À la suite de la description de ce personnage, Polygame s'exclame : « Janotus de Bragmardo eut plus de grace<sup>211</sup> », créant ainsi une association à la fois avec un protagoniste et un procédé rabelaisien qui appartiennent à deux épisodes distincts.

Le reste des attestations d'intertextualité présumées avec l'œuvre de Rabelais est effectivement constitué d'allusions plus ou moins convaincantes, comme c'est le cas de la thématique de l'attrait des femmes « aux choses deffendues<sup>212</sup> », que l'on retrouve à maintes reprises dans l'œuvre du maître, mais qui ne lui est pas exclusive. Il en est de même du tableau présenté au premier chapitre des *Baliverneries d'Eutrapel*, dans lequel Eutrapel rencontre aux champs un villageois qui affiche une bien mauvaise mine. Ce dernier lui apprend qu'il est cocu et qu'il s'en allait « à monsieur Polygame [son] maistre, et seigneur veoir s'il [lui] donneroit quelque conseil<sup>213</sup> ». S'ensuit une discussion sous forme de consultation entre Eutrapel, Polygame, Lupolde et le villageois, où ce dernier raconte ses déboires avec sa femme, qui le fait cocu avec le prêtre du village depuis leur mariage et qui peut rappeler, à tout le moins sur le plan thématique, les peurs et hésitations de Panurge à l'égard de la question du mariage dans le *Tiers livre*. Les différences entre les deux mises en situation sont toutefois nombreuses, à commencer par le fait que le villageois est déjà marié et se sait cocu : « Par ma foy, monsieur (dist le paysant) je le suis sans faulte, il n'y a point de remede<sup>214</sup> ». À la suite de la discussion, son problème est résolu par un conseil de Lupolde, qui fait porter la responsabilité de l'infidélité féminine aux maris jaloux et qui prescrit la patience. Or, il n'est jamais question de solution dans le *Tiers livre*, où le dilemme demeure en suspens et donne lieu à la quête du mot prophétique de la Dive Bouteille. Philipot ne voit par ailleurs entre le premier chapitre des *Baliverneries d'Eutrapel* et le *Tiers livre* qu'un « rapprochement superficiel [..., et est] persuadé que du

---

<sup>211</sup> Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. 65.

<sup>212</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 33.

<sup>213</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 13.

<sup>214</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 34.



Fail n'avait pas encore pris connaissance de ce livre<sup>215</sup> », bien qu'il soit paru dans les deux années précédant l'impression de son second ouvrage.

Ainsi, l'« esprit rabelaisien » semble beaucoup plus évanescent dans les *Baliverneries d'Eutrapel*, parfois considérées à ce titre comme une œuvre plus originale que les *Propos rustiques*, bien que la présence de Rabelais y soit tout de même perceptible à travers quelques évocations explicites, essentiellement constituées d'éléments rendus célèbres par les deux premiers *opera* de la chronique pantagruéline, mais dont la mention se voit « rapidement banalisée [et] cesse d'être marquée "Rabelais" pour devenir d'emploi courant, au moins dans la littérature<sup>216</sup> ». Les *Baliverneries d'Eutrapel* ne témoignent donc pas d'une volonté d'imiter Rabelais ni même de s'inspirer de son œuvre, mais plutôt de l'intégration, de manière spontanée et ponctuelle, de rares éléments revêtant un caractère ornemental. Elles n'établissent aucun lien intertextuel avec les œuvres des autres singes de Rabelais parues avant leur publication, et ne semblent pas avoir été prises en considération par les imitateurs ultérieurs. L'œuvre elle-même a connu un moins grand retentissement que les *Propos rustiques* – elle n'est pas, comme cette dernière, mentionnée parmi les imitations critiquées par Pasquier dans sa lettre de 1555 – et est souvent considérée, d'une façon un peu similaire au *Quart livre* de 1548, comme une plaquette inaboutie, qui ne serait rien de plus que « le programme d'un ouvrage plus volumineux<sup>217</sup> » qui, pourtant, ne paraîtra que beaucoup plus tard : les *Contes et discours d'Eutrapel*.

### 2.1.3.2.3 Les *Contes et discours d'Eutrapel*

Cette dernière œuvre de fiction narrative de Noël Du Fail ne paraît qu'en 1585 et sous un pseudonyme qui laisse penser, à tort, que l'auteur est décédé, peut-être à l'imitation du

<sup>215</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 307.

<sup>216</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, ouvr. cité, p. xciii.

<sup>217</sup> Jules Assézat, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Œuvres facétieuses de Noël du Fail, seigneur de la Herrissaye, gentilhomme breton*, revues sur les éditions originales et accompagnées d'une introduction, de notes et d'un index philologique, historique et anecdotique, par J. Assézat, Paris, Daffis, 1874, vol. 1, p. xxvii.

« cher maître Rabelais, qui avait autrefois signé de son vivant “feu Alcofribas Nasier”<sup>218</sup> ». Il s’agit d’un recueil beaucoup plus long que les deux précédents, qui compte 19 chapitres dans son édition originale et qui aborde des thèmes aussi divers que la cupidité des avocats, la goutte, le mariage et l’adultère, les mœurs du clergé et l’avarice, sur lesquels le narrateur porte un regard encore plus critique, moralisateur et conservateur que dans les autres ouvrages de Du Fail. Les *Contes et discours d’Eutrapel* reprennent les trois personnages centraux des *Baliverneries*, Eutrapel, Polygame et Lupolde, et sont construits sur le même modèle, c’est-à-dire qu’ils sont constitués d’un « dialogue à trois personnages, sans plan d’ensemble ni transitions, [où] s’amalgament des contes, des anecdotes, des réflexions morales, des satires, des théories de toute espèce<sup>219</sup> ». Leur structure est toutefois caractérisée par une esthétique décousue qui tenterait de reproduire les mouvements de la parole inhérents à la conversation naturelle et où s’accumulent « [d]éveloppements ébauchés et aussitôt abandonnés, anecdotes que l’on croit en train et qui s’arrêtent, enchevêtrements d’idées, d’images et de phrases, absence de transitions, ou, ce qui est souvent pis, transitions pénibles et gauches<sup>220</sup> ». Cet effort est quelque peu émoussé par l’érudition des personnages, censés représenter la classe paysanne, et par le « ton [...] pédant, souvent artificiel et apprêté<sup>221</sup> » de l’auteur et de son double narrateur. Les contes qui constituent le recueil auraient été élaborés à divers moments : « Un noyau primitif – composé des chapitres XXVI, XXVII, XXIX, XXX, et XXV (en partie) – reconnaissable à la structure dialoguée des chapitres, au thème essentiellement développé, qui est le mariage d’Eutrapel, aurait été rédigé peu après les *Baliverneries*<sup>222</sup> », peut-être alors que Rabelais était toujours vivant, tandis que plusieurs des contes qui composent le reste de l’ouvrage sont librement empruntés à différents conteurs qui connaissent un grand succès à l’époque, dont Boccace, le Pogge, Marguerite de Navarre et, bien entendu, Des Périers.

<sup>218</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l’œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 376.

<sup>219</sup> Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVIe siècle*, ouvr. cité, p. xxv.

<sup>220</sup> Emmanuel Philipot, *La vie et l’œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, ouvr. cité, p. 385-386.

<sup>221</sup> Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVIe siècle*, ouvr. cité, p. xxv.

<sup>222</sup> Gaël Milin, « Introduction », dans Noël Du Fail, *Les Baliverneries d’Eutrapel*, ouvr. cité, p. xxix.

À l'instar des *Propos rustiques* et des *Baliverneries d'Eutrapel*, les *Contes et discours d'Eutrapel* ne partagent pas l'univers narratif de la chronique pantagruéline et n'en constituent pas une imitation au sens strict, mais ils contiennent un nombre de références à l'œuvre de Rabelais nettement supérieur à celui du précédent recueil. Au moment où Du Fail fait paraître ce dernier ouvrage, Rabelais est mort depuis 32 ans et son dernier ouvrage posthume – composé de brouillons arrangés par des éditeurs –, le *Cinquiesme livre*, est paru 20 ans auparavant. Du Fail a donc eu tout le loisir de prendre « connaissance de toute l'œuvre rabelaisienne<sup>223</sup> » et de recycler des éléments des plus récents *opera* du maître dans son œuvre finale.

Bon nombre de thèmes sont, encore une fois, communs à Du Fail et à l'œuvre de Rabelais, mais leur traitement diffère suffisamment pour suggérer qu'il ne s'agit pas d'imitation ou d'inspiration directe, mais bien de thématiques courantes à l'époque, comme c'est le cas avec le mariage, le clergé, les avocats et les latinismes. Ces derniers sont évoqués, chez Du Fail, dans une nouvelle intitulée « De l'Escholier qui parla latin à la chasse<sup>224</sup> » :

Nous estions à la chasse aux lievres, en la lande de Halibart, où se trouva un jeune magister escolier revenant de Paris. Il nous en contoit de belles : tantost qu'il avoit veu le roy ; tantost qu'il ne l'avoit pas veu, mais qu'il n'avoit tenu qu'à luy, et plusieurs autres traits harmonieux qui sortent du college. Brifaut, distributeur de levriers, luy dit qu'à sa desmarche il ne le jugeoit estre meilleur clerc que luy, encore qu'il ne sceust à grand' peine sa patenostre. Ce disant, le mit en garde, avec un levrier en lesse, luy commandant expressement ne dire pas un seul mot [...]. Le grammairien jura sur les *Bucoliques* de Virgile, qu'il tenoit en main, d'assister en silence pythagoric, ou bien offroit, s'il estoit question de questionner, rester debout sur le haut d'un fossé, le doigt en la bouche, comme un demy Harpocrates, là ne disant rien, et n'en songeant pas moins toutesfois<sup>225</sup>.

<sup>223</sup> Emmanuel Philipot, *Essai sur le style & la langue de Noël Du Fail*, Paris, Honoré Champion, 1914, p. 57.

<sup>224</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 171.

<sup>225</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 171-172.

L'étudiant sot, voyant un levraut, se met évidemment à crier haut et fort : « *Ecce, ecce, heus tu, veni ad primarium*<sup>226</sup> », affirmant ensuite « qu'il n'eust jamais pensé que les lievres de Bretagne eussent entendu le latin, comme font ceux de Paris<sup>227</sup> ». Cette péripétie, qui tourne en dérision un écolier dont l'érudition sert de prétexte à un pédantisme exacerbé, sert la même fonction que le passage de l'écolier limousin de *Pantagruel* (ch. VI), mais d'une façon entièrement différente puisque Du Fail ne fait jamais intervenir le latin macaronique qui caractérise l'épisode rabelaisien. De plus, le comique du conte repose sur l'inintelligence du personnage, qui ne s'avise pas que le simple bruit de sa voix est suffisant pour effrayer et faire fuir le gibier de Briffaut, ce qui éveille la colère de ce dernier, alors que chez Rabelais, c'est l'insistance de l'écolier à répondre aux interrogations de Pantagruel dans son étrange langue française latinisée qui provoque l'irritation du géant.

Si Du Fail témoigne d'une grande originalité dans le traitement de ces thèmes, il en est autrement de certains procédés rhétoriques, caractéristiques de la manière rabelaisienne, qu'il emploie dans ses *Contes et discours d'Eutrapel* et que l'on retrouve soit chez Rabelais, soit chez ses contemporains. C'est le cas de l'énumération allitérative : « fraieur, froid, femme, fruit et faim, estoient causes de la peste<sup>228</sup> » et du jeu lettriste : « maudissant l'heure d'avoir fait un pet à Rome, c'est à dire s'estre Romi-peté<sup>229</sup> », qui joue sur la sonorité du nom des « petitz Romipetes<sup>230</sup> », c'est-à-dire les pèlerins qui se rendaient à Rome et que Rabelais mentionne lui-même dans le prologue de son *Quart livre* de 1552. Du Fail met également en scène le jargon juridique, procédé dont on trouve des attestations chez Rabelais, Des Périers, Pasquier et Odde de Triors : « il y a arrest en mesmes termes de reigle de chancelerie gardée inviolablement, *et lis perpetua* (disions nous aux cliens) *luceat vobis ; qui altari servit, de altari vivere debet* (C. *pastoribus ff. de nant foeur. et ibi Panor*)<sup>231</sup> ». Du Fail recycle de plus quelques locutions et expressions typiquement

<sup>226</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 172.

<sup>227</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 173.

<sup>228</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 210.

<sup>229</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 228.

<sup>230</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 533.

<sup>231</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 12. Il s'agit d'un proverbe du XIII<sup>e</sup> siècle dont la traduction se lit ainsi : « qui autel sert, d'autel doit vivre ».

rabelaisiennes, incluant une mention du « vif-argent dont on a frotté les pauvres verolez precieux<sup>232</sup> », qui reprend l'adresse au lecteur fréquente chez Rabelais<sup>233</sup>, et une évocation d'un « certain philosophe alchimiste [...] se ventant et se faisant fort savoir ceste belle pierre philosophale<sup>234</sup> », dont le qualificatif d'« abstracteur d'idées ou essences, [qui] suivait Eutrapel<sup>235</sup> » renvoie implicitement au titre donné par Rabelais au narrateur de *Pantagruel* et *Gargantua* de 1534 à 1542.

En outre, les *Contes et discours d'Eutrapel* sont parsemés d'emprunts onomastiques à l'ensemble de la chronique pantagruéline, à commencer par le personnage de Panurge, qui y intervient à plusieurs reprises : lorsqu'il est question des « jeunes valets et hardeaux, illec s'assemblans et jouans à une infinité de jeux, que Panurge n'eut onc en ses tablettes<sup>236</sup> » ; lorsqu'Eutrapel évoque « l'autorité de ce sçavant homme Panurge, que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*<sup>237</sup> » ; et lorsqu'un paillard répond

en langage de lanternois, et où l'on n'entendoit que le haut aleman. Ce fut à chercher de toutes parts interpretes, deschifreurs, desnoüeurs d'esguillettes et autres gens de l'autre monde, qui y eussent rien entendu. Thaumaste et Panurge, avec l'art de Lulle, y eussent perdu les ambles<sup>238</sup>.

Ce passage est truffé de références à *Pantagruel* : le lanternois est la langue maternelle de Pantagruel (ch. IX) ; l'anglais Thaumaste est défait par Panurge dans une argumentation par signes (ch. XVIII), et l'art de Lulle, qui consiste à argumenter en brouillant les mots, est mentionné par Gargantua dans sa lettre à son fils (ch. VIII). Finalement, Panurge est encore évoqué alors qu'il est question, dans les interpolations de

<sup>232</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 73.

<sup>233</sup> Cette mention des « Pauvres verolez precieux » se retrouvera également, vers 1612, dans la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant. À ce propos, voir le chapitre 1, p. 125.

<sup>234</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 129.

<sup>235</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 130.

<sup>236</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 135-136.

<sup>237</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 176. Traduction : « les très grands savants ne sont pas de très grands sages ».

<sup>238</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 192.

1587, d'un « marchand drappier de Rennes, appelé Jamet Jan [... qui] n'estoit pas des amis de Panurge, car il ne prestoit ny ne vendoit rien à credit<sup>239</sup> ». Ce dernier passage constitue une allusion implicite à l'éloge « des debtors et emprunteurs<sup>240</sup> » de Panurge, dans le *Tiers livre* (ch. III et IIII), qui affirme que « Qui rien ne preste, est creature laide et mauvaise : creature du grand villain diantre d'enfer<sup>241</sup>. » Même si Du Fail a visiblement lu la chronique pantagruéline, ses réminiscences sont loin de rendre la complexité du protagoniste rabelaisien qui se joint à l'entourage du géant dès *Pantagruel* (ch. IX). Panurge ne prend ici jamais part à la diégèse, mais est évoqué par les protagonistes devisants de Du Fail à titre strictement référentiel ou proverbial comme source d'une sagesse plus ou moins frelatée.

Il en va de même dans la péripétie du « gentil-homme provençal [qui] vint disner avec nous, [et avec lequel] l'on commença à parler de la bonté et courtoisie du roy François premier, l'un des meilleurs et plus honnestes gentils-hommes que la terre porta onc<sup>242</sup> ». Ce

maistre és arts fut si sot que prendre icelles paroles pour luy à son avantage, et luy avoir esté prononcées à bon escient et pour son regard par ce grand prince, quand, grossissant sa voix, et en basse taille, il respondit : « Le roy trouveroit bien peu de tels hommes que moy, hen ! hen ! »<sup>243</sup>,

vantardise qui lui vaut immédiatement d'être qualifié de « nostre jobelin bridé<sup>244</sup> » en référence à l'incompétence du second précepteur du jeune Gargantua dans l'ouvrage du même titre (ch. XIII). Ailleurs dans le recueil, un

<sup>239</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 2, p. 167.

<sup>240</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 357.

<sup>241</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 361.

<sup>242</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 189.

<sup>243</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 189.

<sup>244</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 189.

reverend jure-consulte, fils d'un riche pitaut, homme de justice, ne se soucia pas beaucoup des loix, car il avoit trouvé le mascout et argent de son pere bien enflé ; se mesla aussi d'estre juge : car tout fut desbridé en ceste saison-là, qui estoit sur l'an mil cinq cens cinquante un, et la porte de justice venal, et si ouverte qu'ayant de l'argent on passoit par tout ; et, comme dit Cicero, les nouveaux ignares et pecunieux estoient promeus et avancez aux magistrats<sup>245</sup>,

avant d'être décrit comme « faisant bien le Raminagrobis<sup>246</sup> », nom qui renvoie autant à l'énumération de personnages hypocrites qui « se porteront selon leur argent<sup>247</sup> » dans la *Pantagruéline Prognostication* (ch. V) qu'au « vieil Poëte François nommé Raminagrobis<sup>248</sup> » du *Tiers livre* (ch. XXI). Lorsqu'un personnage dénommé Matthias importe en son royaume de Pologne « greffiers, huissiers, buvetiers, secretaires, chaufecires, et tout l'apareil convenable pour bien jouer le chiquanours<sup>249</sup> », Du Fail renvoie au terme qui désigne un huissier et qui est mis en scène dans le *Quart livre* (ch. XII à XVI). C'est également le cas lorsque qu'un « monsieur plus outre-cuidé et sot<sup>250</sup> », qui mange et boit plutôt que d'aller en guerre, devient « ce Braguibus [...] assis à table fort bien couverte de bons vivres<sup>251</sup> », allusion bien lointaine au « petit bon homme hermite nommé Braguibus natif de Glenay [...] fist quatre jours consequens jeusner<sup>252</sup> » Pantagruel et ses comparses dans le *Cinquiesme livre* (ch. I), et lorsque, dans l'une des nouvelles de l'édition interpolée de 1587, un frère lubrique est qualifié de « cousin entier de frere Fredon<sup>253</sup> », toujours en référence au *Cinquiesme livre* (ch. XXVII). Dans tous ces cas, les mentions des personnages rabelaisiens, devenus des noms communs, ne servent pas

<sup>245</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 153.

<sup>246</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 154.

<sup>247</sup> François Rabelais, *Pantagruéline prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, textes établis par Michael A. Screech et al., Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, p. 16.

<sup>248</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 415.

<sup>249</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 1, p. 30.

<sup>250</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 220.

<sup>251</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, p. 221.

<sup>252</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 730.

<sup>253</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], ouvr. cité, t. 2, p. 4.

à réactiver son univers narratif, mais uniquement à décorer le texte et à faire sourire le lecteur.

En plus de ces références à l'œuvre de Rabelais, il est possible que le nom des protagonistes du « seigneur de Fanfreluchon<sup>254</sup> » et surtout celui de sa femme, « la damoiselle de Fanfreluchon<sup>255</sup> », mentionnée à plusieurs reprises, soient inspirés par celui du personnage principal féminin de la *Mysthhistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* (ca 1550) de Guillaume Des Autels, dont la réception est associée par Pasquier à celle des *Propos rustiques*. La série de péripéties dans laquelle Fanfreluchon est mise en scène n'a toutefois aucun rapport avec la trame diégétique du roman de Des Autels, non plus qu'avec l'œuvre de Rabelais. Le seul autre singe à être explicitement mentionné par Du Fail est Joubert, qu'il évoque uniquement à titre de médecin ayant écrit au sujet de l'anatomie et non pas en lien avec le passage qu'il emprunte à Rabelais : « Que peut on répondre à ce docte livre de Joubert, puis peu de temps présenté à une grand' princesse, où il deschiffre si bien en gros et en détail les lieux naturels passementez de ces pauvres femmes ?<sup>256</sup> » Les *Contes et discours d'Eutrapel* ne semblent pas eux-mêmes avoir fait l'objet d'imitation de la part des autres singes de Rabelais et connaissent une postérité beaucoup plus limitée que les *Propos rustiques*, bien qu'ils soient lus et continuent d'entretenir des relations intertextuelles avec les recueils de contes et devis de la fin du siècle.

Ainsi, chez Noël Du Fail, d'un ouvrage à l'autre, on retrouve un certain nombre de ces éléments ponctuels, le plus souvent stylistiques, lexicographiques ou onomastiques, qui n'ont que très peu, voire pas du tout, d'impact sur la trame diégétique des récits. Pour Marie-Claire Bichard-Thomine, « Eutrapel conduit à l'eutrapélie, comme Pantagruel au pantagruélisme. Le personnage et le ton comique de l'ensemble de l'œuvre – avant même

---

<sup>254</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 85.

<sup>255</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 1, p. 88.

<sup>256</sup> Noël Du Fail, *ibid.*, t. 2, p. 16.



l'apparition du facétieux devisant – doivent beaucoup à Rabelais, c'est une évidence<sup>257</sup> » mais, pour Philipot, qui a dressé l'inventaire exhaustif des emprunts de Du Fail au maître, « le style de 1585 [est] si curieux et parfois si baroque [qu'o]n dirait plutôt du Rabelais exaspéré<sup>258</sup> ». À tout le moins, il y aurait lieu de qualifier la présence rabelaisienne chez Du Fail de fantomatique, omniprésente mais loin de sa complexité originelle, et située quelque part à mi-chemin entre la volonté d'émulation révérencieuse et la recherche d'originalité personnelle. Rabelais, comme dans l'ensemble de la production narrative de Du Fail, se voit élevé au rang d'objet d'admiration, certes, mais également d'objet littéraire, dont les nombreuses réminiscences agissent comme des clins d'œil au maître destinés à faire revivre l'aspect comique de son imaginaire dans l'esprit du lecteur. Les ouvrages de Noël Du Fail supposent une lecture ludique de Rabelais, sans égard à la substantifique moelle de son œuvre, et qui s'intéresse plus au potentiel publicitaire et comique des références à sa chronique qu'aux idées qui la sous-tendent. Cette pratique semble d'autant plus courante que les nombreux recueils qui paraissent au cours de cette période tendent à échanger et à recycler un répertoire de récits et d'épisodes, si bien que pour Jourda, les « dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle n'apportent aucune œuvre originale<sup>259</sup> » dans le domaine du conte et de la nouvelle.

Il existe toutefois, dès le milieu des années 1550, une autre tendance dans le genre du devis parabelaisien : la mise en scène de Rabelais lui-même en tant que devisant, qui intervient, notamment, dans le troisième texte du premier livre des *Dialogues* (1556) de Louis Le Caron. Ce dernier offre une représentation de Rabelais en épicurien qui renie, « sans doute par prudence<sup>260</sup> », toute affiliation avec cette école de pensée philosophique – ainsi qu'avec toute autre –, et se pose en défenseur de la moralité en littérature. Le

<sup>257</sup> Marie-Claire Bichard-Thomine, *Noël du Fail*, ouvr. cité, p. 383.

<sup>258</sup> Emmanuel Philipot, *Essai sur le style & la langue de Noël Du Fail*, ouvr. cité, p. 62.

<sup>259</sup> Pierre Jourda, « Préface », *Conteurs français du XVI<sup>e</sup> siècle*, ouvr. cité, xliii.

<sup>260</sup> Barbara C. Bowen, « Rabelais, Claude Cotereau et la tranquillité d'esprit », *Les grands jours de Rabelais en Poitou. Actes du colloque international de Poitiers (30 août-1<sup>er</sup> septembre 2001)*, études réunies et publiées par Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Georget, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », p. 176.

Rabelais de Le Caron critique ceux qui ne cherchent qu'à « gagner la faveur populaire et attirer une infinie multitude de disciples et auditeurs (le tout pour le gain, qui est le mot du guet) [... quitte à] deguiser et obscurcir la claire verité<sup>261</sup> », idée pourtant absente de ses œuvres. Par ailleurs, Barbara C. Bowen démontre que « Rabelais utilise rarement les termes-clefs de Le Caron<sup>262</sup> », qui met ainsi en scène un Rabelais-devisant éloigné de la *persona* littéraire de Rabelais à qui il ne fait évoquer que très vaguement la chronique pantagruéline. Cette mise en scène présente une certaine parenté avec celle d'un autre auteur qui, dans un long ouvrage paru vers 1616, convoque également Rabelais l'homme, en plus d'emprunter une série d'éléments ponctuels à sa chronique : Béroalde de Verville.

### 2.1.3.3 Quand Rabelais se fait devisant : le *Moyen de parvenir*

À la suite de la parution des ouvrages de Des Périers et de Du Fail, toute une gamme de conteurs et nouvellistes des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle récupèrent et recyclent un ensemble de références à l'imaginaire rabelaisien, de plus en plus figées et dépourvues de leur sens originel. Béroalde de Verville puise bien entendu dans ce « catalogue », mais son *Moyen de parvenir* présente les caractéristiques originales de proposer des lectures de passages spécifiques de l'œuvre rabelaisienne, de faire intervenir Rabelais lui-même en tant que devisant et de faire allusion à certains éléments biographiques de la vie de l'auteur. Le *Moyen de parvenir* est un recueil de devis bigarrés et parodiques – dont l'éclectisme et l'aspect disparate sont typiquement distinctifs de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle –, qui met en scène « [t]rois cent quatre-vingts noms d'interlocuteurs [...], sans compter les initiales<sup>263</sup> », réunis autour d'un banquet singulièrement polyphonique où se rencontrent buveurs et érudits de toute époque, dont les noms évoquent autant

<sup>261</sup> Louis Le Caron, *Les dialogues*, édition critique par Joan A. Buhlmann et Donald Gilman, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1986, p. 232.

<sup>262</sup> Barbara C. Bowen, « Rabelais, Claude Cotereau et la tranquillité d'esprit », art. cité, p. 178.

<sup>263</sup> André Tournon, « De la sagesse des autres à la folie de l'Autre : Ronsard, Béroalde de Verville », *La farcissure. Intertextualités au XVI<sup>e</sup> siècle. Littérature*, Paris, Larousse, 1984, n° 55, p. 19.

d'écrivains et de penseurs célèbres – Aristote, Homère, Rabelais, Érasme, *etc.* – que de mystérieux inconnus, oubliés par la postérité ou encore sortis de l'imagination de l'auteur, et qui échangent entre eux une série d'anecdotes, de blagues salaces et de calembours le plus souvent grivois, voire scatologiques, et discutent des sujets les plus divers : les histoires de latrines et de chambre à coucher succèdent aux considérations théologiques, médicales, alchimiques ou encore linguistiques, entrelardées d'expressions et de passages empruntés à Rabelais, mais également au Pogge, à Des Périers, à Du Fail, à Bouchet et à l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles*, pour ne nommer que ceux-là.

L'ouvrage, rédigé en langue vernaculaire française, est construit sous la forme d'une conversation ininterrompue, divisée en 111 chapitres de longueur variable. Cette répartition a toutefois pour seul objectif d'amplifier l'effet d'incohérence générale du *Moyen de parvenir*, devant lequel le lecteur est pris au dépourvu : « les discours n'ont rien de commun avec la qualité des interlocuteurs, ni les titres des chapitres avec leur contenu<sup>264</sup> ». Comme l'indique Michel Jeanneret,

la segmentation ne coïncide, le plus souvent, avec aucun partage effectif, le dialogue enjambe les séparations, une même anecdote se répartit de part et d'autre. Les titres exhibent eux aussi leur absurdité : au lieu d'annoncer le contenu du chapitre, ils ne correspondent jamais au sujet [... et désignent souvent] des catégories de la scolastique et de la logique, disciplines déterminées par les principes mêmes – la distinction et le classement – que le *Moyen* subvertit<sup>265</sup>.

L'esthétique tout entière du *Moyen de parvenir* est ainsi caractérisée par son absence de découpage logique. Propos incohérents et interrompus, instances énonciatives mal définies, absence de signes typographiques... tout est destiné à ce que le lecteur soit

<sup>264</sup> Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle* : Le cinquième livre, Le moyen de parvenir, Les joyeux devis, ouvr. cité, p. 154.

<sup>265</sup> Michel Jeanneret, « Préface », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, préface de Michel Jeanneret, édition établie et annotée par Michel Renaud, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2006, p. 24.

constamment en peine de savoir qui parle, mais également, de quoi on parle : « bien malin, ou bien naïf peut-être, qui prétendrait savoir où il s'agit de "parvenir"<sup>266</sup> ». Le texte s'inscrit en faux contre la réforme linguistique de Malherbe<sup>267</sup> et s'apparente à l'esthétique des *Serées* de Guillaume Bouchet, dans lesquelles les « références contradictoires aux autorités modernes et antiques et l'intertextualité foisonnante contribuent à un dessein non pas tant encyclopédique que sceptique, porté par une voix autre, issue de la superposition de toutes les autres<sup>268</sup> ».

Si, depuis les travaux de Neil Kenny, il a été démontré que le *Moyen de parvenir* a été publié aux alentours de 1616, alors que Béroalde de Verville est dans la soixantaine et que Rabelais, qu'il n'a par ailleurs jamais pu connaître, est mort depuis plus de 60 ans, les premières éditions sont toutefois parues sans lieu ni nom de libraire ou d'imprimeur, et portent la mention équivoque : « imprimé cette année<sup>269</sup> ». L'auteur n'a par ailleurs jamais signé aucune des réimpressions parues de son vivant, et il faudra attendre la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'un éditeur lui attribue enfin l'ouvrage. Deux de ses rééditions sont particulièrement intéressantes sur le plan de la réception de Rabelais : une première, parue à Liège chez Louis Lefort en 1698, substituée au titre original celui de « Salmigondis, ou le Manège du genre humain<sup>270</sup> », où le terme de « Salmigondis » – qui désigne un assemblage disparate ou un fouillis –, est emprunté à la « chatellenie de

<sup>266</sup> Hélène Moreau et André Tournon, « Hors texte », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 9.

<sup>267</sup> Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Malherbe tentait d'imposer, de façon quasi doctrinale, la clarté, la précision et la concision en littérature. Pour Michel Renaud, le *Moyen de parvenir* agit comme « un véritable catalogue des procédés et des formes à proscrire, une sorte de provocation lexicale, un défi au bon goût et au bon sens ». À ce propos, voir Michel Renaud, *Pour une lecture du « Moyen de parvenir » de Béroalde de Verville*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1984, p. 84.

<sup>268</sup> Claude La Charité, « *Les Serées* de Guillaume Bouchet ou les saturnales polyphoniques », art. cité, p. 117.

<sup>269</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 31.

<sup>270</sup> P. C. P., « Liste des éditions du *Moyen de parvenir* », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir. Œuvre contenant la raison de ce qui a esté, est et sera avec Demonstrations certaines selon la rencontre des effects de vertu*, nouvelle édition, collationnée sur les textes anciens, avec Notes, Variantes, Index, Glossaire et Notice bibliographique par un bibliophile campagnard, Paris, Léon Willem, 1870, t. 1, p. xv. Un exemplaire de cette édition est conservé à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote 8-Y2-42386.

Salmigondin<sup>271</sup> », offerte par Pantagruel au narrateur Alcofrybas dans *Pantagruel* (ch. XXXII), puis à Panurge, dans le *Tiers livre* (ch. II). Une seconde réédition, non datée mais dont les caractères « dénotent une impression hollandaise du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>272</sup> », présente l'ouvrage comme provenant de « Chinon, de l'imprimerie de François Rabelais, rue du Grand Bracquemart, à la pierre philosophale, l'année pantagruéline<sup>273</sup> ». Bien qu'il soit impossible que ces éditions aient été voulues par Béroalde de Verville, elles témoignent d'une affiliation très forte, dans le domaine éditorial, entre le *Moyen de parvenir* et l'œuvre de Rabelais et cela, au moins jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette affiliation est loin d'être fortuite puisque, même si l'univers narratif du *Moyen de parvenir* n'a absolument rien à voir avec celui de la chronique pantagruéline, Béroalde de Verville est assurément l'un des héritiers les plus incontestables du maître. Au-delà des emprunts ponctuels dispersés à travers toute l'œuvre, l'auteur réussit à reconduire la complexité de l'écriture rabelaisienne et à associer l'esprit bouffon et gaulois à une érudition foisonnante ou, dans les termes de Michel Renaud, à « adopter sa démarche intellectuelle, sa philosophie – haute éthique ou pantagruélisme – pour l'adapter à une personnalité différente dans un contexte culturel différent<sup>274</sup> ». La forme elle-même du *Moyen de parvenir* – celle d'un grand polylogue<sup>275</sup> confus, dont les interlocuteurs sont difficiles à discerner et où la parole est sans cesse interrompue – n'est pas sans évoquer l'épisode des « propos des bienyvres<sup>276</sup> » de *Gargantua* (ch. V), qui tente de reproduire le mouvement de la parole dans un groupe de locuteurs indéfinis en pleine beuverie :

---

<sup>271</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 333. Il s'agit de la première attestation du terme en langue française.

<sup>272</sup> P. C. P., « Liste des éditions du *Moyen de parvenir* », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir. Œuvre contenant la raison de ce qui a esté, est et sera avec Demonstrations certaines selon la rencontre des effects de vertu*, ouvr. cité, t. 1, p. xvi.

<sup>273</sup> P. C. P., *ibid.*, t. 1, p. xv. Deux exemplaires de cette édition sont conservés à la Bibliothèque nationale de France, sous les cotes RES-Y2-2792 ; RES-Y2-2793 < Vol. 1 > et RES-Y2-2724 < Vol. 2 >.

<sup>274</sup> Michel Renaud, « Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais... La référence rabelaisienne dans le *Moyen de parvenir* », art. cité, p. 110.

<sup>275</sup> Le terme, employé par Michel Renaud, désigne un dialogue à plusieurs locuteurs.

<sup>276</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 17-20.

Mouillez vous pour seicher, ou seichez pour mouiller ? Je n'entens point la theoricque, de la praticque je me ayde quelque peu. Haste. Je mouille, je humecte, je boy. Et tout de peur de mourir. Beuvez tousjours vous ne mourrez jamais. Si je ne boy je suis à sec. Me voylà mort. Mon ame s'en fuyra en quelque grenoillere. En sec jamais l'ame ne habite. Somelliers, o createurs de nouvelles formes rendez moy de non beuvant beuvant<sup>277</sup>.

Outre cette parenté formelle et la « truculence et la verdeur des propos [qui] appellent naturellement la comparaison avec Rabelais<sup>278</sup> », Béroalde de Verville aborde les thèmes de la beuverie, de la goinfrerie, du cocuage, de la paillardise des moines et de la corruption des mœurs ecclésiastiques, entre autres sujets que l'on retrouvait déjà dans la chronique pantagruéline. Pour Neil Goodley, le « *Moyen de Parvenir* a su assimiler les idées, le style, et l'esprit de Rabelais sans, cependant, perpétrer aucun plagiat, aucune imitation servile, aucune dichotomie interne<sup>279</sup> ». En d'autres termes, Béroalde de Verville est un disciple de Rabelais qui l'imité, certes, mais d'une façon originale et personnelle. Le *Moyen de parvenir* abonde en procédés stylistiques et rhétoriques caractéristiques de la manière rabelaisienne, dont la liste et l'accumulation synonymique « poussée jusqu'à l'étrange et au grotesque<sup>280</sup> », que l'on retrouve dans plusieurs passages, notamment : « on remarqua, on tremoussa, on s'accouda, on cria tout bas, on se tut tout haut, on se moqua, on murmura, on s'avisa, on se reprit, on se contenta, on passa le temps, on douta, on redouta, on s'assagit, on devint, on parvint<sup>281</sup> ». Béroalde use également d'archaïsmes, du latin de cuisine, de calembours : « qui l'avisa ainsi merde-en-vos-lippes (je dis : mélancolique)<sup>282</sup> » et d'équivoques grivoises : « les faucons engendre les mauvis, et les mauvits les fauxcons<sup>283</sup> ». Ce dernier exemple n'est pas sans rappeler les abondants jeux sur les organes sexuels féminins et masculins que l'on retrouvait, en 1564, dans les *Ordonnances*

<sup>277</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 18.

<sup>278</sup> Michel Renaud, « Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais... La référence rabelaisienne dans le *Moyen de parvenir* », art. cité, p. 110.

<sup>279</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xii.

<sup>280</sup> Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle : Le cinquiesme livre, Le moyen de parvenir*, Les joyeux devis, ouvr. cité, p. 142.

<sup>281</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 58.

<sup>282</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, t. 1, p. 122.

<sup>283</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, t. 1, p. 205.

*generalles d'Amour* d'Étienne Pasquier<sup>284</sup>. Béroalde de Verville recourt également à la création de néologismes burlesques, dont plusieurs désignent métaphoriquement l'acte charnel ou encore servent d'adverbe d'intensité : « ce moyen se relevant quintessentiellement en apparence magnifique<sup>285</sup> » ; « ils se devisaient, se déduisant près la pinte archidiaconalement<sup>286</sup> », ainsi qu'à l'inscription de l'auteur dans son propre récit, commune à Rabelais et à Du Fail et qu'il reconduit en nommant deux de ses interlocuteurs « Béroalde<sup>287</sup> » et « Béroalte<sup>288</sup> ».

Par delà ces procédés, le *Moyen de parvenir* contient quelques allusions, plus ou moins explicites et qui se « comptent en réalité sur les doigts d'une main<sup>289</sup> », à des épisodes ou des éléments précis de la chronique pantagruéline. C'est notamment le cas lorsqu'il est question des « docteurs de ce temps [qui] ont défoncé les pipes de leurs sciences pour trouver une glu qui pût congeler les paroles et les faire tenir<sup>290</sup> », qui constitue une brève évocation de l'épisode des « parolles et crys des homes et femmes, les chaplis des masses, les hurtys des harnoy, des bardes, les hannissemens des chevaux [qui gelerent en l'air]<sup>291</sup> » du *Quart livre* (ch. LV et LVI). Il en est de même lorsque le personnage de Simler explique

la raison pourquoi les Turcs ne se torchent point le cul de papier : c'est de peur que ce papier soit une bulle du Pape, ou quelque relation de consistoire, ou conclusion de chapitre ; de quoi si on s'était efflauré le fondement, sans doute on aurait les hémorroïdes ; ce que les Turcs craignent beaucoup, d'autant qu'ils croient que

<sup>284</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 150-151.

<sup>285</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 142.

<sup>286</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, t. 1, p. 147.

<sup>287</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, t. 1, p. 265.

<sup>288</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, t. 1, p. 336.

<sup>289</sup> Michel Renaud, « Notice bibliographique », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 480.

<sup>290</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 35.

<sup>291</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 669.

l'âme est au sang, et que, le sang coulant ainsi par le cul, leur âme serait toute breneuse<sup>292</sup>.

Ce passage est une imitation de la critique des Papimanes du *Quart livre* (ch. LII), et plus spécifiquement de l'extrait où frère Jean raconte : « je m'estois à Seuillé torché le cul d'un feuillet d'un meschantes Clementines [...] : je me donne à tous les Diabes, si les rhagadies et hæmorrhutes ne m'en advindrent si très horribles, que le paouvre trou de mon clous bruneau en feut tout dehingandé<sup>293</sup> ». Chez Béroalde de Verville, il ne s'agit toutefois pas de propagande religieuse, mais uniquement de divertissement qui tourne, en l'occurrence, certaines croyances turques en dérision.

Lorsqu'un obscur protagoniste répondant au nom de Bernard énonce « qu'il ne se fait rien delà dont Pantagruel n'ait avis ici, ou que son conseil n'ait arrêté<sup>294</sup> », il propose l'une des deux seules évocations explicites de l'un des personnages principaux de l'œuvre du maître. Cette mention, purement ornementale, est prise hors de son contexte originel et ne fait aucunement état des caractéristiques du géant rabelaisien, qui n'est pas mis en scène et n'intervient pas dans la diégèse. Dans un second passage, Rabelais participe à une discussion menée par Luther, puis devient sujet du discours de ce dernier, qui mentionne le nom de Gargantua – seconde et dernière évocation d'un personnage typiquement rabelaisien :

RABELAIS – Tu ne fais ce conte qu'à demi...

Luther – Sanguille ! tu es un bel évêque ! de quoi, tous les mille diables, te mêles-tu ?

PYRRHUS – Que pensez-vous avoir dit ?

– Oui dà ! Rabelais, mon bon compère, a été évêque ; et pourquoi non ? ne l'eût-il été aussi bien qu'un tas d'autres qui le sont bien encore, et le seront ? et de fait, je

<sup>292</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 322-323.

<sup>293</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 659.

<sup>294</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 406.



vous démontrerai qu'il a été évêque (je ne veux point disputer, je suis mathématicien, j'entre en démonstration) : ne savez-vous pas qu'il n'appartient qu'aux évêques ou archevêques de confirmer, par la noble puissance qu'ils ont, et ainsi, avec cela, de changer le nom en muant un peu de la substance ? S'il est vrai ce que je dis, et que ce bon père pseudoévangéliquolipapistoranabaptistiogiésuitanorbiterondepuritain a pratiqué en confirmant madame la mère de Gargantua, laquelle en première invention, dictée de la propre goule d'un défunt évêque de Paris, avait nom Galemelle, et le père Rabelais la nomma Gargamelle – si ledit n'eût été évêque, il y eût eu fausseté en ses écrits, comme ès vôtres<sup>295</sup>.

Il s'agit d'un extrait fort intéressant du *Moyen de parvenir*, puisqu'il fait intervenir le procédé du néologisme à rallonge à la manière des « morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguevezinemmaffressé<sup>296</sup> » du *Quart livre*, et mentionne de véritables éléments historiques, c'est-à-dire le fait que Rabelais, avec son *Gargantua* de 1534, fait subir un glissement onomastique à la mère de Gargantua qui, dans les *Grandes chroniques* (1532-1534), se prénomme « Galemelle<sup>297</sup> » et qui devient « Gargamelle fille du roy des Parpaillos<sup>298</sup> » dans le second opus rabelaisien. Ces faits, vérifiables, sont bien entendu présentés sous un jour ludique voulant que cette modification relève d'une charge ecclésiastique que le maître n'a jamais exercée, et non d'un privilège auctorial. Il combine, de surcroît, deux focalisations distinctes autour de Rabelais, qui intervient, d'une part, à titre de devisant et qui est, d'autre part, le sujet de la conversation.

L'originalité de Béroalde de Verville tient au fait qu'il met en scène, à divers moments dans le récit, ces deux points de vue distincts sur le maître, qui devient à la fois l'un des protagonistes de « ce banquet universel, [où il] occupe naturellement une place

<sup>295</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 392-393.

<sup>296</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 574.

<sup>297</sup> *Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faictz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres*, dans *Les Chroniques Gargantuines*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Moderne, 2000, p. 119.

<sup>298</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 14.

d'honneur<sup>299</sup> » et l'objet de propos d'autres interlocuteurs. C'est d'ailleurs son arrivée qui marque officiellement l'ouverture des festivités, alors qu'un personnage inconnu déclare : « Il n'y a plus de danger, nous sommes tous ici, puisque le père Rabelais est dedans ; ceux qui viendront ci-après passeront par l'huis de derrière : la gale arrive au dernier<sup>300</sup> ! » Son patronyme est cité à trois autres occasions de façon plus ornementale, comme dans les énumérations : « Rabelais, Copus, Anacréon, buvons, et gai<sup>301</sup> » et « c'étaient Socrate, Plutarque, Rabelais, Guaguin, Luther, Ronsard, Pindare, Marot et quelques autres de même farine et pareil bran, et assez sages et fous pour contenter le monde<sup>302</sup> », qui ne font qu'évoquer, au passage, Rabelais parmi d'autres personnages.

Le nom de Rabelais est également mentionné dans deux péripéties portant sur une thématique équestre : dans la première, il est question de son cheval, qui « fut passé docteur à Orange sous le nom de Johannes Caballus<sup>303</sup> ». Il s'agit d'une allusion intéressante à une légende voulant que, outragé d'apprendre que la faculté d'Orléans – ou d'Orange, selon la version – accordait le titre de docteur à des candidats incultes, sans les évaluer ni même les rencontrer, en échange d'une somme d'argent, Rabelais ait payé les frais et y ait fait recevoir son cheval – ou sa mule – comme docteur en physique sous le nom de Johannes Caballus<sup>304</sup>. Un second passage mentionne sa mule, dont il

<sup>299</sup> Lazare Sainéan, *Problèmes littéraires du seizième siècle* : Le cinquième livre, Le moyen de parvenir, Les joyeux devis, ouvr. cité, p. 207.

<sup>300</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 44.

<sup>301</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 129-130.

<sup>302</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 182-183.

<sup>303</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 74.

<sup>304</sup> Cette anecdote est rapportée, notamment, dans la préface de l'édition anglaise des œuvres de Rabelais : Jacob Le Duchat, Pierre-Antoine Motteux, John Ozell *et al.*, « The life of Dr. Francis Rabelais », *The Works of Francis Rabelais. Translated from the French*, avec notes explicatives par Du Chat, Motteux, Ozell et autres, Londres, Lackington, Allen and co.; Cuthell et Martin ; R. Faulder ; Longman, Hurst, Rees, et Orme ; J. Murray ; J. Carpenter ; W. J. et J. Richardson ; et Black, Parry et Kingsbury, 1807, vol. 1, p. 13. Texte original : « [...] hearing with what facility, for the sake of a small sum of money, the faculty of Orange (some say Orleans) admitted ignorant pretenders, as doctors of physic, not only without examining, but even without seeing them ; Rabelais sent the usual fees, and had one received doctor there unseen by the name of Doctor Johannes Caballus, and let the wise professors and the world know afterwards, what a worthy member they had admitted into their body, since that very doctor was his horse Jack ; or, as some say, his mule : For if there are various lections, there may well be also various traditions of the same passage. »

ne [se] souciait non plus que de celle du pape, ayant assez d'autres bonnes affaires. Il l'avait laissée chez Faisandat, l'imprimeur, et avait prié les garçons d'y prendre garde pour la faire boire à ses heures, comme la truie des Carmes [... mais] la mule dure de tête et oppressée d'altération donna jusques au bénitier où elle mit et enfonça son horrible muflle<sup>305</sup>.

Il s'agit, cette fois-ci, d'une seconde légende mettant en scène la monture de Rabelais qui, après son outrage faite au bénitier, « fut saisie [...] jusqu'à ce que son maître, suspecté d'avoir fomenté ce scandale, ait chèrement payé le breuvage<sup>306</sup> ». Il n'existe, à notre connaissance, aucune trace écrite de ces légendes, dont la véracité est invérifiable et qui circulaient peut-être déjà de façon orale, avant la rédaction du *Moyen de parvenir*. Ce dernier fait toutefois appel à un nom réel, combinant encore une fois le fait historique et la fiction, pour rendre l'anecdote plus crédible : celui de Michel Fezandat, l'imprimeur du *Quart livre* définitif de 1552 et d'une édition du *Tiers livre* revue par Rabelais et parue la même année.

Dans un dernier passage, le narrateur omniscient du récit renvoie à l'autorité de Rabelais pour attester que son ouvrage « contient tout ce que chacun sait, a su et saura ou doit savoir et entendre [...] et] embrasse les mystères approuvés de toutes sciences, pour autant qu'il est la juste, solide et naïve interprétation de la pure Kabbale, de valeur non imaginaire<sup>307</sup> » :

Pour le prouver, j'ai le père Rabelais le docte, qui fut médecin de Monsieur le Cardinal Du Bellay ; et je le mets ici en avant pource que les substances de ce présent ouvrage, mémoires et enseignements de ce Livre, furent trouvées entre les menues besognes de la fille de l'auteur. Ce cardinal étant au lit, malade d'une

<sup>305</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 269-270.

<sup>306</sup> Jacob Le Duchat, Pierre-Antoine Motteux, John Ozell *et al.*, « The life of Dr. Francis Rabelais », *The Works of Francis Rabelais. Translated from the French*, ouvr. cité, p. 15. Texte original : « the brute was seized, and Rabelais, being thought none of the greatest admirers of the Romish fopperies, was shrewdly suspected of having laid the design of that scandalous adventure. Nor was the rude four-legged Johannes Caballus released of the pound, till its master had dearly paid for its drink. »

<sup>307</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 61.

humeur hypocondriaque, fit assembler les médecins pour consulter un remède à son mal ; il fut avisé par la docte conférence des Docteurs qu'il fallait faire à Monsieur une décoction apéritive, qui réduite en sirop serait accommodée à son usage ordinaire. Rabelais ayant recueilli cette résolution, sort et laisse Messieurs achever de caqueter pour mieux employer l'argent ; et fait ledit sieur mettre au milieu de la cour un trépied sur un grand feu, un chaudron dessus plein d'eau, où il mit le plus de clefs qu'il put trouver, et en prépoint comme ménager remuait ces clefs avec un bâton pour les faire prendre cuisson. Les Docteurs descendus, voyant cet appareil et s'en enquêtant, il leur dit : « Messieurs, j'accomplis votre ordonnance, d'autant qu'il n'y a rien tant apéritif que des clefs ; et si vous n'en êtes contents, j'enverrai à l'Arsenac quérir quelques pièces de canon : ce sera pour faire la dernière ouverture, après l'exhibition de ces apozèmes ». Je pense que cette preuve est de mérite<sup>308</sup>.

Ce passage joue sur la racine latine « aper- », que l'on retrouve, d'une part, dans le verbe transitif « aperto », qui correspond à la fonction des clés, qui est d'ouvrir tout grand, et, d'autre part, dans le terme médical « aperitif », attesté dans le *Liber de simplici medicina* dès le XIII<sup>e</sup> siècle au sens de ce « qui ouvre les voies d'élimination<sup>309</sup> ». Rabelais est donc ici représenté à la fois dans son rôle véritable de médecin auprès de « l'hypocondriaque cardinal Jean Du Bellay<sup>310</sup> », mais également en tant que farceur à l'esprit aiguisé, qui se plaît à jouer sur le sens des mots et à les prendre littéralement.

En plus de ces mentions du maître par le narrateur et par d'autres interlocuteurs, le Rabelais-devisant de Béroalde de Verville est présent au banquet et prend la parole à six occasions, que ce soit pour émettre un commentaire sans grande conséquence, comme lorsqu'il signale qu'un entre-parleur laconiquement dénommé « l'autre » « a oublié ce qu'il voulait dire<sup>311</sup> », ou encore pour tenir quelque propos licencieux ou raconter quelque blague salace, par exemple lorsqu'il intervient dans une discussion portant sur la chasteté des

<sup>308</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 62.

<sup>309</sup> Algirdas Julien Greimas et Teresa Mary Keane, « Apert », *Grand dictionnaire du Moyen français. La langue de la Renaissance. De 1340 à 1611*, Paris, Larousse, 2007, p. 30.

<sup>310</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 10.

<sup>311</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, t. 1, p. 350.

chambrières pour mentionner un « berger, qui étant avec la servante, elle lui offrait son cas, selon leur bonne coutume<sup>312</sup> ». Il énonce encore :

Vous avez assez vu de culs relevés ; si vous en voulez voir de creux, faites faire tel essai : il n’y a rien si propre à mouler les fesses fermes que beurre frais ; je l’ai appris des Ecosais Insubriens, qui se délectent à la vue de fesses pource que là est la parfaite beauté qui ne se hâle point<sup>313</sup>.

Ce Rabelais-devisant n’est donc pas inspiré de la véritable personne du maître, mais plutôt construit à partir d’un ensemble d’anecdotes comiques posthumes mettant en scène un Rabelais dont l’érudition et la verve gauloise sont à la hauteur de « la sagesse malicieuse ou l’espièglerie bon enfant<sup>314</sup> » de ses personnages fictionnels. Les propos qui lui sont attribués ne se rapportent par ailleurs en rien aux événements survenus au cours de son existence non plus qu’à l’univers narratif développé dans son œuvre, mais servent plutôt à « distraire la compagnie, commente[r] une bonne histoire [... et se prêter] aux bouffonneries de l’auteur<sup>315</sup> ». Les représentations qu’en offrent les autres interlocuteurs mélangent les éléments participant d’une légende rabelaisienne frôlant parfois la caricature à des faits historiques vérifiables, ce qui ajoute à l’effet de crédibilité dont Béroalde de Verville se joue. Cette incongruité dans les anecdotes et les propos prêtés à Rabelais relève par ailleurs d’un principe de composition fondamental de l’œuvre et n’affecte pas uniquement Rabelais, mais bien tous les personnages confondus.

Contrairement à de nombreux autres singes du tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, Béroalde de Verville transpose l’« esprit rabelaisien » dans « un but créateur, littéraire, et artistique, et

---

<sup>312</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 372.

<sup>313</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *ibid.*, p. 178.

<sup>314</sup> Michel Renaud, « Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais... La référence rabelaisienne dans le *Moyen de parvenir* », art. cité, p. 112.

<sup>315</sup> Michel Renaud, *ibid.*, p. 112.

sans aucun souci polémique<sup>316</sup> ». Il adapte la manière du maître à son contexte culturel et s'adresse à un public non seulement distinct de celui de la chronique pantagruéline, mais également de celui de ses prédécesseurs conteurs, qui ont pour la plupart reconduit une série d'éléments ponctuels et d'expressions caractéristiques sortis de leur contexte, et de ses contemporains immédiats, dont les imitations semblent chercher à rejoindre un public friand des genres littéraires rabelaisiens<sup>317</sup>. Chez Béroalde, Rabelais est présent, certes, mais au milieu d'une foule d'autres auteurs, penseurs et protagonistes auxquels les propos les plus cocasses et absurdes sont attribués, et dont les réminiscences stylistiques et historiques s'entrecroisent au point de devenir, à juste titre, un grand salmigondis bigarré et polyphonique – caractéristique des recueils de son temps – où se confondent les interlocuteurs et leurs propos. Le *Moyen de parvenir* consacre néanmoins de façon définitive l'association, dans l'esprit du lectorat des siècles suivants, entre Rabelais et exagération, accumulation et démesure, mais également entre Rabelais et verve gauloise, goinfrerie et grossièreté, voire scatologie<sup>318</sup>.

Ouvrage d'une complexité et d'une richesse inégalée, il connaît rapidement une popularité considérable, dont témoigne le grand nombre d'éditions – une vingtaine dès le XVII<sup>e</sup> siècle et plus d'une quarantaine depuis sa parution – dont il est l'objet. La postérité, quand elle n'est pas allée « jusqu'à attribuer à Rabelais lui-même une possible ébauche du livre qui nous intéresse<sup>319</sup> », a tenté par tous les moyens de tisser des liens entre ce dernier et l'œuvre du maître, que ce soit en lui ajoutant une mention factice d'imprimeur renvoyant explicitement à Rabelais ou encore en substituant au titre original celui de *Salmigondis*, dès 1698. Le texte connaît une formidable popularité au XIX<sup>e</sup> siècle, au point d'être évoqué par Balzac, Baudelaire et Théophile Gautier, mais surtout par Jarry, qui « qualifie [Béroalde de Verville] de “neveu de Rabelais” et le mentionne dans plusieurs de ses chroniques de *La*

<sup>316</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xii.

<sup>317</sup> À propos des pastiches génériques de Rabelais entre 1610 et 1613, voir le chapitre 1, p. 53 et p. 81.

<sup>318</sup> À ce propos, voir Michel Renaud, « Rabelais/Béroalde de Verville : de la ripaille à la ripopée », *La démesure au Moyen Âge et à la Renaissance. Actes de colloque*, textes réunis par Zinelabidine Benaïssa et Abderrazak Sayadi, Université Manouba, 2007, p. 7-27.

<sup>319</sup> Michel Renaud, *Pour une lecture du « Moyen de parvenir » de Béroalde de Verville*, ouvr. cité, p. 84.

*Revue blanche*<sup>320</sup> ». Il est par ailleurs traduit en anglais par Arthur Machen sous le titre éloquent de *Fantastic Tales or the Way to Attain. A Book full of Pantagruelism* (1890), ce qui atteste son caractère indissociable de la chronique pantagruéline, même par-delà les frontières linguistiques et culturelles de sa France d'origine.

Il existe donc, dès la parution du *Pantagruel* et au moins jusqu'à la deuxième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, toute une série d'auteurs imprégnés de l'imaginaire rabelaisien, qui ne peuvent s'empêcher d'inclure dans leurs œuvres quelque allusion au maître. Les genres littéraires dans lesquels ils s'inscrivent témoignent de leur recherche d'originalité ainsi que de leur intérêt pour la langue et l'oralité, qu'il s'agisse de détourner les codes de l'ordonnance législative en s'inspirant de la réglementation de l'abbaye de Thélème chez Pasquier, de parodier la codification de la langue française et de moquer le parler toulousain dans un esprit rapproché de la « Briefve declaration » chez Odde de Triors, ou encore d'intégrer des éléments rabelaisiens – voir des références à Rabelais lui-même et à la légende entourant sa vie – au genre, déjà très prolifique, du recueil de contes, nouvelles et devis. Sauf chez Béroalde de Verville, ces derniers témoignent d'une cristallisation des emprunts onomastiques, stylistiques ou narratifs faits à Rabelais, récupérés par l'imaginaire collectif et utilisés essentiellement pour leur potentiel comique ou publicitaire, que le lecteur active « par défaut ».

## 2.2 PANTAGRUEL, VÉRITABLE RÉCLAME DE LIBRAIRIE

Ce n'est toutefois pas que dans le domaine des contes et devis que les protagonistes de Rabelais se voient détournés de leur *persona* originelle. Pantagruel, que le maître adapte par ailleurs lui-même librement du Pentagruel du *Magnifique Mystere des Actes des*

---

<sup>320</sup> Michel Renaud, « Notice bibliographique », dans François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, ouvr. cité, p. 482.

*Apostres* (ca 1473), est l'objet d'un engouement remarquable de la part des imitateurs pararabelaisiens. Placé, aussi tôt qu'en 1533, bien en évidence dans le sous-titre du *Livre des marchans* d'Antoine Marcourt, qui se prétend « composé par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel<sup>321</sup> » – mention que l'auteur supprime toutefois en 1534 –, ce nom devient quasi instantanément une « véritable réclame de librairie, du vivant même de l'auteur<sup>322</sup> ». À l'instar de Marcourt, toute une série de singes placeront leurs œuvres sous l'égide du gentil géant rabelaisien<sup>323</sup>, quitte à se servir de son nom de façon purement malhonnête, comme c'est le cas du *Cinquiesme livre des faitz et dictz du noble Pantagruel composé par M. François Rabelais* (1549), intitulé trompeur sous lequel le « lecteur avisé reconnaissait les passages inspirés de la célèbre *Nef des folz*<sup>324</sup> » de Sébastien Brant et d'autres extraits de Jean Bouchet, fallacieusement attribués à Rabelais peut-être afin d'en écouler des exemplaires ou encore, comme le suggère Bernd Renner, dans le but de faire passer Rabelais pour un réformateur acharné<sup>325</sup>. Ces ouvrages, parus du vivant de Rabelais, témoignent de l'important succès qu'a connu son premier opus dès sa publication et attestent le fait que les « auteurs para-rabelaisiens [...] considèrent le personnage de Pantagruel comme le plus sympathique ou le plus vendable (pour ainsi dire) de tous les personnages du roman rabelaisien<sup>326</sup> », au point de le

<sup>321</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, f. A i, r<sup>o</sup>.

<sup>322</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 20.

<sup>323</sup> C'est le cas, des 1538, de l'anonyme auteur du *Disciple de Pantagruel*, expansion transfictionnelle de *Pantagruel* et *Gargantua* régulièrement publiée à leur suite à partir l'édition de Dolet, en 1542, renforçant ainsi l'association entre ces textes, qui relèvent de surcroît du même univers narratif, dans l'imaginaire collectif et l'horizon d'attente du lectorat. Cette même année 1542 paraît le *Songe de Pantagruel* de François Habert, autre expansion transfictionnelle des deux mêmes textes qui affiche, elle aussi, le nom du géant dans son titre même. Quelques années plus tard paraissent le *Catalogue des malheureux* (1549), adaptation posthume d'un ouvrage de Laurent Desmoulins qui se présente comme « Composé Nouvellement par le Disciple PANTAGRUEL », et la paradoxale *Louenge des femmes* (1551), prétendument « extraite du Commentaire de Pantagruel, sus l'Androgynne de Platon » et dont l'auteur se cache sous le pseudonyme facétieux et sans équivoque d'André Misogyne. Voir la bibliographie pour les références complètes de ces ouvrages.

<sup>324</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 329.

<sup>325</sup> À ce propos, voir le *Cinquiesme livre des faitz et dictz du noble Pantagruel composé par M. François Rabelais* (1549), édition critique par Bernd Renner, Classiques Garnier, à paraître.

<sup>326</sup> John Lewis, « Quelques aspects de la littérature para-rabelaisienne d'avant 1562 », *Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984)*, ouvr. cité, p. 363.



mentionner d'emblée sur la page de titre de leurs œuvres dans l'unique but de garantir leur propre succès éditorial, même si certaines d'entre elles n'ont rien à voir, d'un point de vue narratif, stylistique, thématique ou même générique, avec la chronique rabelaisienne<sup>327</sup>.

Ainsi, une dizaine d'années après la mort du maître, une série de publications tenteront de répondre au goût du lectorat pour les nouveaux ouvrages rabelaisiens en se faisant passer pour authentiques. Non seulement ces œuvres mentionnent-elles toutes Pantagruel dans leur titre ou leur sous-titre, mais, à l'instar du faux *Cinquiesme livre* de 1549, elles sont mises en scène par quelque éditeur baratineur et peu scrupuleux de façon à faire croire qu'elles ont été composées par Rabelais lui-même de son vivant et qu'elles ont été récemment exhumées.

De fait, certaines de ces œuvres ont vraisemblablement été retrouvées parmi les brouillons du maître, qui réunissaient notamment des notes de lecture de divers ouvrages, dont le *Disciple de Pantagruel* et le *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna. On y retrouvait également de brefs textes, composés par quelque admirateur ou émulateur, auquel Rabelais aurait peut-être lui-même répondu. Profitant de l'énorme succès de la chronique pantagruéline ainsi que du fait que la quête de la Dive Bouteille ait été laissée inachevée par la mort de son auteur, des éditeurs ont décidé d'en publier la fin – le *Cinquiesme livre*, construit à partir de brouillons véritablement rabelaisiens<sup>328</sup> –, à laquelle sont adjoints, à partir de 1565, deux textes brefs : l'*Epistre du lymosin de Pantagruel* et *La*

---

<sup>327</sup> Certains textes, plus rares, se placent sous l'égide de Panurge, que l'on retrouve mentionné dans le sous-titre du *Disciple de Pantagruel* : « Le voyage et Navigation que fist Panurge, Disciple de Pantagruel, aux Isles incogneues et estranges » ; dans le titre de l'expansion transfictionnelle tardive de Guillaume Reboul, le *Nouveau Panurge* (1613), ainsi que dans celui du pamphlet politique et pacifiste intitulé la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* (1614). Deux autres auteurs, Nicolas de Horry et François Garasse, semblent avoir compris, dans leur *Rabelais ressuscité* (1611) et *Rabelais reformé* (1619) respectif, l'intérêt publicitaire du patronyme de notre auteur, et cela, qu'il s'agisse d'imiter Rabelais ou de le dénoncer, comme c'est le cas chez Garasse. Ces évocations de sa personne et de ses personnages, le plus souvent pris hors contexte et dépourvus de leurs caractéristiques propres, témoignent de l'impact considérable de la chronique rabelaisienne sur la littérature de son temps ainsi que de l'énorme potentiel publicitaire qu'elle représente. Voir la bibliographie pour les références complètes de ces ouvrages.

<sup>328</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, 120-126.

*eresme philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel*. Cette association vise à suggérer au lecteur qu'ils seraient également de Rabelais.

Au cours de cette même année 1565, un ouvrage singulier fait son apparition dans le corpus pararabelaisien. Il s'agit des anonymes *Songes drolatiques de Pantagruel*, qui mentionnent eux aussi d'emblée le géant rabelaisien et prétendent être une œuvre authentique de Rabelais. Il s'agit en fait d'un recueil de gravures monstrueuses, mettant en scène de façon carnavalesque divers personnages, humains et animaux anthropomorphisés, qui s'inscrit dans une filiation esthétique avec les monstres hybrides des œuvres de Jérôme Bosch (1450 ?-1516) et de Pieter Bruegel (1525 ?-1569). Si ce type de gravures constitue une ornementation courante dans les ouvrages littéraires de la Renaissance, un recueil de cette sorte, ne contenant que des images sans aucune légende ou explication, est un « phénomène [...] rare, surtout dans ce XVI<sup>e</sup> siècle où l'imprimé, en train de révolutionner les conditions de la communication, bourre ses pages de mots et d'idées, afin de favoriser la diffusion des connaissances<sup>329</sup> ». Cet ouvrage est donc unique dans le corpus pararabelaisien et constitue une exception notable dans l'univers éditorial du XVI<sup>e</sup> siècle, où l'on ne retrouve que très peu d'autres attestations de recueil de gravures, à l'exception des répertoires de costumes, genre alors florissant. Parmi ces derniers, se trouve notamment le *Recueil de la diversité des habits* (1562) de François Desprez, qui ne contient que « vingt-trois représentations gravées des différents vêtements portés à travers le monde<sup>330</sup> ». Les *Songes drolatiques* présentent un énorme intérêt sur le plan de la réception de Rabelais, car ils permettent de mesurer la puissance de l'impact de la chronique pantagruéline sur le monde de l'imprimerie au XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que sur l'imaginaire collectif associé aux monstres et autres difformités grotesques.

<sup>329</sup> Michel Jeanneret, « Introduction », *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>330</sup> Frédéric Elsig, « Le contexte artistique des *Songes drolatiques de Pantagruel* », *ibid.*, p. 188.

### 2.2.1 Mises en scène éditoriales autour du *Cinquième livre* : les « pseudo-Rabelais »

Un peu moins de dix ans après la mort de Rabelais, soit en 1562, paraît, chez un éditeur inconnu, l'*Isle Sonante par M. François Rabelays, qui n'a point encore esté imprimée ne mise en lumiere : en laquelle est continúee la navigation faicte par Pantagruel, Panurge et autres ses officiers*. Cette première publication, qui met bien en évidence le nom de Rabelais à titre d'auteur, compte 16 chapitres, qui seront réédités et augmentés dans une seconde version imprimée en 1564 sous le titre du *Cinquième livre des faicts et dictz heroiques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en medecine, Auquel est contenu la visitation de l'Oracle de la Dive Bacbuc, et le mot de la Bouteille : pour lequel avoir, est entrepris tout ce long voyage. Nouvellement mis en lumiere*. Cette seconde version utilise le même subterfuge éditorial visant à faire croire au lecteur qu'il s'agit d'une conclusion désirée par l'auteur à la quête maritime du *Quart livre* en plaçant son nom en évidence et en reproduisant la manière des titres de ses œuvres. Il s'agit toutefois, comme l'a démontré Mireille Huchon<sup>331</sup>, d'un ensemble de brouillons inaboutis qui, s'ils sont effectivement véritablement de la main de Rabelais, n'étaient pas destinés à un éventuel *Quint livre*, mais qui ont été agencés de manière à produire une expansion transfictionnelle continuant les navigations allégoriques des protagonistes rabelaisiens, dans le cas de l'*Isle Sonante*, et y proposant un terme, dans celui du *Cinquième livre*. Ces deux textes constituent un cas limite d'imitation par un ou des éditeurs bonimenteurs et âpres au gain, qui ont décidé de répondre à la demande du lectorat<sup>332</sup>. Deux autres textes « qui sont en relation avec le *Pantagruel* [et] devaient se trouver dans les brouillons de Rabelais<sup>333</sup> » font l'objet d'une même mise en scène éditoriale que le public de l'époque n'a aucune raison de mettre en doute, d'autant plus qu'ils sont tous deux adjoints à une édition du *Cinquième livre*, alors reçu comme une création authentique.

<sup>331</sup> Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1981, t. XVI, 534 pages.

<sup>332</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 120-126.

<sup>333</sup> Mireille Huchon, « Cinquième livre. Appendices », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1685.

Le premier est l'*Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale enuoyee à un sien amicissime, resident en l'inclite et famosissime vrbe de Lugdune*, bref texte de forme épistolaire qui pourrait avoir été composé vers 1536 par un admirateur anonyme du maître, qui y a peut-être lui-même répondu par le dizain qui lui succède. Le second est *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel, lesquelles seront disputées Sorbonicolificabilitudinisement es escholes de Decret prés S. Denis de la chartre à Paris*, qui « pourrait être de Rabelais<sup>334</sup> » et qui se présente sous la forme d'une liste de questions philosophiques, dont la composition daterait de 1542. Aucun d'eux n'a fait l'objet d'une publication autonome : ils sont ajoutés aux éditions du *Cinquiesme livre* à partir de celle de Jean Martin, parue à Lyon en 1565, et sont comprises dans l'édition critique des œuvres complètes de Rabelais présentée par Mireille Huchon dans la « Bibliothèque de la Pléiade ». *La cresse philosophalle* a, pour sa part, fait l'objet d'une thèse doctorale de Christophe Clavel<sup>335</sup> (2008), qui en propose une première édition critique.

### 2.2.1.1 Desbride gousier, lymosin de Pantagruel et épistolier rabelaisant

La brève *Epistre du lymosin de Pantagruel*, imprimée pour la première fois en 1565, est composée de 142 décasyllabes à rimes suivies rédigées dans un français macaronique latinisé à outrance et est signée par un certain « Desbride gousier<sup>336</sup> », dont le nom s'inscrit dans la même famille onomastique que Grandgousier, le père de Gargantua. Ce narrateur facétieux s'adresse à un riche ami résidant « en l'inclite et famosissime urbe de

<sup>334</sup> Mireille Huchon, « La cresse philosophalle. Note sur le texte », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1699.

<sup>335</sup> Christophe Clavel, *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel. Un opuscule chimérique dans la bataille des arts entre non-sens et signification*, thèse de doctorat soutenue le 15 décembre 2008, Université Paris IV-Sorbonne, 760 pages.

<sup>336</sup> *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 916.

Lugdune<sup>337</sup> », c'est-à-dire à Lyon, pour le prévenir contre les femmes qui pourraient vouloir « pour [s]es divices [... l']accipier pour conjuge<sup>338</sup> », c'est-à-dire le marier pour ses richesses. Il lui raconte également les dernières nouvelles de la cour royale et de Fontainebleau, où les activités, comme la chasse, les banquets et les danses, sont si nombreuses qu'il est impossible de « n'avoir un seul jour de quiete<sup>339</sup> ». La « frigore hybernale<sup>340</sup> » approchant, il exhorte son destinataire à attendre que « l'hiberne aura son curse integre [avant de] relinquer l'opime, pour le maigre<sup>341</sup> », c'est-à-dire à attendre le retour de la clémence du printemps pour le rejoindre.

Cette amusante missive, qui « a vraisemblablement été écrite à la fin de 1536<sup>342</sup> », soit quatre ans après la parution de *Pantagruel* et deux ans après celle de *Gargantua*, imite le langage parlé par l'écolier limousin rencontré dans le premier opus rabelaisien (ch. VI), qui, avec ses comparses étudiants, « deambul[e] par les compites et quadriviers de l'urbe, [...] despum[e] la verbocination Latiale et comme verisimiles amorabonds capt[e] la benevolence de l'omnijuge omniforme et omnigene sexe feminin<sup>343</sup> », c'est-à-dire qu'il se promène dans les rues de Paris en s'exprimant à la manière latine et tente de s'attirer la bienveillance de la gent féminine. Comme le démontre Mireille Huchon, l'« examen de la langue de l'*Epistre du lymosin* [...] confirme que cette pièce n'est pas de Rabelais<sup>344</sup> », mais elle est suivie d'un dizain moquant les écorcheurs de latin, qui, lui, « contient toute la réflexion de Rabelais sur la mise en ordre de la langue française<sup>345</sup> » et constitue, selon toute vraisemblance, une réponse à l'*Epistre* de la main du maître lui-même.

---

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 913.

<sup>338</sup> *Ibid.*, p. 913.

<sup>339</sup> *Ibid.*, p. 914.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 915.

<sup>341</sup> *Ibid.*, p. 915.

<sup>342</sup> Mireille Huchon, « Epistre du lymosin. Note sur le texte », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1698.

<sup>343</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 232-233.

<sup>344</sup> Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, ouvr. cité, p. 468.

<sup>345</sup> Mireille Huchon, « Epistre du lymosin. Notes sur le texte », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1699.

Même si elle en imite systématiquement la manière linguistique, l'*Epistre du lymosin* présente de nombreuses différences par rapport à l'épisode de l'écolier limousin, rencontré à Paris et interrogé par Pantagruel et ses compagnons, qui ne comprennent rien à sa façon de parler et le prennent d'abord pour un hérétique, puis pour un « gallant [qui] veult contrefaire la langue des Parisians, mais [qui] ne faict que escorcher le latin et cuide ainsi Pindariser<sup>346</sup> ». Ne pouvant le résoudre à parler normalement, le géant prend l'écolier à la gorge et lui fait si peur qu'il se conchie, se met à le supplier en dialecte limousin de ne pas lui faire de mal : « Hau hau laissas a quau au nom de dious, et ne me touquas grou<sup>347</sup> » et passe le reste de sa vie tout altéré, comme si « Pantagruel le tenoit à la gorge<sup>348</sup> ».

L'*Epistre du lymosin*, comme son nom le suggère, imite donc la langue de l'écolier limousin, mais en contexte épistolaire et dans une mise en scène qui ne s'apparente en rien à l'univers fictionnel rabelaisien – celle de l'épistolier participant à la vie de la cour royale à Fontainebleau et s'adressant à un ami lyonnais. Malgré quelques latinismes communs et quelques tournures de phrase similaires, dont l'emploi du terme « inclyte<sup>349</sup> » pour qualifier une « urbe<sup>350</sup> » et la mention des

locutions,  
Et eloquentes verbocinations  
Escorticans la lingue Latiale<sup>351</sup>,

<sup>346</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 234.

<sup>347</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 234. Mireille Huchon traduit par : « oh ! oh ! laissez-moi au nom de Dieu et ne me touchez guère ».

<sup>348</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 235.

<sup>349</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 232 ; *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 913. L'auteur de ce dernier donne la leçon : « inclite ».

<sup>350</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 233 ; *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 913.

<sup>351</sup> *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 916.

passage évoquant celui de l'écolier rabelaisien qui déclare ne pas « escorier la cuticule de nostre vernacule Gallicque<sup>352</sup> », l'*Epistre du lymosin* n'emprunte que très peu d'éléments explicites à l'œuvre de Rabelais – sinon la mention du célèbre Pantagruel dans son titre, où il est associé au programmatique « Lymosin », et le nom de son signataire, Desbride Gousier. L'imitation dont témoigne le texte se situe donc essentiellement dans la volonté explicite de reproduire le style caractéristique de la façon de parler de l'écolier limousin ainsi que l'humour érudit qui caractérise la recherche linguistique factice de Rabelais.

L'*Epistre du lymosin* a probablement été composée à la manière d'un exercice de style par quelque collègue humaniste ou étudiant empreint de culture classique qui, visant à rendre hommage au maître, l'aura « transmise à Rabelais comme témoignage de quelque émule<sup>353</sup> ». Si son auteur s'amuse, à l'instar de Rabelais, à écorcher la langue latine, il ne propose pas de critique directe contre l'« envahissement du latinisme<sup>354</sup> » qui caractérise la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance, période durant laquelle « ont été introduits près des trois cinquièmes des latinismes de la langue française actuelle<sup>355</sup> ». Rabelais, pour sa part, dénonce explicitement ce phénomène lorsqu'il fait mourir son écolier limousin « de la mort de Roland, ce faisant la vengeance divine et nous démontrant [...] qu'il nous convient parler selon le langaige usité<sup>356</sup> ».

Le dizain qui suit l'*Epistre du lymosin* contient toutefois une critique similaire à celle de l'épisode de *Pantagruel*, qui permet d'étayer la thèse d'une composition rabelaisienne :

Pour indaguer en vocable authentique  
La pureté de la lingue Gallique,  
Jadis immerse en caligine obscure,

<sup>352</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 234.

<sup>353</sup> Mireille Huchon, « Epistre du lymosin. Note sur le texte », *ibid.*, p. 1698.

<sup>354</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, ouvr. cité, t. 2, p. 64.

<sup>355</sup> Mireille Huchon, *Le français de la Renaissance*, ouvr. cité, p. 69.

<sup>356</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 235.

Et profliger la barbarie antique,  
 La renouant en sa candeur attique,  
 Chacun y prend sollicitude, et cure.  
 Mais tel si fort les intestines cure,  
 Voulant saper plus que l'anime vale :  
 Qu'il se contrainct transgredir la tonture,  
 Et degluber la lingue Latiale<sup>357</sup>.

L'auteur de ce passage s'en prend à ceux qui veulent restaurer la « pureté de la lingue Gallique », jadis remplie de barbarismes, à qui il reproche d'exagérer et d'écorcher le latin. Comme nous l'avons mentionné précédemment, ce dizain, qui ne prolonge pas la mise en scène épistolaire développée dans le texte auquel il succède, serait peut-être une réponse de Rabelais lui-même à l'*Epistre du lymosin* dont il imite, à son tour, le latin macaronique, la forme rimée et la métrique en décasyllabes – ces deux dernières caractéristiques étant absentes de l'épisode de l'écolier limousin de *Pantagruel*. Ce phénomène semble d'autant plus plausible que Rabelais a tendance, à la même époque, à s'inspirer des imitations de son œuvre dans sa propre production littéraire, comme c'est le cas avec l'anonyme *Disciple de Pantagruel*<sup>358</sup> et avec le *Songe de Pantagruel*<sup>359</sup> de François Habert, parus respectivement en 1538 et 1542<sup>360</sup>, soit dans les années qui suivent immédiatement l'écriture de l'*Epistre du lymosin*.

<sup>357</sup> « Dixain », *Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 917.

<sup>358</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

<sup>359</sup> François Habert, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], Paris, Adam Saulnier, dans LEWIS, John, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.

<sup>360</sup> Le premier, rappelons-le, a servi d'inspiration au maître pour son *Quart livre*, dans lequel il en réécrit des passages complets en plus de lui emprunter le genre littéraire du récit de navigation allégorique, et le second lui a inspiré le thème du mariage comme enjeu central du *Tiers livre*. À ce propos, voir le chapitre 1, p. 108-118.



Cette dernière s'inscrit dans la tendance bien représentée de la poésie macaronique, terme qui désigne « tout langage hybride mêlé de langue vulgaire et de latin<sup>361</sup> ». Cette pratique, qui conteste la culture scolaire et moque la langue classique, est

un phénomène qui surgit dans les milieux cultivés. Il ne s'agit pas d'une improvisation grossière, mais d'une forme artistique consciente, élaborée par des humanistes, des universitaires, qui mêlent savamment le latin aux différentes langues vulgaires pour obtenir en quelque sorte l'équivalent grotesque des subtilités de la poésie classique dont ils ont une connaissance approfondie<sup>362</sup>.

Composée suivant cette mode et placée d'emblée sous l'égide de Pantagruel, cette épître atteste l'influence des écrits de la première manière rabelaisienne et du profond respect qui lui est voué parmi l'élite intellectuelle de son temps. L'auteur de ce bref texte maîtrise visiblement les codes lettrés de la culture latine et s'adonne, avec un plaisir évident et propre aux humanistes, à leur détournement ludique, mais sans conteste érudit.

L'*Épître du lymosin*, sans doute transmise à Rabelais de façon personnelle, n'a jamais été publiée de manière indépendante, mais elle s'est vue recyclée, trente ans plus tard, dans une mise en scène éditoriale posthume qui l'inclut à la suite du *Cinquième livre* sans aucune distinction d'auteur, comme si elle était tout aussi « authentique » que celui-ci. Elle ne fait référence à aucun des autres textes pararabelaisiens parus au moment de sa rédaction, vers 1536, et constitue une première imitation spécifique de l'épisode de l'écolier limousin. Il est difficile de déterminer si ce bref texte épistolaire a pu influencer d'autres singes pararabelaisiens. Sa réception est liée de près à celle du *Cinquième livre* et s'inscrit dans l'horizon d'attente d'un lectorat avide de nouveautés rabelaisiennes, qui n'avait aucune raison de mettre en doute son authenticité. Le texte sera par ailleurs joint aux

---

<sup>361</sup> Fausta Garavini, « Écriture critique et genre macaronique », art. cité, p. 40.

<sup>362</sup> Fausta Garavini, *ibid.*, p. 40.

éditions successives du *Cinquième livre* et a fait l'objet d'une édition récente, présentée par Mireille Huchon avec les œuvres complètes de Rabelais dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

### 2.2.1.2 Des excellentes et hermétiques questions encyclopediques de Pantagruel

Un second texte, très bref, connaît le même sort que l'*Epistre du lymosin* et paraît pour la première fois dans l'édition lyonnaise du *Cinquième livre* imprimée en 1565, chez Jean Martin. Il s'agit de *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*, une liste de 11 questions allégoriques sous forme d'énigmes, toutes introduites par le terme latin « Utrùm<sup>363</sup> », c'est-à-dire « si oui ou non », qui place le bref texte en lien direct avec les « critiques humanistes [...] contres les *quæstiones* de la tradition scolastique<sup>364</sup> ». Elles sont rédigées dans un français artificiel et érudit, marqué par les latinismes et les néologismes, qui parodie le jargon scolastique en usage dans l'enseignement de la *disputatio* et se moque des diverses matières enseignées, en passant par l'alchimie, la géographie, la grammaire et la médecine. Le sens du texte, dont le titre pourrait signifier « le meilleur des questions qui recouvrent toutes les connaissances, en rapport avec l'alchimie<sup>365</sup> », demeure cependant obscur, les questions qui le composent étant délibérément « difficiles par leur excellence (la cresse), et leur aspect hermétique (philosophalle)<sup>366</sup> ». Pour Christophe Clavel, le texte s'inscrit dans une « réflexion sur l'*equivocatio*, ou avec les problèmes posés par le statut de la chimère [...] et témoigne] de la

<sup>363</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 918.

<sup>364</sup> Christophe Clavel, *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel. Un opuscule chimérique dans la bataille des arts entre non-sens et signification*, ouvr. cité, p. 29.

<sup>365</sup> Olivia Derooint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », *Francofonia*, Florence, Olschki, 2004, n° 47, p. 2.

<sup>366</sup> Olivia Derooint et Xavier-Laurent Salvador, *ibid.*, p. 2.

réception au XVIème siècle de problématiques et de procédures propres à la pensée scolastique, notamment tardive<sup>367</sup> ».

La question de l'attribution de *La cresse philosophalle* à Rabelais est examinée en détails dans la thèse de Christophe Clavel, qui explore diverses hypothèses – celle de l'authenticité, celle de l'authenticité partielle, et celle de l'inauthenticité complète – et convient qu'il est « tout à fait plausible que cet opuscule soit un de ces fragments inexploités ou restés à un état préparatoire que Rabelais aurait réservé (ou oublié parmi ses brouillons) à un usage futur resté inédit<sup>368</sup> ». La rédaction du texte daterait, selon Xavier-Laurent Salvador et Olivia Deroint, de 1542, en raison des nombreuses similitudes qu'il présente avec l'édition de *Pantagruel* parue cette année-là.

Quoi qu'il en soit, *La cresse philosophalle* témoigne d'un goût prononcé pour l'énigme, genre apprécié dès la fin du Moyen Âge et très répandu parmi les humanistes de la Renaissance, dont on retrouve des traces dans l'œuvre de Rabelais, par exemple dans l'« Enigme en prophétie<sup>369</sup> » de la fin de *Gargantua*, et dont la solution serait, pour *Gargantua*, une métaphore de la persécution des évangéliques, tandis que pour Frère Jean, il s'agirait plutôt « une description du Jeu de Paulme soubz obscures parolles<sup>370</sup> ». La question 2, à titre d'exemple, s'interroge : « *Utrum*, les ratepenades, voyans par la translucidité de la porte cornée, pourroyent espionnitiquement découvrir les visions morphiques, dividant gironiquement le fil du cresse merveilleux, enveloppant les atilles des cerveaux mal calfretez<sup>371</sup>. » Cette entrée énigmatique est à interpréter comme « un avertissement caricatural à l'étudiant trop curieux qui travaillerait tard le soir<sup>372</sup> » et

<sup>367</sup> Christophe Clavel, *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel. Un opuscule chimérique dans la bataille des arts entre non-sens et signification*, ouvr. cité, p. 395.

<sup>368</sup> Christophe Clavel, *ibid.*, p. 113.

<sup>369</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 150-153.

<sup>370</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 153.

<sup>371</sup> *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 918.

<sup>372</sup> Olivia Deroint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », art. cité, p. 10.

risquerait ainsi de perdre sa raison et son esprit animal – c’est-à-dire son instinct de reproduction. En plus de rejoindre la chronique pantagruéline sur le plan de l’érudition, *La cresse philosophalle* présente de nombreuses caractéristiques communes avec celle-ci, à commencer par la mention du célèbre géant dans son titre. Ce même titre évoque par ailleurs la notion d’« Encyclopedie », dont la première attestation en langue française se trouve dans le *Pantagruel* de 1532<sup>373</sup>, et emploie l’adjectif à rallonge « Sorbonicolificabilitudinisement<sup>374</sup> », création monstre que l’on ne retrouve nulle part chez Rabelais mais qui correspond à sa manière et qui est forgée à partir du terme « Sorbonicole<sup>375</sup> », supprimé des éditions successives de *Gargantua* à partir de 1542.

L’ensemble du bref texte est caractérisé par « la présence de termes et de thèmes clefs de [*Pantagruel*]<sup>376</sup> » et par les nombreux liens qu’il est possible d’établir avec la manière rabelaisienne ultérieure. La première question : « *Utrum*, une Idée Platonique voltigeant dextrement sur l’orifice du chaos, pourroit chasser les escadrons des atomes Democrites<sup>377</sup> » serait une allégorie du caractère alchimique de la digestion, lié à l’épisode de messere Gaster du *Quart livre* (ch. LVII à LXII), alors que la troisième : « *Utrum*, les atomes tournoyans au son de l’harmonie Hermagorique, pourroyent faire une compaction, ou bien une dissolution d’une quinte essence par la subtraction des nombres Pythagoriques<sup>378</sup> », serait une métaphore de l’harmonie musicale naturelle, de l’accord de la quinte renversée et de « la manipulation des âmes par la voix dans la perspective du chat orphique ficinien<sup>379</sup> ». On relève, dans cette dernière, une mention de la « quinte essence » qui, au-delà de ses implications alchimiques en lien avec le contenu de *La cresse philosophalle*, ne peut que faire penser au titre d’« abstracteur de quinte essence<sup>380</sup> » dont

<sup>373</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 290.

<sup>374</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 918.

<sup>375</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1113.

<sup>376</sup> Mireille Huchon, « La cresse philosophalle. Note sur le texte », *ibid.*, p. 1699.

<sup>377</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 918.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 918.

<sup>379</sup> Olivia Deroint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », art. cité, p. 8.

<sup>380</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1.

s'affuble le narrateur anagrammatique Alcofrybas Nasier dans les éditions de *Pantagruel* et *Gargantua* de 1534 à 1542. La neuvième question :

*Utrum*, les genres generalissimes par violente elevation dessus leurs predicaments, pourroyent grimper jusques aux estages des transcendentales, et par consequent laisser en friche les especes speciales et predicables, au grand dommage et interest des pauvres maistres es arts<sup>381</sup>

fait, selon Xavier-Laurent Salvador et Olivia Deroint<sup>382</sup>, « référence aux *Catégories* d'Aristote [... et] à l'*Isagoge* de Porphyre, qui constitue une introduction aux *Catégories* et qui est la lecture préalable à celle d'Aristote dans l'enseignement médiéval<sup>383</sup> ». Cette mention des « maistres es arts », dans un ouvrage où il est fait allusion de façon métaphorique à la digestion, pourrait renvoyer autant aux professeurs universitaires qui y sont moqués qu'à « messere Gaster, premier maistre es ars de ce monde<sup>384</sup> », tiré du *Quart livre*. La toute dernière question de *La cresse philosophalle*, « *Utrum*, le noir Scorpion pourroit souffrir solution de continuité en sa substance, et par l'effusion de son sang obscurcir et embrunir la voye lactée au grand interest et dommage des lifrelofes Jacobipetes<sup>385</sup> », « décrirait l'œuvre au noir qui est la première étape de l'œuvre<sup>386</sup> » en alchimie et est intéressante dans la mesure où elle présente une mention significative des « lifrelofes Jacobipetes », nom qui désigne à la fois les Allemands et les bons buveurs et dont on trouve des attestations dans *Pantagruel* (ch. II), dans la *Pantagruéline*

---

<sup>381</sup> *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 919.

<sup>382</sup> Pour l'analyse détaillée de chacune des questions, voir Olivia Deroint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », art. cité, p. 3-39.

<sup>383</sup> Olivia Deroint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », art. cité, p. 16.

<sup>384</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 672.

<sup>385</sup> *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel* [ca 1542], dans François Rabelais, *ibid.*, p. 919.

<sup>386</sup> Olivia Deroint et Xavier-Laurent Salvador, « Influence médicales et alchimiques dans la Cresse Philosophalle », art. cité, p. 19.

*Prognostication* (ch. V) et dans le *Tiers livre* (ch. VIII), ainsi que chez Des Autels, qui dit faire « de braves demonstrations lifrelophales<sup>387</sup> ».

L'épisode de la librairie de Saint Victor de *Pantagruel* (ch. VIII) inclut par ailleurs, à partir de l'édition de 1533, une « *Questio subtilissima, Utrum Chimera in uacuo bombinans possit comedere secundas intentiones ? et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi*<sup>388</sup> » inspirée d'une liste de *Quaestiones praegnantissimae*<sup>389</sup> que l'on retrouve dans « une plaquette de huit feuillets publiée sans lieu ni date, mais qui paraît avoir été composée avant août 1518<sup>390</sup> ». Ce type de liste de questions philosophiques a très bien pu inspirer à Rabelais le genre et la forme de *La cresse philosophalle*.

Ainsi, plutôt que de constituer une imitation de la chronique rabelaisienne par un singe anonyme, *La cresse philosophalle* est, selon toute vraisemblance, une œuvre authentique dont la composition se situerait entre celle des textes de la première manière du maître et celle du *Tiers livre*, soit autour de 1542. Fidèle à son habitude, Rabelais se serait amusé à pasticher le style d'un texte plus ancien et à y inscrire les thèmes principaux qui l'intéressent, en particulier ceux de son premier opus. Ce bref texte constitue ainsi, d'une façon similaire à celle du *Cinquième livre*, un cas limite d'imitation par les éditeurs bonimenteurs, car elle n'était certainement pas destinée à paraître à la suite d'une éventuelle continuation des aventures maritimes des protagonistes rabelaisiens, ni à figurer aux côtés d'une épître anonyme parodiant la langue de l'écolier limousin. Tout comme

<sup>387</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, f. A3, v<sup>o</sup>.

<sup>388</sup> François Rabelais, « *Pantagruel* », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 238. Mireille Huchon traduit par : « Question très subtile : si une chimère bourdonnant dans la vide peut manger des secondes intentions ; et elle fut débattue pendant dix semaines au concile de Constance ».

<sup>389</sup> Selon Marcel Schwob, on retrouve, dans cette liste, une *Quaestio grammaticalis* : « *Utrum Chimaera phantastica, / Sedens in arbore porphiriana, / Comedens genus et species, / Differentias et qualitates, / Per intentionem primam et secundam descendens, / Cuncta indivisibilia absorbens, / Sit a simplici sacerdote absolutenda / Vel ad magistrum haereticae pravitatis remittenda ?* ». À ce propos, voir Marcel Schwob, « Notes pour le commentaire. Utrum chimera », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Société des études rabelaisiennes, 1904, t. II, p. 136.

<sup>390</sup> Mireille Huchon, « La cresse philosophalle. Note sur le texte », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1699.

cette dernière, *La cresse philosophalle* ne fait référence à aucun autre singe de Rabelais et ne semble pas, à la suite de sa première publication en 1565, avoir marqué le lectorat posthume du maître, à l'exception peut-être de Claude Odde de Triors qui, dans ses *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, utilise à de nombreuses reprises le terme « *utrum* » pour se moquer, de la même manière, du style universitaire<sup>391</sup>. Elle s'inscrit dans l'horizon d'attente, propre aux éditions du *Cinquiesme livre*, de ces lecteurs qui recherchent les nouveautés rabelaisiennes et dont la forte demande a certainement motivé les éditeurs à créer des mises en scène éditoriales où les textes sont présentés comme authentiques. Dans ce contexte, l'*Epistre du lymosin* et *La cresse philosophalle* ont dû agir comme arguments de vente supplémentaires, ajoutés comme produits d'appel à une nouvelle édition du *Cinquiesme livre* dès l'année suivant sa première publication.

Comme sa contrepartie limousine, *La cresse philosophalle* sera rééditée parmi les œuvres complètes du maître jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, où les éditeurs vont « faire disparaître purement et simplement cet opuscule, à l'exception de [...] Plattard (1948)<sup>392</sup> » et de Mireille Huchon, qui en donne une version commentée dans ses *Œuvres complètes* de Rabelais parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade », que vient parachever la thèse de Christophe Clavel.

Les mises en scène éditoriales de cette nature ne se sont toutefois pas limitées au domaine littéraire. On retrouve un phénomène similaire dans un ouvrage, paru la même année, qui prétend contenir « plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais :

---

<sup>391</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 162-164.

<sup>392</sup> Christophe Clavel, « *La cresse philosophalle*, un opuscule authentiquement rabelaisien ? », dans Michèle Clément, Marie-Luce Demonet-Launay, Christophe Clavel et Véronique Zaercher, « Compte rendu de la table ronde sur les critères d'attribution des œuvres anonymes », *Bulletin de l'Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance, 2004, vol. 59, p. 44.

et [être la] dernière œuvre d'iceluy<sup>393</sup> », mais qui relève d'un genre inusité dans la production des singes de Rabelais : le recueil de gravures.

### 2.2.2 Pantagruel chez le graveur

Les anonymes *Songes drolatiques de Pantagruel, ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais : et dernière œuvre d'iceluy, pour la recreation des bons esprits*, imprimés en 1565 à Paris chez Richard Breton, sont un recueil de gravures grotesques « sans texte et sans programme apparent<sup>394</sup> ». Cette œuvre singulière constitue, à titre de seule publication de nature non littéraire, une véritable exception dans notre corpus ainsi que dans le domaine de l'imprimerie au XVI<sup>e</sup> siècle, où les ouvrages de ce type sont rares. Comme l'affirme Frédéric Elsig, elle a peut-être été réalisée par le dessinateur protestant et propagandiste François Desprez (1530?-1572). Cette identification est « fondée [...] sur les parentés évidentes des *Songes drolatiques* avec le *Recueil de la diversité des habits*, [une] œuvre signée<sup>395</sup> » par ce dernier. La paternité de l'ouvrage est toutefois, comme son titre l'indique, faussement attribuée à Rabelais. Les *Songes drolatiques* n'ont fait l'objet d'aucune réédition au XVI<sup>e</sup> siècle et sont tombés dans l'oubli jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que le regain d'intérêt pour la littérature rabelaisienne et parabelaisienne les a soumis à nouveau à l'attention du public. Michel Jeanneret en a donné une édition parue à Genève chez Droz, en 2004.

<sup>393</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 49.

<sup>394</sup> Michel Jeanneret, « Introduction », *ibid.*, p. 7.

<sup>395</sup> Frédéric Elsig, « Le contexte artistique des *Songes drolatiques de Pantagruel* », *ibid.*, p. 193.



### 2.2.2.1 L'univers onirique, cauchemardesque et rabelaisien des *Songes drolatiques de Pantagruel*

Les *Songes drolatiques de Pantagruel* sont un recueil de 120 gravures, sans texte ni explication de quelque nature que ce soit, sinon une épître liminaire en langue vernaculaire française, où l'auteur prétend avoir eu une

grande familiarité [...] avec feu François Rabelais [qui l']a incité (amy lecteur) voire contraint de mettre ceste dernière de ses œuvres en lumière qui sont, Les divers songes drolatiques du tresexcellent, mirifique Pantagruel : homme jadis tres-renommé à cause de ses faits heroïques, comme les histoires tresplusque veritables en sont des discours admirables<sup>396</sup>,

formulation qui rappelle celle des titres traditionnels des romans de chevalerie et celle des ouvrages du maître. Cette même épître mentionne que les images qui suivent sont des plus étranges « qu'il s'en pourroit trouver par toute la terre, et ne croy point que Panurge en ait jamais veu ne cogneu de plus admirables es pays ou il a fait n'aguères ses dernières navigations<sup>397</sup> ». L'auteur fait ici allusion à l'épisode de l'île de Medamothi, dans le *Quart livre* (ch. II), où

frere Jan achapta deux rares et precieux tableaux : en l'un des quelz estoit au vif painct le visaige d'un appellant : en l'autre estoit le protraict d'un varlet qui cherche maistre, en toutes qualitez requises, gestes, maintien, minois, alleures, physionomie, et affections : painct et inventé par maistre Charles Charmois painctre du roy Megiste : et les paya en monnoie de Cinge<sup>398</sup>.

---

<sup>396</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 51.

<sup>397</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>398</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 540-541.

Il prend ainsi soin de créer une association intertextuelle entre les gravures contenues dans le recueil et les tableaux issus de l'univers fictionnel de la chronique rabelaisienne. Les *Songes drolatiques de Pantagruel* se présentent par ailleurs, 12 ans après le décès de Rabelais, trompeusement comme étant de son fait. Ils s'inscrivent d'emblée dans une double relation d'intertextualité avec le personnage principal de la chronique rabelaisienne, mentionné explicitement et en caractères de haut de casse dans son titre, et avec le *Songe de Pantagruel* de François Habert, dont l'intitulé est imité de façon à peine masquée. Cette évocation permet de postuler que le texte d'Habert est toujours lu dans les années 1560, plus de 20 ans après sa première publication et quatre ans après la mort de son auteur, à la lumière de l'œuvre rabelaisienne, et que son renom, au même titre que celui du maître, constitue un excellent argument publicitaire.

Les gravures monstrueuses qui y sont reproduites dépeignent de façon carnavalesque divers personnages hybrides, composés de parties humaines et animales ou encore d'objets anthropomorphisés, dans des mises en scène qui évoquent divers thèmes courants et « bien dans le goût de l'époque [..., qui est] imprégn[é] de toutes sortes d'images bizarres qui [...] viennent de l'Italie, du Moyen Âge gothique ou de l'Antiquité<sup>399</sup> ». On y retrouve de nombreuses allusions au bas corporel et à ses fonctions – sexuelles autant qu'intestinales –, à l'ivrognerie, à la vanité féminine, au cocuage – ou, selon la métaphore populaire, au fait de porter les cornes – ou encore à la noblesse, thèmes respectivement représentés dans les images suivantes :

---

<sup>399</sup> Pierre Joude, *Portrait des mouches : sur les Songes drolatiques de Pantagruel*, Apt, Archange Minautore, 2007, p. 26.

XXXI



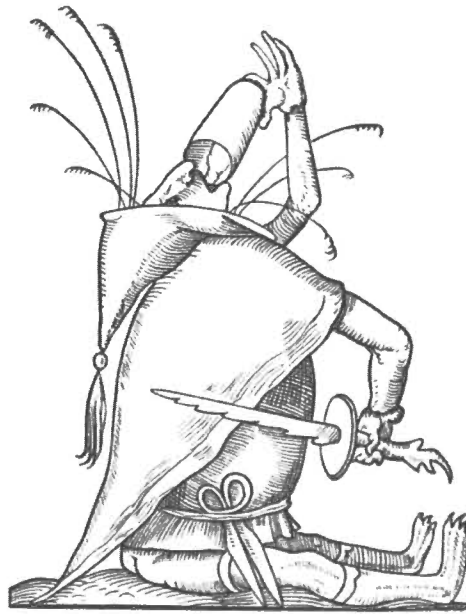
*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 84*

I.XXXIV



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 137*

LXVIII



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 121*

XC



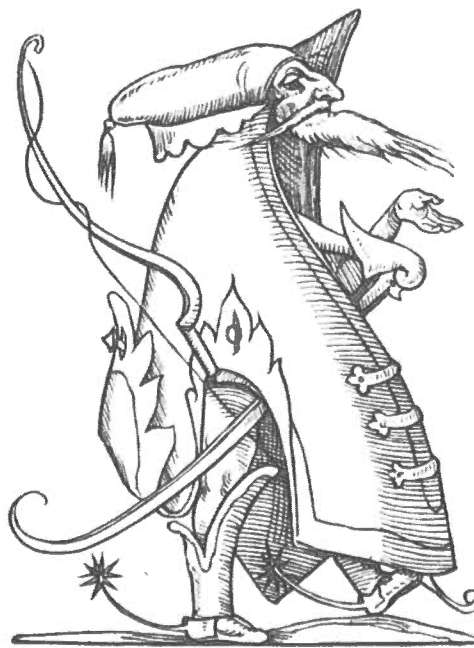
*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 143*

XXIII



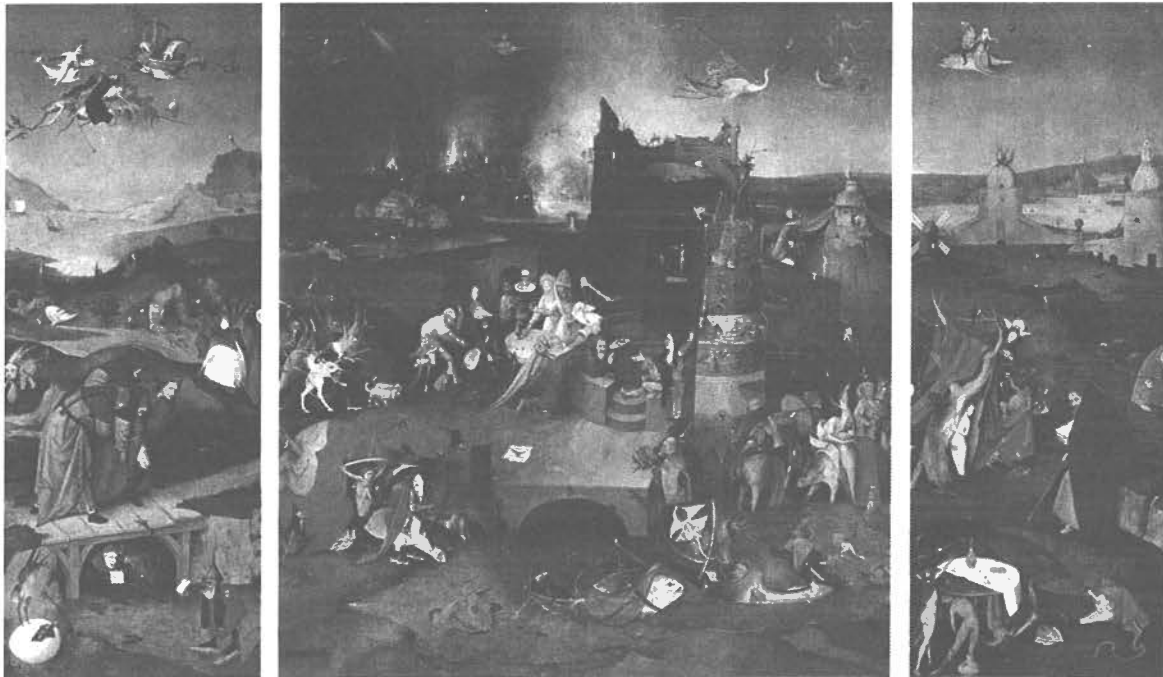
*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 76*

LXX



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 123*

Quoi que prétende l'intitulé de l'ouvrage, il est fort improbable que les *Songes drolatiques* soient de Rabelais lui-même. Il serait également hasardeux d'avancer qu'il s'agit d'une adaptation imagée de ses écrits, même si l'œuvre « s'inscri[t] dans la mouvance de cette littérature para-rabelaisienne avec laquelle il n'a jamais cessé de dialoguer<sup>400</sup> ». Il semble plutôt envisageable que ces gravures soient pensées dans le style des tableaux fabuleux décrits dans l'épisode de Medamothi, tout en étant esthétiquement inspirées par Bosch, peintre néerlandais reconnu pour ses tableaux satyriques, ses décors infernaux et ses études de personnages et de monstres, et par Bruegel, peintre flamand spécialisé dans les scènes bibliques visant à inspirer la terreur aux fidèles. On retrouve, chez ces deux artistes, le même type de traits physiques exagérés au point d'être déformés et de mises en scène qui évoquent l'horreur et le dégoût :



Jérôme Bosch, *La tentation de Saint Antoine* (ca 1501), huile sur bois, Museu Nacional de Arte Antiga, Lisbonne

<sup>400</sup> Michel Jeanneret, « Introduction », *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 8.



Jérôme Bosch, *L'homme-arbre* (ca 1470), plume et bistre, Musée Albertina, Vienne



Pieter Bruegel, *La Chute des anges rebelles* (1562), huile sur bois, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, Bruxelles

Par ailleurs, le dessinateur des *Songes drolatiques de Pantagruel* a pu s'inspirer librement de l'univers littéraire gigantal et grotesque hérité du Moyen Âge, caractérisé par la carnavalisation de l'horreur, la dérision et le détournement des codes, dont l'influence est toujours très forte chez de nombreux auteurs de la Renaissance et dont Rabelais est sans conteste l'un des plus appréciés et emblématiques représentants. Cette littérature offre indéniablement de nombreux parallèles thématiques avec le recueil de 1565, à commencer par la présence de créatures difformes et inquiétantes, qui se rapprochent de l'imaginaire des géants et des monstres rencontrés dans les romans de chevalerie parodiques, comme les *Grandes chroniques*, dans lesquelles Gargantua est décrit comme un « grant et énorme



géant<sup>401</sup> » ; la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels, où Gaudichon rencontre des « Satyres cornus<sup>402</sup> » mythologiques et hybrides, et le *Rabelais ressuscité* de Horry, paru après les *Songes drolatiques*, qui met en scène un « tres redouté [géant] Grangosier<sup>403</sup> » si grand qu'il dévore absolument tout, incluant son propre peuple. De tels personnages plus grands que nature se rencontrent également dans les navigations allégoriques du *Disciple de Pantagruel* et de Rabelais lui-même, où les protagonistes sont confrontés tantôt à une effrayante « baleine grande et merveilleuse<sup>404</sup> », tantôt à des andouilles anthropomorphiques vénérant un monstrueux « grand, gras, gros, gris pourceau [volant] ayant æsles longues et amples comme sont les æsles d'un moulin à vent<sup>405</sup> ». Les allusions à des pièces d'armement présentes dans certaines des gravures guerrières, dont on retrouve des exemples ci-après, évoquent l'imaginaire de ces romans gigantesques et autres récits de batailles à la manière de l'anonyme *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus* (1534), qui oppose des animaux anthropomorphisés, « rats et grenouilles<sup>406</sup> », et joue consciemment sur la frontière entre les propriétés animales et humaines<sup>407</sup> :

---

<sup>401</sup> *Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merveilleux faictz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres* [1532], *Les Chroniques Gargantuines*, ouvr. cité, p. 115.

<sup>402</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], ouvr. cité, p. 60.

<sup>403</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 6.

<sup>404</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>405</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 635.

<sup>406</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], notice de Paul Lacroix, Genève, J. Gay et fils, 1867, p. 7.

<sup>407</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 37-38.

I



A 4

*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 54*

XVIII



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 71*

CIX



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 162*

Cette esthétique du détournement est aussi fortement représentée dans la littérature anti-cléricale, qui tend à donner une image carnavalesquée et moqueuse de l'Église en renversant ses fonctions et ses codes, comme c'est le cas dans les anonymes *Triumphes de l'abbaye des Conards*, qui décrivent les fêtes de Rouen pendant lesquelles l'« abbé des Conards, avec partie de son gras conseil<sup>408</sup> », s'adonne à des rituels religieux parodiques, ainsi que dans les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* (1560) de Théodore de Bèze, qui dépeignent, sous forme allégorique, les « tonduz [et] pelez<sup>409</sup> », c'est-à-dire les moines et les prêtres, comme des goinfres. De la même manière, certaines des images des *Songes drolatiques* représentent des êtres dont l'habillement et les attributs disproportionnés contrastent avec la noblesse de leur fonction, suggérée par quelque détail pictural qui

<sup>408</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>409</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, p. 4.

renvoie au clergé. Ces gravures ne sont pas sans rappeler « l’Ile sonnante [...] peuplée d’oiseaux monstrueux qui incarnent les différents ordres de la hiérarchie romaine, l’étrangeté de leurs costumes et de leurs rites<sup>410</sup> », critique contre le pouvoir temporel de Rome qui représente une des nuances les plus violentes du large spectre de l’évangélisme de Rabelais, étranger à Rome et à Genève, qui cherche un juste milieu qui n’est plus possible après le Concile de Trente et qui est souvent interprété à tort comme proche de la Réforme<sup>411</sup>.

Il en est ainsi de cet étrange personnage au visage sévère, dont le nez disproportionné suggère une condition similaire de l’appareil génital, et dont le geste de la main gauche correspond à celui de la bénédiction religieuse :

VIII



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 61*

<sup>410</sup> Michel Jeanneret, « Introduction », *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 28.

<sup>411</sup> À propos de la religion de Rabelais, voir le chapitre 3, p. 315-317.

Cette gravure, dont l'aspect blasphématoire est renforcé par le fait que l'imprimeur, Richard Breton, et le dessinateur supposé, François Desprez, sont tous deux protestants, n'est pas la seule à proposer une représentation carnavalisée et grotesque de l'Église. Les images suivantes représentent respectivement une chouette, « fréquemment associée durant le XVI<sup>e</sup> siècle à la scatologie et au sexe<sup>412</sup> », habillée à la fois en dévote et en prostituée ; un oiseau monstrueux au membre viril démesuré, portant une crosse et offrant, lui aussi, le geste de bénédiction, et un évêque hautain se faisant glisser au pied une pantoufle qui rappelle le chausson pontifical.

XI

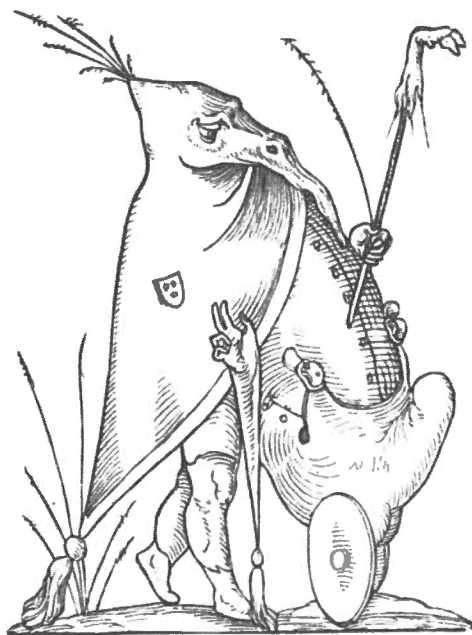


B

*Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 64

<sup>412</sup> Frédéric Elsig, « Le contexte artistique des *Songes drolatiques de Pantagruel* », *Les songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 190.

LVIII



*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 111*

LXXV



F

*Les songes drolatiques de Pantagruel, ouvr. cité, p. 128*

Les *Songes drolatiques* constituent, avec le *Cinquième livre* paru l'année précédente, la seule association entre Rabelais et la carnavalisation moqueuse de l'Église à paraître entre les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Bèze, qui datent de 1560, et la fin du règne d'Henri IV, assassiné en 1589 – elles auraient par ailleurs servi à des fins de propagande « [e]n pleine guerre de religions<sup>413</sup> ». L'association de Rabelais à la polémique religieuse, attestée depuis le *Livre des marchans* d'Antoine Marcourt et atteignant son apogée dans le *Cinquième livre*, aura peut-être inspiré, ou à tout le moins motivé, un éditeur fin stratège à placer l'ouvrage sous le patronage du maître et à s'inscrire dans la tendance des attributions posthumes fallacieuses, dont participent également les anonymes *Epistre du lymosin* et *La cresme philosophalle*, étudiées précédemment.

Les *Songes drolatiques de Pantagruel*, qui ne constituent pas une imitation au sens strict de la chronique pantagruéline, n'en sont pas moins d'un grand intérêt sur le plan de la réception de celle-ci, car ils attestent le pouvoir publicitaire du patronyme de Rabelais et sont le signe d'une demande suffisamment forte de la part du public pour justifier son association à un ouvrage de nature non littéraire. Probablement reçus comme authentiques, les *Songes drolatiques* n'ont jamais été imités dans le cadre d'un autre ouvrage pararabelaisien de l'époque et sont tombés dans l'oubli pendant plus de 200 ans, avant d'être redécouverts au XIX<sup>e</sup> siècle et de faire l'objet, en 2004, d'une édition critique de Michel Jeanneret.

L'ensemble des œuvres abordées dans ce chapitre témoigne de l'important potentiel publicitaire associé à la chronique rabelaisienne et du culte voué au maître par plusieurs auteurs du mitan du siècle, même lorsque ceux-ci ne pastichent pas et ne prolongent pas ses textes. Qu'il s'agisse d'évoquer divers éléments ponctuels de son univers narratif dans un genre littéraire novateur, d'imiter son style et sa manière, de l'inscrire lui-même comme personnage dans une œuvre de fiction, ou encore de placer trompeusement une publication sous son patronage, Rabelais n'est jamais bien loin. Certains singes bonimenteurs, dont

---

<sup>413</sup> Pierre Joude, *Portrait des mouches : sur les Songes drolatiques de Pantagruel*, ouvr. cité, p. 24.

Pasquier et Odde de Triors, ont préféré s'exercer à des genres originaux, comme l'ordonnance parodique et le dictionnaire facétieux, tout en s'inspirant de concepts déjà présents dans la chronique pantagruéline – en l'occurrence, la constitution de l'abbaye de Thélème et la « Briefve declaration » du *Quart livre*. Des Périers et Du Fail, pour leur part, intègrent un ensemble d'éléments brefs et ponctuels empruntés au maître dans un genre littéraire importé d'Italie : le recueil de contes, nouvelles et devis. Ce genre connaît rapidement une très grande diffusion et les références à Rabelais qui s'y trouvent se voient dépourvues de leur sens originel, jusqu'à être évoquées de façon référentielle ou proverbiale. Le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, proche de la forme des « propos des bienyvres » de *Gargantua*, constitue une exception notable dans ce genre, puisqu'il met en scène Rabelais lui-même, en jouant sur les frontières entre faits historiques et fiction. Finalement, les trois écrits abordés dans la dernière section attestent l'importance accordée au patronyme de Rabelais comme argument publicitaire posthume, en particulier dans les années 1560, où le lectorat semble particulièrement avide de nouveautés prétendument authentiques.

Le prochain chapitre étudiera de manière spécifique un ensemble de textes qui participent d'un autre phénomène propre au corpus parabelaisien : l'exploitation de l'œuvre de Rabelais à des fins polémiques. Ces singes chicaneurs empruntent des éléments ou des passages spécifiques à sa chronique dans un but argumentatif, qu'il s'agisse de prendre position dans le cadre de la Querelle des femmes, d'étayer une démonstration scientifique ou de s'en servir comme moyen de propagande religieuse et politique.



**CHAPITRE 3**  
**SINGES CHICANEURS : DÉCLINAISONS DE L'AUTORITÉ NARRATIVE**  
**RABELAISIEENNE**

Maître François Rabelais... Un des grands médecins de son temps, célébré par ses amis comme celui qui restitue la médecine antique et les textes d'Hippocrate, fait se précipiter la foule des étudiants pour l'écouter, que s'attachent les grands de son temps, tel l'hypocondriaque cardinal Jean Du Bellay ? Un alchimiste ? Ou le charlatan dénoncé par son confrère Sylvius ? Rabelais le franciscain, puis bénédictin, Rabelais le prêtre, chanoine, curé... Le contempteur des vices de la papauté et des moines lubriques ? Le commensal des voluptueux prélats, cumulant les bénéfices qu'une Église ne donne pas, bien loin de là, sur les seuls critères de la vertu ? Bon curé de Meudon ? À voir... Chantre du peuple, de la subversion carnavalesque, contre la culture officielle dans un monde à l'envers ? À voir et à revoir...

Mireille Huchon, *Rabelais*, p. 9-10.

L'œuvre de Rabelais est d'une richesse et d'une complexité inouïe, sans égal à son époque. Son érudition, parsemée à travers les cinq *opera* de sa chronique, se décline dans tous les domaines de la connaissance alors accessibles à un humaniste curieux et avide de savoirs, qui a touché à pratiquement tous les aspects de la vie quotidienne, intellectuelle, scientifique, religieuse et politique de son temps, que ce soit par le biais de sa formation et ses expériences personnelles, des prises de position qu'il affiche dans son œuvre fictionnelle ou encore des éditions savantes de traités médicaux grecs et en traduction latine

qu'il publie chez Sébastien Gryphe lors de ses séjours à Lyon, en 1532 et en 1537<sup>1</sup>. Cet « abysme de science<sup>2</sup> », qui a su s'attirer à la fois les foudres de la Sorbonne et la sympathie de la cour des rois François I<sup>er</sup> et Henri II, a certainement dû déstabiliser plus d'un lecteur et n'est pas passé inaperçu aux yeux de nombreux singes, qui s'inspireront du renom de l'auteur et de son univers narratif à des fins argumentatives, allant même jusqu'à se servir de son autorité – réelle ou inférée – comme moyen de persuasion ou de propagande. Très rapidement, la chronique pantagruéline est devenue un argument de poids dans nombre de querelles et de débats ayant cours tout au long du siècle, et même par-delà les limites de notre corpus<sup>3</sup>, dont le *terminus ad quem* est fixé à 1619, date de parution du traité de polémique religieuse *Rabelais réformé par les ministres*<sup>4</sup>, du père François Garasse.

Ce troisième et dernier chapitre vise l'étude d'un ensemble de 14 textes – ceux des singes chicaneurs –, sur les 37 qui composent le présent corpus, dont la caractéristique commune est d'employer des éléments de l'œuvre fictionnelle de Rabelais dans l'un des nombreux domaines de la sphère intellectuelle de l'époque. Ceux-ci se répartissent en trois sous-catégories : les singes querelleurs inscrits dans le débat de la Querelle des femmes, les auteurs de traités scientifiques et les pamphlétaires de toute allégeance qui participent aux polémiques religieuses et politiques qui animent l'Europe du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans le premier de ces trois cas, c'est un passage très spécifique de l'œuvre de Rabelais qui suscite l'intérêt d'un ensemble d'auteurs : le discours du médecin Rondibilis,

---

<sup>1</sup> À ce propos, voir Claude La Charité, *Rabelais éditeur du Pronostic. « La voix véritable d'Hippocrate »*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les mondes de Rabelais », à paraître.

<sup>2</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 245.

<sup>3</sup> Pensons, notamment, à *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente et dans la constitution civile du clergé* (1791) de Pierre-Louis Ginguené.

<sup>4</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres. Et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries inserées en son livre de la Vocation des Pasteurs*, Bruxelles, Christophle Girard, 1619, 248 pages.

paraphrasant Platon, dans le *Tiers livre* (1546) (ch. XXXII). Ce long débat philosophico-comique sur la question du mariage ne s'inscrit pas à proprement parler dans la Querelle des femmes – dont les enjeux sont, comme nous le verrons, tout autres –, même si son humour, constitué d'un répertoire de facéties grivoises et de stéréotypes comiques, mérite certes d'être qualifié d'« anti-féministe », dans la mesure où il moque de façon caricaturale certains traits comportementaux de la femme. C'est toutefois dans ce sens que le livre, sur la seule foi de l'épisode de Rondibilis, a été interprété avant d'être recyclé par quatre singes querelleurs entre 1551 et 1588. Le premier de ces auteurs publie sous le pseudonyme facétieux et sans équivoque d'André Misogyne et fait paraître une *Louenge des femmes*<sup>5</sup> (1551) au titre paradoxal, puisqu'il s'agit d'un recueil de pièces versifiées dirigées entièrement contre le beau sexe. Dans les années suivant la mort de Rabelais paraissent trois autres textes sur la condition et les mœurs féminines : le *Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin*<sup>6</sup> (1555) de François de Billon, traité militaire allégorique qui se porte à la défense du genre féminin ; *De la bonté et mauvaistié des femmes*<sup>7</sup> (1562) de Jean de Marconville, traité de civilité faisant alterner, comme son titre le suggère, des arguments misogynes et gynophiles, et la *Guerre des masles contre les femelles*<sup>8</sup> (1588) de Nicolas de Cholières, ouvrage rassemblant trois dialogues entre des personnages fictifs qui exposent des arguments tour à tour pour et contre le mariage et qui débattent du statut social de la femme. L'ensemble de ces textes a la particularité de faire de Rabelais l'un des chefs de file du mouvement misogyne en reprenant, en tout ou en partie, l'argumentation de Rondibilis.

---

<sup>5</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, 54 pages.

<sup>6</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], introduction par Michael A. Screech, New York, Johnson ; Paris ; La Haye, 1970, 260 pages.

<sup>7</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages.

<sup>8</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe. Avec les Meslanges poétiques du sieur de Cholières* [1588], notice de Paul Lacroix, Bruxelles, A. Mertens et fils, 1864, 186 pages.

Le deuxième cas dans lequel Rabelais sert d'autorité est celui, quelque peu surprenant, de deux traités scientifiques datés respectivement de 1555 et 1578. L'apparition de l'univers narratif du maître dans ces deux ouvrages, ponctuelle mais non moins significative, démontre que Rabelais, s'il jouit d'un énorme succès dû autant à son côté bouffon qu'aux réflexions et critiques sociales qu'il exprime, est également reconnu par ses contemporains comme un érudit et un médecin sérieux, soucieux de l'exactitude des données scientifiques qu'il intègre non seulement à ses éditions médicales, mais également à ses écrits fictionnels. Le premier de deux textes réutilisant la fiction rabelaisienne en contexte scientifique est le traité d'histoire naturelle de tradition aristotélicienne de Pierre Belon, *l'Histoire de la nature des oyseaux*<sup>9</sup> (1555). Le second est le traité médical de Laurent Joubert sur les *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*<sup>10</sup> (1578), qui vise à corriger les erreurs et rectifier les idées préconçues de ses contemporains au sujet de la médecine. Ces deux ouvrages présentent la caractéristique intéressante de fonder l'autorité rabelaisienne non pas sur sa carrière ou sa formation de médecin ni sur ses éditions savantes de traités médicaux, mais plutôt sur des éléments d'érudition présents à même la fiction de son œuvre narrative.

Finalement, les écrits de Rabelais ont laissé une marque importante dans les nombreux débats religieux et politiques qui façonnent le XVI<sup>e</sup> siècle et le début du siècle suivant. L'une des caractéristiques principales de son œuvre est qu'elle constitue un reflet allégorique de l'actualité la plus immédiate, délaissant le monde arthurien pour mettre en scène

---

<sup>9</sup> Pierre Belon Du Mans, *L'histoire de la nature des oyseaux* [1555], introduction et notes de Philippe Glardon, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1997, 554 pages.

<sup>10</sup> Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, texte revu et présenté par Madeleine Tiollais, Paris ; Montréal, l'Harmattan, 1997, 2 t.

le mouvement évangélique avant la Réforme, les rivalités politiques en ce temps où les trois souverains, si caricaturaux et si caricaturés, François I<sup>er</sup>, Henri VIII, Charles Quint, font de l'Europe leur cour de récréation, [et] les découvertes du Nouveau Monde, qui font embarquer les personnages rabelaisiens en une contre-navigation mythique<sup>11</sup>.

Inscrites « dans la droite ligne de la politique royale<sup>12</sup> », ses opinions évangéliques et ses attaques répétées contre le pouvoir temporel de l'Église romaine ont valu à *Pantagruel* (1532) et *Gargantua* (1534) d'être censurés par la Sorbonne dès mars 1543, puis à Rabelais d'être successivement taxé de protestantisme, de calvinisme – alors que Calvin lui-même le dénonce –, d'hérésie – il est violemment pris à partie par le moine tourangeau Gabriel de Puy-Herbault dans son *Theotimus* (1549) –, de libertinage idéologique et même d'athéisme par la postérité, qui peine à comprendre toutes les implications de ses complexes positions en matière de religion. La polémique que cause l'évocation de son nom et de son œuvre, si elle est susceptible d'attirer les représailles et de susciter la méfiance, a toutefois semblé utile à bon nombre d'auteurs pararabelaisiens qui, dans leurs écrits respectifs, évoquent sa personne pour étayer leur argumentation en matière de politique ou de religion, que ce soit en contexte de carnavalisation moqueuse de l'Église, dans des satires contre les guerres civiles et la royauté, dans des ouvrages réformés moquant les catholiques et les ligueurs, ou encore, paradoxalement, dans de violents traités catholiques hostiles à la Réforme. La variété de ces réutilisations témoigne du caractère polysémique de ses écrits et des difficultés d'interprétation que posent ces derniers, même pour ses contemporains.

Le premier de ces textes est celui d'Antoine Marcourt qui, moins d'un an après la parution de *Pantagruel*, réutilise l'imaginaire rabelaisien dans son *Livre des marchans*<sup>13</sup> (1533), dénonciation évangélique des mauvais bergers et du trafic des indulgences.

<sup>11</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2011, p. 13.

<sup>12</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 48.

<sup>13</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, 44 pages.

En 1541, les anonymes *Triumphes de l'abbaye des Conards*<sup>14</sup> en appellent également à la popularité grandissante de la chronique pantagruéline, cette fois-ci dans la description des fêtes carnavalesques de Rouen, qui se moquent du pouvoir temporel de l'Église par le biais de processions et de lectures publiques. Cette publication est suivie par celle du *Songe de Pantagruel*<sup>15</sup> (1542) de François Habert, dont les critiques adressées aux mauvais prêtres ont déjà été abordées<sup>16</sup>. Le dernier ouvrage de notre corpus à paraître avant la mort de Rabelais est une réédition posthume du *Catalogue des malheureux*<sup>17</sup> de Laurent Desmoulins, répertoire satirique des tares qui affectent la société daté de 1511, mais abondamment modifié et réimprimé en 1549.

Dans la décennie suivant immédiatement le décès de Rabelais, Théodore de Bèze fait paraître une amusante et satirique mise en scène carnavalesque de la Rome pontificale et de la vie monastique sous la forme d'une allégorie culinaire, judicieusement intitulée *les Satyres chrestiennes de la cuisine papale*<sup>18</sup> (1560), et dont la publication est suivie par celle de *l'Isle Sonante* (1562) et du *Cinquiesme livre* (1564), récits de navigation allégoriques violemment anti-papistes composés de brouillons de la main de Rabelais et arrangés par des éditeurs posthumes<sup>19</sup>, ainsi que par celle des *Songes drolatiques de Pantagruel*<sup>20</sup> (1565), dans lesquels le dessinateur et l'imprimeur protestants ont inséré maintes gravures tournant en dérision des figures religieuses<sup>21</sup>.

Une trentaine d'années plus tard, en 1593, en plein cœur du conflit opposant les ligueurs aux catholiques, deux ouvrages de points de vue diamétralement opposés

<sup>14</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1874, 119 pages.

<sup>15</sup> François Habert, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], dans John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.

<sup>16</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 97-105.

<sup>17</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, Paris, [s.n.], 1549, 126 pages.

<sup>18</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, 222 pages.

<sup>19</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 120-126.

<sup>20</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

<sup>21</sup> À ce propos, voir le chapitre 2, p. 230-245.

contenant des références explicites à Rabelais sont publiés : la collective *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*<sup>22</sup>, parodie exprimant un mépris moqueur des États Généraux de la Ligue, et les *Paraboles de Cicquot*<sup>23</sup>, lettre catholique anonyme adressée à Henri IV afin de critiquer, de façon parfois railleuse, parfois acerbe, ses positions religieuses.

Les années 1610, qui suivent l'assassinat d'Henri IV, sont marquées par une recrudescence d'ouvrages pararabelaisiens tentant de « refaire du Rabelais » en imitant ses genres littéraires<sup>24</sup>. L'un de ces singes est Guillaume Reboul, qui propose, avec son *Nouveau Panurge*<sup>25</sup> (1613), une violente satire contre les protestants du Dauphiné<sup>26</sup> sous la forme du récit de navigation allégorique à la manière du *Disciple de Pantagruel*<sup>27</sup> (1538), du *Quart livre* (1548 ; 1552) et du *Cinquiesme livre*. La parution de son ouvrage est suivie, en 1614, année de la fin de la régence de Marie de Médicis, par celle de l'anonyme *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*<sup>28</sup>, ouvrage dialogué qui expose à la fois des arguments pour et contre la Réforme, et exprime une forte critique des effets dévastateurs sur le peuple et les récoltes des invasions dues aux conflits politiques et religieux qui opposent la France à l'Espagne. En 1619, paraît un singulier *Rabelais réformé par les ministres*, virulente réplique adressée par le père François Garasse à *La vocation des*

---

<sup>22</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, édition critique de Martial Martin, Paris, Honoré Champion, 2007, 750 pages.

<sup>23</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, Paris, [s.n.], 1593, 64 pages.

<sup>24</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, et plus spécifiquement les sections : 1.1.1.4 sur le *Rabelais ressuscité* (1611) de Nicolas de Horry ; 1.1.2.2 sur les *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470 [...]* (1610) d'Astrophile Le Roupieux ; 1.1.2.3 sur *La prognostication des prognostications* (1612) de Caresme Prenant ; et 1.2.3.2 sur le *Nouveau Panurge [...]* (1613) de Guillaume Reboul.

<sup>25</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire ; son rajeunissement en icelle, et le voyage que fit son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble Une exacte observation des merveilles par luy veuës : tant en l'un que l'autre monde*, La Rochelle, Michel Gaillard, ca 1615, 291 pages.

<sup>26</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 126-134.

<sup>27</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnot-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

<sup>28</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, présenté et annoté par Édouard Fournier, Paris, P. Jannet, 1857, t. 8, p. 279-302.

*pasteurs* (1618) de Pierre Du Moulin, traité réformé qui n'emprunte absolument rien à l'imaginaire rabelaisien, mais dont l'auteur est accusé d'avoir trop lu Rabelais et d'en partager les idées, ce qui lui mérite le qualificatif d'hérétique.

Le présent chapitre propose l'étude de ces 14 textes, divisée en trois parties abordant chacune l'une des formes d'autorité conférées à Rabelais par ses singes chicaneurs : le recyclage misogyne du *Tiers livre* dans le cadre de la Querelle des femmes ; les évocations de son œuvre fictionnelle dans deux traités scientifiques sérieux et, finalement, les différentes lectures, interprétations et utilisations de ses idées au fil de l'évolution des conflits politiques et religieux de l'époque.

### 3.1 DE QUELQUES VICISSITUDES DE LA QUERELLE DES FEMMES

La Querelle des femmes est un célèbre débat qui anime la sphère intellectuelle et politique française depuis le début du XV<sup>e</sup> siècle et qui « prend vraiment naissance en tant que telle entre 1399 et 1402 avec les œuvres de Christine de Pisan<sup>29</sup> ». Cette dernière prend la défense de la femme contre les attaques du *Roman de la Rose* (ca 1280) de Jean de Meung, ouvrage fortement misogyne qui détaille, avec moult stéréotypes,

les inconvénients du mariage : si l'épouse est pauvre, il faut subvenir à ses besoins ; si elle est riche, il faut supporter son orgueil. Si elle est belle, elle est

---

<sup>29</sup> Armel Dubois-Nayt, Nicole Dufournaud et Anne Paupert, « Revisiter la Querelle des femmes : retour aux origines », *Revisiter la « querelle des femmes ». Discours sur l'égalité / inégalité des sexes, de 1400 à 1600*, sous la direction de Armel Dubois-Nayt, Nicole Dufournaud et Anne Paupert, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « l'école du genre », 2013, p. 7.



sollicitée par beaucoup de galants ; si elle est laide, elle essaie de plaire. Dans tous les cas le mari doit s'attendre à des malheurs<sup>30</sup>.

Le retentissement de l'ouvrage est tel qu'il favorise l'essor des thèmes anti-féministes, déjà présents dans la littérature du Moyen Âge et transforme une forme d'humour commune en une véritable offensive qui évolue, au fil des années, pour devenir une « Querelle du mariage, puis enfin, dans toute son ampleur, la Querelle des femmes proprement dite<sup>31</sup> », qui donne lieu à la publication d'une panoplie d'ouvrages d'une grande diversité, opposant les misogynes les plus convaincus à leurs adversaires gynophiles, galants défenseurs de l'honneur du beau sexe. Les détracteurs de la femme puisent, le plus souvent, leurs arguments dans la mythologie, la Bible et l'histoire, qui regorgent d'exemples de femmes mauvaises – Ève la première – dont les actions furent néfastes pour l'homme ; les traités médicaux qui font de l'utérus un animal incontrôlable qui prend, en quelque sorte, le contrôle de la femme, et les traités juridiques qui en font un être légalement inférieur et inapte à gérer – dont le plus connu est sans l'ombre d'un doute le *De legibus connubialibus et de jure maritali* (1513) du jurisconsulte poitevin André Tiraqueau, un « ami de Rabelais, assez hostile au sexe faible<sup>32</sup> », auquel s'oppose l'*Apologie du sexe féminin contre A. Tiraqueau* (1522) d'Amaury Bouchard, ami et collègue de Tiraqueau, qui « rassemble des arguments aussi enthousiastes qu'extrêmes<sup>33</sup> » en faveur de la femme.

Ces traités misogynes ont pour objectif de démontrer l'infériorité du sexe féminin et visent à lui nier tout privilège social. Ils se distinguent d'une « tradition du blâme contre les

---

<sup>30</sup> Philippe Ménard, « Survivances de l'antiféminisme médiéval dans le *Tiers Livre* de Rabelais », *Rabelais, autour du Tiers Livre, Actes des troisièmes journées du Centre Jacques de Laprade tenues au musée du château de Pau, les 8 et 9 décembre 1995*, édition par James Dauphiné et Paul Mironneau, Biarritz, J&D éditions, 1995, p. 53.

<sup>31</sup> Éliane Viennot, « Les femmes dans les “troubles” du XVI<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], <http://clio.revues.org/409>, 1997, n° 5, p. 7 (page consulté le 7 janvier 2013).

<sup>32</sup> Philippe Ménard, « Survivances de l'antiféminisme médiéval dans le *Tiers Livre* de Rabelais », art. cité, p. 45.

<sup>33</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1992, p. 8.

femmes [qui] constitue probablement une forme d'humour communément partagée<sup>34</sup> », héritée des fabliaux du Moyen Âge, qui compile un répertoire de plaisanteries plus ou moins grivoises et dépréciatives et propose une représentation de la femme infidèle, acariâtre, voleuse, jalouse, contrôlante, manipulatrice et extrêmement bavarde, voire impossible à faire taire<sup>35</sup>. Ce type d'humour est largement répandu parmi les contemporains de Rabelais dont, notamment, Habert, qui formule le conseil suivant :

Ne cherche point une femme lubricque  
Tant seulement apte au jeu venericque,  
[... , ni femme] qui n'a rien en sa simple cervelle  
Ne cherche point une faulse hypocrite  
Raillieuse (à part) plus fort que Democrite,  
Malicieuse, ou celle qui a cure,  
Si tu luy fais mal, te faire injure<sup>36</sup>.

Le maître s'inscrit lui-même volontiers dans cette pratique, se plaisant à annoncer que ses personnages visiteront « les regions de la lune, pour sçavoir si à la verité la Lune n'estoit entiere : mais que les femmes en avoient troys quartiers en la teste<sup>37</sup> », ou encore à résumer la pièce de théâtre de la femme mute, dont il s'inscrit comme l'un des acteurs et dans laquelle un homme, après avoir fait opérer sa femme muette pour qu'elle puisse parler, regrette son geste et se rend compte que l'unique remède à sa situation « estre surdité du mary, contre cestuy interminable parlement de femme<sup>38</sup> ». En aucun cas, ces passages ne visent à exercer une quelconque forme de contrôle sur la gent féminine ni ne témoignent d'une allégeance à la faction misogyne de la Querelle des femmes.

<sup>34</sup> Marie-Claude Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 5.

<sup>35</sup> À ce propos, voir Marie-Claude Malenfant, *ibid.*, 548 pages.

<sup>36</sup> « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », art. cité, p. 149.

<sup>37</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 336.

<sup>38</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *ibid.*, p. 460.

Parallèlement aux traités misogynes,

[l]a fin du Moyen Âge et la Renaissance voient fleurir les éloges de la femme, parmi lesquels comptent deux types d'ouvrages [...] : les recueils de femmes illustres qui célèbrent des figures renommées pour leurs qualités exceptionnelles et les apologues du sexe féminin qui défendent les femmes par la louange<sup>39</sup>.

De nombreux auteurs participent alors à ces affrontements rhétoriques, autant à cause du prestige rattaché aux publications, « pratique littéraire codifiée et déterminée par une forte tradition<sup>40</sup> » qui leur permet d'illustrer leur virtuosité dans un sujet garantissant un lectorat, qu'à cause de leur véritable intérêt pour le rôle, les droits et les obligations de la femme dans la société.

À partir de la moitié du siècle, le débat revêt une importance de plus en plus grande et « tourne en véritable bataille rangée dans les années 1580, lorsque la loi salique [qui excluait, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, les femmes de tout droit successoral légitime sur la couronne de France] revient à l'ordre du jour<sup>41</sup> » dans les cours d'Europe. Philippe II d'Espagne enflamme alors la Querelle en tentant de faire abolir cette loi afin de permettre à sa fille, l'infante Isabelle, petite-fille d'Henri II, d'accéder au trône de France, alors aux prises avec le dilemme de la succession légitime d'Henri IV, dont la religion protestante soulève de vives objections.

---

<sup>39</sup> Renée-Claude Breitenstein, « Le savoir comme “vertu” : la redéfinition des valeurs dans les éloges collectifs de femmes au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle », *Revisiter la « querelle des femmes ». Discours sur l'égalité / inégalité des sexes, de 1400 à 1600*, ouvr. cité, p. 155.

<sup>40</sup> Marie-Claude Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, ouvr. cité, p. 219.

<sup>41</sup> Éliane Viennot, « Les femmes dans les “troubles” du XVI<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 7.

### 3.1.1 Rondibilis ou la déformation misogyne du *Tiers livre*

Rabelais, lorsqu'il rédige son *Tiers livre*, n'a nullement l'intention de s'inscrire directement dans le débat de la Querelle des femmes. Il réutilise un thème qui connaît alors une bonne fortune, celui du mariage, qui lui a été suggéré par le *Songe de Pantagruel* de François Habert, expansion transfictionnelle de *Pantagruel* et *Gargantua* parue quatre ans auparavant<sup>42</sup>. La publication de ce troisième opus s'inscrit néanmoins dans un contexte où

[le] débat sur les mérites ou la légèreté de la dame était toujours d'actualité. Puisant aux sources érudites (Aulu-Gelle, Athénée, Macrobe) aussi bien qu'au fond gaulois, Rabelais égrèn[e] des anecdotes parfois très lourdes sur la malice, la curiosité, l'indiscrétion, la lasciveté du beau sexe. Avec le ridicule de certains des conseillers, elles fournissaient au livre son attirail comique<sup>43</sup>.

Cet ouvrage, long débat philosophico-comique sur la question matrimoniale, où se trouvent combinés traits d'humour grivois et réflexions érudites, met en scène la décision de Panurge de se marier, ainsi que les péripéties qui découlent de ses réserves et hésitations. Il est constitué d'une série de consultations auprès d'experts de tout genre, dont le théologien Hippothadée, qui lui dit de s'en remettre à Dieu, car « trop meilleur est soy marier, que ardre on feu de concupiscence<sup>44</sup> » ; le médecin Rondibilis, qui lui explique comment tempérer la concupiscence charnelle par cinq moyens : le vin, certaines drogues et plantes, le labeur assidu, la fervente estude et, « [q]uintement, par l'acte Venerien<sup>45</sup> » ; et le philosophe Trouillogan, qui ne donne jamais de réponse claire à ses questions et dont il serait mieux « entreprendre tirer un pet d'un Asne mort, que de [lui] une resolution<sup>46</sup> ». Chacune de ces autorités invoque des arguments autant en faveur qu'en défaveur du

<sup>42</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 97-105.

<sup>43</sup> Verdun-Léon Saulnier, *La littérature française de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1962, p. 54.

<sup>44</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 446.

<sup>45</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 448-452.

<sup>46</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 466.

mariage, dilemme qui ne sera par ailleurs jamais résolu, même lors des explorations maritimes qui s'ensuivent dans le *Quart* et le *Cinquiesme livre*. Rabelais, comme l'indique Screech, n'était « pas l'anti-féministe violent qu'on a parfois voulu voir en lui, mais sans doute était-il généralement plus proche de l'attitude méfiante de Tiraqueau que de l'enthousiasme féministe d'Amaury Bouchard<sup>47</sup> ». Son *Tiers livre*, seul de ses romans à être « dédié à une femme, Marguerite de Navarre<sup>48</sup> », n'émet jamais d'opinion univoque en tant que détracteur ou défenseur de la femme, elle-même mise de côté au profit d'un ensemble de facéties convenues et de stéréotypes sur le genre féminin, qui démontrent qu'il « était conscient [de ceux-ci] et les exploitait à des fins comiques<sup>49</sup> ».

Par ailleurs, comme le souligne Philippe Ménard, « Rabelais évoque à peine les honnêtes femmes. Elles ne l'intéressent guère. Elles ne font pas rire comme les femmes légères<sup>50</sup>. » Bien qu'il ait envie de se marier, Panurge n'a, de fait, choisi aucune candidate à épouser, se contentant d'avoir peur d'être battu, volé ou fait cocu. Si on a souvent reproché aux œuvres de Rabelais de ne faire aucune place aux personnages féminins, c'est que ceux-ci, bel et bien présents, « n'occupent pas le devant de la scène<sup>51</sup> » et sont essentiellement, comme le démontre Diane Desrosiers, relégués à des rôles secondaires ou de figuration, non moins déterminants, dont ceux de mères sans lesquelles il n'y a « pas de héros, point d'histoire<sup>52</sup> » ; de femmes à l'esprit prophétique ou encore d'épouses ou d'amantes « liées à la conjugalité, à la sexualité et à la maternité<sup>53</sup> ». De manière générale, « [l]eur domaine, comme celui de l'ensemble des femmes de l'époque, reste celui de la

---

<sup>47</sup> Michael A. Screech, *Rabelais* [1979], trad. Marie-Anne de Kisch, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008, p. 252.

<sup>48</sup> Diane Desrosiers, « Rabelais et la nature féminine », *Actes des conférences du cycle « Rabelais et la nature »*, organisé durant l'année 1994 par Francis Métivier, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1996, t. XXXI, p. 33.

<sup>49</sup> Barbara C. Bowen, « Women in Rabelais's Chronicles », *Le Verger - bouquet 1*, 2012, p. 5. Texte original : « It seems fair to conclude, then, that Rabelais was aware of antifeminist clichés and exploited them for comic purposes ».

<sup>50</sup> Philippe Ménard, « Survivances de l'antiféminisme médiéval dans le *Tiers Livre* de Rabelais », art. cité, p. 47.

<sup>51</sup> Diane Desrosiers, « Rabelais et la nature féminine », art. cité, p. 32.

<sup>52</sup> Diane Desrosiers, *ibid.*, p. 36.

<sup>53</sup> Diane Desrosiers, *ibid.*, p. 41.

maisonnée familiale<sup>54</sup> ». Cette absence du premier plan, qu'il conviendrait peut-être de qualifier de présence diffuse, reflète, pour Madeleine Lazard,

celle de l'univers où il vivait, un univers presque exclusivement masculin. Elle semble indiquer que Rabelais ne se soucie pas de leurs problèmes ou les connaît mal, non qu'il leur soit hostile. Simplement, il n'en parle pas. Les allusions très crues à la sexualité, les propos et les anecdotes satiriques, qui alimentent traditionnellement le comique des contes à rire sont-ils à porter au compte de l'antiféminisme ? C'est fort discutabile<sup>55</sup>.

Dans les faits, le *Tiers livre* est bien plus qu'une simple mise en scène plaisante de l'ambivalence de Panurge et un répertoire de moqueries anti-féministes. Il ne s'intéresse que de loin au débat d'actualité sur la place de la femme dans la société, qui n'est qu'un « prétexte à traiter des problèmes de légiste tel celui du mariage clandestin, des problèmes médicaux afférents à la génération, et des problèmes religieux et moraux posés par le choix entre célibat et mariage<sup>56</sup> », directement en lien avec la pensée de Rabelais qui « rejette intégralement le monachisme<sup>57</sup> » et le célibat imposé aux ordres monastiques. Ouvrage d'une grande érudition, le *Tiers livre* aborde des thèmes aussi variés que la légitimité de la divination – par les songes, les dés ou les oracles – et les sciences naturelles – dans le passage qui décrit l'herbe imaginaire qu'est le Pantagruélium, inspirée de l'*Histoire naturelle* (ca 77) de Pline, et fait l'étalage des connaissances et de la virtuosité rhétorique de Rabelais dans un ensemble de formes littéraires variées dont, notamment, celle de l'éloge paradoxal – celui des « débiteurs et emprunteurs<sup>58</sup> » et celui de « la braguette<sup>59</sup> » – et celle du blason – du couillon (ch. XXVI) et des sortes de fol (ch. XXXVIII).

<sup>54</sup> Diane Desrosiers, *ibid.*, p. 34.

<sup>55</sup> Madeleine Lazard, *Rabelais et la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1979, p. 92.

<sup>56</sup> Mireille Huchon, « Tiers livre. Notice », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1350.

<sup>57</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, ouvr. cité, p. 17.

<sup>58</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 360-367.

<sup>59</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 374-376.

Malgré sa grande complexité, qui en fait un ouvrage situé en périphérie de la production littéraire engendrée par la Querelle des femmes proprement dite, le *Tiers livre* est repris par une série de quatre auteurs de cette même Querelle, lesquels s'intéressent presque exclusivement aux propos de Rondibilis, porte-parole rabelaisien des concepts médicaux sur la femme. Loin d'être l'unique orateur à aborder cette question, il est pourtant le seul qui sera retenu par les singes querelleurs, qui semblent y voir, comme le souligne Screech, « la source la plus pure de la pensée de Rabelais [...]. Pourquoi ? Parce que sa véritable portée, puisque notre auteur était lui-même médecin, devrait nécessairement y apparaître<sup>60</sup>. » Le *Tiers livre* se trouve ainsi réduit à quelques lignes de l'argumentation de Rondibilis, qui ne se voulaient certes pas, non plus que le reste de l'ouvrage, une prise de position dans le débat de la Querelle des femmes, mais plutôt le

reflet d'une dispute médicale sérieuse, qui avait aux yeux des contemporains immédiats de Rabelais une importance considérable. Notre écrivain y rejette certains aspects de la théorie médicale de Galien en se fondant sur l'autorité nouvellement renforcée de Platon, qu'il admirait tant<sup>61</sup>.

Le contenu de ce discours, qui se lit ainsi, est néanmoins déformé et détourné au profit d'une thèse misogyne, parfois imputée à Rabelais lui-même :

Quand je diz femme, je diz un sexe tant fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant, et imperfect, que nature me semble (parlant en tout honneur et reverence) s'estre esguarée de ce bon sens, par lequel elle avoit créé et formé toutes choses, quand elle a basti la femme. Et y ayant pensé cent et cinq foys, ne sçay à quoi m'en resouldre : si non que forgeant la femme, elle a eu esguard à la sociale delectation de l'home, et à la perpetuité de l'espece humaine : plus qu'à la

---

<sup>60</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, ouvr. cité, p. 111.

<sup>61</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 121.

perfection de l'individuelle muliebrité. Certes Platon ne sçait en quel ranc il les doibve colloquer, ou des animans raisonnables, ou des bestes brutes<sup>62</sup>.

Ce passage, qui se veut un double jeu rhétorique, témoigne d'une lecture attentive des théories physio-psychologiques du *Timée* (91 a.-d.), alors considéré comme progressiste, dans lequel Platon explique que le sperme est un « vivant rebelle au *logos*<sup>63</sup> » et l'utérus est un animal doué d'une volonté propre qui pousse la femme à ne songer qu'à la procréation<sup>64</sup>. Comme le signale Romain Menini, il s'agit pour Rabelais, d'une part, « de passer sous silence, comme le faisait Galien, l'animalité du sperme de l'homme, pour mettre l'accent sur l'utérus, que Platon développait<sup>65</sup> ». D'autre part, le même intertexte platonicien agit comme un jeu visant à moquer la mode de la poésie néoplatonisante des années 1540 en allant

à l'encontre d'une pensée en vogue qui serait celle de quelque ancien amour courtois *platoniquement* renouvelé, symbolisée par le fameux « *Androgyne* », terme que Rabelais n'emploie pour sa part à aucun moment dans son œuvre, mais que mentionne sarcastiquement l'auteur de la *Louenge des femmes*<sup>66</sup>,

qui y voit, comme l'indique le titre complet de cette dernière, un commentaire sur l'androgyne de Platon. À son instar, trois autres singes recycleront, entre 1551 et 1588, l'argumentation de Rondibilis dans le contexte de la Querelle des femmes, qu'il s'agisse de rabaisser la femme, de la « défendre » contre la misogynie supposée de Rabelais ou encore de réutiliser ses propos en faisant alterner arguments et contre-arguments.

<sup>62</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 453-454.

<sup>63</sup> Romain Menini, *Rabelais et l'intertexte platonicien*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 2009, t. XLVII, p. 110.

<sup>64</sup> Ce même extrait avait été évoqué par Érasme dans son *Éloge de la folie* (1511) et par Tiraqueau dans le *De legibus connubialibus* (1513).

<sup>65</sup> Romain Menini, *Rabelais et l'intertexte platonicien*, ouvr. cité, p. 110.

<sup>66</sup> Romain Menini, *ibid.*, p. 111.



Le premier de ces textes est *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel, sus l'Androgyne de Platon*. Il s'agit d'un mélange satirique combinant pièces versifiées et prose, dont l'auteur se présente sous le pseudonyme évocateur d'André Misogyne, c'est-à-dire « l'homme qui hait les femmes ». L'ouvrage est sorti des presses de Jean de Tournes en 1551 et est probablement du fait de Thomas Sébillet (1512-1589), avocat au Parlement et homme de lettres français surtout connu pour son *Art poétique françoys* (1548) d'inspiration marotique. Il comptait parmi ses amis Pasquier, qu'il « avait accompagné [...] en Italie<sup>67</sup> », ainsi que Du Bellay qui, après leur querelle autour de l'*Art poétique* et de la *Défense et illustration de la langue françoise* (1549), « se réconcilia sincèrement avec Sibilet, auquel il dédia le [sonnet] 122 des *Regrets*, et dont il loua l'*Iphigénie*<sup>68</sup> ». La *Louenge des femmes* a fait l'objet d'une seconde édition, incomplète, à Rouen, chez Pierre Lignant, en 1552, puis d'une édition moderne, présentée par Ruth Calder chez Johnson, à New York, en 1967.

Quatre ans plus tard, paraît *Le fort inexpugnable en l'honneur de Sexe Femenin, construit par François de Billon secrétaire* (1555), imprimé à Paris chez Jean Dallier et dont l'épître liminaire, signée à Rome en mars 1550, laisse supposer que son auteur, François de Billon (1522-1564), alors âgé d'environ 28 ans, a attendu cinq ans avant de publier l'ouvrage. Au cours de sa vie, dont peu de détails sont connus, il acquiert une certaine réputation pour ses poésies latines et françaises et en tant que secrétaire de Guillaume Du Bellay, auprès duquel il a rencontré Rabelais, avec qui il a probablement « accompagné Langey [Jean Du Bellay] à Rome [de] 1547<sup>69</sup> » à 1550. Son long traité à la défense de la femme, dont l'édition parisienne est la seule aujourd'hui connue, a fait l'objet d'une édition introduite et commentée par Michael A. Screech en 1970 chez Johnson, à New York, et chez Mouton, à La Haye et à Paris.

---

<sup>67</sup> Jean Balsamo, *Poètes italiens de la Renaissance dans la Bibliothèque de la Fondation Barbier-Mueller. De Dante à Chiabrera*, Genève, Droz, 2007, t. 1, p. 375.

<sup>68</sup> Henri Chamard, *Joachim du Bellay, 1522-1560*, Lille, Le Bigot, 1900, p. 163.

<sup>69</sup> Michael A. Screech, « Introduction », dans François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], ouvr. cité, p. viii.

Une dizaine d'années plus tard, en 1562, paraît à Paris chez Jean Dallier, imprimeur du *Fort inexpugnable* de Billon, un traité de civilité bâti sur le mode de la compilation, qui présente une série d'aspects à la fois positifs et négatifs du genre féminin, intitulé *De la bonté et mauvaistié des femmes*. Il s'agit d'une œuvre de Jean de Marconville (1520?-1580?), compilateur et écrivain français originaire d'une famille noble du Perche, dont la vie n'est que peu connue et qui était peut-être âgé d'une quarantaine d'années au moment de sa rédaction. L'ouvrage connaît une bonne fortune et fait l'objet de nombreuses éditions au cours du XVI<sup>e</sup> siècle : il a été réimprimé à Paris, toujours chez Jean Dallier, en 1564, 1566 et 1571, puis en 1586, chez Nicolas Bonfons et chez la veuve Jean Ruelle. Il a également été réédité plusieurs fois en province, dont à Rouen, chez Romain de Beauvais, en 1564, et chez Bonaventure Belis en 1573 et 1574, puis à Lyon, chez Jean Pigot en 1568 et chez Benoît Rigaud, en 1573, 1585 et 1586. Il a également fait l'objet de deux éditions parisiennes récentes : celle de Richard A. Carr, parue chez Honoré Champion en 2000, et celle de Françoise Koelher<sup>70</sup> chez Indigo & Côté-femmes, en 2008.

Le dernier des quatre textes du corpus à associer Rabelais à la misogynie est le traité dialogué *La Guerre des masles contre les femelles* de Nicolas de Cholières (1509-1592), paru alors que l'auteur était âgé de 79 ans. Comme l'indique Paul Lacroix, « on ne sait rien sur le sieur ou seigneur de Cholières, si ce n'est qu'il était avocat à Grenoble<sup>71</sup> » et qu'il a composé trois autres ouvrages, les *Neuf Matinées du seigneur de Cholières* (1585), les *Après-disnées* (1587) et la *Forêt nuptiale* (1600). Son traité a été imprimé deux fois à Paris chez Pierre Chevillot en 1588 avec ses *Mélanges poétiques*, mais n'a jamais fait l'objet de réédition ni d'édition critique récente. Il a toutefois été réimprimé en 1864, avec une notice de Paul Lacroix, à Bruxelles, chez A. Martens et fils.

---

<sup>70</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaisteté des femmes* [1564], préface de Françoise Koelher, Paris, Indigo & Côté-femmes, coll. « Des femmes dans l'histoire », 2008, 146 pages.

<sup>71</sup> Paul Lacroix, « Note bibliographique sur le sieur de Cholières et ses ouvrages », dans Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...]* [1588], ouvr. cité, p. 183.

### 3.1.1.1 André, premier des singes misogynes, et sa paradoxale *Louenge des femmes*

La *Louenge des femmes*, invention extraite du commentaire de *Pantagruel*, sus *l'Androgyne de Platon*, texte dont l'auteur se camoufle sous le pseudonyme plaisant d'André Misogyne, est un recueil de pièces versifiées de divers genres en langue française, qui s'ouvre sur une épître liminaire en prose, adressée à « Honneste et vertueuse dame, Coelie de Romirville<sup>72</sup> », à propos de laquelle aucune information n'est connue et qui pourrait être un nom inventé « à plaisir ». Le style poétique ressemble à celui de Thomas Sébillet, auquel l'attribution de l'ouvrage semble plausible<sup>73</sup>, d'autant plus que, comme le souligne Ruth Calder et Monica Marino, « la collection de poèmes aurait pu être composée dans l'intention d'illustrer certains genres défendus par Sébillet dans son *Art poétique francoys*<sup>74</sup> », dont l'épître, le sonnet, l'épigramme, l'énigme, l'épigramme, la « Description d'amour par Dialogue<sup>75</sup> » et surtout « deux adaptations de poèmes néolatins, dues aux élèves de Marot, et que Sébillet citait en exemple en 1548 [...], dans la section consacrée aux *Blasons*<sup>76</sup> ».

Il existe, de plus, un rapprochement notable entre la *Louenge des femmes* et les *Contramours* de Battista Fregoso, traduits par Sébillet et parus en 1581, où l'on retrouve également, dans une préface de sa plume, une dédicace « A noble et chaste dame, Dame Célie de Romirville ; Miroir de tout honneur et pudicité<sup>77</sup> ». Pour Screech, il s'agit « du

<sup>72</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 3.

<sup>73</sup> Pour les besoins de la présente recherche, nous conserverons l'identité pseudonymique d'« André Misogyne », tout en gardant à l'esprit qu'il est fort probable qu'il s'agisse de Sébillet.

<sup>74</sup> Ruth Calder, « Introduction », dans André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. v. Texte original : « the collection of poems may have been partly intended to illustrate some of the genres advocated by Sébillet in his *Art poétique francoys* of 1548 ».

<sup>75</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 26.

<sup>76</sup> Monica Marino, « Tyard et Sébillet : autour des *Dialoghi d'Amore* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2006, n° 63, p. 97.

<sup>77</sup> Thomas Sébillet, *Contramours. L'anteros, ou contramours de messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes. Le dialogue de Baptiste Platine, gentilhomme de Cremonne, contre les folles amours. Paradoxe, contre l'Amour*, Paris, Martin le Jeune, 1581, f. \*2.

premier lien d'une chaîne menant à Sébillet, [dont il] pense qu'il s'agit de l'auteur<sup>78</sup> ». Cette dernière œuvre est suivie d'un éloquent *Paradoxe contre l'Amour*, également de la plume de Sébillet, qui constitue une critique du *Dialoghi d'Amore* d'Abbravanel, traduit en français en 1551 – année de parution de la *Louenge des femmes* –, auquel Sébillet reproche « de négliger qu'aux yeux de Platon, la séparation de l'Androgyne se fait suite au péché et trouve en lui sa cause<sup>79</sup> », ce qui lui permet de rapprocher le mythe platonicien du texte biblique. Le *Paradoxe contre l'Amour* se veut un discours paradoxal, comme son titre l'indique, contre l'amour, qui s'en prend « à la détestable bêtise des amoureux d'adorer les femmes, ce qui l'amène par comparaison à donner sa préférence aux sages animaux<sup>80</sup> », et dont l'« inévitable récrimination contre le genre féminin<sup>81</sup> » vise à discréditer le style pétrarquais au profit d'un platonisme véritable, qui s'éloigne de « l'ardeur eshontée » du Fol'Amour. Cette critique se rapproche considérablement de celle de la *Louenge des femmes*, que Sainéan décrit d'ailleurs comme un « essai de conciliation des idées de *Pantagruel* et de la *Parfaicte Amye* (1542) de Heroet, une tentative de codification de l'amour platonicien<sup>82</sup> », et qui pourrait elle-même constituer, au même titre que le *Paradoxe*, un écrit paradoxal qui vise moins à dénoncer la femme qu'à tenter de discréditer une certaine forme d'amour pétrarquais, et que certains contemporains ont compris dans un sens un peu trop littéral.

L'ensemble du texte, placé sous le patronage de Rabelais, tourne autour du thème de la femme, qui y est décrite comme une créature vile, hypocrite et nuisible, rabaissée au rang d'animal :

---

<sup>78</sup> Michael A. Screech, « An interpretation of the “Querelle des Amyes”, *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1959, vol. XXI, p. 120. Texte original : « The *Louenge des Femmes* is dedicated to a certain Coelie de Romirville ; this is the first link in a chain leading us to Sébillet, who is I think the author. »

<sup>79</sup> Monica Marino, « Tyard et Sébillet : autour des *Dialoghi d'Amore* », art. cité, p. 103.

<sup>80</sup> Monica Marino, *ibid.*, p. 100.

<sup>81</sup> Monica Marino, *ibid.*, p. 108.

<sup>82</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930, p. 198.

Femme, qui as ventre ridé,  
 Toutefois, de sangles bridé,  
 À fin que ta pance de vache  
 Jusques aux genoux ne se lasche<sup>83</sup>,

et qui n'est digne d'aucun compliment :

Femme, qui pourrais je plus dire  
 Pour plus amplement te descrire ?  
 Rien : te dy assez de diffame  
 En un mot, quand je te dy Femme<sup>84</sup>.

L'épître centrale, adressée par André Misogyne au Seigneur Pamphile, dont le nom signifie « celui qui aime tout », se veut une longue diatribe contre l'union matrimoniale. L'épistolier imaginaire ouvre sur le fait que le mariage est mieux « que célibat, ou monachale vie<sup>85</sup> », enjeu cher à Rabelais, mais il se ravise quelques vers plus loin et énonce :

Si j'estois roy, j'aymerois mieux eslire  
 D'estre tout blanc, tout noir, ou varié  
 Moine, cent fois, qu'une fois marié<sup>86</sup>.

---

<sup>83</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 12.

<sup>84</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 15.

<sup>85</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 16.

<sup>86</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 22.

Ainsi, pour André Misogyne,

qui prend femme, ensemble prend soucy,  
Misere, ennuy, charge, douleur, nuisance,  
Et laisse apart repos, joye, et aisance<sup>87</sup>,

puis il en vient à souhaiter que la mort de sa femme vienne mettre fin à son tourment ou, mieux encore, que survienne sa propre mort. Mais, même après le trépas libérateur, la femme ne pourra s'empêcher de continuer de nuire à son défunt mari et de le déshonorer car, s'il n'est pas suffisant qu'elle l'ait cocufié de son vivant, même « [m]ort son mary, femme le cul remue<sup>88</sup> ». Ce passage n'est pas sans rappeler que chez Rabelais, « les femmes vefves peuvent frachement jouer du serrecropiere à tous enviz et toutes restes, deux moys après le trespas de leurs mariz<sup>89</sup> » puisque la loi rend légitime les grossesses de 11 mois. L'auteur énumère ensuite une longue liste de types de femme dont un homme qui cherche à se marier doit se méfier :

La prenant povre, espousant povreté  
Espouseras charge et calamité :  
Et pour toy seul, qu'avois à contenter  
T'en faudra, dix ou douze substanter,  
Entretenir, secourir au besoing [...]  
La prenant belle, espousant belle face,  
Oeil gay, teint frais, doux devis, bonne grace,  
Espouseras femme quand à toy une,  
Mais qui sera à maint autre commune [...]  
La prenant laide, espousant laid visage,  
Poil gris, noir teint, dur parler, lourd corsage,

<sup>87</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 17.

<sup>88</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 25.

<sup>89</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 15.

Espouseras dueil, pire qu'annuel,  
Et un grand mal, au cœur perpetuel<sup>90</sup>.

Ce passage s'inscrit exactement dans le même horizon d'attente que le type d'humour anti-féministe que l'on retrouve dans l'avertissement donné, dans le *Songe de Pantagruel*, par Gargantua à Pantagruel contre certains types de femmes<sup>91</sup>, ainsi que dans le *Catalogue des malheureux*, qui fournit, dans sa version de 1549, une série d'exemples similaires :

Se ung homme prent femme laide et hideuse  
Il n'y auras ne soulas ne plaisir  
Mais choisira quelque belle amoureuse  
Pour complaire a son charnel desir  
L'or et l'argent gardera de moisir  
En son coffre si fournit deux mesnaiges  
Hanter femmes rompt l'estude des saiges  
Se d'aventure l'homme prent paovre femme  
Il la fauldra de son labeur nourrir  
Laisser son corps mettre en dangier son ame  
Pour biens mondains gaigner et acquerir<sup>92</sup>.

Il s'agit de listes de stéréotypes très communs dans la littérature des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et que l'on retrouve également mis en scène dans la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant<sup>93</sup>, imitation ludique du *Tiers livre* qui étaye la thèse de l'influence réciproque qu'exercent entre eux les textes pararabelaisiens.

---

<sup>90</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 26-27.

<sup>91</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 256.

<sup>92</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ciii, v<sup>o</sup>.

<sup>93</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 82-86.

La *Louenge des femmes* fait donc appel à l'imaginaire rabelaisien en récupérant le thème du mariage, emprunté au *Tiers livre*, et présente quelques rares similitudes stylistiques avec l'œuvre de Rabelais, dont le procédé de l'énumération, qui se retrouve dans le passage des poètes, lesquels se donnent « corps, ames, trippes, et boiaux, muse, musette, et amusement au service des Dames<sup>94</sup> ». Les références explicites à Rabelais se limitent au titre – qui mentionne Pantagruel – et à l'épître liminaire en « prose rabelaisienne<sup>95</sup> » à Dame Coelie où, d'emblée, le texte s'affiche comme extrait « du commentaire de Pantagruel ». Ces deux références au protagoniste central de la chronique rabelaisienne démontrent bien la volonté de l'auteur de se placer sous l'égide de ce qu'il interprète comme étant les idées de Rabelais. Les toutes premières lignes du texte sont d'ailleurs empruntées pratiquement *verbatim* au *Tiers livre* (ch. XXXII), cité précédemment :

Le tresdocte, treseloquent, et tresfacecieux Architecte de risees Pantagruel, au ne scay quantieme chapitre de son Commentaire sus l'Androgyne de Platon, escrit, que la femme est un sexe tan fragil, tant variable, tant muable, tant inconstant, tant imperfect, que Nature luy semble s'estre esgaree de ce bon sens, par lequel elle avoit créé, et formé toutes choses, quand elle ha basti la femme : Et quy ayant pensé cent, et cent fois, ne scet à quoy s'en resouldre : sinon que forgeant la femme, elle ha eu esgard à la sociale delectation de l'homme, et à la perpetuité de l'espece humaine, plus qu'à la perfection de l'individuale muliebrité. Et ce dit l'Abstracteur de Quinte essence sus ce que Platon doute en quel reng il doive colloquer les femmes, ou des Animants raisonnables, ou des bestes brutes : pource que encor que veritablement elles ayent une ame, de sa nature, susceptible de raison, donnent tant toutesfois à l'appetit sensuel, et sont tant promptes à luy complaire en toutes choses, que Platon avec raison, doute si elles ont raison<sup>96</sup>.

---

<sup>94</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 7-8.

<sup>95</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 198.

<sup>96</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 3-4.



L'une des seules différences, outre quelques variantes de ponctuation, d'orthographe et de syntaxe, entre l'extrait de la *Louenge des femmes* et celui du *Tiers livre*, est la modification de « cent et cinq foys<sup>97</sup> » en « cent, et cent fois<sup>98</sup> », qui constitue probablement une simple amplification, ou encore une erreur de transcription. De plus, André Misogyne est le premier à réduire la pensée de Rabelais à cet unique passage, qu'il est le seul à attribuer non pas au médecin Rondibilis, qui mentionne la théorie platonicienne de l'animalité de l'utérus, tirée du *Timée*, mais plutôt à Pantagruel, qui serait, selon lui, responsable de l'écriture de ce « Commentaire sus l'Androgyne de Platon » et qu'il confond immédiatement après avec Maistre Alcofribas :

Ce que Maistre Alcofribas ha vivement touché au Chapitre præalegué, quand il ha dit, que le naturel des femmes estoit figuré par la Lune, et en autres choses, et en ceste, Qu'elles se meussent, elle se dissimulent et contraignent en la veüe et presence de leurs maris iceux absents elles prennent leur advantage, elles se donnent du bon temps : vaguent, trottent, deposent leur hypocrisie, et se declairent. Comme la Lune en conjunction du Soleil, n'apparoist ne au Ciel, ne en terre, mais en son opposition estant du Soleil eslongnee, reluist en sa plenitude, et apparroist toute, notamment au temps de nuict, ainsi sont toutes femmes<sup>99</sup>.

Encore une fois, l'auteur reprend *verbatim* un passage du *Tiers livre* (ch. XXXII), auquel succède immédiatement l'extrait cité précédemment. La confusion entre Pantagruel et Maistre Alcofribas, dont Rabelais a dévoilé, en 1546, qu'il s'agissait de lui, est ici complète, puisqu'André Misogyne leur attribue la rédaction du même ouvrage. Outre certaines différences dans la ponctuation et la structure syntaxique, les seules variantes notables, bien que peu significatives, sont l'inversion de « contraignent » et « dissimulent » dans l'énumération, et la suppression de l'antanaclase « femme » – qui

<sup>97</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 453.

<sup>98</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 3.

<sup>99</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 5-6.

désigne d'une part le sexe féminin et d'autre part les connotations négatives rattachées au sexe féminin – qui se trouve en fin de paragraphe chez Rabelais :

Mon amy le naturel des femmes nous est figuré par la Lune, et en aultres choses, et en ceste : qu'elles se mussent, elles se contraignent, et dissimulent en la veue et præsence de leurs mariz. Iceux absens, elles prenent leur adventaige, se donnent du bon temps, vaguent, trotent, deposent leur hypocrisie, et se declairent : comme la Lune en conjunction du Soleil n'aparoist on ciel, ne en terre. Mais en son opposition, estant au plus du Soleil esloingnée, reluist en sa plenitude, et apparoist toute, notamment on temps de nuyct. Ainsi sont toutes femmes femmes<sup>100</sup>.

La toute fin de l'épître liminaire fait à nouveau appel à Rabelais, cette fois-ci en mentionnant le pseudonyme de Calloïer des Isles Hieres<sup>101</sup> dont il s'était paré dans les premières éditions du *Tiers livre* et qu'il cesse d'employer l'année suivant la parution de la *Louenge*, en 1552 – peut-être justement à cause de son emploi par André Misogyne. L'auteur y tente d'atténuer le propos de son ouvrage en mentionnant qu'il ne s'adresse pas à toutes les femmes, mais qu'il s'insurge uniquement « contre celles qui demeurent purement, simplement, et naturellement femmes<sup>102</sup> », puis demande à Dame Coelie et aux autres dames qui pourraient vouloir se venger en faisant écrire quelque poète contre lui de lui savoir gré « de ce que je leur auray taillé matiere d'escrire, et donné occasion de se faire declairer Folz, de l'une des deux cens cinquante sortes, nombrees par le Calloier des ISLES Hieres<sup>103</sup> ». Ce passage fait référence au blason du fou que font Panurge et Pantagruel dans le *Tiers livre* (ch. XXXVIII), dans lequel les deux protagonistes énumèrent non pas 250, mais bien 204 sortes de fou.

<sup>100</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 453.

<sup>101</sup> Ce pseudonyme est également mentionné, l'année précédant la parution de la *Louenge des femmes*, par Guillaume Des Autels dans sa *Mythistoire barragouyne* (ca 1550) qui, rappelons-le, évoquait « l'herbe, que le Calloyer des isles Hieres appelle bien nouvellement Pantagruelion » (p. 11-12), et se retrouvera à nouveau, de façon détournée, dans le titre des *Ordonnances generalles d'Amour* (1564) d'Étienne Pasquier, qui sont envoyées au « Chancelier des Isles Hyeres » (p. 1). À ce propos, voir le chapitre 1, p. 46.

<sup>102</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>103</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 8.

Outre cette épître liminaire qui multiplie les références au *Tiers livre*, le reste du texte n'a rien de spécifiquement ou explicitement rabelaisien, sinon le thème du mariage, qui est présenté sous un jour positif dans la « Description d'amour », inspirée de l'*Art poétique françoys* et qui se trouve dans la seconde partie du recueil :

Qu'est-ce qu'Amour ? c'est une sainte loy  
 Liant les cœurs, de crainte de desplaire,  
 Fondée sus inviolable foy.  
 C'est un pourtrait que Dieu ha voulu faire  
 Sus les esprits de sa divinité,  
 Pour eux, entr'eux, et eux à soy attraire [...]  
 C'est une ferme, et constante union  
 Qui elements, cieux, astres, Dieux accorde,  
 Et nous fait part de leur perfection.  
 C'est, à vray dire, une divine corde  
 Joignant en un, tout ce qui est desjoint,  
 Qui appaisa du Chaos la discorde [...]  
 Ce n'est donc pas, c'est impudique désir  
 Qui femme tient, de corps et cul conjoindre  
 Toutes les fois, qu'elle a lieu et loisir. [...]  
 Ce n'est donc pas l'aiguillon irritant  
 Les membres ords, à l'acte tant immonde,  
 Que le faisant, va tous yeux évitant<sup>104</sup>.

Ainsi, malgré un impressionnant répertoire de stéréotypes et de facéties anti-féministes, ce passage de la *Louenge des femmes* propose une vision idéalisée qui est à rapprocher de l'esthétique poétique de la Pléiade et correspond à la définition de l'amour platonicien à saveur biblique que l'on retrouve chez Sébillet, pour qui « le lien du mariage a été établi par Dieu, pour rétablir l'être humain dans son état originel<sup>105</sup> » d'avant la séparation du mythique Androgyne, causée par le péché originel.

<sup>104</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 30-32.

<sup>105</sup> Monica Marino, « Tyard et Sébillet : autour des *Dialoghi d'Amore* », art. cité, p. 103.

André Misogyne laisse ainsi de côté la trame diégétique des romans rabelaisiens et n'en conserve que la part d'humour anti-féministe traditionnel combiné à deux passages prélevés *verbatim* du *Tiers livre*, qu'il détourne et inscrit à la fois dans le débat d'actualité de la Querelle des femmes et dans le contexte poétique platonisant de son époque en les citant d'entrée de jeu en appui à ses thèses. L'ensemble du texte ne témoigne pas d'une érudition aussi étendue que celle du maître, même s'il fait appel à tout un répertoire d'exemples bibliques, mythologiques et antiques visant à démontrer, dans la première partie, que la femme nuit à l'homme, et qui constituent les armes rhétoriques canoniques des traités de la Querelle des femmes. *La Louenge des femmes* se distingue des autres textes du corpus dans la mesure où elle n'attribue pas de façon entièrement explicite à Rabelais les propos de Rondibilis et dans la mesure où elle ne constitue pas un traité sérieux, mais plutôt un ouvrage poétique hybride et polyphonique qui, sans apporter d'arguments philosophiques ou médicaux contre la femme, lui oppose une série d'*exempla* rhétoriques qui tentent de montrer

à ces Amants pensifs,  
 En extase Amoureux transis,  
 Que la femme, objet de leur vice,  
 N'est rien qu'un sac, plein de malice<sup>106</sup>.

Dans ce contexte, l'utilisation du discours de Rondibilis serait non pas une attaque contre la femme, mais une pointe visant spécifiquement les femmes lubriques et une forme de poésie amoureuse qui encourage ce type de désirs charnels, même si le résultat est effectivement moqueur et dépréciatif envers la femme en général. L'auteur de *La Louenge des femmes* a pu emprunter ce passage à Rabelais non tant parce qu'il correspond à sa pensée profonde, mais plutôt à cause de la valeur publicitaire d'un tel emprunt, la mention de Pantagruel étant irréfutablement un grand argument de vente, et cela, dès 1532. Dans la

---

<sup>106</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 9-10.

*Louenge des femmes*, comme dans le *Tiers livre* de Rabelais, l'extrait n'est donc pas à prendre au sens littéral, mais plutôt à replacer dans le contexte, plus large, de l'œuvre complète et dans celui des débats, médicaux, philosophiques ou poétiques, entourant la parution de l'œuvre.

André Misogyne ne semble pas tenir compte des autres types d'imitation dont l'œuvre de Rabelais faisait alors l'objet depuis près de deux décennies, dont la lecture polémique, que l'on retrouve, par exemple, dans le *Livre des marchans* de Marcourt et dans les *Triumphes de l'abbaye des Conards*, ou la lecture ludique propre au *Disciple de Pantagruel* et à Du Fail. Il partage toutefois un type d'humour anti-féministe commun au *Songe de Pantagruel* d'Habert et au *Catalogue des malheureux*, dont la version originale est due à Desmoulins et paraît tout juste un an après la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels, dont on peut se demander s'ils sont connus de l'auteur de la *Louenge des femmes*.

La *Louenge des femmes* impose un déplacement majeur dans l'horizon d'attente du troisième opuscule rabelaisien et donne ainsi naissance à tout un cycle de singes querelleurs, qui soit se serviront de Rabelais pour étayer leur argumentation – misogyne ou gynophile, ou les deux –, soit reprocheront au maître sa prétendue misogynie. Comme le soutient Calder,

la *Louenge des femmes* ne tente aucunement de rendre compte de toute la complexité du *Tiers livre*, [et] pourrait très bien avoir influencé François de Billon dans son hostilité envers Rabelais, exprimée dans son *Fort inexpugnable*. Billon considère Rabelais comme un misogyne extrême<sup>107</sup>

---

<sup>107</sup> Ruth Calder, « Introduction », dans André Misogyne, *ibid.*, p. vi. Texte original : « The *Louenge des Femmes* does not attempt to give any idea of the rich complexity of the *Tiers Livre* as a whole, [...] it may well have been influential in establishing François de Billon's hostility to Rabelais in his *Fort inexpugnable*. Billon considered Rabelais an extreme antifeminist ».

et mentionne explicitement la *Louenge des femmes*, « composée de quelque bon Pantagrueliste, dans lequel l'Esprit du Maistre Ian du Pontalais a voulu tenir les assises, pour en gergonnant des Femmes, faire rire tout gaudisseur Varlet de boutique<sup>108</sup> », dans son traité dont il conviendra, comme nous le verrons, de nuancer la prétendue hostilité à l'égard du maître. Cette mention témoigne néanmoins du fait que le texte d'André Misogyne, dès sa parution et malgré le peu d'éditions dont il semble avoir été l'objet<sup>109</sup>, a incontestablement marqué l'imaginaire d'un ensemble de lecteurs qui, à son instar, ne verront plus dans le *Tiers livre* qu'un manifeste contre la femme.

### 3.1.1.2 Rabelais chevalier misogyne assiégeant le *Fort inexpugnable de Billon*

Quatre ans après la parution de la paradoxale *Louenge des femmes* d'André Misogyne, l'auteur français François de Billon, secrétaire de Guillaume Du Bellay et ami de Rabelais, prend le parti de publier un ouvrage se portant à la défense du beau sexe : le *Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin*, que Sainéan définit comme « un panégyrique des femmes exposé sous forme allégorique et à grand renfort de termes militaires<sup>110</sup> ». Ce long traité de langue française, « le plus volumineux et peut-être le plus riche des ouvrages suscités par cette Querelle<sup>111</sup> », est composé de quatre « bastions » allégoriques, respectivement dédiés à Catherine de Médicis, Marguerite de Valois, Marguerite de Bourbon-Vendôme et Anne d'Este, visant à démontrer, par les *exempla* canoniques des traités de la Querelle, les vertus de la gent féminine. Ces sections sont séparées par la gravure allégorique suivante, dont on retrouve six occurrences à travers le traité :

<sup>108</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], ouvr. cité, p. 17, r<sup>o</sup>.

<sup>109</sup> Deux seulement en sont connues, la seconde étant incomplète.

<sup>110</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 198.

<sup>111</sup> Marc Angenot, *Les Champions des Femmes : examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, p. 34.



Le *Fort inexpugnable* se termine sur une longue « Contremyne de ce fort, faite sur le parler expert de la plume, pour la Præexcellence de l'Honneur de son Genre<sup>112</sup> », occupant presque la moitié de la longueur de l'ouvrage et constituée d'une amplification du traité *De nobilitate et præcellentia fæmini sexus* (1509) de Cornelius Agrippa, gynophile qui soulevait alors de vifs débats. Billon y propose, à l'instar d'Agrippa, une série de démonstrations faisant de la femme un être supérieur à l'homme, que ce soit en vertu de la divine Création, de la sagesse des Anciens, de la médecine ou encore de sa beauté.

L'ouvrage, paru deux ans après la mort de Rabelais, présente une épître liminaire signée « De Rome au Camp antique de Mars. Lan 1550<sup>113</sup> », qui laisse supposer que

<sup>112</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], ouvr. cité, p. 122, r<sup>o</sup>.

<sup>113</sup> François de Billon, *ibid.*, f. Aiii, v<sup>o</sup>.

l'auteur a attendu cinq ans pour faire imprimer son volume, mais également qu'il a connu personnellement, lors de ce son périple dans la ville antique, Rabelais lui-même, qui y a séjourné de juillet 1547 à juillet 1550 : ils auraient même accompagné le cardinal Du Bellay « dans son ambassade de 1547<sup>114</sup> ». Le *Fort inexpugnable* ne possède, à l'instar de la *Louenge des femmes* d'André Misogyne, aucune trame narrative et, par conséquent, ne s'inscrit d'aucune façon dans l'univers narratif rabelaisien. De manière générale et à une seule exception, il ne tente pas d'imiter le style, l'humour ou les procédés du maître, et s'il partage avec lui les thèmes de la femme et, dans une moindre mesure, du mariage, c'est de façon circonstancielle – puisqu'il s'inscrit dans le contexte de la Querelle des femmes. Dans un unique passage certes bref, il s'efforce toutefois de faire de nombreux emprunts à Rabelais et d'en reproduire l'humour caractéristique, en plus de l'inscrire parmi les détracteurs de la femme dont il fait la liste au chapitre V : « Fuyte et prinse d'Ennemys<sup>115</sup> ». Rabelais y est explicitement et nommément réduit au seul discours de Rondibilis et figure comme chef de file des misogynes et autres capitaines de mépris, parmi lesquels se trouvent Aristote, Boccace, Giovanni Nevizano et Gratien du Pont, seigneur de Druzac, ainsi que les auteurs du *Roland furieux* et de la *Louenge des femmes*.

Dans une longue diatribe introduite par l'annotation marginale : « Le Docteur Rabelais est presenté aux Dames pour Butin<sup>116</sup> » et agrémentée de la manchette : « L'Authheur entend que tous petitiz detracteurs suyvent Pantagruel<sup>117</sup> », Billon prend violemment Rabelais à partie en critiquant ses disciples, qui constituent tout un

tas de Morfonduz Pantagruelistes, lesquelz (la prinse de leurs gens apperçue, et pour n'habandonner le Pyot) se sont gettéz dans un vieil marécage fangeux. J'ay dit Pantagruelistes, à celle fin qu'on ne pense que se feussent quelques Landores dégoutéz, Car se sont tous gens de myse Satirique, qui pour vous denigrer Dames, en propos et écritz, Suyvent volontiers le Guidon d'un gros Rabelier, qui (comme

<sup>114</sup> Marc Angenot, *Les Champions des Femmes : examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, ouvr. cité, p. 34.

<sup>115</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], ouvr. cité, p. 15, v<sup>o</sup>.

<sup>116</sup> François de Billon, *ibid.*, p. 18, v<sup>o</sup>.

<sup>117</sup> François de Billon, *ibid.*, p. 19, r<sup>o</sup>.



Rondibilis qu'il est) ne courut onc en Guerre, mais y mene ses Supos en roullant, non pas comme Olivier proprement, mais bien comme un Baril autant ou moins aquatique que Diogenique, encores qu'il se soit dit le vray Philosophe du Tonneau. [...] Tant y a Dames que le brave Guydon dont est question fut surnommé Rabelais, lequel (ou son nom pour luy) vous sera icy présenté au lieu de toutes les munitions de voz Adversaires comme celluy qui tousjours étoit (DIEU luy face mercy) si bien fourny de ce qu'attend une Chaire persée apres la decoction, qu'il n'eust jamais rendu sa Place par faute de vituailles<sup>118</sup>.

La mention du tonneau constitue à la fois une allusion moqueuse au « tonneau inexpuisible<sup>119</sup> » du prologue du *Tiers livre* et à la réputation de bon buveur de Rabelais, rendue légendaire par les épitaphes de Ronsard et Tahureau parues en 1554. Billon retranscrit ensuite le célèbre discours de Rondibilis, tout en prenant soin de mentionner, en annotation marginale, qu'il « retorque com Rabelais les termes dont il use en son Pantagruel contre les Femmes<sup>120</sup> », évitant ainsi de se faire attribuer les propos qu'il rapporte :

En estimant par luy, que tout ainsi qu'aucuns peuvent avoir dans leurs petitz boyaux d'Eléfant, un Animal, une chose intestine et vive [...] qui ravit tous leurs sens, enterine leurs affections et confond tous leurs pensements à l'environ du mespris d'autruy (comme il a bien ozé écrire contre vous, Dames, au trentedeuxieme Chapitre du tiers Livre de son Pantagruel) il faille aussi conclurre et croire selon son opinion, que les Femmes soient naturellement tourmentées de pareille sorte d'Animal. De maniere que Plato (dit il) ne sache pour cela, en quel ranc les colloquer, ou en celluy des Animaux de Raison, ou en celluy des Bestes brutes. O belle et bien formée Réverye philosophique, mais plus tost Pantagruellique, digne a bon droit d'une vraye Cornucopie de Raillerie : tout au contraire dequoy, icelluy Plato et son Disciple Aristote, ont mille fois écrit, ainsi qu'est facile de reconnoistre a loeil es environs de ce Fort, en ses raisons trop plus qu'inexpugnable.

Ainsi donc Monsieur Rondibilis mon Amy, en ensuyvant votre opinion, Quand vous disiez Femme, vous juriez sus les ambles de votre Mulet, que c'est un Sexe

<sup>118</sup> François de Billon, *ibid.*, p. 19, r<sup>o</sup>.

<sup>119</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 351.

<sup>120</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], ouvr. cité, p. 19, v<sup>o</sup>.

tant fragile, tant variable, tant inconstant et imparfait, que Nature vous semble avoir été égarée de son bon sens quand elle fait la Femme : et avez bien presumé d'enregistrer cela au Livre susnommé<sup>121</sup>.

Ce passage reproche à Rabelais de citer, de façon erronée, des propos « tout au contraire » de Platon, ce qui n'est ni tout à fait vrai, ni tout à fait faux puisque, rappelons-le, notre auteur cite effectivement le *Timée*, mais omet une partie de son argumentation. Il propose l'intéressant paradoxe d'imiter de nombreux éléments de l'auteur qu'il tente de discréditer, qui ne proviennent de surcroît pas exclusivement du chapitre XXXII du *Tiers livre*, mentionné par Billon, mais plutôt, d'une part, du prologue du même ouvrage, d'où il tire son allusion au tonneau métaphorique que Rabelais décrit comme une « vray Cornucopie de joyeuseté et raillerie<sup>122</sup> ». Billon supprime toutefois le terme « joyeuseté », ce qui contribue à conférer à son emprunt un sens dérisoire, voire dépréciatif. D'autre part, l'auteur du *Fort inexpugnable* s'inspire de l'ensemble de l'épisode de la consultation avec Rondibilis (ch. XXXI à XXXIII), dont il évoque les répliques : « Par les ambles de mon mulet (respondit Rondibilis) je ne sçay que je doibve respondre à ce probleme<sup>123</sup> » et « Mon amy (respondit Rondibilis)<sup>124</sup> », façons caractéristiques qu'a le médecin de s'adresser à Panurge. L'auteur demande ensuite à Rabelais-Rondibilis : « Depuis quand, je vous prie, etes vous si rogue devenu envers chose si douce qu'est la Femme ? Y en a il quelqu'une qui vous ayt autrefois forclos du regard de son urine<sup>125</sup> ? », allusion plaisante à une autre réplique du médecin rabelaisien : « Si ma femme se porte mal : j'en vouldrois veoir l'urine (dist Rondibilis)<sup>126</sup> ».

<sup>121</sup> François de Billon, *ibid.*, p. 19, v<sup>o</sup>-20, r<sup>o</sup>.

<sup>122</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 352.

<sup>123</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 448.

<sup>124</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 453.

<sup>125</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], ouvr. cité, p. 20, r<sup>o</sup>.

<sup>126</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 461.

Pour Michael A. Screech,

[i]l semble probable que Billon a d'abord rencontré ce passage, non dans le riche contexte de l'ouvrage extrêmement philosophique de Rabelais, mais dans la *Louenge des Femmes* qu'il aurait sûrement consultée dans sa recherche d'arguments à intégrer dans son propre livre<sup>127</sup>.

Toutefois, les différences entre la *Louenge* et le traité de Billon – qui ne reprend pas de façon intégrale ni *verbatim* le passage de Rondibilis mais qui mentionne le chapitre exact où se trouve l'extrait, en plus de faire un nombre significatif d'emprunts à Rabelais dont on ne trouve aucune attestation chez André Misogyne – permettent d'avancer que, non seulement Billon a lu de façon attentive le *Tiers livre*, mais qu'il en avait peut-être un exemplaire sous les yeux au moment de rédiger son *Fort inexpugnable*, si bien que, s'il a peut-être trouvé l'idée chez André Misogyne, il a pris la peine de remonter à la source.

Si la *Louenge des femmes* mentionnait implicitement Rabelais par le biais de ses pseudonymes, il en est autrement chez Billon, qui est le premier à l'identifier nommément comme un misogyne, afin de prouver au public féminin auquel il s'adresse que le maître nuit considérablement à son image et que ses ouvrages influencent une série de grossiers Pantagruélistes. En plus de reprendre une citation hors contexte et de l'attribuer à l'auteur, il invite le médecin à « confess[er], que vous soiez sorty du corps d'une honneste Femme, de vous tant deprimée en son Sexe<sup>128</sup> ». Cette pratique est courante chez les défenseurs des femmes qui, depuis Christine de Pisan, doivent mentionner « qu'il est déshonorant de vilipender le sexe féminin puisque tous les hommes, sans exception, sont nés d'une femme qui les a nourris, vêtus, éduqués et chéris<sup>129</sup> », ce que Billon fait effectivement lorsqu'il intime à Rabelais de cesser d'être ingrat et de témoigner du respect envers sa génitrice, à

<sup>127</sup> Michael A. Screech, « Introduction », dans François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], ouvr. cité, p. xii.

<sup>128</sup> François de Billon, *ibid.*, p. 20, r<sup>o</sup>.

<sup>129</sup> Marie-Claude Malenfant, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, ouvr. cité, p. 6.

moins qu'il ne soit né, à l'instar d'un chevreau à tête humaine prétendument vu à Rome, de la femme de son mulet :

Si les Femmes sont telles que les arguéz, par valable consequence vous êtes donc tel, qui etes nay de Femme, Si vous n'etiez, peult estre, Filz unique de la Femme de votre Mulet duquel vous ayméz tant les ambles. Jay dit peult estre, à toutes aventures, Rememorant qu'en l'année Mil cinq cens quarante huit, il fut bien veü a Rome un Chevreau barbu et à teste humaine, sorty du ventre d'une Chevre<sup>130</sup>.

Ce passage effectue un retour sur l'expression « Par les ambles de mon mulet », chère à Rondibilis, et constitue un détournement ludique de la pratique canonique des champions des femmes. Il s'agit également d'une référence au philosophe et humaniste italien Ludovico Ricchieri, connu sous le nom de Cœlius Rodiginus, auteur des *Sicuti antiquarum lectionum* (1516), dans lesquelles on retrouve l'anecdote de la naissance d'un chevreau à tête humaine, qui sera également rapportée par Ambroise Paré dans son livre *Des Monstres et des prodiges* (1573) en ces termes :

Cælius Rhodiginus en ses Antiques Leçons, dit qu'un Pasteur nommé Cratain en Cybare, ayant exercé avec une de ses chèvres son desir brutal, la chevre chevreta quelque temps apres un chevreau qui avoit la teste de figure humaine, et semblable au pasteur : mais le reste du corps sembloit la chevre<sup>131</sup>.

L'extrait du *Fort inexpugnable* est d'autant plus intéressant qu'en l'année précisée par Billon, 1548, Rabelais et lui se trouvaient à Rome avec Du Bellay. Il donc est possible que nos deux humanistes – Rabelais était lui-même un grand lecteur de Ricchieri<sup>132</sup> –, lors

<sup>130</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin* [1555], ouvr. cité, p. 20, r<sup>o</sup>.

<sup>131</sup> Ambroise Paré, *Les œuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roy*, Lyon, Pierre Rigaud et Antoine Jullieron, 1652, p. 665.

<sup>132</sup> À ce propos, voir Jean Céard, « Rabelais lecteur de Rhodiginus », dans Rosanna Gorris et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *Les Labyrinthes de l'esprit*, Genève, Droz, à paraître.

de leur séjour commun dans la cité éternelle, de 1547 à 1550, se soient délectés de cette anecdote, qu'ils auront rencontrée soit dans l'édition originale aldine des *Lectiones antiquæ*, soit encore dans la réédition posthume des œuvres complètes du médecin italien parue à Bâle, chez Froben, en 1542. L'allusion à ce texte, chez François de Billon, semble relever plus de la connivence entre les deux auteurs que d'une attaque en règle contre Rabelais.

Ainsi, si Billon ne semble *a priori* faire aucune distinction entre le discours de Rondibilis et la véritable pensée de Rabelais, exprimée dans toute sa complexité dans le *Tiers livre*, qu'il devait pourtant bien connaître, tout le passage concernant Rabelais pourrait constituer une forme de jeu sophistique à la manière du débat qui avait opposé, dans les années 1530, le misogyne André Tiraqueau au gynophile Amaury Bouchard, qui étaient pourtant amis et collègues du même cénacle de Fontenay-le-Comte – querelle que, par ailleurs, Rabelais avait arbitrée au profit du premier.

Le *Fort inexpugnable* est le seul ouvrage de notre corpus à se porter exclusivement à la défense du beau sexe, objectif qui constitue un « nouvel enjeu de célébration et [de] louange des dames, [... qui] n'est peut-être pas étrang[er] à la volonté de s'attirer des protecteurs potentiels<sup>133</sup> ». Cette prétention à soutenir la supériorité du sexe féminin est en soi problématique, dans la mesure où les femmes sont souvent commanditaires des ouvrages proposant des armes contre leurs détracteurs. Ainsi, l'argumentation de Billon, plutôt que de représenter ses véritables convictions, pourrait relever de l'intérêt politique, visant à s'attirer d'éventuels mécènes, comme en témoignent les dédicaces des quatre « bastions » allégoriques. La reprise du discours de Rondibilis chez Billon n'aurait donc pas servi à exprimer une quelconque rancœur de l'auteur contre Rabelais, ni même à en faire véritablement un misogyne convaincu, mais plutôt à plaire à un public féminin, qui

---

<sup>133</sup> Renée-Claude Breitenstein, « Traduction, transferts culturels et construction des publics dans deux éloges collectifs de femmes de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, vol. 47, n<sup>o</sup> 3, p. 102.

aura assurément été piqué par l'utilisation que fait la *Louenge des femmes* du discours du médecin rabelaisien et aura pris plaisir à subventionner un auteur qui se porte à leur défense. Quoi qu'il en soit, l'impact des puissants arguments de Billon – qui ne mentionne Rabelais nulle part ailleurs dans son traité – fut tel qu'Abel Lefranc, en 1904, conçoit toujours Rabelais comme un misogyne acharné, « chef du camp anti-féministe – un point de vue basé presque entièrement sur les références à Rabelais dans le *Fort inexpugnable*<sup>134</sup> ».

Le texte s'inscrit dans l'horizon d'attente du lectorat de la Querelle des femmes ainsi que dans la sous-branche de la réception de l'œuvre rabelaisienne créée par la *Louenge des femmes*, confirmant et dépassant sa lecture misogyne du *Tiers livre* en faisant de Rabelais – de façon rhétorique – un véritable parangon de misogynie. Il se distingue toutefois de l'ouvrage d'André Misogyne dans la mesure où il s'agit d'un traité allégorique sérieux et érudit, dont le fond repose sur un argumentaire étoffé de sources de toute sorte, et également dans la mesure où il s'inscrit en opposition directe avec cet ouvrage, qui célèbre le discours de Rondibilis plutôt qu'il ne le dénonce. Il n'a toutefois fait l'objet d'aucune réédition connue et sa réception critique est pratiquement inexistante, si ce n'est des « trois pages hostiles au chapitre XIII, intitulé *Des blasphèmes de nostre temps, et des maudissons de l'Apologie pour Hérodote* (1566) d'Henri Estienne [... qui] s'attache par dessus tout à ce qui lui semble des comparaisons blasphématoires dans la dernière section du livre<sup>135</sup> », évoquées par Screech. Il restera pendant près de dix ans le seul auteur de notre corpus à recycler Rabelais dans le cadre de la Querelle des femmes, avant d'être imité à son tour par Jean de Marconville.

---

<sup>134</sup> Michael A. Screech, « Rabelais, De Billon and Erasmus (A Re-examination of Rabelais's Attitude to Women) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1951, t. 13, n° 3, p. 241. Texte original : « For Lefranc, Rabelais is participating in a recently renewed quarrel of the sexes and is the chief of the anti-feminist camp – a view based almost entirely on references to Rabelais in the *Fort inexpugnable* ».

<sup>135</sup> Michael A. Screech, « Introduction », dans François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], ouvr. cité, p. ix-x.

### 3.1.1.3 La *mauvaistié des femmes* selon le Rabelais misogyne et billonesque de Marconville

C'est précisément sept ans plus tard, alors que, en 1562, on peut supposer que « le livre [de Billon] avait déjà un aspect démodé et que bon nombre d'exemplaires restaient sur les rayons<sup>136</sup> », que Jean de Marconville décide de reprendre à son tour le discours de Rondibilis, dans son traité de civilité paru chez le même éditeur et bâti sur le mode de la compilation, *De la bonté et mauvaistié des femmes*. L'ouvrage, beaucoup moins long que celui de Billon, est le premier du corpus à faire alterner les arguments misogynes et gynophiles. Il est composé en prose et en langue vernaculaire, contient une épître liminaire à « Damoyelle Jacqueline Courtain, dame de Loysellet, fille de grande expectation<sup>137</sup> », et aborde diverses thématiques classiques de la Querelle des femmes, allant « De l'excellence des femmes, et ingenieuses inventions d'icelles<sup>138</sup> » et « Des grands bien qui sont venuz au monde par le moien des femmes<sup>139</sup> », à « la legereté volage des femmes<sup>140</sup> » et aux « tromperies et cauteleuses fallaces des femmes<sup>141</sup> ». L'ouvrage est ainsi divisé en deux parties : l'une favorable à la femme et l'autre, défavorable. Les démonstrations rhétoriques de Marconville sont tirées du même répertoire canonique d'*exempla* dont participent la plupart des ouvrages de la Querelle : histoires prodigieuses, exemples de vertus et de vices tirés de sources bibliques, antiques et contemporaines, *etc.*, en plus de proposer des emprunts *verbatim* à plusieurs autres traités.

À l'instar des ouvrages d'André Misogyne et de Billon, parus respectivement 11 et sept ans plus tôt, *De la bonté et mauvaistié* ne contient aucune trame narrative et ne partage ni univers narratif, ni genre littéraire avec l'œuvre de Rabelais, alors décédé depuis neuf

<sup>136</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. ix.

<sup>137</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, ouvr. cité, p. 29.

<sup>138</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 47.

<sup>139</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 81.

<sup>140</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 149.

<sup>141</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 195.

ans. Il entretient toutefois, à la manière des deux auteurs précédents, une lointaine parenté stylistique et humoristique dans certains passages, certes peu nombreux, dont celui de l'énumération allitérative suivante :

la mauvaise femme peult plus porter de nuisance que la mer emeue par ses flots,  
plus brusler et consommer que le feu, plus que pauvreté à tout malheur conduire,  
plus que la guerre abbatre et assommer, et plus que la mort mal faire, et bien  
destruire, car faire finesse, follier, faulser foy, friander, fouiller, feindre, flater,  
fascher, farder son corps, faire un lict et le deffaïre, c'est tout ce que femme peult  
faire<sup>142</sup>.

Ce extrait réécrit, d'une part, deux tercets du sonnet placé en tête des « Epigrammes touchant tous les mœurs, conditions, et natures des femmes » de la *Louenge des femmes* :

Plus que la mer, femme esmue peult nuire :  
Plus que le feu, bruler et consommer :  
Plus qu'indigence, à tout malheur conduire :  
Plus que la guerre, abatre et assommer :  
Plus que la mort, mal faire, et bien destruire :  
Pis donq la fault, que tous ceux là, nommer<sup>143</sup>,

et reprend, d'autre part, un style énumératif proche de celui du maître, mais emprunté, presque *verbatim*, à l'épigramme XIII de la *Louenge* :

Faire finesse, follier,  
Faulser foy, flatter, fol lier :  
Fienter, friander, fouiller,

<sup>142</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 202-203.

<sup>143</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, ouvr. cité, p. 34.



Feindre, fascher, filer, fouler,  
Farder son corps, son lict deffaire,  
Est tout ce que femme scet faire<sup>144</sup>.

À de nombreux autres endroits dans son traité, Marconville « cite des passages de la *Louenge*<sup>145</sup> » et témoigne d'une lecture attentive de ce texte, en plus d'en reprendre la version du discours de Rondibilis, qu'il dit tiré, à l'instar d'André Misogyne, d'un « Commentaire sus l'Androgyne de Platon<sup>146</sup> », bien qu'il n'établisse nulle part de lien explicite avec Rabelais, ses protagonistes ou ses pseudonymes :

Pour confirmation de ce propos, le commentateur de l'Androgyne de Platon écrit que la femme est un sexe tant fragile, variable, inconstant, imparfait et muable, que nature luy semble s'estre esgarée d'avoir créé la femme, sinon qu'en la forgeant elle a eu esgard à la sociale delectation de l'homme, et à la perpetuité de l'humaine espece, plus qu'à la perfection de l'individuelle muliebreté, et pour ceste cause doute Platon en quel reng il doit colloquer la femme, ou des animaux raisonnables, ou des bestes brutes, pource que combien qu'elles aient ame de sa nature susceptible de raison, donnent tant toutesfois à l'appetit sensuel et brutal (auquel elles sont trop promptes de complaire en toutes choses) qu'avec grande raison il doute si elles ont raison<sup>147</sup>.

Marconville réécrit ce passage qu'André Misogyne retranscrivait déjà de façon presque littérale, mais y introduit quelques variantes de nature orthographique et syntaxique. Il ne témoigne d'aucune volonté d'affiliation explicite avec l'œuvre de Rabelais, mais il conserve toutefois les deux idées principales qu'André Misogyne avait retenues du *Tiers livre* : celle de l'imperfection de la femme, mentionnée ci-avant, et celle de son hypocrisie :

<sup>144</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 39-40.

<sup>145</sup> Ruth Calder, « Introduction », dans André Misogyne, *ibid.*, p. xi. Texte original : « Passages from the *Louenge* were quoted in Jean de Marconville's *De la bonté et mauvaistié des femmes* ».

<sup>146</sup> André Misogyne, *ibid.*, p. 3.

<sup>147</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, ouvr. cité, p. 134-135.

Et non sans cause Salomon a comparé l'homme au soleil pour sa stabilité et constance, et la femme à la lune pour sa mutabilité : et ainsi comme la lune en la conjonction du soleil n'apparoist ny au ciel ny à la terre, mais en son opposition lors qu'elle est esloignée du soleil elle reluist en sa plénitude et apparoist toute entière, ainsi doivent estre toutes femmes, lesquelles n'ont voix en la presence des hommes, mais sont comptées pour rien<sup>148</sup>.

Cette idée se retrouve à la fois chez Rabelais et chez André Misogyne, mais Marconville en attribue de façon erronée l'origine à Salomon alors qu'il s'agit d'une interprétation d'un passage des *Préceptes matrimoniaux* de Plutarque. Cette confusion laisse supposer que l'auteur n'est jamais remonté jusqu'au *Tiers livre*, pratique qui semble courante chez lui puisqu'il renvoie souvent « à des sources qu'il n'avait pas consultées [...] : il en acceptait la véracité parce qu'elles avaient été citées par sa véritable source<sup>149</sup> ». De la même façon, il ne semble pas avoir lu Rabelais, auquel il se contente de reprendre de façon littérale les passages déjà empruntés par André Misogyne et François de Billon. Pour Marconville, les propos de Rondibilis semblent correspondre à la véritable pensée d'un auteur qui serait un misogyne convaincu, qu'il ne nomme jamais et qu'il n'a vraisemblablement pas identifié. Dans un extrait qu'il emprunte à Billon, Marconville commet par ailleurs une erreur de transcription lourde de sens, relevée par Michael A. Screech : « il comprend si mal ce que Billon entendait par "Pantagrueliste" [...] que la transcription qu'il en donne – "Pantagonaliste" – semble indiquer une ignorance totale des sources de l'indignation de Billon<sup>150</sup> ».

Marconville s'inscrit dans l'horizon d'attente de la Querelle des femmes et propose, à la différence des deux textes abordés précédemment, une énumération d'arguments rhétoriques en faveur des deux camps opposés sans jamais trancher et sans « nullement [...]

<sup>148</sup> Jean de Marconville, *ibid.*, p. 144.

<sup>149</sup> Richard A. Carr, « Introduction », dans Jean de Marconville, *ibid.*, p. 11.

<sup>150</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, ouvr. cité, p. 179.

tenir compte de l'argument développé dans l'autre déclamation<sup>151</sup> », ne dévoilant ainsi aucune opinion claire. Son œuvre est marquée par une intention morale et une visée éducatrice, censée détourner sa destinataire, Jacqueline Courtaïn, de la tentation du vice par le biais d'exemples féminins plus horribles les uns que les autres, phénomène dans lequel Françoise Koelher voit une « tentative de justifier cette annihilation du droit des femmes et démontrer la légitimité d'une telle entreprise<sup>152</sup> ». Cette prise de position est également sensible dans son traité *De l'heur et malheur de Mariage* (1569), reçu comme un ouvrage misogyne par la critique contemporaine et dans lequel l'auteur prône le comportement d'une femme pauvre et soumise – attitude typique des hommes de la Renaissance en général, symptomatique d'une peur et d'une méfiance à l'égard de la femme, alors perçue comme une menace qui doit être soumise à la tutelle de son mari.

*De la bonté et mauvaistié* s'inscrit, par sa lecture trop littérale, dans la lignée de la *Louenge des femmes* et du *Fort inexpugnable*, qui ont assurément réorienté et conditionné la lecture du *Tiers livre* ou, à tout le moins, du discours de Rondibilis, même si celui-ci est considéré en dehors de son contexte originel et sert, chez ces deux auteurs, une fonction toute autre. Bien qu'il n'entretienne aucun lien avec les autres types d'imitateurs et les autres textes parabelaisiens qui le précèdent, le traité de Marconville permet d'étayer l'hypothèse selon laquelle les singes de Rabelais se lisaient bel et bien entre eux, parfois même sans lire l'œuvre du maître lui-même : il constitue d'abord et avant tout une imitation – certes biaisée – de la *Louenge des femmes* d'André Misogyne et témoigne d'une lecture fort peu attentive du *Fort inexpugnable* de Billon. Il ne constitue, *in fine*, une imitation que par extension du *Tiers livre*, qui se sert de deux exemples préalablement reconduits – eux-mêmes pris hors contexte – pour étayer son argumentation misogyne. Ce phénomène témoigne de l'impact majeur qu'a eu la *Louenge des femmes* sur la chaîne de réception du *Tiers livre*, dont les morceaux choisis sont passés, dans les années 1560, au rang d'arme rhétorique misogyne et circulent désormais sans mention de leur source et sans une

<sup>151</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 12.

<sup>152</sup> Françoise Koelher, « Préface », dans Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaisteté des femmes* [1564], ouvr. cité, p. 8.

quelconque attribution, si ce n'est cet énigmatique « commentateur de Platon ». *De la bonté et mauvaistié* connaît une excellente postérité et une « popularité considérable, [...] certainement bien plus grande que celle qui fut accordée aux autres ouvrages de Marconville<sup>153</sup> », bien illustrée par la dizaine d'éditions qui en sont connues au XVI<sup>e</sup> siècle et par les deux éditions récentes dont elle a fait l'objet.

### 3.1.1.4 Les dialogues guerriers de Cholières et les gausseries de Rabelais

Le dernier des quatre auteurs de notre corpus à évoquer Rabelais dans le cadre de la Querelle des femmes est Nicolas de Cholières, qui fait paraître, en 1588, soit plus de trois décennies après le décès de Rabelais et 26 ans après la parution de *De la bonté et mauvaistié des femmes*, un ouvrage dialogué qui expose, à l'instar du texte de Marconville, une panoplie d'arguments misogynes et gynophiles. La *Guerre des masles contre les femelles* est constituée de trois échanges dialogués, où alternent prose et vers, précédés de deux épîtres fort intéressantes : l'une, facétieuse, est dédiée à « Mademoiselle Penthesilée de Malencorne, Infante d'Inebile, Dame de la Croulée, la Houssée, etc.<sup>154</sup> ». Cette reine mythologique des Amazones, qui est « affublée de titres ridicules [...] et doit] livrer cette bataille perdue<sup>155</sup> » contre les hommes, est également mentionnée par Marconville parmi les femmes viriles qui sont « cause de bien grandes et belles victoires<sup>156</sup> » et donne le ton satirique de l'ouvrage de Cholières. S'ensuit une autre épître, adressée « Aux liseurs », dans laquelle l'auteur annonce qu'il suspend son propre avis « et reme[t] le tout au libre et

<sup>153</sup> Richard A. Carr, « Introduction », dans Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, ouvr. cité, p. 22.

<sup>154</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...] [1588]*, ouvr. cité, p. 3.

<sup>155</sup> Eliane Viennot, « Les amazones dans le débat sur la participation des femmes au pouvoir à la Renaissance », *Réalité et représentations des Amazones*, Guyonne Leduc (sous la dir. de), Paris, L'Harmattan, 2008, p. 114.

<sup>156</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, ouvr. cité, p. 128.

discret jugement de vos prudentes seigneuries<sup>157</sup> », se déchargeant ainsi de toute responsabilité quant à l'issue des dialogues entre ses protagonistes.

Cholières insiste d'emblée, dans son titre et dans son épître liminaire, sur l'aspect « guerrier<sup>158</sup> » de sa mise en scène dialoguée de la Querelle des femmes et évoque de façon facétieuse la bravoure et les prouesses de ses patronnes, les Amazones, dans une longue métaphore guerrière qui n'est pas sans rappeler l'allégorie militaire qui caractérise l'ensemble du *Fort inexpugnable* de Billon. Sa *Guerre des masles contre les femelles* et la *Louenge des femmes* sont les deux uniques ouvrages, parmi ceux signés par les quatre singes querelleurs, à ne pas s'inscrire dans le genre du traité sérieux, Cholières étant le seul à étayer ses réflexions, à l'instar de Rabelais, dans un cadre fictionnel – distinct de celui de son maître. Ses dialogues participent du genre du devis, étudié au chapitre précédent<sup>159</sup>, mais présentent la particularité de traiter exclusivement la question de la femme. Le premier oppose les protagonistes Nicogene, un misogyne convaincu qui qualifie

l'institution du mariage [de] sainte, necessaire et très utile à l'humain lignage ; [... mais] c'est un soulier qui, tout neuf, chausse bien le pied de l'homme, à la longue le presse de telle sorte, que dix mille gehennes ne tyranniseroient point tant que faict le tourment dont [sa femme Xantippe le] martyrise<sup>160</sup>,

et Ginecophile, qui répond à Nicogene : « Pource que Xantippe a la caboche mal patronnée, vous inferez que ses compaignes sont de mesmes mal façonnées<sup>161</sup> », se portant ainsi, comme son nom le laisse supposer, à la défense de la femme. Un second dialogue, qui aborde, entre autres questions, celle de la tutelle de la femme, fait intervenir le docteur Alphonse, qui s'oppose à la « tutele sous laquelle [Nicogene veut] consigner à perpetuité

---

<sup>157</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...]* [1588], ouvr. cité, p. 8.

<sup>158</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 3.

<sup>159</sup> À ce propos, voir le chapitre 2, p. 165-213.

<sup>160</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...]* [1588], ouvr. cité, p. 15.

<sup>161</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 15.

les femmes, [ainsi] qu'à la puissance maritale<sup>162</sup> » et qui fait d'elles des êtres égaux, sinon supérieurs à l'homme. Un troisième et dernier dialogue fait entrer en scène Boniface, défenseur de la vertu des femmes, qui prend la parole contre Nicogene pour tenter de démontrer « que les femmes ont esté inventrices de beaucoup de pointcs dignes certainement de les éterniser<sup>163</sup> ».

Même si trois des quatre protagonistes de Cholières se portent volontiers à la défense du beau sexe, Nicogene a toujours le dernier mot, démentant un après l'autre les arguments gynophiles qu'on lui oppose. Il est non seulement un misogyne, mais il est également le protagoniste principal et le fil conducteur de tout l'ouvrage ; il est en quelque sorte le porteur de la parole qui triomphe du discours des autres. Nicogene se défend d'emblée d'imiter le maître : « d'entrer aux gausseries de Rabelais, je ne veux pas, d'autant que ce seroit prendre la matière aux cheveux et vous contraindroie de rendre gorge<sup>164</sup> », bien que son discours y renvoie volontiers. Tout au long de la *Guerre des masles contre les femelles*, sa verve est rehaussée d'expressions à saveur rabelaisienne : « Hypocondre de Panurgisme, qu'entens je icy Pantagrueliser<sup>165</sup> ? » ; « quand bien le braquemard de frere Jean des Entommeures seroit mis pour renfort le brasier qui les [femmes] eschaufe outre mesure. [...] Pareillement, l'inflammation naturelle de la femme tariroit plustost cinquante estuis panurgiques qu'elle peust estre assouvie<sup>166</sup> » ; et il est le seul personnage de Cholières à emprunter des passages complets à Rabelais :

Je m'asseure que vous ne demandez point preuve de cecy, d'autant que vous voyez que Panurge ne peut estre desgousté d'estre marié, quoy que la sibylle de Panzouse luy eust escrit sur huit fueilles ces vers, pronosticans le succes de son mariage :

T'esgoussera  
De renom,

<sup>162</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 39.

<sup>163</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 72.

<sup>164</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 15.

<sup>165</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 27.

<sup>166</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 58.

Engrossera  
 De toi non,  
 Te succera  
 Le bon bout,  
 T'escorchera,  
 Mais non tout<sup>167</sup>.

Nicogene récite ici, à quelques variantes orthographiques près, les vers que la Sibylle de Panzoust – que Cholières orthographie Panzouse, peut-être par inadvertance – écrit sur huit feuilles tombées d'un sycomore, avant de les disperser au vent, dans le *Tiers livre* (ch. XVII) :

T'esgoussera  
 de renom.  
 Engroissera  
 de toy non.  
 Te sugsera  
 le bon bout.  
 T'escorchera  
 mais non tout<sup>168</sup>.

À la différence de Rabelais, chez qui Panurge et Pantagruel interprètent la prédiction chacun à sa manière – Pantagruel déclare à Panurge que ces vers signifient « [que] par vostre femme serez deshonoré : que elle vous fera coqu se abandonnant à aultruy, et par aultruy devenent grosse : que elle vous desrobbera par quelque bonne partie, et qu'elle vous battera escorchant et meurtrissant quelque membre du corps<sup>169</sup> », alors que Panurge qui n'y voit que le sens qui l'avantage, à savoir : « ma vertu et ma perfection jamais ne seroit mise en renom, si marié j'estoys<sup>170</sup> » ; « Ma femme engroissera [...] d'un beau petit

<sup>167</sup> Nicolas de Cholières, *ibid.*, p. 26.

<sup>168</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 404.

<sup>169</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 405.

<sup>170</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 405.

enfantelet<sup>171</sup> » et « Ma femme me sugsera le bon bout [...] qui me pend entre les jambes<sup>172</sup> » –, Nicogene n'en donne qu'une seule interprétation favorable au mariage, ce que Ginecophile lui reproche aussitôt :

Vous avez tort (seigneur Nicogene) d'aller pescher ces vers sybillien dans Rabelais, d'autant que si on vouloit un peu fouiller les mysteres de ceste prophetie, ainsi que Pantagruel ou Panurge les ont recherchez, vous seriez honteux vous mesme d'en avoir seulement fait ouverture. Pensez vous que nous soyons grues, et que ne sçachions bien où vous voulez venir. [...] Dictes tout ce qu'il vous plaira à la pantagruelique. Il semble que vous vouliez faire jargonner cy caje les coqus qui le sont en herbe, s'ils ne le sont en gerbe<sup>173</sup>.

Ce dernier extrait témoigne de la lecture attentive que Cholières a faite du *Tiers livre* – lecture qui pourrait se rapprocher de celle de Billon –, dont il est le seul à apprécier et à représenter fidèlement la complexité. Il emprunte également, peut-être à Bonaventure Des Périers, l'expression proverbiale : « aymeriez mieux estre cocu en herbe, ou en gerbe<sup>174</sup> », qui renvoyait au dilemme de Panurge, à savoir s'il préférerait « estre jalous sans cause, que coqu sans congnoissance<sup>175</sup> ».

Cholières est le seul, parmi les quatre singes querelleurs étudiés, à ne pas reprendre intégralement le discours de Rondibilis, mais plutôt à essayer de reproduire la plume du maître, comme c'est par ailleurs le cas dans « tous ses livres, [où] on sent l'influence de Rabelais<sup>176</sup> ». Son œuvre entière est effectivement marquée par ce dernier, avec qui il partage une grande érudition et un intérêt pour les disciplines intellectuelles de son époque,

<sup>171</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 406.

<sup>172</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 406.

<sup>173</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...] [1588]*, ouvr. cité, p. 26.

<sup>174</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, p. 37-38.

<sup>175</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes [1532-1564]*, ouvr. cité, p. 442.

<sup>176</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 142.



dont le droit et la médecine, ce qui lui vaut d'être qualifié par Paul Lacroix d'« imitateur [... parmi] les plus dignes [de Maître François]<sup>177</sup> ».

Le texte de Cholières s'inscrit à la fois dans l'horizon d'attente de la Querelle des femmes, à laquelle il reprend tout un répertoire d'exemples bibliques, antiques et contemporains, successivement misogynes et gynophiles, et dans la sous-branche de la réception de Rabelais dont il a maintes fois été question, mais d'une façon qui lui est propre. Nulle part dans la *Guerre des masles contre les femelles*, il n'accuse directement Rabelais de s'en prendre aux femmes, mais c'est dans le discours de Nicogene, misogyne exacerbé et grivois, que la verve rabelaisienne revient avec le plus d'insistance, contribuant de façon implicite à reconduire l'association entre le maître et le discours dépréciateur envers les femmes. Il ne s'arrête toutefois pas à la lecture imposée, plus de trois décennies plus tôt, par André Misogyne et reconduite par Marconville, qui réduisent le *Tiers livre* à la seule argumentation de Rondibilis, mais emprunte de nombreux éléments au reste du livre. Cholières n'évoque aucun autre auteur pararabelaisien – sauf peut-être Des Périers – et ne semble pas avoir été repris par d'autres singes. La critique le considère généralement avec dédain et il n'est aujourd'hui plus guère lu qu'en tant qu'imitateur de Rabelais. Il constitue néanmoins un jalon important de la chaîne de réception des ouvrages de ce dernier dans la mesure où il témoigne de la persistance de l'association entre le *Tiers livre* et les armes rhétoriques misogyne dans la sphère littéraire des dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les quatre ouvrages abordés dans la présente section reprennent tous, sur une période de plus de 35 ans, un même écrit de Rabelais, le *Tiers livre*, réduit le plus souvent au seul discours de Rondibilis. Leur lecture en parallèle permet de mettre en lumière l'impact déterminant, sur la réception de l'œuvre de Rabelais, de la *Louenge des femmes*, dont les

---

<sup>177</sup> Paul Lacroix, « Note bibliographique sur le sieur de Cholières et ses ouvrages », dans Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe [...] [1588]*, ouvr. cité, p. 182.

enjeux dépassaient pourtant la misogynie apparente du texte. L'association de Rabelais avec l'argumentation misogyne est donc en majeure partie tributaire d'une lecture biaisée et hors contexte, autant du *Tiers livre* que de la *Louenge* et du *Fort inexpugnable* de Billon, qui, lui non plus, ne visait vraisemblablement pas à faire de Rabelais un parangon de misogynie, sinon dans un but rhétorique et politique. Le discours de Rondibilis est toutefois rapidement devenu une arme pour les détracteurs de la femme, qui s'en servent, comme Marconville, au premier degré et sans égard à la complexité du *Tiers livre* ni même, en l'occurrence, au *Tiers livre* lui-même, lecture qui modifie la compréhension de l'œuvre rabelaisienne jusque dans les dernières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, où Cholières, lorsqu'il imite Rabelais, le fait toujours en lien avec la misogynie, malgré une évidente lecture attentive que ce singe fait de l'œuvre de son maître. Ces quatre ouvrages témoignent d'une influence mutuelle et semblent étayer l'hypothèse selon laquelle les singes de Rabelais se lisent entre eux, allant même parfois jusqu'à négliger la lecture des écrits du maître – comme c'est le cas chez Marconville –, ainsi que de l'impact que peut avoir un seul texte, en l'occurrence celui d'André Misogyne, sur sa réception ultérieure, sur l'horizon d'attente de son lectorat et sur la façon dont Rabelais est imité<sup>178</sup>. Ce texte a contribué à faire de Rabelais une autorité dans le cadre de la Querelle des femmes, débat dans lequel il ne s'est jamais lui-même aventuré, et a influencé de manière remarquable la façon dont il est interprété par la postérité, aussi tardivement qu'au début du siècle dernier, comme en témoignent les travaux d'Abel Lefranc et de plusieurs autres chercheurs, lesquels ont persisté pendant longtemps à voir chez Rabelais un misogyne acharné, dont le personnage du médecin Rondibilis serait le porte-parole.

---

<sup>178</sup> Il est intéressant de noter qu'un autre texte, plus tardif et situé hors de la Querelle des femmes, réutilise de façon comique la mise en scène et le thème du *Tiers livre*, mais dans le genre littéraire de la pronostication joyeuse : Caresme Prenant, *La pronostication des pronostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, [s.l., s.n.], 1612, 18 pages. Ce bref ouvrage parodique met en scène les consultations d'un jeune homme cherchant à savoir s'il doit marier une fille riche qui a des enfants, ou lui préférer une autre, malicieuse et pauvre, mais vierge. Il présente l'intérêt de témoigner d'une lecture du *Tiers livre* autre que celle des quatre auteurs étudiés dans la présente section qui, pour la plupart, réduisent l'ouvrage à la seule argumentation de Rondibilis et font de Rabelais un parangon de misogynie – de façon rhétorique ou littérale. Caresme Prenant, pour sa part, n'associe pas Rabelais à la misogynie proprement dite, mais plutôt à la vogue intemporelle de l'humour anti-féministe, dont on retrouve des traces dans plusieurs textes de la Querelle des femmes. À ce propos, voir le chapitre 1, p. 82-86.

### 3.2 REDÉCOUVERTE DE L'ANTIQUITÉ ET RENAISSANCE EFFERVESCENTE

La chute de l'Empire romain d'Orient (1453) et le démantèlement de la bibliothèque de Constantinople permettent la redécouverte des éditions originales grecques de nombreux traités savants antiques, qui étaient jusqu'alors étudiés dans des versions latines établies d'après des manuscrits arabes, qui « ne sont pas eux-mêmes traduits directement du grec, mais du syriaque<sup>179</sup> », et qui étaient d'usage durant le Moyen Âge, redécouverte qui stimule un regain d'intérêt pour les langues anciennes. Les textes de Platon sont ainsi redécouverts grâce, notamment, à Marsile Ficin (1433-1499) et à Jean Pic de La Mirandole (1463-1494), et ceux d'Hippocrate et de Galien sont restaurés, « au détriment de l'influence abusive des Arabes<sup>180</sup> » sur la médecine pratiquée en Europe au cours de tout le Moyen Âge, par le célèbre médecin Symphorien Champier (1472-1537), recteur de l'Hôtel-Dieu de Lyon de 1533 à 1535, fondateur du Collège des Médecins en 1527 et collègue de Rabelais.

La diffusion de ces textes hors des monastères, où ils étaient jusqu'alors transcrits par des moines copistes, est assurée par les innovations et avancées « de l'imprimerie au XV<sup>e</sup> siècle, [sans laquelle] il n'y aurait jamais eu de renaissance scientifique et littéraire<sup>181</sup> ». Cette effervescence des connaissances va de pair avec le besoin insatiable des humanistes de la Renaissance de tout connaître, de tout lire et de tout comprendre, qu'il s'agisse de l'architecture, de la botanique, de l'astronomie ou des sciences médicales, dont ils redécouvrent les traités avec passion. Ces nouvelles « découvertes » donnent lieu à une multiplication des théories dans de nombreuses disciplines savantes, entre autres en ce qui a trait à la légitimité de la controversée astrologie divinatoire de tradition arabe au profit de l'astrologie médicale, et en ce qui concerne l'étude du corps humain et la pratique de la médecine. En contrepartie, elle donne également lieu à diverses querelles – notamment de médecins –, dont celle, à laquelle Rabelais s'intéresse de près dans le *Tiers livre*, opposant

<sup>179</sup> Jean Margarot, « Rabelais médecin : La médecine dans son œuvre », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1954, t. 16, n° 1, p. 27.

<sup>180</sup> Alain Bouchet, « L'héritage lyonnais d'Hippocrate », *Histoire des sciences médicales*, Paris, Société française d'histoire de la médecine, 1995, t. XXIX, n° 3, p. 219.

<sup>181</sup> Alain Bouchet, *ibid.*, p. 219.

les théories gynécologiques de Platon et Galien. Dans les années 1540, Vésale (1514-1564), le « restaurateur et presque le créateur de l’anatomie<sup>182</sup> » ayant consacré ses recherches à l’étude de la morphologie humaine, déclare, dans le traité *Humani corporis fabrica* (1543), qu’il « n’y [a] aucune raison d’accorder aux doctrines [*sic*] anatomiques de Galien [...] la valeur d’oracle<sup>183</sup> » et amorce un mouvement de contestation de ce dernier au profit des idées exposées par Platon dans le *Timée*, qui « sembl[ent] mieux correspondre à ce qu’il avait observé<sup>184</sup> ». Les débats et avancées de l’époque permettent notamment, sur le plan de la pratique médicale, le traitement plus efficace des maladies qui marquent le siècle, dont la peste et la syphilis apparue en Europe vers 1490 et introduite en sol français par les soldats de Charles VIII, à la suite du siège de Naples, en 1496.

Les médecins, qui portaient alors « le nom de *physicien*, c’est-à-dire de naturaliste<sup>185</sup> », pratiquaient un art dont l’acception est beaucoup plus large qu’aujourd’hui et qui englobait autant l’anatomie que la botanique, l’hygiène, le régime alimentaire, l’histoire naturelle et l’astronomie. Nombre d’entre eux ont marqué l’évolution des sciences naturelles, que l’on pense au chirurgien Ambroise Paré (1510-1590), « père de la chirurgie moderne<sup>186</sup> », au médecin physiologiste Jean Fernel (1497-1558) ou encore à Rabelais lui-même, « considéré comme l’introducteur de la médecine hippocratique en France<sup>187</sup> ».

### 3.2.1 Rabelais l’érudit, figure d’autorité scientifique

Rabelais s’inscrit officiellement en médecine le 17 septembre 1530, à Montpellier, « cadre universitaire plus pragmatique et plus ouvert que celui de la Sorbonne

<sup>182</sup> Jean Margarot, « Rabelais médecin : La médecine dans son œuvre », art. cité, p. 29.

<sup>183</sup> Michael A. Screech, *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, ouvr. cité, p. 121.

<sup>184</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 121.

<sup>185</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, Paris, Boccard, 1922-1923, t. 1, p. 43.

<sup>186</sup> Jean Margarot, « Rabelais médecin : La médecine dans son œuvre », art. cité, p. 29.

<sup>187</sup> Alain Bouchet, « L’héritage lyonnais d’Hippocrate », art. cité, p. 221.

parisienne<sup>188</sup> » et doté d'une excellente réputation dans le domaine de la médecine, et y est reçu bachelier à peine quelques semaines plus tard, ce qui permet de supposer qu'il avait effectué des études préalables. L'année suivante, du 17 avril au 24 juin 1531, il enseigne les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars Parva* de Galien à titre de stagiaire à la même faculté, avant de se rendre à Lyon, où il succède à Pierre Roland en tant que médecin à l'Hôtel-Dieu, à partir 1<sup>er</sup> novembre 1532. Pour Alain Bouchet, « [t]out porte à croire que Rabelais a été attiré dans [cette] ville par la réputation de l'imprimerie<sup>189</sup> », alors en plein essor.

Peut-être aidé par l'influent Champier, il est présenté à l'imprimeur Sébastien Gryphe et entreprend dans son atelier sa pratique d'éditeur de textes savants, au fil de laquelle il donne des éditions commentées de textes latins et grecs, dont, notamment, l'*Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelaesi* (1532), recueil réunissant l'*Ars Parva* de Galien, le *Pronostic*, les *Aphorismes*, le *Régime de santé* et le traité de la *Nature de l'homme* d'Hippocrate, et dont le nombre d'« exemplaires conservés [...] avec annotations manuscrites laissent supposer que l'ouvrage a servi comme usuel pour les étudiants en médecine<sup>190</sup> ». Il édite également l'*Epistolarum medicinalium tomus secundus* (1532) du médecin italien Jean Manardo, ainsi que des ouvrages contemporains de langue française chez Juste, dont les œuvres poétiques de Clément Marot. Les éditions savantes et françaises de Rabelais, même lorsqu'elles ne sont pas signées, portent sa devise personnelle : « ἀγαθῆ τύχῃ » (à la bonne fortune) ou, dans sa version complète, « ΤΥΧΗ ΑΓΑΘΗ ΞΥΝ ΘΕΩ » (à la bonne fortune, avec Dieu). Dès 1532, il fait bonne figure parmi les érudits et les humanistes de son temps, au point d'avoir le privilège de séjourner à Rome à titre de médecin personnel de Jean Du Bellay, évêque de Paris, à trois occasions entre 1534 et 1550, et d'être classé par Étienne Dolet, dans ses *Commentaires de la langue latine* (1536), « parmi les six médecins français qu'il considère comme les plus

<sup>188</sup> Jean Étèvenaux, *François Rabelais (1494-1553) et la naissance de l'humanisme*, Lyon, LUDG, coll. « Hommes et régions », 1995, p. 39.

<sup>189</sup> Alain Bouchet, « Les années médicales lyonnaises de Rabelais », *Histoire des sciences médicales*, Paris, Société française d'histoire de la médecine, 1992, t. XXVI, n° 3, p. 197.

<sup>190</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 118.

experts à l'heure où il écrit<sup>191</sup> ». Cette reconnaissance n'empêche pas Rabelais d'« habandonn[er] ledict hospital sans advis ne prendre congé<sup>192</sup> » et de délaissier son poste de médecin, sans aucune explication, le 13 février 1535. Il est néanmoins reçu docteur en médecine à Montpellier le 22 mai 1537, titre avec lequel il signe son *Tiers livre* de 1546, et préside deux séances d'anatomie en 1537, l'une à Montpellier et l'autre, relatée par Dolet, au théâtre anatomique de Lyon, où il commente des dissections qu'il n'effectue pas lui-même.

Outre le fait qu'il a redécouvert le *glossocomion* et le *syringotome*, deux instruments chirurgicaux décrits par Galien « et tombés dans l'oubli au Moyen-Age<sup>193</sup> », très peu de d'éléments sont connues de sa carrière et de sa pratique médicale, tâche rendue difficile par le fait que « Rabelais ne nous a pas laissé de traité de médecine [...] et que, dans ses écrits romanesques,] les notions médicales interviennent au hasard de l'œuvre, du thème de chaque livre, et aussi des controverses médicales ou non médicales soulevées autour de lui<sup>194</sup> ». De plus, comme le souligne Jean Margarot, la postérité a eu tendance à offrir une représentation idéalisée de la carrière médicale de Rabelais : « Certains commentateurs enthousiastes voient en lui un rénovateur des études botaniques. [...] Un autre fait de lui l'un des créateurs de la médecine moderne<sup>195</sup> », etc. Quoi qu'il en soit, il était sans contredit l'un des grands érudits de son temps, un humaniste spécialiste des textes médicaux dans leur langue originale qui, « [s]'il n'a pas révolutionné l'art médical, [...] fut un bon médecin, par ses préceptes d'hygiène, et la valeur d'un régime alimentaire équilibré ; bien que peu porté sur les thérapeutiques<sup>196</sup> ». On peut facilement l'imaginer, tel que le dépeint Michael A. Screech,

---

<sup>191</sup> Abel Lefranc, « Introduction », dans François Rabelais, *Œuvres*, édition critique publiée par Abel Lefranc, Paris, Honoré Champion, t. 5 (*Tiers livre*), p. v.

<sup>192</sup> Alain Bouchet, « Les années médicales lyonnaises de Rabelais », art. cité, p. 203.

<sup>193</sup> Alain Bouchet, *ibid.*, p. 202.

<sup>194</sup> Roland Antonioli, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1976, t. XII, p. ix.

<sup>195</sup> Jean Margarot, « Rabelais médecin : La médecine dans son œuvre », art. cité, p. 28.

<sup>196</sup> Alain Bouchet, « Les années médicales lyonnaises de Rabelais », art. cité, p. 202.

vivant au milieu d'odeurs fétides et de puanteurs épouvantables. La douleur, la difformité, la maladie, la faim et la mort lui étaient familières. Il ne les aimait pas, mais il ne répugnait pas à y faire allusion. Son propre corps rappelait constamment à l'homme, cet être rampant entre le ciel et la terre, l'état de corruption lié à son humanité<sup>197</sup>.

Son œuvre en elle-même n'est pas étrangère aux théories médicales concernant le rire thérapeutique, « sujet débattu autant par Hippocrate que Galien[, qui] tient une place d'importance dans la recherche contemporaine sur les soins de santé<sup>198</sup> » et qui avance que le rire est prophylactique, c'est-à-dire qu'il prévient l'éclosion de maladies, et que, utilisé dans le cadre d'une thérapie médicale, il aide à retrouver l'équilibre entre les humeurs et favorise la guérison. Ainsi, l'univers de la chronique pantagruéline, où se rencontrent références savantes, données scientifiques et imaginaire fantastique, abonde en passages humoristiques faisant référence au bas corporel et à la nature humaine, en particulier dans le *Quart livre* (ch. XXX à XXXII), alors que Xenomanes propose une « anatomie » de Quaresmeprenant sous la forme d'une liste de comparaisons entre les parties du corps du géant régnant sur l'île de Tapinois et divers éléments hétéroclites :

Le colon, comme une brinde.  
 Le boyau cullier, comme un bourrabaquin monachal.  
 Les roignons, comme une truelle.  
 Les lumbes, comme un cathenat.  
 Les pores ureteres, comme une cramailiere<sup>199</sup>. *Etc.*

Ce passage constitue une imitation des traités d'anatomie canoniques de l'époque et « est à mettre en rapport avec les critiques contemporaines sur la méthode analogique de

<sup>197</sup> Michael A. Screech, *Rabelais* [1979], ouvr. cité, p. 76.

<sup>198</sup> Alison Williams, « Sick Humour, Healthy Laughter : the Use of Medicine in Rabelais's jokes », *The Modern Language Review*, Londres, Modern Humanities Research Association, 2006, vol. 101, n° 3, p. 679. Texte original : « A topic of debate by both Hippocrates and Galen, the use of laughter as therapy continues to figure prominently in contemporary research into the delivery of healthcare. »

<sup>199</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 609.

Galien<sup>200</sup> », alors vivement contestée<sup>201</sup>. Pour Marie Madeleine Fontaine, « Rabelais a indiqué ici tous les points sensibles de la recherche anatomique de son temps : l'ordre, le vocabulaire, le relevé des erreurs de Galien, l'usage de la comparaison comme analogie, et le besoin de mettre en images la description du corps<sup>202</sup> ». Si Rabelais s'amuse visiblement à proposer des associations imagées souvent incongrues et bouffonnes, il n'en demeure pas moins que ces chapitres témoignent d'une connaissance approfondie des querelles d'écoles ainsi que de la physiologie et de la médecine anatomique interne et externe, dont il connaît très bien le vocabulaire – Sainéan estime qu'il emploie environ une centaine de termes techniques<sup>203</sup> – et dont les « descriptions sont conformes à celles [...] de son temps<sup>204</sup> », en particulier celles de la *Chirurgia Magna* (1363) de Chauliac, traduite en français en 1542, et de *La Dissection des parties du corps humain* (1546) de Charles Estienne. Loin d'être limitée à ce passage du *Quart livre*, l'érudition médicale et scientifique occupe une place prédominante dans toute l'œuvre du maître, si bien que, comme le souligne Plattard, « ce n'est pas seulement le conteur, ce sont tous les personnages, qui sont instruits en médecine et nous étalent leur science<sup>205</sup> » au fil de ses récits et cela, dès *Pantagruel* et *Gargantua*.

Malgré la critique que lui adresse Ludovico Arrivabene, dans son *Sylvius ocreatus* (1555), qui le décrit comme un « vieux médecin abîmé dans l'astrologie et incapable de s'élever au-dessus de l'art vétérinaire<sup>206</sup> », il n'en reste pas moins que son renom et le souci d'exactitude dont témoignent ses œuvres lui ont valu d'être perçu comme l'« une des gloires de la médecine [... et l']un des rares praticiens dont la popularité se fût étendue à

---

<sup>200</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1541.

<sup>201</sup> À ce propos, voir Anatole-Félix Le Double, *Rabelais anatomiste et physiologiste*, Paris, Ernest Leroux, 1899, 440 pages.

<sup>202</sup> Marie Madeleine Fontaine, « Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale », *Rabelais in Glasgow. Proceedings of the Colloquium held at the University of Glasgow in December 1983*, édités par James A. Coleman et Christine M. Scollen-Jimack, Glasgow, 1984, p. 90.

<sup>203</sup> Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, ouvr. cité, p. 44.

<sup>204</sup> Jean Plattard, *L'œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, Paris, Honoré Champion, 1910, p. 146.

<sup>205</sup> Jean Plattard, *ibid.*, p. 132.

<sup>206</sup> Ludovico Arrivabene, *Sylvius ocreatus* [1555], cité par Arthur Heulhard, *Rabelais. Ses voyages en Italie. Son exil à Metz*, Paris, Librairie de l'art, 1891, p. 353.



l'étranger<sup>207</sup> ». Deux de ses singes semblent avoir bien cerné l'intérêt de certains éléments d'érudition présents dans son œuvre narrative et en font une figure d'autorité – sérieuse ou ludique – dans leur domaine scientifique respectif.

Le premier de ces traités est *L'histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions, et naïfs portraits retirez du naturel : écrite en sept livres, Par Pierre Belon du Mans*, publiée en 1555 à Paris chez Gilles Corrozet et chez Guillaume Cavellat, alors que son auteur est âgé de 42 ans. Né en 1517 à Souletière, près du Mans, et assassiné au Bois de Boulogne en 1564, Pierre Belon, dont la vie est très peu connue, était un médecin et naturaliste catholique très proche de la cour, controversé pour ses positions religieuses hostiles à la Réforme, ainsi que pour avoir été accusé de plagiat à l'endroit de Pierre Gilles, dont il aurait volé les notes à son décès, en 1555, avant de les publier sous son nom. D'abord apothicaire, il travaille au service de René Du Bellay – frère de Jean et Guillaume Du Bellay, auprès desquels il a sans doute connu Rabelais – en 1535, avant de composer des ouvrages de diverses natures. Il est l'auteur de trois traités ichtyologiques : *L'histoire naturelle des estranges poissons marins [...] (1551)* ; le *De aquatilibus libro duo [...] (1553)* et le traité de la *Nature et diversité des poissons [...] (1555)* ; d'un récit d'un voyage qu'il a fait au Levant dans les années 1546 à 1549, intitulé *Voyage au Levant, les observations de Pierre Belon du Mans, de plusieurs Singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres Pays Estranges (1553)*, ainsi que d'un second ouvrage d'ornithologie et de science naturelle, les *Portraits d'oyseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et d'Égypte observez par P. Belon du Mans [...] (1557)*. On lui doit également une virulente et polémique *Cronique (s.d.)* contre Calvin et la cause réformée, inspirée de Théodore de Bèze et Bonaventure Des Périers<sup>208</sup>, qui ne sera jamais publiée de son vivant. Son *Histoire de la nature des*

<sup>207</sup> Arthur Heulhard, *ibid.*, p. 353.

<sup>208</sup> À ce propos, voir Monica Barsi, « Le traitement des sources dans la *Cronique de Pierre Belon du Mans, médecin (1562-1565)* », *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 203-215.

*oyseaux*, traité d'histoire naturelle de tradition aristotélicienne qui détaille les connaissances générales sur toutes les sortes d'oiseaux connues à son époque, est considéré comme le point de départ de l'ornithologie moderne et a fait l'objet, outre les deux éditions parisiennes originales, d'une édition annotée par Philippe Glardon parue chez Droz, en 1997.

Le second ouvrage, les *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé* (1578), est un traité de médecine qui vise, comme son titre l'indique, à corriger les erreurs et rétablir la vérité sur plusieurs concepts médicaux déformés par les idées préconçues et les croyances populaires. Il a été publié à Bordeaux chez Simon Millanges par Laurent Joubert (1529-1582), professeur, médecin et chirurgien protestant issu d'une famille catholique d'origine valencienne, alors âgé de 49 ans. Protégé de Rondelet, auquel il succède à titre de chancelier de la Faculté de médecine de Montpellier durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Joubert jouit d'un renom considérable auprès de ses pairs. On lui doit le *Traité du ris* (1579), qui s'intéresse, à l'instar de Rabelais, aux vertus thérapeutiques du rire, ainsi qu'une édition de *L'Histoire entiere des poissons* (1558) de Rondelet et de *La grande chirurgie* (1579) de Chauliac. Ses *Erreurs populaires*, dont seulement deux des six parties prévues furent complétées, ont connu plusieurs rééditions dans diverses villes de France : à Paris, chez Vincent de Méhubert (1578) ; à Avignon, chez Guillaume Bertrand (1578) et chez Pierre Roux (1578 ; 1586), puis, chez l'éditeur original (1579 ; 1584). La seconde partie, pour sa part, est publiée à Avignon chez Simon Millanges en 1579, mais également à Paris chez Lucas Breyer (1579 ; 1580) et chez Abel L'Angelier (1579 ; 1580), et à Rouen, chez Nicolas Loyselet (1600). De plus, Claude Micard (Paris, 1587) fait imprimer un ouvrage rassemblant les deux parties, ce qui démontre bien la popularité du traité de Joubert, qui a également fait l'objet d'une édition critique moderne présentée par Madeleine Tiollais chez l'Harmattan (Paris ; Montréal), en 1997.

### 3.2.1.1 Le banquet parabelaisien de Pierre Belon

*L'Histoire de la nature des oyseaux* de Pierre Belon, parue en 1555, est un imposant traité d'histoire naturelle de langue française composé de sept livres qui détaille, en s'inspirant de la méthode d'Aristote, les caractéristiques anatomiques et comportementales de plus de 200 espèces d'oiseaux, agrémentées de 159 gravures et réparties en 422 chapitres. Il s'agit d'un ouvrage savant et érudit, qui ne partage ni genre littéraire ni univers narratif avec la manière rabelaisienne et qui ne renvoie au maître que dans un seul passage, bien circonscrit mais non moins étonnant, qui se trouve au chapitre XXI du premier livre, portant sur les « principales friandises es banquets de diverses nations : et des viandes qui ont este exquisés es aprests, tant des anciens seigneurs, que modernes : et de leur maniere de servir à table<sup>209</sup> ». Belon tente d'y dresser une liste aussi exhaustive que possible des coutumes et des types de nourritures servis dans les repas festifs de différentes cultures, que celles-ci soient antiques ou modernes, étrangères ou locales, en se fondant sur les descriptions trouvées dans toutes les sources qu'il a pu colliger, telles, notamment, Vitruve, Hippocrate, Galien, Macrobe, Martial, Aulu-Gelle et Aristote. Il propose une longue énumération de mets, s'étendant sur près d'une page, qui répertorie des plats aussi divers que « Sallades de laictuës, Cailles au laurier, Fromentee à venaison salee, Perdris aux capres, Soleil de blanc chapon, venaison aux navets, Gelee undee, pasteuz de Chapon, Gasteaux Italiens, Saulcisses de veau [et autres] Andouilles de gelee<sup>210</sup> », et qui n'est pas sans rappeler le procédé énumératif cher à Rabelais.

S'intéressant aux habitudes des Français, qui « ont je ne sçay quelle majesté plus grande<sup>211</sup> », Belon déclare qu'il n'a pas

entrepris nommer tout ce qu'on pourroit bien nombrer entre les mets des festins, toutesfois que qui le voudroit lire, le trouvera au quatriesme de Pantagruël, au lieu

<sup>209</sup> Pierre Belon Du Mans, *L'histoire de la nature des oyseaux* [1555], ouvr. cité, p. 64.

<sup>210</sup> Pierre Belon Du Mans, *ibid.*, p. 64.

<sup>211</sup> Pierre Belon Du Mans, *ibid.*, p. 64.

ou il parle des gastrolates. Quand à nostre part, nous estimons que les autres nations ne sçauroyent tant nommer de mets en leur langue, que les François<sup>212</sup>,

renvoi explicite, qui a de quoi surprendre dans le contexte d'un ouvrage savant et sérieux, à l'épisode fictionnel des Gastrolatres et à la liste des nourritures qu'ils sacrifient à leur Dieu dans le *Quart livre* (ch. LIX et LX), où Rabelais répertorie effectivement une multitude de plats :

Esclanches à l'aillade.  
 Pastez à la saulse chaulde.  
 Coustelettes de porc à l'oignonnade.  
 chappons roustiz avecques leur degout.  
 Hutaudeaux<sup>213</sup>, *etc.*

Nulle part ailleurs Belon ne fait d'autre mention ou imitation, de quelque nature que ce soit, de la chronique pantagruéline, sinon lorsqu'il mentionne quelques noms dont on retrouve également des attestations chez le maître et dont l'évocation relève assurément d'un lot de connaissances partagées plutôt que d'une volonté d'imitation, comme ceux du tadorne, des cercelles et du « gracieux seigneur », terme du patois de Haute-Bretagne « absolument isolé et [qu']on ne [...] trouve que chez Rabelais et Belon<sup>214</sup> ».

L'épisode du *Quart livre* auquel Belon renvoie décrit le Ventre comme une divinité impérieuse qui « ne oyt poinct<sup>215</sup> », jeu ludique sur l'adage « ventre affamé n'a pas d'oreille ». Il propose un menu qui relève effectivement de l'univers réel et qui « n'est guère différent de celui dont nous fait relation la *Depense du festin donné à la Royne*

<sup>212</sup> Pierre Belon Du Mans, *ibid.*, p. 65.

<sup>213</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 677.

<sup>214</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 221.

<sup>215</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 672.

*Catherine de Medicis le 19 juin 1549 à l'évêché de Paris*<sup>216</sup> ». Comme c'est souvent le cas chez Rabelais, l'épisode revêt un plus haut sens et peut également être lu comme une mise en scène satirique « de la messe et de l'Eucharistie<sup>217</sup> », sujet d'actualité abordé au concile de Trente en 1547 et fortement critiqué par le mouvement protestant.

Toutefois, chez Belon, la mention des Gastrolatres – qu'il orthographie fautivement Gastrolates – ne constitue pas une imitation à proprement parler, mais une référence, complètement détachée de son contexte critique et fictionnel, à Rabelais, qui se voit porté au rang d'autorité savante sur la question des habitudes alimentaires des Français. Rien, dans ce passage, ne suggère la réputation de goinfre du maître. Son traité, paru trois ans après la mort de Rabelais et deux ans après les épitaphes de Ronsard et Tahureau, se situe en marge de l'horizon d'attente habituel des ouvrages rabelaisiens et des autres singes parabelaisiens qui le précèdent. L'*Histoire de la nature des oyseaux* témoigne d'une lecture de l'œuvre rabelaisienne distincte de celle que l'on retrouve, par exemple, dans le traité féministe de François de Billon, le *Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* – pourtant paru la même année –, qui s'attaque à la prétendue misogynie de Rabelais et fait fi de toute considération érudite. Elle atteste l'existence d'un lectorat distinct, humaniste et au fait de l'exactitude des données scientifiques et des éléments d'érudition parsemés dans l'œuvre du maître, qui conçoit Rabelais comme une autorité dont il est légitime d'invoquer les connaissances dans un ouvrage savant. Le traité de Belon présente la caractéristique inédite d'être le premier à se référer non pas à sa production savante ou à sa carrière médicale, mais plutôt à associer un épisode de son œuvre fictionnelle à l'horizon d'attente d'un lectorat avide de connaissances, et plus spécifiquement sur l'histoire naturelle et les oiseaux, bien que le maître y soit associé aux thématiques du banquet et de la nourriture.

---

<sup>216</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1577.

<sup>217</sup> Mireille Huchon, « Quart livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1577.

Auteur très controversé de son vivant, « accusé d’être un plagiaire et un inculte<sup>218</sup> », Pierre Belon est aujourd’hui considéré comme un grand scientifique par les théoriciens de l’histoire des sciences, qui lui attribuent « la paternité de la nomenclature binaire et de l’anatomie comparée, dont il aurait eu l’intuition plus de deux siècles avant leur élaboration définitive et leur reconnaissance par la communauté scientifique<sup>219</sup> ». Son *Histoire de la nature des oyseaux*, qui n’a été rééditée qu’une seule fois à Paris au XVI<sup>e</sup> siècle, fait l’objet d’une réception mitigée par ses contemporains, qui ont tendance à la discréditer parce qu’elle est rédigée en français plutôt qu’en latin, langue de l’érudition humaniste. Il faudra plus de deux décennies pour qu’un second auteur témoigne d’une lecture de l’œuvre fictionnelle de Rabelais similaire à la sienne, en contexte scientifique.

### 3.2.1.2 Laurent Joubert et la méthode rabelaisienne pour conserver le pucelage

Cet auteur est le chirurgien protestant Laurent Joubert, protégé du médecin Rondelet et « chancelier de l’école de médecine de Montpellier dans la deuxième partie du 16<sup>ème</sup> siècle<sup>220</sup> », qui propose, en 1578, un traité des *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*. Il s’agit d’un ouvrage savant de langue française qui, comme celui de Pierre Belon, ne contient aucune trame narrative, n’emprunte pas l’univers narratif de Rabelais et n’imite aucun de ses genres littéraires. Les *Erreurs populaires*, dédiées à Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et Henri III, ont pour objectif de rectifier les croyances populaires erronées concernant des sujets aussi divers que l’enfantement, la digestion, le sommeil, les remèdes et la saignée. Joubert n’a eu la chance d’écrire que la première partie, qui aborde les thèmes de « la medecine, et des medecins<sup>221</sup> », de la

<sup>218</sup> Philippe Glardon, « Introduction », dans Pierre Belon du Mans, *L’histoire de la nature des oyseaux* [1555], ouvr. cité, p. xiii.

<sup>219</sup> Philippe Glardon, *ibid.*, p. xiii.

<sup>220</sup> Madeleine Tiollais, « Biographie », dans Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, ouvr. cité, t. I, p. 7.

<sup>221</sup> Laurent Joubert, *ibid.*, t. I, p. 63.

grossesse et de l'enfantement, et de l'impact des divers aspects de la vie quotidienne sur la santé.

Selon une hypothèse de J. Boucher, les thématiques abordées par Joubert dans la première partie « semble[raient] répondre du *tac au tac*<sup>222</sup> » à certaines notions médicales parsemées dans l'œuvre de Rabelais, par exemple lorsqu'il est question de la durée des grossesses, où Joubert « entreprend de prouver contre l'opinion des philosophes et des médecins qu'une femme peut porter plus de neuf mois<sup>223</sup> ». Le médecin avance effectivement qu'une femme « enfante quelque fois a sept mois, communément à neuf, quelquefois à dix et à onze, tous ces termes étant bons et vitals<sup>224</sup> ». Rabelais met en scène le même questionnement, qui préoccupe autant les médecins que les légistes du XVI<sup>e</sup> siècle, dans l'épisode à la fois comique et érudit de la naissance de Gargantua, qui « fut unze moys porté au ventre de sa mere<sup>225</sup> », où il évoque une pléthore d'autorités antiques et contemporaines, dont Hippocrate, Pline, Varron, Aristote et Aulu-Gelle, afin de démontrer que les femmes peuvent aussi longtemps, « voire dadavantage, [...] ventre porter, mesmement quand c'est quelque chef d'œuvre, et personnage que doibve en son temps faire grandes prouesses<sup>226</sup> ». L'édition de 1578 des *Erreurs populaires* est suivie d'une annexe abordant la question courante : « Quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler<sup>227</sup> », où Joubert relate la fable des enfants élevés par des parents muets et qui, « [p]assé deux ans, [...] prononcèrent quelquefois ce mot Bec, qui en langage Phrygien signifie du Pain<sup>228</sup> ». Le médecin soutient que « la parolle, qui est une vois significative, exprimant les conceptions de l'ame raisonnable, procede totalement d'une science ou discipline, laquelle on comprend par le moien de l'ouïe<sup>229</sup> », c'est-à-dire qu'il n'existe

<sup>222</sup> J. Boucher, « Rabelais et Laurent Joubert », *Revue d'histoire de la pharmacie*, Paris, 1933, vol. 21, n° 83, p. 142.

<sup>223</sup> J. Boucher, *ibid.*, p. 142.

<sup>224</sup> Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, ouvr. cité, t. I, p. 116.

<sup>225</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 14.

<sup>226</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 15.

<sup>227</sup> Laurent Joubert, *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, Simon Millanges, 1578, p. 573.

<sup>228</sup> Laurent Joubert, *ibid.*, p. 575.

<sup>229</sup> Laurent Joubert, *ibid.*, p. 577.

aucun langage naturel inné et commun à l'homme. On retrouve, encore une fois, un épisode similaire chez Rabelais, qui relate la même fable dans le *Tiers livre* (ch. XIX) et en tire des conclusions semblables : « C'est abus dire que ayons langage naturel. Les langaiges sont par institutions arbitraires et convenences des peuples : les voix (comme disent les Dialecticiens) ne signifient naturellement, mais à plaisir<sup>230</sup> ». Comme le signale Mireille Huchon, Rabelais récuse, autant dans cet épisode que dans celui de l'enfance de Pantagruel (*Pantagruel*, ch. IV), la notion d'une langue naturelle, qui soulevait alors de vifs débats et s'opposait à celle de l'arbitraire humain. Ce questionnement s'inscrit dans un contexte « d'interprétations divergentes [de la Genèse] quant à la filiation des langues et à la place occupée par l'hébreu<sup>231</sup> » comme langue-mère. Il faut ainsi peut-être voir dans cette corrélation thématique et idéologique entre les deux érudits non pas le témoignage d'une lecture à tendance imitative que Joubert ferait de Rabelais, mais plutôt un ensemble de débats d'actualité et de préoccupations communes aux médecins du XVI<sup>e</sup> siècle et dont l'un comme l'autre sont à l'affût.

En plus de ces parallèles, les *Erreurs populaires* font une mention humoristique et très brève d'un élément qui relève de la fiction narrative de la chronique pantagruéline. Il s'agit d'un épisode du *Tiers livre* (ch. XXVIII) emprunté aux facéties du Pogge, où les protagonistes évoquent diverses façons d'éviter le cocuage et où frère Jean relate l'histoire d'Hans Carüel,

home docte, expert, studieux, home de bien, de bon sens, de bon jugement [... mais] ventru quelque peu, branslant de teste, et aulcunement mal aisé de sa personne [... qui, sur] ses vieulx jours [...] espousa la fille du baillif Concordat,

---

<sup>230</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 409.

<sup>231</sup> Mireille Huchon, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1981, t. XVI, p. 4.



jeune, belle, frisque, guallante, advenente, gratieuse par trop envers ses voisins et serviteurs<sup>232</sup>.

Hans Carüel, tentant par tous les moyens de faire cesser à sa femme ses relations adultères, rêve une nuit

qu'il parloit au diable et qu'il luy comptoit ses doleances. Le diable le reconfortoit, et luy mist un anneau on maistre doigt disant. « Je te donne cestuy anneau : tandis que l'auras on doigt ta femme ne sera d'aultruy charnellement congneue sans ton sceu et consentement [...] »<sup>233</sup>,

après quoi il se réveille « et trouva qu'il avoit le doigt on comment a nom ? de sa femme<sup>234</sup> », c'est-à-dire en son sexe, remède infailible contre le cocuage. Là où l'épisode rabelaisien constitue une pointe humoristique anti-féministe visant le stéréotype de l'infidélité féminine, Joubert aborde ce sujet avec sérieux au livre V (ch. IX) de la première partie de ses *Erreurs populaires*, où il est question des diverses façons de vérifier le pucelage et de ses enjeux « à l'honneur ou déshonneur des filles ; à la dissolution du mariage contracté avec un impuissant ou froid et maléficié et condamnation ou absolution de celui que l'on accuse d'avoir forcé ou violé ou volontairement défloré une fille<sup>235</sup> ». Le chapitre se clôt sur le thème des femmes aux mœurs légères, qui tentent de se faire passer pour vierges lors de leur nuit de noces, et sur le sujet du pucelage, qui est « difficile à garder, voire impossible, si la sagesse, pudicité et honnêteté de la fille ou femme ne le garde elle-même<sup>236</sup> », ce sur quoi Joubert renchérit : « Je ne sais si à tel mal, on pourrait trouver un seul remède, que l'agneau [*sic*] de Hans Caruel duquel Pantagruel vous fera sage

<sup>232</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 442.

<sup>233</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 443.

<sup>234</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 443.

<sup>235</sup> Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, ouvr. cité, t. II, p. 233.

<sup>236</sup> Laurent Joubert, *ibid.*, p. 252.

si vous voulez<sup>237</sup>. » L'évocation du « remède infallible » de Rabelais contre le cocuage ne constitue pas une solution réelle et sérieuse au problème du pucelage difficile à garder, mais plutôt une pointe humoristique contre l'incapacité des femmes à résister à leurs instincts libidineux.

Ce passage des *Erreurs populaires* ne témoigne pas exactement de la même réception érudite de Rabelais que celle de Belon, même s'il inscrit, à l'instar de ce dernier, un élément fictionnel rabelaisien en contexte savant. Rabelais s'y trouve associé, dans un but ludique, à un discours sérieux sur le pucelage, étoffé de plusieurs exemples et démonstrations. Cet emprunt, qui ne constitue pas une imitation à proprement parler, témoigne du fait que Joubert a lu Rabelais et qu'il partage avec lui une somme de connaissances et de préoccupations médicales, ainsi qu'un goût pour les pointes d'humour anti-féministe, que l'on retrouve chez bon nombre de leurs contemporains. Il atteste l'existence d'un lectorat érudit de Rabelais, apte à reconnaître, d'une part, les enjeux savants et le plus haut sens de l'œuvre rabelaisienne, tout comme le propose son évocation en tant qu'autorité sur les habitudes alimentaires des Français de l'*Histoire de la nature des oyseaux*, et, d'autre part, capable d'apprécier son humour, qui combine souvent érudition et grivoiserie, lectures que l'on retrouve également combinées dans les *Joyeuses recherches de la langue tolosaine* de Claude Odde de Triors, parues la même année. Le célèbre anneau d'Hans Caruël a assurément marqué l'imaginaire du lectorat de Rabelais puisqu'il fait à nouveau l'objet d'une allusion fantaisiste à la fin de l'édition de 1587 des *Triumphes de l'abbaye des Conards*<sup>238</sup>. De son vivant, Joubert a joui d'un renom considérable auprès de ses pairs, qui « lui vaut d'être souvent appelé au chevet des notables de la ville<sup>239</sup> ». Chacun des deux volumes publiés de ses *Erreurs populaires* a fait l'objet d'une demi-douzaine d'éditions au XVI<sup>e</sup> siècle seulement, avant d'être oublié par la postérité, sauf de quelques

<sup>237</sup> Laurent Joubert, *ibid.*, p. 252. Note : l'édition de 1578 des *Erreurs populaires*, parue chez Millanges, mentionne bien « l'anneau de Hans Caruël », et non « l'agneau ».

<sup>238</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 330-331.

<sup>239</sup> Madeleine Tiollais, « Biographie », dans Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, ouvr. cité, t, I, p. 11.

érudits, ce qui n'empêche pas Sainéan de voir en lui « [l]e médecin le plus connu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>240</sup> ».

Ainsi, les textes de Belon et de Joubert constituent deux maillons érudits de la chaîne de réception des écrits de Rabelais. Chez Belon, la référence rabelaisienne est sérieuse et dépouillée de son contexte originel – il renvoie le lecteur au *Quart livre* pour une liste exhaustive des plats servis typiquement dans les banquets français, sans tenir compte du fait qu'il s'agit, en l'occurrence, d'un banquet fictif chez les Gastrolatres – alors que chez Joubert, l'évocation de Rabelais sert de pointe humoristique anti-féministe. Dans les deux cas, la figure du maître n'en demeure pas moins associée à un ouvrage érudit, que seul un lectorat en quête de connaissances savantes irait consulter.

### 3.3 POUVOIR POLITIQUE ET CONFLITS RELIGIEUX : LES ENJEUX D'UN SIÈCLE

Tout le XVI<sup>e</sup> siècle est marqué par de violentes polémiques religieuses et d'intenses conflits politiques entre les grandes puissances européennes, particulièrement la France, l'Angleterre et l'Espagne. Dès le début de cette ère, on assiste à une remise en question des dogmes de l'Église romaine, établis depuis des siècles, et on voit apparaître les premières traductions de la Bible en langue vernaculaire, dont celle du théologien allemand Luther, en 1522 – qui avait également fait paraître quelques années plus tôt ses *95 thèses contre les indulgences* (1517) que les prêtres vendaient aux fidèles afin de racheter leurs fautes. Ce document lui vaut d'être excommunié, à la suite de quoi il fonde sa propre doctrine : « justification par la seule grâce de Dieu, salut par la foi et non les œuvres, vérité dans

---

<sup>240</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 220.

l'Écriture et non dans les commentaires de l'Église, médiation directe entre Dieu et ses fidèles par le Christ<sup>241</sup> ».

Dès lors s'engage le schisme de l'Église catholique telle qu'elle était connue jusque-là, et émergent de nouvelles dénominations religieuses, qui participent d'une polémique, comme le souligne Claude Postel, d'abord

catholico-catholique, dénonçant mœurs et abus de L'Église romaine sous une verve gallicane bien dans la tradition du Moyen Âge. Celle [la polémique] qui, ensuite et pendant longtemps, va opposer catholiques et réformés, nous a semblé prendre naissance avec l'affaire des Placards<sup>242</sup>

contre la messe d'Antoine Marcourt, apposés dans toute la France, incluant sur la porte de la chambre du roi, qui est alors à Amboise, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534. À partir de ce moment, François I<sup>er</sup> est contraint de se montrer moins tolérant envers les réformés, et ses politiques royales se font répressives. Nombre de protestants, donc Jean Calvin, se voient forcés de fuir la France et se réfugient en Suisse, pays à partir duquel ils continuent de propager leurs idées dans les pays avoisinants.

C'est toutefois à partir de la moitié du siècle et particulièrement sous le règne d'Henri II, qui tente tant bien que mal de contenir l'essor du protestantisme, qu'il devient clair que la conciliation entre catholiques et réformés n'est plus possible. Les premiers conflits éclatent, violents, sous François II et Charles IX, et s'étendent « [d]e la Conjuration d'Amboise (1560) au dépôt des armes par les derniers ligueurs (1598), [période durant laquelle] les historiens dénombrent huit guerres – c'est-à-dire huit prises d'armes

---

<sup>241</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 49.

<sup>242</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 59-60.

significatives suivies de signatures de traités<sup>243</sup> ». Eliane Viennot décrit, de façon très éloquente, cette

époque où les paix sont à peine signées que l'on recommence à se battre sporadiquement, où les convictions religieuses conduisent des populations entières à s'entre-tuer, où des villes ne cessent de passer d'un camp à un autre mais où des régions entières sont épargnées par la tourmente, où l'on voit des troupes huguenotes commandées par des catholiques (et vice-versa), où bon nombre changent de bord au gré des rapports de force, et où d'autres trouvent moyen de tirer profit des « malheurs du temps »<sup>244</sup>.

À partir de la décennie 1560, années de grandes violences où des villes entières sont assiégées et saccagées par les protestants, la littérature polémique devient de plus en plus virulente et les libelles se multiplient : « discours, avertissements, remontrances, requêtes, harangues, exhortations, résolutions<sup>245</sup> » ornent désormais les titres et annonces de toute une vague de littérature de combat dont les textes, en prose ou en vers, sont souvent anonymes ou encore clandestins et paraissent « sans aucune mention d'auteur, d'imprimeur, de lieu et de date d'impression<sup>246</sup> ». La grande nouveauté des pamphlets de cette époque, qui constitue un « fait nouveau lourd de conséquences pour la monarchie[, est qu'ils] vont exprimer une remise en question des relations qui unissent le roi et ses sujets<sup>247</sup> », symptôme d'une population lasse des changements de camp de ses dirigeants, des guerres et des disettes qui marquent le règne d'Henri III, fort impopulaire en son temps. C'est, pour Jean-Marie Constant, « dans ce climat de peur des huguenots que naquirent les premières ligues, dès 1561<sup>248</sup> », constituées de catholiques révoltés contre les protestants.

<sup>243</sup> Éliane Viennot, « Les femmes dans les “troubles” du XVI<sup>e</sup> siècle », art. cité, p. 2.

<sup>244</sup> Éliane Viennot, *ibid.*, p. 2.

<sup>245</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, ouvr. cité, p. 120-121.

<sup>246</sup> Claude Postel, *ibid.*, p. 121.

<sup>247</sup> Claude Postel, *ibid.*, p. 120.

<sup>248</sup> Jean-Marie Constant, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996, p. 55.

C'est toutefois vers la fin des années 1580 et au début des années 1590 que ce « mouvement, fomenté par le pape et les hommes noirs, financé par les doublons du roi d'Espagne, imposant sa loi au peuple des villes et menant la France à sa ruine par fanatisme religieux<sup>249</sup> », c'est-à-dire la Ligue, connaît son apogée. Elle sera d'abord dirigée par le duc de Guise, qui s'oppose à la succession d'Henri III par le huguenot Henri de Navarre et qu'Henri III fait assassiner, puis par le duc de Mayenne. Ce dernier fait convoquer, en 1590, des États Généraux de la Ligue, qui ont lieu à Paris les 17 et 27 janvier 1593 et d'où naît « l'idée que le meilleur moyen d'avoir un roi catholique était d'inviter le roi de Navarre à se convertir<sup>250</sup> ». Le nouveau roi, Henri IV, acceptera d'abjurer la religion protestante en 1594, avant de déclarer la guerre à l'Espagne, en janvier 1595.

Le règne d'Henri IV sera long et difficile, marqué par les famines, les guerres et le mécontentement du peuple et de la noblesse – surtout protestante, qui lui reproche de l'avoir abandonnée –, mais également par la signature de l'Édit de Nantes, en avril 1598, qui met fin aux guerres de religion et concède aux protestants le droit de pratiquer leur culte. Il aura fallu, comme le souligne Postel, « dix ans de répression – de 1550 à 1559 – et plus de trente ans de guerre civile – de 1562 à 1598 – avant que la France [ne parvienne]<sup>251</sup> » à faire coexister les confessions catholique et protestante.

À Henri IV, assassiné en 1610, succède son fils, Louis XIII, roi catholique marié contre son gré à Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Le jeune souverain gouverne d'abord sous la régence de sa mère, Marie de Médicis, puis s'attaque, avec le soutien du cardinal de Richelieu, aux privilèges acquis par les protestants durant le règne de son père.

---

<sup>249</sup> Frank Lestringant et Daniel Ménager (sous la dir. de), *Études sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, coll. « Études de philologie et d'histoire », 1987, p. 9.

<sup>250</sup> Jean-Marie Constant, *La Ligue*, ouvr. cité, p. 288-289.

<sup>251</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, ouvr. cité, p. 84.

### 3.3.1 Rabelais, de moine à hérétique (1532-1553)

Dès ses jeunes années au couvent des cordeliers de Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte, Rabelais fait la connaissance de Pierre Lamy, « licencié en droit canonique<sup>252</sup> », et s'initie à l'humanisme grâce à l'étude du grec ancien – leurs livres seront d'ailleurs confisqués<sup>253</sup> – et à sa correspondance avec l'humaniste Guillaume Budé, secrétaire du roi François I<sup>er</sup>. Rabelais était un homme de religion et de foi, « un évangélique [d'une part] capable de manier les textes de la Bible, [...] qui connaît bien les pères de l'Église<sup>254</sup> » et respecte en plusieurs points l'exégèse traditionnelle autant qu'il se montre, d'autre part, ouvert et favorable aux idées nouvelles de son temps, même s'il n'adhère jamais à la religion protestante. Il s'intéresse, avec un regard critique et empreint des idées d'Érasme, aux doctrines de Luther et Calvin,

restant toujours plus proche des Luthériens que des Calvinistes. Il s'oppose dans son roman à l'affirmation luthérienne du serf arbitre, mais c'est surtout afin d'établir des nuances. Calvin, au contraire, y est nommément accablé d'injures, et sa théologie est assimilée à une sorte de prestidigitation<sup>255</sup>

critiquée dès le *Tiers livre* et « attaqu[ée] de la façon la plus fondamentale<sup>256</sup> » dans la seconde version du *Quart livre*, vif brûlot anti-papiste et gallican extrêmement critique à l'égard du pape Jules III, allié de Charles Quint – qui vaut à Rabelais de violentes répliques de la part des calvinistes, qui le condamnent et le tournent en dérision.

Ces accusations n'empêchent en rien Rabelais de promouvoir un évangélisme pur, non schismatique et fondé sur des bases orthodoxes, mais opposé à l'idée blasphématoire

<sup>252</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 79.

<sup>253</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 88.

<sup>254</sup> Michael A. Screech, *L'Évangélisme de Rabelais : aspects de la satire religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1956, t. II, p. 25.

<sup>255</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 49.

<sup>256</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 42.

d'un *Dieu en terre*. Il propose ainsi une violente satire de « tout le système “papiste” et l'autorité sur laquelle il se fonde<sup>257</sup> ». Son œuvre entière met d'ailleurs en scène l'actualité politique de son époque et renvoie « l'image la plus complète et la plus fidèle de la société française à l'époque de la Renaissance<sup>258</sup> », si bien que ses idées et ses attaques répétées contre les différentes instances du pouvoir religieux ont fait de lui, dès 1543, l'objet de censures et d'accusations d'hérésie. La prudence l'avait par ailleurs certainement contraint à remplacer, à partir de l'édition de 1542, les nombreuses déclinaisons péjoratives de « lyripipion theologal<sup>259</sup> », « Sorbonistes<sup>260</sup> », « Sorbonicoles<sup>261</sup> » et autres « Sorbonagres<sup>262</sup> », que l'on retrouvait jusqu'alors dans *Gargantua* (ch. XIII, XVIII, XX et XXI), par le terme « sophiste », qui « désigne au XVI<sup>e</sup> siècle plus précisément le professeur de dialectique à la faculté des arts<sup>263</sup> ». Comme le relate Mireille Huchon,

François I<sup>er</sup>, averti des accusations d'hérésie portant contre les écrits de Rabelais, s'était fait lire ses livres par son plus docte et fidèle *Anagoste*, « lecteur » en grec. Il n'y avait trouvé aucun passage suspect, le sujet et le thème unique de ses ouvrages n'étant, selon leur auteur, que folâtreries joyeuses, hors de toute offense de Dieu et du roi. Il en avait été de même pour Henri II. La faculté de théologie ne partageait pas une telle indulgence, elle qui, à partir de 1544, inscrivit régulièrement les œuvres de Rabelais sur sa liste des livres censurés<sup>264</sup>.

Cet écart extrêmement important entre la réaction de la royauté et celle de la Sorbonne témoigne à la fois des implications politiques de l'œuvre de Rabelais, de l'appréciation de la cour à son égard, et des difficultés d'interprétation que pose son œuvre. Ses positions en matière de croyances religieuses sont, encore aujourd'hui, difficiles à

<sup>257</sup> Michael A. Screech, *ibid.*, p. 79.

<sup>258</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 187.

<sup>259</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1109.

<sup>260</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1111.

<sup>261</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1113.

<sup>262</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1113.

<sup>263</sup> Mireille Huchon, *ibid.*, p. 1100.

<sup>264</sup> Mireille Huchon, *Rabelais*, ouvr. cité, p. 18.



établir avec précision, tant en raison de la prudence dont il faisait preuve qu'à cause des nombreuses nuances et positions intermédiaires qu'elles supposent. Ces difficultés n'ont toutefois pas empêché de nombreux auteurs de s'approprier son autorité intellectuelle pour étayer leur argumentation et utiliser son œuvre « dans un but plutôt polémique que littéraire<sup>265</sup> ». On retrouve, comme le souligne Claude La Charité, une

convergence lexicale frappante entre les pamphlets de la Réforme et l'œuvre rabelaisienne, plus grande sans doute qu'avec n'importe quelle autre œuvre d'un auteur de l'époque [...] les polémistes religieux vont quand même puiser bon nombre d'expressions ou de termes dans le *corpus* rabelaisien pour en faire des armes de combat<sup>266</sup>

et cela, que leurs pamphlets soient en faveur de la Réforme ou hostiles à celle-ci.

Le premier de ces pamphlets, parus du vivant de Rabelais, est le *Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, premier ouvrage imprimé, en 1533, par Pierre de Vingle à Neuchâtel. Il est composé par le prédicateur réformé Antoine Marcourt (1485-1561), premier pasteur de Neuchâtel, seule ville de langue française où la Réforme est librement prêchée. Marcourt, qui approchait alors la cinquantaine, est également l'auteur des Placards contre la messe papale d'octobre 1534 ainsi que de quelques traités reprenant l'essentiel de ses placards, dont le *Petit Traicté tresutile et salutaire de la sainte Eucharistie [...]* (1534) et la *Declaration de la Messe [...]* (1534). Son *Livre des marchans* a fait l'objet d'au moins 12 éditions au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, dont huit du vivant de l'auteur – les deux premières affichent le pseudonyme du sire Pantapole –, parues, notamment, chez

<sup>265</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, texte présenté et annoté par Neil Goodley, Exeter, University of Exeter, 1976, p. xii-xiii.

<sup>266</sup> Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », dans Diane Desrosiers-Bonin et William Kemp (sous la dir. de), *Littératures*, Montréal, 2007, n° 24/2 (actes du colloque *Les Imprimés réformés de Pierre de Vingle (Neuchâtel, 1533-1535)*), p. 32.

Pierre de Vingle (1534) ; à Genève chez Jean Michel (1541-1544), chez Jean Gérard (1548) et chez Jean de Laon (1555) ; et finalement à Strasbourg chez Rémy Guédon (1547). Quatre éditions sont réputées perdues. Il fera incessamment l'objet d'une édition critique de Geneviève Gross<sup>267</sup>, à paraître en 2015.

En 1541 paraît, sans nom d'éditeur, un ouvrage singulier, intitulé les *Triumphes de l'abbaye des Conards, sous le resveur en decimes fagot Abbé des Conards, contenant les criees et proclamations faites, depuis son advenement jusques à l'An present*, qui se veut un récit anonyme des fêtes carnavalesques de la Confrérie des Conards de Rouen, organisées depuis le XV<sup>e</sup> siècle lors des jours gras afin de faire la satire du clergé et pendant lesquelles ont lieu processions, mascarades et autres assemblées publiques. Les *Triumphes de l'abbaye des Conards* sont réédités à deux reprises en 1587 à Rouen chez Nicolas Dugord et chez Louis Petit, et ont fait l'objet, en 1874, d'une édition contenant une « Notice sur la fête des fous<sup>268</sup> » par Marc de Montifaud, véritable nom de Marc-Amélie, parue à Paris chez Librairie des bibliophiles, ainsi que d'une édition d'Hervé Bréchet, dépourvue d'annotations et de toute prétention bibliographique, parue à Rouen (2009) chez Les penchants du roseau.

Le dernier ouvrage publié du vivant de Rabelais à réutiliser son œuvre à des fins de polémique religieuse et politique est le *Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple PANTAGRUEL*, du prêtre chartrain Laurent Desmoulins (145?-1525?). Il s'agit d'une réédition posthume et largement modifiée, parue à Paris en 1549, d'un ouvrage originellement imprimé par Jean Petit et Michel Le Noir en 1511, également à Paris, sous le titre du *Catholicon des maladvisez, autrement dit le cymetiere des malheureux*. L'ouvrage est constitué d'une longue liste satirique des tares qui affectent

---

<sup>267</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des Marchans d'Antoine Marcourt : une satire anticléricale au service de la Réforme*, édition critique du texte (1533-1544), introduction et notes par Geneviève Gross, Paris, Champion, à paraître.

<sup>268</sup> Marc de Montifaud, « Notice sur la fête des fous », *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. v-xxxii.

notamment la noblesse, le clergé et les femmes. Il n'a fait l'objet d'aucune réédition postérieure à 1549, ni d'édition critique récente.

### 3.3.1.1 Le programme évangéliste temporairement pantagruélique des *Marchans* d'Antoine Marcourt

Paru presque immédiatement après *Pantagruel*, le *Livre des marchans* d'Antoine Marcourt est un bref pamphlet évangélique qui prône le salut sans les œuvres, composé en prose et en langue vernaculaire française, et comptant 44 pages. Il ne comporte aucune division ni schéma narratif et critique acerbement plusieurs « abuz trop manifestes fort briefvement touchez<sup>269</sup> » commis par les prêtres et les moines, ces « maistres mensongiers, introduisans sectes de perdition, renonceans le seigneur qui les a racheptez, blasphemans la voye de verite<sup>270</sup> ». Parmi ces abus se trouvent la vente des « biens visibles, et invisibles, du ciel, de la terre, et des enfers, [...] de bulles, de pardons, indulgences, remissions, dossemens, aultres reliques et rogatons, expectatives, dispenses, exemptions, de sacremens, et saintes œuvres de dieu<sup>271</sup> » ; le prix variable de la messe selon qu'il s'agisse « d'ung chanoine plus chiere que d'ung vicair : d'ung abbe que d'ung moyne : d'ung evesque que d'ung doyen<sup>272</sup> » qui y officie, et le trafic de cire et de chandelles, que les dévots allument et que les marchans s'empressent d'« empoigner et de souffler, et pour le pris la revendr[e] a ung autre<sup>273</sup> ». L'auteur emploie toute une série de métaphores pour désigner les prêtres et les moines, qu'il dépeint comme de mauvais bergers, des marchands cupides et des « loupz ravissans [dont] les brebis de Jesuchrist se puissent garder<sup>274</sup> », et insiste « surtout – il y revient sans cesse – sur l'habileté diabolique des prêtres à tirer parti de tout et à abuser “le

<sup>269</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ai, v<sup>o</sup>.

<sup>270</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Aiii, v<sup>o</sup>.

<sup>271</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Avi, r<sup>o</sup>.

<sup>272</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Bi, r<sup>o</sup>.

<sup>273</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Bii, v<sup>o</sup>.

<sup>274</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Ciiii, r<sup>o</sup>.

simple populaire<sup>275</sup> ». L'intitulé de son *Livre des marchans* a peut-être été inspiré, comme le suggère Claude La Charité, par l'un des titres de la librairie de saint Victor<sup>276</sup> de *Pantagruel* (ch. VII), « Le poulemart des marchans<sup>277</sup> ».

Antoine Marcourt est le tout premier véritable singe de Rabelais, bien que l'influence de ce dernier se faisait déjà sentir sur quelques-unes des *Grandes chroniques*<sup>278</sup> (1532-1534), et son pamphlet polémique constitue « la première allusion de la littérature française au héros rabelaisien et à son compagnon Panurge, mais aussi la première mention d'un épisode précis de ses aventures<sup>279</sup> », évoqué dès le prologue, qui en appelle à l'autorité « de la haulte majesté du preux et venerable seigneur Pantagruel, lequel droictement en scaura juger : car autrefois il a sentié merueilleusement au proffit des parties, comme il appert en ses Annales et Croniques<sup>280</sup> », renvoi implicite au procès de Baisecul et Humevesne (*Pantagruel*, ch. X à XIII). La première édition du pamphlet, parue en 1533, mentionne explicitement deux protagonistes centraux des récits rabelaisiens, Pantagruel, nommé dès le titre, et Panurge, auquel Marcourt fait allusion dans le passage suivant : « Voicy de terribles marchans qui ainsi marchandent de leur dieu. Il vendent dieu et diable, rien ne leur eschappe. Ilz conjurent, ilz charment le temps, la gresle la tempeste, bref en toutes choses ilz font rage, trop plus subtilz que Panurge<sup>281</sup> ». Il s'agit d'une référence à l'habileté rhétorique dont fait preuve Panurge dans *Pantagruel*, autant dans l'épisode de l'argumentation par signes contre l'anglais Thaumaste (ch. XVIII à XX) que dans celui où il explique comment il tire profit de la vente de « grandes vieilles sempiterneuses qui

<sup>275</sup> Gabrielle Berthoud, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1973, p. 114.

<sup>276</sup> À ce propos, voir Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », art. cité, p. 13-32.

<sup>277</sup> François Rabelais, « *Pantagruel* », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 239.

<sup>278</sup> *Les Chroniques Gargantuaines*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Moderne, 2000, 304 pages.

<sup>279</sup> Gabrielle Berthoud, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, ouvr. cité, p. 111.

<sup>280</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ai, v<sup>o</sup>.

<sup>281</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Bii, r<sup>o</sup>.

n'avoyent dentz en gueulle<sup>282</sup> ». De plus, l'auteur neuchâtelois propose de nouveaux noms à l'onomastique similaire et empruntée, en tout ou en partie, au grec ancien, dont le pseudonyme de « sire Pantapole<sup>283</sup> » – qui vend tout – et celui du personnage « Panorme le bon marchand<sup>284</sup> » – le tout énorme.

Si la première édition du *Livre des marchans* profite du succès de *Pantagruel*, il en est autrement de sa réédition de 1534, qui supprime toutes les allusions explicites à l'œuvre de Rabelais, incluant le pseudonyme de « Pantapole », qui est d'abord remplacé par la mention du « premier autheur », puis fait place, à partir de l'édition de 1544, au véritable nom de l'auteur. Marcourt y rejette toute filiation explicite avec le maître, peut-être à cause de la « dénonciation de *Pantagruel* par la Sorbonne<sup>285</sup> », qui en aurait rendu l'évocation compromettante, ou encore à cause d'une mention par Rabelais, dans *Gargantua*, des « beaulx placquards de merde<sup>286</sup> », qui sera supprimée dès 1535 et qui fait allusion aux placards des théologiens contre Béda, mais que Marcourt a pu concevoir comme une attaque envers ses propres placards contre le messe d'octobre 1534. Il est également possible que Marcourt se soit aperçu du refus de Rabelais d'adhérer à la nouvelle religion protestante et d'être solidaire de la Réforme neuchâteloise, et ait par conséquent décidé de dissocier son œuvre de celle du maître. Quoi qu'il en soit, le *Livre des marchans* parvient à fonctionner même sans aucune référence explicite à Rabelais, ce qui lui confère un statut à part dans la production pararabelaisienne. Marcourt propose une argumentation qui lui est propre, un « acte nécessaire par lequel il exhorte les lecteurs au réveil et au changement<sup>287</sup> » :

<sup>282</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 278.

<sup>283</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ai, r<sup>o</sup>.

<sup>284</sup> Antoine Marcourt, *ibid.*, f. Biii, r<sup>o</sup>.

<sup>285</sup> Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », art. cité, p. 16.

<sup>286</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1108.

<sup>287</sup> Geneviève Gross, « Antoine Marcourt. *Le Livre des Marchans* et ses rééditions. Miroir d'un conflit entre l'« ancienne » et la « nouvelle » école ? », *Cinq siècles d'histoire religieuse neuchâteloise. Approches d'une tradition protestante. Actes du colloque de Neuchâtel (22-24 avril 2004)*, sous la dir. de Jean-Daniel Morerod, Loris Petris, Pierre-Olivier Lécho et Frédéric Noyer, Genève, Droz, Publications de la Faculté des Lettres de Neuchâtel, 2008, p. 102.

Las quand sera ce que nous verrons accompli ce que dieu a promis par son prophete Zacharie : disant, Il n’y aura plus de marchand en la maison du seigneur dieu en ce jour la. O jour tres desirable tant heureux seront ceux qui te verront, certes c’est grand merveilles que le monde peult soustenir ung si horrible et outrageux fardeau, car il n’y a desolation sur la terre, qui ne soit venue par ces espouventable et fallacieux marchans<sup>288</sup>.

L’ouvrage de Marcourt est ainsi d’abord et avant tout un pamphlet réformé paru dans le contexte de la multiplication des différentes écoles de pensée réformée, zwinglienne, calvinienne et luthérienne, qui se partagent le terrain de la Réforme suisse des années 1530-1560, dans laquelle Marcourt « s’inscrit et évolue, par son réseau, ses conceptions théologiques et ecclésiologiques<sup>289</sup> ». La suppression des allusions à l’œuvre rabelaisienne relève d’abord et avant tout, selon Geneviève Gross, d’un « changement de cap, d’une volonté d’utiliser son livre autrement<sup>290</sup> » ou, en d’autres termes, de transposer son texte dans le domaine du sérieux et du sacré, plutôt que du ludique.

Toutefois, comme le souligne Claude La Charité, même si le *Livre des marchans* perd

sa filiation explicite au *Pantagruel*, [il] conserve néanmoins une certaine manière rabelaisienne, dans des phénomènes intertextuels plus subtils, dans l’onomastique grecque, dans la critique de la justice et du latin, dans le lexique des « paovres gens » et, par dessus tout, dans la pratique d’un certain augustinisme rhétorique<sup>291</sup>.

Les deux ouvrages conservent des thématiques et des affiliations idéologiques communes, ainsi qu’un nombre de traits caractéristiques de la manière rabelaisienne :

<sup>288</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Avii, r<sup>o</sup>–Avii, v<sup>o</sup>.

<sup>289</sup> Geneviève Gross, « Antoine Marcourt. *Le Livre des Marchans* et ses rééditions. Miroir d’un conflit entre l’“ancienne” et la “nouvelle” école ? », art. cité, p. 98.

<sup>290</sup> Geneviève Gross, *ibid.*, p. 103.

<sup>291</sup> Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », art. cité, p. 31.

« phrase alerte, goût de la vie et du mouvement, apostrophes directes, accumulations de synonymes, feintes étourderies, vocables fantaisistes, jeux de mots<sup>292</sup> » en modestes proportions, ainsi que tout un lexique de métiers dérisoires, propre à l'invective<sup>293</sup>, dont on retrouve également des traces dans les textes, plus tardifs, de Nicolas de Horry<sup>294</sup> et Astrophile Le Roupieux<sup>295</sup>, et que le passage suivant illustre : « Puis on a veu ces papelars, ces fines bestes fresres caffars, en leur chemin baissant les testes, et porteurs de gringuenauldes, marchandans de leurs bonnes oeuvres<sup>296</sup> ». Le lexique de l'invective, rappelons-le, emploie souvent des listes de métiers dérisoires pour discréditer ses cibles, parmi lesquelles on compte les autorités religieuses, et puise, dès le pamphlet de Marcourt, à pleines mains dans l'univers narratif coloré du maître<sup>297</sup>.

Le *Livre des marchans* se présente sous l'aspect trompeur d'un ouvrage de déontologie commerçante, visant à

conquérir sans peine [le public catholique]. Libellé du titre, pseudonyme de l'auteur, lieu supposé d'impression [Corinthe], tout doit, à première vue, induire le lecteur en erreur et lui faire croire qu'il s'agit d'un petit traité inoffensif et amusant, destiné aux commerçants ou, tout au plus, d'une innocente satire des marchands<sup>298</sup>,

---

<sup>292</sup> Gabrielle Berthoud, « Le "livre des marchans" d'Antoine Marcourt et Rabelais », *François Rabelais. Ouvrage publié pour le IV<sup>e</sup> centenaire de sa mort*, Genève, Droz, 1953, t. VII, p. 91.

<sup>293</sup> À ce propos, voir Claude La Charité, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », art. cité, p. 13-32.

<sup>294</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 55-56.

<sup>295</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 80.

<sup>296</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voisin du seigneur Pantagruel*, ouvr. cité, f. Ciii, r<sup>o</sup>-Ciii, v<sup>o</sup>.

<sup>297</sup> À ce propos, voir Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, ouvr. cité, 500 pages.

<sup>298</sup> Gabrielle Berthoud, « Le "livre des marchans" d'Antoine Marcourt et Rabelais », art. cité, p. 90. Note : dans son édition de 1533, l'ouvrage se prétend « imprime a Corinthe » [f. Cvii, r<sup>o</sup>].

d'autant plus qu'il s'agit, tel que mentionné précédemment, du premier ouvrage imprimé chez Pierre de Vingle – beau-fils de Claude Nourry, lui-même imprimeur de *Pantagruel* –, nouvellement installé à Neuchâtel et dont la pratique en tant qu'imprimeur réformé n'a pas encore acquis la notoriété qu'elle atteindra dans les années suivantes. Marcourt a assurément dû déstabiliser son lectorat, puisqu'il est le « premier à avoir consacré, en français, un ouvrage entier à la vénalité des choses saintes et à avoir présenté ce thème sous de multiples aspects<sup>299</sup> », ce qui constitue une grande nouveauté dans l'horizon d'attente des ouvrages de polémique religieuse. Ainsi, le *Livre des marchans* de Marcourt est sans contredit l'un des jalons les plus significatifs de la réception de l'œuvre rabelaisienne au XVI<sup>e</sup> siècle, puisqu'il témoigne, d'une part, « de l'immédiate popularité du roman rabelaisien et de sa rapide diffusion jusqu'en Suisse romande<sup>300</sup> », donc par-delà les frontières françaises et, d'autre part, de « l'accueil réservé au *Pantagruel* de 1532 dans les milieux gagnés aux nouvelles doctrines religieuses<sup>301</sup> ». Il propose une lecture novatrice de l'œuvre du maître, érudite et associée à un plus haut sens dénonciateur et polémique, et qui se distingue de celle faite, à la même époque, par les *Grandes chroniques* et la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*<sup>302</sup> (1534), qui répondent à un goût du public pour les récits épiques. La réception de l'œuvre de Rabelais témoigne ainsi de sa place de choix au confluent de la culture savante et lettrée et de la tradition populaire et carnavalesque, que Patricia Eichel-Lojkine nomme les « ordre logique ou dialectique, (au sens que lui donne la scolastique) et ordre ambivalent<sup>303</sup> ». Comme elle le soutient, la « fonction de la parodie dans l'écriture de Rabelais semble être de servir de médiation entre [ces] deux cultures incompatibles<sup>304</sup> », phénomène qui transparaît clairement chez plusieurs de ses singes dès la publication du texte de Marcourt, surtout en ce qui a trait aux domaines de la polémique religieuse et de la dénonciation des abus du clergé. Ainsi, à sa suite, la

<sup>299</sup> Gabrielle Berthoud, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, ouvr. cité, p. 155.

<sup>300</sup> Gabrielle Berthoud, « Le “livre des marchans” d'Antoine Marcourt et Rabelais », art. cité, p. 88.

<sup>301</sup> Marcel de Grève, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1961, p. 59.

<sup>302</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], notice de Paul Lacroix, Genève, J. Gay et fils, 1867, 119 pages.

<sup>303</sup> Patricia Eichel-Lojkine, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2002, p. 250-251.

<sup>304</sup> Patricia Eichel-Lojkine, *ibid.*, p. 250.



réception dont témoignent les imitateurs de Rabelais oscille entre la lecture proposée par des textes comme la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels, imitation de Rabelais dans le genre du roman de chevalerie parodique, et les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Théodore de Bèze, ouvrage satirique moquant les mœurs dépravées des moines s'inscrivant dans l'horizon d'attente tracé par Marcourt. Il faut attendre moins de dix ans pour rencontrer, dans la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, deux autres textes associant explicitement Rabelais et polémique religieuse : les anonymes *Triumphes de l'abbaye des Conards* et le *Songe de Pantagruel* de François Habert.

Même si son pamphlet connaît une excellente diffusion au XVI<sup>e</sup> siècle – il fait l'objet d'au moins 12 éditions – Marcourt, qui s'installe à Genève en 1538 pour succéder à Calvin, n'est que très peu apprécié de son vivant par ses confrères réformés, dont « Farel, Calvin, Viret [et] leurs disciples[, qui] n'en parlent que pour le critiquer, le réfuter, l'écartier<sup>305</sup> ». Ces nombreuses éditions sont, pour Geneviève Gross, « révélatrices des débats doctrinaux internes de la Réforme suisse<sup>306</sup> » puisque Marcourt choisit délibérément la date des différentes parutions et impose des modifications significatives à son texte pour l'ajuster aux idées qu'il souhaite défendre à mesure que se creuse un écart entre les différentes écoles de pensée. Le *Livre des marchans* sera l'objet d'une édition critique de Geneviève Gross, à paraître en 2015.

### 3.3.1.2 Alcofribas et la confrérie des *Conards* de Rouen

Parus de façon anonyme et sans mention d'imprimeur, les *Triumphes de l'abbaye des Conards* sont une transcription singulière et éclectique des grandes fêtes carnavalesques

<sup>305</sup> Gabrielle Berthoud, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, ouvr. cité, p. 100.

<sup>306</sup> Geneviève Gross, « Antoine Marcourt. Le *Livre des Marchans* et ses rééditions. Miroir d'un conflit entre l'"ancienne" et la "nouvelle" école ? », art. cité, p. 94.

annuelles de Rouen, mise par écrit en 1541, soit respectivement neuf et sept ans après la parution de *Pantagruel* et de *Gargantua*, et huit ans après celle du *Livre des marchans*. Lors de ces fêtes traditionnelles, tenues au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles au cours des sept jours qui précèdent le mardi gras – appelés les jours gras –, la ville entière devenait le théâtre de mascarades et autres défilés, ainsi que d'un grand tribunal facétieux en plein air, où venaient plaider les conards – dérivé de cornards, c'est-à-dire cocus – et autres victimes d'injustice, devant un public composé de spectateurs de toutes les classes sociales et des membres de la confrérie, qui « occupent une place éminente dans la hiérarchie de la cité<sup>307</sup> ». Il s'agissait de l'une des rares périodes de l'année où l'on jouissait « du privilège de tout dire et de tout faire<sup>308</sup> ». Les fêtes se terminaient par un grand banquet tenu aux Halles de la Vieille-Tour, pendant lequel on « lisait, au lieu de la Bible, la chronique de Pentagruel<sup>309</sup> » à haute voix, suivie de la représentation de moralités et de mystères, puis de danses qui jetaient « les saltatrices toutes éperdues entre les bras des diacres, des sous-diacres ou des diacres soûls<sup>310</sup> ».

Les *Triomphes de l'abbaye des Conards* décrivent les différentes manifestations qui avaient lieu partout dans la ville : « conclave<sup>311</sup> » parodique, défilés et processions de chariots allégoriques, criées et lectures « [de] ballades et [d']écrits rimés qui explicitent la signification des travestissements et des mimes présentés<sup>312</sup> », banquets, distribution de « dizains copiés à la main ou imprimés<sup>313</sup> » etc., à travers un ensemble de pièces de divers genres littéraires, de langue latine et française, en prose ou versifiées. On y retrouve, outre

<sup>307</sup> Michel Rousse, « L'abbaye des Conards dans la vie sociale et culturelle de Rouen », *Première poésie française de la Renaissance : Autour des Puys poétiques normands. Actes du Colloque international organisé par le CÉRÉDI (Université de Rouen) 30 septembre-2 octobre 1999*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 410.

<sup>308</sup> Marc de Montifaud, « Notice sur la fête des fous », *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. vi.

<sup>309</sup> Amable Floquet, « Histoire des Conards de Rouen », *Bibliothèque de l'école des chartes*, Paris, Société de l'école des Chartes, 1840, t. 1, p. 113.

<sup>310</sup> Marc de Montifaud, « Notice sur la fête des fous », *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. xx.

<sup>311</sup> *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>312</sup> Michel Rousse, « L'abbaye des Conards dans la vie sociale et culturelle de Rouen », art. cité, p. 426.

<sup>313</sup> Michel Rousse, *ibid.*, p. 426.

des passages descriptifs, la retranscription d'une « bulle<sup>314</sup> » latine facétieuse ; d'un testament joyeux signé « Du Baise-Cul<sup>315</sup> » – dont le nom évoque le procès de Baisecul et Humevesne dans *Pantagruel* (ch. X à XIII) – ; d'ordonnances parodiques et de nombreux dizains, ballades et blasons, le tout précédé d'une « convocation conarde » incitant le peuple à venir participer aux fêtes :

Sortez, Conards, sortez des cachez lieux,  
 Pour plus qu'antan faire de bien en mieux :  
 Laissez banquets, manger, boire et repos,  
 Pour plus qu'antan vous monstrez bons supports,  
 Et affectez l'honneur de Conardie  
 Pour relever le bruit de Normendie.  
 Dimenche gras venez baguez, pasquez, flasquez,  
 Avec l'abbé, brouillez, cachez, masquez,  
 Soyez féaux, mettez-vous en devoir,  
 N'ignorez point de l'abbé le pouvoir :  
 Car la grand Court nous autorise en tout,  
 Masques porter jour et nuict jusque au bout ;  
 Le roy le veut, l'entend et le permet,  
 Plus nostre abbé, plus que jamais promet,  
 Et à la fin de mieux vous asseurer :  
 Faites paix-là et oyez referer  
 L'octroy de Court permis du roy aussi,  
 Pour vous ostenz de crainte et de soucy<sup>316</sup>.

L'ouvrage, dans son édition augmentée de 1587, se termine sur une « Blanque de plusieurs pièces excellentes et rares trouvez dedans les vieilles aumoires de l'abbaye, et addirez depuis le tems de Noé jusques à present qu'ils ont esté recouvertes<sup>317</sup> », qui se veut un catalogue d'objets fictifs de tout acabit, mélangeant réminiscences épiques et bouffonnerie, dans lequel on retrouve autant la « targe d'Ajax, de telle estoffe qu'on ne

<sup>314</sup> *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>315</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>317</sup> *Ibid.*, p. 113.

sçait que c'est, où sont par semblables gravez les faits d'armes de Caillette et Triboulet<sup>318</sup> », qui associe le héros mythologique grec, fils de Telamon et petit-fils de Zeus, aux fous des rois Louis XII et François I<sup>er</sup>, que les « griffes du griffon de Huon de Bordeaux, estimez par le greffier de Lorris à dix huit mil de quarts de ducats d'or<sup>319</sup> », qui allie le personnage des chansons de geste du XIII<sup>e</sup> siècle à l'auteur de la première partie du *Roman de la Rose* (ca 1230). Dans ce passage, que Montifaud rapproche « du fameux inventaire fait par Rabelais, des livres trouvés à Paris, à la librairie de Saint-Victor<sup>320</sup> » (*Pantagruel*, ch. VII), l'auteur anonyme énumère également l'« espée ou bracquemart de feu frere Jean des Entoumeures, garnie d'or, estimée par deffunt Guernotte à vingt deux mil moutons à la grand laine<sup>321</sup> », qui évoque à la fois la guerre contre les Dipsodes, où Panurge déclare :

Je (dist Panurge) entrepris de entrer en leur camp par le meillieu des gardes et du guet, et bancqueter avec eulx et bragmarder à leurs despens, sans estre congneu de nully, visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines et me prelasser par les bandes sans jamais estre descouvert<sup>322</sup>,

et l'épisode des moutons de Dindenault du *Quart livre* (ch. VI à VIII). L'auteur des *Triumphes* nomme également dans cet inventaire l'« anneau de Hans Carruel, propre pour garder les cocus de porter besicles, estimé à quatorze cens mil dix nobles à la roze<sup>323</sup> », qui appartient à un épisode du *Tiers livre* (ch. XXXVIII) dans lequel Rabelais se moque de l'incapacité des femmes à être fidèles<sup>324</sup>. Dans les *Triumphes de l'abbaye des Conards*, la mention de ces deux objets, dépourvue de toute signification et de toute évocation de leur

---

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>320</sup> Marc de Montifaud, « Notice sur la fête des fous », *ibid.*, p. xxx.

<sup>321</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 114.

<sup>322</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 302.

<sup>323</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 115.

<sup>324</sup> L'anneau d'Hans Carüel est également évoqué par Laurent Joubert dans son traité médical des *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé* (1578). À ce propos, voir le présent chapitre, p. 310-312.

contexte originel, que l'on peut imaginer mis en vente lors d'une enchère publique parodique, semble n'avoir pour seul objectif que de provoquer le rire du spectateur.

Ces deux emprunts ne constituent que quelques-unes des nombreuses évocations et imitations de l'œuvre de Rabelais parsemées dans les *Triumphes*, qui vont de figures de style – énumérations et autres allitérations, dont celle des « Cornus Conards qui portez cornus corps<sup>325</sup> » – à un ensemble de thématiques communes – celles de la bonne chère, du bon vin, de l'humour anti-monastique –, en passant par les mentions explicites d'Alcofribas, Pantagruel, Baise-Cul et des « sussepets et humevesnes<sup>326</sup> ». Ces deux derniers renvoient à l'épisode du procès de Baisecul et Humevesne (*Pantagruel*, ch. X à XIII), qui était également évoqué par Marcourt<sup>327</sup>, dont l'auteur des *Triumphes* n'a retenu que les noms à consonance scatologique des protagonistes. Alcofribas, pour sa part, est mentionné dans la description d'un des personnages allégoriques chevauchant à travers la ville durant un défilé,

revestu de drap noir en forme de deuil, sondit vestement couvert de grandes larmes d'argent, un chapperon blanc en sa teste, couvert de grandes larmes vertes en façon de deuil, son coursier couvert d'une attrapeure de drap noir, en forme de deuil semé de larmes d'argent, et portoit une enseigne attachée à une lance ou estoit figuré d'un costé force vaisselle d'or et d'argent. De l'autre costé estoient ces mots escrits : *Alchofribas le disoit bien*. Ce personnage étoit conducteur dudit pompe funebre de marchandise<sup>328</sup>.

Ce cavalier, dont la fonction représente le triste sort du « pauvre commun<sup>329</sup> », est associé directement avec le narrateur rabelaisien, lequel semble être perçu comme le dénonciateur des profiteurs et le défenseur du peuple. Il renvoie aux thèmes de l'avarice et

<sup>325</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 73.

<sup>326</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>327</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 322.

<sup>328</sup> *Les triumphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 30.

<sup>329</sup> *Ibid.*, p. 31.

des malheurs causés par l'argent et par les abus, notamment ceux de la noblesse et du clergé :

Trahison va par la terre et par l'air,  
Raison n'a lieu où argent veut aller,  
Marchandise est proche du cymetiere,  
La foy on cache et ne se monstre entiere,  
Envie court, on y ajoute Foy ;  
Faveur conduit comme ell' veut la matiere,  
Ainsi tout va contre la droite loy<sup>330</sup>.

Cette mention d'Alcofribas – orthographié Alchofribas et imprimé en caractères de haut de casse – est la seule évocation de l'univers narratif rabelaisien qui revête explicitement un caractère critique et un plus haut sens dans les *Triumphes de l'abbaye des Conards*, et son association à la notion de marchandise – explicite dans l'intitulé du cavalier – laisse supposer que le lectorat de l'époque connaissait peut-être le *Livre des marchans* de Marcourt et en associait le contenu polémique à la geste rabelaisienne. Elle constitue, pour Sainéan, une « preuve que le pseudonyme de Rabelais était déjà suffisamment familier au public d'une fête provinciale<sup>331</sup> », sans compter que son œuvre était lue pendant le dîner du mardi gras :

L'ordre du disner estoit telle : il y avoit six tables tout d'une longueur, et là estoient assis tout d'un costé, en forme de convent, ayant le regard l'un de l'autre. Au milieu y avoit un eschaffaut pour jouer les farces, comedies et morisques, fait de sorte qu'on pouvoit passer par dessous pour le service dudit disner ; et dessus

---

<sup>330</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>331</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 20.

y avoit un personnage abillé en hermite, assis sus une chaire, lequel, en lieu de Bible, lisoit continuelle, durant ledit disner, la Cronique Pantagruel<sup>332</sup>.

Cette dernière mention explicite de l'œuvre du maître ne relève pas de l'imitation, mais atteste le fait qu'elle était grandement appréciée au point d'être lue en contexte carnavalesque.

Les organisateurs des fêtes des Conards de Rouen semblent avoir pris un malin plaisir à renvoyer, dans toutes sortes de contextes, à la chronique pantagruéline, qui se voit souvent associée à l'humour grossier et scatologique, à la bonne chère, à l'imaginaire médiéval des romans de chevalerie – en somme, au divertissement populaire – ainsi que, dans une moindre mesure, à la défense du bon peuple. Si elles font appel au renom du maître afin de satiriser l'organisation cléricale et les dogmes de l'Église romaine, c'est sous la forme d'une mise en scène carnavalesque moqueuse, ludique et grotesque, dont le but est de faire rire un large public par le biais de la parodie et de l'exagération des travers du clergé.

Cette pratique témoigne de deux approches distinctes de la polémique religieuse et de la critique des mœurs du clergé : l'une, sérieuse, qui tente de discréditer l'adversaire en l'attaquant violemment, caractérisée par une verve acerbe, voire violente, et par le recours au lexique de l'invective – que l'on retrouve, par exemple, chez Marcourt et, plus tard, chez Reboul et Garasse –, et l'autre, comique, qui cherche à pointer un doigt moqueur vers les défauts de l'Église, qu'elle met en scène de façon ludique par le biais de parodies et de satires – dont celle de Bèze et la *Satyre ménippée* constituent d'excellents exemples. Ces deux tendances ne semblent toutefois pas incompatibles puisqu'on retrouve, même dans les amusants *Triomphes de l'abbaye des Conards*, certaines critiques plus sérieuses, dont la métaphore des

---

<sup>332</sup> *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, ouvr. cité, p. 79.

[loups ravissans d'estrangle guise, qui] soubs ombre de religion  
 Regnent, ce jour, papelardise  
 Et scysme, en mainte region,  
 Contre Dieu, la Foy et l'Eglise<sup>333</sup>,

qui vise les prêtres et les moines et qui est également utilisée autant par Marcourt dans son pamphlet réformé, que par Habert dans son allégorie pastorale pararabelaisienne, le *Songe de Pantagruel*, qui paraît l'année suivante.

Si Marcourt est le premier à imiter Rabelais dans le contexte de la montée du protestantisme et des conflits religieux qui en découlent, les *Triumphes de l'abbaye des Conards* constituent, pour leur part, la première mise en scène carnavalesque de l'Église romaine à évoquer explicitement l'œuvre du maître. Cette œuvre singulière est non seulement un jalon important de la chaîne de réception de la chronique pantagruéline par le biais de l'imitation littéraire, mais elle démontre également à quel point le public était friand des évocations et de la lecture de son œuvre lors des grandes fêtes populaires et des défilés. Malgré la présence d'éléments critiquant le clergé, l'édition de 1541 des *Triumphes*

n'a pas soulevé d'objection notable et est imprimée avec l'autorisation des autorités. Toutefois, dans le contexte sensible de 1587 [année marquée par le début de la seconde prise d'armes due aux guerres de religion], sa réédition provoque l'outrage de l'Église. En janvier 1587, les représentants de l'archevêque en appellent au parlement [...] et demandent à ce que toutes les copies en soient trouvées et détruites<sup>334</sup>,

---

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>334</sup> Reid Dylan, « Carnival in Rouen : A History of the Abbaye des Conards », *The Sixteenth Century Journal*, St-Louis, Foundation for Reformation Research, 2001, vol. 32, n° 4, p. 1048-1049. Texte original : « In 1541, despite the presence of some anticlerical satire, this booklet had not aroused any notable opposition and had been printed with the permission of the authorities. In the sensitive atmosphere of 1587, however, the same



avant que les fêtes elles-mêmes ne soient interdites par le cardinal de Richelieu, au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'existence de la fête des Conards de Rouen semble avoir été bien connue dans la France de l'époque et avoir été associée à l'imaginaire rabelaisien dès 1537. La première édition de la *Prognostication des prognostications*<sup>335</sup>, libelle austère de Bonaventure Des Périers contre l'astrologie divinatrice qui imite le genre littéraire de la *Pantagruéline Prognostication* (1532), est suivie d'une brève *Response à l'abbé des Conards de Rouen*, dont l'attribution à Des Périers est incertaine. Elle moque les vers de Marot et propose une suite de jeux de mots allitératifs sur le terme de conard :

Ha, ha, vraiment cest bien corné :  
 Jen ay le nez tout escorné  
 De cest Abbe de Conardie,  
 Qui a tant la corne hardie,  
 De la lancer en descornant  
 Dessus Marot, trop mieulx cornant.  
 Va, va, Abbé de Conardiere,  
 Avec ta ryme Regnardiere,  
 Et ton cueur plus encor regnard  
 Rimer sur quelque tien Conard  
 Sans corner sur le grand Corneur<sup>336</sup>.

La confrérie des Conards et ses fêtes étaient donc bien connues avant même la parution des *Triumphes* de 1541, et leur évocation à la suite d'un ouvrage singeant Rabelais

---

booklet provoked outrage on the part of the Church. In January 1587, the archbishop's representatives submitted an appeal to the Parlement [...] and demanded that all copies be found and destroyed. »

<sup>335</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », texte présenté par Trevor Peach, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1990, t. LII, vol. 1, p. 109-121.

<sup>336</sup> Bonaventure Des Périers, *Responce a Labbe des conars de Rouen*, dans *La Prognostication des prognostications, non seulement pour ceste presente annee M.D.XXXVII. Mais aussi des aultres a venir, voir de toutes celles qui sont passees, Composee par Maistre Sarcomoros, natif de Tartarie, et Secretaire du tresillustre et trespuissant Roy de Cathai, serf de Vertus ; Responce a Labbe des conars de Rouen*, Paris, Jehan Morin, 1537, f. aii, r<sup>o</sup>.

permet de supposer qu'elles étaient déjà associées à l'œuvre du maître dans l'imaginaire collectif. Notons, par ailleurs, que Rouen est la ville de publication de deux autres singeries pararabelaisiennes du début du XVII<sup>e</sup> siècle : les *Grandes et recreatives prognostications* d'Astrophile Le Roupieux, parues en 1610, et la seconde édition, de 1611, du *Rabelais ressuscité* de Nicolas de Horry, qui fait lui-même une allusion implicite aux *Triomphes de l'abbaye des Conards* lorsqu'il fait d'Humevent, personnage qu'il emprunte à l'imaginaire rabelaisien et qu'il dépouille lui aussi de ses caractéristiques originelles, le « grand Archiduc des chevaliers de l'ordre des Conards dudict Royaume<sup>337</sup> ».

Les anonymes *Triomphes* n'ont fait l'objet d'aucune édition critique récente, si ce n'est d'une édition d'Hervé Bréchet (2009) « soulagé[e] des fameuses notes de bas de page ainsi que d'une orientation bibliographique<sup>338</sup> ». De façon assez étonnante, le texte semble, à ce jour, continuer de susciter l'intérêt et la curiosité d'un certain lectorat qui se situe à la périphérie de la recherche universitaire littéraire.

### 3.3.1.3 La réécriture rabelaisienne posthume du *Catalogue des malheureux* de Laurent Desmoulines

Le dernier texte à singer l'imaginaire rabelaisien avec un regard critique à l'égard de la religion du vivant de Rabelais, c'est-à-dire avant 1553, est une réédition posthume, grandement modifiée<sup>339</sup>, du *Catholicon des maladvisez, autrement dit le cymetiere des malheureux* de 1511, du prêtre Laurent Desmoulines, décédé vers 1525, soit près d'une décennie avant même la parution du premier ouvrage de Rabelais. La réécriture du texte de

<sup>337</sup> Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. 5.

<sup>338</sup> *Les Conards de Rouen*, édité par Hervé Bréchet, Rouen, Les penchants du roseau, 2009, p. 6.

<sup>339</sup> À ce propos, voir Alfred Dupré, « Bibliographie d'un amateur, description et analyse de livres anciens rares et curieux », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire (revue mensuelle)*, Paris, Tetchener, 1889, p. 228. Dupré y note : « La majeure partie de l'ouvrage est copiée textuellement, sauf quelques modifications et additions dans certaines parties. Ainsi la tirade contre le mariage, le chant royal sur la justice et la ballade du Disciple de Pantagruel ne se trouvent pas dans le *Catholicon* ; la tirade contre les vices du clergé est modifiée et plus développée [...]. Mais le texte du *Catholicon* est bien plus étendu ; il contient, à titre d'*exemples*, des contes et des légendes, ainsi qu'un grand nombre de ballades fort intéressantes, qui n'ont pas été reproduits dans le *Catalogue des malheureux*. »

Desmoulins, datée de 1549, porte le titre de *Catalogue des malheureux* et paraît l'année suivant la première version du *Quart livre*, année également marquée par la publication des *Baliverneries d'Eutrapel* (1548) de Noël Du Fail. Le *Catalogue des malheureux* met en scène un narrateur qui, se promenant dans un bocage, croise « ung grant monstre qui va et vient et court<sup>340</sup> » et va se cacher dans une chapelle, d'où il compose un long poème de langue française en décasyllabes à rimes plates. Ce dernier propose un inventaire satirique – sous la forme, comme son titre l'indique, d'un catalogue – de divers malheureux, des « malheureux cayn<sup>341</sup> » et « malheureux Theseus<sup>342</sup> » aux malheureux à la « langue flateresse qui parloit aux seigneurs de Court<sup>343</sup> » et aux « malheureux qui veullent decevoir les filles a marier<sup>344</sup> » :

Prenant fin de ceste querelle  
 Des malheureux faulx inutile  
 Je advisay une macquerelle  
 Parlant a une jeune fille  
 Qui disoit vous estes habile  
 Et avec cueur gent et joyeux  
 Jeune cueur doibt estre amoureux  
 Fille d'amours prenez couraige  
 Ayez un gentil amoureux  
 Ne vous boutez en mariage  
 Car c'est ung lyen trop dangereux<sup>345</sup>.

Le texte n'épargne aucun groupe social et s'en prend autant à la noblesse et aux blasphémateurs qu'aux curieux, aux usuriers, aux « Procureurs et Advocatz qui sont

---

<sup>340</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, ouvr. cité, f. Aii, r<sup>o</sup>.

<sup>341</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. Bii, v<sup>o</sup>.

<sup>342</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. Biii, r<sup>o</sup>.

<sup>343</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. B4, r<sup>o</sup>.

<sup>344</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. B6, r<sup>o</sup>.

<sup>345</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. B6, r<sup>o</sup>.

negligens<sup>346</sup> » ainsi qu'aux femmes, dont la liste de celles qui sont à éviter est typique de l'humour anti-féministe traditionnel et est à rapprocher de la pratique<sup>347</sup> que l'on retrouvera notamment, deux ans plus tard, dans la *Louenge des femmes* d'André Misogyne, parue dans le cadre de la Querelle des femmes, ainsi que dans la *Prognostication des prognostications* de Caresme Prenant<sup>348</sup>, parodie de prédiction astrologique parue plus d'un demi-siècle plus tard.

L'éditeur de 1549 s'en prend avec insistance aux gens d'Église, dont il critique lourdement les mœurs relâchées et autres « fautes commises par le clergé<sup>349</sup> ». Il y dépeint, comme Marcourt, Habert et l'auteur des *Triumphes de l'abbaye des conards*, les défauts des mauvais pasteurs, ces « loups [qui] ravissent les aigneaux sans pasteurs<sup>350</sup> » qui n'ont pas la foi, ne connaissent pas la charité et volent leurs troupeaux :

Faulte de foy avec Papelardie  
 Ont prins le soing la cure et estudie  
 De mettre erreur ainsi, comme tu voys  
 Dedans l'Eglise pource si tu congnoys [...]  
 Faulte de foy nous voyons tous les jours  
 Par defaulte que charité n'a cours  
 Et que pasteurs rongent trop leur pasture  
 Car en leurs parcs regnent asnes et ours  
 Tigres, serpens, aigles, vollans, vaultours<sup>351</sup>.

La cupidité et l'avarice des prêtres sont également mises à mal dans ce passage éloquent :

<sup>346</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. Eii, r<sup>o</sup>.

<sup>347</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 269.

<sup>348</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 82-86.

<sup>349</sup> Alfred Dupré, « Bibliographie d'un amateur, description et analyse de livres anciens rares et curieux », art. cité, p. 222.

<sup>350</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, ouvr. cité, f. Bi, r<sup>o</sup>.

<sup>351</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. A5, r<sup>o</sup>.

Si les prestres vivoyent sans pratique  
 Devotement par vraye contriction  
 Il n'y auroit sur eulx que repliquer  
 Mais plusieurs sont plains de deception  
 De sacrementz ilz font vendition  
 Car sans argent n'en baillent a nully  
 Avarice regne pour le jourdhuy<sup>352</sup>.

Cette dénonciation s'inscrit en ligne directe avec la métaphore des marchands, vendant la foi aux fidèles et abusant sans vergogne de ces pauvres brebis égarées, que l'on retrouve dans le pamphlet réformé de Marcourt, premier à associer cette critique avec l'imaginaire rabelaisien, puis dans les *Triomphes de l'abbaye des Conards* et dans le *Songe de Pantagruel* de Habert, qui la reconduisent respectivement dans le contexte de fêtes carnavalesques et dans une œuvre de fiction narrative. L'éditeur du *Catalogue des malheureux* de 1549 ajoute ainsi au *Catholicon* de Desmoulins, qui critiquait déjà, en 1511, les mœurs relâchées des prêtres, une série de métaphores et un argumentaire propres aux ouvrages évangéliques et protestants qui le précèdent, qu'il parsème de quelques allusions et emprunts à l'œuvre du maître pour étayer et illustrer ces propos.

D'emblée, cette version profite de la notoriété de Rabelais et du succès des imitations dont il a déjà fait l'objet pour recycler le poème de Desmoulins, qu'il place sous le patronage de Pantagruel – ou plutôt de son disciple –, par qui l'œuvre prétend avoir été « nouvellement composée<sup>353</sup> ». Le même « disciple de Pantagruel[,] s'estimant comme malheureux<sup>354</sup> », propose, en guise de clôture, une pièce versifiée racontant ses propres déboires et malheurs à Paris, qui n'a absolument rien à voir avec l'univers fictionnel rabelaisien, avant d'apposer sa signature facétieuse en fin d'ouvrage. Ces passages constituent trois mentions explicites du *Disciple de Pantagruel*, expansion transfictionnelle anonyme de *Pantagruel* et de *Gargantua* parue en 1538, qui inspirera énormément Rabelais

<sup>352</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. Hi, r<sup>o</sup>.

<sup>353</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. Ai, r<sup>o</sup>.

<sup>354</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. H6, v<sup>o</sup>.

dans la composition du *Quart livre*<sup>355</sup>. Ce récit de navigation allégorique connaissait alors une grande fortune et correspondait au goût du public pour les personnages rabelaisiens, les prouesses gigantesques et l'humour grossier. Le *Disciple* ne sert pas, dans le *Catalogue*, de source d'inspiration ou d'émulation, mais semble plutôt agir comme une réclame publicitaire de librairie, ajoutée 11 ans après la parution de la navigation pararabelaisienne anonyme, pour mousser les ventes d'une nouvelle édition d'un ouvrage poétique déjà daté. Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, qui considèrent que le *Catalogue* est « sans aucun rapport avec *Pantagruel*<sup>356</sup> », rapprochent cette pratique de la parution, « la même année 1549, [...] par une usurpation d'identité[, ... d']un soi-disant *Cinquiesme livre des faictz et dictz du noble Pantagruel* [qui se] dit composé par M. François Rabelais pour écouler les extraits de Jean Bouchet et de la *Nef des Fous*<sup>357</sup> ». Le *Catalogue*, même si l'essentiel de son contenu reprend littéralement la version de 1511, présente quelques ajouts qui témoignent d'affiliations idéologiques et thématiques avec l'œuvre de Rabelais et lui emprunte un nombre limité d'éléments, dont les mentions de la Papelardie :

Faulte de foy est cause de cecy  
 Qu'on met erreur en l'Eglise, et aussi  
 Papelardie soubz sainte fiction  
 Ronge et menge crucifix par ainsi  
 On croit qu'il ayt quasi de coeur transi  
 Par servir Dieu en grant devotion  
 Et toutesfoys c'est son intention  
 Qu'on luy apporte crosse croix ou chapeau<sup>358</sup>,

<sup>355</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 112-118.

<sup>356</sup> Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, *Bibliographie des écrivains français. Rabelais*, Rome ; Paris, Memini, 2010, vol. 32, p. 659.

<sup>357</sup> Guy Demerson et Myriam Marrache-Gouraud, *ibid.*, p. 658.

<sup>358</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, ouvr. cité, f. A6, v<sup>o</sup>.

ainsi que des

Papellars qui font des chattemittes  
 Aulcuns Pasteurs abusent en leur parcs  
 Par bulles sont volontaires hermites  
 Et vallent pis que lions ou liepars  
 Je ne dy pas qu'ilz sont freres frappars  
 Mais ilz mettent sans peur honte ou terreur  
 En l'eglise souventesfoys erreur<sup>359</sup>.

Ces passages évoquent les nombreux déclinaisons péjoratives de « pape » qui parsèment la chronique pantagruéline, dont relèvent notamment, les « papefigues<sup>360</sup> » du *Quart livre* et le « papegaut<sup>361</sup> » du *Cinquiesme livre*, mais surtout le passage suivant : « je te voirray quelque jour pape [dist le maistre d'hostel, auquel Gargantua répond :] Je l'entendz (dist il) ainsi. Mais lors vous serez papillon et ce gentil papeguay, sera un papelard tout faict<sup>362</sup> ».

Les quelques évocations et les réminiscences de Rabelais dans le *Catalogue des malheureux* sont associées à des fins de polémique religieuse et à des épisodes dénonçant l'hypocrisie et les fautes du clergé. L'ouvrage témoigne d'une réception de son œuvre similaire à celles que l'on retrouvait déjà dans les écrits de Marcourt et Habert ainsi que dans les *Triumphes*, mentionnés précédemment. L'originalité du *Catalogue* tient au fait qu'il s'agit d'une réédition d'un ouvrage datant de près de trois décennies auparavant, auquel le nom de Pantagruel est apposé à titre d'argument de vente. Son éditeur semble au fait de la réception fructueuse de Rabelais, notamment dans le domaine de la polémique religieuse, et il témoigne moins de la volonté de reconduire son imaginaire et son univers

<sup>359</sup> Laurent Desmoulins, *ibid.*, f. A8, v<sup>o</sup>- B1, r<sup>o</sup>.

<sup>360</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 642.

<sup>361</sup> « Cinquiesme livre », *ibid.*, p. 732.

<sup>362</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 37.

narratif que de celle, affichée d'emblée dans le titre, de profiter du succès commercial que lui garantissent le renom du maître et celui du *Disciple de Pantagruel*, auquel il n'emprunte, par ailleurs, que le titre. L'ouvrage ne semble pas avoir marqué le lectorat de l'époque et ne connaît aucune postérité parmi les singes de Rabelais qui lui succèdent, à une exception près : il est probable que le titre de son édition originale de 1511, le *Catholicon des maladvisez*, ait influencé la description, inspirée de celle du « pantagruélien » du *Tiers livre* (ch. XLIX à LII), de la « drogue appelée, Higuiero d'infierno, ou catholicon composé<sup>363</sup> » qui ouvre la collective *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*, dont la première édition remonte à 1593. Le *Catalogue* semble n'avoir connu aucune réédition postérieure à 1549 et n'a été l'objet d'aucune édition critique récente.

### 3.3.2 Rabelais, polémiste posthume (1553-1589)

Le décès de Rabelais, en 1553, est loin de marquer la fin de la saga de ses protagonistes. Tout un chacun peut maintenant s'approprier ses idées et son renom, tandis que sa personne et son œuvre continuent de fasciner et de faire l'objet autant de critiques que d'éloges. Dès l'année suivant sa mort, Pierre de Ronsard et Jacques Tahureau s'empresment de faire paraître chacun une épitaphe, moquant ce « bon Rabelais qui boivoit / Toujours ce pendant qu'il vivoit<sup>364</sup> », ce qui contribue à cristalliser la représentation de Rabelais en bon vivant et bon buveur, dont la vie aurait été à la hauteur de la débauche de ses personnages. Pour Marcel de Grève, l'effet de ces épitaphes est incontestable : « si le Rabelais goinfre et biberon n'est accepté que par quelques-uns, le Rabelais uniquement bouffon est accepté par tous. La légende a pris pied<sup>365</sup> », ce qui n'empêche pas son œuvre

<sup>363</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>364</sup> Pierre de Ronsard, « Epitafe de François Rabelais », *Le Bocage*, Paris, Veuve de La Porte, 1554, f. 10, v°.

<sup>365</sup> Marcel de Grève et Jean Céard, *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 18.



d'être considérée, à certains égards, comme obscène et subversive au point d'être inscrite dans le premier Index papal de 1559, qui en interdit la diffusion et en condamne la lecture.

Dans la sphère littéraire, le nom du maître continue de servir de patronage à de nombreux ouvrages, et celui de ses protagonistes les plus emblématiques, Pantagruel – ainsi que son disciple, dont l'univers narratif est, pour le lectorat de l'époque, indissocié de celui de Rabelais – et Panurge, qui étaient déjà d'excellents arguments publicitaires, deviennent de véritables réclames de librairie. On retrouve par ailleurs, entre 1562 et 1565, un certain nombre de mises en scène éditoriales<sup>366</sup> visant à faire passer pour authentiques des œuvres apocryphes – ou des montages constitués de brouillons qui eux, sont authentiques – parmi lesquels se trouvent *l'Isle Sonante*, le *Cinquiesme livre* et les singuliers *Songes drolatiques de Pantagruel*, trois ouvrages dont le fort caractère anti-clérical démontre qu'il n'existe pas, même après le décès de Rabelais et malgré les épitaphes de Ronsard et Tahureau, de lecture univoque, bouffonne et comique, de son œuvre, mais que celle-ci est encore perçue et recyclée par certains imitateurs en contexte de polémique religieuse.

Malgré les interdictions qui pèsent sur l'œuvre de Rabelais et le climat de bouleversements et de persécutions qui secoue l'Europe dès 1559, un de ses singes, Théodore de Bèze (1519-1605), théologien protestant originaire de Bourgogne et alors dans le début de la quarantaine, ami et successeur de Calvin, s'aventure à publier une moqueuse allégorie satirico-culinaire des vices de la vie monacale et de la papauté. Bèze est également connu pour sa tragédie biblique *Abraham sacrifiant* (1550) et son *Passavent* (1553), violent libelle contre Pierre Lizet. Comme plusieurs textes de l'époque, ses *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* (1560) paraissent de façon anonyme – elles ont d'ailleurs maintes fois été attribuées au pasteur Pierre Viret, jusqu'aux travaux récents de

---

<sup>366</sup> À ce propos, voir le chapitre 2, p. 213-245.

Charles-Antoine Chamay et Bernd Renner<sup>367</sup> –, bien que leur première publication, loin d’être clandestine, soit imprimée à Genève, avec privilège, par Conrad Badius. Il n’en existe aucune réédition connue avant celle de 1857, « faite à Genève pour Gustave Revilliod par le maître-imprimeur Fick<sup>368</sup> » et l’édition critique de Charles-Antoine Chamay (2005) parue à Genève, chez Droz.

### 3.3.2.1 Gaster, ou les satires polyphoniques de la *cuisine papale* de Bèze

Composées en 1559, « année de crises, bouleversements, menaces et persécutions<sup>369</sup> », et parues en 1560, sept ans après la mort de Rabelais et huit ans après la seconde version du *Quart livre*, les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* du théologien Théodore de Bèze sont un pamphlet protestant de langue française composé de 2926 octosyllabes divisés en huit satires qui décrivent, de façon métaphorique, l’histoire de l’Église romaine, les membres du clergé ainsi que la vie dans les couvents, en plus de contenir une satire carnavalisée de la messe et une longue diatribe contre les jeûnes. L’ensemble du texte constitue une métaphore filée, à la fois carnavalesque et critique, sur le thème de la cuisine, qui vise l’organisation cléricale et monastique et où le pape est volontiers qualifié d’« antechrist<sup>370</sup> » et les moines de « marmitons hermites<sup>371</sup> ». Les *Satyres chrestiennes* dressent, comme le souligne Charles-Antoine Chamay, « un portrait des ecclésiastiques en hommes préoccupés uniquement par leur panse, leur ventre, ne pensant qu’à se l’emplir, goinfres et voraces se baffrant de l’argent des dîmes et des

---

<sup>367</sup> Charles-Antoine Chamay et Bernd Renner, « Les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*. Jeux et enjeux d’un texte de combat », Bernd Renner (sous la dir. de), *La satire dans tous ses états. Le « mélange satyricque » à la Renaissance française*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d’Humanisme et Renaissance », 2009, p. 139-157.

<sup>368</sup> Yves Giraud, « Le comique engagé des *Satyres Chrestiennes de la Cuisine papale* », *Studi di Letteratura francese*, Florence, Leo Olschki, 1983, vol. 177, t. X, p. 52.

<sup>369</sup> Charles-Antoine Chamay, « Introduction », dans Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. xxiii.

<sup>370</sup> Théodore de Bèze, *ibid.*, p. 6.

<sup>371</sup> Théodore de Bèze, *ibid.*, p. 40.

indulgences<sup>372</sup> ». Si elles semblent par moments critiquer l'Église de Rome d'une façon pour le moins violente, en ayant recours à diverses innovations langagières propres à ce vocabulaire de la polémique qui tourne, comme le signale Postel, en « dérision [...] féroce, parfois injurieuse, toujours destructrice<sup>373</sup> » ses adversaires, leur ton se veut aussi souvent humoristique, combinant le maximum d'équivoques, de coq-à-l'âne, d'énumérations, de facéties grivoises et autres jeux de mots tirés directement de l'œuvre de Rabelais, le plus souvent du *Tiers* et du *Quart livre*, comme dans le passage suivant :

Je tire, je brise, j'arrache.  
 Le curé crie, et s'escriant  
 Son vicaire vicairiant,  
 Que diable faites-vous, dit-il ?  
 Ha, Monsieur le docteur subtil,  
 Di-je lors, le voyant en face,  
 Qui sçaura mieux faire, le face<sup>374</sup>.

Les souvenirs de la chronique pantagruéline abondent effectivement de toute part sous la plume de Bèze, que Sainéan qualifie de « lecteur assidu de Rabelais<sup>375</sup> ». Charles-Antoine Chamay relève de nombreuses marques de cette présence rabelaisienne :

un penchant pour les sonorités, pour une langue fourmillante, sinueuse, portée à l'allitération ; l'amour des néologismes, des mots forgés, des expressions

---

<sup>372</sup> Charles-Antoine Chamay, « Bref retour sur la paternité des *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* (1560). De nouvelles donnes en faveur de l'attribution à Théodore de Bèze », dans Irena Backus (sous la dir. de), *Théodore de Bèze (1519-1605) : actes du colloque de Genève (septembre 2005)*. Publiés par l'Institut d'histoire de la Réformation, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 2007, p. 418-419.

<sup>373</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, ouvr. cité, p. 137.

<sup>374</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 29.

<sup>375</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 203.

savoureuses et des proverbes populaires ; une tendance, enfin, aux énumérations rocambolesques. Tout cela est très rabelaisant<sup>376</sup>,

sans compter les incalculables emprunts explicites qui sont faits au maître, dont nous ne proposerons pas ici un inventaire exhaustif<sup>377</sup>, mais dont nous nous contenterons de signaler, à titre d'exemple, quelques attestations éloquentes, notamment le passage :

O fumeux clochers, abstracteurs  
De quinte essence ! O fols, qui estes  
Tant eslourdis de ces sonnettes,  
Tressaillemens, et quarrillons !  
O caillettes, ô coquillons<sup>378</sup> !

Cet extrait renvoie au pseudonyme d'« abstracteur de quinte essence » dont s'affuble Rabelais dans ses éditions de *Pantagruel* et de *Gargantua* de 1534 à 1542, et reproduit l'épanorthose : « Bordeliers (ha c'est mal escrire) / Cordeliers, autrement mineurs<sup>379</sup> », commise par Panurge dans le *Tiers livre* (ch. XII) lorsqu'il mentionne l'« infame Cor, je diz Bordelier<sup>380</sup> ». Pour sa part, l'énumération des

Pastissiers reverendissimes,  
Cardinaux eloquentissimes,  
Les gran-gousiers inquisiteurs  
De la foy, sont conquisteurs,  
De nouvelles tres diligens ;

<sup>376</sup> Charles-Antoine Chamay, « Introduction », dans Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. lii.

<sup>377</sup> À ce propos, voir l'édition critique de Charles-Antoine Chamay de Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, qui reproduit l'inventaire des mots rabelaisiens dans les *Satyres chrestiennes* dressé par Yves Giraud et qui détaille les interrelations entre les deux auteurs.

<sup>378</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 17.

<sup>379</sup> Théodore de Bèze, *ibid.*, p. 40.

<sup>380</sup> François Rabelais, « Tiers livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 386.

Helluons, ganeons, sergens,  
 Golfarins, et ligurions,  
 Les defendent des horions<sup>381</sup>,

emprunte à Rabelais le nom du père de Gargantua, Grandgousier, et en fait un nom commun, le dépouillant ainsi de toutes ses caractéristiques.

Il n'est guère surprenant que Bèze décide, pour ses *Satyres chrestiennes*, de s'inspirer des thèmes rabelaisiens de la nourriture et de la glotonnerie, qui sont si omniprésents chez le maître que Belon, en 1555, en fait une autorité en matière d'habitudes alimentaires des Français<sup>382</sup>. Rabelais use de sa connaissance impressionnante de mets gastronomiques dans certains passages qui visent à dénoncer l'idolâtrerie et la glotonnerie des moines, et en particulier dans le long épisode, qui s'étend sur six chapitres du *Quart livre* (ch. LVII à LXII), de messere Gaster, « premier maistre es ars du monde<sup>383</sup> », et de ses Gastrolatres, qui « tenoient Gaster pour leur grand Dieu : le adoroient comme Dieu : luy sacrifioient comme à leur Dieu omnipotens : ne reconnoissoient aultre Dieu que luy : le servoient, aymoient sus toutes choses, honoroient comme leur Dieu<sup>384</sup> ». Ce passage vilipende de façon métaphorique les « ennemis de la croix du Christ [...] : des quelz le Ventre est le Dieu<sup>385</sup> », c'est-à-dire les moines qui ne pensent qu'à manger et dont la foi est souvent mise à mal. Bèze s'est de toute évidence inspiré de ce procédé et propose une critique similaire lorsqu'il décrit, dans les termes de Charles-Antoine Chamay et Bernd Renner, un « monde grotesque et menaçant [qui] est peuplé par les principaux suppôts de la gastrologie, la gastrologie étant la science du Ventru au visage potatif, le Ventru étant le Pape

<sup>381</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 48-49.

<sup>382</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 305-308. Lazare Sainéan relève également que « les détails sur la cuisine, la table, les ripailles et la gourmandise sont tellement copieux qu'ils permettent de tracer un tableau à peu près complet des préférences gastronomiques des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle ». Voir Lazare Sainéan, *La langue de Rabelais*, ouvr. cité, p. 189.

<sup>383</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 671.

<sup>384</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 675.

<sup>385</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 675.

évidemment<sup>386</sup> ». Les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* évoquent explicitement l'épisode du *Quart livre* mentionné ci-dessus :

cagots [qui] ont pour Dieu, foy, loy,  
 Un Satan leur pape et leur roy,  
 Et ce mot GASTER, pour devise.  
 Puis la couleur, qui le divise  
 C'est blanc, noir, tanné, pers, et vers,  
 Et gris, qui est le plus pervers,  
 Favorisé du capuchon.  
 Fanfreluche et sa Baudichon  
 Cognoissent bien qui bien s'accoustre<sup>387</sup>.

Ce passage est très intéressant car il dépeint, d'une part, les moines en hérétiques d'une façon directe et violente, pointant un doigt accusateur vers leur perversion morale, et il renvoie, d'autre part, à une autre singerie pararabelaisienne qui n'a rien à voir avec la critique anti-monastique : la *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* de Guillaume Des Autels, un roman de chevalerie parodique, paru une dizaine d'années auparavant. Théodore de Bèze introduit toutefois une erreur lourde de sens en transformant Fanfreluche en homme et Gaudichon en une Baudichon, glissement qui, comme le suggère Yves Giraud, laisse penser que Bèze cite Des Autels « par ouï-dire ou de mémoire<sup>388</sup> ». Les *Satyres chrestiennes* témoignent néanmoins du fait que les écrits de Rabelais circulent à Genève malgré l'interdiction dont ils faisaient l'objet dans les pays catholiques en 1559, mais aussi que les textes de ses imitateurs y sont également connus et lus – plus ou moins attentivement dans le cas de Bèze – en parallèle des ouvrages du maître. La *Mythistoire barragouyne* n'est pas la seule singerie pararabelaisienne que Bèze semble évoquer dans son œuvre : sa mention des

<sup>386</sup> Charles-Antoine Chamay et Bernd Renner, « Les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*. Jeux et enjeux d'un texte de combat », art. cité, p. 274.

<sup>387</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 58-59.

<sup>388</sup> Yves Giraud, « Le comique engagé des *Satyres Chrestiennes de la Cuisine papale* », art. cité, p. 67.

marchans  
 [qui toujours savent] par la ville et aux champs  
 Arriere-boutiques dresser<sup>389</sup>

rappelle le thème central du *Livre des marchans* de Marcourt – qui, par ailleurs critiquait également la gourmandise des moines –, alors que l'évocation d'un personnage nommé Thibaud, présent à un « Colloque, du quel sont interlocuteurs, monsieur nostre maistre Friquandouille, frere Thibaud, et messire Nicaise<sup>390</sup> », pourrait avoir été inspirée par le personnage de Thibaut le Nattier<sup>391</sup> des *Propos rustiques* (1547) de Noël Du Fail. Le style même des *Satyres chrestiennes* est à rapprocher de celui des anonymes *Triumphes de l'abbaye des Conards*, qui parodient la messe papale dans un esprit satyrique, carnavalesque et évangélique très similaire. Ainsi, Bèze, qui a lu – ou connaît, à tout le moins – les œuvres de Marcourt et de Des Autels et peut-être celles d'autres imitateurs, témoigne d'une lecture polyphonique de l'œuvre rabelaisienne et de ses singeries pararabelaisiennes, qui se trouve de surcroît associée à l'imaginaire médiéval des romans de chevalerie par le biais d'évocations de « Morgue la fée<sup>392</sup> » et des « Freres heritiers de Merlin, / Vrais disciples de Pathelin<sup>393</sup> », dont le nom est emprunté à la farce éponyme du XV<sup>e</sup> siècle.

Les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* sont assurément l'œuvre d'un auteur qui apprécie l'humour de Rabelais, « qui condamna dans le *Quart Livre* le démon Calvin et que Calvin avait bien sûr condamné, notamment dans le *De Scandalis*<sup>394</sup> ». Ses détracteurs ne manquèrent pas de reprocher cet écart à Bèze, dont les *Satyres chrestiennes* semblent

<sup>389</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 53.

<sup>390</sup> Théodore de Bèze, *ibid.*, p. 147.

<sup>391</sup> Le nom de Thibaut le Nattier sera également employé comme pseudonyme par Nicolas de Horry dans son *Rabelais ressuscité* de 1611. À ce propos, voir le chapitre 1, p. 60.

<sup>392</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, ouvr. cité, p. 63.

<sup>393</sup> Théodore de Bèze, *ibid.*, p. 143.

<sup>394</sup> Charles-Antoine Chamay et Bernd Renner, « Les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*. Jeux et enjeux d'un texte de combat », art. cité, p. 280.

néanmoins avoir connu une bonne fortune puisque, à la suite de leur parution, on verra fleurir le thème de la cuisine dans le lexique de l'invective. Bèze est toutefois attaqué sans ménagement, en sa qualité de protestant, par Guillaume Reboul, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, qui le dépeint, dans son *Nouveau Panurge*, en sodomite ayant « de son barelicoquin barelicoqué son bareliciquant de breneux en ce monde icy<sup>395</sup> ». Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il est toujours considéré comme « l'un des principaux piliers de l'église réformée<sup>396</sup> » par Bayle et il est porté à l'attention de la critique moderne notamment grâce aux travaux d'Eugénie Droz, dans les années 1970. Les *Satyres chrestiennes* n'ont fait l'objet d'aucune réédition connue avant 1857, puis 2005.

### 3.3.3 Rabelais à la cour d'Henri IV (1589-1610)

Les années 1590 sont marquées par de nombreux affrontements, tant militaires qu'idéologiques, résultant de la crise constitutionnelle dans laquelle la France se trouve plongée à la suite de l'assassinat d'Henri III, en août 1589, dont le seul héritier légitime en vertu de la loi salique est Henri IV, dit de Navarre, alors à la tête du mouvement protestant. La Ligue catholique, dont le chef, le duc de Mayenne, remplace le duc de Guise, lui-même assassiné par Henri III en 1588, refuse de rendre Paris au roi, tout en craignant l'abolition de la loi salique, qui permettrait à Philippe II d'Espagne de s'approprier le trône de France par le biais de sa fille, l'infante Isabelle. Pour tenter de résoudre le dilemme, le duc de Mayenne fait donc convoquer des États Généraux, qui se tiendront à Paris en janvier 1593, dans le but d'élire un nouveau roi de France. Ils auront pour conséquence la conversion controversée d'Henri IV, officialisée en février 1594, malgré les exhortations de nombreux protestants dont, notamment, Théodore de Bèze. Au cours de son règne, les changements successifs de religion du roi lui seront reprochés et les dissensions entre catholiques et protestants, toujours très vives, lui vaudront plusieurs tentatives d'assassinat jusqu'à celle,

<sup>395</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge [...]*, ouvr. cité, p. 117-118.

<sup>396</sup> Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Paris, Desoer, 1820, vol. 3, p. 393.



réussie, du dévot catholique François Ravailac qui le poignarde à trois reprises en pleine rue à Paris, en mai 1610, alors qu'il se rendait auprès du ministre Sully.

Durant ces années de tourmente, les textes polémiques, définis par Claude Postel comme « ceux qui visent à provoquer un mouvement d'opinion en dévalorisant, en déshumanisant l'adversaire par l'ironie, le mépris, l'insulte<sup>397</sup> », abondent de toute part. Comme le relève Neil Goodley, « dans cette période de 1580 à 1610 qui constitue l'apogée de la polémique, l'influence de Rabelais se manifeste surtout dans le pamphlet, qui domine de loin tout autre genre littéraire<sup>398</sup> » et dans lequel on retrouve des marques évidentes d'une affiliation de la propagande religieuse à un large lexique rabelaisien, emprunté directement à son univers narratif. Notre corpus ne contient, par ailleurs, aucune singerie pararabelaisienne relevant d'un autre genre littéraire que le pamphlet polémique pour cette période. Dans ce contexte, Rabelais semble servir les deux camps, ligueur et royaliste, d'une façon similaire, ce qui démontre, encore une fois, l'ambiguïté de ses positions religieuses et la forte valeur polémique attribuée à son œuvre. Les deux partis s'engagent dans une campagne de propagande et s'échangent tour à tour des libelles plus violents les uns que les autres et inscrits dans l'actualité la plus immédiate, dont le *Dialogue du Maheustre et du Manant* (1593), ouvrage catholique qui défend les intérêts des catholiques contre Henri IV et qui avance que « la loi salique [n'a] aucune valeur pour les ligueurs parce qu'ils ne reconnaissent que la loi de Dieu<sup>399</sup> ».

C'est à cet ouvrage que réplique le premier des deux pamphlets pararabelaisiens qui seront étudiés dans cette section : la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*. Il s'agit d'une œuvre collective ayant d'abord circulé sous forme manuscrite<sup>400</sup> en 1593, puis sortie des presses parisiennes de Jamet Mettayer,

<sup>397</sup> Claude Postel, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, ouvr. cité, p. 18.

<sup>398</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xiii.

<sup>399</sup> Jean-Marie Constant, *La ligue*, ouvr. cité, p. 425.

<sup>400</sup> Dans sa version manuscrite, l'ouvrage a d'abord porté le titre de *l'Abbrége et l'ame des Estatz convoquez à Paris en l'an 1593, le 10 de Febvrier*.

imprimeur du roi, en 1594, dont le plan est dû au chanoine Pierre Leroy et à laquelle ont participé le chanoine Jacques Gillot, « les poètes Florent Passerat et Gilles Durant, l'érudit Florent Chrétien et les hommes de loi Nicolas Rapin et Pierre Pithou<sup>401</sup> ». Ce pamphlet, qui tourne en dérision les États Généraux de la Ligue, est réédité, en 1594 et 1595 seulement, plus d'une vingtaine de fois sous de multiples titres, dans des versions de diverses longueurs, chez différents éditeurs et parfois même sans mention de lieu ni d'imprimeur. Il a connu de nombreuses éditions et variantes jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle et a fait l'objet d'une édition critique de Martial Martin chez Honoré Champion, en 2007.

Parues la même année chez un éditeur parisien inconnu, les *Paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'Etat du Roy de Navarre*, composées sous le pseudonyme facétieux de Jean Cicquot, sont un bref ouvrage épistolaire présenté sous la forme d'une missive adressée à Henri IV avant sa conversion. Elles critiquent ouvertement la religion protestante du roi ainsi que ses hésitations à se convertir au catholicisme perçues d'un mauvais œil. Les *Paraboles* n'ont, à notre connaissance, fait l'objet que de deux éditions : celle de 1593, dont la mention « Jouxte la coppie Imprimee à Lyon<sup>402</sup> » suppose l'existence d'une édition antérieure perdue, et une réédition en 1594. Aucune édition critique n'en a, à ce jour, été donnée.

### 3.3.3.1 Des États Généraux ménippéens et rabelaisiens

Le premier de ces deux textes, la *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*, se veut une mise en scène parodique, satirique et réformée des États Généraux de la Ligue de 1593, hostiles à Henri IV. Composée exactement 40 ans après la mort de Rabelais et près de 30 ans après le *Cinquième livre*, les *Songes drolatiques de Pantagruel* et les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Bèze, dont les implications dans le

<sup>401</sup> Jean-Marie Constant, *La ligue*, ouvr. cité, p. 427.

<sup>402</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'etat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 1.

domaine de la propagande réformée sont indéniables, elle fait référence à une série d'événements réels et à des personnages qui y étaient véritablement présents, par exemple dans une description, en début d'ouvrage, d'une procession où « marchoyent trois petits moyneçons et novices, leurs robes troussées, ayants chacun le casque en teste dessous leurs capuchon<sup>403</sup> » – pratique qui se rapproche de celle des *Triumphes de l'abbaye des Conards*, qui décrivent les défilés parodiques des fêtes de Rouen. La *Satyre ménippée*, parue en plein cœur du conflit entre royalistes et ligueurs, exprime à l'égard des catholiques un mépris moqueur et dénonciateur, qui participe d'une vogue littéraire d'échanges acerbes entre pamphlétaires inscrits dans l'actualité politique la plus immédiate. Son titre est inspiré du « philosophe cynique Ménippe, qui vivait au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, et surtout [de] l'ouvrage du poète latin Varron<sup>404</sup> », intitulé *Saturæ Mennippeæ* (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)<sup>405</sup>.

Parue de façon collective, la *Satyre ménippée* rassemble un mélange de pièces en vers et en prose, composées par plusieurs auteurs de tout horizon, dont Pierre Leroy, Jacques Gillot, Florent Passerat, Gilles Durant, Florent Chrétien, Nicolas Rapin et Pierre Pithou, et s'inscrivant dans le genre de la satire, très prisé à la Renaissance et omniprésent chez Rabelais. Le texte propose une série de sept harangues parodiques précédées d'un « Abrégé des estats de Paris convoquez au dixième de Fevrier 1593<sup>406</sup> », qui décrit les préparatifs des États Généraux. Sept orateurs<sup>407</sup> viennent ensuite exposer leur plaidoirie, chacun offrant son opinion dans le débat problématique de l'élection du nouveau roi. Ces harangues sont précédées d'un prologue qui « met en scène deux charlatans qui représentent l'un le parti de

---

<sup>403</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 16.

<sup>404</sup> Jean-Marie Constant, *La ligue*, ouvr. cité, p. 427.

<sup>405</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, on retrouve la *Satyra Menippææ* (1581) de Juste Lipse, « premier depuis Varron à user de cette appellation ». À ce propos, voir Martial Martin, « Satyres ménippées et *satyrica* : de la satire narrative au roman à clés (1580-1630) », *Littérature classique*, Toulouse, Société de littératures classiques, 2005, n° 54, p. 106-107.

<sup>406</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 18.

<sup>407</sup> Ces orateurs sont « le duc de Mayenne, lieutenant général du royaume depuis la mort de son frère le duc de Guise et chef fort contesté de la Ligue, le légat du pape, Philippe Sega, défenseur des intérêts espagnols, le cardinal de Pelvé, d'Espinac, archevêque de Lyon, le recteur de la Sorbonne Roze, le soudard Rieux soi-disant sieur de Pierrefonds et le député du tiers d'Aubray ». À ce propos, voir Martial Martin, « Préface », *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. xlii.

Lorraine et l'autre le parti d'Espagne<sup>408</sup> », et qui offre une description de la drogue du Catholicon<sup>409</sup>, « (*catholicum* selon la prononciation de l'époque) [qui] est d'abord un remède à tous les maux, un électuaire à base de séné et de rhubarbe, [qui] désigne par à-peu-près l'Église romaine dans ses excès, dans ce désir démesuré de rester "catholique" ou universelle<sup>410</sup> » – tel que le suggère l'étymologie grecque du terme. Ses nombreuses applications magiques ne sont pas sans rappeler la description des usages fantastiques de l'herbe nommée Pantagruélium, à la fin du *Tiers livre* (ch. XLIX à LII) de Rabelais. Dans le chapitre où il présente cette drogue, le narrateur de l'ouvrage décrit son projet comme « un sommaire [des États Généraux], qui est comme un elixir de quinte-essence tirée et abstraite non seulement des harangues, mais aussi des intentions, et prétentions, des principaux personnages qui jouèrent sur cest eschaffaut<sup>411</sup> », qui ne peut que renvoyer au narrateur de *Pantagruel* et de *Gargantua*, justement présenté par Rabelais en tant que « M. Alcofribas abstracteur de quinte essence<sup>412</sup> » – dont le nom et la fonction seront toutefois supprimés en 1542.

Au moment où la *Satyre ménippée* paraît, on ne retrouve que très peu de singeries pararabelaisiennes relevant d'autres genres littéraires que le pamphlet polémique. Pour Neil Goodley, à cette époque, « le conte qui se voudrait rabelaisien est dépassé et semble avoir disparu, mais son art et son esprit sont véritablement ressuscités, et on peut parler d'une "tradition rabelaisienne" florissante<sup>413</sup> », qui transparaît assurément dans l'ensemble du texte, tant sur le plan de son esprit carnavalesque que sur celui de sa « véritable maîtrise des

<sup>408</sup> Jean-Marie Constant, *La ligue*, ouvr. cité, p. 427.

<sup>409</sup> Ce nom pourrait avoir été inspiré par une autre satire, cette fois-ci des mœurs relâchées du clergé, composée par Laurent Desmoulins et parue en 1511 sous le titre du *Catholicon des maladvisez* – reprise plus tard sous l'intitulé du *Catalogue des malheureux*, avec moult emprunts à Rabelais. À ce propos, voir le présent chapitre, p. 342.

<sup>410</sup> Marial Martin, « Notes et notices », *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 180.

<sup>411</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 7.

<sup>412</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1 ; « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 209.

<sup>413</sup> Neil Goodley, « Introduction », dans Nicolas de Horry, *Rabelais ressuscité*, ouvr. cité, p. xiv.

techniques satiriques de Rabelais<sup>414</sup> », qui combine allusions piquantes, noms facétieux, néologismes, jeux de mots culinaires et gaulois, ainsi que latin de cuisine. Sans en faire une liste exhaustive<sup>415</sup>, signalons, notamment, les réminiscences de la harangue de maistre Janotus de Bragmardo (*Gargantua*, ch. XVIII-XIX), dispersées dans toute l'œuvre et en particulier dans la harangue du cardinal de Pelvé, qui se lève « sur ses deux pieds comme une oye, apres avoir fait une tres-profonde reverence devant le siege de Monsieur le Lieutenant [...] : puis s'estant rassis, et toussy trois bonne fois, non sans excreation phlegmatique, qui excita aussi un chacun à faire de mesme<sup>416</sup> », mise en scène qui rappelle la manière similaire dont Bragmardo « feut en plene salle introduict, et commença ainsi que s'ensuit en toussant<sup>417</sup> ». On retrouve également des allusions au sophiste dans la harangue du recteur Roze, qui parseme son discours de citations latines :

Je le diray avecq le Prophete David, *loquebar in conspectu regum, et non confundebar* : vous avez, *inquam*, si inqué et diffamé [l'Université de Paris], ceste belle fille aisnée, ceste pudique vierge, ceste fleurissante pucelle perle unique du monde, diamant de la France [...], que les universitez estrangeres en font des sornettes Grecques et Latines *et versa est in opprobrium gentium*. Ce pendant messieurs nos Docteurs ny trouvent que rire : car ils n'ont pas les questions quolybetaires si frequentes : plus ne se passe bacheliers, licenciés, ny docteurs où ils souloyent avoir leurs propines, et festins, et se saouloyent *usque ad guttur* : le vin d'Orleans ne vient plus, encore moins celui de Gascongne [...]. Or est-il que tous les jeunes curez, prestres, et moines de nostre université et nous autres docteurs pour la pluspart avons esté promoteurs de ceste tragedie, *ergo gluc*<sup>418</sup>,

<sup>414</sup> Neil Goodley, *ibid.*, p. xiii.

<sup>415</sup> À ce propos, voir l'édition critique de Martial Martin, *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, 750 pages, qui répertorie les emprunts faits à Rabelais.

<sup>416</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 42.

<sup>417</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 50.

<sup>418</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 59. Traductions : « je parlais devant les rois, et je n'en avais point de confusion » ; « et elle a été tournée à la honte des nations » ; « jusqu'à la gorge ». *Ergo gluc* désigne « une conclusion qui n'en est pas une ». Voir Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1111.

de la même manière que le protagoniste rabelaisien déclare : « *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc. Ha, ha, ha. C'est parlé cela*<sup>419</sup>. »

On retrouve également, dans « [c]et immortel pamphlet [...] d'inspiration foncièrement rabelaisienne<sup>420</sup> », la présence de procédés propres au maître, dont l'épanorthose – que l'on retrouve également chez Bèze<sup>421</sup> –, dans le passage : « je veux dire vos miseres et pauvrez ne m'ont faict venir par deçà, où je me suis comporté en vray hypocrite, je voulois dire Hipocrate, mais la langue m'a fourché<sup>422</sup> », qui n'est pas sans rappeler celle de Rabelais sur Cordelier / Bordelier (*Tiers livre*, ch. XII), ainsi que l'énumération de métiers dérisoires, dont la technique est abondamment récupérée par les auteurs de pamphlets polémiques :

Et que tant de bons matois, banqueroutiers, saffraniers, desesperez, hault-gourdiers, et forgeurs, tous gens de sac et de corde se soient jettez si courageusement et des premiers en ce saint party pour faire leurs affaires, et soyent devenuz Catholique à double rebras, bien loing devant les autres<sup>423</sup> ?

L'un des passages de la *Satyre ménippée* les plus intéressants sur le plan de la réception des écrits rabelaisiens est sans doute la description des œuvres du Louvre, qui clôt les sept harangues. Le narrateur y voit un tableau

<sup>419</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 52. Traduction : « Voici ma thèse. Toute cloche clochable en clochant dans le clocher, clochant par le clochatif fait clocher clochablement les clochants. À Paris il y a des cloches. »

<sup>420</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 156.

<sup>421</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 346.

<sup>422</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 46.

<sup>423</sup> *Ibid.*, p. 51.

de l'autre costé de l'escalier, qui estoit plus grand et large que les premiers, et meslé de plusieurs diverses et plaisantes droleries, qui me fit tourner pour le voir : par-ce qu'au dessus estoit escrit : *Description de l'isle du Ruach, augmentee de nouveau depuis le temps de Rabelais*. Au milieu estoit une dame coiffée en veufve de plusieurs maris, morts et vivans, qui avoit entre deux selles le cul à terre, et autour d'elles y avoit force gens d'Eglise, moines, Jacobins, et Jesuites, les uns luy apportans des paquets sellez et bridez, et aux autres elle en donnoit de mesme : les autres qui estoient habillez comme curez de grosses paroisses, avoyent des soufflets d'orgues, dont ils souffloient au cul de plusieurs manans, qui se laissoient emporter au vent. D'autres se tenoient tous debout la gueule bee et ouvert, et lesdits curez leur souffloient en la bouche et les nourrissoient de vent, comme d'une viande celeste, propre à guerir les gouteux, graveleurs, et cacochimes<sup>424</sup>.

L'île de Ruach, empruntée au *Quart livre* (ch. XLIII et XLVIII), est effectivement « augmentée » d'un sens nouveau depuis Rabelais, qui imitait lui-même un épisode de l'île des Æolides du *Disciple de Pantagruel*, où le dieu Eolus tient « les douze ventz principaulx enfermez en diverses cavernes<sup>425</sup> ». Chez le maître, le passage sert à la fois de répertoire de facéties scatologiques, de critique de la description que donne Jacques Cartier du Royaume de Saguenay<sup>426</sup> et de référence à la théorie médicale hippocratique du souffle comme principe vital. Il s'agit également d'une allusion, inspirée par la spiritualité érasmiennne, à la notion luthérienne des mérites spirituels, qui « ne sont que du vent (*ventosa*), “afin que nous vivions d'Esprit et de vent”<sup>427</sup> », équivalents dont on peut alors vivre dans l'île de Ruach. Dans la *Satyre ménippée*, Ruach se transforme en métaphore de la parole des prédicateurs et devient une attaque contre la religion catholique, qui ne serait, à sa manière et dans un sens péjoratif, que du vent. La *Satyre ménippée* suppose donc une lecture de l'œuvre de Rabelais – elle en connaît très bien les procédés, le style et renvoie à plusieurs épisodes précis –, qu'elle associe à un discours polémique et satirique inscrit dans un

<sup>424</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>425</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, ouvr. cité, p. 81.

<sup>426</sup> Jacques Cartier, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, 504 pages. Cartier rapporte que Donnacona lui a certifié avoir vu au royaume de Saguenay un peuple sans fondement, qui ne digère point et fait seulement eau par la verge.

<sup>427</sup> Olivier Millet, « Les décrétales et le droit canon dans le *Quart livre* », *Langue et sens du Quart livre. Actes du colloque organisé à Rome en novembre 2011*, réunis par Franco Giaccone, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les mondes de Rabelais », 2012, p. 320.

contexte politique et culturel éloigné de celui du vivant du maître de près d'un demi-siècle. Elle témoigne de la constance de l'appréciation des évocations de Rabelais dans la littérature à large diffusion et polémique. L'essentiel des références à son œuvre, dont celles à Janotus de Bragmardo et à l'île de Ruach, sont toutefois dépourvues de leur sens originel et détournées de leurs fonctions critiques ou humoristiques afin de servir à la cause politique que défendent les auteurs, cause que Rabelais n'a par ailleurs jamais connue de son vivant. L'œuvre du maître, réputé pour ses idées polémiques et évangéliques, sert ici de source au lexique de l'invective et de répertoire de références comiques dont la fonction est de colorer la *Satyre ménippée* d'une verve gauloise.

Comme le souligne Martial Martin, les nombreux emprunts que font les auteurs de la *Satyre ménippée* à Rabelais, qui est « à la fois présent et distant<sup>428</sup> », relèvent d'un choix éditorial difficile à assumer « dans une période charnière que le goût dispute à la verve gauloise<sup>429</sup> ». On retrouve d'ailleurs, dans certaines éditions tardives du texte parues après 1594, un « Discours de l'imprimeur sur l'explication du mot de Higuiero d'infierno, et d'autres choses qu'il a apprises de l'auteur<sup>430</sup> », où Rabelais est mentionné explicitement parmi les auteurs ayant influencé l'évolution du genre littéraire de la satire depuis Menippus, philosophe cynique, qui a fait des

gausseries saulpoudrées de bons mots pour rire, et pour mettre aux champs les hommes vitieux de son temps. [À son imitation, ...] de nostre temps le bon Rabelais qui a passé tous les autres en rencontres et belles robineries, si on veut en retrancher les quolibets de taverne, et les saletez de cabarets<sup>431</sup>.

Rabelais est donc reconnu par l'auteur anonyme de ce passage pour sa contribution indéniable au genre de la satire, mais il est également attaqué pour son humour grossier.

<sup>428</sup> Martial Martin, « Satire Ménippée », *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard et L. G. F., coll. « La Pochothèque », 2001, p. 1068.

<sup>429</sup> Martial Martin, *ibid.*, p. 1068.

<sup>430</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, ouvr. cité, p. 157.

<sup>431</sup> *Ibid.*, p. 161.



Cette condamnation peut sembler étonnante dans un ouvrage où l'œuvre du maître est évoquée essentiellement dans des plaisanteries d'ordre corporel et dans des allusions à la nourriture, et où Rabelais se trouve « associé par les auteurs de la *Satyre Ménippée* à l'idée de vulgarité [... et utilisé] dans le discours de la Ligue pour “faire peuple”<sup>432</sup> », mais il met en évidence la diversité des collaborateurs ayant, au fil des éditions du texte, apporté leur touche personnelle à l'ouvrage, et souligne une certaine ambivalence dans l'appréciation esthétique de l'œuvre de Rabelais au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle. Malgré ces quelques réticences probables d'un lectorat en quête de bon goût, la « *Satyre Ménippée* fait partie de ces œuvres qui possèdent l'étonnant privilège d'être appréciées, peut-être même admirées par tous<sup>433</sup> », à tout le moins de tous ceux qui étaient en accord avec la cause réformée qu'elle défendait. Rééditée plus d'une vingtaine de fois chez divers imprimeurs, elle connaît une excellente fortune jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle et a fait l'objet d'une multitude de travaux récents, dont une édition critique de Martial Martin, en 2007.

### 3.3.3.2 Rabelais contre le roi : les *Paraboles de Cicquot*

Les *Paraboles de Cicquot* connaissent un sort entièrement opposé à celui de la *Satyre ménippée*, bien qu'elles soient parues la même année et soient également agrémentées de références à la chronique rabelaisienne. Ce bref pamphlet catholique et anonyme, de langue française, présente, sous forme épistolaire, un ensemble de critiques à l'égard du roi Henri IV, « premier heretique de tous les Roys de France<sup>434</sup> », auquel l'auteur reproche sa religion contraire à celle des Français et sa volonté d'« établir un Estat huguenottiquement Royal sur toute la France<sup>435</sup> ». Composée avant la conversion du roi, cette missive critique les hésitations religieuses de ce dernier qui est dépeint à la fois comme un opportuniste et

<sup>432</sup> Jean Vignes, « Culture et histoire dans la *Satyre Ménippée* », dans Frank Lestringant et Daniel Ménager (sous la dir. de), *Études sur la Satyre Ménippée*, ouvr. cité, p. 160.

<sup>433</sup> Frank Lestringant et Daniel Ménager, « Avant-propos », *ibid.*, p. 7.

<sup>434</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 37.

<sup>435</sup> *Ibid.*, p. 16.

comme un grand personnage, « beau, et bien formé, brave guerrier, bon Capitaine et bon soldat : mais mauvais Papiste<sup>436</sup> ». Contrairement à la *Satyre ménippée*, qui parodie le rassemblement des Ligueurs, les *Paraboles de Cicquot* s'attaquent non seulement aux positions du roi, mais également aux nouvelles doctrines réformées et en particulier à « Calvin et Luther [...], venus frays du Ciel, pour apprendre aux Chrestiens que le Sauveur n'est point mort en croix ; [...] ces bougres-là sont d'accord avecques Mahomet<sup>437</sup> ». D'un ton parfois railleur, parfois violent, elles présentent un portrait idéalisé et intransigeant du peuple de France, dont

le nom de François vient de ce mot : Franc, comme net et quitte de toute impiété, de toute heresie, de vilennie, de forfanterie, entier en son cœur, uny en sa Religion, ne recognoissant que un Roy Chrestien, une foy Catholique, et une Loy qui le guide suivant sa foy. Il deteste l'erreur et les impostures heretiques, Il ne peut souffrir un Tyran, ny un heretique. Il est incompatible avecques les nouveaux dogmatistes, et qui plus est, il n'obeist point à coups de baston. La crainte de DIEU, et la reverence des Prestres et Magistrats spirituels, luy fera plus faire en une heure, que cent mille canonnades en un an<sup>438</sup>.

Dans le meilleur intérêt du peuple, les *Paraboles de Cicquot* se montrent favorables à l'élection d'un nouveau roi qui saurait garder indemne l'honneur de la France, et elles offrent cet ultime avis à Henri IV :

Le conseil est que vous mariez vostre sœur au Roy d'Escosse, que vous espousiez la Royne d'Angleterre, et meniez au bal tous voz ministres. Que la France demeure tousjours franche en sa Religion Catholique, et que vous, et voz subjectz heretiques puissiez vivre librement vostre heresie d'outre mer<sup>439</sup>.

---

<sup>436</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>437</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>438</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>439</sup> *Ibid.*, p. 64.

En d'autres termes, il lui suggère de quitter le sol français pour régner en Angleterre avec Elisabeth I<sup>re</sup>.

Malgré la sévérité de ces attaques, le texte comporte plusieurs éléments humoristiques et comiques, dont l'utilisation du pseudonyme de Jean Cicquot, qui renvoie de façon facétieuse au bouffon d'Henri III et d'Henri IV, alors décédé, Antoine de La Roche d'Anglerays, dit Chicot (1550-1591) – dont le nom sera popularisé plus tard sous la plume d'Alexandre Dumas. Ce fou du roi était représenté par les « écrivains de son temps [...] comme un homme d'esprit ayant son franc parler avec tout le monde [...] et dont le nom], après sa mort, a servi de manteau à un écrivain qui ne voulait pas se nommer<sup>440</sup> », celui des *Paraboles de Cicquot*. L'auteur propose une violente critique des Ligueurs, qu'il compare aux fouaciens de Lerné, responsables de la guerre picrocholine de *Gargantua* (ch. XXV à XXXVI ; XLII à XLVIII et XLVI à L) et qu'il décrit comme des coquins qui

n'ont point de Roy, ce sont tous pendarts, tous fils de putain, le Roy en sçaura bien venir à bout [...] : Par la mort Dieu la Ligue n'a plus qu'un mois dedans le ventre : Comme si vous aviez affaire à quelque vendeurs de sabots, ou aux fouaciens de Lerne : mais l'esteuf se jette plus loing<sup>441</sup>.

Sa critique est ainsi à la fois amère et comique autant par son renvoi à l'imaginaire rabelaisien que par la métaphore qu'elle propose entre les guerres de religion et le jeu de paume – l'esteuf étant le nom de la balle avec laquelle on y joue –, dont l'évocation n'est pas sans rappeler l'« Enigme en prophétie<sup>442</sup> » trouvée dans l'abbaye de Thélème et qui

---

<sup>440</sup> Alfred Canel, *Recherches Historiques sur les fous des rois de France et accessoirement sur l'emploi de Fou en général*, Paris, Alphonse Lemerre, 1873, p. 206.

<sup>441</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 51.

<sup>442</sup> François Rabelais, « Gargantua », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 151.

décrit, selon frère Jean, le « Jeu de Paulme soubz obscures parolles<sup>443</sup> ». Il s'agit d'un rapprochement habile de la part de l'auteur, qui suggère à la fois une guerre futile menée sous de faux prétextes et la persécution de la vérité évangélique. Partout dans les *Paraboles*, on retrouve ce genre de référence, explicite ou implicite, à l'œuvre du maître, qu'il s'agisse d'emprunts onomastiques ou d'éléments stylistiques, comme l'imitation facétieuse de l'allemand dans le passage : « Hardo, hardo, frim, stistoc, stistoc, dasticot, chelme ligvivist, Vvol ring naagfflel hourzen vuest fling trut<sup>444</sup> », qui rappelle l'épisode de la rencontre entre Panurge et Pantagruel dans l'ouvrage éponyme (ch. IX) :

Juncker gott geb euch gluck unnd hail. Zuvor lieber juncker ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm und erbarmgliche ding, unnd wer vil darvon zu sagen welches euch verdruslich zu hoerem, unnd mir zu erzelen wer, vievol die Poeten unnd Orators vorzeiten haben gesagt in irem spruchen unnd sentenzen das die gedechtnus des ellends unnd armvot vorlang eriltten ist ain grosser lust<sup>445</sup>.

L'auteur des *Paraboles de Cicquot* tente d'imiter la verve rabelaisienne à de nombreux autres endroits, parfois en reprenant quelque expression, notamment lorsqu'il explique qu'il n'a pas « étudié des mieux, si ay-je eu plus de sept cens nonante et onze coups de fouët au colleige de Reims, pour mordre à la grappe, et apprendre le Tu autem<sup>446</sup> ». Le terme *Tu autem*, qui « marque la fin de chaque lecture liturgique de l'Écriture sainte<sup>447</sup> », est ici associé avec le fait de croire aveuglément une promesse et est emprunté aux épisodes du torchecul de *Gargantua* (ch. XIII), où le jeune géant éponyme annonce à son père « bien toust en sçauvez le *tu autem*<sup>448</sup> », et du procès entre Baisecul et Humevesne de *Pantagruel* (ch. XI), alors que Baisecul termine ainsi son plaidoyer : « je ay

---

<sup>443</sup> François Rabelais, *ibid.*, p. 153.

<sup>444</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 54.

<sup>445</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 246-247.

<sup>446</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 9.

<sup>447</sup> Mireille Huchon, « Gargantua. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1099.

<sup>448</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 39.

dict tout le *tu autem*, et n'en ay en rien varié sur mon honneur<sup>449</sup> ». L'auteur des *Paraboles* fait encore allusion à Rabelais à maintes reprises dans un passage où il compare le roi à frère Jean :

Vous aurez beau jurer et renasquer (comme frere Jean des Entommeurs, et dire : j'auray le clos, je seray Roy, quoy qui en gronde, et fust-ce la Ligue. Hen, hen, c'est là où l'on vous attend : Guerda, guerda, voila vostre Estat defferré tout à plat, la Ligue luy a donné la figue, c'est une vilaine atteinte, Sire mon amy, mon petit couïllon, mon petit Roy de Bourbon, vous estes affolé par la Ligue, vertu de ma braguette, qu'elle beste est ce que la Ligue<sup>450</sup> ?

Ici, l'imitation de la langue parlée ressemble au passage de la tempête du *Quart livre* (ch. XVII à XXIII), dans lequel Panurge, effrayé, ne cesse de gémir des « Holos, holos [... et autres] Be be be be bous, bous, bous, bous<sup>451</sup> » ; l'expression « donner la figue » renvoie à l'épisode des Papefigues – littéralement, ceux qui font la figue au pape – du *Quart livre* (ch. XLV) ; l'expression « mon petit couïllon » est empruntée notamment à l'épisode de l'invention du torchecul de *Gargantua* (ch. XIII) où Grandgousier demande à son fils « Quoy ? [...] mon petit couillon, as tu prins au pot ? veu que tu rimes desjà<sup>452</sup> ? », et la mention de la braguette renvoie à l'éloge qu'en fait Panurge dans le *Tiers livre* (ch. VIII). Le ton employé par le narrateur se veut dépréciatif et est tout à fait inapproprié pour s'adresser à un roi : l'imaginaire et le style rabelaisiens s'y trouvent associés à un registre de langage très bas et au comique populaire du bas corporel, de la même façon que la *Satyre ménippée* emploie des références à Rabelais essentiellement pour « faire peuple ». Les deux ouvrages témoignent ainsi de la même utilisation vulgaire de Rabelais en contexte de propagande religieuse et en tant que source de vocabulaire de l'invective. Par ailleurs, le titre lui-même de l'ouvrage renvoie aux récits allégoriques associés au Christ et à la

<sup>449</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 257.

<sup>450</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, ouvr. cité, p. 41.

<sup>451</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 585.

<sup>452</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 40.

prédication, qui cachent un enseignement moral ou religieux, de la même manière que Rabelais, dans le prologue de son *Quart livre*, propose au lecteur d'« à plus hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en gayeté de cueur<sup>453</sup> ». Il y a donc, chez le maître et son imitateur, une même volonté de provoquer le rire par le mélange des registres, mais également de suggérer un sens caché et critique, dont on retrouve des traces à travers toute l'œuvre.

Même si les *Paraboles de Cicquot* ne portent aucun indice d'une lecture de la *Satyre ménippée* – ni d'aucune autre singerie parabelaisienne – l'association, dans les deux textes, de l'univers rabelaisien au comique bas et populaire, d'une part, et à la propagande religieuse, d'autre part, témoigne d'une réception très spécifique de l'œuvre du maître au cours de la période entourant la mort d'Henri III et l'avènement au trône d'Henri IV ou, à tout le moins, au cours de l'année 1593. Les *Paraboles* s'inscrivent dans le même horizon d'attente que la *Satyre ménippée* et témoignent d'une lecture similaire de la chronique rabelaisienne, tout en s'adressant à un lectorat dont les positions religieuses sont diamétralement opposées, ce qui témoigne de l'exceptionnelle ambivalence religieuse, politique et sociale de la chronique rabelaisienne. Elles ne semblent toutefois pas avoir connu la même fortune que leur contrepartie parabelaisienne réformée puisqu'elles n'ont fait, à notre connaissance, l'objet que d'une seule réédition en 1594 – et peut-être d'une édition lyonnaise antérieure à l'édition parisienne de 1593 –, n'ont aucunement influencé la chaîne de réception des écrits rabelaisiens et ne connaissent pratiquement aucune réception critique, si ce n'est de brèves mentions qui se limitent à quelques lignes, souvent dépréciatives, comme celle de Charles Lenient, qui les dit « marquées au coin de la médiocrité<sup>454</sup> » ou celle de Claude-Bernard Petitot, qui les renomme fautivement *Paraboles de Chicot*, les attribue à un Ligueur et les range parmi « une milliasse d'autres bagatelles de part et d'autre publiées en cest an, dans lesquelles, hors les injures, n'i faut rien chercher

<sup>453</sup> François Rabelais, « Gargantua », *ibid.*, p. 6.

<sup>454</sup> Charles Lenient, *La satire en France ou la littérature militante au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1866, p. 400.

qui soit digne d'être recueilli<sup>455</sup> ». Les *Paraboles de Cicquot* présentent pourtant un grand intérêt sur le plan de l'étude de la réception de Rabelais par l'imitation au XVI<sup>e</sup> siècle, car elles témoignent de l'utilisation de sa chronique à des fins similaires par des auteurs d'opinions politiques et religieuses opposées, ce qui permet de supposer que l'imaginaire rabelaisien n'était plus évoqué, au début des années 1590, que comme une arme rhétorique visant à invectiver l'adversaire, quel qu'il soit. Cette tendance ne se limite toutefois pas au contexte des échanges pamphlétaires opposant ligueurs et royalistes dans les années 1590 : l'évocation de Rabelais se transmuera, dès le début du règne de Louis XIII, en une puissante arme catholique.

### 3.3.4 Rabelais embrigadé au service des catholiques (1610-1619)

Le début du XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par la transition entre le règne controversé du roi Henri IV, assassiné à Paris en 1610, et celui de son fils Louis XIII, roi catholique qui fera reculer les droits acquis auparavant par les protestants. À cette époque, et surtout depuis les épitaphes de Ronsard et Tahureau, l'horizon d'attente du lectorat rabelaisien s'est déplacé, Rabelais étant désormais perçu par plusieurs à l'image de ses personnages, en goinfre et en bon buveur – comme en témoignait déjà l'association de son œuvre à l'humour du bas corporel et la verve gauloise dans les pamphlets de propagande religieuse des années 1590. Pour Marcel de Grève, il « trône en maître parmi cette nouvelle génération d'humanistes<sup>456</sup> » que sont les libertins, ces gens savants, donc « sérieux, le plus souvent, mais qui ont connu une jeunesse glorieuse, faite de bruyantes réunions et de beuveries héroïques, agrémentées ou non par d'accortes serveuses [...], et qui] étaient principalement

<sup>455</sup> Claude-Bernard Petitot, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe-Auguste, jusqu'au commencement du dix-septième siècle ; avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage*, Paris, Foucault, 1825, t. LXVI, p. 562.

<sup>456</sup> Marcel de Grève, « Rabelais, arme du R. P. Garasse », *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (avril 1985)*, édition par G. et G. Demerson, B. Dompnier et A. Regond, Clermont-Ferrand, Association des Publications de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 193.

des médecins, des juristes, ou simplement des érudits<sup>457</sup> », capables de comprendre le plus haut sens de l'œuvre rabelaisienne, mais qui en privilégient souvent une lecture en accord avec leur joie de vivre.

On retrouve toutefois, dès le début des années 1610, une série de singeries pararabelaisiennes ayant des implications politiques dont, d'une part, le *Rabelais ressuscité* de Nicolas de Horry, qui peut être lu comme une allégorie du règne du controversé Henri IV<sup>458</sup> à la façon des romans de chevalerie parodiques de la première manière rabelaisienne, de la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels et des *Grandes chroniques*, et, d'autre part, le *Nouveau Panurge* de Guillaume Reboul, une expansion transfictionnelle des navigations allégoriques du *Quart* et du *Cinquiesme livre* qui attaque de manière frontale les huguenots du Dauphiné<sup>459</sup> et s'inscrit, à la suite des *Paraboles de Cicquot*, dans une série de singeries qui recyclent Rabelais, pourtant souvent perçu comme un auteur favorable à la Réforme, voire un hérétique, en outil de propagande catholique au service des intérêts du nouveau roi. Deux autres textes, également parus dans les années 1610, imitent Rabelais aux mêmes fins.

Le premier est l'anonyme *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, parue vers 1614, sans lieu ni nom d'imprimeur. Il s'agit du premier ouvrage d'une trilogie facétieuse en faveur de la paix et contre l'ingérence espagnole, qui comprend également *Les grands jours d'Antitus, Panurge, Guéridon et autres* et la *Continuation des grands jours interrompus d'Antitus, Panurge et Guéridon*, également parus sans nom d'auteur, lieu, ni date. La *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* reprend des éléments à Rabelais pour critiquer les ravages provoqués par les affrontements religieux. Elle n'a fait l'objet, à notre connaissance, d'aucune réédition ni édition critique récente, outre la transcription qu'en

---

<sup>457</sup> Marcel de Grève, *ibid.*, p. 193.

<sup>458</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 54-55.

<sup>459</sup> À ce propos, voir le chapitre 1, p. 126-134.



donne Édouard Fournier dans le huitième tome des *Variétés historiques et littéraires*, imprimé à Paris en 1857, chez P. Jannet.

S'inscrivant en quelque sorte dans la même ligne de pensée, le père François Garasse (1585-1631), prédicateur jésuite dont l'œuvre est « importante non par la qualité mais par la quantité<sup>460</sup> », fait paraître, en 1619 à Bruxelles, chez Christophle Girard, un *Rabelais réformé par les ministres et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour reponse aux bouffonneries inserées dans son livre La Vocation des pasteurs*, qui accuse Du Moulin d'être un hérétique qui a lu Rabelais plus que la Bible. Né à Angoulême d'un père ligueur, Garasse, « pamphlétaire forcené<sup>461</sup> » alors dans la mi-trentaine, est craint de toute la sphère littéraire de son temps pour sa virulence. On lui doit une *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels* (1623-1624) et une *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne* (1625). Son *Rabelais réformé* n'a fait l'objet que d'une seule réimpression en 1620, et d'aucune édition critique.

### 3.3.4.1 Une *Conférence royaliste et pacifique*

La *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* est un bref texte satirique de langue française comprenant des passages en patois poitevin, ainsi que quelques distiques et un quatrain rimés. Il est paru de façon anonyme en 1614, plus de soixante ans après la mort de Rabelais et l'année suivant immédiatement la publication du *Nouveau Panurge* de Reboul. À l'instar de ce dernier, la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* critique les Réformés qui veulent, de l'avis de maître Antitus, changer la France en détruisant tout : « Ces reformateurs me font souvenir d'un voisin que j'avois, qui avoit une fort belle maison percée et ouverte en quelques endroits. Il fut si fin que pour la racommoder il la fit

---

<sup>460</sup> Henry Boucher, « Un détracteur de Rabelais : le Père Garasse », *Bulletin de l'Association des Amis de Rabelais et de la Devinière*, t. I, n° 9, 1960, p. 258.

<sup>461</sup> Henry Boucher, *ibid.*, p. 258.

abatre un beau matin jusques aux fondemens<sup>462</sup>. » Sa forme dialoguée, où chacun des quatre devisants – Antitus, Panurge et Guéridon sont rejoints tardivement par maistre Jean, qui est toutefois rapidement écarté de la discussion – expose tour à tour ses arguments, lui permet des prises de position beaucoup plus nuancées que chez Reboul. Ainsi, leur conversation aborde les aspects positifs et négatifs de la Réforme, mais également ceux des conflits religieux et politiques<sup>463</sup> qui opposent la France à l’Espagne alors très catholique et sous le règne des Habsbourg, dont les territoires encerclent en bonne partie celui de la France et dont les politiques impérialistes inquiètent autant que la Réforme. Si le personnage de maître Jean semble être le seul à approuver ces affrontements lorsqu’il déclare : « J’ay ouy dire que vous autres avés fait des pertes : ce n’est rien, il faut bien que les gendarmes vivent<sup>464</sup> », il en va autrement pour ses trois comparses, qui en critiquent vertement les effets dévastateurs sur le peuple et les récoltes. Le texte se veut un appel à la paix et se termine par une manifestation de soutien indéfectible à Louis XIII, roi catholique qui tente d’éliminer le protestantisme de son royaume, autant par le discours dialectal de Guéridon, qui souhaite « malhour à qui prendrat les armes, so nest pre lou service do Rey<sup>465</sup> », que par celui d’Antitus, qui prédit « que jamais personne ne s’ataque à son Prince souverain qu’il n’en paye les pots cassés tost ou tart<sup>466</sup> ».

La *Conférence d’Antitus, Panurge et Guéridon* profite de la grande vogue de popularité des textes rabelaisiens pour agrémenter son discours d’un humour grossier et d’un style piquant très proche de celui du maître. D’emblée, Antitus qualifie les soldats qui ont attaqué sa ferme et détruit ses récoltes de « mangeurs de cul de poule [qui] ont fait

---

<sup>462</sup> « Conférence d’Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 297.

<sup>463</sup> Maistre Jean déclare, par exemple, que les « grans Princes [qui font les guerres] ne songent qu’au bien public », tandis que, pour Guéridon, « Ine compagnie de carabins fera plus de mau en in jour que toute iquele reformation ne scaurét aporté de ben en in an ». Voir « Conférence d’Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 293 ; 297.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>466</sup> *Ibid.*, p. 301.

gorge chaude de tout<sup>467</sup> ». Ce passage rappelle, d'une part, cette épopée du ventre qu'est la chronique pantagruéline et vient, d'autre part, accentuer la tension, omniprésente dans le texte, entre le sujet sérieux, présenté par Antitus dès les premières lignes comme un contexte tragique où « on ne faisoit que se remettre un peu des maux et desolations qu'avoient aporté les guerres civiles, et nous voilà pis que jamais<sup>468</sup> », et la façon qu'ont les personnages de constamment le tourner en ridicule, par exemple lorsque Guéridon compare la guerre civile à un homme qui « metit lou feu dans sa maison pré chassé lous rats et les souris<sup>469</sup> ». Au-delà du style et des nombreuses allusions au ventre, l'auteur de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* effectue également quelques emprunts à Rabelais, dont les plus significatifs sont assurément les noms de Panurge, protagoniste central des romans rabelaisiens, et Antitus qui, bien qu'il n'occupe pas une place d'importance dans la trame narrative des romans de Rabelais, revient à plusieurs reprises sous sa plume.

Dans la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, le compère Panurge, dont la présence est signalée dès le titre, est présenté comme l'un des paysans lésés par les conflits religieux, dont la « ferme a esté gaulée, on n'y a rien laissé jusques à une poule. Tout fut empieté en [sa] presence et mangé par ces epicuriens zelateurs transcendans de la picorée<sup>470</sup>. » Panurge tourne en dérision les soldats, qui sont encore une fois associés au culte du ventre – au fait de picorer –, critique qui se rapproche de la satire de ceux qui « ne reconnoissoient aultre Dieu que [le ventre]<sup>471</sup> » de l'épisode de messere Gaster (*Quart livre*, ch. LVII à LXII) ainsi que des *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Bèze. Son discours est fondamentalement contre la guerre et est en opposition directe à celui de maistre Jean, qui se porte à la défense des grands Princes et des soldats qui ont pillé le village des devisants. Panurge s'insurge contre les propos de ce dernier, qu'il juge honteux,

<sup>467</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>468</sup> *Ibid.*, p. 280.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>471</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 675.

et lui répond : « Comment est-ce, maistre benet, que l'ordre peut estre mis par le plus grand desordre du monde, qui est la guerre civile<sup>472</sup> ? » Le Panurge de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* n'a rien de son homonyme rabelaisien, tour à tour polyglotte, rusé, vengeur et peureux, si ce n'est que le nom. Son rôle de villageois dépouillé par la guerre et ses prises de position assumées, parfois jusqu'à la violence, en font un personnage à la fois beaucoup moins complexe et plus sérieux, voire grave, que celui de Rabelais. Son évocation, défigurée, semble avoir ici pour visée de servir un même but publicitaire que le Panurge de Reboul, tout en portant un discours pacifiste.

Il en est de même pour son compagnon d'infortune, maître Antitus, protagoniste qui personnifie la noblesse<sup>473</sup> et qui ouvre la narration de l'ouvrage en annonçant : « Toute ma ferme a esté raflée. Les veaux, les moutons, les aigneaux de mon fermier, son blé, son vin, en ont paty<sup>474</sup>. » Ce personnage, qui n'est pas une création de Rabelais<sup>475</sup>, est évoqué par Baisecul dans *Pantagruel* (ch. XI), qui mentionne, dans son plaidoyer, « qu'on passa licentié maistre Antitus des crossonniers en toute lourderie : comme disent les canonistes. *Beati lourdes quoniam ipsi trebuchaverunt*<sup>476</sup>. » Le nom d'Antitus revient à nouveau dans le *Quart livre* (ch. XL) parmi les « preux cuisiniers dedans [la Truye] enclous<sup>477</sup> », partis attaquer les andouilles, ainsi que dans le *Cinquiesme livre* (ch. II), où le narrateur raconte :

Nos jeusnes parachevez l'hermite nous bailla une lettre adressante à un qu'il nommoit Albian camat, maistre Aeditue de l'Isle sonnante, mais Panurge le

---

<sup>472</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 296.

<sup>473</sup> À ce propos, voir Alain Mercier, *La littérature facétieuse : sous Louis XIII 1610-1643*, Genève, Droz, 1991, p. 9.

<sup>474</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 281.

<sup>475</sup> À ce propos, voir Mireille Huchon, « Pantagruel. Notes et variantes », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 1285, note 1.

<sup>476</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *ibid.*, p. 254-255. Traduction : « Bienheureux les lourdaux, parce qu'ils trébuchèrent par eux-mêmes. »

<sup>477</sup> François Rabelais, « Quart livre », *ibid.*, p. 631.

saluant l'appela maistre Antitus. C'estoit un petit bon-homme vieux, chauve, à muzeau bien enluminé, et face cramoisie<sup>478</sup>.

Aucune des caractéristiques attribuées par Rabelais à Antitus – dépeint en lourdaud, en cuisinier ou en vieux « gardien du temple<sup>479</sup> » – ne se rapproche de l'utilisation qu'en fait l'auteur de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, chez qui il devient un propriétaire terrien qui, comme Panurge, tient un discours contre la guerre. Il présente toutefois l'intérêt d'être le seul à défendre, bien modestement, les Réformés, qu'il qualifie de « belles gens, et fort ambitieux [... et de] vaillans guerriers<sup>480</sup> » dans le seul passage de l'ouvrage qui modère les critiques des devisants contre la Réforme. Maître Antitus est également mentionné dans le *Moyen de parvenir* (1616) de Béroalde de Verville par un devisant du nom de Guillaume dans le récit d'une péripétie du curé de Saint Martin d'Aussigny, lequel

aimait une femme qui lui donna assignation, et, faisant semblant de le recevoir courtoisement, l'empoigna ; et comme maistre Antitus de braguette sentait cette main douillette, il s'exaltait ; adonc cette femme avec l'autre main avança un couteau, dont elle le coupa tout net<sup>481</sup>.

Dans le cas de Béroalde, Antitus ne reprend, encore une fois, aucune des caractéristiques qui lui sont attribuées par Rabelais, mais il constitue plutôt une métaphore obscène de l'organe sexuel masculin en érection.

Les deux autres devisants de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, Guéridon et maistre Jean, ne sont pas inspirés par la chronique pantagruéline, et seul le

<sup>478</sup> « Cinquiesme livre », *ibid.*, p. 731.

<sup>479</sup> Mireille Huchon, « Cinquiesme livre. Notes et variantes », *ibid.*, p. 1623.

<sup>480</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 287.

<sup>481</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, édition par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, t. 1, p. 348.

premier, qui s'exprime en dialecte poitevin, semble de l'invention de l'auteur<sup>482</sup>. Il est décrit comme un villageois toujours gai qui ne sait même pas comment se prononce son propre nom<sup>483</sup> et qui, arrivant de la grande ville, en rapporte les dernières nouvelles. Son opinion concernant les Réformés, qu'il a rencontrés « l'otre mardy diquets reformatours qui voulant faire ine otre France, ô qu'is estiant afrous<sup>484</sup> ! », s'oppose à celle d'Antitus. Pour sa part, maître Jean est décrit comme « un grand fat [... qui] tranche du politique<sup>485</sup> », et ne tarde pas à être chassé en raison de son discours trop en faveur des prises d'armes.

En plus des personnages d'Antitus et Panurge, l'auteur de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* singe à quelques reprises des locutions typiques de Rabelais. C'est le cas dans un passage où, lorsqu'il parle d'une promesse de récompense faite par les soldats s'ils retrouvent les Réformés, Antitus s'exclame : « J'ay opinion que ce sera en monoye de singe<sup>486</sup> ». La première attestation de cette expression se retrouve dans l'épisode de l'île de Medamothi du *Quart livre* (ch. II), où Frère Jean achète « deux rares et precieux tableaux [... qu'il] paya en monnoie de Cinge<sup>487</sup> ». Ailleurs dans le dialogue, Guéridon déclare que ceux qui n'ont « point [de] pré, point de foin, ergo point de chevos, so ne sont dique de le race de Pacolet. Pour iquet moulein à vent, ha ! ha ! ô merite ben d'estre habillé en moulein à vent et vivre de vent et d'air come iquets lesardeas [lézards]<sup>488</sup> ». Ce passage est intéressant dans la mesure où il contient vraisemblablement des allusions à deux éléments

<sup>482</sup> Le *Trésor de la langue française informatisé* fait remonter l'utilisation de « Guéridon » en tant que personnage, qui est rapidement devenu un héros de farces, à la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*. Le terme est emprunté à un genre de chanson satirique, dont de nombreux exemples sont donnés dans la *Conférence*. Voir « Guéridon », *Trésor de la Langue Française informatisé* [en ligne], Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/gu%C3%A9ridon>, 2012 (page consultée le 1<sup>er</sup> mars 2015).

<sup>483</sup> Lorsqu'Antitus l'interroge à ce sujet, Guéridon répond : « I n'en sé per la cordiène ren ». Voir « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 285.

<sup>484</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>485</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>486</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>487</sup> François Rabelais, « Quart livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 540-541.

<sup>488</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 288.

présents chez Rabelais. Le premier est le « cheval de Pacolet », un cheval de bois volant et très rapide, créé par le nain Pacolet dans le roman de chevalerie *Valentin et Orson*<sup>489</sup>, dont on retrouve de nombreuses mentions dans la littérature facétieuse du XVII<sup>e</sup> siècle. Rabelais y fait allusion dans l'épisode de la guerre contre les Dipsodes de *Pantagruel* (ch. XXIV), où Carpalim déclare qu'il ne craint « ny traict de flesche, ny cheval tant soit legier et feust ce Pegase de Perseus, ou Pacolet, que devant eulx je n'eschappe gailard et sauf<sup>490</sup> ». Le second passage auquel il est fait référence dans le discours de Guéridon est celui de l'île de Ruach (*Quart livre*, ch. XLIII), dont les habitants « ne vivent que de vent. Rien ne beuvent, rien de mangent, si non vent [... et où les] riches vivent de moulins à vent<sup>491</sup> » et qui sert, chez Rabelais, de critique des méthodes historiques de Jacques Cartier, de référence à la théorie des vents dans la médecine hippocratique et d'allusion à la notion d'esprit chez Luther<sup>492</sup>. Il s'agit plutôt, pour l'auteur de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, de dénoncer les paysans qui s'ennoblissent eux-mêmes et s'attribuent des « fiefs en parchemin fort nouveau qui se fait baroniser<sup>493</sup> », critique qu'on ne retrouve nulle part dans l'œuvre du maître. La présence de ces deux éléments dans un même passage laisse néanmoins supposer qu'il s'agit effectivement d'une réminiscence de cette dernière, qui est également évoquée lorsque Guéridon dénonce les « seignours [qui] pensiant qua lour profit particulié et ne tiriant qu'à iquet Papegaut, maistre nigaud<sup>494</sup> », qui rappelle le « Papegaut, qui est unique en son espece<sup>495</sup> » du *Cinquiesme livre* (ch. II) ; et lorsque le Panurge de la *Conférence* mentionne qu'il ne « sçay rien que par le bon homme Ouy-dire, qui va partout<sup>496</sup> », tout comme les mauvais historiens du *Cinquiesme livre* (ch. XXX), qui

<sup>489</sup> Les premières versions connues datent du XV<sup>e</sup> siècle et seraient basées sur une chanson de geste perdue du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>490</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 302.

<sup>491</sup> François Rabelais, « Quart livre », *ibid.*, p. 638.

<sup>492</sup> À ce propos, voir le présent chapitre, p. 357.

<sup>493</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 287-288.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>495</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 732.

<sup>496</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 298.

« vivoient honnestement du mestier de tesmoignerie : rendans seur tesmoignage de toutes choses à ceux, qui plus donneroient par journée, et tout par ouy-dire<sup>497</sup> ».

La *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* déploie donc un type d'humour mordant et satirique qui se rapproche de celui de Rabelais, en plus de lui emprunter suffisamment d'éléments pour qu'il soit possible d'affirmer que son auteur a lu l'œuvre du maître, bien qu'il détourne ses emprunts de leur contexte et de leurs fonctions critiques originelles. Les deux personnages qu'il lui emprunte, Antitus et Panurge, sont dépourvus de leurs caractéristiques rabelaisiennes et deviennent les porte-parole d'une paix civile souhaitée, au point que Panurge déclare qu'il « faudroit punir ces discoureurs et conteurs de balivernes [...] qui parlent si advantageusement de ceux qui troublent l'estat et qui nous mangent, que c'est une honte. Je veux coiffer le premier que je rencontreray, qu'il s'en souviendra trois jours après la feste<sup>498</sup> ». Le texte s'inscrit, à l'instar des nombreux pamphlets politiques qui marquent la production littéraire de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, dans l'actualité la plus immédiate, et use des références rabelaisiennes pour se garantir un public, tout en proposant un discours à la fois critique et ludique. Il correspond à un type de pamphlet plus facétieux que polémique et s'inscrit dans une vogue de brochures éphémères qui exploitent l'actualité politique de façon satirico-bouffonne, genre qui « redevient à la mode sous Henri IV, mais surtout, se transforme en une industrie durant la régence de Marie de Médicis et le début du règne de Louis XIII<sup>499</sup> ». Il est toutefois le seul des singes chicaneurs polémiques de Rabelais à s'inscrire dans le genre littéraire du devis, ce qui lui permet d'exposer à la fois des arguments pour et contre la cause réformée. Le texte semble néanmoins majoritairement tenir un discours négatif à l'égard des protestants, d'une manière semblable à celle présente dans les *Paraboles de Cicquot* et chez Reboul, qui associent tous deux, de façon étonnante,

<sup>497</sup> « Cinquiesme livre », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 805.

<sup>498</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, ouvr. cité, p. 299.

<sup>499</sup> Alain Mercier, *La littérature facétieuse : sous Louis XIII 1610-1643*, ouvr. cité, p. 4.



Rabelais à une argumentation catholique. L'ouvrage reconduit, surtout à travers le personnage de Panurge, l'image, présente dans la chaîne de réception du maître depuis les *Triumphes de l'abbaye des Conards* de 1541, d'un Rabelais défenseur et porte-parole du peuple, proche du coryphée riant du chœur populaire de Bakhtine. Son horizon d'attente est donc double, puisqu'il relève également de l'esthétique des dialogues de village, empreints de l'imaginaire rabelaisien, que l'on retrouve, notamment, chez Noël Du Fail et Bonaventure Des Périers.

La *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* ne semble faire référence à aucun autre singe de Rabelais et n'a pas non plus été mentionnée par les imitateurs ultérieurs. Elle n'a fait l'objet, à notre connaissance, d'aucune réédition ni édition critique récente, outre la transcription d'Édouard Fournier imprimée à Paris en 1857, chez P. Jannet.

### 3.3.4.2 Rabelais, arme redoutable du père Garasse contre l'hérétique Rabelais

Malgré l'association entre Rabelais et le discours catholique, proposée notamment par la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, les implications polémiques et évangéliques de l'œuvre du maître ne sont pas passées inaperçues aux yeux du père François Garasse, prédicateur jésuite critiqué par ses pairs pour

[l']excentricité de ses sermons, l'acrimonie de ses invectives, la bouffonnerie de sa parole et ses gestes d'exalté[, qui] lui valurent rapidement un succès de scandale qui contraignit ses supérieurs à le rappeler à plus de décence : Garasse, dès lors, troqua la chaire contre la plume et de prédicateur se fit pamphlétaire<sup>500</sup>

violemment hostile à la Réforme et au libertinage. Son *Rabelais réformé par les ministres*, paru en 1619, c'est-à-dire près de sept décennies après le décès du maître mais tout juste

---

<sup>500</sup> Henry Boucher, « Un détracteur de Rabelais : le Père Garasse », art. cité, p. 255.

cinq et six ans après l'anonyme *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* et le *Nouveau Panurge* de Reboul, est un pamphlet catholique composé de deux livres sous-divisés en quatre parties en langue française, en prose et en vers, qui répond au traité réformé *De la vocation des pasteurs* (1618) de Pierre Du Moulin. Garasse y prend à partie le vigoureux pasteur anticatholique de Charenton, orateur de renom alors à la tête du mouvement protestant, à qui on doit plus de 75 ouvrages de controverse religieuse dirigés contre l'Église romaine. Ses traités, et en particulier celui *De la vocation des pasteurs*, n'ont absolument rien d'humoristique, ne mentionnent Rabelais nulle part, n'empruntent rien à son imaginaire et ne présentent rien en commun avec son œuvre, si ce n'est une dénonciation commune, notamment, de

la charge de Pape et de Cardinal [qui sont] pure usurpation, et invention humaine : et les charges de Prestre et d'Evesque de l'Eglise Romaine[,] entierement corrompuës et destournées de leur vray usage, dont les maux qui en naissent sont si grands, que par ce moyen le Royaume spirituel de Jesus Christ est changé en une Monarchie temporelle, et un autre sacrifice ; bref, une autre Religion introduite que celle qui se trouve en l'Escriture sainte<sup>501</sup>.

L'argumentation de Du Moulin, comme celle de Rabelais, est fondée sur un idéal évangélique de simplicité et puise à des sources antiques et religieuses communes. Le pasteur, qui exerçait à Paris depuis 1599, se voit par ailleurs dans l'obligation de quitter la capitale en 1621, trois ans après la parution de son traité *De la vocation des pasteurs*, et devra attendre jusqu'en 1628 avant que Louis XIII ne l'autorise à y revenir.

À la même époque, « l'autorité des Jésuites en France est [...] largement contestée [et] Garasse va s'en prendre successivement à tous ceux qui la contestent<sup>502</sup> », incluant Du Moulin, qu'il décrie dès 1619 comme un hérétique et qu'il accuse, ainsi que tous les

<sup>501</sup> Pierre Du Moulin, *De la vocation des pasteurs*. Par Pierre du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Eglise de Paris, Sedan, Jean Jannon, 1618, p. 68.

<sup>502</sup> Jacqueline Marchand, « Apologie du père Garasse (1585-1631). Le jésuite et les libertins », *Cahiers laïques*, Paris, Cercle parisien de la ligue française de l'enseignement, 1980, n° 173, p. 94.

autres ministres réformés, d'avoir lu « plus souvent Rabelais que l'Évangile, et [...] plus feuilleté Lucian, Plaute, Aristenet, Petrone et Athenée, que les Docteurs de l'Église<sup>503</sup> ». Dans le *Rabelais réformé*, dernier texte de notre corpus, le « phrénétique en soutane<sup>504</sup> » se porte à la défense de l'institution de l'Église romaine, de ses cérémonies ainsi que du pape et des cardinaux en cherchant, de façon compulsive, à démontrer que Du Moulin n'est rien d'autre qu'un bouffon composant des sonnettes, qui ne « sçauroit faire une plus grande bresche a [la] religion, qu'en escrivant de ceste maniere ridicule, et traduisant les choses saintes en farces et comedies<sup>505</sup> ». Il tente ainsi d'établir des analogies entre l'argumentaire sérieux, voire austère, de Du Moulin, qui s'attaque effectivement à l'Église romaine et maintient, notamment, que « le fils de Dieu, chef de l'Église universelle, n'a point laissé en terre de successeur, ni de Vicaire en cette charge<sup>506</sup> », et diverses parties de l'œuvre du maître dont, plus spécifiquement, *l'Isle Sonante*, alors reçue comme un opus authentiquement rabelaisien. Il justifie par ailleurs le choix du titre de son ouvrage, qu'il « appelle [...] LE RABELAIS REFORMÉ, pource que c'est sur les idées de Rabelais que du Moulin s'est tellement formé, qu'il en retient les inventions, les sonnettes et locutions entieres<sup>507</sup> ». Son texte, comme « toute polémique de Garasse[,] a pour but d'envoyer ses adversaires aux galères, sinon au bûcher<sup>508</sup> ».

Ironiquement, les rapprochements incriminants qu'il propose témoignent d'une lecture attentive de l'œuvre entière de Rabelais, dont le traité de Du Moulin ne porte aucune trace. Il mentionne, par exemple, les « Evesques du pays d'Utopie [qui n'existent] que dans les escrits du brave Chancelier Thomas Morus, et dans la lettre de Gargantua, qui date ces

---

<sup>503</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 8. Note : Aristénète est un épistolier grec du V<sup>e</sup> siècle.

<sup>504</sup> Dominique Brancher, « Portrait humoral du polémiqueur : aléas de l'humeur et du style du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle », *MLN*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005, vol. 120, n° 1 « Italian Issue Supplement : La littérature engagée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : Études en l'honneur de Gérard Defaux (1937-2004) », p. S159.

<sup>505</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 6.

<sup>506</sup> Pierre Du Moulin, *De la vocation des pasteurs. Par Pierre du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Église de Paris*, ouvr. cité, 1618, p. 70.

<sup>507</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 8.

<sup>508</sup> Jacqueline Marchand, « Apologie du père Garasse (1585-1631). Le jésuite et les libertins », art. cité, p. 102.

Missives de ce pays d'Utopie<sup>509</sup> » dans *Pantagruel* (ch. VIII), d'où Du Moulin tirerait ses arguments, puis lui indique qu'il aurait également dû, « pour faire le conte entier [...], adjoindre le Royaume des Malgabins, les Isles flottantes, les villes Songeardes, les régions de la Lune, les Apedephres, et tous les lieux que vous avez fréquenté dans la cosmographie de Rabelais<sup>510</sup> ». Il reproche ensuite à tous les prédicateurs de ne lire que « les gestes guerriers de Jean des Entomures<sup>511</sup> » et déclare que

Moulin sert de tesmoins à cette verité,  
 Car il est si versé dans les faicts de Bridoye  
 Que quand il escherroit que la posterité  
 Supprimast Rabelais, il en a la monnoye.  
 Panurge, Grandgosier, Paningon, Teravant,  
 Apres vostre Apedephre, et l'Isle des Sonnettes,  
 Il ne restoit rien plus que ce Moulin à vent  
 Pour vous enfariner de plaisantes sornettes.  
 Vous inventez des noms, et des mondes nouveaux,  
 Vous faictes les desseins du Couvent de Thelesme,  
 Vos discours sont de vin, saulsisses, godiveaux,  
 Et hayssez à mort les jeunes de Caresme. [...]  
 Et croy qu'il est esté ce mystique poulin  
 Que Panurge cherchoit pour le monter en croupe. [...]  
 Car en tout Rabelais il n'est lieu ny recoing,  
 Dont le sieur du Moulin n'ait entiere pratique [...]  
 Mais sur tout il sçait bien l'Isle des Papegaux<sup>512</sup>.

Cet extrait, qui ne constitue qu'un exemple parmi tant d'autres d'emprunts de Garasse à l'imaginaire rabelaisien, évoque le thème de la goinfrerie, associé depuis toujours à Rabelais. Il rassemble également des mentions de personnages rendus célèbres sous sa plume, dont Frère Jean, Panurge et Grandgosier. Enfin, il évoque des passages spécifiques, tirés de l'ensemble de son œuvre : Thélème appartient à *Gargantua* (ch. LII à LVII) ;

<sup>509</sup> François Garasse, *Le Rabelais reformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 68.

<sup>510</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 68.

<sup>511</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 70.

<sup>512</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 70.

Bridoye provient du *Tiers livre* (ch. XXIX à XLIII) ; les Apedeftes, l'Isle des Papegaux et l'Isle des sonnettes – déformation de l'Isle sonnante – sont tirés de la première version du *Cinquiesme livre, l'Isle Sonante* (ch. 16 ; ch. 3 et 8 ; ch. 1 à 8), parue en 1562. Ce dernier livre, le père Garasse l'a lu très attentivement puisqu'il est capable de nommer, plusieurs pages plus loin, précisément le contenu du « chap. 2 des Isles sonantes où il nombre en bouffonnant les divers estats de l'Eglise avec le mesme tissu que vous, les nommant Clergaux, Monagaux, Prestegaux[,] Evesquegaux, Cardingaux et Papegaux<sup>513</sup> ». Malgré les quelques variantes orthographiques qu'il introduit, comme le confirme Sainéan, « [c]es extraits témoignent, de la part du révérend père, d'une étude minutieuse du roman rabelaisien<sup>514</sup> ». Loin d'imiter ou d'emprunter quoi que ce soit à Rabelais, Du Moulin propose toutefois plusieurs critiques communes au maître à l'égard du pouvoir temporel de l'Église romaine et cherche à démontrer, sans aucune trace d'humour,

comment les Pasteurs de l'Eglise sont devenus Sacrificateurs du corps de Jesus Christ : et que les Evesques de l'Eglise Romaine creent ces Sacrificateurs : c'est donc aux Evesques de monstrier de qui ils ont ce pouvoir, et de produire leurs tiltres : car s'ils ne le peuvent, (comme de fait ils ne le peuvent,) ils sont coupables d'avoir établi en l'Eglise de Dieu, sans parole de Dieu, une charge qui surpasse en dignité la dignité Angelique<sup>515</sup>.

Le traité *De la vocation des pasteurs* de Du Moulin n'est donc aucunement un ouvrage ludique, mais un traité sérieux qui vise à discréditer ceux-là même dont Rabelais se moquait : le pape, les cardinaux et les prêtres. Ces derniers sont, pour Du Moulin, rien de moins que des usurpateurs de titres qui relèvent de l'invention humaine et non de la religion décrite dans les Évangiles.

---

<sup>513</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 200-201.

<sup>514</sup> Lazare Sainéan, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, ouvr. cité, p. 210.

<sup>515</sup> Pierre Du Moulin, *De la vocation des pasteurs. Par Pierre du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Eglise de Paris*, ouvr. cité, 1618, p. 94.

L'un des emprunts de Garasse à Rabelais est particulièrement intéressant sur le plan de la réception de l'œuvre de ce dernier au XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'un extrait où Garasse reproche à Du Moulin une sornette

imitée sur celles de vostre patron le sieur de Rabelais, lequel en contant se sert ordinairement de cette fracture de nombres, et pour conter par le menu les soldats de Panurge, dit qu'ils estoient justement *trois mille et un* : et que pour l'assortissement de l'Abbaye des Thelemites, le fondateur fit lever de conte *vingt et sept cens mille huict cens trente et un mouton* : et pour la fondation et entretenement d'icelle donna à perpertuité *vingt et trois cens soixante neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose de rentre fonciere, etc.* Vous, suivant les exemples de cet archibouffon, dites que le Pape peut donner tant de milliers de siecles, d'années, de mois, de semaines et de jours [de pardon]<sup>516</sup>.

Ce passage est une réponse à l'attaque de Du Moulin contre les indulgences accordées par le clergé :

Le Pape donne pleniere indulgence, et pardon entier. Ou s'il veut specifier le nombre des annees, il peut donner pour une fois huict cens soixante six mille ans de pardon, et tant de jours par dessus. Au livre des indulgences Romaines imprimé à Rome sont denombrees plusieurs Eglises esquelles le Pape a posé plein pardon de tout peché, et outre cela le pardon du tiers des pechez, dixhuict mille ans de pardon, avec plusieurs quaranteines de jours, et la delivrance d'une ame de Purgatoire<sup>517</sup>.

À nouveau, le traité de Du Moulin n'a absolument rien de ludique et n'emprunte aucun argument à Rabelais. Garasse l'associe néanmoins au personnage de Panurge et à l'épisode de Thélème, et il témoigne ici du fait que le procédé de l'exagération numérique

<sup>516</sup> François Garasse, *Le Rabelais reformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 170.

<sup>517</sup> Pierre Du Moulin, *De la vocation des pasteurs. Par Pierre du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Eglise de Paris*, ouvr. cité, 1618, p. 113.

était, à l'époque, considéré comme typiquement rabelaisien. À plusieurs autres endroits, Garasse imite le style de Rabelais en lui empruntant divers passages et en reproduisant son style d'humour et de jeux de mots polysémiques, dont celui qu'il propose sur le nom du pasteur :

J'ay un Moulin qui est fort détraqué  
 Au lieu de grain, il ne moult que la paille ;  
 Car estant fils d'un Moyne defroqué,  
 N'esperes pas d'en tirer fruit qui vaille<sup>518</sup>.

S'il fait de Rabelais un bouffon et un athée et de Du Moulin son imitateur et disciple, Garasse ne se prive pas de se mettre lui-même dans la peau du maître dans son poème d'ouverture, truffé de références à son œuvre et intitulé « Rapport de Rabelais avec les Ministres, et nommément avec Pierre du Moulin Ministre de Charanton<sup>519</sup> ». Il y prend la plume à la première personne, comme s'il était lui-même Rabelais écrivant son autobiographie – empreinte des stéréotypes entourant sa personne depuis les épitaphes de Ronsard et Tahureau – et énumère divers événements survenus de son vivant, interprétés de façon dépréciative, dont :

Je pris naissance dans Chinon  
 Là fut mon lot et mon partage ;  
 Et luy donnay plus de renom,  
 Que Didon n'en donne a Cartage [...]  
 Je changeay cinq ou six fois d'ordre,  
 De regle d'habit, de Couvent  
 Pour trouver à frire ou à mordre [...]  
 Quand les freres alloient au chœur,  
 Où lors qu'il faisoient penitence,

---

<sup>518</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres [...]*, ouvr. cité, p. 3.

<sup>519</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 9.

Pour moy je n'avoie dans le cœur  
Que la cuisine et la pitance<sup>520</sup>,

et ce long passage, qui associe les séjours de Rabelais à Rome, auprès de Jean Du Bellay, aux explorations maritimes de l'*Isle Sonante* :

Voulus voir que c'est que de Rome. [...]  
Là je fis grand nombre d'amis,  
Et vis des choses fort plaisantes,  
Comme sont celles que j'ay mis  
Au traicté des Isles sonantes.  
Des cardingaux, des chats fourrez,  
Du papegaud, de ses sonettes,  
Des moynegaux tous embourrez,  
Et autres semblables sornettes<sup>521</sup>.

Garasse démontre ainsi qu'il connaît non seulement l'œuvre de Rabelais, mais qu'il est également bien renseigné sur les détails biographiques le concernant, bien que ceux-ci soient souvent stéréotypés et altérés par la représentation bouffonne qu'en ont offerte Ronsard et Tahureau et que la postérité a reconduite. Son *Rabelais réformé*, qui a fait l'objet d'une *Suite de Rabelais réformé sur les impertinentes Responses du M. Pejus, aux demandes de M. Durand* (1624) et dont le titre a vraisemblablement inspiré celui du *Véritable Rabelais réformé* (1697) de Jean Bernier<sup>522</sup>, témoigne d'une réception à la fois de Rabelais l'homme, perçu comme un bouffon, un athée et un goinfre, et de son œuvre narrative, qu'une partie du lectorat catholique conçoit comme subversive et blâme pour la propagation des idées évangéliques et réformées et pour « la corruption des idées et des

<sup>520</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 9-10.

<sup>521</sup> François Garasse, *ibid.*, p. 11.

<sup>522</sup> À ce propos, voir Richard Cooper, « Le véritable Rabelais déformé », *Éditer et traduire Rabelais à travers les âges*, études réunies par Paul J. Smith, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 195-220.



mœurs<sup>523</sup> ». Il présente l'intéressant paradoxe d'emprunter de très nombreux éléments à un ouvrage qu'il considère de son propre aveu comme hérétique pour étayer son argumentation contre Du Moulin, dont le texte n'a, sur le plan stylistique, absolument rien de proprement rabelaisien, n'en déplaise à Garasse. Le jésuite emploie ainsi lui-même les moyens rhétoriques qu'il reproche à son adversaire d'utiliser, se servant de Rabelais comme d'une arme de propagande catholique en retournant, d'une certaine façon, le maître contre lui-même.

L'amalgame entre Rabelais et hérésie ne semble toutefois pas clair pour l'entière du lectorat catholique puisque de nombreuses références à son œuvre sont utilisées, dès 1593, comme arme de propagande catholique par les auteurs des *Paraboles de Cicquot* et de la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, ainsi que dans le violent opus anti-réformé de Guillaume Reboul, le *Nouveau Panurge* – sans oublier qu'il était également évoqué, toujours en 1593, par les auteurs de la *Satyre ménippée*, dans une dénonciation des abus de l'Église. Cet écart de lecture témoigne, d'une part, des problèmes d'interprétation soulevés par son œuvre dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle – et encore de nos jours – et, d'autre part, de la façon dont le nom de ses personnages et l'évocation d'épisodes propres à son univers fictionnel ont été dépourvus de leur sens premier et récupérés comme arme rhétorique de propagande servant à invectiver l'adversaire, quelle que soit l'allégeance religieuse ou politique du polémiste et de sa cible. Rien chez Garasse ne laisse toutefois penser qu'il ait pu lire d'autres singeries pararabelaisiennes, qu'elles relèvent du domaine de la polémique religieuse ou non.

Le *Rabelais réformé* ne suscitera aucune réponse de la part de Du Moulin, non plus qu'il semble recevoir l'approbation de ses pairs jésuites. Il ne connaît qu'une seule réimpression, en 1620, et ne fait l'objet que d'un nombre limité de travaux critiques, dont

---

<sup>523</sup> Marcel de Grève, « Rabelais, arme du R. P. Garasse », art. cité, p. 185.

ceux d'Henry Boucher, qui traite le révérend père sans ménagement et le qualifie, à l'instar de Garasse envers Du Moulin, d'« inconscient bouffon<sup>524</sup> ».

Les huit textes polémiques abordés dans la présente section offrent un panorama des nombreuses variations qu'a pu subir la chaîne de réception des écrits rabelaisiens au cours du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant dans le domaine de la propagande religieuse. Du vivant du maître et dès la parution de *Pantagruel*, les imitations de toute nature se multiplient. Elles témoignent d'une popularité immédiate dans l'Europe francophone autant que des problèmes de lecture et d'interprétation que pose l'ambivalence religieuse de Rabelais, dont l'imaginaire se trouve associé au monde épique, gigantesque et carnavalesque, à l'humour grossier, à la Querelle des femmes, à la dénonciation de l'astrologie judiciaire et à celle de la Réforme et de l'Église de Rome. D'une façon surprenante, son œuvre a rapidement servi à constituer un lexique de l'invective, auquel puisent les pamphlétaires de toutes affiliations religieuses, qui agrémentent leurs œuvres d'allusions à des épisodes spécifiques de la chronique rabelaisienne pour étayer et égayer leurs propos.

Dans les années 1610, à la suite de l'assassinat d'Henri IV et de l'accession au trône de son successeur, Louis XIII, l'imaginaire rabelaisien semble revêtir une nouvelle fonction : celle d'outil de séduction de potentiels mécènes à la cour du nouveau roi catholique. Le maître s'y trouve toujours associé à la verve gauloise, mais son œuvre est recyclée dans divers traités catholiques, en accord avec la politique royale, dont le *Nouveau Panurge* de Guillaume Reboul, violente attaque contre les protestants du Dauphiné, la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, qui critique les effets de la guerre sur les villageois et fait de Rabelais le porte-parole du peuple, et le *Rabelais réformé* du père jésuite François Garasse, qui reproche au pasteur Du Moulin d'être un hérétique qui a trop lu Rabelais en utilisant lui-même les armes rhétoriques du maître, qu'il reproche à son adversaire.

---

<sup>524</sup> Henry Boucher, « Un détracteur de Rabelais : le Père Garasse », art. cité, p. 255.

Ce dernier chapitre a donc étudié les singes chicaneurs de Rabelais, qui imitent son œuvre à des fins argumentatives entre 1532 et 1619, tout en s'intéressant à trois des grands enjeux idéologiques qui marquent l'époque : André Misogyne, François de Billon, Jean de Marconville et Nicolas de Cholières renvoient tous à son œuvre dans le cadre de la Querelle des femmes et font de lui – de manière littérale ou rhétorique – un misogyne convaincu, en vertu du seul discours de Rondibilis dans le *Tiers livre*. Pierre Belon du Mans et Laurent Joubert, pour leur part, évoquent des éléments de son œuvre fictionnelle pour faire de lui une autorité scientifique sérieuse, concernant la question des habitudes alimentaires des Français, ou facétieuse, en ce qui concerne la façon la plus sûre de conserver le pucelage. Finalement, les huit ouvrages polémiques qui viennent d'être abordés témoignent de l'affiliation, inscrite dans la longue durée, du renom du maître avec les nombreux débats et guerres de religion qui marquent le siècle. L'étude de ces textes a permis de mettre à jour la complexité de la chaîne de réception de l'œuvre rabelaisienne par ses imitateurs et ses différentes implications idéologiques, politiques et sociales.



## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

Grâce à la méthodologie de la nouvelle histoire littéraire, aux travaux fondamentaux de Marcel de Grève et de Lazare Sainéan et aux théories novatrices de Richard Saint-Gelais sur la transfictionnalité, nous avons pu étudier les complexes relations qui unissent l'œuvre de Rabelais à ses singes, terme compris dans un sens large qui inclut, en l'occurrence, un corpus de 37 ouvrages participant des genres littéraires les plus variés et entretenant des relations transtextuelles de nature imitative avec la chronique pantagruéline, allant de l'emprunt d'expressions ou de procédés stylistiques et rhétoriques caractéristiques au pastiche littéraire le plus fidèle. L'analyse de chacun de ces textes a permis de mieux comprendre la dynamique interne de leurs emprunts respectifs, et leur mise en perspective permet d'étudier les interactions entre ceux-ci. Cette thèse jette ainsi un nouvel éclairage sur l'histoire de la réception de Rabelais entre 1532 et 1619 en se concentrant de manière spécifique sur le phénomène d'imitation dont il est l'objet, et met en lumière à la fois les différentes façons dont son œuvre a marqué l'imaginaire de son temps et les nombreuses lectures, parfois contradictoires, dont témoignent ses singes – dont plusieurs, n'en déplaise à Étienne Pasquier, sont beaucoup plus que de serviles épigones.

### **RÉSULTATS**

Dès le début de notre analyse, il nous est apparu qu'il existe, parmi les singes de Rabelais, une grande diversité de techniques imitatives. Ces différentes techniques sont à l'origine de la division de la thèse en trois chapitres, qui correspondent à trois grandes catégories d'imitateurs.

Dans un premier temps, nous avons étudié 13 « singes facétieux » qui affichent une volonté explicite d'émuler, d'une manière plus ou moins fidèle, les genres littéraires correspondant à ses écrits. C'est le cas dès la parution de *Pantagruel*<sup>1</sup> (1532), roman de chevalerie parodique qui se veut lui-même une reprise générique des *Grandes chroniques*<sup>2</sup> (1532-1534), avec lesquelles il a tôt fait d'entretenir une relation d'intertextualité à double sens. Outre les quatre *Grandes chroniques*, trois autres textes s'inscrivent, en tout ou en partie, dans le genre du roman de chevalerie parodique à la manière de *Pantagruel* et *Gargantua* (1534) : la *Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*<sup>3</sup> (1534), micro-épopée burlesque à la manière de la guerre picrocholine affichant une parenté archi-textuelle avec la chronique rabelaisienne ; la *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon*<sup>4</sup> (ca 1550) de Guillaume Des Autels, qui emprunte la structure diégétique des deux premiers *opera* rabelaisiens mais innove en proposant un univers narratif étranger à ceux-ci, et le *Rabelais ressuscité*<sup>5</sup> (1611) de Nicolas de Horry, qui constitue à la fois une reprise générique et une expansion transfictionnelle de *Gargantua* sous la forme d'un *prequel*.

En plus du genre du roman de chevalerie parodique, deux autres genres sont empruntés à l'œuvre de Rabelais. Le premier cas a servi d'inspiration à notre thèse. Il s'agit de la pronostication joyeuse, que le maître imitait lui-même de Jean Molinet dans sa *Pantagruéline Prognostication*<sup>6</sup> (1532) et qui a à son tour été pastichée par trois singes :

<sup>1</sup> François Rabelais, « Pantagruel », *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, 1801 pages.

<sup>2</sup> *Les Chroniques Gargantuiques*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Moderne, 2000, 304 pages.

<sup>3</sup> *La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], notice de Paul Lacroix, Genève, J. Gay et fils, 1867, 119 pages.

<sup>4</sup> Guillaume Des Autels, *Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* [ca 1550], fac-similé de l'édition Rouen (1578), Nicolas Lescuyer, notes par Marcel Françon, Cambridge, Schoenhof's Foreign Books, 1962, 95 pages.

<sup>5</sup> Nicolas de Horry [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place-voidé* [1611], nouvelle édition annotée par Philomneste junior, Genève, Gay et fils, 1867, 105 pages.

<sup>6</sup> François Rabelais, *Pantagruéline prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye prognostication nouvelle de 1544*, textes établis par Michael A. Screech et al., Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, 179 pages.

Bonaventure Des Périers<sup>7</sup> (1537) et Caresme Prenant<sup>8</sup> (1612), dans leur texte au titre identique *Prognostication des prognostications*, et Astrophile Le Roupieux, dans ses *Grandes et recreatives prognostications*<sup>9</sup> (1610). Ces trois textes, rappelons-le, proposent autant de lectures distinctes de la pronostication rabelaisienne, qu'il s'agisse d'attaquer violemment la curiosité mondaine et l'astrologie divinatoire, de tourner celle-ci en dérision par le biais d'un humour grivois ou encore de proposer une adaptation ludique du débat sur la question du mariage.

Le second cas de reprise générique est d'autant plus intéressant qu'il s'inscrit, à nouveau, dans une relation d'intertextualité à double sens entre Rabelais et le continuateur anonyme qui propose, avec le *Disciple de Pantagruel*<sup>10</sup> (1538), une suite à *Pantagruel* et à *Gargantua*, mais dans un genre littéraire novateur : celui du récit de navigation allégorique. Ce genre fera fortune chez Rabelais, qui réécrit la continuation apocryphe avec son *Quart livre* (1548 ; 1552) ; chez ses éditeurs posthumes, qui prolongent les navigations de ses personnages à partir de ses propres brouillons, agencés d'une façon qu'il n'avait certainement pas prévue, dans l'*Isle Sonante*<sup>11</sup> (1562) et le *Cinquiesme livre*<sup>12</sup> (1564), et chez l'un de ses imitateurs, Guillaume Reboul, qui offre aux protagonistes rabelaisiens un nouveau départ en mer dans son *Nouveau Panurge*<sup>13</sup> (1613) polémique et catholique. En

<sup>7</sup> « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », texte présenté par Trevor Peach, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1990, t. LII, vol. 1, p. 109-121.

<sup>8</sup> Caresme Prenant, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, [s.l., s.n.], 1612, 18 pages.

<sup>9</sup> Astrophile Le Roupieux, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470. Selon les Promenades et beuvettes du Soleil, par les douze Cabarets du Zodiaque, et envisagement des conjonctions copulatives des Planettes. Par Maistre Astrophile le Roupieux, Intendant des affaires de Saturne, grand Eschanson de Jupiter, Premier Escuyer du Dieu Mars, Maistre Charetier du Soleil, Premier Valet de la garde-robbe de Cyris, porte-Caducee de Mercure, Garde des seaux de la Lune, et tres-grand Contempleteur des Ephemerides Bourabachales. Dediée à Jean Potage*, Rouen, David Ferrand, [1610?], 32 pages.

<sup>10</sup> *Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnot-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

<sup>11</sup> « L'Isle Sonante par M. François Rabelays, qui n'a point encore esté imprimee ne mise en lumiere : en laquelle est continuée la navigation faicte par Pantagruel, Panurge et ses officiers », *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 842-873.

<sup>12</sup> « Cinquiesme livre », *ibid.*, p. 721-840.

<sup>13</sup> Guillaume Reboul, *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire ; son rajeunissement en icelle, et le voyage que fit son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble Une*

plus de ces reprises génériques, il existe une autre expansion transfictionnelle, c'est-à-dire une continuation hors des limites de la trame diégétique originelle, parue lors de la période de silence de Rabelais (1534-1535 à 1546) : le *Songe de Pantagruel*<sup>14</sup> (1542) de François Habert, allégorie pastorale versifiée qui, de la même manière que le *Disciple de Pantagruel*, prolonge *Pantagruel* et *Gargantua*, avant d'inspirer à Rabelais l'enjeu central du *Tiers livre* (1546).

La seconde technique imitative que nous avons dégagée est celle des « singes bonimenteurs », dont les dix textes retenus entretiennent des relations intertextuelles moins explicites avec l'œuvre de Rabelais, mais se distinguent par le nombre significatif d'emprunts ponctuels qu'il lui font, ou encore par leur volonté de se placer sous son égide. Deux de ces textes s'inscrivent dans des genres littéraires inusités tant dans la production rabelaisienne que parabelaisienne, tout en s'inspirant d'un épisode très précis de la chronique pantagruéline. Il s'agit des *Ordonnances generalles d'Amour*<sup>15</sup> (1564) d'Étienne Pasquier, qui détournent la forme de l'ordonnance royale pour proposer une législation facétieuse d'un couvent idéal à la manière de l'abbaye de Thélème (*Gargantua*, ch. LII à LVII), et des *Joyeuses recherches de la langue tolosaine*<sup>16</sup> (1578) de Claude Odde de Triors, qui se veulent un dictionnaire parodique du dialecte toulousain dont l'esprit de codification facétieux est à rapprocher de la « Briefve declaration » qui suit le *Quart livre*. Cinq autres textes s'inscrivent dans le genre des recueils de contes, nouvelles et devis : les

---

*exacte observation des merveilles par luy veuës : tant en l'un que l'autre monde*, La Rochelle, Michel Gaillard, ca 1615, 291 pages.

<sup>14</sup> François Habert, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], dans John Lewis, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.

<sup>15</sup> Étienne Pasquier, *Ordonnances generalles d'Amour. Envoyees au Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres, pour faire estroitement garder par les vassaux dudict Seigneur, en la Jurisdiction de la Pierre au laict, et autres lieux de l'obeissance dudit Seigneur*, Anvers, Pierre Urbert, 1574, 20 pages.

<sup>16</sup> Claude Odde de Triors, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, annotées et augmentées d'un glossaire par le Dr. Jean-Baptiste Noulet, Toulouse, Privant, 1892, 83 pages.



*Nouvelles recreations et joyeux devis*<sup>17</sup> de Bonaventure Des Périers, publiés de façon posthume en 1558 mais composés vers 1535-1542 ; les trois recueils de Noël Du Fail – les *Propos rustiques*<sup>18</sup> (1547), les *Baliverneries d'Eutrapel*<sup>19</sup> (1548) et les *Contes et discours d'Eutrapel*<sup>20</sup> (1585) –, et le *Moyen de parvenir*<sup>21</sup> (1616) de François Brouard, dit Béroalde de Verville, polylogue qui rappelle les « propos des bienyvres » de *Gargantua* (ch. V). Cet ensemble témoigne de l'impact considérable de l'œuvre de Rabelais sur ce genre littéraire, nouvellement importé d'Italie et très répandu durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, et cela, aussi tôt qu'en 1535. Toute la production des recueils de contes se caractérise par une forte intertextualité entre les auteurs, phénomène qui a grandement contribué à la cristallisation des abondants emprunts à Rabelais que l'on retrouve dans chacune des œuvres étudiées – qu'il s'agisse de noms de personnages ou de lieux, sortis de leur contexte et dépouillés de leur signification, ou encore de procédés ou d'expressions caractéristiques reconduits de manière ponctuelle et dont l'emploi est de plus en plus figé, jusqu'à constituer une sorte de fonds commun rabelaisien. Seul Béroalde de Verville se distingue considérablement du lot, dans la mesure où, en plus de faire de nombreuses allusions à l'œuvre de Rabelais, il fait intervenir l'auteur lui-même en tant que devisant de son banquet polyphonique et en fait l'objet du discours d'autres interlocuteurs, dont certaines anecdotes savoureuses semblent avoir été inspirées par des faits historiques ou, à tout le moins, par des éléments participant de sa légende.

En plus de ces textes, nous avons étudié une série de mises en scènes éditoriales, toutes imprimées en 1565, qui visent à faire passer pour authentiques des productions artificieuses. Il s'agit, d'une part, de deux opuscules joints aux éditions *Cinquiesme livre à*

---

<sup>17</sup> Bonaventure Des Périers, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, 377 pages.

<sup>18</sup> Noël Du Fail, *Propos rustiques* [1547], texte établi d'après l'édition de 1549, édition avec introduction, notes et glossaire établis par Gabriel-A. Pérouse et Roger Dubuis, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1994, 187 pages.

<sup>19</sup> Noël Du Fail, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, édition critique de Gaël Milin, avec une préface de Charles Foulon, Paris, Klincksieck, 1970, 97 pages.

<sup>20</sup> Noël Du Fail, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], avec une notice, des notes et un glossaire par Célestin Hippeau, Paris, Librairie des bibliophiles, 1875, 2 t.

<sup>21</sup> François Brouard dit Béroalde de Verville, *Le moyen de parvenir*, édition par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 2 t.

partir de 1565 : l'*Épître du lymosin de Pantagruel*<sup>22</sup>, composée vers 1536, qui imite la manière de l'épisode de l'écolier limousin de *Pantagruel* (ch. VI), et *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*<sup>23</sup>, écrite vers 1542, peut-être par Rabelais lui-même, qui moque le jargon scolastique des *quæstiones disputatae*. Toujours la même année, paraissent les *Songes drolatiques de Pantagruel*<sup>24</sup>, gravures monstrueuses qui évoquent les tableaux fabuleux de l'île de Medamothi (*Quart livre*, ch. II) réunies en un recueil attribué à tort à Rabelais. Les éditeurs de ces trois publications, de la même manière que ceux de l'*Isle Sonante* et du *Cinquiesme livre*, ont rapidement compris le grand potentiel publicitaire qu'implique le patronyme du maître et ont décidé de profiter de son récent trépas pour faire vendre leur « pseudo-Rabelais ».

Dans un dernier chapitre, nous avons étudié un ensemble de 14 « singes chicaneurs » qui se servent de l'imitation de Rabelais pour étayer une argumentation dans l'un ou l'autre des grands débats qui ont marqué le XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Quatre de ces textes proposent une lecture restreinte et hors contexte du *Tiers livre*, réduit aux quelques lignes du discours de Rondibilis (ch. XXXII), à commencer par la *Louenge des femmes*<sup>25</sup> (1551) d'André Misogyne – peut-être Thomas Sébillet –, qui se sert de cet épisode pour discréditer l'amour pétrarquisant au profit d'un véritable platonisme. Son imitation du médecin rabelaisien a toutefois été reprise par François de Billon dans son *Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin*<sup>26</sup> (1555), un traité militaire allégorique qui se porte à la défense du beau sexe et fait explicitement de Rabelais, dans un but politique, l'un de ses détracteurs, puis par Jean de Marconville, dans *De la bonté et mauvaistié des femmes*<sup>27</sup>

<sup>22</sup> *Épître du lymosin de Pantagruel, grand excoiateur de la lingue latiale* [ca 1536], dans François Rabelais, *Œuvres complètes* [1532-1564], ouvr. cité, p. 913-917.

<sup>23</sup> *La cresse philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel* [ca 1542], *ibid.*, p. 918-919.

<sup>24</sup> *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

<sup>25</sup> André Misogyne, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, 54 pages.

<sup>26</sup> François de Billon, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du sexe féminin* [1555], introduction par Michael A. Screech, New York, Johnson ; Paris, La Haye, 1970, 260 pages.

<sup>27</sup> Jean de Marconville, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages.

(1562), qui fait alterner les arguments misogynes et gynophiles et témoigne d'une lecture biaisée et littérale des deux premiers. Marconville propose toutefois une imitation de Rabelais par extension, puisqu'il reprend à son tour le discours de Rondibilis, mais semble n'avoir jamais lu le *Tiers livre*, ce qui atteste l'impact de la *Louengé des femmes* et du *Fort inexpugnable* sur la lecture subséquente du troisième opus de Rabelais. Finalement, la *Guerre des masles contre les femelles*<sup>28</sup> (1588) de Nicolas de Cholières se veut un devis dialogué sur la question de la femme, dont l'un des interlocuteurs, Nicogene, tient un discours résolument anti-féministe empreint de réminiscences rabelaisiennes qui témoignent de la persistance de l'association entre Rabelais et la misogynie.

Il existe également deux traités scientifiques sérieux faisant allusion à l'œuvre narrative rabelaisienne et attestant la présence d'un lectorat érudit, qui reconnaît la juste valeur et le sérieux de certains passages de son œuvre. Il en est ainsi de l'*Histoire de la nature des oyseaux*<sup>29</sup> (1555) de Pierre Belon, un traité d'histoire naturelle de tradition aristotélicienne qui fait du banquet des Gastrolâtres (*Quart livre*, ch. LIX et LX) une autorité en matière d'habitudes alimentaires françaises, ainsi que des *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de sante*<sup>30</sup> (1578) de Laurent Joubert, un traité médical visant à rectifier certaines idées préconçues au sujet de la médecine, dont l'allusion plaisante à l'anneau d'Hans Carüel (*Tiers livre*, ch. XXVIII) témoigne d'une lecture à la fois sérieuse et ludique de la chronique rabelaisienne, avec laquelle il partage un ensemble de préoccupations relatives au domaine médical.

Finalement, nous avons également étudié un ensemble de huit ouvrages composés dans le cadre des conflits religieux et politiques qui marquent le XVI<sup>e</sup> et le début du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui imitent tous la manière rabelaisienne pour étayer ou égayer leur

---

<sup>28</sup> Nicolas de Cholières, *La guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe. Avec les Meslanges poétiques du sieur de Cholières* [1588], notice de Paul Lacroix, Bruxelles, A. Mertens et fils, 1864, 186 pages.

<sup>29</sup> Pierre Belon Du Mans, *L'histoire de la nature des oyseaux* [1555], introduction et notes de Philippe Glardon, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1997, 554 pages.

<sup>30</sup> Laurent Joubert, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, texte revu et présenté par Madeleine Tiollais, Paris ; Montréal, l'Harmattan, 1997, 2 t.

argumentation. Le premier de cette longue série est le *Livre des marchans*<sup>31</sup> (1533) d'Antoine Marcourt, un pamphlet évangélique qui critique fortement les abus du clergé et qui supprime toutes les allusions explicites à Rabelais dès 1534. Sa publication est suivie, quelques années plus tard, par celle des anonymes *Triomphes de l'abbaye des Conards*<sup>32</sup> (1541), mise par écrit des célébrations satiriques et anticléricales tenues au cours des grandes fêtes carnavalesques de Rouen, où abondent les références à la chronique pantagruéline. Critiquant également l'hypocrisie, les abus et les mœurs relâchées du clergé, la réédition posthume du *Catalogue des malheureux*<sup>33</sup> (1549) de Laurent Desmoulins est le dernier ouvrage paru du vivant de Rabelais à se réclamer du patronage de Pantagruel. Dans la décennie suivante, Théodore de Bèze propose, avec ses *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*<sup>34</sup> (1560), une allégorie culinaire de la vie monastique qui témoigne d'une lecture assidue de l'œuvre rabelaisienne. Sous le règne d'Henri IV, l'univers rabelaisien est recyclé par le genre du pamphlet, et les évocations de son œuvre forment un large lexique de l'invective, dans lequel les auteurs de toute allégeance viennent puiser à pleines mains. Il en est ainsi de la collective *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*<sup>35</sup> (1593), parodie des États Généraux de la Ligue de janvier 1593, et de sa contrepartie catholique, les *Paraboles de Cicquot*<sup>36</sup> (1593), missive adressée à Henri IV pour dénoncer sa religion – alors protestante – contraire à celle de la France. Ces deux pamphlets ludiques et virulents témoignent d'un phénomène particulièrement intéressant : à partir des années 1593, Rabelais n'est plus imitée dans le domaine polémique que pour sa forte valeur symbolique, sans égard à l'évangélisme – certes ambivalent – de sa chronique. Ligueurs et royalistes

<sup>31</sup> Antoine Marcourt, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, 44 pages.

<sup>32</sup> *Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1874, 119 pages.

<sup>33</sup> Laurent Desmoulins, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, Paris, [s.n.], 1549, 126 pages.

<sup>34</sup> Théodore de Bèze, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, 222 pages.

<sup>35</sup> *Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, édition critique de Martial Martin, Paris, Honoré Champion, 2007, 750 pages.

<sup>36</sup> *Les paraboles de Cicquot, en forme d'avis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, Paris, [s.n.], 1593, 64 pages.

font ainsi appel à divers aspects de son œuvre pour défendre leur point de vue respectif et s'attaquer de façon mutuelle. Le règne de Louis XIII, caractérisé par le recul des droits acquis par les protestants, on voit émerger une nouvelle lecture de l'œuvre rabelaisienne, transformée en outil de propagande catholique, autant dans l'anonyme *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*<sup>37</sup> (1614), œuvre dialoguée dans laquelle les protagonistes rabelaisiens, dépourvus de leurs caractéristiques originelles, sont associés à un discours modérément anti-réformé, que dans le *Rabelais réformé par les ministres*<sup>38</sup> (1619), virulente critique du père François Garasse contre le pasteur Pierre Du Moulin et ses disciples protestants. Tout comme dans le domaine des recueils de contes et nouvelles, les évocations de l'œuvre de Rabelais se voient progressivement inscrites dans le lexique commun de l'invective et en viennent à servir autant les réformés que leurs adversaires catholiques. Cet écart important de réception témoigne de l'ambivalence de l'œuvre de Rabelais et de la difficulté que pose l'interprétation de ses opinions religieuses pour les auteurs des générations postérieures au concile de Trente, qui a irrémédiablement creusé le fossé confessionnel.

Cette thèse a, par ailleurs, permis de faire ressortir l'évidente popularité de certains protagonistes et épisodes rabelaisiens – Pantagruel, bien entendu, mais également Panurge, Rondibilis, Gaster, Hans Carüel, Alcofribas et le Calloïer des Isles Hieres, pour ne nommer que ceux-là –, mais également de mettre en lumière les phénomènes d'expansion transfictionnelle et d'intertextualité à double sens dont la chronique pantagruéline est l'objet dès 1532. Le premier chapitre de notre thèse a fait ressortir une tendance particulièrement intéressante : celle d'un soudain regain d'intérêt pour les pastiches génériques pararabelaisiens entre 1610 et 1613. En effet, lors de l'analyse du corpus, nous

---

<sup>37</sup> « Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, présenté et annoté par Édouard Fournier, Paris, P. Jannet, 1857, t. 8, p. 279-302.

<sup>38</sup> François Garasse, *Le Rabelais réformé par les ministres. Et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour réponse aux bouffonneries inserées en son livre de la Vocation des Pasteurs*, Bruxelles, Christophe Girard, 1619, 248 pages.

avons pu constater qu'après la *Mythistoire barragouyne* de Des Autels, parue au début des années 1550, les imitateurs de Rabelais semblent préférer n'emprunter que des éléments ponctuels à sa chronique – détaillés au chapitre 2 –, ou ne reprendre que de brefs passages dans un but argumentatif – étudiés au chapitre 3. Or, dès le début des années 1610, on retrouve une série de quatre textes – les pronostications joyeuses d'Astrophile Le Roupieux et de Caresme Prenant, le roman de chevalerie parodique de Horry et le récit de navigation allégorique de Reboul – qui imitent chacun, de façon explicite, un genre littéraire propre à la production rabelaisienne. Ce phénomène pourrait s'expliquer par les changements à la cour impliqués par l'avènement au trône de Louis XIII, roi catholique, et permet de supposer que Rabelais était toujours apprécié du lectorat de l'époque. Ainsi, certains singes, pour se garantir un public, ont pu sentir le besoin de mettre sa chronique au goût du jour, qui semble tendre vers une lecture souvent bouffonne et dépourvue de sa substantifique moelle. Pour sa part, le *Nouveau Panurge* de Reboul présente l'intéressante caractéristique d'effectuer un renversement complet du sens des *Quart et Cinquiesme livre*, en attaquant d'une façon on ne peut plus violente les protestants, et plus spécifiquement les huguenots du Dauphiné, opinion qui s'inscrit, de la même manière que dans la *Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon* et le *Rabelais ressuscité*, en accord avec les politiques royales de Louis XIII.

En plus de ce regain d'intérêt soudain, la mise en perspective des œuvres des singes pararabelaisiens a permis de mettre en lumière l'exceptionnelle polyphonie de l'œuvre rabelaisienne et pararabelaisienne. Non seulement Rabelais lui-même a-t-il lu ses imitateurs – et les a imités à son tour –, mais tout porte à croire que nombre de ces singes se sont lus entre eux, à la lumière de l'œuvre rabelaisienne – ou non, comme c'est le cas chez Marconville. Ainsi, le *Rabelais ressuscité* de Nicolas de Horry porte des traces évidentes d'une lecture de la *Mythistoire barragouyne* de Guillaume Des Autels, des *Propos rustiques* de Noël Du Fail, ainsi que des *Grandes chroniques* ; le *Nouveau Panurge* de Guillaume Reboul témoigne d'une lecture du *Disciple de Pantagruel*, et les *Satyres chrestiennes de la cuisine papale* de Théodore de Bèze citent Des Autels, probablement de mémoire. Cette pluralité des voix, plus évidente chez certains auteurs, fait apparaître une

série de singes dont l'impact semble avoir été déterminant dans la chaîne de réception des écrits de Rabelais – notamment, les auteurs des *Grandes chroniques* et du *Disciple de Pantagruel*, Marcourt, Du Fail, Des Autels et André Misogyne, dont les textes ont soit participé à la cristallisation de certains aspects de la chronique pantagruéline, soit contribué à en modifier la lecture et en déplacer l'horizon d'attente –, ce qui revient à dire que lire Rabelais pour les lecteurs de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et du début du XVII<sup>e</sup> siècle signifiait souvent lire autant le corpus rabelaisien que le corpus pararabelaisien, sans que la frontière entre les deux soit parfaitement délimitée et nette comme elle peut l'être pour le lecteur d'aujourd'hui. Cette mise en perspective a également permis d'éclairer la présence de deux lectures distinctes, bien que non mutuellement exclusives, de l'œuvre de Rabelais : une lecture ludique, parodique, marquée par les allusions au bas corporel et par l'humour grivois, dépourvue de toute prétention critique, et que l'on retrouve, par exemple, dans les *Grandes chroniques*, la *Bataille fantastique*, le *Disciple de Pantagruel*, les recueils de contes et nouvelles, la *Mythistoire barragouyne*, les *Ordonnances generalles d'Amour*, les *Joyeuses recherches*, et jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, dans le *Rabelais ressucité* de Horry et les pronostications joyeuses d'Astrophile Le Roupieux et Caresme Prenant, et une autre lecture, plus critique et dénonciatrice, qui caractérise la *Prognostication* de Des Périers, les écrits de Marcourt et des polémiqueurs à sa suite, et les auteurs de la Querelle des femmes. Ainsi, il existe bel et bien, dès 1533 et longtemps après la mort de Rabelais, une lecture « à plus haut sens » de son œuvre et cela, malgré les épitaphes de Ronsard et Tahureau.

Par delà l'aspect polyphonique propre au corpus pararabelaisien, un autre phénomène mérite d'être souligné : celui de la reliure, par des possesseurs ultérieurs, de deux ou plusieurs ouvrages de singes de Rabelais – notons, par exemple, la présence d'éditions de 1574 de la *Mythistoire barragouyne* et des *Ordonnances generalles d'Amour* de Pasquier, jointes à une édition de 1576 du *Disciple de Pantagruel* parue sous le nom du *Compagnon à la Bouteille*<sup>39</sup>, et celle de la *Prognostication des prognostications* de Bonaventure Des Périers avec une *Response à l'abbé des Conards de Rouen* (1537)<sup>40</sup>. Ces reliures, si

<sup>39</sup> Cet exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote RES-Y2-2719.

<sup>40</sup> Cet exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de France, sous la cote RES-YE-1585.

elles ne relèvent pas de la volonté des auteurs eux-mêmes, attestent néanmoins la présence de lecteurs appréciant, de manière parallèle, ces différents ouvrages pararabelaisiens, qui semblent avoir été lus à la lumière les uns des autres, et en regard de l'œuvre de Rabelais.

L'étude de ces 37 ouvrages, si elle ne se voulait ni un panorama complet de tous les imitateurs, ni un catalogue exhaustif de leurs emprunts, a ainsi permis de mettre en lumière la diversité des déclinaisons simiesques de l'œuvre de Rabelais, qui représentent autant de jalons dans sa chaîne de réception, et d'éclairer les complexes relations intertextuelles et polyphoniques qui unissent, d'une part, Rabelais et ses singes et, d'autre part, les imitateurs entre eux.

#### **PISTES DE RECHERCHE**

Pour les besoins de la présente thèse, le *terminus ad quem* du corpus a dû être fixé à 1619, date choisie en fonction des changements sociaux et de l'évolution culturelle qui marquent le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est toutefois évident que l'œuvre de Rabelais, loin de sombrer dans l'oubli après cette date, continue d'influencer l'imaginaire collectif et la production littéraire des siècles suivant et cela, jusqu'à aujourd'hui. Par conséquent, il serait d'un grand intérêt, autant pour les études littéraires de manière générale que pour les études rabelaisiennes en particulier, de se pencher sur la question de la réception et de la compréhension de l'œuvre de Rabelais dans un contexte social et littéraire distinct de celui de la Renaissance, notamment celui du Canada. Diane Desrosiers, dans « La réception de Rabelais au Canada » (2013), appelle de ses vœux de tels travaux, qui permettraient de faire ressortir la présence rabelaisienne dans un corpus d'œuvres qui est non seulement éloigné de l'époque du maître d'un point de vue historique, mais également géographique et linguistique – puisqu'une partie de ce corpus est de langue anglaise.

Il existe effectivement, aussi récemment que dans les années 1980 et jusqu'en 2014, des auteurs s'inspirant de l'univers gigantal de Rabelais, que l'on pense à *The Rebel*



*Angels*<sup>41</sup> (1981) de Robertson Davies, dont l'héroïne Maria Theotoky se voit offrir un projet de recherche doctorale sur une œuvre retrouvée de Rabelais ; à Antonine Maillet qui propose, avec *Les drôlatiques, horribles et épouvantables aventures de Panurge, ami de Pantagruel, d'après Rabelais*<sup>42</sup> (1983), une réécriture théâtrale de *Pantagruel* ; à *Comme un auteur de muscles*<sup>43</sup> (2005) du conteur Fred Pellerin qui crée, avec Ésimésac Gélinas, un géant aux caractéristiques toutes rabelaisiennes, ou encore à *Malphas*<sup>44</sup> (2011-2014) de Patrick Sénécal, dont le personnage de Garganruel accumule lui aussi les caractéristiques gigantesques, réminiscences des héros rabelaisiens, et porte, de surcroît, un patronyme qui se veut une contraction entre Gargantua et Pantagruel. Ce vaste champ de recherche, encore inexploité, serait d'un intérêt capital dans l'étude de la réception des écrits de Rabelais à travers le regard de ses singes, puisqu'il témoigne de l'impact fondamental que ces derniers ont eu, non seulement sur les auteurs des générations suivant leur rédaction, mais également sur ceux des siècles suivants. Un tel projet de recherche permettrait de prendre la mesure de la présence rabelaisienne dans la littérature canadienne francophone et anglophone des dernières décennies, et de comprendre de quelle manière la compréhension de l'œuvre rabelaisienne a évolué jusqu'à être inscrite dans l'inconscient collectif, et à être lue et comprise d'une manière totalement étrangère à la Renaissance.

---

<sup>41</sup> Robertson Davies, *The Rebel Angels*, Toronto, Penguin Books, 1981, 326 pages.

<sup>42</sup> Antonine Maillet, *Les drôlatiques, horribles et épouvantables aventures de Panurge, ami de Pantagruel, d'après Rabelais*, Montréal, Leméac, 1983, 138 pages.

<sup>43</sup> Fred Pellerin, *Comme un auteur de muscles*, Montréal, Planète Rebelle, 2005, 150 pages.

<sup>44</sup> Patrick Sénécal, *Malphas*, Québec, Alire, 2011-2014, 4 t.



## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

### **CORPUS ÉTUDIÉ**

#### **Éditions des œuvres de Rabelais**

RABELAIS, François, *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, 1801 pages.

RABELAIS, François, *Œuvres*, édition critique publiée par Abel Lefranc, Paris, Honoré Champion, 1912-1955, 6 t.

RABELAIS, François, *Pantagruéline prognostication pour l'an 1533 : avec les almanachs pour les ans 1533, 1535 et 1541. La grande et vraye pronostication nouvelle de 1544*, textes établis par Michael A. Screech *et al.*, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, 179 pages.

RABELAIS, François, *Pantagruéline Prognostication*, édition bilingue, transcription en français moderne par Guy Demerson, Paris, Mille et une nuits, 1994, 64 pages.

#### **Corpus pararabelaisien**

*Bringuenarilles Cousin Germain de fesse Pinte*, Paris, Nicolas Buffet, 1548, 95 pages.

« Conférence d'Antitus, Panurge et Gueridon » [1614], *Variétés historiques et littéraires. Recueil de pièces volantes rares et curieuses en prose et en vers*, présenté et annoté par Édouard Fournier, Paris, P. Jannet, 1857, t. 8, p. 279-302.

*Epistre du lymosin de Pantagruel, grand excoriateur de la lingue latiale* [1536] ; *La cresse philosophalle des questions enciclopediques de Pantagruel* [1542?], dans RABELAIS, François, *Œuvres complètes* [1532-1564], édition établie, présentée et annotée par Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 913-919.

*Grande et merveilleuse vie du tres-puissant et redoubté roy de Gargantua* [1533] ; *Le Vroy Gargantua notablement omelye* [s.d.] ; *Les Croniques admirables du puissant Roy Gargantua ensemble comme il eut a femme la fille du Roy de Utopie nommee Badebec de laquelle il eut ung filz nomme Pantagruel lequel fut roy des Dipsodes et des Amanrottes. Et comment il mist a fin ung grant geant nomme Gallimassue* [1534] ; *Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua : Contenant la genealogie de la grandeur et force de son corps. Aussi les merveilleux faitz darmes quil fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres* [1532], dans *Les Chroniques Gargantuines*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2000, 304 pages.

*La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère* [1534], Lyon, Benoist Rigaud, 1559, 119 pages.

*La Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus, traduction du latin d'Elisius Calentius, attribuée à Rabelais* [1559], notice de Paul Lacroix, Genève, J. Gay et fils, 1867, 119 pages.

*La navigation du compaignon a la Bouteille*, Rouen, Robert et Jehan Dugort, 1547, 92 pages.

*La navigation du compaignon a la bouteille. Avec le Discours des Arts et Sciences de Maistre Hambrelin* [1576], édition augmentée par Philomneste Junior, Genève, J. Gay et fils, 1867, 120 pages.

*Le Disciple de Pantagruel. Le voyage et navigation que fait Panurge, disciple de Pantagruel, aux isles incogneues et estranges de plusieurs choses merveilleuses et difficiles à croire, qu'il dict avoir veues, dont il fait narration en ce present vollume: et plusieurs aultres joyeusetez, pour inciter les lecteurs et auditeurs à rire,* [s.l., s.n.], 1545, 93 pages.

*Le Disciple de Pantagruel (Les Navigations de Panurge)*, édition par Guy Demerson et Christiane Lauvergnat-Gagnière, Paris, Nizet, 1982, 94 pages.

*Les Conards de Rouen*, édité par Hervé Bréchet, Rouen, Les penchants du roseau, 2009, 154 pages.

*Les grandes et inestimables Cronicques du grant et enorme geant Gargantua : Contenant sa genealogie, La grandeur et force de son corps. Aussi les merueilleux faictz darmes qu'il fist pour le Roy Artus comme verrez vy après*, [s.l., s.n.], 1532, 33 pages.

*Les paraboles de Cicquot, en forme d'advis, sur l'estat du Roy de Navarre. Jouxte la coppie Imprimee à Lyon*, Paris, [s.n.], 1593, 64 pages.

*Les Songes drolatiques de Pantagruel, ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais : et derniere œuvre d'iceluy, pour la recreation des bons esprits* [1565], Paris, Richard Breton, dans *Les songes drolatiques de Pantagruel*, préface de Michel Jeanneret, Genève, Droz, 2004, 196 pages.

*Les triomphes de l'abbaye des Conards avec une notice sur la fête des fous par Marc de Montifaud*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1874, 119 pages.

*Les triomphes de l'abbaye des Conards, sous le resveur en decimes fagot Abbé des Conards, contenant les criees et proclamations faites, depuis son advenement jusques à l'An present* [1541], Paris, Nicolas Dugord, 1587, 119 pages.

*Le Vray Gargantua réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale*, édition par Marcel Françon, Paris, Nizet, 1949, 144 pages.

*Satire Ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estatz de Paris*, Tours, Jamet Mettayer, 1593, 242 pages.

*Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des estats de Paris*, édition critique de Martial Martin, Paris, Honoré Champion, 2007, 750 pages.

ANDRÉ MISOGYNE, *La louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon* [1551], introduction par Ruth Calder, New York, Johnson, 1967, 54 pages.

ASTROPHILE LE ROUPIEUX, *Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470. Selon les Promenades et beuvettes du Soleil, par les douze Cabarets du Zodiaque, et envisagement des conjunctions copulatives des Planettes. Par Maistre Astrophile le Roupieux, Intendant des affaires de Saturne, grand Eschanson de Jupiter, Premier Escuyer du Dieu Mars, Maistre Charetier du Soleil, Premier Valet de la garde-robbe de Cyris, porte-Caducee de Mercure, Garde des seaux de la Lune, et tres-grand Contemplateur des Ephemerides Bourabachales. Dediée à Jean Potage*, Rouen, David Ferrand, [1610?], 32 pages.

BELON DU MANS, Pierre, *Histoire de la nature des oyseaulx*, Paris, Guillaume Cavellat, 1555, 381 pages.

BELON DU MANS, Pierre, *L'histoire de la nature des oyseaux* [1555], introduction et notes de Philippe Glardon, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1997, 554 pages.

BÉROALDE DE VERVILLE, François BROUARD, dit, *Le moyen de parvenir*, Londres, [s.n.], 1781 ; Paris, Delarue, 1786, 2 t.

BÉROALDE DE VERVILLE, François BROUARD dit, *Le moyen de parvenir. Œuvre contenant la raison de ce qui a esté, est et sera avec Demonstrations certaines selon la rencontre des effets de vertu*, nouvelle édition, collationnée sur les textes anciens, avec Notes, Variantes, Index, Glossaire et Notice bibliographique par un bibliophile campagnard, Paris, Léon Willem, 1870, 2 t.

BÉROALDE DE VERVILLE, François BROUARD dit, *Le moyen de parvenir*, préface de Michel Jeanneret, édition établie et annotée par Michel Renaud, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2006, 579 pages.

BÉROALDE DE VERVILLE, François BROUARD dit, *Le moyen de parvenir, T. I*, présentation, notes et index par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 496 pages.

BÉROALDE DE VERVILLE, François BROUARD dit, *Le moyen de parvenir, T. II*, édition par Hélène Moreau et André Tournon, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2004, 322 pages.

BÈZE, Théodore de, *Les Satires chrestiennes de la Cuisine Papale*, Genève, Conrad Badius, 1560, 131 pages.

- BÈZE, Théodore de, *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, édition critique par Charles-Antoine Chamay, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2005, 222 pages.
- BILLON, François de, *Le Fort inexpugnable en l'honneur du Sexe Femenin*, Paris, Jean Dallier, 1555, 528 pages.
- BILLON, François de, *Le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe femenin* [1555], introduction par Michael A. Screech, New York, Johnson ; Paris ; La Haye, Mouton, 1970, 260 pages.
- CARESME PRENANT, *La prognostication des prognostications. Composée par Caresme Prenant, docteur es deux Facultez de Bacchus et Venus, ensemble la chanson des Biberons*, [s.l., s.n.], 1612, 18 pages.
- CHOLIÈRES, Nicolas de, *Guerre des masles contre les femelles représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe. Avec les meslanges poétiques du Sieur de Cholières*, Paris, Pierre Chevillot, 1588, 186 pages.
- CHOLIÈRES, Nicolas de, *La guerre des masles contre les femelles, représentant en trois dialogues les prérogatives et dignitez tant de l'un que de l'autre sexe. Avec les Meslanges poétiques du sieur de Cholières* [1588], notice de Paul Lacroix, Bruxelles, A. Mertens et fils, 1864, 186 pages.
- DES AUTELS, Guillaume, *Mitistoire barraouyne de Fanfreluche et Gaudichon, Trouvee depuis n'aguere d'une exemplaire escrete à la main. De la valeur de dix Atomes pour la recreation de tous bons Fanfreluchistes*, Lyon, Jean Dieppi, 1574, 57 pages.
- DES AUTELS, Guillaume, *Mythistoire barragouyne de Franfreluche et Gaudichon* [ca 1550], fac-similé de l'édition Rouen (1578), Nicolas Lescuyer, notes par Marcel Françon, Cambridge, Schoenhof's Foreign Books, 1962, 95 pages.
- DESMOULINS, Laurent, *Le Catalogue des malheureux, contenant en soy la Calamite et malheur, ou tombent tous les Jours plusieurs Personnes. Composé Nouvellement par le Disciple Pantagruel*, Paris, [s.n.], 1549, 126 pages.

- DES PÉRIERS, Bonaventure, *La prognostication des prognostications*, dans PEACH, Trevor, « Bonaventure Des Périers, *La prognostication des prognostications* (1537), Texte et notes », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1990, t. LII, vol. 1, p. 109-121.
- DES PÉRIERS, Bonaventure, *La Prognostication des prognostications, non seulement pour ceste presente annee M.D.XXXVII. Mais aussi des aultres a venir, voir de toutes celles qui sont passees, Composee par Maistre Sarcomoros, natif de Tartarie, et Secretaire du tresillustre et trespouissant Roy de Cathai, serf de Vertus ; Responce a Labbe des conars de Rouen*, Paris, Jehan Morin, 1537, 20 pages.
- DES PÉRIERS, Bonaventure, *Les Contes ou les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis de Bonaventure des Periers, valet de chambre de la reine de Navarre, avec un choix des anciennes notes de Bernard de La Monnoye et de Saint-Hyacinthe*, revues et augmentées par Paul L. Jacob, et une notice littéraire par Charles Nodier, Paris, Charles Gosselin, 1843, 322 pages.
- DES PÉRIERS, Bonaventure, *Les Nouvelles Recreations et Joyeux Devis. De Feu Bonaventure des Periers, valet de chambre de la Royne de Navarre*, Lyon, Guillaume Rouille, 1561, 239 pages.
- DES PÉRIERS, Bonaventure, *Les Nouvelles Recreations et Joyeux Devis de Feu Bonaventure des Periers, valet de chambre de la Royne de Navarre*, Lyon, Robert Granjon, 1558, 214 pages.
- DES PÉRIERS, Bonaventure, *Nouvelles Récréations et joyeux devis : I-XC*, édition établie par Krystyna Kasprzyk, Paris, Société des Textes Français Modernes, 1980, 377 pages.
- DU FAIL, Noël, *Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation de maistre Léon Ladulfi, Champenois, reveuz et ampliez par l'un de ses amys*, Paris, Estienne Groulleau, 1554, 142 pages.
- DU FAIL, Noël, *Les Baliverneries et les contes d'Eutrapel*, texte original et glossaire avec notice par Ernest Courbet, Paris, Lemerre, 1894, 2 vol.
- DU FAIL, Noël, *Les Baliverneries d'Eutrapel*, édition critique de Gaël Milin, avec une préface de Charles Foulon, Paris, Klincksieck, 1970, 97 pages.



- DU FAIL, Noël, *Les contes et discours d'Eutrapel, reveus et augmentez, Par le feu Seigneur de la Herissaye*, Anvers, Jean Natoire, 1587, 569 pages.
- DU FAIL, Noël, *Les Contes et discours d'Eutrapel* [1585], avec une notice, des notes et un glossaire par Célestin Hippeau, Paris, Librairie des bibliophiles, 1875, 2 t.
- DU FAIL, Noël, *Les propos rustiques. Texte original de 1547. Interpolations et Variantes de 1548, 1549, 1573*, introduction, éclaircissement et index par Arthur de la Borderie, Paris, Alphonse Lemerre, 1878, 297 pages.
- DU FAIL, Noël, *Œuvres facétieuses de Noël du Fail, seigneur de la Herrissaye, gentilhomme breton*, revues sur les éditions originales et accompagnées d'une introduction, de notes et d'un index philologique, historique et anecdotique, par J. Assézat, Paris, Daffis, 1874, 2 vol.
- DU FAIL, Noël, *Propos rustiques* [1547], texte établi d'après l'édition de 1549, édition avec introduction, notes et glossaire établis par Gabriel-André Pérouse et Roger Dubuis, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1994, 187 pages.
- DU FAIL, Noël, *Propos rustiques, Balivernerries, Contes et discours d'Eutrapel*, édition annotée, précédée d'un essai sur Noël du Fail et ses écrits, par Jean-Marie Guichard, Paris, Charles Gosselin, 1842, 413 pages.
- GARASSE, François, *Le Rabelais reformé par les ministres. Et notamment par Pierre du Moulin, ministre de Charenton, pour response aux bouffonneries inserées en son livre de la Vocation des Pasteurs*, Bruxelles, Christophe Girard, 1619, 248 pages.
- HABERT, François, *Le songe de Pantagruel avec la deploration de feu messire Anthoine du Bourg, chevalier, chancelier de France*, Paris, Adam Saulnier, 1542, 50 pages.
- HABERT, François, *Le songe de Pantagruel : avec la déploration de feu messire Anthoine de Bourg, chevalier, chancelier de France* [1542], Paris, Adam Saulnier, dans LEWIS, John, « François Habert, "Le songe de Pantagruel", and Rabelais's Chronicles », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1985, vol. 18, p. 103-162.
- HORRY, Nicolas de [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place vuide*, Paris, Anthoine du Brueil, 1611, 79 pages.

- HORRY, Nicolas de [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité. Recitant les faicts et comportements admirables, du très-valeureux Grangosier, Roy de Place vuide. Traduict de Grec en François, par N. Horry, Clerc du lieu de Barges en Gassigny*, Rouen, Jean Petit, juxte la copie imprimée à Paris, Anthoine du Brueil, 1611, 132 pages.
- HORRY, Nicolas de [Thibaut le Nattier], *Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place-vuide* [1611], nouvelle édition annotée par Philomneste junior, Genève, Gay et fils, 1867, 105 pages.
- HORRY, Nicolas, *Rabelais ressuscité*, texte présenté et annoté par Neil Goodley, Exeter, University of Exeter, 1976, 49 pages.
- JOUBERT, Laurent, *La médecine et le régime de santé : des erreurs populaires et propos vulgaires réfuté et expliqué par Laurent Joubert*, texte revu et présenté par Madeleine Tiollais, Paris ; Montréal, l'Harmattan, 1997, 2 t.
- JOUBERT, Laurent, *Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*, Bordeaux, Simon Millanges, 1578, 603 pages.
- MARCONVILLE, Jean de, *De la bonté et mauvaistie des femmes* [1562], Paris, Nicolas Bonfons, 1586, 160 pages.
- MARCONVILLE, Jean de, *De la bonté et mauvaistié des femmes*, édition critique établie et annotée par Richard A. Carr, Paris, Honoré Champion, coll. « Textes de la Renaissance », 2000, 235 pages.
- MARCONVILLE, Jean de, *De la bonté et mauvaiseté des femmes* [1564], préface de Françoise Koelher, Paris, Indigo & Côté-femmes, coll. « Des femmes dans l'histoire », 2008, 146 pages.
- MARCOURT, Antoine, *Le Livre des Marchans d'Antoine Marcourt : une satire anticléricale au service de la Réforme*, édition critique du texte (1533-1544), introduction et notes par Geneviève Gross, Paris, Champion, à paraître.
- MARCOURT, Antoine, *Le Livre des marchans, fort utile a toutes gens nouvellement compose par le sire Pantapole, bien expert en tel affaire, prochain voysin du seigneur Pantagruel*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1533, 44 pages.

ODDE DE TRIORS, Claude, *Joyeuses Recherches de la langue Tolosaine* [1578], Paris, Jannet ; Techener, 1847, 59 pages.

ODDE DE TRIORS, Claude, *Les Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, annotées et augmentées d'un glossaire par le Dr. Jean-Baptiste Noulet, Toulouse, Privant, 1892, 83 pages.

PASQUIER, Étienne, *Ordonnances generalles d'Amour. Envoyees au Seigneur Baron de Myrlingues, Chancelier des Isles Hyeres, pour faire estroictement garder par les vassaux dudict Seigneur, en la Jurisdiction de la Pierre au laict, et autres lieux de l'obeissance dudit Seigneur*, Anvers, Pierre Urbert, 1574, 20 pages.

REBOUL, Guillaume, *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire ; son rajeunissement en icelle, et le voyage que fit son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble Une exacte observation des merveilles par luy veuës : tant en l'un que l'autre monde*, La Rochelle, Michel Gaillard, ca 1615, 291 pages.

REBOUL, Guillaume, *Le Nouveau Panurge. Avec sa navigation en l'Isle Imaginaire, son rajeunissement en icelle ; et le voyage que fist son esprit en l'autre monde, pendant le rajeunissement de son corps. Ensemble une exacte observation des merveilles par luy veues, tant en ce monde, qu'en l'autre*, Lyon, [s.n.], juxte la coppie imprimée à la Rochelle, 1616, 390 pages.

## CORPUS THÉORIQUE

### Œuvres antiques et œuvres de la Renaissance

« La grand et vraye Pronostication generale pour tous climatx et nations, nouvellement translatee d'arabien en langue françoise, et jadis subtilement calculée sur le temps passé, present et advenir, par le grand Haly Habenragel » [Callicuth, cheux le seigneur de Senegua, à l'enseigne dalz Canibales, 1530], dans *Recueil de poésies françoises des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Morales, facétieuses, historiques*, réunies et annotées par M. Anatole de Montaiglon, Paris, P. Jannet, 1857, t. VI, p. 5-46.

ARRIVABENE, Ludovico, *Sylvius ocreatus*, Paris, Davidis, 1555, 27 pages.

- CARTIER, Jacques, *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, 504 pages.
- CHEREAU, Ollivier, *Le Jargon ou Langage de l'Argot reformée*, édition critique annotée et commentée à partir des éditions lyonnaises complètes (1630, 1632, 1634) avec des documents complémentaires et un dictionnaire-glossaire du jargon du livret par Denis Delaplace, Paris, Honoré Champion, 2008, 596 pages.
- CHOLIÈRES, Nicolas de, *Œuvres*, édition préparée par Édouard Tricotel, préface par Paul Lacroix, Paris, Librairie des bibliophiles, 1879, 91 pages.
- COLONNA, Francesco, *Hypnerotomachie, ou Discours du songe de Poliphile, Deduisant comme Amour le combat a l'occasion de Polia. Soubz la fiction de quoy l'auteur monstrant que toutes choses terrestres ne sont que vanité, traicte de plusieurs matieres profitables, et dignes de memoire. Nouvellement traduit de langage Italien en Francois*, Paris, Jacques Kerver, 1546, 157 pages.
- COLONNA, Francesco, *Le Songe de Poliphile*, édition critique sous la direction de Gilles Polizzi, Paris, Imprimerie Nationale, coll. « La Salamandre », 2004, 507 pages.
- DU BELLAY, Joachim, *La deffence, et illustration de la langue Françoise*, Paris, Arnould l'Angelier, 1549, 91 pages.
- DU MOULIN, Pierre, *De la vocation des pasteurs. Par Pierre du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Eglise de Paris*, Sedan, Jean Jannon, 1618, 250 pages.
- [ESTIENNE, Charles], *Paradoxes*, édition critique par Trevor Peach, Genève, Droz, 1998, 335 pages.
- LA PORTE, Maurice de, *Les épithetes : livre non seulement utile à ceux qui font profession de Poësie, mais fort propre aussi pour illustrer toute autre composition Françoise*, Paris, Gabriel Buon, 1571, 284 pages.
- LE CARON, Louis, *Les dialogues*, édition critique par Joan A. Buhlmann et Donald Gilman, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1986, 383 pages.
- LE CARON, Loys, *Les dialogues*, Paris, Longis, 1556, 175 pages.

- MOLINET, Jean, *Les Pronostications joyeuses*, édition critique par Jelle Koopmans et Paul Verhuyck, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998, 256 pages.
- NAVARRÉ, Marguerite de, *L'Heptaméron*, édition présentée et annotée par Nicole Cazauban, texte établi par Sylvie Lefèvre, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2000, 753 pages.
- PARÉ, Ambroise, *Les œuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roy*, Lyon, Pierre Rigaud et Antoine Jullieron, 1652, 854 pages.
- PASQUIER, Étienne, *Lettres familières*, publiées et annotées par Dorothy Thickett, Paris ; Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1974, 454 pages.
- PASQUIER, Étienne, *Les lettres d'Estienne Pasquier conseiller et advo-vocat [sic] general du roy en la chambre des Comptes de Paris*, Paris, Abel L'angelier, 1586, 330 pages.
- RONCARD, Pierre de, « Epitafe de François Rabelais », *Le Bocage*, Paris, Veuve de La Porte, 1554, f. 10, v<sup>o</sup>.
- RUBY, Pechon de, *La Vie genereuse des Mercelots, Gueuz, et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon*, édition critique annotée et commentée de l'édition lyonnaise de 1596 avec des documents complémentaires et un dictionnaire-glossaire du jargon du livret par Denis Delaplace, Paris, Honoré Champion, 2007, 308 pages.
- SAMOSATE, Lucien de, *Œuvres*, texte établi et traduit en français par Jacques Bompaire, Paris, Les Belles Lettres, 2008, 4 t.
- SÉBILLET, Thomas, *Contramours. L'anteros, ou contramours de messire Baptiste Fulgose, jadis duc de Gennes. Le dialogue de Baptiste Platine, gentilhomme de Cremonne, contre les folles amours. Paradoxe, contre l'Amour*, Paris, Martin le Jeune, 1581, 307 pages.
- TAILLEPIED, Noël, *Psychologie ou traité de l'apparition des esprits. À sçavoir, des ames separees, Fantomes, prodiges, et accidents merueilleux, qui precedent quelquesfois la mort des grands personnages, ou signifient changemens de la chose publique*, Rouen, Michel le Deutre, 1588, 314 pages.

### Ouvrages critiques sur Rabelais et son œuvre

*Actes des conférences du cycle « Rabelais et la nature », organisé durant l'année 1994 par Francis Métivier, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1996, t. XXXI, 130 pages.*

*Éditer et traduire Rabelais à travers les âges, études réunies par Paul J. Smith, Amsterdam, Rodopi, 1997, p. 35-65.*

*Langue et sens du Quart livre. Actes du colloque organisé à Rome en novembre 2011, réunis par Franco Giaccone, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les mondes de Rabelais », 2012, 443 pages.*

*Rabelais en son demi-millénaire. Actes du colloque international de Tours (24-29 septembre 1984), Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1988, t. XXI, 408 pages.*

ANTONIOLI, Roland, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1976, t. XII, 394 pages.

ANTONIOLI, Roland, « Rabelais et les songes », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1978, vol. 30, p. 7-21.

BAKHTINE, Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, traduit du russe par Andrée Robel, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, 471 pages.

BERRY, Alice Fiola, « “Les Mithologies Pantagrueliques” : Introduction to a Study of Rabelais's *Quart Livre* », *PMLA*, Baltimore, Modern Language Association, 1977, vol. 92, n° 3, p. 471-480.

BOWEN, Barbara C., « Rabelais, Claude Cotereau et la tranquillité d'esprit », *Les grands jours de Rabelais en Poitou. Actes du colloque international de Poitiers (30 août-1<sup>er</sup> septembre 2001)*, études réunies et publiées par Marie-Luce Demonet, avec la collaboration de Stéphan Geonget, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1981, t. XVI, p. 173-181.

- BOWEN, Barbara C., « Women in Rabelais's Chronicles », *Le Verger - bouquet 1*, 2012, p. 1-6.
- CÉARD, Jean, « Rabelais lecteur de Rhodiginus », dans Rosanna Gorris et Alexandre Vanautgaerden (dir.), *Les Labyrinthes de l'esprit*, Genève, Droz, à paraître.
- CHEVALIER, Henry Emile, « Rabelais et ses éditeurs », *Revue moderne*, Paris, 1868, p. 566-576.
- DEMERSON, Guy, *François Rabelais*, Paris, Fayard, 1991, 350 pages.
- DESROSIERS-BONIN, Diane et Tristan VIGLIANO, *Rabelais et l'hybridité des récits rabelaisiens* (actes du colloque de McGill), Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », à paraître, 2 t.
- LE DOUBLE, Anatole-Félix, *Rabelais anatomiste et physiologiste*, Paris, Ernest Leroux, 1899, 440 pages.
- LE DUCHAT, Jacob, Pierre-Antoine MOTTEUX, John OZELL *et al.*, « The life of Dr. Francis Rabelais », *The Works of Francis Rabelais. Translated from the French*, avec notes explicatives par Du Chat, Motteux, Ozell et autres, Londres, Lackington, Allen and co.; Cuthell et Martin ; R. Faulder ; Longman, Hurst, Rees, et Orme ; J. Murray ; J. Carpenter ; W. J. et J. Richardson ; et Black, Parry et Kingsbury, 1807, vol. 1, p. 1-24.
- DUPÈBE, Jean, « Rabelais, médecin astrologue du *Pantagruel* au *Tiers livre* », dans GIACONE, Franco (sous la dir. de), *Le Tiers livre. Actes du colloque international de Rome (5 mars 1996)*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1999, t. XXXVII, p. 71-97.
- ÉTÈVENAUX, Jean, *François Rabelais (1494-1553) et la naissance de l'humanisme*, Lyon, LUDG, coll. « Hommes et régions », 1995, 94 pages.
- FEBVRE, Lucien, *Le problème de l'incroyance au 16<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais* [1947], Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1974, 512 pages.

- FONTAINE, Marie Madeleine, « Quaresmeprenant : l'image littéraire et la contestation de l'analogie médicale », *Rabelais in Glasgow. Proceedings of the Colloquium held at the University of Glasgow in December 1983*, édités par James A. Coleman et Christine M. Scollen-Jimack, Glasgow, 1984, p. 87-112.
- FRANÇON, Marcel, « Sur la genèse de *Pantagruel* », *PMLA*, New York, Modern Language Association of America, 1947, vol. LXII, p. 45-61.
- GEBHART, Émile, *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, Paris, Hachette, 1877, 300 pages.
- GRÈVE, Marcel de, *L'Interprétation de Rabelais au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1961, 311 pages.
- GRÈVE, Marcel de et Jean CÉARD, *La réception de Rabelais en Europe du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2009, 303 pages.
- GRÈVE, Marcel de, « Rabelais, arme du R. P. Garasse », *Les Jésuites parmi les hommes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, Actes du colloque de Clermont-Ferrand (avril 1985)*, édition par G. et G. Demerson, B. Dompnier et A. Regond, Clermont-Ferrand, Association des Publications de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1987, p. 185-195.
- GRÈVE, Marcel de, « Rabelais et les libertins du XVII<sup>e</sup> siècle », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1956, t. 1, p. 120-150.
- HEULHARD, Arthur, *Rabelais. Ses voyages en Italie. Son exil à Metz*, Paris, Librairie de l'art, 1891, 404 pages.
- HOFFMANN, George, « Rabelais à la limite de la fable: le rôle de la culture populaire dans le programme humaniste », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, vol. 34, 1992, p. 27-39.
- HUCHON, Mireille, *Rabelais*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 2011, 429 pages.
- HUCHON, Mireille, *Rabelais grammairien. De l'histoire du texte aux problèmes de l'authenticité*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1981, t. XVI, 534 pages.



- HUCHON, Mirelle, « Réécritures rabelaisiennes : variations impersonnelles », *Langue littéraire et changements linguistiques*, Françoise Berlan (sous la dir. de), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 241-256.
- HUGUET, Edmond, *Étude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550*, Paris, Hachette, 1894, 458 pages.
- IWASHITA-KAJIRO, Aya, « Décrire l'invisible dans l'épisode des paroles gelées du *Quart livre* de Rabelais », *Le Verger – bouquet 1*, 2012, p. 1-8.
- KRAILSHEIMER, Alban John, « The Significance of the Pan Legend in Rabelais' Thought », *The Modern Language Review*, Londres, Modern Humanities Research Association, 1961, vol. 56, n° 1, p. 13-23.
- KRITZMAN, Lawrence D., « Rabelais and the Representation of Male Subjectivity : the Rondibilis Episode as Case Study », *The Rhetoric of Sexuality and the Literature of the French Renaissance*, New York, Cambridge University Press, 1990, p. 29-44.
- LA CHARITÉ, Claude, « François Rabelais (1483 ? – 1553 ?) », dans Bruno MÉNIEL (sous la dir. de), *Écrivains juristes et juristes écrivains du Moyen Age au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, à paraître.
- LA CHARITÉ, Claude, « Jacques Cartier élève d'Ouy-dire dans le *Quart-livre* de Rabelais », *Méthode !* (Bandol), n° 20 (Agrégation de Lettres 2012), Vallongues, 2011, p. 79-88.
- LA CHARITÉ, Claude, *Rabelais éditeur du Pronostic. « La voix véritable d'Hippocrate »*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les mondes de Rabelais », à paraître.
- LA CHARITÉ, Claude, « Rabelais et l'art de péter honnêtement en société », *Contre-jour : cahiers littéraires*, Sherbrooke, 2008, n° 16, p. 111-124.
- LAZARD, Madeleine, *Rabelais et la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1979, 127 pages.
- LEBRETON, Julien, « Rabelais poète : prose et vers dans les “romans” rabelaisiens », *Loxias*, CTCL, Nice, coll. « Doctoriales VIII », 2011, 34, 18 pages.

- LE CADET, Nicolas, « Les rééditions de la *Pantagruéline Prognostication* et le tissage énonciatif chez Rabelais », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 2008, vol. 46, n° 437, p. 115-136.
- LENORMANT, Charles, *Rabelais et l'architecture de la Renaissance : restitution de l'abbaye de Thélème*, Paris, Crozet, 1840, 35 pages.
- LOSKOUTOFF, Yvan, « Les appétits du ventre : évangélisme luthérien et satire du monachisme dans l'œuvre de Rabelais », *Revue de l'histoire des religions*, 1999, t. 216, n° 3, p. 299-343.
- MARGAROT, Jean, « Rabelais médecin : La médecine dans son œuvre », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1954, t. 16, n° 1, p. 25-40.
- MARICHAL, Robert, « Le nom des vents chez Rabelais », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1956, t. I, p. 7-29.
- MÉNARD, Philippe, « Survivances de l'antiféminisme médiéval dans le *Tiers Livre* de Rabelais », *Rabelais, autour du Tiers Livre, Actes des troisièmes journées du Centre Jacques de Laprade tenues au musée du château de Pau, les 8 et 9 décembre 1995*, édition par James Dauphiné et Paul Mironneau, Biarritz, J&D éditions, 1995, p. 45-60.
- MENINI, Romain, *Rabelais altérateur. « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Les Mondes de Rabelais », 2014, 1143 pages.
- MENINI, Romain, *Rabelais et l'intertexte platonicien*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 2009, t. XLVII, 223 pages.
- MENINI Romain et Olivier PÉDEFLOUS, « Dans l'atelier de François Juste : Rabelais passeur de la *Batrachomyomachie* (1534) », *Passeurs de textes II. Gens du livre et gens de lettres à la Renaissance*, C. Bénévent, I. Diu et C. Lastraioli (sous la dir. de), Turnhout, Brepols, 2014, p. 97-117.
- NICAISE-LOUDART, Valérie, « Rabelais et le masque de l'historiographe dans *Pantagruel* et *Gargantua* », *L'écriture de l'histoire (Europe et monde arabe) : actes du colloque « L'écriture de l'histoire : entre historiographie et littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 123-133.

- PLATTARD, Jean, *L'œuvre de Rabelais ; sources, invention et composition*, Paris, Honoré Champion, 1910, 374 pages.
- POLIZZI, Gilles, « Thélème ou l'éloge du don : le texte rabelaisien à la lumière de l'«Hypnerotomachia Poliphili» », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1987, vol. 25, p. 39-59.
- POMEAU, René, « Rabelais et le folklore », *Studi Francesi*, Turin, 1963, n° 7, p. 218-225.
- PRESCOTT, Anne Lake, « The Stuart Masque and Pantagruel's Dreams », *ELH*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1984, vol. 51, n° 3, p. 407-530.
- QUESNEL, Colette, *Mourir de rire d'après et avec Rabelais*, Québec, Bellarmin ; Vrin, 1991, 134 pages.
- RAWLES, Stephen et Michael A. SCREECH, *A New Rabelais Bibliography. Editions of Rabelais before 1626*, en collaboration avec Sally Burch North et Anne Reeve, incluant des travaux préliminaires par Gwyneth Wilkie, Genève, Droz, 1987, 691 pages.
- RENNER, Bernd, « Monstruosité et gigantisme rabelaisien : l'apport de la farce », *Esprit généreux, esprit pantagruélicque : Essays by His Students in Honor of François Rigolot*, Genève, Droz, 2008, p. 209-230.
- RIGOLOTT, François, *Les langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1996, 197 pages.
- SAINÉAN, Lazare, *La langue de Rabelais*, Paris, Boccard, 1922-1923, 2 t.
- SAINÉAN, Lazare, *L'Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, Honoré Champion, 1921, 450 pages.
- SAINÉAN, Lazare, *L'influence et la réputation de Rabelais. Interprètes, lecteurs et imitateurs. Un rabelaisien (Marnix de Sainte-Aldegonde)*, Paris, Librairie universitaire J. Gamber, 1930, 322 pages.
- SAINÉAN, Lazare, *Problèmes littéraires du seizième siècle : Le cinquième livre, Le moyen de parvenir, Les joyeux devis*, Paris, Boccard, 1927, 302 pages.

- SAULNIER, Verdun-Léon, « Rabelais, patron des pronostiqueurs (une pronostication retrouvée) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1964, vol. XVI, p. 124-138.
- SCHELER, Lucien, « François Rabelais pronostiqueur et son succès jusqu'en 1769 », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1956, vol. 18, p. 384-391.
- SCREECH, Michael A., *L'Évangélisme de Rabelais : aspects de la satire religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, coll. « Études rabelaisiennes », 1956, t. II, 101 pages.
- SCREECH, Michael A., *Rabelais* [1979], trad. Marie-Anne de Kisch, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008, 640 pages.
- SCREECH, Michael A., « Rabelais, De Billon and Erasmus (A Re-examination of Rabelais's Attitude to Women) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1951, t. 13, n<sup>o</sup> 3, p. 241-265.
- SCREECH, Michael A., *Rabelais et le mariage : religion, morale et philosophie du rire*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1992, 191 pages.
- SCREECH, Michael A., « Seraphino Calbarsy ('Phrançoys Rabelais'). La Grant Pronostication nouvelle pour Lan Mille cinq cens quarante et ung », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1980, t. XV, p. 179-209.
- SCREECH, Michael A., « Some Aspects of Rabelais's *Almanachs* and of the *Pantagrueline Prognostication*. (Astrology and Politics) », *Études rabelaisiennes*, Genève, Droz, 1974, t. XI, p. 1-7.
- VIGLIANO, Tristan, « Le prologue du Quart Livre (1552) : une sagesse et ses complications », *Le Verger – Bouquet 1*, 2012, p. 1-19.
- VIGLIANO, Tristan, « Pour en finir avec le prologue de *Gargantua !* », *@analyses*, 2008, vol. 3, n<sup>o</sup> 3, p. 74-98.
- WILLIAMS, Alison, « Sick Humour, Healthy Laughter : the Use of Medicine in Rabelais's jokes », *The Modern Language Review*, Londres, Modern Humanities Research Association, 2006, vol. 101, n<sup>o</sup> 3, p. 671-681.

### Ouvrages critiques sur le corpus pararabelaisien à l'étude

*Béroalde de Verville : 1556-1626 actes du colloque organisé par le Centre V.-L. Saulnier*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, Cahier V.-L. Saulnier, 1996, 226 pages.

AMOREUX, Pierre-Joseph, *Notice historique et bibliographique sur la vie et les ouvrages de Laurent Joubert, chancelier en l'Université de médecine de Montpellier, au XVI<sup>e</sup> siècle*, Montpellier, Tournel, 1814, 142 pages.

ARMANTIER, Louis, *Noël du Fail : les propos rustiques de maistre Leon Ladulfe : politique et société*, thèse de maîtrise, Montréal, Université McGill, 1977, 96 pages.

AUGIRON, Véronique, « Théodore de Bèze disciple de Rabelais, ou le rire au service de la foi. *Le Cochlée* (1549), un pamphlet à (re)découvrir », *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 2005, vol. 151, n<sup>o</sup> 2, p. 197-218.

BACKUS, Irena (sous la dir. de), *Théodore de Bèze (1519-1605) : actes du colloque de Genève (septembre 2005). Publiés par l'Institut d'histoire de la Réformation*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 2007, 598 pages.

BANDERIER, Gilles, « Notes sur Béroalde de Verville », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2005, t. LXVII, vol. 2, p. 399-406.

BARBIER-MÜLLER, Jean-Paul, « Pour une chronologie des premières éditions de la *Satyre Ménippée* (1593-1594) », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2005, t. LXVII, vol. 2, p. 395-398.

BARSI, Monica, « Le traitement des sources dans la *Cronique de Pierre Belon du Mans, médecin* (1562-1565) », *Esculape et Dionysos. Mélanges en l'honneur de Jean Céard*, Genève, Droz, 2008, p. 203-215.

BAILEY, Leona G. « Du Fail's Observations of Peasant Life in "Propos Rustiques" », *South Atlantic Bulletin*, Daytona Beach, South Atlantic Modern Language Association, 1976, vol. 41, n<sup>o</sup> 2, p. 50-56.

- BERLIOZ, Jean-Paul, « Aspects populaires des *Chroniques Gargantuines* », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1980, n° 11, p. 63-74.
- BERTHOUD, Gabrielle, *Antoine Marcourt. Réformateur et pamphlétaire du « Livre des Marchans » aux Placards de 1534*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1973, 330 pages.
- BERTHOUD, Gabrielle, « Le "livre des marchans" d'Antoine Marcourt et Rabelais », *François Rabelais. Ouvrage publié pour le IV<sup>e</sup> centenaire de sa mort*, Genève, Droz, 1953, t. VII, p. 86-92.
- BERTRAND, Dominique, « Les stratégies de Belon pour une représentation exotique », *Nouvelle revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société française des seiziémistes, 1993, n° 11, p. 5-17.
- BICHARD-THOMINE, Marie-Claire, *Noël du Fail*, Paris, Honoré Champion, coll. « Études et essais sur la Renaissance », 2001, 627 pages.
- BOULENGER, Jacques, « Le "Nouveau Panurge" », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Société des études rabelaisiennes, 1905, p. 408-431.
- BOUCHER, Henry, « Un détracteur de Rabelais : le Père Garasse », *Bulletin de l'Association des Amis de Rabelais et de la Devinière*, t. I, n° 9, 1960, p. 255-258.
- BOUCHER, J., « Rabelais et Laurent Joubert », *Revue d'histoire de la pharmacie*, Paris, 1933, vol. 21, n° 83, p. 141-148.
- BOUTEILLER, Paul, *Recherches sur la vie et la carrière d'Étienne Pasquier : historien et humaniste du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, I.S.I., 1989, 63 pages.
- CHAMBON, Jean-Pierre, « Quelques régionalismes bourguignons dans la *Mitistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1989, t. LI, vol. 3, p. 615-619.
- CHENEVIÈRE, Adolphe, *Bonaventure des Periers : sa vie, ses poésies*, Genève, Slatkine Reprints, 1969, 261 pages.

- CLÉMENT, Michèle, « *La Mythistoire Barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon* ou comment inventer une “prose poétique” », *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2005, t. LXVII, vol. 3, p. 561-573.
- COLLETET, Guillaume, « Guillaume des Autelz », *Revue de la Renaissance*, Paris, 1906, t. VII, p. 193-223.
- COOPER, Richard, « Les débuts de François Habert, “eschollier, étudiant à Tholose” », *L’Humanisme à Toulouse (1480-1596) : actes du colloque international de Toulouse, mai 2004*, réunis par Nathalie Dauvois, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 157-183.
- DEROINT-ALLAIRE, Olivia, « Le dialogue dans les *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* de Bonaventure des Périers », *Bulletin de l’Association d’étude sur l’humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d’études sur l’humanisme, la réforme et la Renaissance, 2002, n° 54, p. 31-51.
- DEROINT, Olivia et Xavier-Laurent SALVADOR, « Influence médicales et alchimiques dans la *Cresme Philosophalle* », *Francofonia*, Florence, Olschki, 2004, n° 47, p. 3-39.
- DESROSIERS-BONIN, Diane, « Les *Chroniques gargantuines* et la parodie chevaleresque », *Études françaises*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 1996, vol. 32, n° 1, p. 85-95.
- FLOQUET, Amable, « Histoire des Conards de Rouen », *Bibliothèque de l’école des chartes*, Paris, Société de l’école des Chartres, 1840, t. 1, p. 105-123.
- FRANÇON, Marcel, « Les *Chroniques gargantuines* », *French studies*, vol. II, 1948, p. 247-252.
- FRANÇON, Marcel, « Rabelais a-t-il participé à la rédaction des *Grandes et inestimables Chroniques* ? », *Les Amis de Rabelais et de la Devinière*, t. II, 1962, p. 24-26.
- FRANÇON, Marcel, « Rabelais et les *Chroniques gargantuines* », *François Rabelais. Ouvrage publié pour le IV<sup>e</sup> centenaire de sa mort*, Genève, Droz, 1953, t. VII, p. 53-59.

- GAGNON, Claude, « Note sur la date de la mort de Béroalde de Verville », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1986, t. XLVIII, vol. 2, p. 439.
- GIACONE, Franco, « Note rabelaisienne : Literae ancillae theologiae. Dette de Rabelais à l'égard de Viret à propos de l'anecdote des "cloches" », *Micromégas*, Rome, Bulzoni, 1990, vol. 17, vol. 1-2, p. 93-98.
- GIRAUD, Yves, « Le comique engagé des *Satyres Chrestiennes de la Cuisine papale* », *Studi di Letteratura francese*, Florence, Leo Olschki, 1983, vol. 177, t. X, p. 52-72.
- GLARDON, Philippe, « Les comparaisons et les monstres : figures structurales de la description zoologique dans *L'Histoire de la nature des oyseaux* de Pierre Belon du Mans », *Anthropozoologica*, Paris, L'homme et l'animal, Société de recherche interdisciplinaire, 1990, p. 27-43.
- GROSS, Geneviève, « Antoine Marcourt. Le *Livre des Marchans* et ses rééditions. Miroir d'un conflit entre l'"ancienne" et la "nouvelle" école ? », *Cinq siècles d'histoire religieuse neuchâteloise. Approches d'une tradition protestante. Actes du colloque de Neuchâtel (22-24 avril 2004)*, sous la dir. de Jean-Daniel Morerod, Loris Petris, Pierre-Olivier Léchet et Frédéric Noyer, Genève, Droz, Publications de la Faculté des Lettres de Neuchâtel, 2008, p. 93-119.
- HALBRONN, Jacques, « Une attaque réformée oubliée contre Nostradamus (1561) », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1991, n° 33, p. 43-72.
- JOUDE, Pierre, *Portrait des mouches : sur les Songes drolatiques de Pantagruel*, Apt, Archange Minautore, 2007, 78 pages.
- LA CHARITÉ, Claude, « *Le Livre des marchans* dans la Bibliothèque Saint-Victor », dans DESROSIERS-BONIN, Diane et William KEMP (sous la dir. de), *Littératures*, Montréal, 2007, n° 24/2, (actes du colloque *Les Imprimés réformés de Pierre de Vingle (Neuchâtel, 1533-1535)*), p. 13-28.
- LEBLANC, Bernard, *Bonaventure des Périers*, Arnay-le-Duc, Éditions des Bruyères, 1986, 202 pages.



- LEDEGANG-KEEGSTRA, Jeltine Lambherta Regina, « Le *Passavant* de Bèze et le *Cinquième Livre* de Rabelais », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2004, t. LXVI, vol. 2, p. 381-385.
- LEFRANC, Abel, « Garasse et Rabelais », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Honoré Champion, 1909, t. VII, p. 492-499.
- LESTRINGANT, Frank et Daniel MÉNAGER (sous la dir. de), *Études sur la Satyre Ménippée*, Genève, Droz, coll. « Études de philologie et d'histoire », 1987, 286 pages.
- LINDER, Robert Dean, « Pierre Viret's Ideas and Attitudes concerning Humanism and Education », *Church History*, Chicago, Cambridge University Press ; American Society of Church History, 1965, vol. 34, n° 1, p. 25-35.
- MAGNIEN-SIMONIN, Catherine, *Etienne Pasquier (1529-1615) et l'édition de ses œuvres*, Szeged, Scriptum, 1999, 24 pages.
- MAGNIEN-SIMONIN, Catherine, *Noël du Fail, écrivain : actes et articles*, Paris, Vrin, 1991, 204 pages.
- MARCHAND, Jacqueline, « Apologie du père Garasse (1585-1631). Le jésuite et les libertins », *Cahiers laïques*, Paris, Cercle parisien de la ligue française de l'enseignement, 1980, n° 173, p. 92-106.
- MARINO, Monica, « Tyard et Sébillet : autour des *Dialoghi d'Amore* », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2006, n° 63, p. 91-110.
- MARTIN, Martial, « Satyres ménippées et *satyrice* : de la satire narrative au roman à clés (1580-1630) », *Littérature classique*, Toulouse, Société de littératures classiques, 2005, n° 54, p. 103-115.
- MARTIN, Martial, « Satire ménippée », *Dictionnaire des Lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard et L. G. F., coll. « La Pochothèque », 2001, 1217 pages.
- MCCUAIG, William, « Paris / Jerusalem in Pierre de L'Estoile, the *Satyre Ménippée*, and Louis Dorléans », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2002, t. LXIV, vol. 2, p. 295-315.

- MENINI, Romain, « Écrit sous cape », *Le Magazine Littéraire*, 2011, n° 511, p. 79-82.
- MONTAGNE, Véronique et Marie-Claire THOMINE-BICHARD, *Bonaventure Des Périers, conteur facétieux - Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « XVI<sup>e</sup> siècle français », 2008, 192 pages.
- OULMONT, Charles, « Le “Rabelais ressuscité” (1611) », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Honoré Champion, 1908, t. VI, p. 196-200.
- PARIS, Paulin, *Réimpression d'anciennes facéties. Les Justes plaintes du Sieur Tabarin sur les troubles et divisions de ce temps. 1621. Mitistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon. Lyon, 1574. Discours joyeux en façon de sermon et le monologue du bon vigneron. Aucerre, 1607. Le tracas de la foire du pré, dialogue burlesque. Rouen (sans date)*, Paris, Panckoucke, 1851, 12 pages.
- PHILIPOT, Emmanuel, *Essai sur le style & la langue de Noël Du Fail*, Paris, Honoré Champion, 1914, 171 pages.
- PHILIPOT, Emmanuel, *La vie et l'œuvre littéraire de Noël Du Fail, gentilhomme breton*, Paris, Honoré Champion, 1914, 552 pages.
- REID, Dylan, « Carnival in Rouen : A History of the Abbaye des Conards », *The Sixteenth Century Journal*, St-Louis, Foundation for Reformation Research, 2001, vol. 32, n° 4, p. 1027-1055.
- RELIHAN, Joel C. « On the Origin of “Menippean Satire” as the Name of a Literary Genre », *Classical Philology*, Chicago, The University of Chicago Press, 1984, vol. 79, n° 3, p. 226-229.
- RENAUD, Michel, « Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais... La référence rabelaisienne dans le *Moyen de parvenir* », *Europe*, n° 757, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1992, p. 109-115.
- RENAUD, Michel, *Pour une lecture du « Moyen de parvenir » de Béroalde de Verville*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1984, 214 pages.

- RENAUD, Michel, « Rabelais/Béroalde de Verville : de la ripaille à la ripopée », *La démesure au Moyen Âge et à la Renaissance. Actes de colloque*, textes réunis par Zinelabidine Benaïssa et Abderrazak Sayadi, Université Manouba, 2007, p. 7-27.
- RENNER, Bernd (sous la dir. de), *La satire dans tous ses états. Le « mélange satyrique » à la Renaissance française*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », 2009, 392 pages.
- ROCHER, Gregory de, « Quelques précisions sur l'œuvre de Laurent Joubert », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1981, t. XLIII, vol. 2, p. 345-346.
- ROUSSE, Michel, « L'abbaye des Conards dans la vie sociale et culturelle de Rouen », *Première poésie française de la Renaissance : Autour des Puyx poetiques normands. Actes du Colloque international organisé par le CÉRÉDI (Université de Rouen) 30 septembre-2 octobre 1999*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 407-431.
- SAULNIER, Verdun-Léon, « Étude sur Béroalde de Verville : introduction à la lecture du *Moyen de parvenir* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1944, t. 5, p. 209-326.
- SAULNIER, Verdun-Léon, « Saint Paul et Bonaventure des Périers », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1953, t. 15, n° 2, p. 209-212.
- SCHNEIDER, Robert A., *Public Life in Toulouse, 1463-1789 : From Municipal Republic to Cosmopolitan City*, Ithaca, Cornell University Press, 1990, 416 pages.
- SCHWOB, Marcel, « Notes pour le commentaire. Utrum chimera », *Revue des études rabelaisiennes*, Paris, Société des études rabelaisiennes, 1904, t. II, p. 135-137.
- SMITH, Pauline, « Une édition unique de la *Satyre Menippée* et sa postface, la *Svitte dv catholicon d'Espagne* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2000, t. LXII, vol. 2, p. 363-372.
- SUTTO, Claude, « Estienne Pasquier et les libertés de l'Église gallicane », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique, 1969, vol. 23, n° 2, p. 246-284.
- THÉRET, Auguste, *Etude sur François Habert*, Paris, F. Laur, 1898, 147 pages.

- TOURNON, André, « Les Songes drolatiques de Pantagruel », *Bulletin de l'Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance, 1989, vol. 29, p. 58-60.
- TOURNON, André, « De la sagesse des autres à la folie de l'Autre : Ronsard, Béroalde de Verville », *La farcissure. Intertextualités au XVI<sup>e</sup> siècle. Littérature*, Paris, Larousse, 1984, n<sup>o</sup> 55, p. 10-23.
- VALABRÈGUE, Jean-Pierre, *Paillard, coquin, grivois Bourguignons : Bonaventure Des Périers, Guillaume Des Autels, Vivant Denon, Gévelard, le Caractère en marche*, coll. « Les Fleurs de la Bourgogne », 1996, 116 pages.
- WEBER, Romain, « Contribution à l'étude du lexique des Propos rustiques de Noël du Fail. L'obstacle des locutions », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 2003, t. LXV, vol. 2, p. 249-273.
- WILSON, Dudley, « Quatre exemplaires de la *Louenge des femmes*, dont deux à la Bibliothèque de l'Arsenal », Genève, Droz, *Études rabelaisiennes*, 1971, vol. 9, p. 93-95.
- WOODROW HASSELL, James, « Proverbs in the Writings of Bonaventure des Périers », *The Journal of American Folklore*, Boston ; New York, American Folklore Society, 1964, vol. 77, n<sup>o</sup> 303, p. 53-57.
- YOUNG, Margaret Lilian Morison, *Guillaume des Autels, a Study of His Life and Works*, Genève, Droz, Travaux d'humanisme et Renaissance, 1961, 211 pages.
- ZAERCHER, Véronique, « La *Mitistoire de Fanfreluche et Gaudichon* de Guillaume des Autels : de l'imitation à la création romanesque », *Le Roman français au XVI<sup>e</sup> siècle ou le renouveau d'un genre dans le contexte européen*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005, p. 281-294.
- ZAERCHER, Véronique, « Rabelais, Des Autels et le mariage. Témoignage ou simple facétie ? », *Le Mariage dans l'Europe des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Réalités et représentations*, Nancy, Groupe « XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles en Europe », 2003, vol. II, p. 203-217.

### Ouvrages critiques sur la littérature des XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles

*Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire (revue mensuelle)*, Paris, Tetchener, 1889, 607 pages.

*Conteurs français du XVI<sup>e</sup> siècle*, textes présentés et annotés par Pierre Jourda, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, 1470 pages.

*Histoire de la lecture dans le monde occidental*, sous la direction de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 585 pages.

ARSENAULT, Christine, *La pronostication joyeuse de Jean Molinet à François Rabelais : Typologie et évolution d'un genre littéraire*, mémoire déposé à l'Université du Québec à Rimouski, 2011, 131 pages.

BALSAMO, Jean, *Poètes italiens de la Renaissance dans la Bibliothèque de la Fondation Barbier-Mueller. De Dante à Chiabrera*, Genève, Droz, 2007, 2 t.

BARBIER, Jean Paul, *Ma Bibliothèque poétique. Quatrième partie : Contemporains et successeurs de Ronsard*, Genève, Droz, 2005, 702 pages.

BAYLESS, Martha, « Parody in the Middle Ages. The Latin Tradition », *Speculum*, Ann Arbor, 1998, vol. 73, n° 3, p. 807-809.

BOUCHARD, Mawy, « Parce que le rire est le propre... du roman ? La profanation romanesque de l'écriture à la Renaissance », *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, vol. 47, n° 2, p. 39-53.

BRANCHER, Dominique, « Portrait humoral du polémiqueur : aléas de l'humeur et du style du XVI<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle », *MLN*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2005, vol. 120, n° 1 « Italian Issue Supplement : La littérature engagée aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : Études en L'honneur de Gérard Defaux (1937-2004) », p. S141-S169.

CANEL, Alfred, *Recherches Historiques sur les fous des rois de France et accessoirement sur l'emploi de Fou en général*, Paris, Alphonse Lemerre, 1873, 318 pages.

- CATACH, Nina, *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance – Auteurs – imprimeurs – ateliers d'imprimerie*, Genève, Droz, coll. « Publications Romanes et Françaises », 1968, 498 pages.
- CAVE, Terence, *Cornucopia : figures de l'abondance au XVI<sup>e</sup> siècle* [1979], trad. Ginette Morel, Paris, Macula, 1997, 364 pages.
- CHAMARD, Henri, *Joachim du Bellay, 1522-1560*, Lille, Le Bigot, 1900, 580 pages.
- CHARTIER, Roger, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1987, 369 pages.
- CLAVEL, Christophe, *La cresse philosophale des questions encyclopediques de Pantagruel. Un opuscule chimérique dans la bataille des arts entre non-sens et signification*, thèse de doctorat soutenue le 15 décembre 2008, Université Paris IV-Sorbonne, 760 pages.
- CLÉMENT, Michèle, Marie-Luce DEMONET-LAUNAY, Christophe CLAVEL et Véronique ZAERCHER, « Compte rendu de la table ronde sur les critères d'attribution des œuvres anonymes », *Bulletin de l'Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance, 2004, vol. 59, p. 41-47.
- COUROUAU, Jean-François, *Et non autrement. Marginalisation et résistance des langues de France (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Genève, Droz, coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance », vol. 108, 2012, 291 pages.
- COUROUAU, Jean-François, « L'invention du patois ou la progressive émergence d'un marqueur sociolinguistique français. XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », *Revue de linguistique romane*, Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, no. 69, 2005, p. 185-225.
- COUROUAU, Jean-François, *Premiers combats pour la langue occitane. Manifestes linguistiques occitans XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Anglet ; Pau, Atlantica ; Institut Occitan, coll. « Occitanas », 2001, 192 pages.
- DEMERSON, Guy (sous la dir. de), *La notion de genre à la Renaissance*, Genève, Slatkine, 1984, 306 pages.

- DESCHAMPS, Nicole et Bruno ROY, « L'univers des bestiaires : dossier bibliographique et choix des textes », *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974, vol. 10, n° 3, p. 231-282.
- EICHEL-LOJKINE, Patricia, *Excentricité et humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, coll. « Les Seuils de la Modernité », 2002, 347 pages.
- FÉRAL, Josette, « Le carnaval : mise en scène ou mise en crise ? », *Jeu : revue de théâtre*, Québec, Les Cahiers de théâtre, 1980, n° 17, p. 32-46.
- FUMAROLI, Marc, *L'âge de l'éloquence. Rhétorique et « Res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 2002, 882 pages.
- GARAVINI, Fausta, « Écriture critique et genre macaronique », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1982, n° 15, p. 40-47.
- GORY, Gédéon, *Pierre du Moulin. Essai sur sa vie, sa controverse et sa polémique*, thèse présentée à la faculté de théologie protestante de Paris, Paris, Fischbacher, 1888, 79 pages.
- HUCHON, Mireille, *Le français de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1988, 128 pages.
- HUGUET, Edmond, *L'évolution du sens des mots depuis le XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1967, 346 pages.
- KIES, Nicolas, « Pratiques du devis dans la littérature narrative du XVI<sup>e</sup> siècle. Le devis face au dialogue », *Panurge.org*, 2008, 22 pages.
- KOOPMANS, Jelle et Paul VERHUYCK, « Jean Molinet et ses Pronostications joyeuses », *Les lettres romanes*, Louvain-la-Neuve, 1997, n° spécial, p. 117-136.
- LA CHARITÉ, Claude, « Les Serées de Guillaume Bouchet ou les saturnales polyphoniques », *Contes et discours bigarrés*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, coll. « Cahiers V. L. Saulnier », 2011, p. 117-129.

- LECOINTE, Jean, *L'Idéal et la différence : la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993, 758 pages.
- LENIENT, Charles, *La satire en France ou la littérature militante au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1866, 640 pages.
- LESTRINGANT, Frank et Michel ZINK (sous la dir. de), *Histoire de la France littéraire. Naissances, Renaissances. Moyen Âge – XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, 1063 pages.
- LEVER, Maurice, *Roman français au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, 277 pages.
- LORIAN, Alexandre, *Tendances stylistiques dans la prose narrative française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Klincksieck, 1973, 343 pages.
- MANUEL, Franck, *L'âne-astrologue. Les pronostications joyeuses en Europe (1476-1623)*, thèse de doctorat soutenue le 9 décembre 2006, Université Toulouse II, 320 pages.
- MÉNAGER, Daniel, *La Renaissance et le rire*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives littéraires », 1995, 235 pages.
- MERCIER, Alain, *La littérature facétieuse : sous Louis XIII 1610-1643*, Genève, Droz, 1991, 355 pages.
- MOSS, Ann, *Les recueils de lieux communs. Apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, 547 pages.
- MOUNIER, Pascale, *Le roman humaniste, un genre novateur français, 1532-1564*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », 2007, 506 pages.
- MOUNIER, Pascale, « Les frontières du récit comme lieu d'investigation herméneutique. Le cas de romans de la Renaissance », *Le début et la fin. Roman, théâtre, B.D., cinéma, Fabula.org*, 2007, 27 pages.



PETITOT, Claude-Bernard, *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe-Auguste, jusqu'au commencement du dix-septième siècle ; avec des notices sur chaque auteur, et des observations sur chaque ouvrage*, Paris, Foucault, 1825, t. XLVI, 636 pages.

POLIZZI, Gilles, « Blanc est le champ, noire la semence, l'énigmatique littéraire à la Renaissance », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 2004, vol. 59, p. 49-62.

POSTEL, Claude, *Traité des invectives au temps de la Réforme*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, 500 pages.

RIMBAULT, Lucien, *Pierre du Moulin, 1568-1658, un pasteur classique à l'âge classique*, Paris, Vrin, 1966, 255 pages.

ROTHSTEIN, Marian, « When Fiction is Fact : Perceptions in Sixteenth-Century France », *Studies in Philology*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986, vol. 83, n° 3, p. 359-375.

SAULNIER, Verdun-Léon, *La littérature française de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1962, 127 pages.

SOUTET, Olivier, *La littérature française de la Renaissance*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1980, 127 pages.

### **Ouvrages critiques sur la religion, la philosophie, la médecine et les croyances populaires au XVI<sup>e</sup> siècle**

*Le Songe à la Renaissance. Colloque international*, Lyon, Association d'études sur l'humanisme, la réforme et la Renaissance, 1990, 271 pages.

*Prophètes et prophéties au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, coll. « Cahiers V. L. Saulnier », 1998, 246 pages.

BOUCHET, Alain, « Les années médicales lyonnaises de Rabelais », *Histoire des sciences médicales*, Paris, Société française d'histoire de la médecine, 1992, t. XXVI, n° 3, p. 197-206.

BOUCHET, Alain, « L'héritage lyonnais d'Hippocrate », *Histoire des sciences médicales*, Paris, Société française d'histoire de la médecine, 1995, t. XXIX, n° 3, p. 219-226.

CÉARD, Jean, *La nature et les prodiges*, Genève, Droz, 1996, 538 pages.

CONSTANT, Jean-Marie, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996, 520 pages.

FEBVRE, Lucien, « L'origine des placards de 1534 », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1945, t. 7, p. 62-75.

LEWIS, John, « Les pronostications et la propagande évangélique », *Divination et controverse religieuse en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cahiers V. L. Saulnier, 1987, p. 73-83.

STEVENS, Linton C., « The Contribution of French Jurists to the Humanism of the Renaissance », *Studies in Renaissance*, Chicago, The University of Chicago Press, Renaissance society of America, 1954, vol. 1, p. 92-105.

VIGLIANO, Tristan, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes », 2009, 741 pages.

VINET, Alexandre Rodolphe, *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle*, Paris, Éditeurs, 1860, 718 pages.

### **Ouvrages critiques sur le statut de la femme au XVI<sup>e</sup> siècle**

*Revisiter la « querelle des femmes ». Discours sur l'égalité / inégalité des sexes, de 1400 à 1600*, sous la direction de Armel Dubois-Nayt, Nicole Dufournaud et Anne Paupert, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « l'école du genre », 2013, 282 pages.

ANGENOT, Marc, *Les Champions des Femmes : examen du discours sur la supériorité des femmes, 1400-1800*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 193 pages.

- BREITENSTEIN, Renée-Claude, « Traduction, transferts culturels et construction des publics dans deux éloges collectifs de femmes de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, vol. 47, n<sup>o</sup> 3, p. 91-107.
- MALENFANT, Marie-Claude, *Argumentaires de l'une et l'autre espèce de femme. Le statut de l'exemplum dans les discours littéraires sur la femme (1500-1550)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 548 pages.
- ROTHSTEIN, Marian, « Mutation of the Androgyne : Its Functions in Early Modern French Literature », *The Sixteenth Century Journal. Marriage in Early Modern Europe*, Bringham, Sixteenth Century Society and Conference, 2003, vol. 34, n<sup>o</sup> 2, p. 409-437.
- SCREECH, Michael A., « An interpretation of the “Querelle des Amyes”, *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, Genève, Droz, 1959, vol. XXI, p. 104-130.
- VALETTE, Francis Claude, *La tradition antiféministe dans la littérature française du Moyen Âge et sa continuation dans les contes du seizième siècle*, thèse de doctorat, Michigan, Ann Arbor, University of Illinois at Urbana-Champaign, 1966, 466 pages.
- VIENNOT, Éliane, « Les amazones dans le débat sur la participation des femmes au pouvoir à la Renaissance », *Réalité et représentations des Amazones*, Guyonne Leduc (sous la dir. de), Paris, L'Harmattan, 2008, 488 pages.
- VIENNOT, Éliane, « Les femmes dans les “troubles” du XVI<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [en ligne], <http://clio.revues.org/409>, 1997, n<sup>o</sup> 5 (page consulté le 7 janvier 2013).
- WINN, Colette, « La “dignitas mulieris” dans la littérature didactique féminine (du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle). Les enjeux idéologiques d'une appropriation », *Études littéraires*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, vol. 27, n<sup>o</sup> 2, p. 11-24.

### Ouvrages généraux sur la littérature, de théorie littéraire et de référence

*Trésor de la langue française informatisé* [en ligne], Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/>, 2012 (page consultée le 1<sup>er</sup> mars 2015).

ALBALADEJO, Tomás, « La pluralité communicative comme élément constituant de l'œuvre littéraire narrative : l'actualité de Mikhaïl Bakhtine », *Slavica Occitania*, Toulouse, 2007, vol. 25, p. 323-339.

AMOSSY, Ruth (sous la dir. de), *Images de soi dans le discours : la construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, 215 pages.

BAYLE, Pierre, *Dictionnaire historique et critique*, Paris, Desoer, 1820, 16 vol.

DEMERSON, Guy et Myriam MARRACHE-GOURAUD, *Bibliographie des écrivains français. Rabelais*, Rome ; Paris, Memini, 2010, vol. 32, 805 pages.

DUISIT, Lionel, *Satire, parodie, calembour. Esquisse d'une théorie des modes dévalués*, Paris, Anma Libri, 1978, 163 pages.

ENGÉLIBERT, Jean-Paul et Yen-Maï TRAN-GERVAT (sous la dir. de), *La littérature dépliée : reprise, répétition, réécriture*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 522 pages.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, 467 pages.

GREIMAS, Algirdas Julien et Teresa Mary KEANE, *Grand dictionnaire du Moyen français. La langue de la Renaissance. De 1340 à 1611*, Paris, Larousse, 2007, 668 pages.

HUTCHEON, Linda, « Ironie et parodie : stratégie et structure », *Poétique*, Paris, 1978, n° 36, p. 467-477.

JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, 305 pages.

- KINSLEY, William, « Le “mock-book” », *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1982, vol. 18, n° 2, p. 43-62.
- LA CROIX DU MAINE, François Grudé, *Les bibliothèques françaises de La Croix du Maine et de Du Verdier, sieur de Vauprivias*, Paris, S. Côme, Chez Saillant & Nyon, 1772, t. I, 608 pages.
- MOISAN, Clément, *L'histoire littéraire : théories, méthodes pratiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 284 pages.
- MOISAN, Clément Moisan, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 265 pages.
- OLSEN, Michel, « Remarques sur le dialogisme et la polyphonie », *Polyphonie 6*, Roskilde, 2002, 174 pages.
- SAINT-GELAIS, Richard, *Fictions transfuges : la transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2011, 608 pages.
- SANGSUE, Daniel, *La parodie*, Paris, Hachette, coll. « Contours littéraires », 1994, 106 pages.
- VITU, Auguste Charles Joseph, *Le jargon du XV<sup>e</sup> siècle, étude philologique : onze ballades en jargon attribuées à François Villon, dont cinq ballades inédites, publiées pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de Stockholm, précédées d'un discours préliminaire sur l'organisation des gueux et l'origine du jargon, et suivies d'un vocabulaire analytique du jargon*, Paris, G. Charpentier et cie., 1884, 542 pages.
- WAQUET, Françoise, *Les enfants de Socrate : filiation intellectuelle et transmission du savoir, XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque histoire », 2008, 325 pages.



## *INDEX NOMINUM*

### A

**André Misogyne**, 9, 14, 46, 48, 104, 111, 152, 214, 249, 263, 265-276, 278, 281, 284-289, 295, 296, 338, 385, 392, 397.

**Astrophile Le Roupieux**, 1, 7, 21, 54, 66, 67, 74-84, 86, 125, 127, 253, 325, 336, 389, 394, 397.

### B

*Baliverneries d'Eutrapel*, 11, 139, 146, 165-167, 177-180, 186-193, 337, 391.

*Bataille fantastique des roys Rodilardus et Croacus*, 11, 20, 28, 34, 37-43, 78, 86, 239, 326, 388, 397.

**Belon du Mans, Pierre**, 250, 303, 305-308, 312, 313, 347, 385, 393.

**Béroalde de Verville, François Brouard dit**, 11, 78, 139, 143, 146, 168, 176, 200-213, 246, 371, 391.

**Bèze, Théodore de**, 11, 50, 118, 133, 241, 245, 253, 303, 327, 333, 343-350, 352, 356, 369, 394, 396.

**Billon, François de**, 48, 104, 249, 263, 264, 275-285, 288, 289, 291, 294, 296, 307, 385, 392.

## C

**Calenzio, Eliseo**, 20, 28, 37-41, 239, 326, 388.

**Caresme Prenant**, 2, 7, 21, 54, 67, 74, 81-86, 104, 125, 127, 195, 253, 269, 296, 338, 389, 396, 397.

*Catalogue des malheureux*, 45, 96, 214, 252, 269, 275, 320, 336-342, 354, 394.

**Cholières, Nicolas de**, 48, 49, 104, 249, 264, 290-296, 385, 393.

*Cinquiesme livre*, 22-24, 38, 53, 84, 87, 93, 94, 96, 104, 106, 108, 116, 118-128, 131, 134, 139, 163, 173-175, 193, 197, 215, 217, 218, 223, 224, 228, 229, 245, 252, 253, 259, 340, 341, 343, 352, 366, 370, 371, 373, 374, 379, 389, 391, 392, 396.

*Conférence d'Antitus, Panurge et Guéridon*, 14, 55, 129, 215, 253, 366-376, 383, 384, 395, 396.

*Contes et discours d'Eutrapel*, 11, 139, 146, 167, 168, 179, 191-198, 391.

*Cresme philosophalle des questions encyclopediques de Pantagruel*, 11, 126, 140, 162, 163, 216, 218, 224-229, 245, 392.

## D

*De la bonté et mauvaistié des femmes*, 11, 48, 104, 154, 249, 264, 285-290, 392.

**Des Autels, Guillaume**, 3, 11, 20, 28, 29, 36, 43-51, 53, 55, 56, 58-60, 78, 81, 86, 95, 107, 111, 148, 151, 152, 154, 160, 178, 198, 228, 239, 272, 275, 327, 348, 349, 366, 388, 396, 397.

**Desmoulins, Laurent**, 45, 96, 214, 252, 269, 275, 320, 336-341, 354, 394.



**Des Périers, Bonaventure**, 2, 7, 11, 21, 45, 65, 67-74, 81, 82, 85, 86, 103, 139, 145, 146, 165, 166, 170-179, 182, 184, 186, 192, 194, 200, 201, 246, 294, 295, 303, 335, 375, 389, 391, 397.

*Disciple de Pantagruel*, 8, 19, 22-24, 35, 45, 50, 53, 79, 87, 89-97, 103, 106-108, 112-115, 117, 119, 121, 123-127, 132-134, 155, 176, 214, 215, 222, 239, 253, 275, 339, 340, 342, 357, 389, 390, 396, 397.

**Du Fail, Noël**, 8, 10, 11, 13, 29, 45, 60, 139, 141, 142, 145, 146, 148, 151, 165-170, 176-201, 205, 246, 275, 337, 349, 375, 391, 396, 397.

## E

*Epistre du lymosin de Pantagruel*, 126, 140, 215, 218-224, 229, 245, 392.

*Erreurs populaires au fait de la medecine et regime de santé*, 14, 111, 250, 304, 308-313, 330, 393.

## F

*Fort inexpugnable en l'honneur du sexe femenin*, 48, 104, 249, 263, 264, 275-284, 289, 291, 296, 307, 392, 393.

## G

**Garasse, François**, 5, 122, 123, 215, 248, 253, 333, 367, 375-384, 395.

*Grandes chroniques*, 5, 9, 13, 18-20, 25-36, 39, 40, 42-45, 51, 54-56, 60, 86, 90, 95, 96, 100, 105, 207, 238, 239, 322, 326, 366, 388, 396, 397.

*Grande et merveilleuse vie du tres-puissant et redoubté roy de Gargantua*, 18, 19, 27, 34.

*Grandes et recreatives prognostications pour cette presente année 08145000470 [...]*, 1, 7, 21, 65, 66, 74-82, 84, 86, 125, 253, 336, 389.

*Guerre des masles contre les femelles*, 49, 104, 249, 264, 290-295, 393.

## H

**Habert, François**, 8, 23, 25, 45, 53, 87, 89, 97-106, 108-110, 214, 222, 232, 252, 256, 258, 275, 327, 334, 338, 339, 341, 390.

*Histoire de la nature des oyseaux*, 250, 303-308, 312, 393.

**Horry, Nicolas de**, 14, 20, 24, 29, 36, 51-60, 80, 81, 86, 127, 186, 215, 239, 253, 325, 336, 349, 366, 388, 396, 397.

## I

*Isle Sonante*, 24, 87, 106, 108, 119-121, 217, 252, 343, 377, 379, 382, 389, 392.

## J

**Joubert, Laurent**, 14, 111, 198, 250, 304, 308-313, 330, 385, 393.

*Joyeuses recherches de la langue tolosaine*, 14, 138, 141, 144, 155-165, 172, 184, 229, 312, 390, 397.

## L

*Les Chroniques Gargantuines*, 5, 9, 18, 19, 27, 29, 30, 33-35, 100, 207, 239, 322, 388.

*Les Croniques admirables du puissant Roy Gargantua*, 18, 19, 27, 30, 33-35.

*Les Grandes et inestimables Croniques : du grant et énorme géant Gargantua*, 18-20, 26, 27, 30, 100, 207, 239.

*Le Vroy Gargantua notablement omelye*, 18, 19, 26, 27, 30, 33-35, 38.

*Livre des marchans*, 7, 8, 10, 11, 39, 102, 214, 245, 251, 275, 319-328, 332, 349, 394.

*Louenge des femmes, invention extraite du commentaire de Pantagruel sus l'Androgyne de Platon*, 9, 46, 48, 104, 152, 214, 249, 262, 263, 265-276, 278, 281, 284, 286, 289, 291, 295, 338, 392, 393.

## M

**Marconville, Jean de**, 11, 48, 104, 154, 249, 264, 284-290, 295, 296, 385, 392, 393.

**Marcourt, Antoine**, 8, 10, 11, 13, 14, 39, 40, 101, 102, 214, 245, 251, 275, 314, 319-327, 331-334, 338, 339, 341, 349, 394, 397.

*Mythistoire barragouyne de Fanfreluche et Gaudichon*, 3, 11, 28, 29, 36, 43-51, 53, 58-60, 78, 81, 111, 152, 155, 228, 239, 272, 275, 327, 348, 366, 388, 396, 397.

*Moyen de parvenir*, 11, 78, 139, 143, 146, 168, 169, 200-213, 246, 371, 391.

## N

*Nouveau Pamurge*, 12, 24, 96, 118, 120, 127-134, 215, 253, 350, 366, 367, 376, 383, 384, 389, 396.

*Nouvelles recreations et joyeux devis*, 11, 65, 139, 145, 166, 169-178, 182, 185, 186, 294, 391.

## O

**Odde de Triors, Claude**, 14, 138, 144, 156-165, 172, 184, 194, 213, 229, 246, 312, 390.

*Ordonnances generalles d'Amour*, 46, 50, 95, 138, 143, 147-155, 204, 205, 272, 390, 397.

## P

*Paraboles de Cicquot*, 55, 129, 253, 352, 359-366, 374, 383, 394.

**Pasquier, Étienne**, 1-3, 10, 17, 46, 50, 95, 111, 138, 143, 147-155, 178, 185, 186, 191, 195, 198, 205, 213, 246, 263, 272, 387, 390, 397.

*Prognostication des prognostications* (Caresme Prenant), 2, 7, 21, 67, 74, 81-86, 104, 125, 195, 253, 269, 296, 338, 389.

*Prognostication des prognostications* (Bonaventure Des Périers), 2, 7, 21, 65, 67-74, 81, 82, 86, 103, 166, 176, 177, 335, 389, 397.

*Propos rustiques*, 8, 13, 29, 60, 139, 146, 167, 176-188, 191, 193, 198, 349, 391, 396.

## R

*Rabelais reformé par les ministres [...]*, 5, 122, 123, 215, 248, 253, 367, 375-384, 395.

*Rabelais ressuscité, recitant les faits et comportements admirables, du très-valereux Grandgosier, roy de Place vuide*, 14, 24, 29, 36, 51-60, 186, 215, 239, 253, 336, 349, 366, 388, 396, 397.

**Reboul, Guillaume**, 12, 24, 25, 54, 81, 87, 96, 118, 120, 126-134, 215, 253, 333, 350, 366-368, 370, 374, 376, 383, 384, 389, 396.

## S

*Satyre ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne*, 5, 46, 111, 118, 253, 333, 342, 351-360, 363, 364, 383, 394.

*Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, 11, 50, 51, 118, 241, 245, 252, 327, 343-350, 352, 369, 394, 396.

*Songe de Pantagruel [...]*, 8, 22, 23, 45, 53, 87, 89, 97-106, 108-111, 214, 222, 232, 252, 256, 258, 269, 275, 327, 334, 339, 390.

*Songes drolatiques de Pantagruel*, 9, 14, 104, 121, 140, 216, 230-245, 252, 343, 352, 392.

## T

*Triomphes de l'abbaye des Conards*, 60, 74, 103, 111, 144, 155, 242, 252, 275, 312, 320, 327-336, 338, 339, 341, 349, 353, 375, 394.

